



**HAL**  
open science

# Ville et campagne à l'épreuve des modes d'habiter. Approche biographique des logiques habitantes.

Annabelle Morel-Brochet

► **To cite this version:**

Annabelle Morel-Brochet. Ville et campagne à l'épreuve des modes d'habiter. Approche biographique des logiques habitantes.. Sciences de l'Homme et Société. Université Panthéon-Sorbonne - Paris I, 2006. Français. NNT: . tel-00264308

**HAL Id: tel-00264308**

**<https://theses.hal.science/tel-00264308v1>**

Submitted on 15 Mar 2008

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

---

**UNIVERSITÉ PARIS 1 PANTHÉON-SORBONNE**

ÉCOLE DOCTORALE DE GÉOGRAPHIE DE PARIS

Année universitaire 2005-2006

---

**Ville et campagne à l'épreuve des modes d'habiter**  
**Approche biographique des logiques habitantes**

**THÈSE**

Pour obtenir le grade de docteur de l'Université Paris 1 en géographie  
présentée et soutenue publiquement par

**Annabelle MOREL-BROCHET**

Le 17 novembre 2006

(Tome 1/2)

Directeur de thèse : Nicole Mathieu

**JURY**

Madame Martine BERGER, professeur à l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne.

Monsieur Yves GUERMOND, professeur émérite à l'Université de Rouen (rapporteur).

Madame Marie-Christine JAILLET, directeur de recherche au CNRS (rapporteur).

Madame Nicole MATHIEU, directeur de recherche émérite au CNRS.

Monsieur Christian PIHET, professeur à l'Université d'Angers.

---

---

**UNIVERSITÉ PARIS 1 PANTHÉON-SORBONNE**

ÉCOLE DOCTORALE DE GÉOGRAPHIE DE PARIS

Année universitaire 2005-2006

---

**Ville et campagne à l'épreuve des modes d'habiter**  
**Approche biographique des logiques habitantes**

**THÈSE**

Pour obtenir le grade de docteur de l'Université Paris 1 en géographie  
présentée et soutenue publiquement par

**Annabelle MOREL-BROCHET**

Le 17 novembre 2006

(Tome 1/2)

Directeur de thèse : Nicole Mathieu

**JURY**

Madame Martine BERGER, professeur à l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne.

Monsieur Yves GUERMOND, professeur émérite à l'Université de Rouen (rapporteur).

Madame Marie-Christine JAILLET, directeur de recherche au CNRS (rapporteur).

Madame Nicole MATHIEU, directeur de recherche émérite au CNRS.

Monsieur Christian PIHET, professeur à l'Université d'Angers.

---

# Remerciements

Je veux exprimer ici ma profonde gratitude à tous les habitants du Maine-et-Loire, de Seine-et-Marne et de Paris qui ont accepté de me consacrer du temps, de dévoiler avec humilité et humanité les liens parfois intimes qu'ils ont pu tisser avec les lieux qui ont jalonné leurs parcours de vie. Sans eux, leur accueil et leur bonne volonté, ce travail n'aurait eu ni chair, ni sens, ni réalité.

Je tiens également à témoigner toute ma reconnaissance à ma famille : à Olivier mon époux, à mes parents, à ma grand-mère et mes grands-parents, mais aussi à ma belle-famille, ainsi qu'à tous les proches qui m'ont soutenue tout au long de ces années et en particulier au cours de ces derniers mois qui furent pour moi une épreuve. Merci également à mon fils à naître dont l'arrivée prochaine m'a aidée à achever ce travail pour mieux penser à l'avenir ; une page se tourne grâce à lui.

Enfin bien sûr, je remercie mon directeur de thèse Nicole Mathieu, mais aussi Martine Berger ainsi qu'un certain nombre de doctorants et de jeunes chercheurs avec qui j'ai eu l'occasion de partager de bons moments et des discussions stimulantes.

*« La géographie... est là pour rappeler qu'éliminer l'espace,  
c'est à la fois ignorer les pesanteurs matérielles,  
les difficultés de la communication  
et le poids des rêves et de la pensée de l'ailleurs  
que l'homme traîne toujours avec lui  
comme remède à ses angoisses et à ses limitations ».*

Paul Claval

# Sommaire

Introduction .....	6
PREMIÈRE PARTIE .....	18
Chapitre 1. Positions de recherche.....	19
Chapitre 2. Méthodologie pour une exploration des modes d’habiter et des logiques habitantes.....	91
SECONDE PARTIE .....	157
Chapitre 3. Aux sources des sensibilités habitantes.....	160
Chapitre 4. L’habiter et la valeur des lieux et des milieux .....	228
Chapitre 5. La structure polytopique des modes d’habiter.....	288
Chapitre 6. Significations de la « ville » et de la « campagne » dans les modes d’habiter : synthèse des résultats .....	355
Conclusion.....	389
Bibliographie .....	397
Annexes.....	421
Table des illustrations .....	564
Table des matières.....	566

# **Introduction**

Il est des lieux qui, même une fois que nous les avons définitivement quittés, laissent en nous une trace. Certains d'entre eux sont regrettés, et c'est donc avec émotion, parfois même nostalgie que nous y repensons. Concernant d'autres lieux bien au contraire, l'empreinte qui marque notre mémoire est amère, parce que des événements douloureux y sont associés ou encore parce que nous y avons habité et vécu avec déplaisir.

Les lieux que nous avons habités, parfois même simplement fréquentés ou parcourus, peuvent nous impressionner à différents degrés et de plusieurs manières. Cela peut rester en quelque sorte sans conséquence, mais quelques fois, ils exercent une influence notable sur la manière dont on appréhende les lieux de vie ultérieurs et sur le vécu que l'on y aura. Ils deviennent en cela des références à fuir ou à suivre, des contre-modèles ou bien des modèles. Les « expériences géographiques » passées nous semblent donc pouvoir influencer directement sur le choix des lieux de vie à venir. Mais de quelle façon ? Quels sont les caractères du lieu que l'habitant va vouloir retrouver parce qu'ils sont pour lui générateurs de bien-être, ou au contraire éviter parce qu'ils sont une source de stress et de mal-être ?

En matière de logement, beaucoup des critères pour estimer leur qualité sont largement partagés comme la surface, la luminosité, la salubrité, pour ne citer que ceux-là. En revanche, il n'en va pas de même lorsqu'il s'agit d'apprécier l'extérieur aussi bien physique qu'humain, autrement dit le milieu de vie dans lequel est inséré le lieu. Les avis ne sont pas unanimes à propos des milieux de vie différenciés que sont la ville et la campagne par exemple. Certaines personnes disent ne se sentir bien que si elles habitent un quartier animé au cœur d'une grande ville. D'autres évoqueront le malaise ressenti lorsque leur présence en ville se prolonge et décriront volontiers tous les avantages qu'ils voient à résider « à la campagne ». Mais que veut dire habiter à la ville plutôt qu'à la campagne aujourd'hui ? Cela a-t-il un sens pour ces habitants, et lequel ?



Qu'entendent-ils par ces mots ? À quel contenu physique des lieux et des milieux cela correspond-il pour eux ? Quelle résonance peut avoir l'idée de vivre en banlieue ou dans le périurbain pour les habitants ?

Selon les habitants, leurs sensibilités à l'encontre l'espace peuvent différer significativement. Elles sont actives dans la mesure où elles semblent jouer non seulement sur la manière dont les habitants vivent les lieux, mais aussi sur les stratégies spatiales et territoriales qu'ils adoptent, et donc sur leurs comportements. Qu'est-ce qui fait que des personnes ont des préférences habitantes éloignées, sinon opposées ? Quelle place y occupe l'histoire « géographique », le passé habitant de chacun ? Quel rôle joue le type de milieu de vie, ses caractéristiques physiques et/ou sociales dans le choix d'un lieu, d'un logement ? Dans quelle mesure enfin un lieu de résidence est-il choisi pour lui-même ou pour le milieu qui l'environne ? À l'heure où les mobilités accroissent la fréquentation d'autres lieux que la résidence principale et le lieu de travail, ne peut-on pas supposer que les différents lieux de vie permanents, réguliers ou ponctuels sont à certains titres interdépendants ?

En effet, au sortir de la Seconde Guerre mondiale, le rapport des individus et de la société à l'espace est encore largement hérité d'une époque antérieure à la seconde révolution industrielle. Le faisceau de changements sociaux et spatiaux qui touchent le pays dans les décennies d'après-guerre s'inscrit dès lors dans une fenêtre temporelle plus courte que chez leurs voisins nord européens pour qui l'évolution plus précoce fut aussi plus progressive. Ceci contribue à renforcer le contraste entre le premier et le second vingtième siècle et à brouiller un certain nombre de repères spatiaux.

L'amélioration des moyens de transport et de communication a ouvert de nouveaux horizons, spécialement en accroissant la vitesse des déplacements et en autorisant des implantations résidentielles plus éloignées des villes-centres et des régions les plus pourvoyeuses d'emplois. Depuis une trentaine d'années, les mobilités résidentielles témoignent d'un renversement de la tendance séculaire à la concentration urbaine : c'est l'émergence d'alternatives périurbaines et rurales. En cela, la mobilité a paradoxalement étendu et repoussé l'horizon des « ancrages » en élargissant l'éventail des localisations résidentielles comme en multipliant les repères spatiaux des individus. Les migrations, et les navettes quotidiennes entre domicile et lieu de travail qui en découlent, ne sont

pas les seules concernées : les circulations récréatives (week-ends, vacances, etc.) et la double résidence le sont tout autant.

Cet élan de modernisation qu'ont représenté les « Trente Glorieuses » a aussi profondément et durablement modifié la physionomie des villes comme des campagnes. La fin de cette période a coïncidé avec la remise en question du bien-fondé de cette marche en avant du Progrès associé à l'idée de ville et d'urbanisation, en même temps que des pesanteurs sociales et sociétales. Cette contestation s'est incarnée entre autres dans la variété des composantes du mouvement de mai 1968. C'est à cette période que, dans un contexte de crise de la ville, on assiste à l'émergence progressive de différents registres de préoccupations environnementales (pollution, biodiversité, cadre de vie...) ainsi qu'au développement d'une offre massive d'habitat individuel en accession à la propriété.

Les questions relatives aux mobilités sont donc étroitement liées avec les pratiques et les représentations de la ville et de la campagne. Elles rejoignent par ailleurs les thématiques de l'environnement et l'idée de nature, ou encore l'habitat, tant dans sa forme que dans son mode d'occupation ou sa densité. C'est pourquoi il nous semble nécessaire de considérer ensemble ces différents champs.

Ville et campagne sont deux termes auxquels on ne peut échapper : chacun les emploie, les enquêtés comme les chercheurs (qui privilégient cependant les substantifs de l'urbain et du rural), les discours scientifiques comme le sens commun. Ces notions sont inséparables, l'une est l'envers et le complément de l'autre ; elles sont non seulement des catégorisations sociales et spatiales, mais elles renvoient aussi à des réalités matérielles différentes. Nous faisons donc l'hypothèse que « ville » et « campagne » ont donc toujours un sens en termes de « modes d'habiter », dans la mesure elles demeurent une référence dans les discours, un pilier de la construction des territoires « identitaires », mais aussi et surtout qu'elles sont une trame influente des « histoires habitantes ».

De plus, l'évolution des fonctions de l'espace rural de moins en moins productives et de plus en plus résidentielles et récréatives<sup>1</sup> s'exprime notamment à travers le lien plus

---

<sup>1</sup> Bontron (Jean-Claude), Morel-Brochet (Annabelle), « Tourisme et fonctions récréatives : quelles perspectives pour les espaces ruraux ? » in Perrier-Cornet (Philippe) (dir.), *Repenser les campagnes*, Paris, l'Aube-DATAR, 2002, 280 p., pp. 73-93.

évident entre les notions de ville et campagne, les espaces qu'elles désignent et l'habitat d'une part. D'autre part et c'est essentiel dans les discours habitants, la campagne semble suggérer, par les caractères de sa matérialité (faible densité, importance végétale, bâti moins imposant), l'idée de bien-être. Doit-on comprendre qu'il s'agit plus précisément d'un mieux-être qu'en ville ? Nombreux sont ceux aujourd'hui qui associent la campagne à des espaces à vivre au quotidien pour certains, et par intermittence pour d'autres.

Pour faire apparaître les logiques qui guident les habitants dans leurs choix et leurs comportements spatiaux qui comprennent plusieurs types de mobilités, pour éclairer la charge représentative et le sens actuel porté par les notions de ville et de campagne, nous parions sur l'exploration en profondeur du « rapport géographique » concret de même que des « géographicités »<sup>2</sup>. Notre objectif est ainsi de comprendre leur teneur et les liens qui les unissent, autrement dit à la relation que les individus nouent et nourrissent avec l'espace en général et les lieux qu'ils habitent en particulier. Cette relation comprend donc non seulement leurs pratiques repérables structurées en modes d'habiter, mais également la manière dont ils perçoivent, ressentent et se représentent les lieux et les milieux de vie, de même que leur présence en leur sein.

Il y a bien des définitions de la science géographique, mais celle que nous préférons et que nous avons adoptée ici n'est pas la plus courante. Toutefois et pour cette raison, elle conserve sans doute un important potentiel d'exploration et de découverte. La géographie se voudrait ici science de l'homme-habitant, étude de la manière dont l'homme habite et vit l'espace qui l'entoure et qui constitue son milieu de vie à la fois physique et humain<sup>3</sup>. Nous intéressés à « l'habitant »<sup>4</sup>, nous avons privilégié trois

---

<sup>2</sup> Notre acception du terme « géographicité » renvoie à la relation existentielle établie entre l'homme et son habitat. La géographicité s'entend alors comme le mode d'existence de l'homme sur la Terre ; elle évoque sa condition habitante.

<sup>3</sup> Dans cette perspective, nous employons souvent l'adjectif « géographique » comme synonyme de celui d'« habitant », pris au sens fort du terme. Lorsque ce n'est pas le cas, le contexte doit permettre de comprendre qu'il se réfère à la discipline elle-même. Il a toujours ici un sens plus profond que le mot « spatial ».

angles d'approche et qui, ensemble, dessinent les contours de notre projet à la fois en termes problématiques et méthodologiques.

Premièrement, l'habitant que l'on enquête et la relation qu'il peut nous décrire est le produit du moment, et entre autres de contraintes et de libertés, d'opportunités et d'obstacles. Mais elle est aussi, pensons-nous, le fruit d'une histoire, celle de l'habitant. Celle-ci est inscrite et marquée par une histoire plus vaste : celle du temps historique, de son époque en d'autres termes. En effet, la sensibilité vis-à-vis de la grande ville par exemple diffère selon qu'il s'agit d'une personne ayant eu vingt ans en 1960 ou bien ayant une vingtaine d'année au moment de l'enquête. D'autre part, l'histoire habitante est aussi parfaitement singulière. C'est là que se nichent l'intimité habitante de l'individu, ses émotions, ses expériences de la plus insignifiante à la plus marquante, ainsi que sa sensibilité, ses choix et les logiques qui vont les motiver et les guider. Ainsi, la première dimension de la « relation géographique » que nous souhaitons explorer est celle du temps biographique, de l'histoire personnelle et de son influence sur les conduites et le vécu.

Deuxièmement, nous nous sommes demandé, au-delà de l'évidence parfois affadissante du terme, ce qu'habiter veut dire. On a été alors rapidement convaincu, et les comportements de mobilité renforcent cette intuition, que ne s'intéresser qu'à la seule résidence principale risquerait d'écarter une dimension importante des manières d'habiter et de pratiquer les territoires et les lieux aujourd'hui, à savoir la multiplicité des lieux de vie (logement(s), lieux de travail, lieux de sorties, lieux de vacances, etc.). C'est pourquoi notre regard a embrassé autant que possible l'ensemble des endroits qui peuvent être considérés comme des lieux de vie.

Troisièmement, la recherche pose en hypothèse que si l'on doit regarder le logement, le dedans, ainsi que sa forme, il faut aussi considérer son dehors, les aménités de son environnement immédiat et plus large : aussi bien le bâti, sa densité, que la végétation ou encore sa population. Ce sont donc toutes les composantes du milieu de vie et en particulier sa matérialité auxquelles nous prêtons attention parce qu'il nous semble qu'elle est toujours essentielle dans la différenciation des milieux de vie. Ne serait-ce pas une des raisons qui expliquerait que les idées de ville et de campagne soient si

---

<sup>4</sup> La notion d'« habitant » porte d'emblée la relation entre l'homme et le(s) (mi)lieu(x) qu'il habite par sa présence, ses pratiques et sa pensée.

vivaces et qu'elles soient convoquées notamment lorsque les habitants veulent évoquer la qualité d'un environnement, d'un « cadre de vie » ?

Si de nombreux travaux ont porté tant sur la ville que sur la campagne, assez peu encore se sont proposés de les analyser de concert et en tant que telles. Par ailleurs, rares sont les auteurs qui questionnent ces catégories au sein même des représentations habitantes et leur traduction spatiale, bien que les recherches sur les espaces périurbains aient fait avancer la connaissance des stratégies résidentielles, la division sociale de l'espace et les effets de la polarisation urbaine des emplois.

Un précédent travail de recherche<sup>5</sup> qui interrogeait la ruralité contemporaine nous a permis de prendre la mesure de la complexité des notions de ville et de campagne, d'urbain et de rural, de même que des représentations sociales dont elles sont l'objet. Nous les employons avant tout comme des catégories inséparables de différenciation de l'espace. Dans un second temps seulement, elles constituent des espaces concrets. Il importait alors d'élargir le champ d'analyse en considérant le couple et sa soumission au regard et aux pratiques des habitants des deux types d'espace concernés. Ensuite, la spécificité « mobilitaire »<sup>6</sup> du périurbain a conduit à envisager a priori le périurbain comme un troisième type d'espace et à le mettre, au même titre que rural et urbain, à l'épreuve des « modes d'habiter »<sup>7</sup> et de la territorialité<sup>8</sup>.

---

<sup>5</sup> Morel-Brochet (Annabelle), *Entre lien social et territoire, construction d'une nouvelle ruralité. Approche à travers deux « pays » de l'Ouest*, mémoire de DEA sous la direction de Jean-Paul Deléage, Université Paris1 Pantheon-Sorbonne, 2000, 117 p.

<sup>6</sup> Pour reprendre l'adjectif utilement inventé par Rémy Knafou. Knafou (Rémy) (dir.), *La planète « nomade » : les mobilités géographiques d'aujourd'hui*, Paris, Belin, 1998, rééd.2004, 247 p., p. 9.

<sup>7</sup> Une réflexion est engagée depuis plusieurs années déjà au sein de l'UMR LADYSS (Laboratoire Dynamiques Sociales et Recomposition des Espaces) autour de la notion de « mode d'habiter » et de sa mise en perspective avec les catégories de « rural » et d'« urbain ». En témoigne la problématique de l'équipe 1, « Modes d'habiter, dynamiques sociales et territoriales » pour la période 2000-2004 sous la responsabilité de Nicole Mathieu. Voir aussi la contribution : Mathieu (Nicole), « Rural et urbain unité et diversité dans les évolutions des modes d'habiter » in Eizner (Nicole), Jollivet (Marcel) (dir.), *L'Europe et ses campagnes*, Paris, Presses de Sc. Po, 1996, 399 p. Différents travaux privilégiant l'échelle de la microanalyse des pratiques et des représentations des individus vis-à-vis de leurs lieux et milieux, ont par la suite été conduits. L'axe 2 « Recomposition des territoires du quotidien : Représentations, pratiques, projets », dirigé par Martine Berger et Frédéric Pousin (2005-2008) poursuit cette orientation avec notamment le programme « De la pertinence du concept de mode d'habiter pour appréhender et qualifier les rapports des individus et des groupes sociaux à leurs lieux et milieux », sous la responsabilité

Par ailleurs, la prédominance des stéréotypes et des lieux communs en ce qui concerne la ville et la campagne rend peu lisible la place que ces catégories socio-spatiales occupent aujourd'hui dans les représentations des individus comme dans leurs comportements spatiaux. Cela nous a encouragée à développer une démarche et une méthode originales et exploratoires qui sont présentées dans le chapitre 2.

Notre intention est ici de nous inscrire dans le mouvement de recherche pluridisciplinaire qui s'intéresse au rapport des individus et des familles à l'espace dans un contexte transformé par la mobilité et l'évolution des territoires et des représentations sociales dont ils font l'objet. D'autre part, questionner à nouveau la « relation homme-milieu » par l'approfondissement de la notion de « mode d'habiter » constitue notre principale ambition. Nous privilégions dans cette double perspective l'apport que constitue selon nous une meilleure connaissance de la pensée des habitants, c'est-à-dire de leurs sensibilités et des logiques qui influencent leurs modes d'habiter. Or la question de l'habitant n'est pas souvent mise au centre des travaux sur les mobilités, ni même sur la géographicité. Cette recherche est donc une tentative pour explorer la manière dont les habitants vivent aussi bien les « dedans » que les « dehors » et vérifier le potentiel d'une approche géographique de l'habitant.

L'une de nos hypothèses est que l'attention accordée au « milieu » est heuristique. Ce milieu est en effet porteur d'une « matérialité »<sup>9</sup> et d'une socialité, et pas simplement d'une naturalité ; il interfère et intervient donc doublement dans la relation que les individus-habitants établissent avec leurs différents espaces de vie. Dans le prolongement de travaux sur les « cultures de la nature »<sup>10</sup>, nous souhaitons travailler à

---

scientifique de Jacques Brun et de Nicole Mathieu. C'est dans ce cadre que se tient depuis 2004 le « Séminaire Modes d'habiter », animé par Nathalie Ortar et Annabelle Morel-Brochet.

<sup>8</sup> La « territorialité » désigne la relation qu'un individu ou un groupe entretient avec un ou plusieurs territoires considérés comme appropriés.

<sup>9</sup> « Matérialité » est employée dans ces pages au sens de configuration physique, au sens des propriétés matérielles du milieu et/ou des lieux, c'est-à-dire aussi bien leurs qualités naturelles (relief, climat, sol, végétation, localisation...), leurs ressources (naturelles ou humaines), leur accessibilité et leur praticabilité, enfin leur équipement (habitat, voies, taille...).

<sup>10</sup> Mathieu (Nicole), « Des représentations et pratiques de la nature aux cultures de la nature chez les citoyens : question générale et étude de cas », *Bulletin de l'Association des Géographes Français*, 2000, 2, pp.162-174.

l'identification, du moins à la clarification des cultures de la matérialité (environnementale) qui sont en présence sur le territoire et participer à l'élucidation des logiques spatiales qu'elles produisent.

Plutôt que de l'utiliser dans un sens étroit, comme c'est généralement le cas, la notion de « mode d'habiter » a ici et à titre d'hypothèse valeur de concept. Elle vise d'abord à rendre compte de la manière dont une personne habite, c'est-à-dire pense et pratique l'espace en général et les lieux et milieux de vie en particulier. Il ne s'agit donc pas de ne questionner que l'habitat, le logement. Les logiques qui président à cette traduction concrète des comportements complexes de l'habitant - et que nous appelons « mode d'habiter » - et qui lui donnent sens et cohérence sont au cœur de notre réflexion. Ce sont elles qui garantissent la cohérence et la cohésion du système socio-spatial de la personne. Il est important pour cela de s'intéresser aussi bien à la « forme » de ce système, à sa structuration multilocale et aux pratiques qui le dessinent qu'à ses fondements, c'est-à-dire aux références de l'habitant.

Cette posture envisage donc la relation d'une personne à son logement comme faisant partie d'un tout : ses rapports à ses autres lieux de vie (de travail, de sociabilité, de récréation, de vacances...) et à leurs environnements souvent différenciés doivent trouver leur place dans un processus d'interdépendance.

De plus, cette relation géographique au moment de l'observation ne peut raisonnablement être comprise selon nous sans considérer qu'elle procède en partie de l'histoire « géographique » et de la culture habitante de cette personne. C'est pourquoi nous proposons que la notion de mode d'habiter n'interroge pas la seule résidence principale actuelle, mais tous les lieux qui peuvent être associés à des lieux de vie, permanents ou temporaires, quotidiens ou saisonniers.

Enfin, nous estimons essentiel qu'une attention toute particulière soit portée au milieu qui entoure le lieu. C'est par une mise en relation des représentations et des pratiques avec la matérialité des lieux et milieux de vie entre eux que les articulations des modes d'habiter peuvent être appréhendées. La matérialité des milieux de vie apparaît en effet parfois effacée dans les analyses, alors qu'il nous semble au contraire que son rôle pour l'étude de l'espace vécu et de l'espace perçu est tout à fait primordial. C'est à ce niveau tout spécialement, dans ce registre que la ville et la campagne participent des modes d'habiter.

Ces hypothèses et positions de recherche sont à l'origine d'une méthode à la fois diachronique et synchronique d'exploration de l'univers habitant. Le matériau d'observation, essentiellement constitué d'entretiens, a pris la forme de ce que nous appelons des « récits de lieux de vie ». Ce mode de recueil de l'information, peu utilisé en géographie, sauf peut-être à titre exploratoire, a été mis au point en croisant les apports des « récits de vie » sociologiques et des « biographies d'enquête » démographiques, en les adaptant enfin à un objet et un questionnement géographiques. Sur ce principe, 69 habitants résidant dans des communes urbaines, périurbaines et rurales du Maine-et-Loire et d'Île-de-France ont été invités, lors d'un entretien, à retracer en suivant leur propre biographie l'histoire de leurs espaces vécus. Aussi, nous nous sommes penchée sur le vécu de leurs « résidences principales » successives, de même que de tout autre lieu faisant sens ou ayant fait l'objet d'une fréquentation intensive ou répétée. Nous avons prêté une attention particulière à la restitution et à l'évocation de la matérialité, de la configuration physique des lieux et des milieux concernés ainsi qu'aux représentations dont ils sont porteurs.

La problématique et la construction méthodologique associée ont permis d'approfondir plus précisément quatre dimensions, qui sont à notre sens des vecteurs centraux et interdépendants de la relation contemporaine homme-lieu-milieu. Il s'agit de la qualité matérielle, physique des lieux et des milieux, du bien-être spatial qu'ils suscitent, de l'habitabilité de ceux-ci et de la valeur qu'on leur confère. Au cœur de notre réflexion, ces éléments ont été croisés pour faire apparaître et éprouver les effets éventuels que pourraient avoir sur eux la familiarité/familiarisation géographique, la prégnance mémorielle et la complémentarité « médiale », autrement dit la complémentarité née de la combinaison de milieux de vie différenciés.<sup>11</sup>



La première partie de la thèse présente la problématique et les méthodes. Dans un premier chapitre, on y expose le cadre problématique et son contexte afin de discuter ensuite plus utilement quelques notions scientifiques essentielles pour nous. C'est là que nous dessinerons à grands traits l'univers conceptuel et théorique dans lequel notre recherche s'est développée.

Le chapitre 2 développe l'approche méthodologique retenue pour conduire la réflexion et les enquêtes de terrain. Le propos accompagne pour commencer les étapes du processus d'élaboration d'une méthode biographique qui se veut à la fois adaptée au champ géographique et au sujet habitant. Il se poursuit ensuite par une revue du déroulement des enquêtes, du mode sélection des terrains et des personnes rencontrées, pour finir par une présentation des sites d'enquête.

La deuxième partie quant à elle déploie et affine l'exploration des logiques habitantes et des modes d'habiter. Elle est aussi une mise à l'épreuve de l'efficacité et des limites des démarches proposées. C'est pourquoi elle restitue les résultats d'enquête sous plusieurs angles et en propose pour finir une synthèse. Par la manière dont elle procède, cette partie se veut en quelque sorte une analyse anatomique et une radioscopie de la « relation habitante ». Cette dernière est donc considérée à la façon d'un organisme dont on examinerait en profondeur chacun des éléments, leur forme, afin de mieux saisir la structuration et l'organisation de l'ensemble que nous supposons mues par une logique et cohérente.

Ainsi, le chapitre 3 s'intéresse aux sources de la relation actuelle (au temps et au lieu présent de l'enquête) pour en déceler ses fondements. Grâce à la méthode biographique, le « passé géographique » et toute la trajectoire des enquêtés sont détaillés. C'est là ce que nous cherchons à décrypter : la sensibilité géographique, habitante (propre à chaque habitant), le processus de sa formation et de son évolution.

Le chapitre 4 se focalise quant à lui sur le temps et le lieu de l'enquête, qui se trouve être presque toujours la « résidence principale » de la personne interrogée. L'accent y est mis sur l'histoire de la relation de chaque personne avec le lieu où se situe actuellement sa résidence principale. Comment a-t-elle débuté, évolué ? Comment est-elle structurée ? On y fait une large place à l'interdépendance entre le lieu et le

---

<sup>11</sup> Les différentes notions qui sont évoquées dans cette introduction sont précisées (définition et usage) au

milieu de vie (logement, environnement immédiat, et plus large comme la ville par exemple). Enfin les qualités, les caractéristiques des milieux de vie sont mises en perspective avec la valeur qui leur est conférée.

Le chapitre 5 s'intéresse aux dimensions polytopiques des modes d'habiter. On a préféré ce terme, qui signifie « plusieurs lieux », à son synonyme « multilocal » en raison du sens qu'a pris le mot « local » dans une partie des études rurales. Il ne s'agit pas seulement d'observer la relation personne-lieu-milieu de vie, mais de montrer qu'elle n'est qu'un des rapports qui composent la relation habitante. Des lieux du passé, qui ne sont plus habités que par la mémoire, peuvent conserver une force évocatrice et même parfois exercer une influence sur les comportements spatiaux actuels. On ne néglige pas non plus les autres lieux du temps présent, mais non quotidien, comme par exemple les lieux de vacances et plus généralement l'ensemble des autres lieux que la personne fréquente de manière plus ou moins prolongée, plus ou moins répétée, plus ou moins choisie. Les nombreuses formes de multirésidence nous intéresseront particulièrement : quelles sont-elles, quelles sont leurs significations ? Là aussi, on se montrera attentive à l'interaction et à l'interdépendance des différents lieux qui jalonnent (dans le temps et l'espace) les modes d'habiter, ainsi qu'au sens de la dialectique entre les ancrages et les mobilités qui en découlent. Tous les lieux ne sont pas, supposons-nous, habités de la même façon, avec la même intensité. Dans quelle mesure les combinaisons de lieux et de milieux au sein des modes d'habiter peuvent-elles être comprises à la lumière des trajectoires habitantes ?

Enfin, le dernier chapitre revient sur plusieurs des résultats d'enquête pour éclairer de façon plus synthétique la place et la signification des mobilités dans leurs liens avec les différents ancrages des habitants. Nous dresserons également une forme de bilan de ce que les enquêtes ont permis de mettre à jour concernant la ville et de la campagne prises en tant que représentations contemporaines et en tant qu'espaces concrets. Il s'agira par là de prendre la mesure de la force, du sens et de la pertinence des catégories de rural et d'urbain lorsqu'on place l'habitant au cœur de la recherche. Nous terminerons en soulignant l'intérêt et la nécessité de conduire aujourd'hui des travaux qui intègrent la problématique du bien-être habitant et de l'habitabilité des milieux de vie qu'ils soient dits urbains, périurbains ou ruraux.

# **PREMIÈRE PARTIE**

# **Chapitre 1.**

## **Positions de recherche**

« C'est vrai que ça a changé en vingt ans. Mais je me demande si les Parisiens n'ont pas quand même gardé cette image-là, s'ils ne sont pas restés dans l'idée que c'est encore vieux à la campagne. Déjà, *La Ferme Célébrités*<sup>[12]</sup>, je trouve que ça donne une mauvaise image du monde rural ; je me dis que ça n'a sûrement pas arrangé les choses. Mais heureusement, ça a évolué ! Ce milieu-là, agricole, il a évolué quand même ! »<sup>13</sup>

Cette parole, recueillie au cours d'une des entrevues menées dans le cadre de cette recherche, évoque plusieurs dimensions de la problématique de la campagne aujourd'hui, de sa réalité et des imageries anciennes et nouvelles qu'elle suscite.

La réaffirmation par Anne-Marie de l'évolution et même de la modernisation du milieu agricole et de l'espace rural comme cadre de vie veut contrer la persistance d'un certain nombre de représentations sociales dépassées. On voit ici qu'elles peuvent être reçues par les personnes habitant la campagne, y compris les agriculteurs, comme autant d'offenses. Mais il est un paradoxe : cette image quelque peu surannée de la campagne n'est pas toujours négative. Si les médias peuvent moquer des aspects de la ruralité en jouant sur certains clichés, ils mettent en scène dans le même temps ses vertus d'authenticité. Ils se font alors les chantres des campagnes, gardiennes des racines de la France. On loue leur capacité à rester suffisamment à l'écart du mouvement et du changement, à résister aux mélodies d'une modernité urbaine qui ne saurait plus prendre

---

<sup>12</sup> *La Ferme Célébrités* est une émission de télé réalité dont la première édition a été diffusée sur TF1 en 2004. Une dizaine de célébrités séjournent plusieurs semaines dans une ferme, où ils sont « coupés du monde » et encadrés par l'exploitant. L'objectif est de désigner par une succession de classements les meilleurs et des plus mauvais fermiers.

le temps d'entretenir et de profiter d'un certain art de vivre. Qu'elle soit conforme ou non avec la réalité et les faits mesurables, chaque image de la ville ou de la campagne peut susciter deux versants d'interprétation : l'un positif et laudateur, l'autre négatif et dénigrant. C'est une constante de la manière dont ce couple antinomique est pensé. Malgré les évolutions historiques et les bouleversements profonds que l'un et l'autre ont pu connaître, ce principe est maintenu, témoignant par là même du fait que ville et campagne sont des symboles, des concepts renvoyant à des idéologies, autant si ce n'est davantage qu'ils renvoient à des réalités spatiales concrètes.

C'est ce qui explique que les représentations nouvelles qui émergent des mutations qui touchent les espaces, leur peuplement et leurs fonctions ne parviennent jamais vraiment à remplacer des imageries antérieures, quelquefois et même fréquemment contradictoires. De plus, comme sans doute ceux qui s'amuse des caricatures produites par l'émission de télévision savent que ce ne sont plus les agriculteurs qui peuplent essentiellement la campagne et que ceux-ci vivent dans des conditions de vie et selon des modes de vie et de consommation comparables aux leurs, Anne-Marie sait pertinemment que les « Parisiens » ne sont pas si ignorants qu'elle ne le laisse entendre de ce qu'est la campagne contemporaine. Les clichés répondant aux clichés, l'opposition de la ville et de la campagne est aussi un moyen de se démarquer ou encore de stigmatiser l'autre. C'est un outil, parfois ludique, du registre identitaire. La simple opposition entre espaces sert ainsi souvent de support à une opposition sociale.

Mais quel sens peut avoir l'affirmation d'une telle altérité entre gens de la ville et gens de la campagne alors même que c'est sur un plan social que le clivage s'est amoindri, au point que l'on doute de sa pertinence dans un contexte actuel ? Ce dernier est marqué entre autres par une mobilité plus grande des individus, par des échanges accrus entre ces deux types d'espaces, ainsi que par un élargissement des espaces possiblement habitables d'une part. De l'autre, la demande sociale vis-à-vis de la qualité du cadre de vie quotidien et plus généralement des espaces habités témoigne d'un glissement au niveau des valeurs spatiales et de l'habitabilité.

---

<sup>13</sup> Chef de cuisine en collectivité, Anne-Marie, à qui l'on doit ce propos, a 35 ans. Elle est fille et femme d'agriculteurs et habite un village d'environ 200 habitants situé au nord-ouest du département du Maine-et-Loire.

À l'occasion de ce premier chapitre, les principales thématiques de la recherche sont abordées successivement pour plus de clarté, mais il faut rappeler leur forte interdépendance. L'évolution de la campagne et de la ville ainsi que des représentations dont elles font l'objet, de même que la mobilité dans sa relation avec les différents lieux d'ancrage des individus, suscitent un grand nombre d'interrogations au sein de la société, comme plus particulièrement dans la sphère scientifique ou gestionnaire et administrative. Ce n'est évidemment qu'une partie de ces questionnements que cette recherche fait siens en canalisant l'attention autour du point de vue et de l'échelle de l'habitant. L'objectif de cette première section est de proposer une revue raisonnée des questions qui guident le travail et du contexte qui les a fait émerger, en même temps qu'elle est l'occasion d'apporter quelques éclaircissements préalables.

Dans la seconde partie du chapitre, le propos se concentre sur une présentation plus théorique visant à exposer les concepts centraux de la recherche avant d'aborder (chapitre 2) le travail proprement dit en décrivant la méthode d'enquête originale que nous avons élaborée et suivie.

## 1.1. UNE PROBLÉMATIQUE DANS SON CONTEXTE

Ce premier point rassemble les lignes directrices de la problématique en les replaçant à grands traits dans leur contexte socio-spatial général. La progression thématique suit l'ordre logique des questionnements mais aussi notre propre cheminement.

Celui-ci a pour départ la transformation des espaces ruraux et de leur place symbolique et concrète dans les dynamiques spatiales de la société<sup>14</sup>. Ensuite, notre champ d'investigation a intégré les questions relatives au devenir des villes et à cette mobilité qualifiée de « généralisée ». Ceci nous a enfin conduit vers un domaine qui pourrait paraître sans lien direct avec elles : celui de l'habiter et de la géographicité (notions que nous explicitons dans le 1.2).

En réalité, nous présentons par ce biais notre manière d'approcher les thématiques déjà largement investies de la ville, de la campagne et des mobilités. En effet, notre choix placer l'investigation au cœur de l'univers rarement exploré de l'habitant. Nous espérons aussi par cette entrée dépasser des controverses parfois peu productives, mais surtout pénétrer une partie des logiques individuelles, familiales et plus collectives qui régissent les comportements et les manières de vivre et d'habiter les territoires et plus généralement l'espace.

---

<sup>14</sup> Morel-Brochet (Annabelle), *Entre lien social et territoire, construction d'une nouvelle ruralité...*, op.cit.



### 1.1.1. De la campagne à la ville

Par le passé, tout ou presque différenciait la ville et la campagne et les identifiait comme espaces : la composition sociale et l'organisation du vivre ensemble, les bases productives de leur économie, la densité et la forme du bâti et plus généralement les paysages qu'elles donnaient à voir, leur accessibilité. Sans remonter à l'ère des villes fortes où la frontière se matérialisait par un mur d'enceinte, celle-ci relevait de l'évidence. Ce n'est plus le cas aujourd'hui, sauf à considérer des extrêmes, un arrondissement parisien ou un village cévenol.

À l'évocation des Trente Glorieuses, on pense en premier lieu à l'essor de l'urbanisation tant dans sa forme dense que diffuse. Favorisée par le baby-boom et la crise du logement qu'il a accentué, la période s'est accompagnée également d'une concentration toujours croissante de l'emploi dans les plus grandes villes. On minore dès lors peut-être trop souvent l'extraordinaire transformation agricole puis rurale sans laquelle la campagne d'aujourd'hui ne serait pas ce qu'elle est. Quoi qu'il en soit, la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle a vu la France changer radicalement, peut-être plus radicalement que ses voisins du fait d'un certain nombre de « retards » accumulés depuis la deuxième révolution industrielle. Au cours de cette courte période, la concentration d'une série de rattrapages a été atténuée si ce n'est masquée par le dynamisme conquérant de l'époque. Avec Henri Mendras, nous identifions un basculement à mi-période, autour de 1975, qui dépasse de loin les conséquences des seuls chocs pétroliers, au point que cet auteur qualifie les vingt années qui séparent 1965 de 1985 de « Seconde Révolution française »<sup>15</sup>.

La confusion et la multiplicité des références et des imageries concernant la ville et la campagne sont renforcées par la densité des évolutions enregistrées au cours de ce bref laps de temps. Cela a d'une part accentué la brutalité des transformations et généré d'autre part la coexistence de systèmes de référence qui auraient dû davantage se succéder. Enfin, il est important d'avoir à l'esprit que cette chronologie resserrée est

---

<sup>15</sup> Mendras (Henri), avec collab. Duboys Fresney (Laurence), *La Seconde Révolution française, 1965-1984*, Paris, Gallimard, 1988, 329 p.

telle que les changements se sont produits à l'échelle d'une vie. Ce second XX<sup>e</sup> siècle coïncide avec l'histoire de vie d'une majorité d'enquêtés.<sup>16</sup> Ils ont donc vécu ces changements du point de vue de leurs conditions de vie et de territorialisation et leurs représentations ont aussi été modulées au fil de ces décennies. Les plus jeunes quant à eux n'ont connu que la dernière période qui se poursuit aujourd'hui et cela se ressent (nous le verrons dans les chapitres consacrés aux enquêtes) notamment par la moindre ambivalence de leurs représentations de la campagne comme de la ville. Par ailleurs, est-il utile de rappeler que d'une façon plus générale, beaucoup de personnes en France conservent encore aujourd'hui des liens physiques et sociaux avec le milieu rural voire agricole : directement par les communes où ils ont grandi, ou indirectement par des contacts réguliers à l'occasion de vacances avec des membres de leurs familles ? C'est pourquoi ce lien fort et un peu particulier de la société française avec la campagne<sup>17</sup>, assez souvent évoqué, n'est pas qu'une illusion fondée sur un passé depuis longtemps révolu : il est concret et se traduit par des pratiques spatiales qui si elles ont changé n'en demeurent pas moins effectives. Nous ferons simplement allusion à ce sujet à l'excellente place de l'espace rural comme destination des séjours d'agrément qui s'explique par une amélioration de son attractivité en tant qu'espace récréatif.<sup>18</sup> Mais cette position favorable est aussi largement soutenue par l'importance des séjours ayant pour hébergement (dit non marchand) la résidence principale ou secondaire d'un proche, famille ou ami.

Au nombre des transformations qui ont touché les campagnes sous la double impulsion de la croissance urbaine et de la modernisation de l'agriculture, on compte bien sûr l'affaiblissement démographique des agriculteurs. Dorénavant en mesure de remplir leur fonction nourricière avec des effectifs toujours moindres, cette tendance a soulevé d'autant plus de questions et d'inquiétudes que le poids historique et symbolique de cette catégorie économique et sociale est considérable en France. Mais c'est un autre

---

<sup>16</sup> Les trois-quarts des personnes interrogées ont quarante ans et plus ; la moitié plus de cinquante ans.

<sup>17</sup> Hervieu (Bertrand), Viard (Jean), *Au bonheur des campagnes (et des provinces)*, Éd. de l'Aube, 1996, 156 p.

<sup>18</sup> Bontron (Jean-Claude), Morel-Brochet (Annabelle), « Tourisme et fonctions récréatives... » in Perrier-Cornet (Philippe), *op.cit.*

bouleversement majeur bien connu qui nous intéresse encore davantage. Il s'agit du renversement de la tendance séculaire à l'exode rural.

Dès avant, il nous paraît essentiel de rappeler le contexte qui a précédé le tournant des années soixante-dix. La Deuxième Guerre mondiale par les destructions qu'elle a entraîné, mais aussi l'ancienneté et l'insalubrité d'une grande partie des parcs de logements, ont contraint les populations à habiter dans des conditions très difficiles. Les décennies qui suivirent ont donc représenté un saut quantitatif et qualitatif plus que notable. Le parc des résidences principales a été multiplié par deux depuis 1946 en France. En ville, et plus tardivement à la campagne, on est sorti de l'inconfort et les ménages ont eu la possibilité de choisir également leur milieu de vie, leur type d'habitat et leur statut d'occupation. Tout ceci n'a pas été sans conséquence sur les représentations que les habitants ont de l'habitat, de la ville et de la campagne.

Le basculement<sup>19</sup> relatif à la distribution spatiale de la population et le coup d'arrêt mis à l'exode rural a été qualifié de renversement de tendance séculaire<sup>20</sup>. Enregistré sur la période intercensitaire 1975-1982, il se confirme par la suite et, expression inédite, on parle même, pour certaines agglomérations et en particulier Paris, d'exode urbain. Pour des raisons d'ordre tout à fait multiple, les ménages sont nombreux à quitter les villes ou à ne plus s'y installer ; ils privilégient des lieux de résidences de plus en plus à l'écart des centres urbains denses dont l'offre d'habitat ne correspond ni au budget ni aux aspirations de ceux-ci<sup>21</sup>. Ils ont grâce à l'ouverture de l'horizon des implantations résidentielles que constituent l'amélioration des conditions de transport comme l'offre immobilière en périphérie des villes, la possibilité de trouver des logements dans ces espaces non-urbains, mais reliés plus que jamais à la ville par le renforcement de la métropolisation.

---

<sup>19</sup> Pour plus de précisions sur ce phénomène déjà largement commenté, nous renvoyons aux nombreuses analyses des recensements de population produites par l'INSEE et plus particulièrement à Bessy-Pietri (Pascale), Hilal (Mohamed), Schmitt (Bertrand), « Recensement de la population 1999, Évolutions contrastées du rural », *INSEE Première*, 726, juillet 2000. On peut aussi évoquer Kayser (Bernard), *La renaissance rurale : sociologie des campagnes du monde occidental*, Paris, Armand Colin, 1989, 316 p.

<sup>20</sup> Bontron (Jean-Claude), « Population et espace rural, vers une nouvelle dynamique? », *Revue Pour, La ruralité à l'horizon 2000*, Éditions Privat, Toulouse, 1985, p. 14.

<sup>21</sup> Raymond (Henri), Haumont (Nicole), Dezès (Marie-Geneviève), Haumont (Antoine), *L'habitat pavillonnaire*, Paris, L'Harmattan, 2002, 114 p.

De plus, on voit à présent dans ces espaces, y compris parfois les plus isolés des aménités qu'on n'envisageait pas comme telles auparavant. C'est donc bien entre autres à un changement matériel des territoires que l'on doit ce changement d'attitude, mais cela témoigne également d'une modification du regard porté sur la campagne en tant qu'espace à habiter de façon permanente ou intermittente.

De son côté, la ville, elle aussi a bien changé. « Triomphante du point de vue de l'économie, [la ville] est en crise comme milieu de vie au point que la violence ne peut être qu'urbaine... »<sup>22</sup>. Elle n'est plus toujours un idéal, on la dit même parfois invivable voire inhumaine. Dans les années soixante-dix, on prend conscience des maux de la ville, on dénonce ses rythmes (« métro-boulot-dodo »), on néglige ses attraits, parfois jusqu'à développer une véritable idéologie anti-ville<sup>23</sup>. Elle subit une sérieuse remise en question par les scientifiques qui s'appliquent à la repenser, même si dès 1982 Paul-Henry Chombart de Lauwe s'interrogeait sur le sens d'une possible *Fin des villes*<sup>24</sup>. Dans les années quatre-vingt-dix, la statistique publique elle-même reconsidère ses catégories, créant le zonage en aires urbaines<sup>25</sup> et le découpage de l'espace à dominante rurale en catégories<sup>26</sup>. On la voit qui s'étale et s'étend dans les campagnes. En se diffusant ainsi, elle semble se diluer par là même.

---

<sup>22</sup> Mathieu (Nicole), Blanc (Nathalie), « Repenser l'effacement de la nature dans la ville, in « Villes, Cities, Ciudades », *Le courrier du CNRS*, 82, 1996, pp. 105-107.

<sup>23</sup> Voir Salomon Cavin (Joëlle), *Représentations anti-urbaines et aménagement du territoire en Suisse : la ville : perpétuelle mal aimée ?*, Lausanne, EPFL, 2003, 257 p.

<sup>24</sup> Chombart de Lauwe (Paul-Henry), *La Fin des villes : mythe ou réalité*, Paris, Calmann-Lévy, 1982, 246 p.

<sup>25</sup> Reconnaissant que les découpages alors en vigueur (ZPIU : Zone de peuplement industriel et urbain), s'ils mettent en évidence la croissance urbaine hors des limites administratives de la ville-centre, ne permettent pas de qualifier les transformations à l'œuvre, « sauf à considérer que l'influence de la ville est à la fois omniprésente et homogène », l'INSEE adopte en 1996 le zonage en aires urbaines (ZAU) appliqué aux données du recensement de 1990. Il décompose le territoire en un « espace à dominante urbaine » (pôles urbains, communes périurbaines et communes multipolarisées) et un « espace à dominante rurale ». Enfin, l'INSEE et l'INRA créent en 1998 un découpage complémentaire de l'espace rural. Ils le subdivisent en quatre catégories : le rural sous faible influence urbaine ; les pôles ruraux ; la périphérie des pôles ruraux et le rural isolé. Voir Le Jeannic (Thomas) et Piguët (Virginie), *Les campagnes et leurs villes*, Paris, INSEE, INSEE-INRA, 1998, 203 p.

<sup>26</sup> Concernant l'évolution des découpages administratifs qui délimitent la ville et la campagne et à propos aussi de ce que cela suggère d'un point de vue politique et idéologique : Bontron (Jean-Claude), « Le fait rural en France, propos critiques sur sa définition », in *Réflexions sur l'espace rural français*, Paris, mai

Si la ville n'existe plus d'abord par son statut de centre et sa densité, est-elle encore ville<sup>27</sup> ? De même s'interroge-t-on : la campagne sans presque plus d'agriculteurs est-elle toujours la campagne<sup>28</sup> ? C'est l'identité de ces entités autrefois spatiales et sociales qui est remise en question par les bouleversements massifs qu'ont connus les territoires du fait de changements au niveau du peuplement, des pratiques accrues et variées de mobilité, du fait aussi des transformations des représentations et des pratiques relatives à d'autres domaines comme l'environnement, la famille, le logement et le cadre de vie, pour ne citer que ceux-là.

Comme le souligne Marcel Jollivet, la « représentation collective du rural [est entrée] en phase avec la sensibilité environnementale qui se développe dans la société française »<sup>29</sup> au cours des années soixante-dix. C'est à cette période qu'apparaît la première vague de mobilisation des opinions publiques des pays industrialisés à l'égard de l'environnement. Parmi ceux-ci, la France a été en retard puisqu'il faut attendre la

---

1976, pp. 123-142 ; Mathieu (Nicole), « Propos critiques sur l'urbanisation des campagnes », *Espaces et sociétés*, 12, mars-avril 1974, p. 71-89 ; Le Jeannic (Thomas) et Piguet (Virginie), *Les campagnes et leurs villes*, op.cit.

<sup>27</sup> Nous renvoyons à l'analyse proposée par Yves Chalas dans Chalas (Yves), *L'invention de la ville*, Paris, Anthropos, 2000, 199 p. De nombreux ouvrages témoignent des interrogations qui animent les observateurs de la ville et parmi eux : Dubois-Taine (Geneviève), Chalas (Yves) (dir.), *La ville émergente*, Éd. De l'Aube, 1997, 286 p. ; May (Nicole), Veltz (Pierre), Landrieu (Josée), Spector (Thérèse) (dir.), *La ville éclatée*, Paris, l'Aube, 1998, 350 p. ; *La ville étalée en perspectives*, Colloque, Toulouse 24-26 janvier 2002. ; « La ville à trois vitesses : gentrification, relégation, périurbanisation », *Esprit*, mars-avril 2004, 345 p. ; Ascher (François), *La République contre la ville. Essai sur l'avenir de la France urbaine*, Paris, l'Aube, 1998, 200 p.

<sup>28</sup> Cf. Mendras (Henri), *La fin des paysans*, Arles, Actes Sud, 1967, éd. augm. 1992, 437 p. ; Hervieu (Bertrand), *Les champs du futur*, Paris, Éd. François Bourin, 1993, 172 p. ; Alphanéry (Pierre), Bitoun (Pierre), Dupont (Yves), *Les champs du départ : une France rurale sans paysans ?*, Paris, La Découverte, 1989, 264 p. ; Fottorino (Eric), *La France en friche*, Paris, Lieu Commun, 1989, 208 p. ; Lévy (Jacques), « Osez le désert. Des pays sans paysans », *Sciences Humaines*, hors-série 4, février-mars 1994 ; Chapuis (Robert), « Osez le désert en Bourgogne », in Bêteille (Roger) (dir.), *Le rural profond français*, Paris, SEDES, 1996, 166 p. ; Bêteille (Roger), *La crise rurale*, Paris, PUF, 1994, 127 p. ; Eizner (Nicole), Jollivet (Marcel) (dir.), *L'Europe et ses campagnes*, op.cit.

<sup>29</sup> Jollivet (Marcel) (dir.), *Vers un rural postindustriel : rural et environnement dans huit pays européens*, Paris, L'Harmattan, 1997, 371 p.

catastrophe de Tchernobyl en 1986 pour que la population témoigne massivement d'une réelle sensibilisation à la cause écologique et que se produise une prise de conscience des risques à l'échelle planétaire. Mais dès lors, la France enregistre une des plus fortes progressions dans les changements d'attitudes à l'égard de l'environnement, l'année 1992 représentant là comme ailleurs un apogée en la matière. Dans les pays de l'Europe du Sud, mais aussi en France, cette sensibilité « s'accompagne d'un mécontentement croissant à l'égard de la qualité de l'environnement local mais aussi national, voire international, motivé à la fois par des préoccupations de santé et de confort, et par le souci de préserver la qualité de l'environnement pour les générations futures »<sup>30</sup>. Cette spécificité se manifeste dans le prolongement de la contestation de mai 1968 qui a réuni les premiers événements mobilisateurs.<sup>31</sup>

De la spécificité de cette rencontre entre considérations écologiques et qualité du cadre de vie local et des paysages, naît une représentation nouvelle du rural en France. C'est peut-être là que l'on pense la campagne en tant que milieu de vie avec ses aménités propres et qui contraste par là avec celles du milieu urbain. En effet, la lutte est porteuse de la conviction que l'espace rural, le paysage, le cadre de vie, l'environnement naturel doivent être préservés des défigurations urbaines.

Marcel Jollivet, cherchant à identifier l'origine, les prémisses à cette sensibilité environnementale contemporaine, passe en revue les pistes que dessinent les différentes colorations du mouvement (conceptions de l'aménagement et de la modernisation rurale qui prévalent durant les Trente Glorieuses, valeurs naturalistes du XVIII<sup>e</sup> siècle, origines agrariennes...). Finalement, il conclut que la référence est réellement contemporaine ; les fondements de la sensibilité environnementale résultent selon lui directement de la révolution culturelle et sociale qui a touché l'ensemble des sociétés dites industrielles.

---

<sup>30</sup> Bardes (Julie), « La sensibilité écologique », in *Futuribles, Radioscopie de la France en mutation, 1950-2030*, Futuribles/DATAR, 2004, s.n.

<sup>31</sup> On compte un certain nombre de mouvements liés à la sauvegarde du parc naturel de la Vanoise, à la résistance à l'extension du camp militaire du Larzac, à l'abandon du projet de la centrale nucléaire de Plogoff ou encore aux luttes antinucléaires de Creys-Malville. Sur la scène électorale, c'est l'agronome

« Porteur d'une utopie sociale qui est l'expression typique d'une crise de ces sociétés, le mouvement écologique, qui naît alors, réinvente à partir de la critique radicale qu'il fait d'elles, un rural qui en serait l'antithèse idéale : antithèse de la « société de consommation », lieu d'une sociabilité « authentique », dans un contact direct avec la nature. »<sup>32</sup>

Ce rural rêvé et idéalisé s'oppose alors non plus seulement à la ville, mais aussi à la société industrielle dont la ville devient l'incarnation. L'hypothèse de Marcel Jollivet selon laquelle la période est toujours marquée par cette idéologie semble confirmée par la difficulté éprouvée aujourd'hui par les scientifiques comme par les acteurs politiques quand il s'agit de saisir les catégories de rural et d'urbain.

L'image des territoires s'est ainsi trouvée modifiée par des mobilités plus nombreuses et des échanges plus diversifiés entre ces types d'espace que sont le rural et l'urbain ; mobilités qui ont joué par ailleurs sur la conception du proche et du lointain. Le changement des pratiques et des représentations socio-spatiales n'est donc pas sans lien avec la transformation rapide de la physionomie des territoires, de leur accessibilité et de la valeur qu'on leur accorde au sein de la société. En liaison avec l'attention désormais plus grande qui est portée à la « qualité » du cadre de vie, les notions liées à la campagne font depuis plusieurs décennies l'objet d'une revalorisation voire d'une survalorisation « idéale », en corrélation avec l'essor trop rapide et parfois mal compris des agglomérations. C'est en ces termes que nous considérons que cette période a jeté les bases d'un possible nouveau rapport géographique, et que nous émettons l'hypothèse d'une relation transformée à l'espace, à l'échelle collective comme individuelle. Dans quelle mesure les modes d'habiter s'en sont-ils trouvés modifiés dans leurs aspects les plus repérables, comme dans leurs fondements les plus profonds ?

---

tiers-mondiste René Dumont qui incarne en 1974 la première apparition politique du mouvement écologiste.

<sup>32</sup> Jollivet (Marcel), « Des campagnes paysannes au rural « vert » : naissance d'une ruralité post-industrielle », in Jollivet (Marcel), *Vers un rural post-industriel*, op.cit., pp. 77-126, citation p. 95.

Si ce que recouvraient les notions de ville et de campagne en a ainsi été sensiblement altéré, elles n'en demeurent pas moins des catégories qui restent pensées, vécues, pratiquées. Qu'ils soient interrogés en tant qu'habitants, touristes ou travailleurs, les gens usent de cette distinction pour différencier, qualifier et caractériser les espaces. De plus, la mobilisation de ces notions est renforcée lorsqu'il s'agit de localisation résidentielle ou de type d'habitat, de densité ou de paysages, d'identités culturelles ou de pratiques locales. Par ailleurs, cela a été dit, le redéploiement de la population sur le territoire en direction des espaces périurbains et ruraux, le goût pour la maison individuelle avec jardin, mais aussi un attrait accru pour le naturel et le « vert », ou encore les interrogations sur la ville et l'augmentation des mobilités et des pratiques spatiales liées aux loisirs, sont autant d'aspects qui questionnent ces catégories.

L'évolution des idées de ville et de campagne, de leur contenu idéal, témoigne du rapport à la nature, au progrès ; elle témoigne aussi du lien social ou encore de la place accordée à la maison comme symbole et comme objet. De plus, ces termes portent en eux le lieu et le milieu, l'habitat et l'environnement/paysage, qui forment une dualité déterminante dans les modes d'habiter. Le milieu, plus particulièrement le type d'espace, nous paraît décisif dans la localisation résidentielle et l'attachement territorial, aujourd'hui peut-être plus encore que la localité (commune). De même que peut l'être l'attachement régional, nous formulons l'hypothèse que le milieu rural ou urbain occupe une place de choix dans la culture géographique et habitante<sup>33</sup> d'un individu et dans son mode d'habiter. Pour autant, peut-on encore parler de culture urbaine, de culture rurale et surtout que signifie aujourd'hui être un rural, un urbain ?

Ce binôme ville-campagne nous parle donc de bien d'autres choses que de cette frontière dont la localisation et les composantes ne cessent d'alimenter les débats depuis plusieurs décennies. Notre principale hypothèse de départ est donc que l'analyse d'une part de la charge représentative de ces notions et des pratiques qui les mobilisent (consciemment ou non) et d'autre part des contenus matériels identifiés comme tels, est fortement révélatrice de la relation géographique et de sa recomposition.

---

<sup>33</sup> L'adjectif « habitant » ne se rapporte pas simplement au sens ordinaire du nom, mais veut porter le sens fort de la condition géographique de l'homme, c'est-à-dire sa condition indépassable d'habitant de la terre.



Mais il convient dès lors de comprendre en quoi et dans quelle mesure les catégories de ville et de campagne, par la place qu'elles occupent dans les représentations et/ou les pratiques, interviennent dans la relation géographique contemporaine et la renseignent. À quels éléments de la morphologie spatiale et sociale renvoie leur mobilisation par les habitants ? Quelle place occupent-elles dans les modes d'habiter et spécialement dans le jeu entre ancrages et mobilités ? Que peut nous apprendre l'utilisation de ces catégories pour qualifier des espaces sur la valeur qui leur est conférée, et sur leur qualité d'habitabilité ?

L'évolution de la valeur sociale de la ville et de la campagne a généré, même si elle est loin d'en être le seul facteur, des mobilités de plusieurs sortes. En premier lieu, il s'agit des mobilités résidentielles, quotidiennes ensuite par voie de conséquence, ainsi que récréatives. Avec ces mobilités, on assiste à une pratique renouvelée du territoire non-urbain, c'est-à-dire rural et périurbain.

### **1.1.2. Des mobilités aux ancrages**

La question des « mobilités » et des « ancrages »<sup>34</sup> offre un accès de choix aux modes d'habiter comme à des dimensions plus intimes de la relation géographique. Elle permet de comprendre pourquoi on préfère s'installer ici plutôt que là, comment on choisit un lieu de vie et ce qui explique qu'on s'attache à certains d'entre eux plus qu'à d'autres.

---

<sup>34</sup> Le mot « ancrage » à deux sens qui, ensemble, recouvrent notre acception. Le premier est une métaphore marine : synonyme de « mouillage », l'ancrage est un lieu où l'on se fixe physiquement, concrètement, mais avec l'éventualité de lever l'ancre facilement. Le second sens renvoie à l'idée d'implantation, d'enracinement. Plus abstrait, il parle de fixation et suggère un sentiment d'attachement profond d'une personne pour quelque chose, ici, une maison, un lieu, un milieu, une région.

On parle volontiers de l'augmentation de la mobilité. Mais ce n'est pas tant la hausse du nombre des déplacements qui constituerait la nouveauté, mais bien plutôt l'accroissement soutenu et continu des distances de déplacement qui transforment les représentations et les pratiques des espaces. C'est essentiellement par le biais des moyens de la mobilité qu'est passé son développement, entre autres par la diffusion massive de l'automobile et des infrastructures associées, les possibilités nouvelles offertes par les transports aériens ou encore par la progression des vitesses ferroviaires.

Les mobilités se déclinent et se différencient en fonction de leurs temporalités et leurs spatialités. Il existe deux grandes catégories de mobilité<sup>35</sup> : la mobilité linéaire et celle, circulaire ou pendulaire, qui comprend un retour vers le lieu de départ. La première est traditionnellement appelée mobilité résidentielle, se traduisant par un changement de domicile sans retour ultérieur (presque toujours). La seconde en revanche peut être dite cyclique car elle a pour point de départ et de retour le domicile. Elle se décline selon les ressorts qui la motivent. La migration pendulaire (ou alternante) est un va-et-vient entre domicile et lieu de travail. La migration touristique (saisonnière, régulière ou occasionnelle) au sens large peut prendre une forme circulaire pour le cas d'un périple ou pendulaire lorsque la destination est régulière, voire limitative (résidence secondaire par exemple). Enfin les mobilités dites « quotidiennes », de forme cyclique elles aussi, peuvent comprendre les navettes professionnelles. Les mobilités se définissent donc par l'intention ou non d'un retour.

Un deuxième élément intervient pour les qualifier, les distinguer : c'est la portée spatiale du déplacement, à l'intérieur ou à l'extérieur du bassin de vie, de la région, etc., autrement dit la distance.

Enfin, le temps constitue le troisième caractère distinctif : le temps passé sur le lieu de destination mais aussi d'origine (la durée du séjour), le temps qui sépare deux déplacements (la fréquence), mais également le temps passé à réaliser ceux-ci et qui rejoint la portée spatiale (la durée du déplacement).

---

<sup>35</sup> « Mobilité » s'entend ici dans son sens géographique, spatial. C'est « un déplacement ou un ensemble de déplacements d'individus ou de groupes dans l'espace physique ». Segaud (Marion), Brun (Jacques), Driant (Jean-Claude), *Dictionnaire de l'habitat et du logement*, Armand Colin, 2002, 451 p., p. 295.

Les arbitrages qui leur donnent corps articulent et combinent ces trois facteurs de différenciation interdépendants pour créer la variété des mobilités contemporaines. La migration prend ainsi forme par le jeu de l'espace et du temps.

On ne peut examiner une mobilité, un flux, en ignorant les autres, ne serait-ce qu'en raison de l'imbrication de leurs temporalités. Comme le relèvent Marie-Claude Brulhardt et Michel Bassand, « Les divers flux de mobilité ne sont pas isolés les uns des autres, mais entretiennent entre eux des rapports de causalité, de complémentarité, de subsidiarité, de substitution, d'incompatibilité, etc. »<sup>36</sup>. Ensemble, ils fondent des équilibres spatio-temporels entre sédentarité et mobilité spatiale et des rythmes, pour reprendre les termes de Michel Bassand qui peuvent être observés à l'échelle individuelle ou mésosociale, comme à l'échelle globale.

La plupart du temps, les travaux portant sur les migrations résidentielles et ceux sur les mouvements cycliques sont distincts, de même que les mobilités touristiques sont distinguées de celles du quotidien. Cependant la mobilité résidentielle est sans doute celle dont la primauté sur les autres est la plus évidente, spécialement son incidence sur les navettes et la mobilité quotidienne. Cette primauté se comprend au sens où c'est le déplacement le plus « lourd » en termes de repères, de budget... De plus, elle remet en cause toute la chaîne des autres déplacements et donc par là les horizons des ancrages et les modes d'habiter. Elle est un des supports des pratiques spatiales contemporaines et de leur évolution.

On parle désormais, aussi bien dans le langage courant que chez les scientifiques de « mobilité généralisée » ce qui contribue à donner une image quelque peu caricaturale, si ce n'est erronée, de l'ampleur des comportements de mobilité et de déplacements. La polysémie du terme « mobilité » n'y est pas étrangère puisqu'elle renvoie à des pratiques très différentes. Aussi, le constat d'une augmentation des mobilités est loin d'être si évident qu'il y paraît ; d'importants contrastes existent selon la mobilité concernée et l'objet observé.

Après avoir connu une croissance rapide de 1954 à 1975, la mobilité résidentielle enregistre une baisse continue. Toutefois, les rythmes de d'évolution varient selon la

nature de la mobilité, et donc selon la distance parcourue. Entre 1975 et 1982, ce sont en premier lieu les migrations résidentielles de longue distance (changements de département et de région) qui ont été touchées. Il s'agissait donc d'une réduction d'une mobilité généralement liée à des événements professionnels ou aux études. Depuis 1982, au contraire, la baisse de la mobilité concerne surtout les changements de logement ou de commune. L'intensité des migrations de moyenne ou longue portée diminue aussi mais nettement moins rapidement. Si la mobilité résidentielle tend à diminuer d'une manière générale, c'est moins vrai en ce qui concerne les locataires, qui restent évidemment beaucoup plus mobiles que les propriétaires. Les critères liés au cycle de vie sont très influents en la matière. Ainsi, entre les périodes 1982-1990 et 1990-1999, le taux annuel de changement de logement a diminué de 5,8 %, le taux de changement de commune de 4,3 %, tandis que les taux de changement de département ou de région ne se réduisaient respectivement que de 2,2 % et 1,8 %. Dans l'ensemble, la baisse de la mobilité a été moins marquée entre les périodes 1982-1990 et 1990-1999 qu'entre les périodes 1975-1982 et 1982-1990.<sup>37</sup>

Sur le plan des mobilités quotidiennes, on peut observer d'un point de vue assez général, qui ne rend pas compte des disparités selon les motifs, les populations ou les régions, à une relative stabilité depuis le début des années quatre-vingt en nombre de déplacements, en termes de budget, comme de temps qui leur sont consacrés. Si les distances de déplacements sont en croissance et participent en cela à l'augmentation des trafics, des chiffres plus récents concernant l'Île-de-France semblent suggérer un phénomène inverse en raison notamment de l'augmentation de la part respective des motifs « loisirs » et « déplacements personnels » qui générèrent des déplacements plus courts.<sup>38</sup>

---

<sup>36</sup> Brulhardt (Marie-Claude), Bassand (Michel), *Mobilité spatiale : bilan et analyse des recherches en Suisse*, Saint-Saphorin, FNSRS, 1980, 300 p.

<sup>37</sup> Baccaïni (Brigitte), « Les migrations internes en France de 1990 à 1999 : l'appel de l'Ouest », *Économie et statistique*, 344, 2001-4, 41 p. Les mesure de la mobilité résidentielle par les recensements minorent les changements successifs de logements qui sont plus fréquents dans le parc locatif. Voir à ce sujet : Debrand (Thierry), Taffin (Claude), « Les facteurs structurels et conjoncturels de la mobilité résidentielle depuis vingt ans », *Économie et statistique*, n° 381-382, 2005, 22 p.

<sup>38</sup> Pour plus de précisions et des analyses détaillées, nous renvoyons entre autres aux travaux de Jean-Pierre Orfeuill, ainsi que de l'INRETS ou encore de Gabriel Dupuy.

Quant aux mobilités de vacances et plus généralement récréatives, on constate à leur sujet une certaine fragmentation c'est-à-dire une multiplication des séjours et un raccourcissement de ceux-ci. De plus, il apparaît que la durée des courts séjours se rallonge tandis que celle des longs se réduit. Ce fractionnement des congés accroît ainsi la mobilité de loisirs et la fréquence des départs au moment des week-ends. Comme par ailleurs, les distances de déplacements lointains (France et étrangers connaît une croissance forte, les territoires fréquentés sont plus divers et plus éloignés. Ces évolutions ont par ce biais des conséquences sur l'étendue des territoires parcourus, la connaissance de l'ailleurs et sur la spatialisation des pratiques. Néanmoins, la famille, et plus largement le réseau constitué par les proches (parents et amis) continue d'occuper une place tout à fait centrale dans la mobilité d'agrément des individus. Quelles incidences peut avoir cette structuration de l'espace-temps récréatif, de même que la grande fréquence des hébergements familiaux sur la façon d'habiter les lieux et plus globalement sur le rapport au(x) milieu(x) de vie ?

Ces constats sur l'évolution de la mobilité nous conduisent à penser que la pertinence de la « métaphore moderne »<sup>39</sup> du nomade contemporain peut être relativisée si ce n'est mise en doute. Régulièrement utilisée par le champ médiatique et marketing comme figure de modernité et d'urbanité, elle n'a d'intérêt selon nous qu'en ce qu'elle témoigne de la valorisation de la mobilité dans notre société. Tout en se tenant à l'écart d'une comparaison tout à fait hasardeuse avec les nomades traditionnels, on peut cependant y voir une forme d'invitation à considérer les reformulations des territorialités « postindustrielles » et donc des identités dans leur tension avec la plasticité des espaces et les modalités de l'ancrage. En effet, le nomade contemporain et occidental est réputé comme tel au motif de sa plus grande mobilité. Les principes qui fondent son rapport spatial et sa manière d'être-au-monde sont tout autres que ceux des nomades traditionnels étudiés notamment par Jean Gallais<sup>40</sup>. Le territoire des nomades est selon celui-ci une « surface plus floue, aux limites généralement plus transparentes [...] organisée autour d'un axe ou d'un contour polygonal le long duquel il n'est pas

---

<sup>39</sup> Knafou (Rémy) (dir.), *La planète « nomade »...*, op.cit.

<sup>40</sup> Jean Gallais in Frémont (Armand), Gallais (Jean) (et al.), *Espaces vécus et civilisations*, Paris, Éd. CNRS, 1982, 106 p.

toujours possible d'identifier un centre ». Or, le nomade contemporain, lui, se déplace pour l'essentiel à partir d'un point fixe. Dans des cas plus rares, il évolue d'un habitat à un autre selon un modèle et un imaginaire qui rappelle davantage les villégiatures de l'aristocratie européenne que le pastoralisme. Enfin, il est mu par un fondement idéologique individualiste qui le distingue radicalement des principes holistes des sociétés nomades. Avec Rémy Knafou, il nous semble que le recours au vieux couple « nomades et sédentaires » ne fait qu'illustrer l'obsolescence, du moins les lacunes de nos concepts pour qualifiant, au-delà même des formes de mobilité, le rapport des individus à l'espace, leurs pratiques des lieux et éclairer le sens qui leur est donné.

Jean Rémy<sup>41</sup> situe l'origine de cette aspiration et de cette valorisation de la mobilité spatiale dans nos sociétés dès le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, lorsque se sont développés les moyens de communication qu'étaient le chemin de fer et le métropolitain. Par la suite, la voiture a représenté bien sûr une étape cruciale de son renforcement et permis une individualisation des déplacements. La signification de cette aspiration, au-delà de la dimension strictement utilitariste de la mobilité, est à rechercher pour saisir la force de ce concept dans la société. Pour lui, « la mobilité est valorisée parce qu'elle est productrice d'un rapport à la territorialité, différent de l'architectonique spatiale promue par la sédentarisation »<sup>42</sup>. Mais Jean-Pierre Orfeuill souligne que cette exigence de mobilité qui signe l'hypermodernité ne résulte pas simplement de l'évolution des modes de vie et de comportements décrits comme une individuation et même un individualisme<sup>43</sup>. Elle trouve sa source au cœur des Trente Glorieuses et les vives expressions de leur volonté planificatrice continuent de structurer les espaces et conditionnent encore au moins pour partie les déplacements. Norme implicite, elle est un « phénomène social total »<sup>44</sup> dont l'évolution paradoxale conduit à un accroissement de l'autonomie et de l'interdépendance.

---

<sup>41</sup> Rémy (Jean), « Mobilités et ancrages : vers une autre définition de la ville », in Hirschhorn (Monique), Berthelot (Jean-Michel) (dir.), *Mobilités et ancrages : vers un nouveau mode de spatialisation ?*, Paris, L'Harmattan, 1996, 157 p., pp. 135-154, citation p. 136.

<sup>42</sup> Rémy (Jean), « Mobilités et ancrages... », *op.cit.*, citation p. 139.

<sup>43</sup> Orfeuill (Jean-Pierre), *La mobilité et sa dynamique sur longue période, du moyen âge à la société hypermoderne*, IUP/Paris XII, CRETEIL, septembre 2004.

<sup>44</sup> Rémy (Jean), « Mobilités et ancrages... », *op.cit.*, citation p. 144.

Quelles que soient leur nature, leur étendue spatiale, leurs temporalités, leur charge émotionnelle et leurs implications, chacune des mobilités participerait du rapport géographique, à la fois par ce qu'elle est, un déplacement, et par les points qu'elle relie. Ces points, l'individu-habitant les habite, dans l'acception pleine et entière du mot, plus ou moins intensément selon les usages, la durée du séjour et le motif de mobilité qui l'aura conduit en ces lieux. Cette hypothèse, qui rapproche du point de vue de leur significations et par le truchement des logiques habitantes les déplacements spatiaux et les ancrages, guide ainsi notre analyse.

En effet, nous tenons à attirer l'attention du lecteur sur le fait la mobilité et l'ancrage sont moins antinomiques qu'il n'y paraît. Quatre exemples suffisent à le comprendre. Premièrement, et même si cela est une évidence, une mobilité comporte un segment : le déplacement, et deux points d'ancrages. En effet, le mouvement ne doit pas faire oublier qu'il est avant tout un outil, un instrument, un moyen de multiplier notre présence, qu'il est l'expression, la traduction de l'intervalle spatio-temporel qui sépare deux endroits, deux localisations.

Deuxièmement, faut-il rappeler que le déplacement n'existe que rarement pour lui-même, sauf quand il devient une norme associée à un temps social dont il est le corollaire : les vacances ? Dans ce cas parfois, on peut constater le primat du déplacement sur la destination. Les ancrages fondent les mobilités, mais les secondes transforment les premiers ; les nouvelles modalités de ce rapport produisent un processus de spatialisation des hommes et de leurs activités plus ouvert que lorsque l'ancrage, faute d'une mobilité facilitée, est synonyme d'assignation territoriale et d'appartenance univoque.

Troisièmement, nous l'avons évoqué un peu plus haut, nous assistons à un allongement des déplacements et à une diffusion des pratiques de mobilité, mais surtout à un élargissement de l'horizon géographique des possibles. Cette distinction entre le caractère factuel, mesurable des mobilités comme acte (déplacement effectif) et le caractère plus conceptuel qui fait de la mobilité avant tout un potentiel, une capacité à, est centrale. En effet, le second est un préalable, une condition nécessaire, mais pas toujours suffisante, au premier. C'est pourquoi des auteurs comme Vincent Kaufmann et Christophe Jemelin voient dans ce potentiel un capital et préfèrent alors le nommer

« motilité »<sup>45</sup>. Ils partent du constat que les innovations techniques et sociales ont multiplié les choix possibles en matière de mobilité spatiale, entraînant pour les acteurs la nécessité de choisir là où autrefois il n’y avait pas nécessairement de choix. Ils définissent la motilité comme « la manière dont un individu ou un groupe fait sien le champ du possible en matière de mobilité et en fait usage pour développer des projets »<sup>46</sup>. Ils montrent également que par le biais de facteurs sociaux, économiques, mais aussi culturels, les profils de motilité diffèrent, soulevant, entre autres, la question des inégalités face à la mobilité. Bien que l’usage de ce terme reste limité, il nous paraît intéressant, en ce qu’il met l’accent sur le contexte et les conditions de réalisation des mouvements dans l’espace géographique, les prémisses et les logiques des individus-habitants. Il focalise l’attention sur la production d’arts de faire nouveaux par le jeu des formes valorisées et dévalorisées de mobilité et invite plus généralement à considérer l’influence des représentations, des valeurs et des normes sur les pratiques spatiales. Quatrièmement, cet écart entre mobilité et motilité se comprend peut-être mieux si l’on rappelle avec Christian Perret<sup>47</sup> que si « cet être nomade réside en chacun de nous, pour y côtoyer le sédentaire [c’est parce que] le refus du mouvement, la non-acceptation de l’Autre sont antinomiques de l’idée que nous nous faisons du progrès. La culture du progrès est une culture du changement, de la mobilité, de l’échange ». Mais cette co-présence, la coexistence de ces antagonismes est source de déchirures<sup>48</sup>.

Les ancrages possibles et réels sont donc nombreux et complexifient la carte des pratiques spatiales comme sociales. L’éclatement des territoires vécus, la possibilité de discontinuité des différents sièges de la vie (quotidienne ou non), offerte par les mobilités, confèrent à l’ensemble des allures d’archipel, mais un archipel dont les unités territoriales sont reliées et s’articulent à la manière d’un réseau où complémentarité et

---

<sup>45</sup> Le terme de « motilité » est utilisé en biologie et en médecine pour évoquer « la capacité à se mouvoir » d’un animal (par exemple la motilité du poisson), d’une cellule ou d’un organe (par exemple l’œil).

<sup>46</sup> Kaufmann (Vincent) et Flamm (Michaël), *Famille, temps, mobilité : état de l’art et tour d’horizon des innovations*, CNAF/IVM, décembre 2002, 62 p., p. 4.

<sup>47</sup> Knafou (Rémy) (dir.), *La planète « nomade »...*, op.cit., p. 28.

<sup>48</sup> Voir Alain Touraine in Knafou (Rémy) (dir.), *La planète « nomade »...*, op.cit., pp. 15-26.



interdépendance sont les maîtres mots. Le couple ancrage-mobilité forme ainsi une unité dialectique. Comment les habitants relient-ils leurs mobilités et leurs ancrages intellectuellement et concrètement ? Quelles stratégies enfin, visant la complémentarité entre les lieux et leurs aménités (voire des substitutions faute d'avoir ce que l'on veut) sont mises en œuvre ? Étudier les pratiques de mobilité pour ce qu'elles nous disent de notre relation aux lieux suppose d'envisager la multiplicité des ancrages et leurs interdépendances. C'est le vécu des formes de combinaison entre ancrages et mobilités, leur signification et le rôle joué par les lieux dans ces comportements qui doivent retenir notre attention.

Comme le rappelle Éric Le Breton<sup>49</sup>, encore peu de travaux renseignent qualitativement la mobilité et rendent compte du rôle fondamental joué par les ancrages et les lieux qui les reçoivent dans les pratiques de dispersion de la société contemporaine. Quelle place occupe aujourd'hui les mobilités dans les modes de vie ? Comment sont-elles envisagées mais aussi vécues par les habitants ? Et surtout que nous apprend la mobilité ? Que nous dit-elle du rapport à l'espace ?

Les stratégies de localisations résidentielles et les différentes formes de mobilités sont liées dans la mesure où les choix résidentiels dépendent des possibilités d'accessibilité et de mobilité. Si les mobilités sont un vecteur de la transformation des espaces, elle résultent aussi, réciproquement, de l'évolution matérielle et symbolique des territoires hérités et de leur condition d'habitabilité. Les métaphores de l'ancrage comme de l'enracinement nous disent les relations verticales, tandis que l'idée de mobilité renvoie à une horizontalité.

« L'ancrage est un principe de cohérence identitaire dans le sens où l'individu fabrique de la continuité dans les séparations, qu'elles soient d'ordres géographique, affectif et aussi temporel : des pages se tournent. L'ancrage permet la gestion, dans le présent, de ce qui n'est pas (parce qu'il est à distance), de ce qui n'est plus (quand il s'agit de la mort et de la destruction). [...] Les individus ne placent pas tous l'ancre de la même manière. Trois modalités d'articulation peuvent être dégagées : il y a ceux qui savent qu'ils vont lever l'ancre et où ils vont la jeter : ils remettent l'ancre au lieu de départ. D'autres sont

---

<sup>49</sup> Le Breton (Éric), *Les épreuves de la dispersion, Recherche exploratoire sur les expériences individuelles de la société dispersée*, PREDIT 2002-2006, Groupe « Mobilités, territoires et développement durable », Rapport final, juin 2004, 168 p.

prêts à lever l'ancre, mais ils ne savent pas où ils vont la jeter. D'autres encore l'ont jetée pour l'instant à l'endroit où ils vivent et ils ne savent pas s'ils la lèveront ou pas. »<sup>50</sup>

Quelles traces laissent les lieux définitivement quittés, les lieux d'où l'on est presque toujours absent, et ceux où l'on va régulièrement ? Autrement dit, comment la temporalité de notre présence intervient-elle dans notre attachement aux lieux ? Comment gère-t-on l'absence (douloureuse) de ce que l'on n'a plus ou que l'on voudrait avoir ? Comment des lieux de vie dont on a gardé le souvenir d'une expérience négative marquent-ils notre imaginaire géographique, jusqu'à guider parfois nos choix d'habitation ? Pour répondre à ces questionnements, il faut s'intéresser à la relation habitante dans sa dimension concrète, mais aussi plus abstraite ou encore affective.

### **1.1.3. L'habiter et la géographicité en question**

Nous avons dit que la mobilité a repoussé l'horizon des ancrages et élargi les possibilités de localisation de ceux-ci et ce, aussi bien   l'échelle locale (implantation résidentielle) qu'à l'échelle du monde qui est désormais plus accessible et mieux connu. Cela a influé sur la préhension du monde et c'est ce qui a conduit certaines personnes à s'interroger sur la place de l'espace concret, des lieux, des territoires dans les modes de vie et même à formuler l'hypothèse d'une déterritorialisation de l'homme d'aujourd'hui et de demain, appuyée sur un certain affranchissement de l'espace. D'autres en ont découlé : Y a-t-il une plus grande indifférence aux lieux ? Deviennent-ils interchangeable par le fait de l'effacement de leurs qualités distinctives ? Se réduisent-ils désormais à de simples supports ? Bien que nous ne partageons pas ces hypothèses d'une mobilité destructrice de l'ancrage et de l'attachement aux lieux, ces transformations questionnent toutefois les conditions de territorialisation de l'homme, la demande sociale d'espace, les façons d'habiter et de penser l'habitable aujourd'hui, et plus généralement la condition habitante de l'homme. Nous privilégions plutôt par

---

<sup>50</sup> Ramos (Elsa), « La place du logement dans un contexte de mobilité résidentielle : entre ancrage et transition », in *Le logement et l'habitat comme objets de recherche, Actes de la Journée d'étude Jeunes*

conséquent l'idée que le décloisonnement local et le potentiel de mobilité autorisent des ancrages plus nombreux et complémentaires ; l'idée aussi que la mobilité traduirait l'aspiration à davantage de lieu plutôt que l'inverse.

L'horizon géographique des possibles en s'étendant ainsi de manière inédite aussi bien en termes de distance parcourue que de vitesse a élargi la sphère des espaces de l'ici (espaces de vie quotidiens) celle de l'ailleurs (voyages, tourisme). La mobilité sous cet angle représente une possibilité de se déplacer qui, si elle n'est pas forcément effective pour tous, n'en a pas moins modifié les conceptions et représentations du monde. « Globalement, si les gens ne passent pas plus de temps en transports, ils font plus de kilomètres ; grâce à une politique de développement des infrastructures (routières, mais aussi ferroviaires ou aéroportuaires), le monde rapetisse. »<sup>51</sup> Que ce soit dans l'espace du quotidien ou bien dans l'espace monde, notre aire de présence s'est bien étendue, elle a changé d'échelle ; et, par le truchement d'une accessibilité dissociée de la contiguïté spatiale<sup>52</sup>, plusieurs échelles s'entremêlent et s'articulent sur le principe du réseau. Ce tableau de la contraction du rapport espace-temps et du jeu des échelles serait incomplet si l'on n'évoquait la révolution produite par l'essor des télécommunications et plus récemment de la télématique. L'ampleur nouvelle qu'atteint cette capacité d'accès à une infinité de connaissances et de communications sur et avec le monde transforme, sans qu'on y prête toujours attention, les représentations que l'on se fait du monde, de l'ailleurs, de l'autre, et donc de soi.

Ce « télescopage entre l'ici et l'ailleurs » pour reprendre une expression de Monique Hirschhorn<sup>53</sup> et le vertige que peuvent procurer l'accélération des vitesses et la multiplicité des échanges dans un temps toujours plus resserré suscitent deux types de positions. La première est porteuse d'une angoisse de voir se dissoudre et disparaître

---

*chercheurs 20 mai 2005, GIS Socio-économie de l'habitat / CRETEIL.*

<sup>51</sup> Ferrier (Jean-Paul), *Le contrat géographique ou l'habitation des territoires*, Lausanne, Payot, 1998., p. 163.

<sup>52</sup> Hirschhorn (Monique), Berthelot (Jean-Michel) (dir.), *Mobilités et ancrages : vers un nouveau mode de spatialisation ?*, Paris, L'Harmattan, 1996, 157 p.

<sup>53</sup> *Idem.*

non seulement le lien « écologique » et ontologique qui a dessiné l'histoire du peuplement humain, fondé les appartenances identitaires locales et qui a construit les paysages. On peut être effrayé à l'idée que la société comme les individus y perdent leurs structures, leur cohérence, leur âme. Cette angoisse rappelle celle suscitée par la disparition des sociétés paysannes. La seconde position quant à elle exalte les vertus d'un affranchissement libérateur du carcan des territoires. On se prend à rêver d'un homme « entraîné dans la valse heureuse du temps et des lieux que la compression des distances autorise désormais, [d'un homme qui] n'est plus un, mais multiple »<sup>54</sup> au gré des univers et des mondes qu'il parcourt. L'excès de ces points de vue et la distance qui les sépare illustrent néanmoins toute la complexité et les contradictions que véhicule l'idée même de mobilité, ses valeurs, ses normes. Derrière l'opposition caricaturale des propos, ce qui est donné à voir est bien l'homme oscillant, toujours partagé entre « cette aspiration profonde à la stabilité » et « cet antique instinct migrateur [dont il ne peut se départir et] qu'évoquait Maximilien Sorre »<sup>55</sup>.

Dans ces conditions, qu'est-ce qui conduit les individus à privilégier tel lieu plutôt qu'un autre, à combiner « l'habitation » de tel lieu et de tel autre, et selon quelles modalités ? Quels sont les critères de sélection et d'attachement aux lieux ? Quel rôle parmi eux joue la qualité des lieux, et qu'entend par ce mot ? Ce sont d'une part la qualité au sens des caractéristiques physiques et sociales des lieux et de leurs environnements, et d'autre part la manière dont ils sont appréciés et donc la valeur qu'on leur attribue, qui doivent être prises en compte. C'est donc aussi l'habitabilité des différents milieux de vie qui est en cause.

On ne doit donc pas se limiter à la seule qualité de la résidence principale actuelle et de ses abords immédiats. Nous regardons la qualité de tous les espaces, qu'ils soient ceux du quotidien ou de l'occasionnel, ceux de la résidence, du travail ou des loisirs, ceux du dedans (privés, communs) et ceux du dehors (publics, paysages). Il faut les considérer comme les parties d'un tout constituant la trame concrète, le support terrestre et matériel

---

<sup>54</sup> Knafou (Rémy) (dir.), *La planète « nomade »*..., op.cit, pp. 200-201.

<sup>55</sup> Knafou (Rémy) (dir.), *La planète « nomade »*..., op.cit, p. 28.

des rapports géographiques que les hommes établissent et entretiennent avec les espaces qu'ils habitent.

Matérielle ou sociale, la qualité des espaces, estimée à l'aune de la convergence des demandes sociales comme du bien-être individuel, du vécu et du ressenti, détermine leur valeur. Cette perspective explique que la mobilité soit, pourrait-on dire, instrumentalisée dans cette recherche. Ce sont en effet surtout les raisons de la circulation entre les lieux et leurs valeurs, les besoins et les aspirations que ces mouvements et ces lieux satisfont, leurs aménités qui nous intéressent. En effet, les mobilités sont envisagées comme autant de liens signifiants entre les différents lieux de vie d'une personne, juxtaposés et co-présents ou se succédant au cours du temps biographique. Ce parti pris repose sur l'hypothèse que les pratiques de mobilité, bien que valorisées socialement, ne sont pas des pratiques en-soi, en ce sens qu'elles ne sont bien souvent que des occasions ou des contreparties d'autres pratiques motrices. La mobilité dérive comme l'ont montré les économistes d'autres pratiques et activités. Ce qui nous paraît le plus déterminant, toujours du point de vue de la relation géographique, c'est donc la motilité (et dans une moindre mesure les déplacements), ce qui n'exclut pas son éventuel rôle de matrice vis-à-vis des ancrages. Peut-on alors identifier des types de configuration des modes d'habiter au regard de ce dialogue entre ancrage et mobilité ? Comment s'organisent-ils et en fonction de quels paramètres ? Mais, il nous importe également de comprendre comment la mobilité est intégrée aux modes d'habiter ? Est-elle si facile, si fréquente qu'on le présente parfois ? Quel est son sens ? Autrement dit que procure-t-elle aux individus ? Les satisfactions qui en sont retirées proviennent-elles de la mobilité elle-même ou bien de l'obtention des aménités auxquelles elle permet d'accéder ?

Les qualités des lieux sont très largement liées aux aménités, aux qualités de leurs environnements respectifs, les géographes diront de leurs milieux géographiques. Le caractère plus ou moins rural ou urbain de ces milieux est - c'est une hypothèse que nous tenterons de démontrer - central dans le choix des ancrages et donc dans les modes d'habiter. Il l'est notamment parce que c'est à travers l'identification et la reconnaissance de ce caractère, traduit dans le langage par les termes de ville et de campagne et par des termes renvoyant aux attributs qu'on leur confère, que la

qualification matérielle et sociale des milieux et leur différenciation s'établissent. Dans cette perspective, la mise en désir dans nos sociétés de l'objet « nature », sa place déterminante dans la distinction entre ce qui est urbain ou rural, son rôle moteur dans les pratiques spatiales, ne doivent pas être négligés.

La matérialité, les pratiques et la valeur des lieux évoluent avec le temps, le temps social mais aussi le temps biographique. C'est pourquoi nous analysons conjointement dans cette recherche les représentations collectives et individuelles qui constituent le système de valeurs « géographiques » des habitants enquêtés. Il en va de même pour les dimensions affectives et subjectives qui contribuent à déterminer la valeur qu'un habitant va donner à ses lieux et milieux de vie. Ces valeurs doivent être mises en regard avec les pratiques habitantes, et le tout rapporté à la matérialité des lieux et des milieux de vie.

En reliant donc dans ce travail les pratiques d'ancrage et de mobilité - et plus précisément le rapport des individus-habitants à leurs différents territoires de leur vie - avec leurs représentations de la ville et de la campagne, notre objectif est de faire émerger l'importance de la valeur des lieux dans la relation géographique contemporaine et sa traduction concrète dans les modes d'habiter. C'est pourquoi, l'observation de terrain porte sur tous les ancrages des personnes enquêtées : présents, mais aussi passés et futurs. Nous cherchons également à comprendre comment les mobilités qui leur sont associées interviennent et comment les valeurs et les références des individus se conjuguent avec la matérialité<sup>56</sup> des espaces concernés pour influencer sur l'attachement géographique et le bien-être spatial.

En somme, l'ancrage, qui pour beaucoup s'inscrit dans le sol et se matérialise par l'habitat, et la mobilité, qui prend des formes et occupe des temporalités plus diverses

---

<sup>56</sup> Le terme de « matérialité » renvoie d'une part à la définition du « milieu géographique » par Philippe Pinchemel et au couple notionnel « idéal-matériel » développé par Maurice Godelier. Voir : Pinchemel (Philippe), Pinchemel (Geneviève), *La face de la Terre, Éléments de géographie*, Paris, Armand Colin, rééd. 1995, 517 p., p. 362 ; Godelier (Maurice), *L'idéal et le matériel : Pensée, économies, sociétés*, Paris, Fayard, 1984, 348 p.

que par le passé, dessinent des territorialités complexes dans leur composition, leurs ressorts et leurs implications.

On s'interroge aujourd'hui (administrateurs et gestionnaires, analystes, citoyens et usagers) sur les limites des territoires comme sur leurs identités. En effet, leurs découpages comme leurs contenus sociaux ne coïncident plus, bien souvent, avec les catégories spatiales qui les caractérisaient et aidaient les acteurs à se les représenter, à les maîtriser, à se les approprier. La ville et la campagne sont de celles-là. Mais elles incitent également - parce que leurs caractéristiques matérielles sont des vecteurs centraux de leur différenciation et donc de leur identité - à se pencher sur ce que leurs utilisations sociales (verbales, résidentielles et autres) nous révèlent de la qualité des milieux de vie qu'elles incarnent.

Pour qui tente d'embrasser la relation géographique actuelle d'un individu en considérant son « histoire géographique » et sa culture habitante, il faut prendre la mesure au niveau collectif et national de l'évolution de la territorialité, de ses conditions et des systèmes de valeurs spatiales. Il est donc nécessaire de tenir compte du contexte des dernières décennies justement parce que nous adoptons une approche biographique et parce qu'avec la deuxième moitié du vingtième siècle, ce temps social chahuté rejoint et imprègne les temps biographiques de bon nombre d'enquêtés. Les différents aspects du changement socio-spatial évoqués jusque-là ont donc trouvé leur place dans notre propos parce qu'ensemble ils affectent et alimentent la relation géographique des individus qui se traduit pratiquement dans leurs modes d'habiter.

Le terreau intellectuel sur lequel cette recherche a pris forme est relativement unifié et limité dans l'espace de la production scientifique. Notre travail est indubitablement inscrit dans le droit-fil d'une géographie sociale des représentations et de « l'espace vécu », avec une inclination sans doute pour les problématiques « culturelles ». Une seconde filiation s'établit avec les études rurales, la géographie rurale<sup>57</sup> mais aussi la sociologie rurale, découverte au contact des chercheurs du laboratoire Ladyss et en particulier de Marcel Jollivet, rencontré lors du séminaire de l'Observatoire des rapports entre le rural et l'urbain, alors dirigé par Nicole Mathieu.

---

<sup>57</sup> Nous pensons plus spécialement aux enseignements puis à la direction de maîtrise de Jean-Pierre Fruit.

Enfin, la découverte de « l'habiter » au détour d'un éditorial de Thierry Paquot<sup>58</sup> dans la revue *Urbanisme* a constitué un élargissement substantiel de notre horizon problématique. C'est là qu'est née l'idée que la dispersion apparente et le cloisonnement des pratiques spatiales d'un individu comme sa soumission à un système social de contraintes spatiales pouvaient être dépassées en accédant au monde de l'individu - habitant, à ce qui fait sens pour lui et donc guide ses actions. D'autre part, la conception heideggérienne selon laquelle l'habitation est le trait fondamental de la condition humaine et qu'elle ne se limite en rien aux murs du logement a, pour nous, fait un heureux écho au dialogue géographique entre lieu et milieu et entre homme et milieu. Si d'autres champs d'analyse et bien d'autres références sont venus enrichir ou relativiser notre point de vue, ces trois domaines d'affinité ont été les plus déterminants. Ce sont surtout eux qui, pas à pas, ont fait émerger le cœur de notre interrogation, c'est-à-dire l'explicitation de la territorialité, mais plus généralement de la géographicité qui fait de l'homme un habitant. Cette intentionnalité, sans doute trop ambitieuse, a accompagné notre cheminement au cours de nos lectures comme auprès des habitants qu'il nous a été donné de rencontrer ; elle nous a servi de guide, de fil rouge.

---

<sup>58</sup> Paquot (Thierry), « Habitat et "habiter" », éditorial, *Urbanisme*, 298, janvier-février 1998.



## **1.2. RETOUR SUR QUELQUES CONCEPTS**

Les questionnements qui ont jalonné notre cheminement et orientés notre recherche ont émergé et se sont construits autour de différents concepts que nous allons maintenant présenter et discuter. Ce deuxième volet du chapitre 1 expose ainsi les principaux outils conceptuels de ce travail. Il commence par préciser l'usage que nous faisons des catégories d'analyse de rural et d'urbain dans un contexte d'exploitation scientifique déjà bien fourni et parfois polémique. Ensuite nous aborderons successivement les notions de territorialité, de milieu, d'habitat et d'habiter en éclairant le lecteur sur la manière dont nous les articulons. Mais, et c'est le dernier point, cet ensemble conceptuel constitue également la base sur laquelle nous faisons reposer la notion de mode d'habiter dont les contours sont encore indéfinis et dont la pertinence n'a pas encore été établie.

### **1.2.1. Les catégories de rural et d'urbain**

La convocation des catégories d'analyse spatiales que sont le rural et l'urbain est centrale dans notre réflexion et même fondatrice de notre approche des modes d'habiter. Selon nous la modularité de la frontière entre ville et campagne n'est pas véritablement un obstacle à leur mobilisation, et explique même peut-être leur longévité ; pour autant nous ne souhaitons pas participer aux discussions la concernant. Leur utilisation nous semble rester porteuse pour qui s'intéresse aux logiques qui président à la structuration des modes d'habiter ainsi qu'au vécu habitant.

Ces termes portent en effet en eux et le lieu et le milieu, l'habitat et l'environnement-paysage, qui sont des dualités déterminantes dans les modes d'habiter. L'appréciation de la ville et de la campagne en tant que milieux de vie est décisive en matière de

localisation résidentielle et d'attachement territorial, aujourd'hui peut-être plus encore que la localité (la commune). De même encore que peut l'être l'attachement régional, le milieu rural ou urbain occupe une place de choix dans la culture géographique et habitante d'un individu, c'est en tout cas notre hypothèse.

Recourir comme nous le faisons à ces catégories, c'est entrer sur un terrain depuis longtemps investi. C'est pourquoi il nous paraît important de revenir, même assez brièvement, sur quelques termes des interrogations scientifiques récentes en la matière pour comprendre la position que nous adoptons.

Maryvonne Bodiguel le rappelle dans son ouvrage *Le rural en question* :

« La notion même de rural est née au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, à travers les travaux de géographes, d'historiens, de sociologues pour répondre à un souci des pouvoirs publics, comme s'il fallait abandonner l'idée de campagne, trop passéiste pour traiter des problèmes économiques et sociaux avec rigueur. »<sup>59</sup>

En France, la question rurale est aujourd'hui une question d'aménagement du territoire, une question politique et sociale aussi bien que scientifique. En réalité, l'emploi du mot « rural » s'est déployé du côté des scientifiques pour décrire une mutation profonde des campagnes et du côté politique et administratif pour signifier et même impulser ce mouvement. Les catégories de rural et d'urbain font, presque depuis cette époque, l'objet d'une polémique qui ne parvient pas à s'apaiser et qui se focalise tout spécialement sur la question de la frontière qui les séparerait et donc en même temps les identifierait. Le dialogue entre les parties n'est pas facilité par l'existence de deux champs qui semblent parfois s'ignorer : les études rurales et urbaines. La « disparition » de l'objet traditionnel des premières (les sociétés agraires) a constitué un bouleversement majeur. Si le rural se confond de moins en moins avec l'agricole, qu'est-il ? Existe-t-il encore ? On revient aux interrogations qui découlent de la transformation des campagnes, mais nous l'avons dit, des villes également. En effet, le

---

<sup>59</sup> Bodiguel (Maryvonne), *Le rural en question : politiques et sociologues en quête d'objet*, Paris, L'Harmattan, 1986, 183 p.

mouvement de périurbanisation est, quelles que soient ses formes et ses modalités, considéré par le plus grand nombre comme étant une évolution de la ville, sa transformation, les figures nouvelles de la ville émergente<sup>60</sup>. Mais dans deux articles où elle examine les acceptions du rural et de l'urbain ainsi que les rapports ville-campagne, Nicole Mathieu met en évidence le continuel décalage entre « l'idéologie dominante du rural et de l'urbain et la réalité des dynamiques spatiales »<sup>61</sup>. Elle y recense l'évolution des problématiques ruralistes. Selon elle, mais aussi Maryvonne Bodiguel<sup>62</sup>, deux courants scientifiques se dessinent à partir des années quatre-vingt. Le premier tend à gommer les spécificités du rural et de l'urbain au profit de la notion de « local », qui est envisagé comme un lieu alternatif à la crise et mû par des logiques endogènes. Cantonnée à l'espace rural initialement, la question locale pénètre la ville pour s'intéresser aux quartiers urbains. « L'idée de domination [y] est renvoyée au niveau supérieur, à l'ordre économique mondial. »<sup>63</sup> L'autre courant réactive la distinction entre l'urbain et le rural en s'appuyant et en développant la notion de nature puis d'environnement propre à l'espace rural et entame par ce biais une réconciliation entre sciences de la nature et sciences de l'homme. D'où la réémergence de la notion de « milieu » rural qui, sans pour autant être pensé en termes de contradiction ou de dépendance vis-à-vis de la ville, se définit à l'aune de sa naturalité et de sa spatialité. Mais pour Nicole Mathieu, le véritable tournant se situe dans les années quatre-vingt-dix. Il ne s'agit pas d'un renversement ou d'une mise à mal des approches issues de la décennie précédente, mais d'un renforcement, d'une « exacerbation » relative dus à l'aggravation d'un certain nombre de phénomènes tels que la crise environnementale, le chômage, la mondialisation ou encore la montée effective du local, des territoires autour des notions de pays et d'intercommunalité. C'est aussi la confirmation d'un rural qui désormais ne se définit plus uniquement par l'agricole.

---

<sup>60</sup> Dubois-Taine (Geneviève), Chalas (Yves) (dir.), *La ville émergente*, op.cit.

<sup>61</sup> Mathieu (Nicole), « La notion de rural et les rapports villes/campagnes en France. Des années cinquante aux années quatre-vingt », *Économie rurale*, 197, 1990 et Mathieu (Nicole), « La notion de rural et les rapports villes/campagnes en France. Les années quatre-vingt-dix », *Économie rurale*, 247, 1998.

<sup>62</sup> Bodiguel (Maryvonne), *Le rural en question...*, op.cit.

<sup>63</sup> Eizner (Nicole), Jollivet (Marcel) (dir.), *L'Europe et ses campagnes*, op.cit.

De son côté, Yves Chalas passe lui aussi en revue des visions contemporaines de la ville, qu'ils qualifient de schizophréniques<sup>64</sup> notamment parce qu'elles sont portées par des problématiques ou plutôt par des paradigmes tantôt complémentaires, tantôt contradictoires. Ils sont nombreux selon lui à redouter la fin de « la ville d'hier », de la ville dense et compacte du XIX<sup>e</sup> siècle dont l'intégrité est menacée par le poids grandissant d'une ville diffuse qui ne présente plus les caractères de l'urbanité originelle. Nombreux sont les urbanistes qui partagent cette vision que décrit Yves Chalas, tout en invitant ses contemporains à reconsidérer l'obsolescence du paradigme de la ville d'hier dans une réalité postmoderne.

« Comme cette ville d'hier périclité aujourd'hui, et d'une manière qui paraît irrémédiable, la tentation – la réaction – est grande de penser que la fin de la ville est imminente, qu'elle a même déjà eu lieu, sous nos yeux, que l'extension moderne et contemporaine de l'habitat autour ou au-delà des centres urbains hérités n'est que ville éclatée, multiplication des non-lieux, non-ville proliférante, ville sans plus de centre, ville partout et nulle part, désurbanisation, chute tragique d'urbanité et de densité sociale, repli sur soi, confinement au foyer, etc. Les métaphores catastrophistes abondent ».<sup>65</sup>

Par ces mots, il résume une bonne part des expressions et/ou du contenu de ces angoisses face à la démesure d'une ville aux contours flous. Selon nous, on peut penser que la force de cette vision tient au lien puissant entre ville et progrès dans l'imaginaire contemporain ; lien qui explique que l'idée de la fin des villes peut être ressentie comme la fin prochaine d'une civilisation menacée, voire moribonde. Une autre source d'inquiétude est illustrée par la problématique de la soutenabilité de telles villes. Au niveau des instances européennes, dans les milieux gestionnaires et administratifs, on réfléchit pour des motifs économiques et/ou environnementaux à des moyens de lutter contre cette forme « nouvelle » que prend la ville. Mais des chercheurs semblent proches de ce point de vue, et parmi eux Augustin Berque quand il écrit qu'il faut « dépasser la ville/campagne [entendue ici comme le périurbain, la ville diffuse], qui

---

<sup>64</sup> Chalas (Yves), *L'invention de la ville*, op.cit., p. 87. Voir également : Chalas (Yves), « Territoires contemporains et représentations : des vieux paradigmes urbanistiques aux nouvelles figures de la ville », *Revue de géographie alpine*, 4, 1997.

<sup>65</sup> Chalas (Yves), *L'invention de la ville*, op.cit., p. 91.

telle qu'elle existe apparaît insoutenable au plan écologique, et difficilement justifiable au plan éthique »<sup>66</sup>.

En revanche, d'autres préfèrent se montrer perplexes voire curieux à l'égard de cette ville contemporaine. C'est le cas d'Yves Chalas qui prend acte du caractère non négligeable et persistant du développement de l'habitat loin des centres, mais aussi du rejet et parfois du mépris des gestionnaires de la ville européenne tant pour cet espace qu'ils ne parviennent ni à circonscrire, ni à maîtriser, que parfois pour ses habitants. Le co-auteur de *La ville émergente*<sup>67</sup> veut affirmer que cette périphérie, cette extension de l'urbain sans limites précises est bien la ville et même qu'il ne peut en être autrement. Car, il ne peut se résoudre, comme ceux qu'il dénonce, à l'évolution des villes-centres et à cette présence humaine à l'extérieur de celle-ci. La croissance et le changement ne peuvent être qu'urbains, ne peuvent être que le siège de la ville. S'ils se trouvent en périphérie, il faut alors selon lui l'accepter et lui donner le statut de ville. Pour lui, la ville ne cesse de se métamorphoser et l'effacement d'une certaine ville n'est pas la défaite de la ville tout court. En cela, nous le rejoignons volontiers. Il pose ensuite la nécessité de penser « les périphéries », leur diversité comme leur discontinuité essentielle, tant que l'on n'est pas en mesure de penser la globalité des caractères de cette ville émergente ; pour cause d'un impensé de la périphérie, on est selon lui aujourd'hui incapable de mener cette réflexion.

Des chercheurs ont d'ailleurs renoncé à qualifier ces formes de peuplement par leur caractère urbain ou rural. Ils font fi de ces catégories afin de penser le périurbain comme un tout bien supérieur à la somme de ses parties. Le périurbain, dénomination la plus usitée et la moins controversée, a aujourd'hui ses analystes propres mais encore assez dispersés<sup>68</sup>. Ils questionnent la division sociale de ces espaces, se demandent s'ils font

---

<sup>66</sup> Berque (Augustin), « Les trois sources de la ville-campagne : un colloque », *EspacesTemps.net*, Actuel, 28.09.2004, <http://espacestemps.net/document738.html>. Voir aussi Berque (Augustin), « L'habitat insoutenable Recherche sur l'histoire de la désurbanité », *L'espace géographique*, 2002-3, pp. 241-251 et le récent ouvrage collectif : Berque (Augustin), Bonnin (Philippe), Gorra-Ghobin (Cynthia), *La ville insoutenable*, Paris, Belin, 2006, 366 p.

<sup>67</sup> Dubois-Taine (Geneviève), Chalas (Yves) (dir.), *La ville émergente*, op.cit.

<sup>68</sup> Voir par exemple Berger (Martine), *Les périurbains de Paris. De la ville dense à la métropole éclatée ?*, Paris, Éd. CNRS, 2004, 317 p. ; Berger (Martine), Saint-Gérard (Thierry), « Entre ville et campagne : les mobilités des périurbains », *Lettre de l'Observatoire des rapports entre rural et urbain*, 2, janvier 1999 ; Jaillet (Marie-Christine) « L'espace périurbain : un univers pour les classes moyennes »,

territoires, comment ils se rattachent à la ville concrètement et symboliquement, à quelles stratégies ces implantations résidentielles répondent. Ils cherchent à savoir s'ils sont le support de marquages sociaux discriminants, ou encore par exemple si le modèle d'habiter que constitue le rêve pavillonnaire ne constitue pas sous certaines conditions et pour certaines populations un piège social, économique et spatial.<sup>69</sup> Sous cet angle, ces chercheurs interrogent ainsi l'insertion des nouvelles populations dans des espaces peu insérés eux-mêmes dans la trame urbaine. On retrouve avec l'expression de « captivité » de certains habitants un renvoi à des formes nouvelles d'exclusion engendrées par les difficultés d'accès à la mobilité spatiale mais aussi sociale, entendue comme valeur normative et véhiculant les idées de la modernité, de la croissance et de l'adaptation au changement.

Enfin, face à la difficulté de faire coïncider territoires circonscrits et pratiques contemporaines, se développe aussi l'idée du territoire-réseau, appuyée sur la notion de mobilité. Cette perspective permet de concevoir que l'on n'habite pas seulement un lieu, mais bien plusieurs lieux distants. On pense en particulier aux réflexions menées sous la direction de Bernard Debarbieux et Martin Vanier<sup>70</sup>. Nous pensons avec eux que la périurbanisation, - qui frappe l'esprit lorsque la vue est aérienne ou cartographique - autrement dit sa forme spatiale en aires est un obstacle à sa compréhension. Néanmoins, on ne peut que constater que la pensée du réseau seule achoppe quand il s'agit de rendre compte des territorialités habitantes, de l'articulation entre les comportements et les représentations spatiales des individus. Peut-être se concentre-t-elle trop les mobilités (migrations et déplacements quotidiens) réduisant les territoires à des espaces produits par celles-ci, et donc à des espaces fonctionnels ?

---

*Esprit*, 3-4, mars-avril 2004, pp. 40-62 ; Donzelot (Jacques), Jaillet (Marie-Christine), « Le traitement des zones urbaines défavorisées : les deux modèles de référence, l'europpéen et l'américain », in May (Nicole), Veltz (Pierre), Landrieu (Josée), Spector (Thérèse) (dir.), *La ville éclatée*, op.cit, pp. 254-264 ; Jaillet (Marie-Christine), Jalabert (G.), « La société des lotis », in *Les périphéries urbaines, Géographie sociale*, 2, 1985, pp.183-188 ; Lannoy (Pierre), *Le village périphérique : un autre visage de la banlieue. Spatialisation du quotidien et représentations sociales*, Paris, L'Harmattan, 1996, 217 p.

<sup>69</sup> Rougé (Lionel), *Accession à la propriété et modes de vie en maison individuelle des familles modestes installées en périurbain lointain. Les « captifs » du périurbain ?*, thèse de doctorat sous la direction de Marie-Christine Jaillet et Jean-Paul Laborie, Université de Toulouse II Le Mirail, 2005, 381 p.

<sup>70</sup> Debarbieux (Bernard), Vanier (Martin) (dir.), *Ces territorialités qui se dessinent*, Paris, l'Aube/DATAR, 2002, 267 p.

Ainsi, malgré les interrogations des observateurs de la ville comme de la campagne sur l'identité et l'essence de ces dernières, malgré les importantes remises en cause de la pertinence des catégories d'analyse que sont l'urbain et le rural, elles demeurent selon nous vivaces. Vivaces d'abord parce que les catégories de pensée « ville » et « campagne » le sont également et que les individus comme les groupes sociaux sont nombreux à les utiliser pour différencier les espaces et leurs qualités. Elles sont aussi vivaces, parce qu'elles portent une histoire, une culture, dont témoignent la difficulté de tous à se départir totalement des modèles de la « ville d'hier » et d'un rural agricole. Vivaces enfin parce que malgré le processus d'homogénéisation des modes de vie et l'affaiblissement d'une spécificité sociale des populations résidant hors des villes-centres, leur morphologie, leur physionomie, leur matérialité respectives continuent de les distinguer.

Deux motifs nous ont conduit à préférer travailler sur « la ville et la campagne à l'épreuve des modes d'habiter » plutôt que l'urbain et le rural. Non seulement le premier couple de mots est le seul employé usuellement par les gens, mais (et cela nous a permis de mettre en hypothèse l'importance de la matérialité des milieux de vie dans la mobilisation des catégories socio-spatiales) ville et campagne dans le langage courant des enquêtés renvoient explicitement à l'idée de matérialité, ce qui n'est pas le cas de l'urbain et du rural. Étymologiquement et sémantiquement, c'est surtout entre les mots « campagne » et « rural » que l'on peut apprécier que l'une, la campagne, renvoie plus spécialement à la dimension morphologique et au paysage, tandis que l'autre, le rural, a une connotation plus sociale. Même si l'équivalent ne vaut pas vis-à-vis des termes d'urbain et de ville, ce *distinguo* nous paraît correspondre aux considérations habitantes actuelles sur la ville et la campagne.

Dans le dictionnaire *Le Robert*, la campagne fait référence à un certain type de matérialité de l'espace. C'est une plaine, une « vaste étendue de pays découvert » ; c'est un sens un peu vieilli, mais qui se réfère en géographie à l'« openfield ». On y trouve l'idée de perspective visuelle ouverte, d'horizon et de faible densité des formes bâties, d'occupation humaine lâche mais suffisamment concentrée en certains endroits pour ménager par ailleurs des portions de territoire presque vides d'hommes. Le deuxième

sens nous indique une occupation agricole, des champs, et stipule enfin une localisation hors des villes. La campagne y est définie en creux : c'est l'espace hors des villes. Le dernier sens pour finir évoque plus largement la naturalité de l'espace et pas simplement son caractère agricole puisqu'il désigne « l'ensemble des lieux fertiles ». L'idée de fertilité signale à la fois celle de production et surtout de reproduction, mais aussi la présence, la prédominance du vivant dans l'occupation du sol. La campagne revêt donc un caractère morphologique qui est proche de l'idée de paysage, un paysage où le vivant (végétal et animal) égale sinon devance le bâti. Elle correspond à la matérialité d'un certain type de milieu.

Du côté des enquêtés, le terme de rural s'applique principalement aux activités notamment agricoles, à la vie humaine dans les campagnes. Celui de campagne, lui, évoque plus souvent une dimension paysagère et esthétique. C'est aussi une notion plus générique que celle de rural.

« Comme ça, d'emblée, complètement intuitivement, campagne, ça a plutôt un côté paysager pour moi. Le rural, ça parle déjà de ce qui ne se situe pas, de l'activité. Quand je disais agricole, c'est restreint. Mais le rural pour moi, c'est la dimension humaine, alors que la campagne, ça aurait un côté plus paysager. »<sup>71</sup>

« Rural c'est plus lié à une population qui a une activité professionnelle liée à la culture de la terre, à l'élevage, alors que la campagne, c'est plus lié au paysage, à la campagne pour moi. Par contre, pas trop de différence entre la campagne et la nature. C'est un peu la même chose. »<sup>72</sup>

« La différence entre campagne et rural... Non, le milieu rural, j'imagine la population de paysans qui travaillent. Campagne, ce n'est pas forcément la population qui travaille, qui produit. C'est plus peut-être géographique et rural, plus social. La campagne c'est un paysage, alors que rural c'est la vie ? Oui, c'est ça. »<sup>73</sup>

Le rural renvoie ainsi plutôt à la dimension socio-économique, alors que la campagne se limite plus volontiers à la *physis* : « Moi je considère qu'on est en campagne. Là, on est

---

<sup>71</sup> Marc (45 ans, Paris, locataire, habitat collectif, créateur artistique).

<sup>72</sup> Florence (45 ans, Paris, locataire, habitat collectif, Relations Publiques théâtre).



à un bout du lotissement, on se considère en campagne, on est pas dans le centre ville. »<sup>74</sup>

Ville et campagne semblent ainsi parler davantage que rural et urbain de la configuration physique, matérielle des espaces, de la fermeture paysagère par la densité du bâti s'opposant aux espaces dits « ouverts » où le sol est majoritairement organique (par opposition à la minéralité du sol urbain). De surcroît, c'est aussi à travers ces mots que les enquêtés convoquent le plus souvent le champ de l'imaginaire et plus largement de l'idéal qu'il soit collectif ou personnel. Ceci nous conduit alors à formuler une hypothèse selon laquelle il y a aujourd'hui un lien direct entre la matérialité des espaces vécus et l'« idéalité » qui lui est adjointe, lien qui selon nous est essentiel dans la structuration des géographicités, et des systèmes de valeurs géographiques. Ce lien est, parions-nous, accessible au chercheur qui écoute ce qui est dit de la ville et de la campagne, mais aussi de ce qui est désigné et caché derrière ce vocable.

Les configurations physiques des lieux et plus spécialement de l'habitat, de même que la physionomie des milieux géographiques (humains et physiques) qui les embrassent sont donc selon nous à étudier de près pour saisir finement les manières d'habiter, les pratiques spatiales et les logiques territoriales contemporaines. Le poids des représentations associées à la matérialité doit également être examiné dans cette perspective. Dans quelle mesure ces qualités physiques sont-elles discriminantes ? Quel rôle jouent-elles dans les choix résidentiels comme dans les choix des lieux d'agrément ? Que nous apprend l'attention que portent les habitants à la matérialité de leurs milieux de vie et à sa qualité sur leurs modes d'habiter, leurs vécus géographiques et leurs aspirations ?

---

<sup>73</sup> Sébastien (25 ans, Paris, locataire, habitat collectif, étudiant).

<sup>74</sup> Régis (34 ans, Grez-Neuville, HLM, habitat individuel, cantonnier).

## 1.2.2. Reconsidérer la territorialité comme l'expression du rapport homme-milieu

Dans le contexte aussi bien réel (pratiques, flux, localisations) qu'idéal (représentations spatiales) mis en évidence précédemment, et avec la période nouvelle ouverte au début de la décennie soixante-dix en France, c'est la territorialité contemporaine, sa forme et sa traduction spatiale, son contenu social aussi bien qu'intime et les modalités de sa structuration qui sont ici en question.

« Les « champs » spatiaux de la vie sociale sont de moins en moins lisibles et repérables. Ils donnent l'impression de se recomposer constamment. À une société nouant des rapports interpersonnels à peu près standardisés dans des espaces géographiques étroits et stables, succède une organisation sociale où, de plus en plus, chaque individu doit composer sa « partition », construire et entretenir en permanence son réseau de relations, en tenant compte des contraintes sociales et spatiales. [...] De plus, chacun appartient à des espaces multiples [...] la variété des trajectoires sociales et spatiales ne connaît plus de bornes et les grands schémas théoriques macrospatiaux en rendent de moins en moins compte. »<sup>75</sup>

Philippe Tizon rappelle ici que sous l'effet des possibilités nouvelles offertes par l'amélioration des conditions de déplacement — nous ajouterions aussi sous l'effet de l'évolution de la valeur des territoires —, les ancrages se sont dispersés, multipliés, complexifiés rendant plus difficile leur lecture. L'impression d'émiettement des pratiques socio-spatiales semble avoir partie liée avec une individuation perçue parfois comme un individualisme affectant les liens sociaux. Mais ce qu'il s'agit pour nous de dégager, ce sont des lignes d'interprétation de cette recomposition et de ses logiques pour penser la manière dont les hommes, les sociétés postindustrielles se représentent, pratiquent, bref habitent l'espace. C'est à travers le prisme des idées de ville et campagne que nous sommes entrée dans la question.

---

<sup>75</sup> Tizon (Philippe), « Qu'est-ce que le territoire ? », in Di Méo (Guy) (dir.), *Les territoires du quotidien*, Paris, L'Harmattan, 1996, 207 p., pp. 17-18.

## ***Le territoire, un espace approprié***

À l'origine, la territorialité est une expression empruntée par la géographie aux éthologistes. Eux-mêmes avaient emprunté dans les années vingt la notion de territoire au langage politique et administratif pour lui conférer le statut de concept scientifique sous-tendant les idées de domination, d'aire d'extension et de limites. L'éthologie relie intimement la territorialité à la conduite d'un organisme pour prendre possession de son territoire et le défendre contre les membres d'une autre espèce. La territorialité s'entend donc dans ce cas comme un « système de comportement »<sup>76</sup>, ce concept visant à « montrer comment un groupe biologique s'autonomise spatialement des autres »<sup>77</sup>.

La géographie et plus largement les sciences sociales éprouvent des difficultés persistantes à donner un sens précis et opératoire au terme de « territoire » et plus encore de « territorialité », à en juger par les définitions successives et complémentaires que l'on peut en trouver. Il semble avant tout que le territoire se distingue de l'espace en cela qu'il est approprié de manière consciente. Le territoire n'existe que dans et par la relation du sujet à l'objet. Cette relation, ce rapport individuel ou collectif à un territoire, c'est la territorialité.

De notre point de vue, la définition proposée par Maryvonne Le Berre « Tout groupe social aménage un espace X qui devient un territoire Y » est incomplète<sup>78</sup>. Certains insistent sur l'identité culturelle qui fonde le territoire et en découle<sup>79</sup>. D'autres sur le fait qu'il est mouvant, évolutif en ce sens qu'il est le produit de l'histoire, modifié par les pratiques et les représentations des acteurs sociaux<sup>80</sup>. D'autres jugent encore qu'il

---

<sup>76</sup> Le Berre (Maryvonne), « Territoire » in Bailly (Antoine), Ferras (Robert), Pumain (Denise) (dir.), *Encyclopédie de la géographie*, Paris, Economica, 1995, p. 603.

<sup>77</sup> Tizon (Philippe), « Qu'est-ce que le territoire ? », in Di Méo (Guy), *op.cit.*, p. 23.

<sup>78</sup> Formulation dérivée d'une citation de Maryvonne Le Berre citée par Angio (Richard d'), « Quatre leçons sur la géographie », *Conférence de la régionale de l'APHG*, 15 mars 2000.

<sup>79</sup> Bonnemaïson (Joël), « Voyage autour du territoire », *L'Espace géographique*, 4, 1979.

<sup>80</sup> Di Méo (Guy), *L'homme, la société, l'espace*, Paris, Anthropos, 1991, 319 p.

résulte de l'imaginaire humain<sup>81</sup> ou bien constitue une « subtile alchimie entre le personnel et le collectif »<sup>82</sup> ou enfin que le territoire permet à un individu ou à un groupe de se définir à la fois dans l'espace et dans sa relation à l'altérité. Le territoire n'est donc pas seulement l'espace, même aménagé, il est porteur du lien intime qu'une société au fil du temps et de ses aménagements noue avec cet espace. « Sans la relation charnelle qui lie un groupe humain à un ou des lieux, il y a bien des étendues aménagées ou des espaces géographiques mais pas de territoire »<sup>83</sup>. Jean Gallais ajoute avec raison que le territoire dessine « une aire émotive », « au-delà de l'identification sensorielle par la vision, le bruit, l'odeur (Napoléon et la Corse...), au-delà également des marques de ses limites spatiales [...] »<sup>84</sup>.

Le territoire, à la fois juridique, social, culturel et affectif, est donc une réalité polymorphe et multiscalaire. Il y a non pas un, mais des territoires qui s'imbriquent, s'enchevêtrent et coexistent. Yves Barel conçoit le territoire humain comme un « milieu de vie, de pensée et d'action par lequel et grâce auquel un individu ou un groupe se reconnaît, dote ce qui l'entoure de sens et se dote lui-même de sens, met en route un processus identificatoire et identitaire »<sup>85</sup>. Les échelles spatiales des identités et appartenances vont en se multipliant, ce qui rend complexe le sentiment territorial. L'Europe peut être considérée comme une échelle supplémentaire assez récente qui s'ajoute aux autres, voire s'y superpose sans pour autant les remplacer. Il en est de même du réseau, qui ne s'oppose pas forcément au territoire.

« On oppose quelques fois le territoire, considéré toujours sous la forme d'une aire, et le réseau, qui serait fait de lignes. En réalité, un territoire est fait de lieux, qui sont liés. Il compte des cheminements, des points forts, des replis ; son espace est différencié. Le réseau, s'il est pris jusqu'au capillaire, jusqu'aux plus menues liaisons, aboutit à

---

<sup>81</sup> Barel (Yves), « Le social et ses territoires », in Auriac (Frank), Brunet (Roger), *Espaces, jeux et enjeux*, Paris, Fayard, 1986, 343 p.

<sup>82</sup> Tizon (Philippe), « Qu'est-ce que le territoire ? », in Di Méo (Guy), *op.cit.*

<sup>83</sup> Angio (Richard d'), « Quatre leçons sur la géographie », *op.cit.*

<sup>84</sup> Jean Gallais in Frémont (Armand), Gallais (Jean) (*et al.*), *Espaces vécus et civilisations*, *op.cit.*, p. 36.

<sup>85</sup> Barel (Yves), « Territoires et corporatismes », *Économie et Humanisme*, 1990, 314, cité par Tizon (Philippe), « Qu'est-ce que le territoire ? », in Di Méo (Guy), *op. cit.*, p. 21.

couvrir la surface. [...] Réseau et territoire sont dans le même rapport : l'espace géographique qui les inclut tous les deux, est Janus à double face, aréal et réticulaire ; c'est le capillaire qui unit et lève la contradiction. »<sup>86</sup>

Ce point de vue épouse la conception retenue dans ce travail à titre d'hypothèse. Ultime précision, le retour depuis les années soixante-dix à un certain localisme réaffirme une identité territoriale ressentie comme mise en péril par une société mondialisée et l'effacement, du moins le recul, de certaines frontières. Néanmoins, le territoire comme support d'un sentiment d'appartenance n'exige pas pour exister d'être perçu positivement, ni d'être toujours ancré dans un socle commun pluriséculaire.

### ***La territorialité, une relation géographique***

Jean Gallais a écrit par ailleurs « il faut être et se sentir de quelque part »<sup>87</sup>. On comprend alors le lien étroit et indéfectible qui unit, relie l'habiter et le territoire, même si ce dernier peut par certains aspects être déspatialisé. La territorialité est donc chose complexe et l'ambivalence des relations qui s'expriment à travers elle traduit ce que Joël Bonnemaïson appelle « l'espèce de relation sourde et émotionnelle qui lie les hommes à leur terre »<sup>88</sup>.

Cette définition de la territorialité la rapproche de la notion voisine de géographicité. Ce terme, on le doit d'abord à Eric Dardel qui le premier en a us  afin que soit pris au sérieux « l'énoncé fondateur de la géographie classique selon lequel la géographie est la discipline qui a affaire aux relations de l'homme à la Terre » et afin de dire aussi qu'il est une « géographicité première qui a des répercussions sur la façon dont on doit

---

<sup>86</sup> Brunet (Roger), Ferras (Robert), Théry (Hervé), *Les mots de la géographie, dictionnaire critique*, Paris, La Documentation française/RECLUS, 1993, p. 481.

<sup>87</sup> Jean Gallais in Frémont (Armand), Gallais (Jean) (*et al.*), *Espaces vécus et civilisations*, op.cit.

<sup>88</sup> Bonnemaïson (Joël), « Voyage autour du territoire », op.cit.

considérer la géographie scientifique »<sup>89</sup>. Pour lui, « amour du sol natal ou recherche du dépaysement, une relation concrète se noue entre l'homme et la Terre, une géographicité de l'homme comme mode de son existence et de son destin »<sup>90</sup>. Éric Dardel renvoie ainsi à la relation existentielle établie entre l'homme et son habitat. Cet intérêt pour une « ontologie de la géographie » a directement inspiré Claude Raffestin qui établit lui-même une filiation intellectuelle explicite avec Dardel. Ce courant est marginal voire marginalisé dans le cas de Dardel par une géographie qui allait bientôt – l'ouvrage est publié en 1952 – rejeter le paradigme classique de la discipline après l'avoir soumis à une critique radicale. La nouvelle géographie, spatiale et quantitativiste, allait naître ; son maître mot serait l'espace. Avant de revenir plus en détail sur l'intérêt de l'approche phénoménologique pour notre réflexion sur l'habiter, il faut clarifier d s à présent l'usage fait ici de la notion de milieu. Habiter et milieu entrent en effet en résonance dans cette recherche pour fonder la notion de mode d'habiter telle que nous l'entendons.

### **1.2.3. Du milieu naturel au milieu géographique**

La géographie française a finalement peu investi, on peut s'en étonner, la question de la territorialité envisagée sous l'angle de l'habiter. Pourtant, la manière dont les individus comme les groupes pensent, perçoivent et organisent leur relation à l'espace proche ou lointain, se l'approprient ou l'ignorent, est une problématique qui s'inscrit parfaitement dans le paradigme premier de la géographie humaine, l'étude des rapports homme-milieu. Pourquoi alors l'habiter (et même pourrait-on aller jusqu'à dire l'habitat) a-t-il eu si peu de succès au sein de la discipline ?

---

<sup>89</sup> Dardel (Éric), *L'homme et la terre - nature de la réalité géographique*, Paris, CTHS, 1952, réed. 1990, 199 p., pp. 136-137.

<sup>90</sup> Dardel (Éric), *L'homme et la terre...*, op. cit., pp. 1 et 2.

## ***Les relations homme-milieu, un paradigme contesté***

Le paradigme naturaliste des débuts entendait le milieu comme étant naturel, déterminant en grande partie du moins la répartition et les activités humaines. Lors de sa séparation d'avec la géographie physique, la géographie humaine a ouvert avec le possibilisme vidalien la voie d'une science qui reconnaît l'interaction entre l'homme et le milieu. À la différence de milieu physique ou naturel, l'expression de milieu géographique apparaît pour reconnaître l'existence de ce que par la suite Max Sorre nommera trois « complexes » interreliés : le milieu physique, le milieu vivant et le milieu humain. Dès lors, la définition qu'en donnent les géographes rejoint celle du sens commun qui, après avoir signifié ce qui se trouve entre deux lieux, a très vite considéré le milieu comme ce qui entoure le lieu, au sens de *medio ambiente*, ou encore d'*environnement* utilisé par les Anglo-Saxons. La géographie française a donc pris comme paradigme et objet central les relations entre l'homme et le milieu jusqu'aux travaux novateurs des représentants de l'analyse spatiale qui ont préféré mettre ce dernier à distance, jusqu'à le nier parfois.

Le territoire parle essentiellement au géographe de l'organisation, de l'aménagement et de l'appropriation (juridique, administrative, politique) de l'espace ; il peut lui parler aussi de l'identité ; il parle donc de l'action de l'homme, du partage de l'espace. En revanche, le terme dit moins la matérialité, la naturalité, le paysage, la configuration physique, la physionomie de l'espace. Pour cela, le géographe dispose du concept de milieu, celui d'environnement et plus marginalement celui d'écoumène<sup>91</sup>. Augustin Berque rappelle la proximité sémantique et conceptuelle des termes d'espace, de milieu, de paysage et d'environnement<sup>92</sup>. « Chacun de ces quatre concepts, peu ou prou suivant les auteurs que l'on considère, peut ou a pu représenter l'essentiel de ce dont s'occupent les géographes. Aussi ont-ils fait, dans l'histoire de la discipline, l'objet d'un grand nombre de définitions qui sont liées à des conceptions complémentaires, parfois incompatibles, mais qui, en fin de compte, témoignent de si nombreux chevauchements

---

<sup>91</sup> Espaces habitables et habités à la surface de la Terre.

<sup>92</sup> Bailly (Antoine), Ferras (Robert), Pumain (Denise) (dir.), *Encyclopédie de la géographie*, op.cit., pp. 349-367.

qu'il s'impose à l'évidence d'examiner ces concepts en liaison les uns avec les autres. »<sup>93</sup> Nous préférons toutefois conserver au mot « espace » le sens générique et abstrait qu'il possède par ailleurs. Avec Philippe Pinchemel, c'est « milieu » qui nous paraît plus riche de sens. Moins abstrait, il invite à embrasser dans un même regard et le lieu et son environnement, sa localisation, ses caractéristiques physiques et humaines, ses ressources, sa naturalité et sa spatialité.

Milieu a été au cœur du paradigme de l'École de géographie française dite classique, qui s'appuyait sur une observation à l'échelle régionale. Rejetant les excès d'un déterminisme environnementaliste, ce paradigme incarné par la figure de Paul Vidal de la Blache s'affirme comme possibiliste, se démarquant ainsi des écoles étrangères, et spécialement allemande, en accordant au facteur humain et social une plus grande importance. Par la suite, la nouvelle géographie, néopositiviste, quantitative, rationaliste rejettera le concept de milieu au profit de celui d'espace, le dernier paradigme définissant la géographie comme l'étude de l'organisation humaine de l'espace. Le courant radical, comme celui comportemental qui émergera, n'en fera guère plus de cas. Privilégiant une définition de la géographie comme science sociale à part entière, ils ne pouvaient que répudier un concept rappelant par trop les origines naturalistes honnies de la discipline et l'étude des relations verticales.

Le terme de milieu n'a pu revenir dans le vocabulaire géographique que sous les dehors plus attractifs et renouvelés des questions d'environnement qui ont offert aux géographes une légitimité fondée sur leur spécificité originelle, entre science de la société et science de la nature<sup>94</sup>. Ce retour en grâce, qui demeure cependant minoritaire, a sans doute aussi bénéficié des interrogations de courants culturels, phénoménologiques, idéalistes et humanistes qui se sont développés à partir du milieu des années soixante-dix. Inscrits dans une géographie attentive en tant que science sociale aux représentations, aux idéologies et aux logiques sociales, c'est en réfléchissant au sens que les gens donnent à ce qui constitue leur environnement, physique et social que ces questionnements ont participé à la réactivation indirecte du

---

<sup>93</sup> *Idem*, p. 349.



milieu. Ils poursuivent ainsi la voie ouverte par les travaux anglo-saxons de la fin des années soixante sur le *sense of place*, le sens des lieux, sans pour autant qu'il y ait filiation directe. On revient alors aussi à ce qui rend tel lieu différent des autres, à sa différenciation à la fois physique et sociale, mais aussi au regard que l'on y porte, à la valeur qu'on lui attribue. Pour paraphraser André Dauphiné, l'environnement est une considération du milieu physique dans un contexte social. C'est à la fois un donné, le milieu physique, un produit de l'homme, car il le modèle, le transforme et un ensemble perçu, par l'homme, les groupes sociaux, les sociétés humaines.<sup>95</sup> C'est à partir de cette époque (les années soixante-dix) que certains renouent alors avec les approches de géographie historique, culturelle et même régionale, délaissées depuis l'après-guerre. Mais c'est le terme « paysage » qui concentre l'attention. L'incontournable notion d'espace vécu développée par Armand Frémont notamment, mais aussi par Jean Gallais, ouvre la voie et témoigne de la richesse des croisements qui sont au cœur de la géographie contemporaine, sans se référer au départ à la pensée anglo-saxonne du *sense of place*.

Aujourd'hui, la définition la plus partagée du terme de milieu, entendu plus seulement comme naturel mais comme géographique, est celle proposée en 1942 par Albert Demangeon.

« L'expression de milieu géographique est plus compréhensive que celle de milieu physique ; elle embrasse non seulement les influences naturelles qui peuvent s'exercer, mais encore une influence qui contribue à former le milieu géographique, l'environnement tout entier, l'influence de l'homme lui-même. [...] Ainsi les œuvres humaines issues de tout le passé de l'humanité contribuent elles-mêmes à constituer le milieu, l'environnement, le milieu géographique qui conditionnent la vie des peuples. »<sup>96</sup>

Olivier Dollfus précise :

---

<sup>94</sup> Robic (Marie-Claire) (dir.), *Du Milieu à l'environnement : pratiques et représentations du rapport homme-nature depuis la Renaissance*, Paris, Economica, 1992, 343 p.

<sup>95</sup> Dauphiné (André), « Le concept d'environnement », *Analyse spatiale*, 1979, pp. 25-34.

« Dans l'analyse des relations entre l'homme et le milieu, il est indispensable d'étudier le rôle extrêmement complexe que joue le milieu créé et sécrété par les sociétés sur les sociétés elles-mêmes et les individus qui les composent. L'environnement de l'homme pour de nombreuses collectivités est de moins en moins naturel. La géographie ne délaisse pas l'étude de ces interactions entre l'homme et son œuvre »<sup>97</sup>.

Le milieu géographique comprend ainsi des éléments physiques, biologiques et sociaux. Pour Philippe Pinchemel, il résulte « du double processus de mise en espace de la surface de la terre et de la transformation des milieux naturels par les hommes »<sup>98</sup> : spatialité et naturalité.

Plus récemment, c'est Augustin Berque qui renoue directement avec l'idée de milieu. La science qu'il entend pratiquer est la « mésologie », l'étude des milieux (humains)<sup>99</sup>. Notre intérêt pour son travail réside dans sa conception de la géographie comme science de l'écoumène, c'est-à-dire de la terre en tant qu'elle est l'habitat de l'homme et en tant qu'elle est humanisée : habitée, aménagée, représentée, imaginée par les sociétés humaines<sup>100</sup>. Elle est alors, comme l'écologie, à la fois étude éthologique des comportements et mésologique des milieux de vie. Écoumène, utilisé par Strabon au premier siècle avant J.-C., signifie terre habitée par l'homme (du grec *oikoumenê*, terre habitée et *oikos*, maison), définition à laquelle Berque adjoint comme contraire l'« érème », recouvrant l'idée de terre inhabitée, de désert, espace de l'ermite. Pierre George, enfin, écrit dans le chapitre conclusif de l'*Encyclopédie de la géographie*, « La géographie à l'heure des temps » :

« La géographie n'est autre que la description de la maison des hommes et des hommes dans leur maison, qui est la terre. Longtemps,

---

<sup>96</sup> Demangeon (Albert), *Problèmes de géographie humaine*, Paris, A. Colin, 1943, 405 p., pp. 28-29.

<sup>97</sup> Dollfus (Olivier), *L'espace géographique*, PUF, 1970, 127 p., p. 48.

<sup>98</sup> Pinchemel (Philippe), Pinchemel (Geneviève), *La face de la Terre*, op.cit., p. 353.

<sup>99</sup> D'où son invention du terme « médiance », dérivé de « *meson* », en grec, milieu. Berque (Augustin), *Écoumène : introduction à l'étude des milieux humains*, Paris, Belin, 2000, 271 p., p. 107.

<sup>100</sup> Augustin Berque in Bailly (Antoine), Ferras (Robert), Pumain (Denise) (dir.), *Encyclopédie de la géographie*, op.cit., p. 365.

la terre a conditionné les hommes. Et puis, ils se sont mis à reconstruire la maison au gré de besoins nouveaux et à l'aide de moyens accrus. C'est cette construction et reconstruction permanente qui est aujourd'hui l'objet de la géographie »<sup>101</sup>.

Ces réflexions mettent en évidence et réaffirment le lien parfois oublié entre l'habiter et le milieu dans la perspective d'une analyse des géographicités.

### ***Lieux et milieux***

S'il y a pratiquement identité entre milieu et environnement, ce dernier - qui signifiait en vieux français les alentours d'un lieu - est « revenu de l'anglais avec le sens écologique de cadre de vie »<sup>102</sup>. Milieu se définit donc toujours par rapport à un lieu, à un groupe, à une personne. Le lieu est au milieu du milieu<sup>103</sup>. Augustin Berque écrit à ce propos qu'« en matière de milieu, tout est affaire de rapport, d'échelle, de mesure ; il n'y a dans les milieux ni intrinsèque, ni absolu, ni universel. »<sup>104</sup> C'est d'ailleurs ce qui lui fait dire que la notion de milieu est selon sa propre conception définie comme la relation elle-même d'un groupe humain à l'étendue terrestre<sup>105</sup>, ce qui en fait pratiquement un synonyme de géographicité ou de territorialité. On ne peut dans ces conditions faire l'économie d'une grande attention portée aux lieux.

Bien sûr, le lieu est d'abord l'unité élémentaire de l'espace. Il est singulier à partir du moment où il est identifié, nommé ; il existe donc par ses attributs. Mais il est surtout relatif : sa taille, la quantité de surface qu'il représente est variable. Ensuite, il est aussi toujours situé, localisé : il est le « où », il est le « y ». Il est et existe aussi par ce qu'il

---

<sup>101</sup> George (Pierre), « La géographie à l'heure des temps », in Bailly (Antoine), Ferras (Robert), Pumain (Denise) (dir.), *Encyclopédie de la géographie*, op.cit., p. 1073.

<sup>102</sup> Pinchemel (Philippe), Pinchemel (Geneviève), *La face de la Terre...*, op. cit., p. 221.

<sup>103</sup> Brunet (Roger), Ferras (Robert), Théry (Hervé), *Les mots de la géographie...*, op.cit., p. 330.

<sup>104</sup> Berque (Augustin), *Médiance de milieu en paysages*, Paris, Belin, 2000, 156 p. (citation in Brunet (Roger), Ferras (Robert), Théry (Hervé), *Les mots de la géographie...*, op. cit., p. 330).

<sup>105</sup> Berque (Augustin), *Écoumène...*, op.cit., p. 13, note 6.

s'y passe et s'efface alors parfois devant l'événement. La perception de ses attributs, de ses qualités est mobile et différenciée et donc sa valeur relative.

Le lieu comme le milieu est tout à la fois matériel, concret (absolu mais pas immuable) et idéal, sensible (relatif par le sens et la valeur qu'on lui confère). C'est ce que A. Berque montre en réfléchissant à l'ambivalence des lieux par le biais du *topos* aristotélicien (principe de l'identité physique des choses) et de la *chôra* platonicienne (principe du prédicat) qui font les lieux réels.<sup>106</sup>

Les conditions de la mobilité contemporaine nous permettent de rompre plus aisément que par le passé avec le caractère souvent unique du lieu et du milieu de vie, et ce, aussi bien au cours de la vie qu'à l'échelle annuelle ou quotidienne. Non seulement, nous en connaissons davantage par notre plus grand savoir et par la pensée, mais encore dans les faits nous en pratiquons plusieurs, successivement et simultanément. La dépendance entre un groupe d'hommes et un milieu, que Max Sorre soulignait à propos des genres de vie, est rompue ou atténuée, et ce par deux fois. D'une part, les milieux naturels pratiqués se succèdent grâce à la mobilité ; les activités humaines de production ne portent majoritairement plus sur une exploitation directe des ressources naturelles du milieu et réduisent ainsi la dépendance à l'égard de la glèbe. D'autre part, nombre de milieux sociaux localisés sont plus ouverts et les échanges entre groupes plus fréquents, au point que l'individu ou le groupe restreint de la famille navigue désormais d'un groupe à l'autre (groupe localisé), délitant le groupe en ce qu'il est local (mais pas en ce qu'il est localisé).

Ainsi, la multiplication des milieux géographiques où se déroule et s'inscrit notre vie ne les rend pas moins existants, moins présents, moins vivants. De même, cette circulation et cette plus grande connaissance des milieux ne les unifient pas, ne les confondent pas en un seul milieu. Ils se différencient et sont différenciés d'abord par le paysage qu'ils offrent au regard, mais aussi aux autres sens, l'ouïe et l'odorat notamment. Leur matérialité, leur naturalité même artificialisée se manifestent et les distinguent, nous permettant ainsi de les identifier, de les nommer à partir des catégories qui structurent nos représentations et orientent notre entendement du monde. Le degré de naturalité et ses caractéristiques (végétales, minérales, animales, etc.), de même que la densité

anthropique d'un milieu renvoient ainsi à des représentations partagées socialement ou propres à un groupe limité (famille par exemple), enfin au champ de l'expérience personnelle archivée dans la mémoire. À ce titre, le bâti peut être considéré comme un élément du milieu « naturel ». Les artefacts sont une composante de la matérialité d'un lieu comme d'un milieu, d'autant que les éléments végétaux renvoyant collectivement à l'idée de nature sont depuis longtemps déjà anthropisés.

La présente recherche privilégie l'expression « milieu physique », moins ambiguë que celle de « milieu naturel ». Le terme de nature et ses dérivés seront réservés à une acception classique. Le milieu physique, matériel fait donc référence ici à l'ensemble des éléments physiques permanents, artificiels comme naturels, mobiles (les véhicules et les animaux notamment) comme immobiles, présents dans cet environnement. Le milieu, sous-entendu géographique, intègre quant à lui en sus l'homme et la dimension sociale. C'est ainsi que s'entendent milieu urbain et milieu rural, comme des types de milieux géographiques. Tout comme l'affirmation de la notion d'espace rural dans les années soixante voulait signifier le rural et pas simplement l'agricole, « milieu rural » souhaite mettre l'accent sur la relation nature-société et pas simplement sur l'espace, fût-il organisé par l'homme.

### ***Habitat, écologie humaine et genre de vie***

Lorsque Robert Park, parmi d'autres, a proposé une écologie humaine de la ville de Chicago reposant sur le postulat que la ville doit être analysée comme un milieu au sens qu'en donne la biologie végétale et animale, il s'agissait de se démarquer d'une vision uniquement politique de la ville. Cette naturalisation de la ville-milieu, du milieu urbain implique de considérer la ville comme un tout, comme une entité sans pour autant qu'elle soit envisagée comme homogène. Au contraire, par ses caractéristiques matérielles et sociales, la ville est hétérogène.

---

<sup>106</sup> Berque (Augustin), *Écoumène...*, op.cit. ; Berque (Augustin), « 'Lieu' 1. », *EspacesTemps.net*, Il paraît, 19.03.2003, <http://espacestemps.net/document408.html>

Elle est une mosaïque de micro-sociétés qui exerce un tropisme fort parce qu'elle fait écho à la « nature humaine » en mettant à sa disposition une multitude de milieux où l'individu, parce qu'il est mobile et peut choisir son habitat (au sens écologique) et le modifier, aura la possibilité de trouver quelque part son milieu particulier.

« En un mot, la communauté humaine diffère de la communauté végétale par les deux caractéristiques majeures que sont la mobilité et l'invention, c'est-à-dire par la capacité à choisir un habitat et à contrôler ou modifier les conditions de cet habitat. »<sup>107</sup>

À la suite de ce passage, Roderick D. McKenzie souligne la balance qui fonde la spécificité du volet humain de l'écologie : la ville est un milieu à la fois non-organique, produit artificiel et intentionnel, et en même temps organique, parce que régulateur et déterminant la morphologie des communautés humaines.

Grâce à ce courant de recherche, les influences réciproques qui ont pu s'exercer entre géographie et sociologie autour de ces années ont ouvert la voie à un décloisonnement extrêmement riche. Néanmoins, la coupure, le fossé épistémologique qui sépare les deux disciplines n'a pu être durablement dépassé. Les reproches souvent exprimés à l'encontre du naturalisme de l'École de Chicago se manifestaient déjà en son sein. Amos Hawley critiquait celui dont il était le disciple, Roderick D. McKenzie, dénonçant son approche trop spatialiste de l'écologie. Les classifications écologiques des communautés qu'il opérait en s'appuyant sur les activités humaines rappellent d'ailleurs à certains égards celles de son contemporain Max Sorre quand il traitait des genres de vie.

On sait la difficulté à convaincre de la pertinence de raisonner en termes de genres de vie lorsqu'il s'agit d'étudier les sociétés les plus industrialisées. Inversement, on peut constater une certaine négligence, voire une négation de l'influence des dimensions matérielles, physiques, « naturelles » sur l'organisation de ces sociétés et le vécu des individus qui les composent. L'effort accompli par Max Sorre pour dépasser la querelle

---

<sup>107</sup> MacKenzie (Roderick D.), « L'approche écologique dans l'étude de la communauté humaine », in Grafmeyer (Yves), Joseph (Isaac) (éd.), *L'École de Chicago*, Paris, Aubier, 1990, 377 p., pp. 149-166, citation p. 151.

entre vidaliens et durkheimiens en France est à ce titre exemplaire. Marie-Claire Robic écrit à son sujet qu'il est « de tous les géographes français de l'entre-deux-guerres celui qui a le plus puissamment contribué à une exploration des notions fondamentales d'une géographie humaine conçue comme écologie de l'homme »<sup>108</sup>.

Dès 1928, il confère à la notion de milieu sa part humaine, puis sociale. Il dissocie nous l'avons dit le milieu géographique en trois « complexes » interreliés, le « milieu physique » (ou naturel), le « milieu vivant » (ou biologique) et le « milieu humain » (ou anthropogéographique)<sup>109</sup>. Mais c'est en 1948 qu'il développe cette pensée en proposant un retour critique sur la notion vidalienne de « genre de vie » et son intérêt contemporain<sup>110</sup>. Là, milieu géographique apparaît clairement comme subsumant complexité physique et complexité sociale. Il accorde une place non négligeable aux phénomènes culturels et à l'organisation sociale, envisagés comme facteurs de la transformation des genres de vie. Certains changements sociologiques comme la division du travail par exemple sont même présentés comme des facteurs primordiaux.

Au cours de ce survol de quelques écrits fondamentaux, deux choses ont pu être mises en évidence : le lien entre l'habiter et le milieu d'une part, le caractère à la fois physique et social de la notion de milieu géographique d'autre part. Parce qu'il parle de cette relation complexe qui lie l'homme au monde, ontologique certes, mais encore sociale, et aussi concrètement attachée à la matérialité du monde ; parce qu'enfin il dit l'homme-habitant en affirmant la terre comme l'habitation de l'homme, le milieu géographique mérite d'être croisé avec cette notion riche que les géographes ont dans l'ensemble encore peu exploitée, l'habiter.

---

<sup>108</sup> Robic (Marie-Claire) (dir.), *Du Milieu à l'environnement...*, op. cit., p. 182.

<sup>109</sup> Cité par Marie-Claire Robic dans Robic (Marie-Claire) (dir.), *Du Milieu à l'environnement...*, op. cit., p. 182 ; Sorre (Maximilien), « L'organisme humain et le milieu géographique. Introduction à l'étude de leurs rapports », *Bulletin de la Société de géographie de Lille*, tome 70, pp. 108-122.

<sup>110</sup> Sorre (Maximilien), « La notion de genre de vie et sa valeur actuelle (premier article) », *Annales de géographie*, n°306, LVIIe année, avril-juin 1948, pp. 97-108 ; « La notion de genre de vie et sa valeur

#### 1.2.4. De l'intérêt de la notion de mode d'habiter

Si la question « qu'est-ce qu'habiter ? » peut paraître ancienne, elle demeure à notre sens une question vive. En témoignent les nombreuses recherches qui, avec des problématiques et des approches variées, l'abordent de front ou de manière transversale.

##### *De l'habitat à l'habiter*

En cherchant la place faite par la géographie à l'habiter et à l'habitant, on ne voit guère apparaître dans le vocabulaire et les thématiques que l'habitat. Souvent rural et même agricole, il est apprécié à travers sa plus ou moins grande dispersion, en somme sa distribution et l'inventaire de ses formes, comme résultante du milieu naturel et des structures agraires, intégrant le paysage. Habitat et habitation sont les seuls mots de ce registre qui figurent dans le vocabulaire géographique pour dire ce qui a intéressé cette science : l'explication de la distribution du peuplement en relation avec la donne du milieu naturel. Bien qu'Albert Demangeon ait une approche plus fonctionnaliste, quasi « économique » de l'habitat rural agricole et que d'autres comme Pierre George ont proposé une vision plus sociale de l'habitat, il n'en demeure pas moins que peu de choses ont finalement été dites de l'habiter qui porte la relation entre l'habitat et l'habitant. Cette idée est toutefois présente dans l'affirmation de Maurice Le Lannou qui entend la géographie comme la science de l'homme-habitant, rompant ainsi avec les traditions naturalistes et ouvrant une voie qui ne sera réinvestie que plusieurs décennies plus tard<sup>111</sup>.

Avec le mouvement géographique foisonnant des années soixante aux Etats-Unis, soixante-dix en France, la géographie sociale et culturelle, celle des représentations, ou encore le courant humaniste étudient l'habiter. Mais les mots privilégiés sont autres.

---

actuelle (deuxième article) », *Annales de géographie*, n°307, LVIIe année, juillet-septembre 1948, pp. 193-204.



Dans le champ des études urbaines et de l'étude sociale des stratégies des ménages, sont préférés paysage, espace vécu, *sense of place* ou même logement. Il faut attendre les années quatre-vingt et quatre-vingt-dix pour que la notion philosophique de l'habiter soit réinvestie, à la suite d'Éric Dardel, isolé quand paraît son ouvrage après-guerre<sup>112</sup>. C'est à travers la géographie humaniste (courant assez marginal représenté en Suisse par Antoine Bailly et en France par Jean-Paul Ferrier notamment) qu'est réaffirmée la nécessité de penser le référentiel habitant. A. Berque avec une orientation culturelle s'efforcera quant à lui de construire un pont entre philosophie et géographie. Peu à peu, la perspective réflexive et compréhensive qu'offre la notion va imprégner de plus en plus de recherches géographiques, à l'heure où les croisements avec les autres sciences sociales sont plus aisés. On trouve parmi ces travaux ceux de Bernard Debarbieux et d'André-Frédéric Hoyaux à Grenoble et ceux de Mathis Stock. Mais force est de reconnaître que cette notion reste dans l'ensemble encore peu exploitée en tant que telle en géographie. À l'origine du développement de ce champ, on trouve surtout des philosophes intéressés aux questions d'architecture comme Christian Norberg-Schulz ou aujourd'hui Thierry Paquot, des anthropologues aussi ou encore des psychologues de l'environnement.

### ***L'habiter : de l'éthologie à la phénoménologie***

Pour approcher la territorialité d'un habitant, la notion d'habiter est féconde ; de nombreux travaux de philosophes, d'architectes, mais aussi de géographes l'ont établi. Si elle est moins riche, la notion d'habitat prise dans son acception éthologique constitue également une piste intéressante, voire complémentaire de la première. Évoqué plus haut, l'habitat au sens de « niche écologique » sied bien à l'analyse de la territorialité en ce qu'il traite tout d'abord du lien entre l'espèce (prise comme groupe ou comme individu) et l'espace où elle vit, son milieu « naturel ». Il traduit ensuite le caractère adapté de l'une à l'autre, et réciproquement, semblant indiquer à la fois que

---

<sup>111</sup> Le Lannou (Maurice), *Le déménagement du territoire, rêveries d'un géographe*, Paris, Seuil, 1967, 249 p.

<sup>112</sup> Dardel (Éric), *L'homme et la terre*, op. cit.

tous les milieux ne sont pas habitables par toutes les espèces et en même temps que l'espèce met en œuvre des actions qui lui permettent de le rendre plus *ad hoc*, plus habitable.

Le terme suggère donc l'idée d'habitabilité. Il traite enfin de l'identité, donc de l'altérité, et de l'appartenance à un groupe et à un territoire. Mais l'habiter va plus loin encore que l'habitat.

C'est à l'approche phénoménologique de Martin Heidegger que l'on doit la première conceptualisation et théorisation de cette notion. Telle que l'a définie Edmund Husserl (1859-1938), philosophe fondateur du courant phénoménologique au début du XX<sup>e</sup> siècle, la phénoménologie est la science des phénomènes, des choses se manifestant à la conscience, autrement dit la science des vécus, par opposition aux objets du monde extérieur. Elle propose une appréhension nouvelle du monde, dépouillée des préjugés naturalistes mais peut-être aussi « sociologistes » de l'époque, et cherchant à saisir le monde en son sens, sens donné par la conscience intentionnelle. C'est par là même pour Husserl une tentative de montrer que le monde n'existe pas indépendamment de la conscience. Mais nombre de phénoménologues, par la suite – Heidegger, Merleau-Ponty, Henry, Lévinas – et aujourd'hui, refusent de réduire des phénomènes à une donation de sens par la conscience intentionnelle.

La phénoménologie heideggérienne, car c'est elle qui nous intéresse ici, reconnaît le monde extérieur mais nous suggère que l'homme ne le saisit jamais dans son ensemble, ni tel qu'il est. C'est son monde qu'il saisit, un monde particulier résultant de sa projection dans celui-ci. Son monde est constitué de certaines choses présentes dans le monde, ainsi que d'autres éléments qui ne sont pas objectivement présents, mais sont portés à la conscience, des souvenirs par exemple. En cela, ce n'est pas simplement une phénoménologie de la perception. Notre appréhension du monde, telle que définie par Schütz il y a plus de trente ans, correspond à « la saisie mentale non seulement des perceptions mais aussi des souvenirs et des images de notre imagination »<sup>113</sup>.

Cette approche intéresse le géographe parce qu'elle établit la préséance de la relation de l'individu au monde. Dès lors qu'il vient au monde, l'homme est déjà en relation avec

lui-même et avec ce qui l'entoure, l'environnement physique et social dans lequel il se trouve. L'homme est donc un Être-au-monde, les tirets exprimant cette relation indéfectible qui ne prend fin qu'à sa mort. Exister, être, c'est donc d'emblée être là, situé, localisé. En appuyant sa réflexion sur l'étymologie des mots *bauen*, *sein* (*bin*), mais aussi *buan*<sup>114</sup>, Heidegger met en lumière la communauté de sens de ces termes qui définissent l'essence de l'homme et de son existence. Celle-ci repose pour lui sur le triptyque : être, habiter, bâtir. Exister, c'est être présent au monde, être là, comme l'exprime le verbe *dasein* (exister, littéralement : être là).

« *Bauen*, habiter, c'est-à-dire être sur terre, est maintenant, pour l'expérience quotidienne de l'homme, quelque chose qui dès le début, comme la langue le dit si heureusement, est « habituel ». Aussi passe-t-il à l'arrière-plan, derrière les modes variés dans lesquels s'accomplit l'habitation, derrière les activités des soins donnés et de la construction. Ces activités, par la suite, revendiquent pour elles seulement la chose même qu'il désigne. Le sens propre de *bauen*, habiter, tombe dans l'oubli. Cet événement [est] en vérité, quelque chose de décisif [... Ainsi] l'habitation est-elle jamais pensée comme le trait fondamental de la condition humaine »<sup>115</sup>.

Cet extrait insiste sur le caractère répétitif que porte le terme habiter en allemand. C'est aussi le cas de la forme fréquentative du verbe « avoir » qui en rend compte en latin : *habitare*. C'est cet attribut qui banalise selon lui l'habiter et le réduit souvent au logement. Or, l'habiter échappe en partie à l'habitat (au sens de logement) « tant sa réalisation est hors les murs tout en s'y abritant »<sup>116</sup>.

C'est parce que l'habitation est quelque chose de plus que le logement en tant que construction et que certaines constructions, qui ne sont pas à proprement parler des habitations, « rentrent dans le domaine de notre habitation » que « l'homme du tracteur

---

<sup>113</sup> Schütz (Alfred), *On phenomenology and social relations*, Chicago-Londres, The University of Chicago Press, 1970, rééd. 1994, 327 p., p. 316.

<sup>114</sup> Martin Heidegger nourrit sa réflexion de toutes les subtilités, les nuances que portent ces mots. Voici leurs principales acceptions : *bauen* (habiter), *sein* (être), *bin*, (suis), mais aussi *buan* (bâtir).

<sup>115</sup> Heidegger (Martin), *Essais et conférences*, Paris, Gallimard, 1992, 349 p., p. 174.

<sup>116</sup> Paquot (Thierry), « Habitat et "habiter" », *Urbanisme*, op. cit.

devant ses remorques se sent chez lui ». De même, « l'ouvrière se sent chez elle dans la filature [...], l'ingénieur qui dirige la centrale électrique s'y trouve chez lui ». « Ces bâtiments donnent une demeure à l'homme. Il les habite et pourtant il n'y habite pas, si habiter veut dire seulement que nous occupons un logis. »<sup>117</sup>

À l'inverse, il pose la question de savoir si les bâtiments à usage d'habitation, les demeures, ont en elles-mêmes de quoi nous garantir qu'il y a bien une véritable habitation. Quelles sont dès lors les qualités, les aménités dont un lieu doit disposer pour être habité, habitable ? Il faut insister sur le fait que le chez-soi relève tout à la fois du sentiment, d'une intériorité, voire d'une émotion et d'une re-connaissance des choses d'un lieu par les sens. Heidegger exprime cette re-connaissance par la figure du séjour. Il souligne sa prégnance mémorielle et établit aussi une habitation possible de tous les lieux fréquentés. L'habiter ne paraît ainsi pas incompatible avec un contexte mobiliaire.

« Alors même que notre comportement nous met en rapport avec des choses qui ne sont pas sous notre main, nous séjournons auprès des choses elles-mêmes [... Et] quand nous faisons – comme on dit – retour sur nous-mêmes, nous revenons vers nous à partir des choses sans jamais abandonner notre séjour parmi elles. [...C'est cela qui fait que] nous pouvons même, sans bouger d'ici, être beaucoup plus proches de ce pont et de ce à quoi il « ménage » un espace, qu'une personne qui l'utilise journallement comme un moyen quelconque de passer la rivière. »<sup>118</sup>

Par le terme « ménager », il faut entendre que le pont a ménagé un espace à notre être, en ce qu'on l'a fait entrer dans notre limite et qu'on lui a donné une place. Il s'en trouve par là protégé, épargné, mis en sûreté, traduit par le verbe *freien* (*Friede* : paix). Habiter, être mis en sûreté, veut dire dans ce contexte rester enclos dans ce qui nous est parent, c'est-à-dire dans ce qui est libre et qui ménage toute chose dans son être<sup>119</sup>.

« Dès que l'homme, toutefois, considère le déracinement (*Heimatlosigkeit*), celui-ci déjà n'est plus une misère (*Elend*)<sup>[120]</sup>.

---

<sup>117</sup> Heidegger (Martin), *Essais et conférences*, op.cit., p. 171.

<sup>118</sup> Heidegger (Martin), *Essais et conférences*, op.cit., pp. 186-188.

<sup>119</sup> Heidegger (Martin), *Essais et conférences*, op.cit., pp. 175-176.

<sup>120</sup> Derrière le mot *Elend*, il y a la notion de calamité et d'errance.

Justement considéré et bien retenu, il est le seul appel qui invite les mortels à habiter. Mais comment les mortels pourraient-ils répondre à cet appel autrement qu'en essayant pour leur part de conduire, d'eux-mêmes, l'habitation à la plénitude de son être ? Ils le font, lorsqu'ils bâtissent à partir de l'habitation et pensent pour l'habitation »<sup>121</sup>.

La question du lien entre bien-être ontologique et bien-être géographique est posée. De là, le postulat que l'homme essaie, face aux contraintes qui s'imposent à lui, de se sentir le mieux possible, dans tous les lieux et les milieux qu'il habite. À la fois libre et protégé, il ménage l'ouverture suffisante pour faire venir à lui ou aller vers ce qui lui manque, en même temps qu'il maintient et entretient un certain nombre de repères qui scandent son monde, voire fondent son être.

L'affirmation, la mise au jour du lien entre l'être et le monde que porte l'habiter invite à tenir ensemble le registre des rêveries et des intimités de l'habitant et celui de la concrétude de notre monde. Le géographe, davantage peut-être que le phénoménologue, aura le souci de cette concrétude du monde, de la matière qui le manifeste à nos sens et de la manifestation de notre présence-au-monde, de l'aménité des lieux où s'ancrent nos vies. Jean-Paul Ferrier écrit que « l'aménité des lieux est inséparable de la réussite de la vie de chaque habitant, de la qualité des rapports de l'homme avec le monde ».

« Habiter » porte donc en lui les unités fondamentales de la relation que sont l'homme (sujet) et le lieu (objet) et nous suggère à la fois le temps et l'espace. Pris dans sa dimension aussi bien matérielle qu'ontologique, il dépasse de loin la notion d'habitat, rappelant que l'on habite le dedans, mais également le dehors ; ceci renvoyant à la tension entre lieu et milieu.

Penser l'homme comme un habitant, le prendre comme référentiel et considérer la configuration multilocale de son inscription géographique (on n'habite pas simplement son logement), c'est considérer avec quelle conscience de la durabilité de leurs pratiques sur la durabilité de leurs lieux et milieux de vie les hommes habitent.

---

<sup>121</sup> Heidegger (Martin), *Essais et conférences*, op.cit., p. 193.

Nous faisons l'hypothèse que l'on habiterait plus (avec plus d'intensité et de durabilité) là où l'on est ancré au sens propre et figuré du terme, mais aussi que les mobilités ne font pas obstacle à l'ancrage, mais en sont bien souvent au contraire le principe et la condition. En effet, il y a bien des degrés d'habiter qui sont fonction, en un sens, du temps passé dans les lieux. Mais ils sont également fonction du bien-être ressenti dans ces espaces, de l'appropriation territoriale, autrement dit de la valeur que chacun accorde à un lieu plutôt qu'à un autre. Bien entendu, lorsque nous évoquons l'idée de bien-être et son influence sur les ancrages, il s'agit du bien-être versus le mal-être. En effet, un choc affectif peut conduire à un ancrage, de même que certains lieux investis négativement peuvent être fondamentaux pour la construction de références habitantes. Mode d'habiter est pour nous un concept qui permet et même invite à varier le point de vue en considérant le logement (tous les logements) mais aussi le travail, la sociabilité<sup>122</sup>, la consommation et bien sûr les déplacements quotidiens, saisonniers ou occasionnels. Par là, c'est à un va-et-vient entre les échelles géographiques que l'étude des modes d'habiter nous convie (logement, environnement immédiat, quartier/village, ville/canton, région, nation, monde).

### ***Mode d'habiter, un concept entre mode de vie et genre de vie ?***

La géographicité est la relation même de l'Être au monde, à son monde ; elle ne peut être saisie dans son essence, qui est trop complexe. C'est grâce à ses manifestations physiques ou langagières, à son extériorisation qu'elle est accessible. Les modes d'habiter sont entendus ici comme la manifestation concrète des géographicités, des territorialités.

---

<sup>122</sup> George Simmel définit la sociabilité comme la forme ludique de la socialisation des individus. Selon lui, la « bonne » forme des échanges conditionne ce mode de relation. Par là, la qualité des relations, en évitant les conflits, donne le sentiment d'une sociabilité accomplie qui apporte à l'homme en quête de profondeur une plénitude de vie d'ordre symbolique. Simmel (Georges), *Sociologie et épistémologie*, Paris, PUF, 1981, 238 p.

Notre réflexion sur mode d'habiter a trouvé son origine dans une première esquisse de la notion proposée par Nicole Mathieu en 1996<sup>123</sup>. Elle a constitué une piste intéressante à explorer et surtout un outil conceptuel encore malléable parce que peu usité, encore rarement mis à l'épreuve. En effet, il n'était pas question dans cet article d'engager une revue de la diversité de l'habitat, ni même une analyse attentive des pratiques à l'intérieur du logement. Sans pourtant y faire référence, c'est bien la notion d'« habiter » qui était sous-jacente, rendue par l'idée du contenu sémantique de l'*oïkos*, par l'idée d'homme-habitant. L'emploi du terme et donc le contenu de mode d'habiter y apparaissent encore flottants, mais nombre d'ingrédients étaient déjà présents, le couple urbain/rural au premier chef. Sur ce point, nous privilégions une démarche inverse de celle de l'auteur qui questionnait les modes d'habiter pour « appréhender l'Europe rurale, aujourd'hui ». Dans notre recherche, la ville et la campagne, les mobilités aussi, sont saisies en tant que manifestations de ruptures et de continuités dans nos manières d'habiter. Nous questionnons ce que sont la ruralité et l'urbanité aujourd'hui, nous interrogeons la signification des mobilités, mais aussi la « qualité » des lieux et des milieux pour mieux comprendre les modes d'habiter, les territorialités, notre habitation du monde.

Le terme même de mode d'habiter porte l'idée de pratiques, de comportements, de manières de faire, comme dans les expressions mode de vie ou mode de production par exemple. Mais le mot habiter s'entend au sens plein, au sens fort du terme, c'est-à-dire envisagé comme forme substantive portant la relation tant idéale que matérielle de l'homme-habitant avec tous ses lieux et milieux de vie. En effet, comment espérer approcher l'habiter, la territorialité d'une personne en s'intéressant uniquement aux pratiques liées à son domicile principal actuel, sans même seulement évoquer l'environnement de celui-ci ? La mobilité quotidienne ou périodique le conduit bien souvent loin de là ; l'interdépendance de ces lieux doit être observée. Et, comme M. Heidegger se plaisait à le souligner, nos séjours dans les lieux impriment leur marque sur notre habiter. Gaston Bachelard ajoute ceci : « C'est parce que les souvenirs des anciennes demeures sont revécus comme des rêveries que les demeures du passé

---

<sup>123</sup> Mathieu (Nicole), « Rural et urbain... » in Eizner (Nicole), Jollivet (Marcel) (dir.), *L'Europe et ses campagnes*, op. cit., pp. 187-215.

sont en nous impérissables »<sup>124</sup>. Dans cette perspective, l'enquête en direction du passé géographique, de sa mémoire s'est imposée pleinement dans cet exercice afin de retracer les biographies géographiques, les parcours habitants et leurs logiques.

Le mode d'habiter d'une personne est envisagé comme un système où les mobilités et les différents ancrages ne peuvent se comprendre que par leur mise en relation. On ne saurait donc se satisfaire d'une recension des lieux habités, fût-elle exhaustive (ce qui est presque impossible). La manière dont ils ont été ou sont habités doit être mise au centre, de même que la valeur qu'on leur attribue. Ces trois dimensions du réel que sont les pratiques (factuelle), les représentations (idéelle) et la matérialité (matérielle) doivent donc être considérées conjointement.

Quand nous disons que le logement principal ne doit pas être le seul lieu soumis à l'attention du chercheur, il ne s'agit pas de lui dénier sa fonction de « maison ». On sait que dans l'ensemble des mobilités circulaires, la résidence principale constitue une sorte de plaque tournante, de centre à partir duquel rayonne et s'organise l'essentiel des mouvements vers les autres lieux. Cependant, les travaux consacrés aux résidences secondaires<sup>125</sup> ont déjà su montrer qu'il n'est pas obligatoirement le lieu de vie qui a le plus valeur de maison. Dès lors, si ce lieu où l'on passe généralement le plus de temps n'est pas celui qui a le plus valeur de « chez-soi », qu'est-ce qui détermine le chez-soi, et plus largement l'appropriation ? De nombreuses dimensions sont à explorer : le temps passé dans les lieux, la récurrence de notre présence, les marques que l'on y imprime physiquement, sa capacité à nourrir symboliquement, affectivement ou sensoriellement notre habiter... En allant plus loin encore, essayons de répondre à la question : qu'est-ce qu'habiter un lieu ? Y a-t-il des degrés d'intensité de notre habitation des lieux, dans notre façon de les habiter ? Si oui, cette gradation est-elle propre aux lieux eux-mêmes ou ne peut-elle se comprendre qu'en les mettant en relation les uns par rapport aux autres ? Cela pose également la question : quel rapport y a-t-il entre qualité et valeur d'un lieu ?

---

<sup>124</sup> Bachelard (Gaston), *La poétique de l'espace*, Paris, PUF, 1967, 214 p., p. 26.

<sup>125</sup> Voir en particulier Bonnin (Philippe), Villanova (Roselyne de) (dir.), *D'une maison l'autre : parcours et mobilités résidentielles*, Grâne, Créaphis, 1999, 371 p. et Dubost (Françoise) (dir.), *L'autre maison. La « résidence secondaire », refuge des générations*, Paris, Autrement, 1998, 183 p.



Dans quelle mesure peut-on dire qu'un lieu est choisi ou investi d'une valeur en tant qu'il est dans un milieu, et inversement ? La place que le milieu occupe et donne au lieu, l'influence de sa valeur sur celle du lieu et sur son choix dans ces moments cruciaux que sont les déménagements et les emménagements ont été mises en question. Un lieu investi d'une grande valeur est-il habité, pratiqué avec une attention plus grande portée à sa durabilité, au maintien de ses qualités dans le temps ? Qu'en est-il inversement pour un lieu peu valorisé ? Dans quelle mesure la qualité d'habitabilité des lieux et des milieux peut-elle être mise en rapport avec la qualité de l'habitation ? Être bien dans un lieu nécessite-t-il que celui-ci soit approprié, et inversement ?

Parmi les travaux consacrés à l'habiter, certains portent sur les formes et les objets qui mettent en scène notre vie quotidienne à l'intérieur de l'espace domestique. Thierry Paquot en propose une foisonnante recension dans le 6e chapitre de son ouvrage *Demeure terrestre*<sup>126</sup>. Ce que nous souhaitons tenter ici, c'est au contraire une sortie de cet intérieur quotidien. C'est une mise en relation du sens des différents lieux passés, présents, futurs et/ou rêvés pour faire émerger le sens du mode d'habiter dans ce qu'il a de plus intime comme de plus évident, de plus poétique comme de plus concret. À l'heure où sous le vocable du réseau, on tend à penser que les lieux sont dématérialisés, insignifiants, réduits à de simples points hors contexte, c'est aussi re-contextualiser les lieux, les ré-inscrire dans leurs matérialités, dans leurs milieux et dans les manières dont ils sont habités. C'est dans cette perspective que sont mobilisées les catégories de rural et d'urbain, en tant que révélateurs de la signification des modes d'habiter. Ruralité et urbanité sont des attributs complexes pesant sur les lieux, les milieux et leurs valeurs. Ils renvoient aussi bien à l'ordre du physique et de la forme (habitat, densité, paysage, naturalité...), à celui du social (sociabilité, représentations...) qu'à l'ordre de l'intime (expérience, mémoire, émotions, sensorialité).

Le concept de mode d'habiter porte ainsi la relation de l'homme à l'espace car en se fondant sur le concept de milieu et celui d'habiter, il permet de saisir à la fois le lieu et l'homme. En cela, on pourrait dire qu'il comporte un volet proprement géographique et

un volet plus sociologique et/ou ethnologique. Par sa terminologie, il peut sembler proche<sup>127</sup> du concept géographique de genre de vie et de celui sociologique de mode de vie.

Selon nous, mode d'habiter peut être rapproché de mode de vie par l'analyse des comportements associée aux différentes sphères et activités de la vie quotidienne que sont le logement, le travail, la mobilité, la sociabilité, la consommation, le loisir. Les deux notions se rejoignent partiellement par leur niveau intermédiaire d'analyse, intermédiaire entre les interprétations macro (l'historique) et microfocales (le personnel), tout en permettant de jouer sur ces deux échelles. C'est l'échelle de la vie quotidienne et des pratiques qui s'y développent, comme l'a montré Henri Lefebvre dans *Critique de la vie quotidienne*<sup>128</sup>. L'auteur préfère d'ailleurs ce dernier terme à celui de mode de vie, qui laisse peu de place à la création, au spontané, à la critique pratique.

Dans les modes de vie comme les modes d'habiter, cette échelle intermédiaire du socio-spatial est souvent celle de l'individu. Notre approche de l'individu rejoint volontiers celle qui est développée dans les lignes suivantes, empruntées à Park et Wirth, figures de l'École de Chicago.

« La notion d'individu comporte toujours deux sens chez Simmel, puisque c'est à la fois l'homme universel du XVIIIe siècle et l'être singulier du romantisme. [...] Le plus grand nivellement peut bien coexister avec la plus grande individualisation. Plus, dans toute situation particulière il y a, d'une part, ce qui la rend tout à fait spécifique et, d'autre part, ce qui fait qu'elle est tout à fait générale et commune. »<sup>129</sup>

Contrairement à la notion de mode de vie, celle de mode d'habiter ne privilégie pas les caractères sociaux dans l'analyse des comportements. De même, l'espace n'est pas

---

<sup>126</sup> Paquot (Thierry), *Demeures terrestres : enquête vagabonde sur l'habiter*, Paris, Éd. de l'imprimeur, 2005, 188 p.

<sup>127</sup> Nicole Mathieu le rappelle dans : Mathieu (Nicole), « Rural et urbain... » in Eizner (Nicole), Jollivet (Marcel) (dir.), *op.cit.*

<sup>128</sup> Lefebvre (Henri), *Critique de la vie quotidienne*, Paris, l'Arche, 2 tomes, 1958, 268 p. et 1962, 360 p.

considéré comme une simple enveloppe de réception des actions humaines, mais bien comme une donnée du réel en interaction et interrelation avec l'homme. La notion de mode de vie se concentre trop sur les pratiques, les comportements, n'accordant sans doute qu'une place trop réduite au vécu, aux représentations et à la matérialité. Enfin, l'utilisation qui a été faite de la notion mode de vie en association avec le couple urbain rural a eu le plus souvent comme fondement l'idée d'une expansion de l'urbain, entendu dans un sens culturaliste, une expansion de la « culture urbaine » à l'ensemble de la société, de l'espace et de ses habitants (une utilisation des catégories de rural et d'urbain à laquelle nous sommes opposée). En cela, l'usage du terme mode de vie diffère de celui de mode d'habiter.

De notre point de vue, la grande originalité du concept de genre de vie repose sur la prise en considération de la relation sociétés-espaces dans sa complexité. Le désaveu qu'a connu cette notion dans le contexte de l'après-guerre s'appuie sur le fait que malgré la mise au centre de l'usage productif, de l'activité productive dominante de la société, elle a souvent conduit à une vision trop déterministe vis-à-vis du milieu naturel, mais aussi du groupe sur l'individu.

Les efforts de Max Sorre n'ont pu totalement intégrer la prise en compte du changement dans la stabilité et estomper le caractère très classificatoire et fixiste de la notion, son usage laissant parfois penser qu'il est une fin en soi et non une aide à la réflexion. Son rapport étroit à un classement des civilisations achève de la rendre peu convaincante pour décrire les sociétés occidentales et urbanisées. Néanmoins, le mérite du travail de relecture critique du concept élaboré par Vidal est d'avoir pointé la nécessité pour de telles notions de toujours intégrer le changement, l'évolution, en somme une certaine complexité. Mode d'habiter et genre de vie se rejoignent sans doute dans une perception commune, celle d'une combinaison, d'un équilibre entre des éléments qui ne sont pas de même nature<sup>130</sup>.

---

<sup>129</sup> Grafmeyer (Yves), Joseph (Isaac) (éd.), *L'École de Chicago*, op.cit., « Présentation », p. 13.

<sup>130</sup> Nicole Mathieu a proposé une analyse de l'utilité de la notion de genre de vie pour celle de mode d'habiter. Voir Mathieu (Nicole), « La notion de genre de vie », séance du 25 novembre 2005, *Séminaire Modes d'habiter*, Ladyss.

D'un point de vue plus général, quelques précisions s'imposent sur la notion qui est au cœur de ce travail.

Notre souhait est de relier les composantes de la relation habitante et d'approfondir son caractère multilocal à la fois dans le temps biographique et dans l'espace. C'est pourquoi nous nous attachons d'un côté à décrire la relation à l'espace et sa structuration autour des différents lieux de vie de la personne et de l'autre à éclairer les fondations idéelles et matérielles sur lesquelles elle s'est construite et à comprendre les modalités de son évolution. Un certain nombre d'éléments du contexte socio-spatial actuel et de son évolution sont susceptibles de modifier les territorialités au niveau individuel et collectif. Le couple ancrages / mobilités se recompose ainsi et transforme par là même, matériellement les espaces et remodèle les territoires dont les frontières deviennent plus ductiles. Les limites entre ville et campagne sont plus floues qu'elles ne l'ont été. Si la mobilité et la multiplicité des lieux de vie participent à modifier le couple ville / campagne, tant physiquement que idéellement, nous pensons que ce dernier participe à motiver et structurer les mobilités et les ancrages, leur recombinaison. Il a donc un rôle moteur dans les choix comme dans les constructions identitaires. Il s'agit donc d'observer quel est son rôle, quel est son impact dans les stratégies géographiques des individus.

Les modes d'habiter sont donc analysés à travers le prisme du lien qui réunit ces deux couples que sont ancrages et mobilités d'une part, ville et campagne de l'autre. La question de la qualité des espaces et du bien-être des individus et des groupes familiaux spécialement est une des clés pour saisir ce lien. Cependant, l'appréciation et l'attachement (mais aussi le rejet) des lieux touchent également à la question de l'identité.

Dans l'expression mode d'habiter, le second terme porte la relation homme-milieu, nous l'avons déjà évoqué. Mais il nous semble important que le vocable « mode » soit comme « habiter » employé et entendu dans un sens fort. C'est pourquoi, nous entendons cette locution à la fois dans son acception courante de « forme particulière sous laquelle se présente un fait, s'accomplit une action », mais également avec l'idée de fonctionnement d'un système. Enfin, c'est le sens de *pattern* que le terme de modèle (*modulus* est un diminutif de *modus*) dans sa quadruple acception de grille, patron, étalon, type, rend plus ou moins fidèlement.

Ce triple contenu sémantique du mot « mode » coïncide avec le découpage méthodologique utilisé pour appréhender la notion de mode d'habiter qui s'appuie sur un ensemble d'hypothèses. Ainsi, nous faisons l'hypothèse que pour comprendre la manière dont une personne pense et pratique un lieu, sa résidence principale et son environnement, il est nécessaire considérer deux autres dimensions : son histoire habitante et sa trajectoire résidentielle, ainsi que ses autres lieux de vie actuels. L'art d'habiter<sup>131</sup> gagne à être mis en perspective avec l'ensemble des autres lieux de vie de la personne, son lieu de travail, ses lieux de loisirs et de vacances, les résidences de proches, certains lieux publics faisant sens pour l'habitant. En effet, nous postulons l'existence d'un système habitant : les différents lieux de vie actuels de la personne formerait un système dont la cohérence d'ensemble, les logiques seraient accessibles au chercheur. L'idée de « système habitant » rappelle celle de « système résidentiel » proposé par Daniel Pinson<sup>132</sup> et reprise par Catherine Bonvalet, Anne Gotman et Yves Grafmeyer<sup>133</sup>. Toutefois, il s'en distingue par l'intégration possible de lieux qui ne sont pas des résidences au sens propre du terme.

La signification de ce système est non seulement à rechercher dans sa structuration, son organisation mais aussi dans la trajectoire habitante et plus largement dans la culture habitante.

---

<sup>131</sup> Certeau (Michel de), *L'invention du quotidien*, tome 1 : *Arts de faire*, Paris, Gallimard, 1990, 350 p. ; Certeau (Michel de), Giard (Luce), Mayol (Pierre), *L'invention du quotidien*, tome 2 : *Habiter, cuisiner*, Paris, Gallimard, 1994, 416 p. ; La Mache (Denis), *Lieux communs : ethnologie de l'art d'habiter un grand ensemble HLM*, Thèse de doctorat en anthropologie sociale de l'E.H.E.S.S., sous la direction d'Emmanuel Terray, 2001, 404 p.

<sup>132</sup> Pinson (Daniel), *Du logement pour tous aux maisons en tous genres*, Paris, Ministère de l'Équipement et du Logement, 1988, 207 p.

<sup>133</sup> Bertaux-Wiame (Isabelle) (dir.), *La famille et ses proches. L'aménagement des territoires*, Paris, PUF/INED, 1999, 291 p.

## ***Mode d'habiter et valeur des lieux et des milieux***

Deux environnements conceptuels rarement associés ont donc été mobilisés ici afin d'explorer les territorialités contemporaines, notre géographicité : le milieu géographique et l'habiter. Ils privilégient une définition de la géographie comme science de l'habitation des hommes sur la Terre.

L'évolution des modes d'habiter et plus généralement la convergence dans la sphère scientifique d'interrogations sur la manière dont les hommes habitent la Terre ne sont pas isolées du champ social et politique. Elles font écho aux constats et aux inquiétudes soulevés lors du cycle de conférences initié par l'Organisation des Nations Unies (ONU) dans les années quatre-vingt-dix. On pense en particulier au « Sommet de la Terre »   Rio de Janeiro sur le développement durable en 1992 et au « Sommet des villes » à Istanbul sur l'habitat en 1996.

La croissance de la population urbaine dans le monde, les coûts environnementaux des formes prises par le développement, les conditions de vie des habitants aussi bien en termes de besoins (sanitaires, de confort...) que de vivabilité (bien-être, sociabilité...) invitent à croiser les regards sur le rapport entre sociétés et nature, entre individus et société et entre habitants et cadre de vie, habitat. Dans la mesure où l'étalement urbain se poursuit alors que se diffuse la notion de développement durable, la forme des villes et sa maîtrise, qui suscitent un intérêt croissant ces dernières années, cristallisent les débats autour des avantages supposés du modèle de la ville compacte, promu par les institutions de l'Union européenne. Pour autant, les choses semblent avancer à grand-peine.

Les manières dont les villes comme les campagnes sont habitées et exploitées à l'heure actuelle entrent ainsi avec une acuité renouvelée dans le débat aussi bien politique que scientifique, depuis l'échelon local jusqu'aux échelons international et mondial. La « qualité de vie dans les établissements humains » comme la « qualité et l'intégrité de l'écosystème terrestre » sont au cœur des ambitions politiques affichées au niveau international. Qualité et durabilité en sont les maîtres mots.

Pour autant, la mise en rapport de la qualité de vie des populations avec la qualité et des établissements humains et de l'écosystème ne va pas toujours de soi. Elle renvoie d'une

part à la matérialité et aux propriétés des milieux en leur qualité d'habitabilité. Les milieux de vie ne sont pas dès lors considérés comme substrats inertes, mais bien comme des supports actifs de la vie humaine, c'est-à-dire en interaction et interdépendance avec elle. D'autre part, cette mise en rapport met l'accent sur la manière dont les milieux sont envisagés (perçus, représentés, conçus, exploités) par l'homme. L'Organisation Mondiale de la Santé (OMS) définit la qualité de vie en ces termes : « perception qu'a un individu de sa place dans l'existence, dans le contexte de la culture et du système de valeurs dans lequel il vit et en relation avec ses objectifs, ses attentes, ses normes et ses inquiétudes »<sup>134</sup>.

Mais il faut immédiatement rappeler que l'expression « qualité de vie » recouvre deux niveaux différents qui doivent être distingués dans le langage, parce qu'ils n'ont pas le même caractère d'urgence : celui des besoins et celui du bien-être. Les conditions de vie recouvrent l'idée de satisfaction des besoins élémentaires nécessaires à la survie et à la dignité humaine. Si le bien-être pose ceci comme préalable, il intègre en plus l'idée d'aspirations et de perceptions. Si la qualité de vie passe en premier lieu par la satisfaction des besoins élémentaires – dont est encore exclu un grand nombre de personnes sur Terre, avec une intensité et une concentration spatiale variables – le bien-être, lui, ne peut s'inscrire que dans un contexte où cette première condition est satisfaite.

Au cours de nos enquêtes, la première ligne de tension que nous avons ainsi cherchée à mettre en évidence est celle du bien et du mal-être de l'habitant dans les lieux. Nous voulions comprendre ce qui fait qu'une personne se sent bien ou mal dans un lieu. Immédiatement, cette question a débouché sur plusieurs autres : la qualité concrète, physique et fonctionnelle des espaces (valeur d'usage), la charge sociale du lieu et du milieu considérés (valeur sociale), la résonance du lieu et du milieu dans l'histoire « géographique » de l'individu et sa position par rapport à ses autres lieux de vie (valeur personnelle). En effet, comme l'écrit Armand Frémont, « les rapports de l'homme et de l'espace sont très souvent décrits, notamment par les géographes [à l'aide de] mots

---

<sup>134</sup> Définition officielle de l'Organisation Mondiale de la Santé, 1993.

laissant le plus souvent supposer que tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes. La réalité vécue semble bien différente. »<sup>135</sup>

La manifestation de troubles physiologiques, comme de sensations d'étouffement, le malaise, etc. peut trahir des difficultés d'adaptation à un nouvel environnement, à un nouveau lieu. Les déménagements, comme le passage alternatif d'un lieu de vie à un autre au cours de l'année, demandent toujours une adaptation de l'homme au lieu ; « l'accommodation de l'homme à l'espace ne va pas de soi ». Plus généralement,

« On peut admettre que dans les sociétés stables où les modalités et les valeurs de l'espace vécu évoluent lentement, sans profonde modification sur plusieurs générations, les inadaptations clairement formulées se révèlent marginales [...]. Même lorsqu'ils vivent misérablement, [les hommes] ne remettent pas en cause leur espace. Bien au contraire, ils sont très fortement attachés à leurs parcours et à leurs tentes, à leurs villages et à leurs bourgs, à leurs mines et à leurs corons. L'inadaptation se manifeste massivement lorsque de brutales transformations économiques et sociales opèrent une mutation des espaces vécus assez soudaine et assez radicale pour que les hommes ne retrouvant plus leurs lieux de vie et leurs régions soient pris de nostalgie, de vertiges, d'obsessions, sous des formes diverses »<sup>136</sup>.

S'appuyant sur trois figures de l'inadaptation ou de la difficile adaptation que sont les nomades sédentarisés, les travailleurs immigrés et les déracinés de l'urbanisation, Frémont met en évidence une sorte de fracture, « comme si l'inadaptation à l'espace devenait la règle des civilisations contemporaines » du fait notamment que « dans la standardisation des constructions et l'éclatement des lieux fonctionnels, l'habitant perd le sens des espaces continus, de la région vécue. »<sup>137</sup> Nous ajouterions une nuance à cette réflexion empreinte de l'esprit de son époque, c'est la place centrale pour l'individu du couple sentiment du choix - maîtrise dans le contexte de fonctionnement des sociétés postindustrielles. Il imprègne son rapport à l'espace, aux lieux, aux milieux.

---

<sup>135</sup> Frémont (Armand), *La région, espace vécu*, Paris, Flammarion, 1976, rééd. 1999, 288 p., p. 235.

<sup>136</sup> Frémont (Armand), *La région, espace vécu*, op.cit., pp. 240-241.

<sup>137</sup> Frémont (Armand), *La région, espace vécu*, op.cit., p. 244.



Par ailleurs, plusieurs travaux de sciences sociales ont mis en évidence la répercussion de l'appréciation du milieu sur l'appréciation du lieu, et notamment du lieu réduit à l'intérieur des murs du logement<sup>138</sup>. C'est pourquoi le couple dedans-dehors sera étudié attentivement dans les chapitres qui suivent.

Enfin, le lien entre lieu et milieu peut également être observé à travers l'idée de ressources et de leur disponibilité. Le désir voire l'exigence d'avoir à disposition, c'est-à-dire souvent à proximité du logement, un certain nombre de ressources procurent sans aucun doute lorsqu'ils sont satisfaits un contentement voire du bien-être. Pourtant, cette satisfaction ne semble pas s'accompagner nécessairement d'un usage de ces ressources. Cette apparente contradiction entre ressources disponibles et ressources exploitées en relation avec le bien-être habitant a semblé intéressante à creuser plus avant.

Le développement spectaculaire – on pourrait même à ce propos parler de surenchère – dont le mot « bien-être » fait l'objet dans les sphères du marketing et des médias est frappant alors que la novatrice<sup>139</sup> *Géographie du bien-être* d'Antoine Bailly a connu très peu de succès (au point de finir au pilon, comme il l'a dit lui-même). Au moment où le champ des recherches autour de questions relatives au bien-être, au cadre de vie, à la qualité de vie est depuis longtemps investi outre-Atlantique, la recherche européenne ne s'y intéresse que depuis peu et ne lui accorde encore qu'un intérêt limité.

En France, ce sont surtout les géographes intéressés aux questions de la santé qui sont actifs dans le domaine. Parmi ceux-ci, on trouve les organisateurs<sup>140</sup> d'un colloque tenu en 2004, intitulé « Peut-on prétendre à des espaces de qualité et de bien-être ? »<sup>141</sup>.

---

<sup>138</sup> Nous pensons en particulier aux travaux suivant : Allen (Barbara), Bonetti (Michel), *Diversité des modes d'habiter et appréciation de la gestion dans neuf quartiers d'habitat social, Résultats d'entretiens auprès de 600 habitants*, Observatoire d'analyse des dynamiques résidentielles, CSTB, mai 1998, 145 p. ; Authier (Jean-Yves) (dir.), *Du domicile à la ville : vivre en quartier ancien*, Paris, Anthropos, 2001, 209 p.

<sup>139</sup> Bailly (Antoine), *La géographie du bien-être*, Paris, PUF, 1981, 239 p.

<sup>140</sup> Équipe du POST (Population, Santé, Territoires), UMR ESO, Angers.

<sup>141</sup> Fleuret (Sébastien) (dir.), *Espaces, qualité de vie et bien-être*, Angers, PUR, 2006, 322 p. ; Morel-Brochet (Annabelle), compte rendu du colloque : « Peut-on prétendre à des espaces de qualité et de bien-être ? », Angers, 23-24 septembre 2004, *Natures Sciences Sociétés*, 13, 2005, pp. 332-334.

Refusant de se satisfaire de la définition trop générale que l’OMS donne de la santé<sup>142</sup>, l’équipe a pris pour objet le bien-être et retenu la définition suivante d’Antoine Bailly :

« Rapport à la conscience, rapport à la société, rapport à l’espace, le bien-être est une notion qui fait appel à la fois aux analyses individuelles et collectives. Il nous renvoie à la totalité des relations entre la société, les hommes et le milieu. »<sup>143</sup>

Dans un article de la revue *Prévenir* consacré au thème de la « Qualité de vie : santé, écologie, environnement », Henri Picheral s’essaie à faire ou plutôt à réfléchir à ce que pourrait être une géographie du bien-être et de la qualité de vie<sup>144</sup>. Sans pour autant véritablement en dessiner une, l’auteur montre qu’elle ne pourrait se contenter d’être une géographie des besoins, ni même de la consommation, et qu’elle doit impérativement considérer l’objectif et le subjectif, le matériel et le non matériel. L’auteur avance aussi que la géographie du bien-être peut être entendue comme celle de la recherche d’un mieux-être et relie la question à la matérialité des milieux urbains et ruraux. Il écrit :

« Par un retournement imprévu et sans doute capital, la ville et le cadre (et non le mode) de vie urbain perdent depuis quelques décennies l’essentiel de leurs attraits aux yeux des citadins. Le rejet de l’entassement, de la promiscuité, des rythmes quotidiens de vie et de travail, des nuisances de toute nature s’appuie sur le succès des thèmes écologiques pour aboutir à un renversement inédit des valeurs. La campagne retrouve ses adeptes en mal de nature, de calme, d’air pur et d’espace personnel. À la suburbanisation succèdent l’exurbanisation et la rurbanisation, lourdes de conséquences matérielles mais surtout significatives de nouvelles représentations du bien-être ».<sup>145</sup>

---

<sup>142</sup> Bien plus qu’une absence de maladie, « la santé est un état de bien-être complet, physique, moral et social. », Organisation Mondiale de la Santé, 1948.

<sup>143</sup> Bailly (Antoine), *La géographie du bien-être*, op.cit.

<sup>144</sup> Picheral (Henri), « Espace et qualité de vie, une géographie du bien-être », dossier « *Qualité de vie : santé, écologie, environnement* », *Revue Prévenir*, 33, 1997, pp. 27-32.

<sup>145</sup> *Idem*, p. 30.

Sans le formuler ainsi, ni peut-être le penser en ces termes, l'auteur met en lumière la matérialité et plus particulièrement la naturalité des espaces et des territoires, au centre des aspirations au bien-être des sociétés postindustrielles, objet de ferveur autant que d'élection de lieux, origine d'actions concrètes des individus et des groupes.

**Chapitre 2.**

**Méthodologie pour une  
exploration des modes d'habiter  
et des logiques habitantes**

Nous avons présenté jusqu'ici au lecteur les questionnements qui guident la recherche et exposé les principales orientations conceptuelles qui la structurent et fondent l'approche générale. Il s'agit donc à présent d'exposer la démarche concrètement adoptée, c'est-à-dire la méthode et la mise en œuvre des enquêtes.

Le chapitre 2 est organisé autour des trois volets : l'approche biographique appliquée notre grille d'entretien ; les principes de sélection des terrains d'enquête sur un gradient urbain-rural ; les communes et les sites précis où ont été rencontrés les 69 habitants qui constituent notre échantillon.

Dans un premier temps, nous mettons en évidence les étapes et les différents points de la méthode que nous avons adoptée en vue de réaliser nos enquêtes de terrains. On y fait référence à la double inspiration des biographies d'enquête en démographie et aux récits de vie en sociologie. Nous présentons ensuite l'originalité de notre propre méthode d'enquête appelées « récits de lieux de vie » et qui s'applique aux questionnements de la géographie mais aussi plus spécialement à l'enquêté considéré comme sujet habitant.

Ensuite, nous cherchons à introduire le lecteur à l'intérêt qu'a représenté le principe d'une sélection de sites sur un gradient et donc aussi aux limites inhérentes d'un tel choix, à savoir des terrains nombreux et de fait un nombre assez restreint d'enquêtés par site. C'est ici que les principes qui ont guidé le choix des enquêtés.

Dans un troisième temps enfin, nous exposons les profils des enquêtés avant de proposer une présentation des communes dans lesquelles ils résident. Plusieurs angles sont privilégiés : la présentation statistique, la présentation cartographique et la présentation photographique des sites où sont localisés les habitants interrogés.

## **2.1. JALONS POUR UNE APPROCHE BIOGRAPHIQUE**

Comment explorer toutes les dimensions désirées sans s'y égarer, sans perdre de vue le cœur du questionnement ? Comment obtenir d'une même personne suffisamment d'informations factuelles pour dessiner la configuration de son mode d'habiter et l'inviter à dévoiler des éléments de l'ordre de l'intime et du sentiment ? Comment enfin faire en sorte que ville et campagne puissent émerger autrement que sous les dehors limités des clichés habituels ?

On voit combien les contraintes imposées par la problématique et la variété des champs thématiques à intégrer rendent ardu l'exercice de dévoilement des logiques habitantes et de la géographicité des enquêtés à travers le rôle du couple ville-campagne.

C'est par le croisement, non seulement de thématiques voisines (habitat, mobilité, environnement, ville...), mais aussi de registres d'observation différents (pratiques, id el, matériel), que nous parviendrons   dégager certaines clés de compréhension fine de la géographicité. L'analyse ne peut donc simplement suivre ces principes thématiques de découpage.

### **2.1.1. Une nécessité pour mener à bien notre recherche**

C'est au vu de nos exigences et des contraintes qui s'imposaient également à nous que notre choix s'est porté sur une analyse en niveaux d'appréhension, suivant un principe d'anneaux concentriques de complexité. Le découpage en niveaux d'analyse joue sur la distance focale d'observation, sur l'échelle d'observation. De ce fait, au centre se trouve l'étude de la relation élémentaire homme, lieu, milieu avec un niveau important de détail. Puis vient la mise en perspective de tous les lieux de vie actuels, les uns par rapport aux autres et par rapport à la relation élémentaire. Enfin, pour

appréhender les fondements de cette structuration, nous prenons davantage de recul encore : il s'agit d'éclairer les relations actuelles à la lumière des expériences géographiques passées et des lignes directrices de la construction du système de valeurs spatiales de l'habitant.

C'est donc une double mise en perspective : celle de la relation élémentaire avec la combinaison de tous les autres lieux de vie actuels ; celle de cette configuration actuelle avec les configurations et les relations élémentaires antérieures. Ces trois niveaux d'observation concernent l'habitant, l'individu. Un quatrième niveau en revanche propose une montée en généralité visant la formulation de modèles d'habiter. On quitte alors la sphère individuelle pour celle du collectif et des modèles culturels.

L'analyse se fait donc d'abord à l'échelle des unités élémentaires de la relation, c'est-à-dire l'individu-habitant et le lieu-milieu. On met en évidence les logiques qui président à l'établissement de cette relation, avec l'hypothèse que le milieu joue un rôle structurant sur la relation aux lieux, et en nous centrant sur la résidence principale, lieu « premier », siège de l'enquête. C'est le niveau de la relation élémentaire.

Ensuite, les manifestations les plus notables de la relation aux lieux sont les pratiques d'ancrage (résidence, station, séjour) et de mobilité, qui permettent à l'habitant d'habiter non pas un, mais plusieurs lieux, selon des modalités d'habitation variées. Dans ces conditions, on s'intéresse à tous les autres lieux de vie actuels de l'habitant pour comprendre le sens de cette combinaison et les qualités et valeurs différentielles de ces lieux et milieux. Cette échelle correspond au niveau intermédiaire d'analyse : celui des modes d'habiter.

Enfin, la troisième échelle d'observation a trait à ce que nous avons appelé la « culture habitante ». Réfléchir autour de cette idée de « culture habitante » et la mettre à l'épreuve permet d'apprécier premièrement l'empreinte laissée en nous par notre séjour dans les lieux, par leur morphologie, la vie qui s'y est déroulée, le bien-être ou le mal-être ressenti à l'époque. C'est le champ de l'expérience géographique, de l'expérience habitante. Deuxièmement, elle offre une entrée sur un ensemble d'acquis, de valeurs, de normes relatives à l'espace, à sa conception, sa pratique. Ce champ de transmission culturelle intègre l'environnement social et affectif de l'habitant ; on pense bien sûr à la sphère familiale, éducative, affinitaire, conjugale... Selon nous, cette culture habitante (résultant du bagage d'expériences géographiques et du positionnement de l'individu-

habitant par rapport à cet ensemble culturel varié) intervient dans la géographicité et ses manifestations concrètes. Elle agit à la manière d'un filtre. Ce filtre influence l'habiter présent de l'enquêté, il est actif au moment de l'observation, se surimpose aux pratiques en cours et les lieux habités. Il résulte de l'accumulation d'une multitude d'éléments qui font appel à des registres différents. Comme il s'appuie sur le champ de l'expérience et le champ culturel et social, le passé doit être interrogé. La notion de culture habitante a donc une vocation et une fonction méthodologique dans un premier temps. Elle sert d'abord à mieux comprendre la logique qui sous-tend les modes d'habiter en tant qu'ensemble et la relation aux différents lieux pris dans leur individualité. Ceci rejoint aussi ce qu'écrivait Heidegger concernant la perception partielle du monde par l'habitant. C'est aussi dans cette culture habitante que se logent les valeurs, l'affect, les représentations et conceptions, les préférences. D'elle résulte en quelque sorte l'outillage mental de l'habitant<sup>146</sup>.

Ce que nous appelons les « cultures habitantes », « cultures géographiques » ou encore « cultures d'habiter » doivent se comprendre en référence à l'article de Nicole Mathieu sur les « cultures de la nature »<sup>147</sup>. Cette notion lui permet de mettre en lumière des appréhensions différentielles de ce qu'est la nature et des pratiques de nature chez des habitants d'un même ensemble résidentiel. Le passé, les savoirs et savoir-faire relatifs à la nature expliquant des comportements différents à l'égard de la nature et malgré une relative homogénéité des contextes spatiaux et sociaux dans lesquels évoluent les personnes rencontrées. Cette constatation est venue conforter notre intérêt pour la culture habitante qui jusque-là était encore peu formalisée et encore à l'état d'intuition.

La culture habitante correspond ainsi au terreau sur lequel prend forme le mode d'habiter, spécialement son idéalité. La culture habitante d'une personne constitue pourrait-on dire son bagage géographique. Sa forme et son contenu proviennent de la combinaison de son expérience habitante (ensemble des pratiques et cognitions géographiques antérieures) et de sa culture familiale (ascendante et conjugale) d'habiter.

---

<sup>146</sup> Nous devons la notion d' « outillage mental » à Lucien Febvre. Febvre (Lucien), *Le problème de l'incroyance au XVI<sup>e</sup> siècle : la religion de Rabelais*, Paris, Albin Michel, 1988, 511 p.



Mais elle est imprégnée également des représentations sociales et culturelles qui elles-mêmes évoluent. Ceci fait de la culture habitante une structure dynamique, évolutive et donc non déterministe, qui dessine notre rapport géographique, notre territorialité.

Le lieu quant à lui dispose également d'un bagage, que certains auraient appelé paysage et qui contient des composants naturels et anthropiques spécifiques. Ces caractéristiques peuvent tenir à sa singularité propre, mais plus souvent à son milieu, à son environnement qui peut se réduire aux abords, ou désigner l'unité communale, le type d'espace (urbain ou rural), la région... Chaque habitant – par le filtre des normes et de l'inclination de sa culture habitante, de sa sensibilité géographique et territoriale – identifie (ou non) parmi les attributs du lieu, des aménités (au sens ancien d'agrément d'un lieu) qui fonderont alors subjectivement sa valeur et la manière dont il sera habité. D'où l'intérêt d'une exploration biographique de l'individu-habitant.

La recherche de la formation de la culture géographique, son élaboration progressive est une piste qui nous semble très riche. La construction même de cette notion est née de cette conviction.

La culture habitante est le produit né de la combinaison d'un régime de normes, de contraintes et de libertés d'action intégré (registre économique et social), du système de valeurs appuyé sur une donne primaire (famille et école lors de l'enfance) et d'un ensemble d'autres valeurs adoptées par l'habitant et de son positionnement par rapport aux premières. C'est le registre proprement culturel (au sens de sa définition anthropologique classique). Enfin, la culture habitante intègre également un registre ontologique et mémoriel, et donc intime, qui s'appuie sur l'expérience géographique, habitante. Ainsi, la culture habitante constitue comme nous l'avons dit un filtre, une grille, un prisme à travers lequel on appréhende le monde, qui relève de notre identité et donne sens aux lieux et aux milieux dans lequel nous évoluons et nous séjournons. C'est à la fois quelque chose de singulier et de partagé qui est dynamique parce qu'il s'enrichit de nouveaux éléments tout au long de la vie et fait évoluer notre système habitant en le modulant et notre art d'habiter. Le mode d'habiter comprend donc trois dimensions interdépendantes, l'art d'habiter, le système habitant et la culture habitante.

---

<sup>147</sup> Mathieu (Nicole), « Des représentations et pratiques de la nature... », *BAGF*, op.cit.

Ce parti pris à valeur de méthode a permis d'accéder au niveau très fin du vécu habitant dans ses multiples composantes tout en ménageant une possibilité de montée ultérieure en généralité. La singularité a permis de travailler les entretiens isolément les uns des autres pour comprendre comment se structure telle ou telle géographicité, comment le mode d'habiter l'exprime, et évaluer le rôle joué par le couple ville / campagne dans sa configuration. Cette focale a également permis d'approfondir la relation, les pratiques associées à seulement quelques lieux signifiants pour l'habitant, rarement plus d'un ou deux. De l'autre côté, notre posture de départ autorise que le caractère irréductible d'une expérience, le caractère incomparable d'une vie vécue soient surmontés et que des lignes de force transversales se dégagent pour dessiner une première réflexion autour de ce que seraient les « modèles d'habiter », les « cultures d'habiter ».

Une suite de trois articles parus sur *Espaces-temps.net* expose une démarche d'analyse très proche de la nôtre. Un jeune chercheur de Lausanne, Mathis Stock, s'intéresse non seulement à l'influence et à l'intégration de la mobilité dans la géographicité, mais il propose de travailler l'habiter à trois niveaux :

« Les pratiques des lieux définissant des man res spécifiques de relier les lieux géographiques ; les modes d'habiter définissant les man res dont les individus habitent un ensemble de lieux, qu'ils mettent en réseau des lieux, des man res de synthétiser un ensemble de « pratiques des lieux » ; et des « régimes d'habiter » définissant un modèle dominant d'être en relation avec les lieux géographiques dans une « unité de survie » (* lias, 1991, [1970]*) - aujourd'hui l'état-nation, certes engagé, en Europe, dans un processus de dépassement de celui-ci - intégrant les valeurs assignées à la mobilité et aux lieux géographiques, les technologies d'habiter et d'habitat, les représentations, conceptions, images et discours de l'espace, mais aussi la qualité des lieux et des agencements spatiaux. »<sup>148</sup>

La proximité est frappante avec notre problématique. Les régimes d'habiter équivalent aux cultures, aux modèles d'habiter, les modes d'habiter dans les deux cas

---

<sup>148</sup> Stock (Mathis), « L'habiter comme pratique des lieux géographiques », *EspacesTemps.net*, Textuel, 18.12.2004, <http://espacestemp.net/document1138.html>.

correspondent à la considération multilocale de l'habiter, dans sa configuration comme dans sa signification. Ce qu'il appelle la pratique des lieux rejoint la relation élémentaire, avec toutefois quelques nuances. La principale tient à notre volonté de regarder toujours, et à tous les niveaux, les différentes thématiques et registres d'observation. Mathis Stock, lui, se concentre sur les pratiques dans les deux premiers niveaux (pratiques des lieux et modes d'habiter) alors que le champ idéal et la configuration matérielle des lieux, leur valeur aussi, sont plutôt réservés au niveau des régimes d'habiter. Ceci tient sans doute à l'existence d'un niveau supplémentaire dans notre approche : la culture habitante. Il permet tout en investissant le passé habitant d'apporter transversalement des éléments qui renseignent chacun des autres niveaux et de relier pratiques, représentations et perceptions de la matérialité.

Ce découpage à la fois méthodologique et théorique a dû trouver par la suite une réalisation, une mise en œuvre concrète dans les enquêtes. Travailler sur des notions chargées de fortes valeurs sociales (comme ville et campagne ou mobilité et nature) accentue les travers classiques de la relation entre enquêté et enquêteur. Peut-être davantage que dans d'autres enquêtes, l'interviewé se protège de l'intrusion du chercheur. Le plus souvent, il présente à ce dernier un épais paravent de stéréotypes, de représentations-clichés qui masquent son système de valeurs en même temps qu'il fournit des réponses supposées attendues par l'enquêteur. Il est alors difficile de faire la distinction entre les valeurs de surface, les valeurs empruntées pour l'occasion d'une part et d'autre part le système de valeurs de l'habitant, qui agit et façonne sa géographicité. C'est en empruntant le chemin de la culture habitante et donc de l'exploration par la biographie, c'est en investiguant le passé de la personne, que l'on a pu contourner certaines de ces difficultés.

Ainsi, après avoir assez rapidement  cart e l'intérêt d'élaborer une grille d'entretien semi-directif, la nécessité d'une approche biographique s'est confirmée, imposée. L'option semi-directive nous est en effet parue inadéquate, car incapable d'apporter une matière suffisante tout en restant dans des limites de durée acceptables pour l'enquêté. L'exploration biographique présente néanmoins des inconvénients.

Comment comparer des récits singuliers ? Singuliers, ils le sont d'abord par leur contenu de vie ; ils le sont tout autant par leur structuration : dans une enquête

biographique, c'est le narrateur, l'enquêté, qui construit et structure le récit. Comment alors « garder la main » et ne pas laisser l'entretien se détourner de l'objectif initial ? Comment se préserver par ailleurs du caractère trop intime, trop privé alors même qu'on s'intéresse au rôle de l'affect dans la géographicit   ? Enfin, comment, en voulant embrasser tant de lieux et de milieux, ne pas perdre de vue l'essentiel ? C'est gr  ce    un travail constant de mise    distance et de rapprochement avec l'enqu  t  -narrateur et son r  cit qu'il a   t   possible d'explorer une multitude de dimensions sans pour autant s'  loigner de l'objectif premier.

La ville et la campagne, mais aussi la banlieue lointaine sont des cat  gories qui font imm  diatement surgir des figures st  r  typ  es. La ville avec sa forte densit  , la vie en appartement, les voitures, la pollution, le b  ton, le bruit, l'ins  curit  ... La banlieue avec ses navetteurs, ses lotissements aux maisons et jardins identiques bien s  par  s par des haies de thuyas. La commune rurale enfin, paisible mais ennuyeuse, o   tout le monde se conna  t, mais s'  pie aussi. Les repr  sentations de la ville et de la campagne ont cette particularit   d'  tre toujours contradictoires, ambivalentes. Tr  s largement partag  es, elles m  ritent que l'on s'y arr  te pour mesurer    quel point elles sont des repr  sentations de surface ou participent    construire la relation g  ographique. Cependant elles sont des clich  s r  ducteurs du v  cu habitant et enferment trop souvent l'analyse dans un cadre un peu convenu.

Qui n'a pas un jour rencontr   deux personnes tenant, malgr   un profil socio-d  mographique similaire, des positions contraires sur le milieu de vie auquel elles aspirent ? Leur d  finition de l'habitabilit   des milieux est inverse. L'une aurait peur de s'ennuyer    la campagne et se sentirait isol  e ; l'autre    l'inverse pr  f  rerait « mourir » que d'habiter    Paris o   elle se sentirait perdue. La premi  re choisira un appartement, certes petit mais bien plac   et surtout    Paris ; la seconde une maison avec un jardin, quitte    composer avec de longues navettes. Ces figures, pour caricaturales qu'elles puissent para  tre, disent selon nous quelque chose de l'habitant. Au-del   des ph  nom  nes de mode, parfois durables, comme le d  sir d'une maison avec jardin ou encore d'un loft, il y a d'autres choses plus profondes, plus enfouies qui vont faire que soumis    un m  me contexte de sollicitation et avec les m  mes marges de man  uvre, certains s'y soumettront et y adh  reront alors que d'autres n'y seront pas sensibles. Pour

les faire émerger, il faut solliciter un autre registre de discours chez l'habitant. Nous avons la conviction et l'intuition qu'il est possible de comprendre ces différences, d'accéder à cette dimension cachée ou du moins peu apparente. Elle participe des choix de localisation, résidentielle ou de vacances, de l'intensité des mobilités, mais joue également sur le sentiment de bien-être ou de mal-être, de chez soi vis-à-vis d'un lieu, d'un milieu. Questionner le sentiment à l'égard des lieux et de leur environnement, valoriser la singularité du vécu, sont des moyens efficaces d'approcher finement ces représentations.

En regardant vers les expériences géographiques passées, cette culture habitante et le système de valeurs géographiques affleurent. La valeur qui sera attribuée à tel lieu sera fondée sur les qualités objectives du lieu, sa configuration physique, sa matérialité, sa socialité. Mais la valeur ne repose, bien entendu, pas seulement sur la matérialité. Dès qu'elle est soumise au regard ou à la pensée, cette matérialité est habitée. Elle est instantanément évaluée, envisagée au moins à travers le prisme, le filtre de ce que la personne porte en elle de références, d'expériences heureuses, malheureuses ou indifférentes, de normes, etc. C'est donc déjà et toujours une matérialité référencée, le contexte personnel ou même biographique n'excluant en aucun cas la soumission à des références d'ordre social. Mais le social est pris en compte une fois qu'il est intégré, « digéré » par l'habitant.

### **2.1.2. Les approches biographiques**

Il n'existe pas à proprement parler de méthode biographique, tant les raisons de recueillir des entretiens et les usages qui en sont faits sont divers. Néanmoins, ce sont les travaux réalisés par l'École de Chicago dans les années vingt qui ont marqué l'entrée de l'approche biographique dans les sciences sociales.

L'étude la plus connue est celle menée par William Thomas et Florian Znaniecki : *The Polish peasant in Europe and America*<sup>149</sup>. Ces deux chercheurs, l'un aux États-Unis et l'autre en Pologne, utilisèrent massivement les documents autobiographiques pour étudier le vécu d'immigrants polonais d'origine paysanne à Chicago. À leur suite, de nombreux ethnologues et sociologues de l'École de Chicago ont utilisé le recueil de récits de vie afin d'explicitier certains faits sociaux. Mais, dès 1940, l'approche biographique perd son droit de cité en sciences humaines sous la pression exercée par les travaux de « l'école de Columbia » privilégiant l'approche quantitative du recueil de données sous forme d'enquêtes par questionnaires. Ensuite, c'est dans les années 1970 que ce courant refait surface sous l'impulsion notamment de Daniel Bertaux en France. Ce sont là les grandes phases de l'histoire de l'outil biographique en sciences sociales.

En matière biographique, on trouve essentiellement trois termes : histoire de vie (traduction littérale de l'américain *life history*), récit de vie et biographie d'enquête. Les deux premières expressions se confondent plus ou moins. Toutefois, « récit de vie » est apparu sous la plume de Daniel Bertaux<sup>150</sup> pour « distinguer l'histoire vécue par une personne et le récit qu'elle peut en faire à la demande du chercheur, à tel moment de son histoire ».

Le terme de « biographie d'enquête » est en revanche utilisé par des démographes de l'INED, rassemblés depuis 1998 autour du Groupe de Réflexion sur l'Approche Biographique, et qui se sont rapprochées des autres sciences sociales pour analyser des situations plus complexes que les données transversales classiques ne permettaient pas d'aborder. Pour eux, il s'agit d'un recueil, de collectes de données biographiques comportant un volet sur l'histoire de vie individuelle, mais aussi plus récemment des informations sur le contexte dans lequel se trouvent les enquêtés et des entretiens approfondis permettant d'aborder des questions qui « ne peuvent être traitées correctement dans un questionnaire classique »<sup>151</sup>.

---

<sup>149</sup> Znaniecki (Florian) Thomas (William) (collab.), *Le paysan polonais en Europe et en Amérique : récit de vie d'un migrant, Chicago, 1919*, Paris, Armand Colin, 2005, 446 p.

<sup>150</sup> Nous renvoyons à Bertaux (Daniel), *Les récits de vie, perspective ethno-sociologique*, Paris, Nathan, 2001, 128 p.

<sup>151</sup> Courgeau (Daniel), préface à Groupe de réflexion sur l'approche biographique, *Biographies d'enquêtes, bilan de 14 collectes biographiques*, INED, 1999, 340 p.

Ces méthodes que la démographie et la sociologie proposent nous ont inspirés. Elles n'intègrent pourtant pas la dimension géographique de la biographie et plus déterminant encore, l'une est trop centrée sur le recueil factuel, l'autre trop peu objectivable et ne laissant pas de place à une intégration de la donnée matérielle.

La géographie quant à elle n'a pas vraiment de méthodes d'enquête par entretien spécifique. Mais quoi qu'il en soit, comme le rappelle Jean-Claude Kaufmann, « malgré les tentatives répétées, l'entretien semble résister à la formalisation méthodologique : dans la pratique il reste fondé sur un savoir-faire artisanal, un art discret du bricolage »<sup>152</sup>. Dans notre cas, nos enquêtes s'inscrivent dans la tradition des enquêtes qualitatives et s'inspirent davantage des récits de vie que des biographies d'enquête. Parce qu'elle est un peu hybride et nouvelle par certains aspects, pour signifier également qu'elle place les lieux au centre, nous avons intitulé notre méthode d'enquête : les « récits de lieux de vie ».

### **2.1.3. Les « récits de lieux de vie »**

« Les nouvelles explorations du siècle nous [conduisant] vers les frontières intérieures de l'homme », Armand Frémont fait figurer « la biographie » au nombre des méthodes géographiques.

« [Elle] inventorie tous les lieux qu'un homme a fréquentés au cours de sa vie et restitue les valeurs qu'il attache à chacun d'eux. Elle ordonne ensuite les uns et les autres pour découvrir les structures du territoire ainsi fréquenté, « l'espace de vie », ainsi que les images, motivations, aliénations, impulsions afférentes, « l'espace vécu »<sup>153</sup>.

Mais quelques lignes plus loin, s'il reconnaît qu'elle est précieuse pour mettre au jour les mécanismes des rapports de l'homme à l'espace, il met en garde contre l'emploi difficile d'un si riche matériau. Ce type d'approche ne nous en a pas moins paru offrir

---

<sup>152</sup> Kaufmann (Jean-Claude), *L'entretien compréhensif*, Paris, Nathan, 1996, 128 p.

un accès prometteur à cette culture habitante, permettant la mise en cohérence et en sens des expériences, des représentations et du parcours géographique de l'habitant.

Les approches biographiques en géographie étant presque inexistantes, c'est par d'autres lectures que celle d'Armand Frémont que s'est renforcée l'idée de développer une méthode biographique propre à répondre aux questionnements géographiques. Elle devait permettre le recueil d'événements, inscrits dans le temps et situés dans le contexte biographique, mais également satisfaire aux objectifs des entretiens compréhensifs.

Initialement, une grille d'entretien et deux questionnaires avaient été conçus en vue d'obtenir des données qui puissent être codées, pour faciliter justement leur exploitation ultérieure. Le premier questionnaire tentait de mettre en évidence les échelles de l'appropriation et des pratiques spatiales actuelles, ainsi que la place de la sensorialité et de la nature dans les modes d'habiter. Le second s'inspirait davantage par sa forme de ceux de l'INED, il était orienté vers la matérialité des logements, des lieux et des milieux successifs, de la valeur qui leur était attribuée.

Le déroulement des premiers entretiens tests a entraîné l'abandon de ce projet de double collecte (qualitative par les entretiens et quantitative par les questionnaires) trop exigeant en termes de temps pour les enquêtés (et aussi pour l'enquêteur). Les entretiens biographiques ont alors été conduits normalement et le premier questionnaire distribué en fin d'entretien. Ce dernier n'a dès lors qu'une valeur de complément, dans la mesure où tous les questionnaires distribués n'ont pas été retournés.

En géographie, le recours à la biographie reste très rare, sans doute parce qu'il paraît présenter un intérêt pour l'exploration du côté des hommes et peu du côté des lieux. Jacques Lévy regrette « que lorsque nous proposons à des personnes, dans le cadre d'un entretien semi-directif, la consigne « parlez-nous des lieux de votre vie », elles ont souvent tendance à nous parler, tout simplement, de leur vie passée ou présente »<sup>154</sup>. Ce constat nous a été épargné, heureusement. Mais c'est sachant (selon ses propres mots) que « notre rapport à l'espace est tellement fondamental, tellement prégnant que nous

---

<sup>153</sup> Frémont (Armand), *La région, espace vécu*, op.cit., pp.124-125.

<sup>154</sup> Lévy (Jacques), « Nous habitons des lieux multiples », in Knafou (Rémy) (dir.), *La planète « nomade »...*, op. cit., pp. 193-197, citation p. 193.



avons tendance à ne pas le voir » que nous avons justement choisi une orientation biographique et compréhensive.

#### **2.1.4. Déroulement des entretiens**

Les entretiens que nous avons réalisés avaient une triple visée : diachronique (pour approfondir l'idée de culture habitante), synchronique (pour identifier la configuration multilocale et spatialisation des modes d'habiter) et multiscalaire (logement, quartier, ville, région... pour mettre en parallèle les échelles des pratiques et les échelles de l'appropriation).

Le choix de mener ce que nous appelons des « récits de lieux de vie » répond à une double exigence.

La première est d'investir les événements passés, qui sont tout aussi riches d'enseignements que les projections dans l'avenir, dans la mesure où un entretien biographique se compose de multiples récits (de poids inégal) qui se succèdent et s'enchevêtrent, selon un agencement choisi par la personne interviewée. Ce n'est donc pas seulement une invitation à « raconter sa vie » mais une incitation à présenter et expliquer les étapes, les passages et les orientations choisies ou subies dans un parcours. La seconde exigence réside dans le contournement nécessaire des limites de l'entretien semi-directif traditionnel qui, sur les notions de ville et de campagne par exemple (nous en avons fait l'expérience en DEA), replacent l'enquêté dans un système de valeurs et de normes collectives dominantes, le conduisent à s'exprimer en termes d'opinion, à user de stéréotypes si communs qu'ils effacent tout vécu. De la même façon, il est assez courant que le jugement porté sur le logement par l'enquêté se résume à une satisfaction qui préserve la personne des stigmates de la soumission, du mal-être ou de l'impuissance. Concernant les stratégies résidentielles, nous souhaitons pénétrer dans une sphère plus intime afin que l'enquêté les replace par rapport à l'ensemble de sa trajectoire et fasse émerger une mise en cohérence des pratiques, des représentations, du système de valeurs et de l'expérience vécue.

« Je retrouve des choses avec vous, en les mettant bout à bout, ça paraît plus logique. Je ne sais pas si les individus ont beaucoup de souvenirs d'enfance, mais on doit en avoir de très marquants plutôt non ?

*C'est ça, et avec les « marquants », pour peu que les gens veuillent bien en parler, ou y repenser, en parlant des fois ça fait des liens entre des choses. Et un souvenir en appelle un autre, etc.*

Oui. C'est vrai, c'est ce que je fais d'ailleurs, avec vous. »<sup>155</sup>

Les entretiens devaient donc s'inscrire dans une approche « compréhensive » où, comme l'écrit Jean-Claude Kaufmann, « l'enquêteur s'engage activement dans les questions pour provoquer l'engagement de l'enquêté »<sup>156</sup>. Contrairement au questionnaire, voire à l'entretien semi-directif, l'entretien compréhensif nécessite de renverser le rapport entre enquêteur et enquêté pour laisser à ce dernier l'opportunité de « prendre la main. »

Les entrevues comprenaient trois temps d'inégale importance : un entretien biographique narratif (non-directif), un entretien un peu plus directif portant sur le temps présent et quelques questions précises. Un questionnaire papier a également été distribué pour recueillir des informations factuelles ou complémentaires.

L'entretien visait à susciter chez les personnes interrogées un récit à la fois diachronique et synchronique de leur histoire géographique, habitante. Nous l'appelons « récit de lieux de vie ».

L'entretien narratif demandait aux sujets de parler de tous les lieux (pas seulement les « résidences principales ») où ils avaient vécu au cours de leur vie, en commençant par la naissance. Il leur a été demandé d'en parler de la manière la plus complète possible. La consigne sollicitait une description des lieux de vie du point de vue matériel, de leur environnement, de leur appréciation générale et émotionnelle, des souvenirs qu'ils en ont gardés, du bien ou du mal-être qu'ils ont pu y ressentir (« comment vous vous y sentiez ? »), de leur situation à l'époque, du contexte de l'arrivée et du départ et de leurs pratiques quotidiennes du lieu et du milieu. Une fois que la personne avait pris ses

---

<sup>155</sup> Monique (52 ans, Angers, propriétaire, habitat collectif, femme au foyer).

<sup>156</sup> Kaufmann (Jean-Claude), *L'entretien compréhensif*, op.cit.

marques et de l'assurance en tant que narrateur, nous avons pu faire apparaître certaines contradictions ou demander davantage de précisions sur tel ou tel aspect, tel ou tel moment de sa vie. Les interruptions visaient souvent à faire parler des autres lieux. En effet, le caractère par définition très linéaire de ce type d'entretien l'ancra dans le très quotidien et ne favorise pas toujours l'énonciation des temporalités et des territorialités parallèles comme les vacances par exemple.

Cette consigne assez détaillée au départ a été le moyen de laisser aux personnes interrogées une large maîtrise de l'entretien, qui en les mettant en situation de narrateur, leur a permis de faire apparaître les logiques complexes d'action et d'appréciation.

L'entretien narratif a constitué de loin le temps le plus long et le plus libre. Une fois que le récit avait atteint la période actuelle, de non directif l'entretien devenait semi-directif et davantage de précisions étaient demandées sur le mode d'habiter, les pratiques de mobilités actuelles. En toute fin d'entrevue, quelques questions plus générales, quelques questions d'opinions ont été posées. Elles concernaient pour une partie l'inclination des personnes à déménager, à changer de région, de type d'espace et pour d'autres, elles sollicitaient une définition de la ville, de la campagne, de la banlieue, et des personnes travaillant en ville et habitant à la campagne. Enfin, on l'a vu, un questionnaire a été distribué. Les entretiens étant déjà longues, nous demandions aux personnes de remplir, seules, le questionnaire et de nous le retourner.

Sur ce modèle, soixante-neuf récits de lieux de vie ont été recueillis au cours de soixante-quatre entretiens.<sup>157</sup> Le plus court a duré trois quarts d'heure et le plus long plus de trois heures et demie. Le plus souvent, la durée de l'entrevue était comprise entre 1 heure et demie et 2 heures et demie.

À notre demande, les entretiens ont eu pour cadre le domicile de l'enquêté. L'objectif était d'observer directement la matérialité du logement et de son environnement et d'offrir davantage de liberté, une plus grande disponibilité à la personne interrogée.

---

<sup>157</sup> Les enquêtes ont été réalisées en juin 2002 à Paris pour les entretiens exploratoires (7 entretiens), puis de mai à juillet 2004 (54 entretiens). Enfin, trois n'ont pu avoir lieu qu'en novembre 2004.

Cinq enregistrements se sont cependant déroulés sur des lieux de travail, situations imposées par les enquêtés eux-mêmes, arguant d'une contrainte. En réalité, il nous est apparu que leurs lieux de travail (cabinet médical, cabinet d'architecte, cafés) étant leur lieu de représentation, ils tenaient en réalité à préserver leur logement de toute intrusion extérieure. Rencontrer des personnes habitant ou ayant habité le(s) même(s) logement(s) (parents et enfants, mari et femme...) met en parallèle la perception, les pratiques, l'attachement, les représentations d'un même lieu, d'un même logement avec la sensibilité habitante de chacun, son statut d'occupation, sa fréquentation. De même, interroger des personnes d'une même commune ou d'un même quartier renseigne sur les différents modes d'habiter un même lieu et un même milieu.

Grâce aux géo-biographies que nous avons pu retracer, nous touchons aux représentations et à la construction de la sensibilité en matière d'habiter. À travers le récit des expériences successives des habitants, nous cherchons l'éventuelle prégnance des différents types d'habitat et de milieux géographiques et leur influence sur les vécus postérieurs et les stratégies qui ont été définies par la suite (en lien notamment avec les phases des cycles de vie).

Globalement, notre démarche repose donc sur des enquêtes par entretiens, élaborées pour explorer les trois composantes du mode d'habiter et désignées sous le terme de « récits de lieux de vie ». Elles comprennent trois sphères d'investigation qui ont en commun de rechercher le lien logique entre les lieux, l'importance relative du milieu, la description des lieux et milieux, les pratiques, les représentations, le vécu (bien-être, attachement, valeur...). La démarche générale et le dispositif de recherche sont donc, on peut s'en rendre compte, largement exploratoires.

## **2.2. CHOIX DES TERRAINS, CHOIX DES HABITANTS**

Comme ce fut le cas à propos de la construction du mode de recueil de la parole habitante, premier pilier de la méthode, le choix des terrains résulte d'une réflexion minutieuse pour faire coïncider au mieux les sites d'enquête avec l'enjeu des hypothèses. Leur sélection est étroitement liée à celle des enquêtés car ce sont bien des individus-habitants sur des lieux habités qui sont observés.

Si la localisation n'est pas contrainte puisque les récits de lieux de vie et la problématique n'exigeaient pas une localisation spécifique, le choix des terrains demeure essentiel. C'est le principe d'un gradient ville-campagne qui dans ce contexte a semblé le meilleur parti à prendre tout en garantissant une bonne représentation de la diversité sociale et morphologique.

### **2.2.1. Construction d'un gradient urbain-rural**

Il est utile dès maintenant de souligner que les récits de lieux de vie nous conduisent dans une infinité de lieux, dont les habitants évoquent les formes, les souvenirs, les émotions. Par ailleurs, notre travail couvre par certains aspects une période prenant son origine dans les années vingt, pour les plus âgés des habitants. Parmi tous ces lieux et ces milieux de vie où s'est déroulée la vie des presque 80 personnes rencontrées, seule une infime partie a pu faire l'objet d'une observation directe. L'essentiel de cette investigation d'espaces tous azimuts se fait donc ex-situ. L'argumentaire qui suit ne concerne donc qu'une petite partie des enquêtes, la partie in situ qui rend compte de la demeure principale où siégeaient les habitants rencontrés en 2002 et 2004.

Ne connaissant pas à l'avance les parcours géographiques des habitants que nous allions rencontrer, comment assurer l'indispensable mise en relation des catégories de ville et de campagne avec les matérialités habitées, vécues, mais aussi avec des matérialités objectivées ? Comment étudier la force ou l'obsolescence de ces catégories socio-spatiales sans soumettre leur recours discursif à un contenu physique et à des entités sociales supposées localisées ? Enfin, puisque la fameuse frontière entre les deux est incertaine, comment s'assurer que les enquêtes in situ nous conduisent dans des lieux capables par leur morphologie de laisser planer un doute quant à leur caractère de ruralité ou d'urbanité ?

Voici trois figures typiques des milieux. La figure urbaine de l'immeuble en location au cœur d'un quartier ancien de centre urbain animé et très bien desservi par les transports. L'archétype périurbain pourrait être un lotissement de pavillons de milieu de gamme, bien distincts d'un petit village du rural isolé avec une église, une mairie, un commerce général et du bâti ancien agricole où ne vivent que des ruraux natifs et vieillissants.

Travailler sur les figures emblématiques où l'identification/distinction ne laisse pas place à la discussion, est l'occasion d'éprouver comment les habitants vivent ces espaces. C'est voir aussi la coïncidence ou la discordance qui peuvent s'établir avec les représentations sociales dont ces espaces sont porteurs.

Pourtant, il existe une grande variété de situations intermédiaires. C'est pourquoi il est tout aussi primordial de ménager une place à des figures d'espaces-seuils ou encore des lieux « faibles », moins fortement identifiés laissant plus de place aux interprétations. Les situations de seuils comme les contre-exemples (l'appartement en location dans un village) sont, bien des travaux l'ont montré, souvent utiles pour mettre à l'épreuve les valeurs centres. Les lieux faibles quant à eux, parce que leur singularité, leur spécificité, donc souvent leur identité est peu marquée, permettent plus aisément que soient dévoilés d'autres éléments que ceux que l'affirmation identitaire veut bien laisser paraître. Les lieux forts, bien identifiés, sont à notre sens moins représentatifs : ils entretiennent l'illusion que l'effet de lieu est décisif dans les choix d'installation résidentielle. Or, on sait comme d'autres facteurs combien le marché foncier, l'accessibilité ou encore la présence ou l'absence de telle ou telle aménité interviennent

souvent bien plus fortement dans les choix et les représentations des ménages, que l'identité du lieu, de la commune.

Ainsi nous avons rapidement saisi les limites d'un choix d'espaces et de figures types fortement identifiés, soient un lieu typiquement rural, un lieu typiquement périurbain, un lieu typiquement urbain.

Quand on a pour objectif d'interroger le contenu des catégories elles-mêmes et leurs référents physiques et sociaux, ne paraît-il pas non seulement dommageable car trop restrictif, mais presque malhonnête de concentrer l'étude sur les figures cibles ? N'est-il pas nécessaire d'embrasser une plus grande diversité géographique sur l'axe virtuel urbanité-ruralité afin d'approfondir et d'affiner l'analyse ? N'est-ce pas alors un des impératifs d'une telle étude que de viser sinon une exhaustivité inaccessible, du moins une représentation satisfaisante de la diversité des positions sur l'axe urbanité-ruralité ?

Les sites d'enquête ont donc été retenus en fonction de leur capacité à répondre aux deux questionnements.

D'une part, pour comprendre ce que sont la ville et la campagne, il est essentiel de réfléchir à ce qui fait ville, à ce qui fait campagne : à quelles matérialités ces catégories renvoient-elles ? Réaliser une enquête dans des sites morphologiquement différents permet d'éprouver la variabilité de ces catégories grâce au croisement entre une matérialité concrète, objectivable et une matérialité interprétée, vécue. En la matière, le renseignement biographique s'avère efficace pour décomposer plus aisément les grandes lignes de partage entre types de milieux que sont la densité, l'accessibilité, la naturalité, le type d'habitat, le statut d'occupation du logement, mais aussi les modes de sociabilité. Mais pour estimer leur importance respective dans la qualification et donc dans la reconnaissance catégorielle des lieux, il est aussi nécessaire d'intégrer au panel quelques contre-exemples, des couples homme-lieu qui semblent à contre-courant, hors cadre. Il n'est donc pas question par exemple de ne travailler que sur un seul lotissement ou bien sur un immeuble, mais de rencontrer des personnes habitant en maison individuelle ou en appartement à la fois en milieu urbain, rural, périurbain. C'est encore le meilleur moyen d'éclairer l'articulation entre types de logement et de milieu.

D'autre part, pour mettre à l'épreuve le désir de vivre à la campagne ou en lointaine périphérie qui est souvent associé à la propriété d'une maison avec jardin, on peut aborder la question sous deux angles : essayer de savoir si l'habitant serait autant satisfait d'une maison avec jardin dans une agglomération de plus de 300 000 habitants ; comparer les pratiques et discours de personnes propriétaires d'un même type de logement dans des environnements très contrastés.

Pour toutes ces raisons, à la possibilité de privilégier un grand nombre d'entretiens dans un faible nombre de lieux, on a préféré l'idée d'un gradient de lieux, choisis pour leurs caractères plus ou moins ruraux ou urbains supposés. Mais il faut souligner que c'est un gradient de qualificatifs qui tient compte avant tout de propriétés spatiales et morphologiques : densité, distance au centre, niveau de services et d'équipements, naturalité des paysages, etc. Il ne s'agit en aucun cas d'y associer l'idée d'une progression spatiale de la modernité, du progrès ou de la « culture » urbaine. Toutefois, pour des besoins de comparaison, nous avons intégré les nomenclatures officielles de l'INSEE du zonage en aires urbaines.

En tablant sur la dispersion et le contraste, ce choix est le plus coûteux à tout point de vue et le plus difficile à mettre en place. Si relativement peu de personnes ont été enquêtées in situ dans chacune des communes, deux arguments viennent nuancer les limites de ce choix.

Le premier tient à la relative répétition, au caractère de moins en moins heuristique des entretiens au fur et à mesure de l'enquête. Cette « impression » est à notre sens une limite raisonnable et pragmatique pour conduire l'enquêteur à interrompre une accumulation d'entretiens qui ne s'accompagne plus d'un saut qualitatif significatif parce que les réponses convergent vers quelques modèles types..

Ensuite - et c'est une dimension cruciale de l'enquête - les récits de lieux de vie, parce qu'ils sont biographiques, qu'ils retracent les parcours habitants à la double lumière de la matérialité des lieux et des espaces vécus, conduisent à travailler à la fois in situ et ex-situ. In situ pour la résidence principale au temps présent de l'enquête. C'est là que s'exerce l'observation directe visant à objectiver les matérialités vécues et narrées, et



qu'il est possible d'insister davantage dans l'entretien sur les pratiques quotidiennes ou récurrentes de l'espace de vie.

Mais, et c'est plus rare en géographie, les enquêtes – et les enquêtés – sont également ex-situ pour tous les autres lieux narrés dans une perspective synchronique (échelle annuelle) et diachronique (échelle biographique). S'il a été possible quelquefois de nous rendre dans ces lieux ou d'en obtenir des photographies, la plupart du temps, leurs matérialités ont été restituées, décrites, évoquées par le langage.

Ainsi grâce à l'approche biographique, au petit nombre de secteurs géographiques retenus et à l'échantillonnage à partir d'un réseau d'interconnaissance<sup>158</sup>, le nombre de personnes pouvant être rapporté à un lieu (y vivant ou y ayant vécu) est en réalité supérieur au nombre de personnes enquêtées dans celui-ci. Si par exemple nous n'avons enquêté que 6 personnes habitant aujourd'hui tel site, en réalité nous avons rencontré 10 personnes qui y vivent ou y ont vécu. Associé à la diversité d'âge des enquêtés, ceci nous a permis d'obtenir pour certains lieux une sorte de tableau, une évocation croisée de leur évolution au fil du siècle, et des manières dont ils peuvent être perçus et vécus.

L'objet même de la thèse exigeait de travailler à l'identique sur trois milieux : urbain, périurbain, rural. L'approche de la construction habitante des valeurs géographiques, mise en regard des matérialités des lieux et milieux de vie, commande de placer notre démarche méthodologique sous le signe de leur différenciation physique et sociale, de leurs qualités respectives. C'est une nécessité si l'on souhaite aller plus loin dans la qualification des lieux et dans la mise à l'épreuve de ces catégories englobantes de ville et de campagne.

Comment les habitants conçoivent-ils ces milieux et l'importance du type de logement, d'occupation, d'environnement immédiat, de quartier, de type de milieu, dans l'attachement à leurs lieux de vie ? Comment distinguer les places respectives, concrètes et symboliques, du milieu, du lieu et du type de logement et d'occupation, dans la valeur conférée à la localisation de la résidence, dans les modes d'habiter, dans

---

<sup>158</sup> Même si nous avons veillé à éviter les écueils possibles de cette méthode de sélection des interviewés.

la géographicité ? L'emboîtement des espaces, des échelles, de même que leur association dans le vécu nuisent à la lisibilité de leur valeur et de leurs qualités respectives.

De ce fait, on risque de confondre par exemple un effet de milieu avec un effet de commune. Les lieux affichant une singularité très forte, une image de marque connue et reconnue ont tendance à surdéterminer la force des lieux et des localités en masquant les autres dimensions et les autres échelles.

Peut-on parler de mode d'habiter rural, urbain, périurbain ? Peut-on identifier des modes d'habiter locaux ? Ou bien est-ce plutôt le type, la forme de l'habitat qui discrimine les modes d'habiter ?

Nous faisons l'hypothèse que le milieu et le lieu sont au moins aussi importants que le logement lui-même, et notamment le fait d'habiter en centre-ville d'une grande agglomération ou en milieu rural ou périurbain. Pour valider ou infirmer cette hypothèse, il faut pouvoir se référer à une large gamme de matérialités (dans le type d'habitat et d'environnement immédiat) et de situations géographiques (localisation par rapport à la centralité par exemple). Pour se prémunir du tropisme de géographe qui tend à surestimer l'impact de l'espace sur les comportements et le vécu, il faut être en mesure d'apprécier l'importance respective du profil sociodémographique de l'habitant et de la morphologie du lieu. La diversité du panel de couples homme-lieu doit donc offrir des profils sociaux similaires dans des contextes géographiques différents et inversement des profils différents à l'intérieur d'un même site ou d'un même milieu.

Dans cette perspective, nous avons choisi des communes et des sites différenciés du point de vue du profil statistique, de la morphologie, des images sociales auxquelles ils renvoient. La démarche suivie pour élaborer le gradient a donc été la suivante.

Ne cherchant pas à faire apparaître des discontinuités spatiales le long d'un axe ou les spécificités locales ou régionales, aucune contrainte forte de contiguïté n'est en fait imposée. Les sites nous intéressaient moins pour leur localisation singulière que pour leurs caractères archétypaux ou intermédiaires du point de vue du profil statistique, de

leur type de morphologie, de l'image sociale plus ou moins nette qu'ils pouvaient renvoyer ou évoquer. C'est pourquoi, bien que le principe du transect paysager et du gradient classique centre-périphérie nous ait inspirée, les points d'observation, les sites n'ont pas été retenus sur un segment continu.

D'autre part, des enquêtes qualitatives et biographiques ne permettent pas d'envisager une représentativité des sites et de l'échantillon. Nous avons donc visé une bonne représentation de la diversité, de la variété des sous-types d'espace, intégrés dans ces catégories englobantes, un éventail des figures d'urbanité versus ruralité.

Différentes localités ont ainsi été retenues sur un gradient urbain-rural puis, à l'intérieur de ces localités, différents couples homme-lieu. Les localités ont été choisies a priori et volontairement sur la base de référence des zonages en aires urbaines et en aires d'emploi de l'espace rural établis par l'INSEE.

### **2.2.2. Trois territoires : le Segréen, Paris, Combs-la-Ville**

Les localités où ont été réalisées le plus grand nombre d'enquêtes sont situées dans le Segréen. C'est un secteur qui, Angers inclus, couvre un petit quart nord-ouest du département du Maine-et-Loire.

Le Maine-et-Loire est le deuxième département des Pays de Loire par sa population, avec plus de 730 000 habitants en 1999. En ce qui concerne de nombreux indicateurs, il offre un profil très proche de « la moyenne », si ce n'est une faible proportion de résidences secondaires qui s'explique notamment par l'absence de littoraux ou de montagnes. Le taux d'activité, la répartition entre emplois salariés et non-salariés, l'ancienneté du parc des résidences principales, le statut d'occupation des logements sont proches du profil moyen national. Sa densité (102 hab/km<sup>2</sup>) équivaut à celle de la France, ce qui est relativement important au regard de l'importance d'un espace rural au maillage communal assez serré. La croissance démographique est elle aussi proche de la moyenne (+ 3,8 % contre + 3,4 %).

Entre 1990 et 1999, la population départementale s'est accrue à un rythme de + 0,42 % par an (France : + 0,37 % par an). C'est un département plutôt jeune, principalement grâce à la vitalité du solde naturel. Le solde migratoire quant à lui est stable et même très légèrement négatif (- 0,05 % par an).

L'industrie et l'agriculture y occupent encore une place importante, le tertiaire n'y atteint pas le niveau national. C'est pourquoi la population ouvrière s'y trouve surreprésentée (33 % des emplois contre 25 % en France et 28 % hors Île-de-France). Si l'on ne prend pas en compte l'Île-de-France, l'écart à la moyenne se réduit, mais les caractéristiques ne disparaissent pas pour autant. L'importance des filières agroalimentaires est pour beaucoup aujourd'hui dans le maintien des emplois dans l'industrie et l'agriculture.

Compte tenu de cette présence ouvrière relativement forte, les logements sociaux y représentent une part un peu plus importante du parc de logements que dans la moyenne française : 17,3 % (contre 13,8 %), soit 75,3 logements HLM pour 1 000 habitants (64,3 ‰ hab. en France). Plus d'un quart du parc social est composé de maisons individuelles, alors qu'en France il est limité à 11 %.



Situé à l'extrême ouest du Maine-et-Loire, le Segréen jouxte quatre départements (Sarthe, Mayenne, Ille-et-Vilaine, Loire-Atlantique) et fait partie à l'ensemble géographique du « bocage angevin ». On donne aussi l'appellation de Haut-Anjou à l'espace qui couvre le sud-Mayenne et le nord-ouest du Maine-et-Loire. Ses paysages sont marqués par un bocage relativement aéré, formant une transition entre les paysages ouverts du Bassin parisien et le bocage plus dense des marches de la Bretagne. Son histoire est doublement marquée par l'exploitation minière (gisements ardoisiers, ferrifères et stanniques) et l'élevage bovin (création et développement de la race Maine-Anjou). À dominante de communes rurales avec quelques pôles de développement industriel, le Segréen appartient pour l'essentiel à l'espace à dominante rurale au sens de l'INSEE et est centré respectivement sur le pôle urbain de Segré et le pôle rural de Pouancé. Il est classé majoritairement en rural isolé sauf sur la frange sud-est. Sa densité est de 45 habitants au km<sup>2</sup>. La plupart des cantons sont classés comme « cantons ruraux fragiles », bien que certains soient identifiés comme « cantons intermédiaires en stagnation »<sup>159</sup>.

De manière générale, si la population segréenne a longtemps décliné, la situation s'améliore un peu dans la dernière période intercensitaire avec un gain de 446 habitants. Le taux de variation annuelle est passé de - 0,13 % entre 1982 et 1990 à + 0,09 % pour la période suivante. Là aussi c'est au solde naturel que l'on doit les augmentations de population.<sup>160</sup> La proportion de personnes âgées est plus importante que dans l'ensemble du département ou de la région. Le pourcentage plus faible des personnes entre 20 et 59 ans dans le Segréen s'explique par le fait que les jeunes adultes en général (études ou premier emploi) quittent le pays pour aller dans les agglomérations et que la

---

<sup>159</sup> Bontron (Jean-Claude), Cabanis (Sylvie), *Essai de typologie socio-économique des cantons français*, Paris, SEGESA, 1993.

<sup>160</sup> Le bilan naturel est certes positif entre 1990 et 1999 (+ 1185), mais en baisse par rapport à 1982-1990 (- 27 %), alors que les migrations présentent toujours un solde négatif (- 739), mais en amélioration (+ 68,5 %). Si les soldes migratoires de tous les cantons connaissent une amélioration, on dénombre malgré tout plus de départs que d'arrivées, sauf dans les deux cantons du sud-est de la zone qui appartiennent à l'aire d'influence de l'agglomération angevine (Lion d'Angers et Châteauneuf-sur-Sarthe). Cette situation périurbaine leur permet donc de compenser la faiblesse du solde naturel et d'offrir une variation positive.

forte proportion d'agriculteurs en retraite accroît la part des plus de 60 ans, au détriment de la classe d'âge 20-59 ans.<sup>161</sup>

Par rapport à l'ensemble du département, le Segréen présente à peu près le même profil de répartition de l'emploi par secteurs d'activité avec une accentuation de ses caractéristiques : importance de l'industrie, surreprésentation de l'activité agricole et atrophie du tertiaire. Ce type de répartition caractérise souvent les zones rurales. Même si l'on se réfère aux seules communes du Maine-et-Loire rural, on obtient 43,3 % pour le secteur tertiaire. L'importante proportion des communes de moins de 2 000 habitants explique en partie ce phénomène.

Le Maine-et-Loire, parce qu'il est un département qu'on peut qualifier de moyen, continue de nous intéresser. Il se situe, statistiquement et dans bien des domaines, autour de la moyenne nationale, en particulier de la moyenne « hors Île-de-France ». Le Segréen présente quant à lui une situation démographique peu dynamique, mais qui s'améliore à mesure que l'on se rapproche de la zone d'influence urbaine.

Le choix du Segréen s'appuie donc sur les caractéristiques « moyennes » d'un milieu rural et périurbain cependant bien représenté à l'échelle du département et la présence d'une agglomération importante puisqu'elle dépasse 300 000 habitants. Mais il s'adosse également à plusieurs expériences antérieures de recherche dans le secteur. En effet, cela fait bientôt dix ans que nous réalisons des enquêtes dans le Segréen. Notre réseau y est donc bien développé : les personnes ressources, comme le réservoir potentiel d'enquêtés.

Au regard de son profil statistique, mais aussi de son image de marque, du marquage identitaire, du dynamisme économique et démographique ou encore de la structuration hiérarchique du tissu communal, de l'attractivité touristique et patrimoniale, le Maine-et-Loire n'appartient pas aux extrêmes. C'est un espace de « ressources banales »<sup>162</sup>, un département ni particulièrement favorisé ni particulièrement défavorisé. Cette configuration plutôt médiane fait pour nous son intérêt comme terrain d'étude.

---

<sup>161</sup> Concernant la répartition par classes d'âge en 1999, les moins de 20 ans représentent 26,4 %. Les personnes qui ont entre 20 et 59 ans constituent 53 % et enfin, les plus de 60 ans correspondent à 20,6 % de la population totale.

<sup>162</sup> Bontron (Jean-Claude), Morel-Brochet (Annabelle), « Tourisme et fonctions récréatives... » *in* Perrier-Cornet (Philippe) (dir.), *op.cit.*

Néanmoins, malgré la périurbanisation angevine, beaucoup de communes sont toujours plutôt marquées par leur caractère rural, voire agricole, sauf pour celles limitrophes d'Angers formant avec cette dernière une agglomération. Si la variété des espaces ruraux offre un échantillon suffisant, l'urbanisation relativement « douce » de l'Anjou a conduit à rechercher ailleurs un site urbain et un site périurbain de plus grande ampleur. C'est en Île-de-France que nous les avons trouvés.

Pourquoi ne pas avoir préféré la capitale régionale : Nantes ? Tout d'abord, il est bien évident que le parti pris d'un gradient ville - campagne dans cette étude ne place pas le facteur régional au premier plan. De plus, les représentations sociales de l'urbanité sont fortement marquées par l'image de la « très grande ville », en général par les plus grandes agglomérations françaises comme Lyon ou Marseille, en particulier par Paris et sa région. Nantes n'appartient pas encore selon nous à cette catégorie et ne pouvait donc convenir. Cela a d'ailleurs été confirmé par les enquêtes : Nantes n'est pas évoquée dans les entretiens comme « la » ville. Pour cette raison et pour rendre compte de la situation, de l'effet du contexte de métropoles de rang supérieur<sup>163</sup> que nous avons préféré compléter l'échantillon avec deux sites franciliens.

#### **Les régions françaises selon le type d'évolution de leur urbanisation**

<b>Groupe de régions</b>	<b>Type de comportement</b>	<b>Poids de la capitale régionale</b>
Groupe 1 <b>Île-de-France, PACA, Alsace, Nord-Pas-de-Calais, Haute-Normandie, Rhône-Alpes</b>	<b>Desserrement urbain marqué</b>	<b>Décroissant ou stable</b>
Groupe 2 <b>Lorraine, Franche-Comté, Bourgogne, Aquitaine, Picardie, Centre, Languedoc-Roussillon, Basse-Normandie, Corse</b>	<b>Desserrement urbain moins marqué</b>	<b>Croissant</b>
Groupe 3 <b>Pays de Loire, Poitou-Charentes, Bretagne, Champagne-Ardenne</b>	<b>Desserrement urbain mais reprise de la concentration depuis 1990</b>	<b>Croissant</b>
Groupe 4 <b>Midi-Pyrénées, Limousin, Auvergne</b>	<b>Concentration urbaine</b>	<b>Croissant</b>

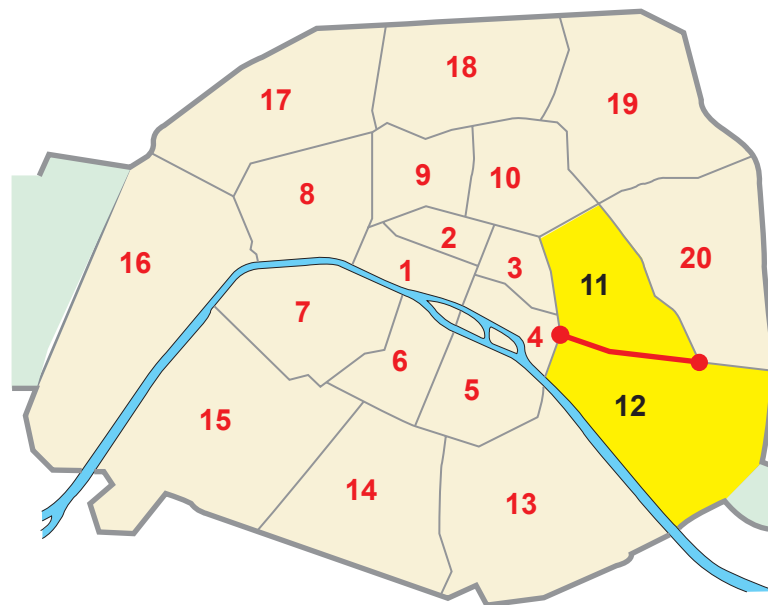
*Source : recensements de la population, Insee d'après Michel Duée, « Recensement de la population 1999 Redéploiement de la population dans la plupart des régions », n° 728, juillet 2000, 4 p.*

<sup>163</sup> Angers est classé au 23e rang des aires urbaines françaises de plus de 300 000 habitants en 1999 avec 332 624 habitants. Nantes est classé 8e avec 711 120 habitants.



Les enquêtes réalisées en Île-de-France concernent une commune en Seine-et-Marne et un secteur de Paris à la frontière des onzième et douzième arrondissements. L'Île-de-France tient par son rôle « national » dans le pays et au regard des statistiques une place tout à fait à part. Sa population active est caractérisée par la forte représentation du secteur tertiaire, ainsi que par l'importance des catégories socioprofessionnelles supérieures. La région attire aussi les populations de jeunes adultes venues pour leurs études ou pour occuper un premier emploi du fait de l'offre de formation et de la concentration spatiale de l'emploi. Si par sa puissance économique et l'intensité de son urbanisation, elle a longtemps attiré, son pouvoir d'attraction se stabilise, sinon s'affaiblit quelque peu depuis plusieurs décennies. Le bilan des échanges interrégionaux est devenu négatif. Néanmoins, les transformations observées dans l'espace francilien restent souvent pionnières et annonciatrices pour les autres régions comme ce fut le cas pour la périurbanisation.

## ARRONDISSEMENTS DE PARIS



— Rue du faubourg Saint-Antoine

■ Arrondissements enquêtés

■ Arrondissements

1km

Les enquêtes qui ont été réalisées à Paris concernent un secteur limité aux alentours du faubourg Saint-Antoine, situé dans le noyau ancien reliant la place de la Bastille et celle de la Nation. Son caractère central nous a intéressée, de même que sa position à la limite de deux arrondissements et de quatre quartiers (Bastille, Ledru-Rollin, Aligre, Nation).

La commune de Seine-et-Marne que nous avons retenue (Combs-la-Ville) appartient à la Ville nouvelle de Sénart. Cette dernière, créée en 1973, est la plus « jeune » des cinq villes nouvelles d'Île-de-France au sens où le démarrage de la construction a été plus tardif. À la suite de remaniements au niveau de l'intercommunalité, elle comprend aujourd'hui deux agglomérations distinctes administrativement, Rougeau-Sénart dans l'Essonne et Sénart Ville nouvelle en Seine-et-Marne, qui compte huit communes et l'Essonne. Sénart Ville nouvelle a été choisie parce qu'elle se distingue des autres villes nouvelles franciliennes par son urbanisation relativement lâche, qui s'étale à partir de noyaux anciens et existants, et une prépondérance de l'habitat individuel. Elle peut ainsi être rapprochée davantage que ses homologues des profils périurbains des métropoles régionales, par sa morphologie et notamment par son type d'habitat. Nous recherchions de plus une commune importante par sa taille, à peu près à la même distance du pôle d'emploi principal (Paris) que ses consœurs angevines (25-30 km), mais avec un réseau de transport en commun susceptible de concurrencer l'usage de la voiture.

## CANTONS DE SEINE-ET-MARNE

### Commune enquêtée



### 2.2.3. Une diversité de situations dans chacun des sites

Pour constituer précisément notre gradient urbain / rural, nous recherchions dans le Maine-et-Loire au moins un pôle urbain, une commune périurbaine, un pôle d'emploi de l'espace à dominante rurale et une commune rurale « isolée »<sup>164</sup> au sens de l'INSEE. Ensuite, la carte des territoires vécus de l'INSEE<sup>165</sup> a été croisée avec plusieurs typologies des espaces ruraux et périurbains élaborées par la SEGESA<sup>166</sup> à l'échelle communale et cantonale. Le croisement de ces classements a permis d'identifier des profils communaux contrastés à l'intérieur d'un même type d'espace et de retenir une commune par classe.

Dans cette perspective, un travail à partir des recensements de population a été effectué, pour compléter le tableau avec des données sur la morphologie de l'habitat qui était peu prise en compte dans les typologies. Au-delà de la taille de la commune, du dynamisme migratoire, de la structure démographique et socioprofessionnelle, on s'est intéressé au type d'habitat, au statut d'occupation, à l'âge et la taille du bâti, à la densité. Enfin, c'est après une observation directe des matérialités in situ que nous avons arrêté le choix des communes d'enquête. Une attention particulière a été portée aux caractéristiques morphologiques et paysagères.

Nous avons considéré notamment la présence ou l'absence de lotissement et de constructions récentes, d'habitat social pour les communes rurales, l'accessibilité, la plus ou moins grande présence d'aménités naturelles, l'équipement et les usages de l'espace public, la qualité architecturale. Le contraste et la diversité morphologique des sites d'enquêtes retenus ont été restitués au lecteur par trois biais, les cartes au 1/25 000<sup>e</sup>, les photographies aériennes au 1/5 000<sup>e</sup> ainsi que par une sélection de

---

<sup>164</sup> C'est-à-dire appartenant à l'espace à dominante rurale et n'étant ni pôle rural, ni sous faible influence urbaine ni périphérie des pôles ruraux.

<sup>165</sup> *Territoires vécus, organisation territoriale de l'emploi et des services*, Carte INSEE / INRA, 2002.

<sup>166</sup> La SEGESA (Société d'études géographiques, économiques et sociologiques appliquées) créé en 1967 est un bureau d'étude spécialisé dans les questions d'aménagement du territoire et des territoires ruraux et plus récemment périurbains. La qualité des typologies cantonales qu'elle a élaborées est reconnue. Voir entre autres : *Typologie des cantons périurbains* ; *Typologie des cantons ruraux attractifs* ; *Typologie « fine » des cantons ruraux*, SEGESA, 2002.

photographies que nous avons réalisées et qui rendent compte au sol et plus en détail des matérialités au sein desquels évoluent les personnes qui ont été enquêtées.

Nous avons fait en sorte que les communes retenues appartiennent non seulement à des profils typologiques précis, mais qu'elles apparaissent également, sur place, différenciées. Pour les plus grandes d'entre elles (Paris, Angers, Combs), nous avons enquêté souvent dans plusieurs secteurs (quartiers ou lieux) physiquement distincts. La concentration relative de notre réseau d'enquête a joué secondairement.

Dans l'espace rural, nous avons retenu la figure du bourg rural avec une bonne présence des commerces et un bon niveau d'infrastructures et celle de la très petite commune sans commerce ou presque. Comme il n'y a pas, selon le zonage en aires urbaines de l'INSEE, d'espaces ruraux en Île-de-France, c'est donc en Anjou qu'on a retenu les communes rurales correspondant à ces deux figures.

Dans la catégorie de rural isolé et celle du périurbain angevin, les contraintes de l'enquête de terrain (disponibilité, acceptation des enquêtés ou encore orientation vers une nouvelle commune par élargissement du réseau) nous ont conduit à retenir pour chacun des types une commune supplémentaire qui présentait des caractéristiques physiques ou statistiques différentes de la première commune sélectionnée.

L'enrichissement du nombre de sites de l'échantillon a permis de comparer par exemple comment on habite dans un pavillon d'agglomération, dans une petite ou une grande commune de la couronne périurbaine ou dans un village et de voir quelle place occupent dans les représentations et dans les pratiques de leurs habitants le milieu géographique et l'importance de la commune. Pour les immeubles collectifs, HLM ou privés, la comparaison n'a pas été vraiment possible en raison de la rareté de ce type d'habitat dans les petites communes périurbaines ou rurales. Nous avons pu le faire en Seine-et-Marne, et pour une jeune fille locataire d'un appartement dans la mairie d'une des petites communes périurbaines d'Angers.

Il est temps maintenant de présenter plus en détail au lecteur les personnes enquêtées et les communes où elles résident.

## **2.3. PRÉSENTATION DES HABITANTS ET DES TERRAINS D'ENQUÊTE**

Nous avons déjà abordé la présentation de ces communes à travers l'explication de la démarche de sélection que nous avons adoptée. C'est pourquoi, afin de présenter précisément les sites dans lesquels les récits de lieux de vie ont été conduits, nous avons choisi une formule qui soit à même de restituer au mieux au lecteur les réalités tant sociales que matérielles dans lesquelles évoluent les enquêtés. Les différents volets (statistique, cartographique et photographique) ont été pensés et réalisés avec l'objectif de donner une vision à la fois globale et aussi précise que possible des lieux où ont été enquêtés les 69 habitants. De plus, nous voulions qu'une présentation à l'identique facilite l'appréciation du panel et du gradient habitants-lieux-milieux. Si c'est le choix des lieux, des logements et de leurs abords, qui a primé par rapport aux catégories sur le choix des habitants enquêtés, nous avons toutefois été attentifs à leur profil socioprofessionnel et démographique et nous avons veillé à proposer une bonne représentation de l'hétérogénéité sociale des enquêtés. Cette présentation décline le gradient du milieu le plus « urbain » au milieu le plus « rural », commune par commune. Chacune des descriptions comporte trois volets.

Un premier encadré fournit des éléments permettant de dessiner le profil statistique de la localité, ses principales caractéristiques sociales, démographiques, économiques, mais aussi administratives. Ensuite, les cartes au 1/25 000<sup>e</sup> situent précisément les lieux de résidence dans lesquels ont été interrogés les habitants et offrent une vue d'ensemble de la localité et une image assez précise des environnements résidentiels immédiats des logements. Les pseudonymes utilisés dans la thèse pour respecter l'anonymat des enquêtés figurent sur les cartes pour permettre au lecteur de se reporter s'il le souhaite à l'environnement auquel une citation peut par exemple faire référence. Les planches de présentation photographique fournissent le volet le plus précis de l'univers résidentiel



quotidien des habitants. Les photographies au sol restituent les abords des logements, ainsi qu'une partie aussi représentative que possible des types d'habitat présents sur la commune ou le secteur et enquêtés. Parfois, un texte bref accompagne cette présentation en trois volets lorsque nous avons estimé qu'il pouvait apporter une précision ou contribué à éclairer une situation.

Mais avant de nous concentrer sur les communes d'enquête, voici une série de graphiques et un tableau qui rendent compte de données concernant la localisation résidentielle, le profil démographique, professionnel et le logement des habitants rencontrés.

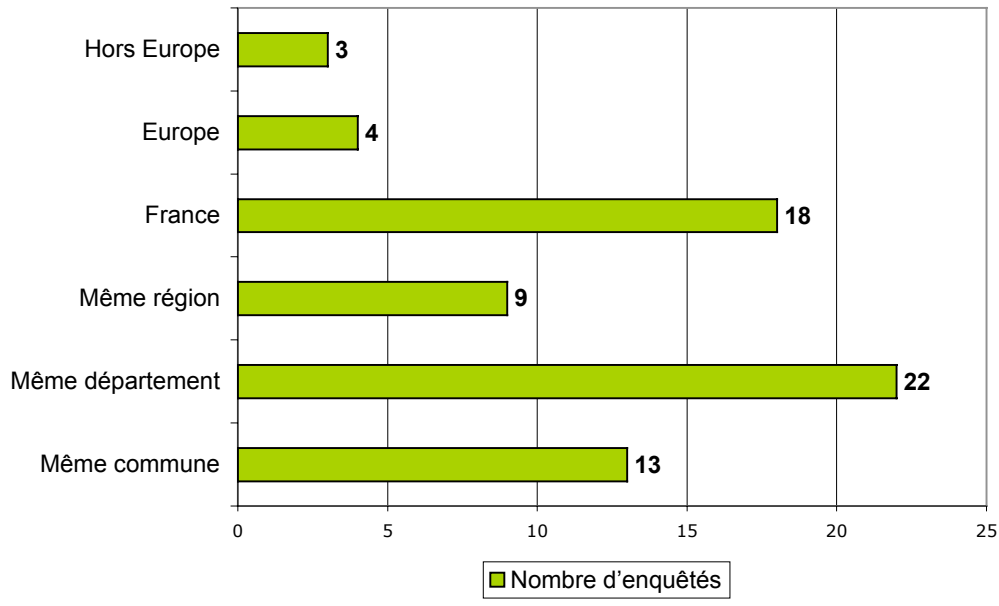
### **2.3.1. Quelques caractéristiques concernant le profil des enquêtés**

Un tableau d'ensemble rend compte des caractéristiques typologiques et résidentielles de l'échantillon et de sa répartition au sein des communes. Quatre graphiques décrivent sa composition du point de vue de l'âge, du statut familial, de la catégorie socioprofessionnelle des enquêtés et du type de logement qu'ils occupent. Enfin, le lecteur peut se reporter au tableau de présentation des profils sociodémographiques des 69 personnes interrogées (voir annexes).

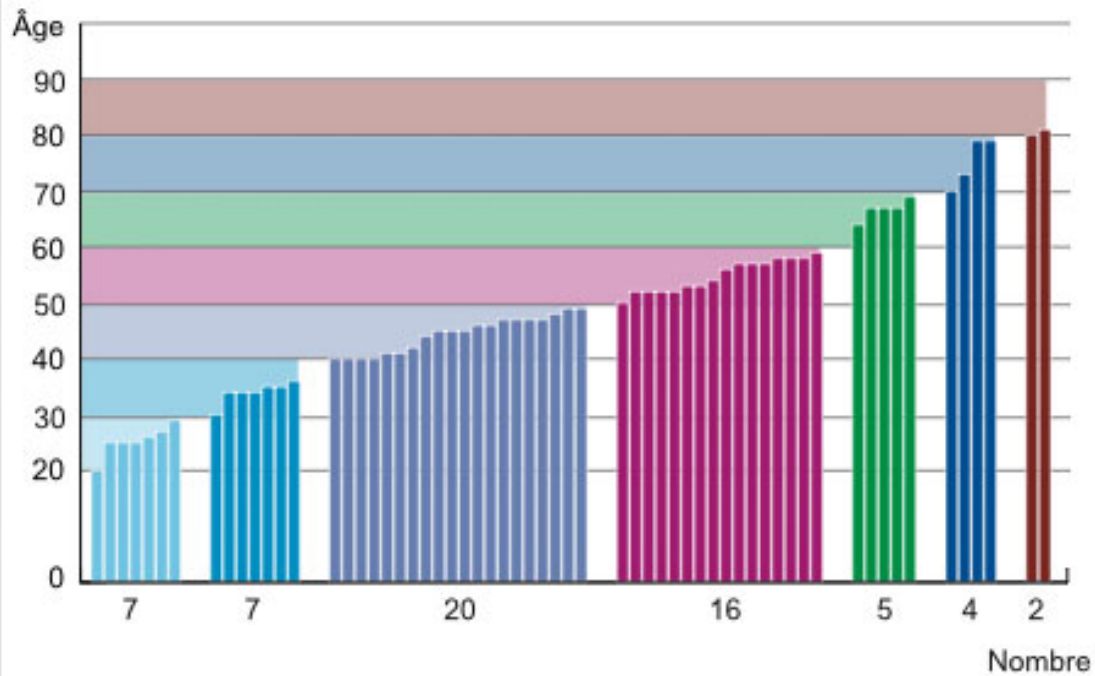
## Caractérisation des sites d'enquête selon les types d'espace, d'habitat et d'occupation

Types d'espace	Rural isolé		Pôle rural	Total rural	Périurbain Maine-et-Loire			Péri-urbain île-de-F.	Total périurbain	Urbain Ville moyen.	Urbain Capitale	Total urbain	Total enquêtes
	Grugé l'Hôpital	La Prévière	Pouancé		Grez- Neuville	La Membrolle	Combs- la-Ville	Angers		Paris 11e-12e			
Ferme	4	2	3	9	1	1	-	-	2	-	-	11	
Pavillon	3	4	4	11	6	5	3	-	14	7	-	32	
Maison de ville	-	-	-	-	-	-	-	-	-	1	-	1	
Appartement	-	1	-	1	1	1	3	-	5	7	11	24	
Studio	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	1	1	
Propriété	6	6	5	17	3	4	3	-	10	10	3	40	
Locataire privé	1	1	2	4	3	1	1	-	5	2	9	20	
Locataire HLM	-	-	-	-	2	2	2	-	6	3	-	9	
<b>Ensemble</b>				<b>21</b>					<b>21</b>			<b>27</b>	<b>69</b>

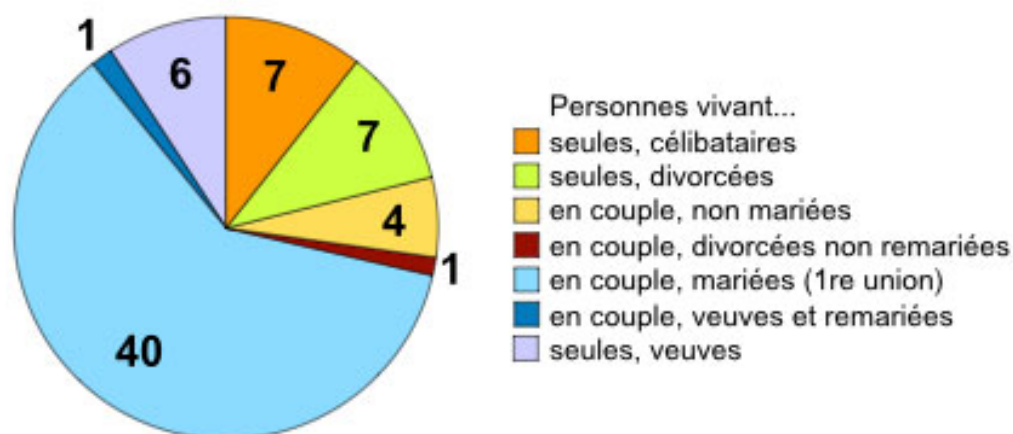
## Localisation du lieu de naissance par rapport au lieu de résidence des enquêtés



## Répartition par âge des enquêtés



## Situation de famille des enquêtés

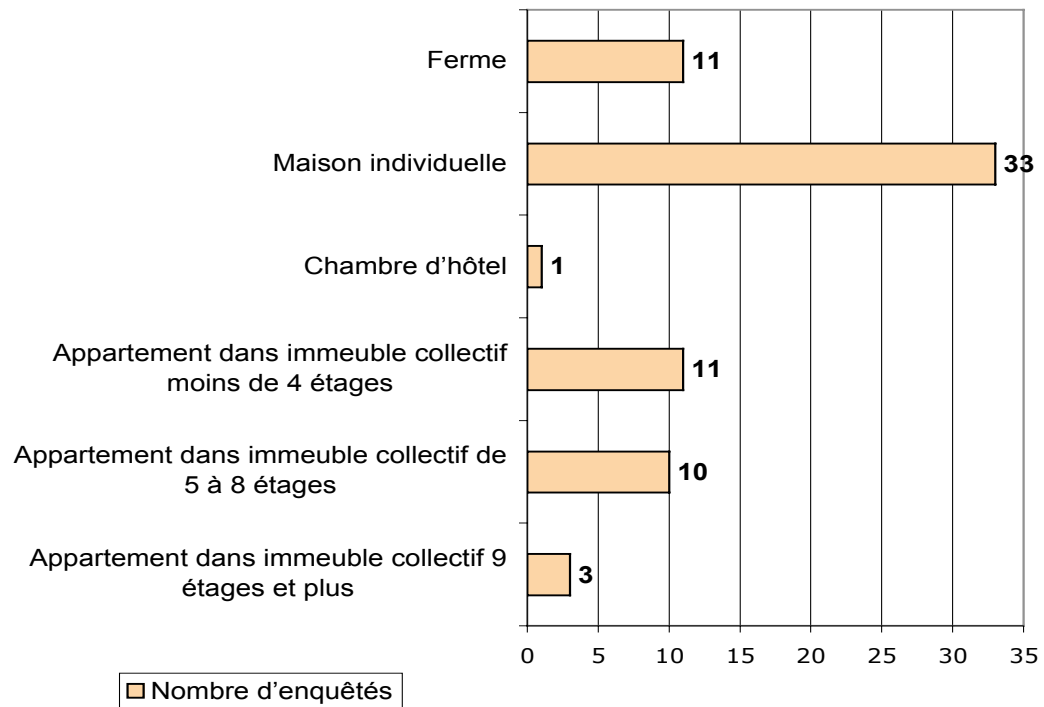


## Catégories socioprofessionnelles

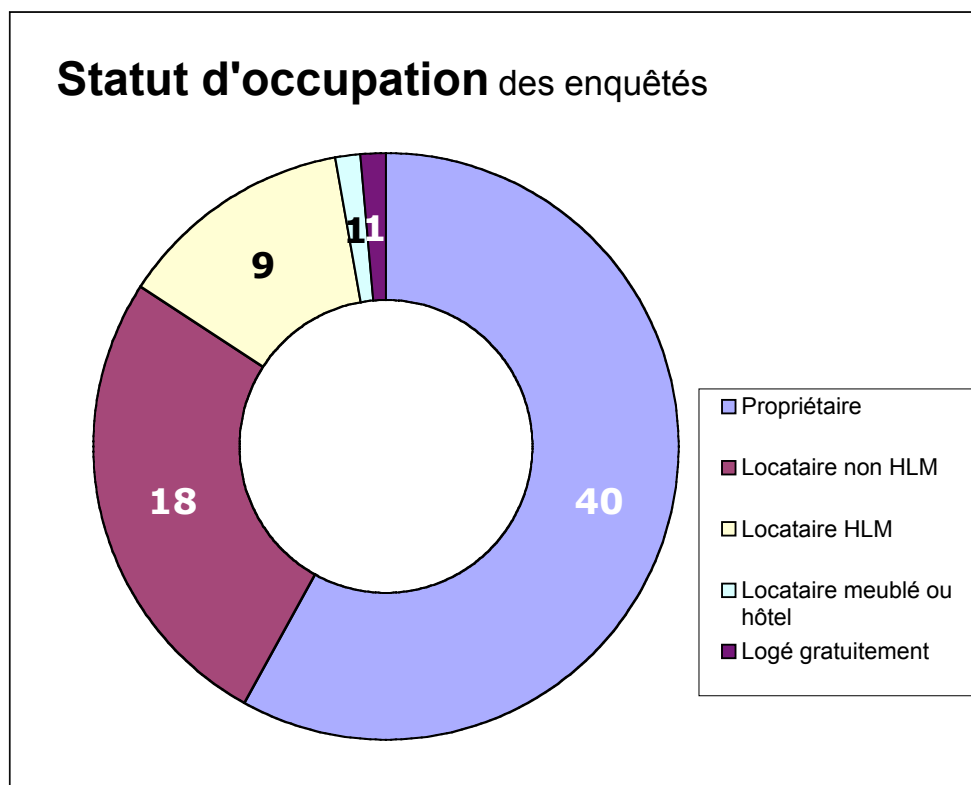
8 postes



## Type d'habitat des enquêtés



## Statut d'occupation des enquêtés



### 2.3.2. Paris, faubourg Saint-Antoine (11e et 12e arrondissements)

L'axe du faubourg Saint-Antoine, qui relie la place de la Bastille à celle de la Nation, dans l'Est parisien, appartient au centre ancien de Paris. Il recoupe trois quartiers (définis et désignés couramment comme tels) : Bastille, Ledru-Rollin (Aligre ou Faidherbe) et Nation. Onze personnes y ont été interrogées. Historiquement, ce faubourg est associé à l'artisanat du meuble depuis le XVI<sup>e</sup> siècle ; après avoir été occupé par des artistes dans les années soixante-dix et quatre-vingt, il a connu un embourgeoisement à la suite de la construction de l'Opéra Bastille. Sa morphologie se caractérise par le nombre important des passages et des cours. Un des micro-sites, le Passage du Cheval Blanc - Cité Parchappe en est un. Par ailleurs, les autres types d'habitat où résident les enquêtés sont variés (immeuble haussmannien ; ancien hôtel comprenant beaucoup de petites surfaces ; résidence des années soixante-dix ; immeuble de construction récente).

#### Paris, XIe et XIIe arrondissements (Faubourg Saint-Antoine)

##### Arrondissements du sud-est de Paris, quartiers anciens centraux

- XIe : 149 102 habitants (densité 40 298 h/km<sup>2</sup>) / XIIe : 136 591 habitants (8380 h/km<sup>2</sup>) (1999)
- Évolution démographique (1990-1999) : négative dans le XIe (-0,37 %), positive dans le XIIe (+0,53 %)  
(XIe : solde mig. : -1,13 %, solde nat. : +0,76 % ; XIIe : solde mig. : +0,11 %, solde nat. : +0,42 %)
- Population âgée de plus de 60 ans : XIe : 17 % ; XIIe : 21 %  
Population âgée de moins de 30 ans : XIe : 28,2 % ; XIIe : 36 %
- La population active résidente se réduit dans le XIe (-1,1 %) et s'accroît dans le XIIe (+5,9 %)
- Les cadres recensés forment 36 % environ de la population active ayant un emploi, proportion dépassant celle des ouvriers et employés réunis (autour de 32% XIe et XIIe),
- Les titulaires du baccalauréat sont très nombreux : XIe : 55 % ; XIIe : 57 %
- Le secteur tertiaire occupe près de 90 % des actifs (XIe : 86,5% et XIIe : 88,7 %), dans le XIe le taux de chômage est élevé (13,8% )
- On assiste à un départ massif des peu diplômés et à un afflux massif de diplômés (XIe et XIIe)
- 30 % environ des résidences principales sont occupés par des propriétaires, les logements vacants représentent 11 % du parc dans le XIe (XIIe : 8 %) ; 20 % des résidences principales sont en location HLM dans le XIIe (10% dans le XIe)
- Le taux de résidences secondaire est très faible mais en nette augmentation depuis 1990 (moy. +30 %)

# PARIS (75)



- Linh (n°1)
- Florence (n°2)
- Marc (n°4)
- Jean (n°5)
- Jean-Paul (n°64)
- Nathalie (n°66)
- Sébastien (n°3)
- Alexandre (n°7)
- Élisabeth (n°65)
- Didier (n°60)

Échelle 1: 25000

1 km

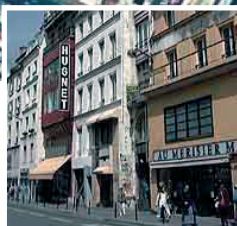
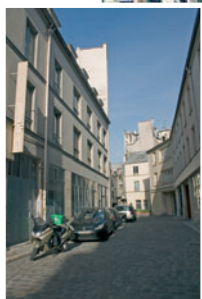
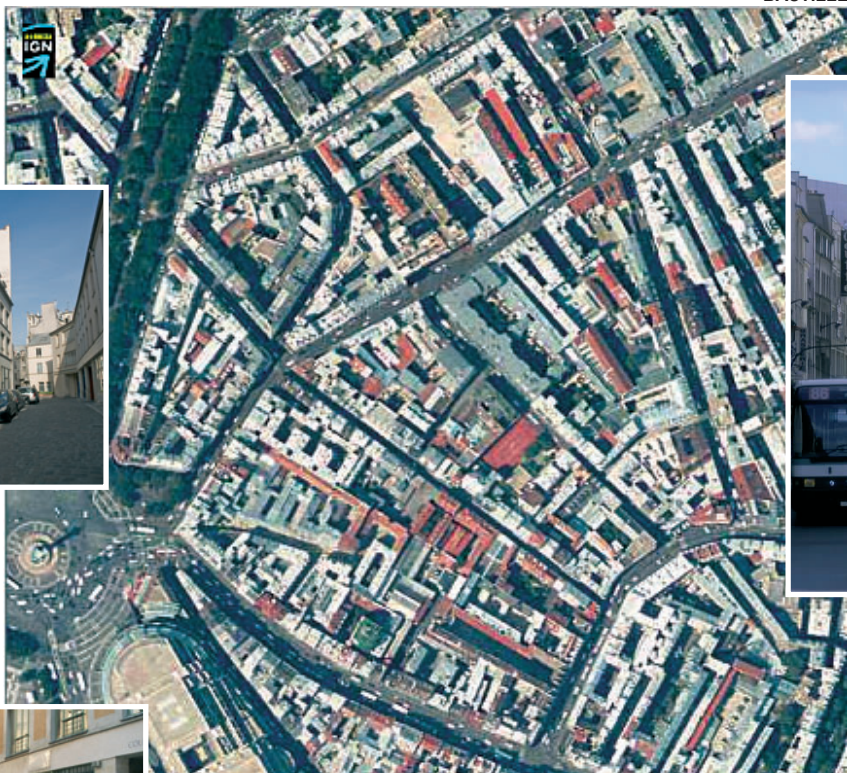
CartoExploreur 3D - Copyright IGN - Projection Lambert II étendu / NTF

© FFRP pour les itinéraires et sentiers de randonnées GR®, GRP®, PR®

# PRÉSENTATION PHOTOGRAPHIQUE DES COMMUNES ENQUÊTÉES

## PARIS 11<sup>e</sup>, PARIS 12<sup>e</sup>

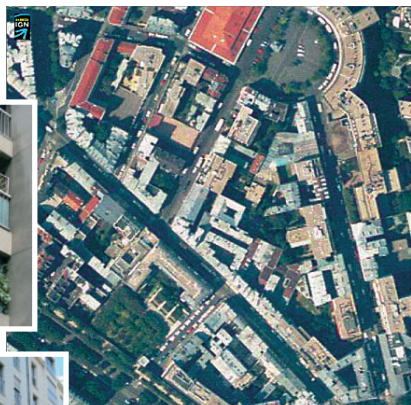
BASTILLE



LEDRU-ROLLIN



ALIGRE



NATION





### 2.3.3. Angers

Angers propose une diversité assez large d'habitat, une assez forte proportion d'habitat individuel et une présence végétale assez importante, rendue par la sélection des micro-sites, qui se trouvent dans différents quartiers localisés au nord et à l'ouest du centre-ville<sup>167</sup>. À l'exception de ce dernier, les autres sites sont outre-Maine : La Doutre, Verneau, Saint-Jacques, Belle-Beille, Lac de Maine.<sup>168</sup> Les habitants enquêtés ont des statuts d'occupation variés (location, HLM, propriété) dans différents types d'habitat : maison de ville, immeubles bourgeois ou plus populaires, tours, pavillons classiques, auto construits ou HLM.

#### Angers

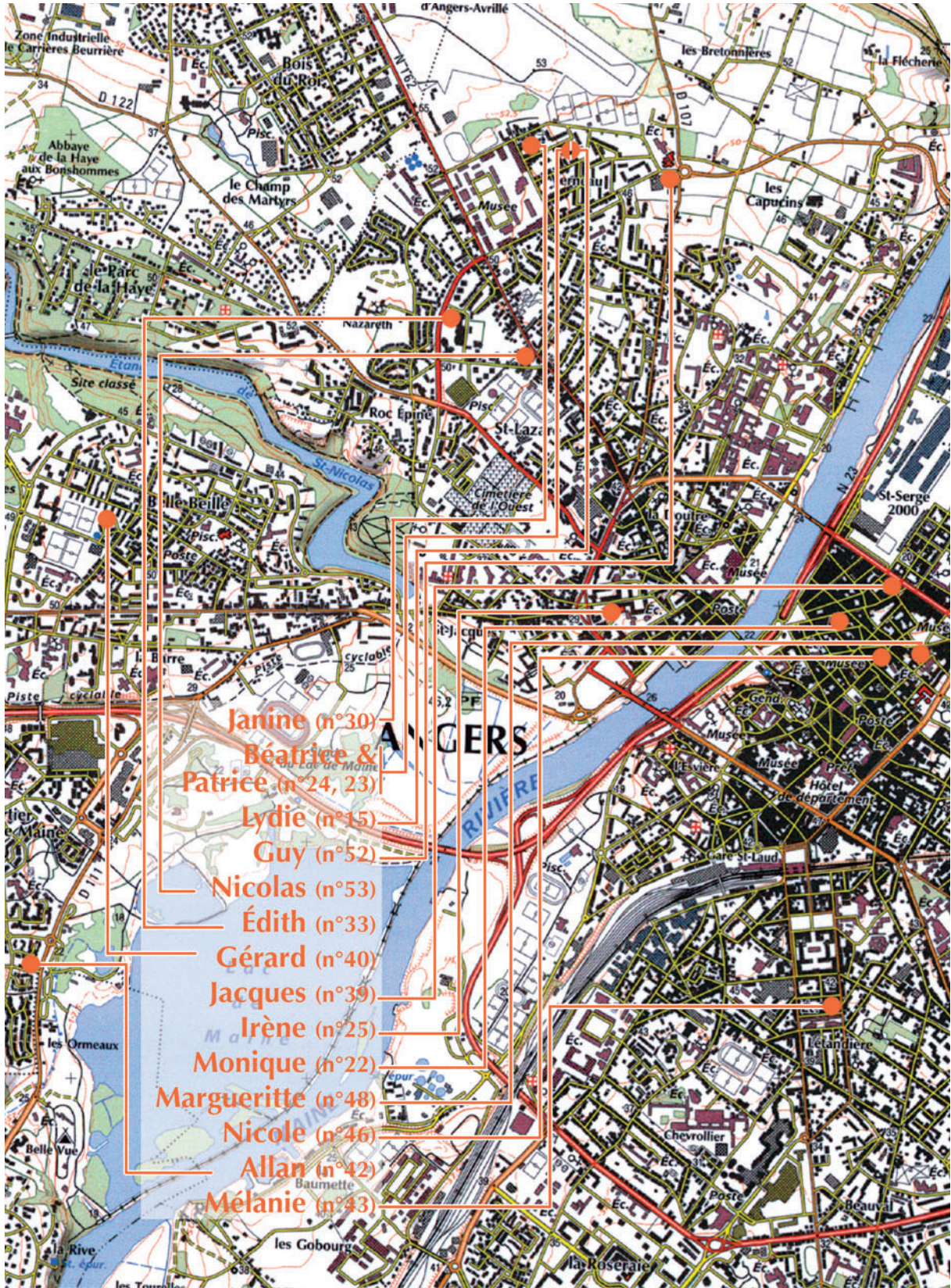
- Chef-lieu du département du Maine-et-Loire et deuxième pôle des Pays de la Loire
- 151 279 habitants pour la ville et 309 372 pour l'aire urbaine en 1999
- Croissance démographique de la ville positive (7 %), en raison d'abord d'un bon solde naturel mais aussi d'un solde migratoire positif.
- 1990-1999 : Variation de population positive, solde migratoire positif mais modeste, solde naturel positif.
- 1982-1990 : Variation de population positive mais moins forte, en raison d'un solde naturel qui compense difficilement un solde migratoire négatif.
- Les moins de 30 ans représentent 48% de la population totale (taux légèrement supérieur à la moyenne départementale) et les plus de 60 ans : 20,6%.
- Les inactifs (hors retraités) sont nombreux, notamment en raison de la population estudiantine.
- 80 % des actifs occupent un emploi dans le tertiaire, les cadres représentent 15 % de la population active ayant un emploi (Maine-et-Loire : 9%). Les professions intermédiaires, les employés et les ouvriers représentent respectivement 26%, 30 % et 23 %.
- Les immeubles collectifs rassemblent près des trois quarts des résidences principales, et les propriétaires sont peu nombreux.
- La construction récente approche les 15 % (comme à Grez-Neuville ou Pouancé).

---

<sup>167</sup> Lorsque les habitants d'Angers disent « la ville » ou « en ville », ils font souvent référence au centre-ville, à son cœur historique dont une partie du patrimoine est médiévale.

<sup>168</sup> Verneau : On voit les petits pavillons de la rue Yvette datant de l'après-guerre au mouvement associatif d'auto-construction : les Castors angevins. La rue est encadrée à une extrémité par une grande caserne de pompiers désaffectée et à l'autre par les immeubles de « la cité Verneau ». Belle-Beille : À proximité de l'étang Saint-Nicolas et du Parc de la Garenne, c'est l'une des premières zones d'urbanisation prioritaire (ZUP) de France (construction de 1953 à 1960). Lac de Maine : Quartier récent et excentré d'habitat mixte verdoyant.

# ANGERS (49)



Échelle 1: 25000

1 km

CartoExploreur 3D - Copyright IGN - Projection Lambert II étendu / NTF  
© FFRP pour les itinéraires et sentiers de randonnées GR®, GRP®, PR®

# PRÉSENTATION PHOTOGRAPHIQUE DES COMMUNES ENQUÊTÉES ANGERS (49)



VERNEAU



SAINT-JACQUES



BELLE BEILLE



CENTRE VILLE

LAC DE MAINE



LA DOUTRE

## 2.3.4. Combs-la-Ville

Combs-la-Ville est une commune seine-et-marnaise de la couronne périurbaine francilienne située à la limite de l'Essonne, à trente kilomètres de Paris. Ce pôle urbain est la deuxième commune (par sa population) de la ville nouvelle de Sénart. Nous y avons enquêté des habitants résidant à proximité de la gare RER (pouvant éventuellement s'y rendre à pied), d'autres plus éloignés de celle-ci et plus proches du cœur ancien de la localité. Enfin, une personne réside aussi dans le quartier de lotissement du Bois-l'Évêque.

### Combs-la-Ville

- Chef-lieu de canton du nord est de la Seine-et-Marne, limitrophe avec L'Essonne.
- Commune urbaine du pôle urbain de Paris appartenant à la Ville Nouvelle de Sénart.
- 20 953 habitants pour une densité de 1447 hab. / km<sup>2</sup> en 1999.

Stabilisation démographique depuis 1990 (après une forte croissance entamée les années 60) en raison de la chute du solde migratoire (devenue négatif au cours de la dernière période intercensitaire).

- Au sein de la population totale, on compte une proportion de personnes de plus de 60 ans de 12 % et celle des moins de 30 ans atteint 45%.
- 84 % des actifs occupent un emploi dans le tertiaire.
- Le nombre de cadres est en forte augmentation depuis 1990 (15 % de la population active en 1999).
- Population titulaire du baccalauréat de 35 %.
- 62% du parc de logement est composé de logements individuels.
- 65 % des résidences principales sont occupées par des propriétaires (21 % par des locataires en HLM).
- La construction récente (après 1990) dépasse les 10 %.

# COMBS-LA-VILLE (77)



Échelle 1: 25000

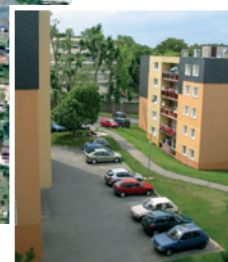
1 km

CartoExploreur 3D - Copyright IGN - Projection Lambert II étendu / NTF

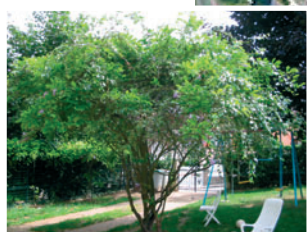
© FFRP pour les itinéraires et sentiers de randonnées GR®, GRP®, PR®

# PRÉSENTATION PHOTOGRAPHIQUE DES COMMUNES ENQUÊTÉES COMBS-LA-VILLE (77)

SERMONOISE



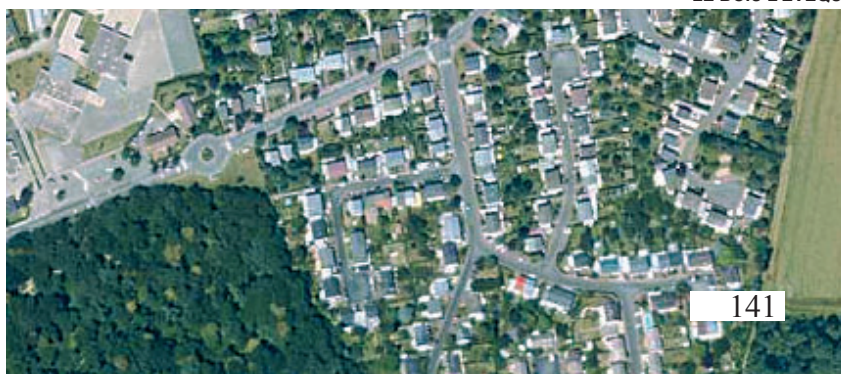
PALOISEL



QUARTIER DE LA GARE



LE BOIS L'ÉVÊQUE



### 2.3.5. La Membrolle-sur-Longuenée

La Membrolle-sur-Longuenée fait partie de la communauté d'agglomération d'Angers. Elle appartenait déjà à l'aire urbaine en 1990 et se situe à 20 kilomètres d'Angers. L'essentiel du pic de croissance de sa population se situe entre 1975 et 1990. Elle dispose d'un petit centre où existe une offre commerciale de proximité, limitée mais diversifiée. Nous y avons enquêté des personnes habitant aussi bien dans le centre du bourg que dans les zones pavillonnaires. Aucune n'est isolée (du point de vue des secteurs de concentration du bâti : centre-ville et lotissements) ni ne réside en habitat collectif.

#### La Membrolle-sur-Longuenée

- Commune du canton d'Angers nord.
- Commune rurale appartenant à l'aire urbaine d'Angers depuis 1990.
- 1 453 habitants, densité de 154 habitants / km<sup>2</sup>.
- Faible augmentation de la population entre 1990 et 1999 (+0,35 %) équilibre entre solde migratoire négatif (-0,75 %) et un solde naturel positif (+1,1 %)
- Taux de natalité de 14,5 %
- Peu de personnes âgées de plus de 60 ans et de retraités (13 %), les moins de 30 ans représentent 46% de la population totale.
- 75 % des habitants travaillent hors de la commune.
- Un tiers de la population active a un emploi dans l'industrie ou la construction, 60 % dans le tertiaire et 7 % dans l'agriculture. Les professions intermédiaires représentent moins de 20 % de la population active, les ouvriers près de 40 % (agriculteurs : 2,5 % ; cadres : 6,2%).
- Les logements construits après 1990 représentent 14.5 % du parc.
- Les logements sont à 95 % des maisons individuelles, 72% des résidences principales sont occupées par des propriétaires. Au sein du parc locatif, 11,6% des résidences sont en HLM.

## LA MEMBROLLE-SUR-LONGUENÉE (49)



Échelle 1: 25000

1 km

CartoExplorateur 3D - Copyright IGN - Projection Lambert II étendu / NTF  
© FFRP pour les itinéraires et sentiers de randonnées GR®, GRP®, PR®



# PRÉSENTATION PHOTOGRAPHIQUE DES COMMUNES ENQUÊTÉES LA MEMBROLLE-SUR-LONGUENÉE (49)



## 2.3.6. Grez-Neuville

Situé à 25 kilomètres d'Angers, Grez-Neuville a connu une urbanisation plus tardive ; la commune n'est entrée dans l'aire urbaine qu'en 1999. Son essor démographique s'est accentué au cours de la période 1990-1999. La traversée de la commune en son centre par la rivière la Mayenne, de même qu'une architecture plus traditionnelle qu'à La Membrolle constituent ses principaux attraits résidentiels et touristiques. Elle ne dispose plus de commerces de proximité à l'exception de quelques commerces destinés à la clientèle touristique. Les lieux de résidence des enquêtés, qu'ils soient locataires, en location HLM ou propriétaires, sont plus dispersés sur la commune qu'à la Membrolle. Une personne habite en appartement dans le centre, les autres sont en maison individuelle (pavillons et ferme) dans des lotissements ou plus isolée.

### Grez-Neuville

- Commune dépendant du canton du Lion d'Angers
- Commune rurale de l'aire urbaine d'Angers depuis 1999
- 1 307 habitants pour une densité de 49 habitants au km<sup>2</sup>.
- Croissance démographique très forte + 26 %  
due d'abord au solde migratoire fort et un solde naturel également positif.
- 1990-1999 : Variation de population positive très forte  
solde migratoire positif très fort, solde naturel positif
- 1982-1990 : Variation légèrement moins forte mais très positive  
solde migratoire et naturel largement positif
- Peu de personnes âgées de plus de 60 ans (12,8 %) dans la population totale, 44,5% a moins de 30 ans.
- 70 % des habitants sont originaires du département.
- Seuls 22 % des habitants exercent dans la commune.
- Près d'un quart des emplois est dans l'industrie, près de 60 % dans le tertiaire et 13 % dans l'agriculture.
- Dans la population, on compte une majorité de professions intermédiaires.  
Les cadres et les professions indépendantes assez fortement représentés  
(5 % de cadres et 4 % d'artisans, commerçants...).
- On compte 9 résidences secondaires pour 100 résidences principales,  
ce qui est supérieur à la moyenne départementale mais inférieur à la moyenne française.
- Les logements construits après 1990 représentent 15 % du parc.
- Les logements sont à 95 % individuels et la proportion de locations est très faible : seulement 30 %



# PRÉSENTATION PHOTOGRAPHIQUE DES COMMUNES ENQUÊTÉES GREZ-NEUVILLE (49)



## 2.3.7. Pouancé

Pouancé est un bourg rural au relief assez varié et entouré par des étangs. Il dispose d'une bonne gamme de commerces et de services. Le vieillissement de sa population est accentué par la présence dans la commune de structures d'accueil pour les personnes du troisième âge. Hormis deux enquêtés dont les maisons (des fermes) sont isolées à l'ouest, ainsi que tout au nord de cette commune, par ailleurs très étendue, toutes les personnes que nous y avons rencontrées résident dans un secteur qui borde le centre-ville au sud. Cette zone d'habitation variée qui surplombe l'étang de Tressé s'est beaucoup transformée et urbanisée au cours des années quatre-vingt-dix.

### Pouancé

- Chef-lieu de canton
- Unité urbaine et pôle d'emploi de l'espace à dominante rurale
- Commune du Maine-et-Loire en limite de la Loire-Atlantique et dépendant du bassin de vie de Châteaubriant (44).
- 3 307 habitants en 1999, pour une densité de 68 habitants au km<sup>2</sup>.
- Population stable (croissance très légèrement positive) en raison d'un fort déficit naturel lié à la présence de plusieurs structures d'accueil pour personnes âgées.
- 1990-1999 : Variation totale légèrement positive, solde migratoire positif, solde naturel très négatif
- 1982-1990 : Variation totale légèrement négative, solde migratoire négatif, solde naturel légèrement négatif
- Une forte proportion de la population totale a plus de 60 ans (32 %), les moins de 30 ans représentent 33%.
- Parmi les nouveaux arrivants assez nombreux (944), peu sont actifs (38 %).
- Plus de la moitié des habitants sont nés hors du département (57 %).
- 40% de la population active est employée dans le secteur de l'industrie et de la construction. 10 % des actifs sont dans l'agriculture.
- 65% de la population active est constituée d'ouvriers et d'employés.
- On compte très peu de résidences secondaires
- 13 % des logements ont été construits après 1990.
- 7 % des résidences principales sont en immeubles collectifs et 40 % sont en location.

## POUANCÉ (49)



Échelle 1: 25000

1 km

CartoExploreur 3D - Copyright IGN - Projection Lambert II étendu / NTF

© FFRP pour les itinéraires et sentiers de randonnées GR®, GRP®, PR®

# PRÉSENTATION PHOTOGRAPHIQUE DES COMMUNES ENQUÊTÉES POUANCÉ (49)



### 2.3.8. La Prévière

Nous avons pu interroger à La Prévière, située à 3 kilomètres de Pouancé, des habitants présentant des profils professionnels diversifiés. Corollaire de la dispersion des enquêtés sur le territoire communal, la plupart d'entre eux habite dans des corps de ferme réhabilités, y compris les agriculteurs.

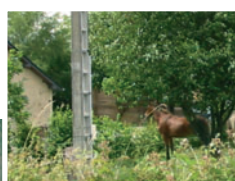
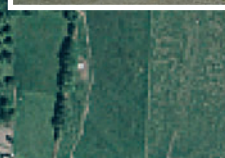
#### La Prévière

- Commune appartenant au canton de Pouancé
- Commune rurale isolée.
- Population de 288 habitants (en faible progression), densité de 40 habitants au km<sup>2</sup>.
- 1990-1999 : Légère augmentation de la population  
solde migratoire négatif (-0,4 %), solde naturel positif (0,91 %)
- 28 % de la population a moins de 30 ans, 21 % plus de 60 ans.
- 30 % de la population active dépend de l'agriculture,  
51 % seulement du secteur tertiaire
- Augmentation de 50 % de la population active résidente totale entre 1990 et 1999
- 40 % de la population active travaille dans la commune
- 74 % des résidences principales sont occupées par des propriétaires. On trouve 3,3% de location HLM parmi les résidences principales. On ne trouve aucun habitat collectif.
- Taux élevé de 15 % de résidences secondaires (4 % dans le département, 12 % pour la France), et forte augmentation depuis 1990 (+133 %).
- 15 % des logements ont été construits après 1990





# PRÉSENTATION PHOTOGRAPHIQUE DES COMMUNES ENQUÊTÉES LA PRÉVIERE (49)



### 2.3.9. Grugé l'Hôpital

Grugé l'Hôpital est la commune située le plus à l'écart du tissu urbain et des dessertes par les routes principales puisqu'elle se situe à 4 kilomètres de la départementale 775, principale voie de circulation du Segréen. Bordé au sud par la forêt d'Ombrée, le village présente un taux de résidences secondaires plus élevé que la moyenne départementale et nationale. On y trouve un seul commerce général (épicerie, café, tabac) et une école primaire privée. Nous avons enquêté des ménages ouvriers en activité ainsi que des ménages de cadres et d'agriculteurs retraités.

#### Grugé l'Hôpital

- Commune appartenant au canton de Pouancé
- Commune rurale isolée (n'appartenant ni à l'espace à dominante urbaine ni à un pôle d'emploi de l'espace rural).
- Commune du Maine-et-Loire frontalière avec la Mayenne (53)
- 286 habitants, pour une densité faible de 18 habitants au km<sup>2</sup>.
- Croissance démographique d'environ 10 %, essentiellement lié à un excédent de naissances. Le solde migratoire est quant à lui négatif.
- 1990-1999 : Variation de population positive, solde migratoire négatif, solde naturel très positif
- 1982-1990 : Variation de population négative, solde migratoire très négatif, solde naturel positif
- 28 % de la population a moins de 30 ans, 18,7% plus de 60 ans.
- Un peu plus de 50 % des habitants sont originaires du département.
- Près d'un quart de la population active a un emploi dans l'agriculture ; 48 % dans le secteur tertiaire.
- Parmi les actifs, on trouve en majorité des employés et des ouvriers, mais aussi des agriculteurs.
- On recense une proportion élevée de résidences secondaires : 16 % (4 % dans le département, 12 % pour la France)
- Seulement 2 logements construits après 1990.
- On ne compte aucun logement en immeuble collectif.



# PRÉSENTATION PHOTOGRAPHIQUE DES COMMUNES ENQUÊTÉES GRUGÉ L'HÔPITAL (49)



# **SECONDE PARTIE**

Les récits de lieux de vie que nous avons conduits visent, rappelons-le, une compréhension fine des territorialités. Notre intérêt se concentre sur la relation qui s'établit entre l'espace et l'homme-habitant ainsi que sur les ressorts de la relation géographique, ressorts tant pragmatiques qu'émotionnels ou idéels, de même que sur leurs transcriptions, leurs transpositions dans l'espace. Ici, les facteurs agissant sur la relation sont nombreux, de nature et de portée parfois très différentes, comme c'est presque toujours le cas lorsqu'au moins l'un des termes d'un rapport est l'humain. Il faut souligner de surcroît le caractère insaisissable, voire équivoque quelquefois d'une relation qui se dérobe au regard du chercheur. La banalité, l'apparente simplicité parfois de toute relation géographique enfin nous ont conduite à retenir une approche « anatomique ».

Ce découpage invite dans un premier temps à rechercher les sources des « sensibilités » géographiques, pour en découvrir l'architecture. Leur processus de structuration et leur influence ont été appréhendés en passant en revue les composants et les principales dimensions des sensibilités. Ensuite, l'analyse met en scène la relation entre personne et lieu afin de relater sa mise en place, à son évolution par l'adaptation réciproque habitant/lieu. La qualité de la relation est interrogée en même temps que celle du milieu de vie en tant que tel. Enfin, le chapitre 6 éclaire la polytopie (multilocalité) des modes d'habiter. L'étude de leur configuration et surtout du sens que peuvent avoir toutes ces combinaisons géographiques met en évidence ce que les modes d'habiter nous apprennent sur la praxis et le désir géographiques contemporains.

Ces subdivisions de notre étude suivent également une logique temporelle : le chapitre 3 recouvre peu ou prou le passé, le suivant le « quotidien » présent (chapitre 4). Quant au chapitre 5, il concerne le présent, mais il met en évidence la coexistence dans les horizons géographiques de lieux dispersés à la fois dans l'espace et dans le temps. La

temporalité du présent est ainsi élargie du quotidien « journalier » à une échelle de temps plus longue, celle de l'année, et par là aussi à l'ensemble des lieux fréquentés au cours de la période.

Le chapitre final revient sur les acquis empiriques, sur les présupposés théoriques et méthodologiques pour éprouver l'ensemble dans une perspective à la fois synthétique et plus applicative.



**Chapitre 3.**  
**Aux sources**  
**des sensibilités habitantes**

Ce chapitre est consacré aux « sensibilités ». Le terme s'entend ici comme le fait d'être sensible, réceptif et se rapproche de l'idée d'un filtre perceptif ; la notion confère donc à l'expérience géographique une double dimension, à la fois sensorielle<sup>169</sup> et subjective, émotionnelle. La sensibilité oriente ainsi la réflexion vers le champ affectif d'une part et d'autre part vers celui des cultures et des valeurs, des « mentalités » aurait-on dit autrefois<sup>170</sup>. Ainsi, le propos investit la question des goûts géographiques, des préférences habitantes, de l'inclination pour telle qualité de l'espace, de la propension à habiter un certain type de lieu et de milieu plutôt que tels autres.

Il s'est agi d'accéder à ces informations qui sont pour certaines proclamées et pour d'autres demeurent plus secrètes, plus intimes. Nous sommes intéressés à ce sur quoi les sensibilités portent, mais aussi aux processus de formation et enfin à l'influence qu'elles peuvent exercer.

La délicatesse et la complexité de la partie la plus impalpable de la relation habitante en même temps que, paradoxalement, son caractère d'évidence et de simplicité, posent des problèmes de restitution fidèles des discours qui restent parfois difficile à synthétiser.

---

<sup>169</sup> La « sensorialité » est l'ensemble des caractéristiques qui concernent les organes des sens. Bien que souvent considérées sous son aspect « objectif » ou même inné, il faut rappeler combien la perception, les sensations sont également soumises pour une part tout à fait conséquente au culturel. Très jeune, on apprend qu'une odeur de poubelle est désagréable, « mauvaise », contrairement à celle d'une rose par exemple. Il en va de même pour les autres sens.

<sup>170</sup> L'ambiguïté sémantique de la notion de « sensibilité », qui nous parle à la fois de l'émotion et de la sensorialité, fait aussi tout son intérêt. Notre approche s'inspire des travaux d'histoire culturelle et plus spécialement de ceux d'Alain Corbin qui a développé une histoire des sensibilités. Nous avons évoqué précédemment la notion de « outillage mental » emprunté à Lucien Febvre et qui comme la notion de « mentalité », annonçait en un sens les représentations sans se confondre avec elles). Enfin, il faut renvoyer également aux travaux de la géographie du sensible et à celle des préférences.

C'est ici que l'analyse longitudinale et biographique des données fournies par les récits est la plus développée ; c'est donc ici qu'est aussi privilégié le passé, les traces mémorielles et que l'on testera l'hypothèse du rôle matriciel de l'enfance (petite enfance et adolescence) sur la structuration des sensibilités et l'élaboration du système de valeurs géographiques. Notre hypothèse accorde cependant une place déterminante à l'ensemble du bagage géographique de l'habitant et donc de son parcours, de ses expériences « géographiques ».

Le chapitre comprend deux temps. Le premier veut, après avoir clarifié ce que peuvent être les « sensibilités géographiques » ou « habitantes », examiner comment elles s'expriment, sur quoi elles portent précisément et de quelle façon elles influent sur la manière dont les lieux sont pensés, choisis et habités. Dans un deuxième temps, nous chercherons à reconstituer leur processus de constitution et d'évolution au gré des expériences successives mais aussi des influences extérieures.

### 3.1. LES SENSIBILITÉS : OBJETS, FORMES ET MANIFESTATIONS

La notion de sensibilité tend ici à explorer le regard que chacun d'entre nous porte sur le monde. Nous souhaitons comprendre ce que peut être le bagage géographique d'un individu-habitant, ce qu'il contient, d'où proviennent ses contenus et son poids, son influence sur l'appréhension que la personne a du monde. Ce bagage géographique est le produit combiné de son histoire, de son parcours, de son vécu, de ses choix.

Une autre métaphore vient à l'esprit pour évoquer l'intérêt de questionner ces dimensions peu explorées (du moins en géographie), pour exprimer ce que nous entendons par sensibilité habitante : c'est la métaphore du filtre, visuel et plus largement perceptif. Ce filtre nous accompagne et opère une sorte de distorsion de la réalité. Il influence par là notre perception du monde, qui devient alors notre monde<sup>171</sup>.

Chacun, par le jeu de combinaisons culturelles multiples<sup>172</sup>, appréhende plus ou moins singulièrement une même réalité. Ce regard particulier agit un peu à la manière d'un filtre pour « personnaliser » notre perception et notre conception plus que notre vision

---

<sup>171</sup> Voir les travaux de géographie phénoménologique de André-Frédéric Hoyaux. Hoyaux (André-Frédéric), « Les constructions des mondes de l'habitant : éclairage pragmatique et herméneutique », *Cybergeo revue européenne de géographie*, 232, janvier 2003, 23 p. ; « Entre construction territoriale et constitution ontologique de l'habitant : introduction épistémologique aux apports de la phénoménologie au concept d'habiter », *Cybergeo revue européenne de géographie*, 216, 2002, 16 p. ; *Habiter la ville et la montagne : essai de Géographie phénoménologique sur les relations des habitants au Lieu, à l'Espace et au Territoire (Exemple de Grenoble et Chambéry)*, Thèse de doctorat de géographie de l'Université Joseph Fourier, sous la direction de Bernard Debarbieux, Grenoble, 792 p + 1 CD-ROM.

<sup>172</sup> Cf. Dibie (Pascal), *Le village métamorphosé. Révolution dans la France profonde*, Paris, Plon, 2006, 405 p., p. 150.

du monde, car nous voyons la même chose mais nous l'interprétons différemment<sup>173</sup>. Ce filtre, c'est notre sensibilité géographique, habitante ; elle est composée d'un ensemble (pour partie unifié et cohérent, mais aussi parfois éclaté et pouvant apparaître incohérent voire contradictoire) de préférences, d'attirances, de répulsions. Il est fondé sur la mémoire de notre habitation, sa qualité (objective) et l'appréciation de ses séquences, ainsi que de souvenirs non géographiques attachés ou plutôt associés, par l'esprit, aux lieux où ils se sont déroulés. Cette sensibilité influence voire conditionne ainsi en partie notre appréhension et notre pratique du monde, pesant donc sur nos choix et comportements présents et à venir. Il est en perpétuelle évolution dans la mesure où son matériau principal est l'expérience vécue qui sans cesse se renouvelle à la fois « objectivement » et « subjectivement ». Cette sensibilité, c'est notre inclination géographique ; elle va déterminer nos affinités électives, les éléments à propos desquels nous serons enclins à faire des concessions (pour avoir ou refuser) et ceux auxquels on est indifférent ou peu sensible.

En regardant la relation géographique entre l'habitant et ses lieux et milieux de vie, on identifiera les éléments qui composent cette relation, leur origine (quand cela est possible) ainsi que leurs conséquences sur nos pratiques de l'espace.

### **3.1.1. Premier aperçu**

La sensibilité des enquêtés s'exprime de plusieurs façons. Pour offrir au lecteur un premier aperçu des éléments et dimensions qui entrent dans sa construction, nous concentrerons notre attention sur des extraits provenant d'un seul entretien avec une jeune femme de 25 ans, préparatrice en pharmacie dans un centre de cancérologie à Angers.

Nous avons choisi un entretien court, peu foisonnant avec une personne jeune (donc ayant un parcours de vie encore limité) et peu loquace, pour un premier balayage de la question de la sensibilité. Il s'agit ainsi d'introduire le lecteur à l'histoire de son vécu

---

<sup>173</sup> Voir Godelier (Maurice), « La part 'idéelle' du réel », *L'Homme*, 1978.

géographique, d'éclairer ses préférences et ses références en matière d'environnement résidentiel, d'habitat, etc. En dessinant les contours de son univers, de son système de valeurs géographiques, on tentera d'approcher sa sensibilité habitante.

Mais précisons que ceci nous servira d'exemple pour la présentation de notre « méthode » vis-à-vis non plus des enquêtés ou des entretiens mais bien vis-à-vis de leur matière, le discours habitant. Ses traits principaux (foisonnement et masse, dilution des données, respect strict de l'oralité, apparente banalité) nous ont convaincue qu'une approche de ce type était utile.

Céline<sup>174</sup> occupe un appartement à Grez-Neuville avec son compagnon. Voici ses propos au sujet de son premier appartement (personnel) :

« Je me suis installée sur Angers pour être auprès de mon travail et puis parce que c'est là-bas qu'on trouve plus facilement des appartements. C'était sympa, mais bon [...] c'était petit, ça ne faisait que 35 m<sup>2</sup>, donc c'était un peu rikiki. Et puis moi, je ne suis pas une fille de la ville, donc c'est vrai que la campagne me manquait, donc il fallait que je retrouve... de l'espace, des jardins, pas le bruit des voitures et les choses comme ça. [...] Comme la campagne me manquait, donc je suis revenue à Grez-Neuville. »<sup>175</sup>

Ces quelques lignes montrent combien il importe de s'attarder, au-delà des contraintes du marché immobilier, sur l'amont et l'aval des stratégies résidentielles présentes. La sensibilité de Céline, mais aussi son parcours résidentiel (car elle dit : « je ne suis pas

---

<sup>174</sup> Les prénoms qui apparaissent au fil de cette étude sont bien entendu des pseudonymes, choisis pour leur ressemblance avec le prénom de la personne qu'ils dissimulent. Nous nous sommes ainsi livrée à un exercice subjectif d'association de prénoms, en rapport notamment avec la génération ou la nationalité de l'enquêté(e).

Pour permettre au lecteur de situer au moins partiellement le profil des personnes enquêtées dont on restitue les propos tout au long de cette seconde partie, nous avons fait suivre les prénoms d'une note indiquant l'âge, la commune de résidence, le statut d'occupation, le type d'habitat et la profession de la personne. D'autres informations précisant si elle a des enfants ou non, à charge ou non, de même que leur commune de naissance figure dans le tableau proposé dans l'annexe n°1. De plus, les cartes au 25 000<sup>e</sup> des communes (chapitre 2.3) situent précisément l'emplacement de son logement.

<sup>175</sup> Céline (25 ans, Grez-Neuville, locataire, habitat collectif, préparatrice en pharmacie).

une fille de la ville ») participent à les déterminer, en même temps qu'elle influe sur son évaluation du logement, du lieu et du milieu de vie, ainsi que sur le bien-être ressenti dans ces espaces. On notera, et c'est une caractéristique des relations habitantes et plus spécialement des sensibilités, que des éléments de niveaux et de registres parfois très différents sont interdépendants et mêlés dans un même propos, sans qu'il soit toujours évident de les distinguer ou de mettre en évidence des liens logiques.

C'est grâce au reste du récit qu'on peut les déceler<sup>176</sup>. Dans cette citation, pourtant courte, on rencontre par exemple des éléments d'ordre pratique et fonctionnel (accessibilité, marché), aussi bien qu'évaluatifs (pour un premier logement étudiant<sup>177</sup>, elle estime que 35 m<sup>2</sup>, c'est « rikiki » ; c'est une évaluation différente de celle des étudiants parisiens interviewés). Enfin, la deuxième moitié de l'extrait témoigne de l'importance dans les choix et le vécu résidentiels d'aspects plus personnels et d'ordre à la fois physique, matériel et identitaire. Cette importance est exprimée par l'usage de « il fallait », ainsi que par l'affirmation répétée de la conjonction « donc » manifestant ici la nécessité d'une traduction en acte pour que Céline se sente bien, que le milieu de vie coïncide avec l'identité habitante.

Une jeune femme née en 1980, fille d'ouvriers (et non d'agriculteurs), ayant fait ses études et eu son premier logement dans la capitale régionale, comme c'est souvent le cas de ceux de sa génération d'ailleurs, qui affirme ainsi : « Moi, je ne suis pas une fille de la ville », cela peut surprendre. On touche ici au registre de l'identité. Elle marque ailleurs son « altérité » avec la ville en employant le terme « là-bas » qui désigne moins une distance réelle (qu'elle trouve par ailleurs tout à fait raisonnable) qu'une distance en quelque sorte affective. Des éléments dispersés dans l'entretien nous permettent

---

<sup>176</sup> Le travail d'interprétation des propos d'un enquêté, et plus encore l'utilisation d'extraits sont des exercices toujours délicats. C'est pourquoi, d'un point de vue général, il faut préciser que notre lecture comme notre interprétation des citations reproduites sont fondées sur la totalité de l'entretien, qui nous a conduite à une connaissance plus approfondie de l'enquêté qu'il peut paraître dans cet extrait.

L'objet de cet aperçu introductif est aussi de familiariser le lecteur avec cette approche du propos des enquêtés, à la fois partielle et extrêmement attentive, en particulier aux formes du langage, à la syntaxe, aux expressions systématiquement reproduites dans leurs moindres détails.

<sup>177</sup> On peut assimiler ce logement au statut dans le parcours résidentiel d'un logement étudiant, car c'est son premier appartement « personnel », qu'elle y vit seule et qu'elle est étudiante en même temps que salariée puisqu'à l'époque, elle effectuait une formation en alternance.

d'éclairer son propos, la signification et la force de celui-ci dans sa relation géographique. Qu'entend-elle<sup>178</sup> tout d'abord par campagne ?

*« Vous me disiez tout à l'heure que la campagne vous manquait. Est-ce que vous estimez que vous avez vécu à la campagne ?*

Oui. La campagne, ce que j'appelle la campagne, c'est Grez-Neuville par exemple. La Poëze [commune où elle a grandi<sup>179</sup>], c'est le même village que Grez-Neuville donc pour moi, ça, c'est la campagne. Ce n'est pas la ferme. »

Voici un exemple du caractère éminemment subjectif et néanmoins précis de la définition de la campagne. On observe également une sorte d'équation : La Poëze = la campagne ; Grez-Neuville = La Poëze ; donc Grez-Neuville = la campagne. Sans développer trop avant cet aspect, approfondi par la suite, retenons l'idée de ressemblance (« c'est le même » et plus haut « les choses comme ça. ») qui passe par le fait de disposer d'un certain nombre d'éléments caractéristiques d'un type de milieu de vie plutôt que d'un lieu de vie particulier, d'un certain nombre d'aménités, de ressources : « je retrouve... de l'espace, des jardins, pas le bruit des voitures et les choses comme ça. »

Plus loin, en précisant les critères qui ont présidé au choix du logement actuel, elle dit qu'elle n'était pas hostile contrairement à son ami à l'idée de rester à Angers, mais regardons pourquoi :

« J'étais au calme quand même. Pour habiter en ville, quand même, c'était assez calme. Il n'y avait pas trop de circulation, c'était une toute petite rue, donc les voitures ne passaient pas beaucoup. Et puis j'étais à cinq minutes du centre-ville à pied, donc c'était agréable aussi. [...] C'était dans un contexte assez bizarre, je pense, parce que c'était dans une vieille ferme en fait, en plein milieu d'Angers, comme ça. C'était rénové en plusieurs appartements, donc ce n'était pas un immeuble en fait, c'était un bâtiment, une longère. Il y avait un étage, moi j'étais au rez-de-chaussée. [...]

---

<sup>178</sup> Céline (25 ans, Grez-Neuville, locataire, habitat collectif, préparatrice en pharmacie).

<sup>179</sup> La Poëze est une commune d'environ 1 400 habitants en 1999 située à un peu plus de 25 kilomètres à l'ouest d'Angers.



Moi, ça ne m'aurait pas posé de problème de rester sur Angers, parce qu'il y a quand même des endroits à Angers qui ressemblent à la campagne. Il y a des endroits sympas à Angers où il n'y a pas trop de circulation. »<sup>180</sup>

Elle envisage l'éventualité de résider à Angers mais à condition de disposer d'un lieu qui propose un dedans et un dehors non urbain. Cela pose entre autres la question du rapport entre aménités spatiales, caractéristiques qualificatives de l'identité d'un espace et bien-être habitant.

L'enquêtée a des idées très précises sur ce qu'elle veut ou ne veut pas en matière de logement et d'environnement. Parmi elles, nombreuses sont celles qui découlent directement ou indirectement d'une expérience antérieure. Jusqu'à 21 ans, elle n'a connu que deux logements. Tout d'abord « la location », terme qu'elle emploie systématiquement pour désigner le premier logement, comme si le statut d'occupation était un obstacle à son statut de maison en tant que forme bâtie (renforcée par la mitoyenneté des maisons de mineurs), mais aussi à son accession à la valeur de *domus*<sup>181</sup>. Ensuite, jusqu'à sa décohabitation, elle a résidé dans une seconde maison, construite par ses parents à l'autre bout du village. La maison était dans un lotissement. Dans une certaine mesure, Céline tient à se démarquer du mode d'habiter parental, mais la différenciation ne porte pas sur le type de milieu, mais sur le type d'habitat, plus précisément le style d'habitat, ainsi que sur son environnement immédiat : le lieu. Elle dit à un moment qu'elle n'est pas opposée à habiter dans un contexte relativement isolé. « Même au fin fond de la campagne, ça ne me dérangerait pas. Au moins, je pourrais faire ce que je veux ». C'est là un point crucial pour Céline.

Deux éléments de rejet structurent ses aspirations résidentielles et sa conception du bien-être et du vivable. Il s'agit en premier lieu des voisins et secondairement des lotissements. La première maison, « la location » était un habitat mitoyen de type minier.

---

<sup>180</sup> Céline (25 ans, Grez-Neuville, locataire, habitat collectif, préparatrice en pharmacie).

<sup>181</sup> Cf. Bonnin (Philippe), Villanova (Roselyne de) (dir.), *D'une maison l'autre...*, op. cit.

« C'étaient des maisons accolées, donc on entendait les voisins. [...] On entendait les voisins, ça, je m'en souviens, c'était assez marrant. C'étaient des maisons accolées par le garage, mais quand la voiture rentrait ou sortait, on entendait tout. C'était impressionnant. »<sup>182</sup>

Cette proximité physique et notamment par les sens (l'ouïe surtout) avec les voisins (et non les voisins en eux-mêmes) est un repoussoir très net qu'elle exprime à de maintes reprises et sous diverses formes au cours du récit. Ce rejet résulte directement de son expérience habitante d'enfant et d'adolescente.

« On a cherché un appartement avec mon ami et puis c'est ici qu'on a trouvé celui qui nous plaisait. Ce qui nous plaisait, c'était la taille déjà. [...] En plus, il n'y a pas beaucoup de voisins, il y a juste une mamie en dessous, donc on n'est pas dérangé par le bruit. »<sup>183</sup>

Mais plus loin, on voit qu'elle doit se contraindre, qu'elle ne vit bien que parce qu'elle considère que c'est un logement provisoire :

« *Est-ce que vous recevez souvent des gens chez vous ?*  
Non. Mais je vais souvent chez des gens [elle rit]. Ça se trouve comme ça et puis aussi, on évite de recevoir trop de gens, pour ne pas faire trop de bruit quand même parce qu'on a une voisine en dessous. Quand on est en hauteur comme ça, on ne se rend pas compte, mais ça fait plus de bruit. Ce n'est pas très sympa pour celle qui est en dessous. Elle est gentille comme tout. Il suffit de la prévenir c'est tout. »<sup>184</sup>

Cette auto-privation de liberté et cette angoisse de déranger rappellent un extrait d'entretien tiré du chapitre consacré au bruit dans l'ouvrage de Nicole Haumont *Les pavillonnaires* :<sup>185</sup>

« Mes frères appréhendent de venir à la maison... tu nous contractes tous avec ton bruit... ma fille est venue hier avec son mari, hé bien,

---

<sup>182</sup> Céline (25 ans, Grez-Neuville, locataire, habitat collectif, préparatrice en pharmacie).

<sup>183</sup> Céline (25 ans, Grez-Neuville, locataire, habitat collectif, préparatrice en pharmacie).

<sup>184</sup> Céline (25 ans, Grez-Neuville, locataire, habitat collectif, préparatrice en pharmacie).

<sup>185</sup> Haumont (Nicole), *Les pavillonnaires*, Paris, CRU, 1975 (2<sup>e</sup> éd.), 247 p., citation p. 127.

j'appréhende... la première chose qu'ils font le matin... il était huit heures pourtant... ils ont fait marcher le tourne-disque, vous savez, le matin... ça résonne... je leur ai dit : "Écoutez... c'est vrai ! moi, ça me rend folle"... alors... je présume que pour les autres c'est pareil... et à tour de rôle, on se dit : on n'a pas fait trop de bruit, non ? ».

Pour ce qui est de Céline<sup>186</sup>, on peut penser à l'entendre que la perspective d'un habitat pavillonnaire se joue en partie, dans une perspective assez floue encore, par rapport à cette question du bruit, à ces problèmes de voisinage :

« Je n'aimerais pas vivre dans un lotissement, je n'aime pas les voisins. Non, je rigole. Mais je ne sais pas, j'aime bien être au calme, pouvoir faire ce que je veux. Si je veux faire du bruit, ça ne dérange personne comme ça. C'est une histoire de liberté je pense. Il y a toujours des voisins qui ne sont jamais contents de rien. On ne peut pas faire de bruit, écouter de la musique. Il ne faut pas crier trop fort parce que sinon ça réveille machin qui dort. C'est pour ça que le lotissement, je n'aime pas. »

Elle a davantage apprécié la seconde maison de ses parents, entre autres parce que le jardin était « tout autour ». Mais l'essentiel pour elle était que : « elle était plus grande, il n'y avait pas de voisins, collés. Donc oui, ça changeait plein de choses. » Cependant, elle était dans un lotissement.

Globalement, son rejet plus confus des lotissements s'appuie sur deux aspects. L'un rejoint la problématique du voisinage : à l'idée d'habiter une maison isolée, elle réagit immédiatement : « oui, même au fin fond de la campagne, ça ne me dérangerait pas. Au moins, je pourrais faire ce que je veux. » L'autre concerne le style d'habitat et peut-être le marquage social associé ou au sentiment que procure l'environnement immédiat du logement. Pour elle le lotissement est synonyme non seulement de banalité des formes et des vies, mais aussi de vie dépendante du travail. « C'était juste au-dessus des mines d'ardoise, donc c'était pratique pour mon papa pour aller travailler. [...] La maison de mes parents, c'est une maison de lotissement banale. [...] Non, je ne sais pas, c'est une maison comme une autre. J'ai vécu une enfance comme une autre. »

---

<sup>186</sup> Céline (25 ans, Grez-Neuville, locataire, habitat collectif, préparatrice en pharmacie).

À ses yeux, le lotissement semble s'opposer à ce qu'elle appelle un « village vacances ». Il faut sans doute comprendre par là un village de vacances, un village touristique et non un village vacances type VVF.

*« Qu'est-ce que vous appelez quelque chose qui ressemble à un village vacances ?*

[Elle rit] C'est un endroit où on n'a pas du tout l'impression de travailler. [<sup>187</sup>] Je ne sais pas comment dire en fait. C'est calme, c'est des petites maisons anciennes, qui ont chacune un charme, un style différent. Ce n'est pas un lotissement où c'est toutes les mêmes maisons. C'est vraiment des vieilles maisons, elles sont toutes différentes les unes des autres et puis il y a des arbres, des animaux, voilà ! Il y a l'eau, c'est mignon.

[...] Ce que j'aime bien là-bas [dans un quartier d'Angers qui ressemble, dit-elle, à la campagne], c'est le cadre, d'abord, ce ne sont que des maisons super belles, et il y a beaucoup de petits jardins, même communs. C'est super agréable, on a vraiment l'impression d'être un peu dans un village vacances en fait. Donc c'est sympa.

[...] Eh bien Grez-Neuville, c'est super mignon. C'est un peu un village vacances. Il y a un peu de gens l'hiver, il y a plus de monde l'été. C'est super calme. Le cadre est joli. C'est la campagne, quoi. »<sup>188</sup>

Ainsi Céline est conduite par ses critères résidentiels à s'éloigner encore plus loin de la ville, du milieu de vie urbain, parce que tout ce dont elle voulait se démarquer par rapport au mode d'habiter de ses parents et qui a participé à déterminer le sien était plus ou moins lié à une proximité physique et sonore des voisins ; cette proximité est vécue comme une contrainte, une privation de liberté malgré des expériences ultérieures pourtant rassurantes. Elle ne rejette pas cette « campagne », ce milieu où elle a grandi. Au contraire, elle rêve d'une campagne qui serait encore plus attrayante par ses qualités esthétiques et ludiques.

---

<sup>187</sup> Nous reviendrons par la suite sur cet idéal d'un lieu de résidence qui contraste avec le travail et se rapproche du lieu de vacances.

<sup>188</sup> Céline (25 ans, Grez-Neuville, locataire, habitat collectif, préparatrice en pharmacie).

Ce premier contact avec les considérations habitantes de Céline, qui n'ont rien d'exceptionnel, nous donne au fil de l'entretien un premier aperçu des liens qui peuvent raccorder les expériences passées avec la manière de vivre et d'apprécier l'espace résidentiel. Ensuite, l'influence qu'exerce l'appréhension du milieu de vie sur celle du logement est apparente. Enfin, le récit de Céline montre que pour saisir la signification d'une phrase à la fois simple et si péremptoire que « Moi, je ne suis pas une fille de la ville », l'approche biographique est éclairante. Il apparaît effectivement que la sensibilité habitante générale de Céline prend appui sur une série d'« affinités électives » vis-à-vis des lieux et des milieux de vie qui se répercute aussi bien sur la manière dont elle appréhende et apprécie leurs contacts, que sur les stratégies spatiales et notamment résidentielles qu'elle met en place.

Le terme d'« affinités électives » est tiré du roman éponyme de Goethe paru en 1809<sup>189</sup>. C'est à Sophie Bonin<sup>190</sup> que nous empruntons cette transposition dans le registre de la géographie. Goethe a lui-même extrait l'expression du vocabulaire technique des chimistes pour décrire l'attraction non plus de certaines substances, mais de certains individus pour d'autres. Avec cette métaphore, apparaît à la fois l'idée d'attraction irréprouvable et celle de préférence sélective. « On se croit désormais autorisé à employer l'expression d'affinité élective parce qu'on dirait en effet qu'une relation a été préférée à l'autre, que l'une a été choisie plutôt que l'autre », dit le capitaine à Charlotte. C'est le second sens que nous privilégions bien sûr en usant de l'idée d'affinités électives pour désigner les préférences que les individus vont marquer à l'encontre de certains lieux. Mais elles ne sont pas figées dans le temps puisqu'elles opèrent des recombinaisons entre éléments jusqu'ici séparés, unis à d'autres composés. Goethe note que si chaque nature est d'abord attirée par elle-même, elle entretient aussi des rapports avec les autres substances. Il y a celles qui s'attirent spontanément, celles

---

<sup>189</sup> Goethe (Johann Wolfgang von), *Les affinités électives*, 1809, réed. Paris, Gallimard, 1997, 345 p., pp. 72-78. La théorie des affinités électives est présentée par le personnage d'Édouard au chapitre quatre du premier livre.

<sup>190</sup> Bonin Sophie, *Paroles d'habitants, discours sur les paysages : des modèles aux territoires. L'évaluation des paysages du fleuve Loire du Gerbier-de-Jonc à Nantes*, thèse de doctorat de géographie de l'Université Paris I, sous la direction d'Yves Luginbühl, 2002, 509 p., p. 42 et suiv.

qui se rebutent comme l'huile et l'eau et celles qui à force de contacts ou par l'intermédiaire d'un médiateur vont se rapprocher, l'occasion faisant les combinaisons. Si à notre tour nous employons cette métaphore en géographie, c'est parce que nous constatons des résonances entre la biographie « géographique » des personnes, leurs comportements électifs et leur bien-être spatial. Le propos se concentre sur l'origine de ces affinités électives en matière géographique. Celles-ci vont attirer certains vers tels lieux et d'autres vers d'autres, rejetés par les premiers. Elles auront des répercussions sur le choix des lieux (qu'il s'agisse des stratégies résidentielles ou du choix des lieux de récréation), sur les pratiques et usages qui seront faits de ces lieux ; sur l'appréciation des autres lieux qui ne sont pas « élus » ou qui sont habités avec une intensité moindre, comme peuvent l'être des lieux de passage par exemple. C'est pourquoi les discours habitants sur le présent (temps de l'enquête) et l'avenir ont pris forme au moyen d'une mise en récit de son passé par l'habitant lui-même.

L'expérience, l'acquis et le transmis, la mémoire, les valeurs, préférences et goûts, les cultures enfin sont autant de termes qui composent en quelque sorte l'univers matriciel dans lequel va prendre forme et se façonner une sensibilité. Les expériences, prises à la fois dans leur singularité et dans leur succession produisant le parcours, créent une mémoire orientée par le vécu. Par notre condition habitante, la vie se déroule dans l'espace, dans des lieux. La perception de ces lieux est marquée par le vécu de notre expérience passée, par sa mise en mémoire. Mais de quelle manière ? L'habitant établit-il des relations, et lesquelles, entre lieux du passé et lieux du présents ? Dans quelle mesure notre perception et notre appréhension des lieux et de leurs milieux (sphère privée, groupe familial ou amical) sont-elles fonction de ce qu'on en dit dans les discours ambiants (sphère publique), et dans ce qui reste des discours passés et qui s'accumule en strates dans la mémoire collective, sociale ? Ainsi, il en est de même lorsqu'elles expriment des ruptures, des changements brutaux de direction : les logiques du parcours sont à rechercher dans la mesure où elles donnent une cohérence et livrent des clés de compréhension de cet ensemble qu'est le mode d'habiter.

### 3.1.2. Comme une évidence... : être bien là où l'on est habitué

La sensibilité géographique de chacun est une composition personnelle faite d'objets divers allant du plus infime détail à des registres globaux ou plus flous. Ils peuvent concerner des échelles spatiales réduites (une pièce dans un logement par exemple) aussi bien qu'un lieu, une région, un milieu de vie... Confus ou très précis, ces objets de la sensibilité sont évalués pour ce qu'ils sont, pour les usages qu'ils autorisent ou bien pour ce qu'ils symbolisent.

Une chose frappe l'esprit à la lecture comparée des récits de lieux de vie. En matière d'affinités géographiques et spécialement résidentielles, les enquêtés sont nombreux à établir et exprimer un lien de causalité entre l'appréciation voire l'attachement<sup>191</sup> à un lieu ou un milieu de vie, et le fait d'être habitué ou d'avoir été habitué à vivre dans cet environnement précis ou dans un environnement similaire. Ce lien est pour eux une évidence, quelque chose qui va de soi. Pour banal qu'il paraisse, il mérite cependant d'être observé de plus près. Que signifie précisément dans ce contexte le fait d'être habitué ? Quelles significations et quelles implications idéelles et comportementales peut avoir cette évidence aux allures de maxime populaire ?

L'expression « être habitué à » vivre (ou à habiter à, dans, avec) est très fréquemment utilisée par les enquêtés et présentée comme le lien de causalité qui détermine et oriente la relation de chacun d'entre eux à l'espace et plus souvent aux différents types d'espace. En effet, les espaces auxquels les habitants se disent habitués ou pas sont assez rarement entendus dans leur singularité ; il ne s'agit pas de lieux bien distincts. Bien plus souvent, à partir d'endroits précis dans lesquels ils ont vécu, ils isolent un certain nombre d'éléments qu'ils jugent caractéristiques ou qui les ont marqués

---

<sup>191</sup> L'attachement est entendu ici au sens psychologique, comme un processus et/ou un état lié à un phénomène de « mémorisation polysensorielle de l'objet d'attachement » d'un ensemble de caractéristiques stables de l'environnement, ayant un impact sensoriel marqué. Il se traduit par l'existence d'un lien « affectif » entre une personne et un autre être vivant ou un objet matériel. La psychobiologie note une apparition précoce au cours du développement de tous les mammifères.

(positivement ou négativement). Ensuite, ces éléments leur permettent d'opérer des rapprochements et des comparaisons avec un grand nombre d'autres – le particulier éclairant des cas plus généraux – appréhendés à l'aune de l'expérience vécue des premiers.

C'est ce qui conduit par exemple Céline à faire un lapsus à propos de son « retour » à Grez-Neuville : « Comme la campagne me manquait, donc je suis revenue à Grez-Neuville. » En fait, elle ne peut guère être « revenue » dans cette commune car elle lui était inconnue avant de visiter l'appartement où elle vit aujourd'hui avec son compagnon. On comprend par la suite qu'elle y a élu domicile pour les charmes des bords de la Mayenne, mais surtout parce que pour elle, c'était retrouver un environnement similaire à sa commune d'enfance, La Poëze. « La Poëze, ça fait à peu près 1 500 habitants. C'est un petit village un petit peu comme Grez-Neuville. » « La Poëze, c'est le même village que Grez-Neuville donc pour moi, ça, c'est la campagne. » Céline n'est pas nostalgique de La Poëze, mais parce que c'est là que s'est déroulé l'essentiel de son expérience habitante, c'est un lieu de référence. Elle recherche dans ses localités de résidence un certain nombre d'aménités qu'elle reconnaît à ce lieu d'enfance : calme, habitat individuel, faible circulation automobile, « petit village ».

« Être habitué » recouvre plusieurs nuances qui rendent compte des sens précis et complexes traduits par les usages des habitants. L'idée de « familiarité » intègre un caractère d'intimité, de connaissance, de confort aussi, et se situe dans le registre de la relation et du sentiment. La question des repères est évidemment essentielle ici. Anne-Marie<sup>192</sup> nous en donne plusieurs illustrations.

« Paris, ça fait peur un peu parce que nous, on connaît pas, donc on est pas habitué. On est complètement paumé quand on y va. Donc, je ne me verrais pas... Je pense que ça me ferait peur quand même d'aller là-bas [pour habiter]. [...] La ville, matériellement, c'est bien. Mais au niveau train de vie [rythme de vie], c'est stressant quand même ! C'est parce qu'en fait nous, on est pas habitué à voir autant d'agitation autour de nous. C'est une vie qu'il faut aussi... Il faut la connaître, il

---

<sup>192</sup> Anne-Marie (35 ans, La Prévière, propriétaire, habitat individuel, chef de cuisine en collectivité).



faut être habitué à... Moi, quand je m'imagine prendre le métro et tout ça... C'est vrai que c'est une habitude tout ça, mais je me verrais mal à toujours courir comme ça. Mais il y a des gens qui y sont habitués et tout va bien. Mais moi, je ne pense pas que ça me conviendrait !

*Et même dans des villes comme Nantes ou Rennes ou... ?*

Ah non, je ne pense pas que... pas pour y vivre ! Mais n'empêche qu'on en a besoin des villes, de temps en temps y aller pour voir...  
Moi j'aime bien. »

Quand à l'idée d'« habitude » également contenue dans l'expression « être habitué », elle se réfère à des pratiques, des usages, des actions répétées. René<sup>193</sup> nous explique que bien qu'il ait envisagé un temps de s'installer à Angers pour se rapprocher de son travail, il s'est ravisé. Deux choses entre autres l'ont finalement conduit à rester à La Membrolle : « Moi, mon grand plaisir, c'est d'aller jardiner, [et ça, je n'aurais pas pu le faire] en habitant en appartement sur Angers [et puis comme j'ai eu] l'occasion de construire très rapidement après mon mariage [...] voilà ! On y est resté ! ». Pour Lydie<sup>194</sup>, c'est en quelque sorte l'inverse. Elle affirme être habituée à la ville : « Ah si, j'aime bien la campagne. J'aime bien me promener à la campagne. Mais non, moi je suis surtout habituée à vivre en ville. Quand j'ai envie d'aller faire un tour dans les magasins, je vais faire un tour. Et puis d'aller au cinéma, je vais au cinéma. »

Comme Alain<sup>195</sup>, les gens sont dans l'ensemble tout à fait conscients de la dimension non pas absolue mais relative et subjective de l'habitude, en même temps que de l'importance de ce regard différencié sur une même réalité.

« Le temps de transport pour les gens, le temps de transport, ce n'est pas tellement pris pour une contrainte. Les gens sont tellement habitués d'être dans leur voiture, même à affronter la circulation et les feux rouges, que pour eux, ce n'est pas trop grave, du moment qu'ils ont encore du temps, du bon temps à passer après, des bons moments,

---

<sup>193</sup> René (57 ans, La Membrolle-sur-Longuenée, propriétaire, habitat individuel, employé bancaire en retraite).

<sup>194</sup> Lydie (47 ans, Angers, propriétaire, habitat individuel, auxiliaire municipale puériculture).

<sup>195</sup> Alain (49 ans, La Prévrière, propriétaire, habitat individuel, agriculteur).

dans la journée, le soir. Ils ne prennent pas vraiment ça pour une grande contrainte.

*Et pour vous, ça vous paraît une grande contrainte ?*

Oh oui, ce serait une contrainte énorme ! Moi, je mets 30 secondes pour aller au travail tous les jours, je ne vois pas comment je pourrais... [...] Moi, j'ai du mal à imaginer qu'on puisse passer une heure dans sa voiture. »

Sous des dehors en apparence d'une grande banalité, les discours des habitants affirment des degrés de correspondance ou d'incompatibilité entre eux-mêmes et des espaces considérés selon leurs qualités. Ils apprécient, sont attachés ou aiment certains profils topiques et médiaux et pas d'autres ; on peut parler alors de préférence, d'inclination, d'attachement. L'objet de leur sensibilité peut non seulement être une caractéristique topique floue mais néanmoins récurrente en matière d'habitat comme le calme, mais aussi porter sur des éléments matériels précis comme l'étage auquel est situé le logement. Il est donc question du lieu comme du type de milieu de vie.

« [Régis] C'est pas être tranquille, mais on aime bien être au calme.

[Caroline] Oui le calme, moi j'ai toujours été habituée. En campagne, là, on est en... [...]

[Régis] : Monter les courses tout le temps...

[Caroline] Et les enfants... !

[Régis] Disons que quelqu'un qu'a été habitué... Mais nous, on a pas été habitués à monter en étage et compagnie. S'il faut monter pour voir quelqu'un, pas de problème, mais de là à y vivre... Ça nous brancherait pas.

[Caroline] Ah ! Pas du tout non ! »<sup>196</sup>

Avoir été habitué ou pas à tels et tels éléments du cadre de vie par le biais une expérience prolongée ou répétée va expliquer, voire déterminer selon eux leurs propres stratégies résidentielles, leur bien-être habitant et les valeurs en matière d'habitat et de milieu de vie.

---

<sup>196</sup> Régis (34 ans, Grez-Neuville, HLM, habitat individuel, cantonnier), et Caroline (34 ans, Grez-Neuville, HLM, habitat individuel, assistante maternelle).

C'est « parce que » ils ont été habitués à en disposer, que Nicole<sup>197</sup> et son époux ont éprouvé l'« envie » d'avoir un jardin. Nicole : « On avait peut-être envie d'un jardin quand même. Parce qu'on a toujours eu quand même dans notre enfance des jardins. Je crois que pour nous, c'était un peu plus sympathique, mais c'est vrai que c'est un peu plus de travail, a posteriori. » Avec c'est mieux que sans, c'est « plus sympathique » malgré les contraintes inhérentes. Il s'agit bien ici d'un jugement de valeur personnel découlant d'expériences positives et non de l'affirmation d'une valeur absolue, générale.

De la même façon, Régis et Caroline aiment ce à quoi ils ont été habitués, et inversement : « on aime bien être au calme », « Oui le calme, moi j'ai toujours été habituée ». Le calme est ici associé à la « campagne » elle-même caractérisée entre autres par un accès de plain-pied au logement. Elle s'oppose par là à l'habitat urbain où il faut « monter en étage et compagnie ». Eux aussi estiment que c'est leur expérience, avec peut-être l'idée d'habitation<sup>198</sup>, d'acclimatation, qui a en quelque sorte modelé leur appréciation des caractéristiques des différents environnements, milieux résidentiels.

L'utilisation plus fréquente du passé composé et/ou de participes passés indique la persistance dans le temps présent d'une « habitation » parfois très ancienne et qui n'exige pas toujours une pratique contemporaine pour persister et rester active. Même une longue interruption de cette présence sans reprise ne semble pas être un obstacle à ce sentiment d'être habitué et qui génère une faveur susceptible de se traduire ultérieurement dans le comportement. C'est le cas par exemple avec Nicole qui recherchait une maison en ville avec un jardin, alors qu'elle s'en était passée pendant quinze ans.

Le fait d'être habitué, d'avoir été habitué aussi, de même que le vécu de l'habitant sont parmi les déterminants les plus centraux de la sensibilité habitante, donc de la relation géographique ; ceci est pour les enquêtés une évidence. Être habitué ne suffit pas à s'attacher un lieu ou un milieu si la charge mémorielle de l'expérience passée est trop

---

<sup>197</sup> Nicole (50 ans, Angers, propriétaire, habitat individuel, rhumatologue).

négative, trop désagréable. En revanche, si les aspects positifs et négatifs s'équilibrent ou basculent en faveur du lieu, les premiers sont projetés comme éléments à rechercher et les seconds sont ignorés ou minorés.

Si l'attraction ou la répulsion vis-à-vis de certains aspects des milieux de vie peuvent porter sur des objets accessoires, elle accompagne assez souvent des contenus forts. « Être habitué » peut dénoter l'« accoutumance », au sens d'acclimatation, mais aussi de dépendance. Les habitants suggèrent l'idée de conformité, c'est-à-dire d'adéquation « naturelle » faisant correspondre la nature d'un être et la nature d'un lieu. En réalité, dans l'idée d'un « milieu naturel » qui leur serait idoine, ils ne se réfèrent pas à l'inné mais bien à l'acquis puisque fondé sur leur expérience. Voici plusieurs exemples pour rendre compte de ces différentes colorations du lien habitant, que l'on pourrait rassembler en trois groupes. Dans les combinaisons homme-lieu « naturelles », le bien-être est en quelque sorte garanti. « J'ai toujours été en ville. Et mes parents habitaient en ville. C'est aussi quelque chose qui est en moi de par l'enfance, peut-être je ne sais pas. Mais j'aime bien... J'ouvre ma fenêtre, il y a de la vie. Pas forcément des arbres, mais une vie. C'est ce qui me plaît, c'est ce côté mouvement. »<sup>199</sup> D'autres associations peuvent être envisagées, mais au prix d'une adaptation réciproque. Ainsi, pour Marc<sup>200</sup> :

*« Si c'était à refaire aussi ou si c'était possible, est-ce que tu te verrais habiter à la campagne près d'une ville ?*

Oui... Mais enfin... Quelle que soit la ville ? Je me verrais... Mais je pense que ça ne marcherait pas, donc non. (Il rit)

*Et dans une ville moins importante que Paris ?*

Ah non ! (Il rit) Non, ce que je vois, éventuellement, c'est vivre à la campagne-campagne, bon, ça d'accord, éventuellement. Quoique... J'ai des doutes là-dessus. Mais alors une ville moyenne ou une petite ville, alors là, non ! Une ville moins grande... Oui je me vois habiter dans une grande ville, et encore il n'y en a pas des milliards. »

---

<sup>198</sup> Nous développerons le processus d'« habitation » à un lieu et un milieu de vie au cours du chapitre suivant.

<sup>199</sup> Monique (52 ans, Angers, propriétaire, habitat collectif, femme au foyer).

<sup>200</sup> Marc (45 ans, Paris, locataire, habitat collectif, créateur artistique).

Enfin, on trouve les alliances inconcevables, si ce n'est sous le signe de la résignation. On s'en « accommodera » alors faute d'avoir le choix mais un mal-être certain ou un sentiment de n'être pas vraiment chez soi dans ce milieu de vie continueront de planer.

« Moi je pourrais pas aller vivre à Angers. Je ne pourrais pas... Pourquoi ? Parce qu'il y a trop de monde. On est tous collés [...] Et puis habiter au 10<sup>e</sup> étage, c'est pas mon... Non, non, non. Peut-être à notre retraite, mais pour l'instant... Non, pas en étage... »

Comme ici avec Caroline<sup>201</sup>, un milieu non conforme à l'habitant peut demeurer inhabitable malgré une certaine familiarisation ou encore susciter des représentations ou des souvenirs sensoriels si négatifs que l'habitant n'envisage pas l'habitation comme entrant dans l'ordre du possible, sauf s'ils y sont contraints. Pascal<sup>202</sup> nous dit :

« Moi je pourrais pas vivre comme ça. Si j'étais obligé ! Bon, même à Angers... J'aurais fait contre mauvaise fortune bon cœur, mais ce serait vraiment contraint et forcé. »

En effet, si la presque totalité des enquêtés a une idée bien arrêtée des lieux et des milieux qu'elle estime habitables, elle reconnaît aussi qu'elle se résignerait à habiter l'inhabitable, « s'il le fallait », si elle y est contrainte.

On peut prendre la mesure de l'importance qu'occupe le plus ou moins grand bien ou mal-être provoqué par le contact homme-lieu ou homme-milieu. Selon les personnes, certains profils de milieux de vie leur semblent compatibles avec ce qu'elles sont et font partie du possible tandis que d'autres (mi)lieux sont totalement exclus, n'évoquant que du mal-être.

Dès lors qu'un habitant évoque son adéquation ou inadéquation avec tel lieu, tel type de milieu, le propos est traversé de façon presque systématique de mentions de l'ordre du bien et du mal-être, de la sensation physique et corporelle. On pensera bien sûr à ce

---

<sup>201</sup> Caroline (34 ans, Grez-Neuville, HLM, habitat individuel, assistante maternelle).

<sup>202</sup> Pascal (46 ans, La Membrolle-sur-Longuenée, HLM, habitat individuel, ouvrier d'usine).

qu'Armand Frémont disait à ce sujet<sup>203</sup>. C'est plus spécialement ce qui tourne autour du mal-être et du malaise qui est révélé et vient étayer le refus, le rejet, l'aversion parfois d'un habitant pour un certain milieu de vie. Parmi les figures de milieu suscitant des descriptions de sensations désagréables, d'incompatibilité, si ce n'est de malaise, on trouve bien sûr Paris.

« À Paris : ah non. Je suis malade à chaque fois que je vais à Paris. La foule m'opprime. Ça me donne mal à la tête. Oui, j'y suis allé souvent, pour le travail. Je dormais à l'hôtel. »<sup>204</sup>

Si Paris est bien l'incarnation suprême de la ville dans ses aspects les plus attractifs comme les plus répulsifs, il faut se méfier de la caricature. Beaucoup apprécient sincèrement de visiter Paris de temps à autre, ou d'y séjourner. Pour autant ils ne désirent pas y résider, faire partie de ses habitants permanents car ils ne se reconnaissent pas en eux, au même titre d'ailleurs que ceux des plus grandes villes ne parviennent souvent pas à s'imaginer bien vivre dans d'autres contextes.

Gérard<sup>205</sup>, résidant à Angers, est régulièrement amené à se rendre à Paris, qu'il connaît donc un peu et pour laquelle il n'a pas d'aversion particulière. Pourtant, lorsque nous évoquons rituellement la possibilité du « nouveau départ » habitant, il évoque spontanément la capitale et répond :

« Certainement pas à Paris, ça, c'est clair ! Parce que je crois que je n'arriverai pas à vivre là-dedans ! J'aime bien Paris pour y passer, mais pas pour y vivre, non ! Non, je ne pourrais pas vivre à Paris. Je me dessécherais, c'est une vie de fou, c'est une ville extrêmement polluée. »

Quant à Pascal<sup>206</sup>, il nous dit : « Oh ! Moi, une journée, ça me suffit ! Je deviens fou furieux là-dedans. Non, non... Nous, enfin moi je ne suis pas fait pour ça. »

---

<sup>203</sup> Cité dans le chapitre 1. Frémont (Armand), *La région, espace vécu*, op.cit.

<sup>204</sup> René (57 ans, La Membrolle-sur-Longuenée, propriétaire, habitat individuel, employé bancaire en retraite).

<sup>205</sup> Gérard (64 ans, Angers, propriétaire, habitat individuel, technicien électricité en retraite).

<sup>206</sup> Pascal (46 ans, La Membrolle-sur-Longuenée, HLM, habitat individuel, ouvrier d'usine).

La ville a une influence néfaste sur lui, sur son équilibre psychique et nerveux. La locution adverbiale « là-dedans », utilisée par Gérard comme par Pascal, traduit un sentiment d'enfermement, d'être dans un milieu clos. Ce dernier ajoute : « J'ai l'impression d'étouffer en ville. [...] Ah non ! Les voir courir partout, moi, ça me... Ça m'énerve en plus. »

René<sup>207</sup> qui habite La Membrolle mobilise également, à propos d'Angers cette fois, le registre de l'enfermement, mais aussi celui du stress :

« C'est simple. Quand on s'est marié, on a cherché un logement sur Angers. On n'a pas cherché beaucoup parce qu'on a très vite compris qu'on ne pourrait pas vivre en ville. Ça nous aurait stressés. Vivre enfermés dans un appartement, non ! On ne voyait pas ça. Ça ne correspondait pas à notre style, à notre façon de vivre. »

Plus généralement, René nous dit l'incompatibilité de son habitus avec la ville.

Si la sensation de l'enfermement se rapporte plus fréquemment aux centres-villes, elle peut tout aussi bien être produite par « la campagne ». Marguerite nous dit par exemple : « Être enfermée dans une campagne loin de tout, là je pense que je déprimerai. J'ai besoin de voir du monde, même si je ne les connais pas, j'ai besoin de voir du monde ! » Quant à Viviane, elle nous raconte : « Eh bien, pour la première fois cet été, nous sommes allés en montagne, l'été. Mon mari et Florian, l'aîné, se sont vraiment régalez. Moi, j'ai le sentiment d'étouffer. Je n'ai pas... Je ne me sentais pas très bien. »

En général, le mal-être mêle souvent malaise corporel et psychique, mais aussi parfois malaise social.

*« Et si tu devais vivre dans un autre quartier de Paris, où est-ce que tu irais de préférence ? »*

Déjà, je préférerais un quartier un peu populaire, c'est sûr. Les quartiers trop chics, non, je ne sais pas ce que j'y foudrai ! Ça m'emmerde un peu. [...] C'est pour ça d'ailleurs que je préfère le

---

<sup>207</sup> René (57 ans, La Membrolle-sur-Longuenée, propriétaire, habitat individuel, employé bancaire en retraite).

centre de Paris. D'abord parce que vraiment c'est dans ma culture ; mais je n'aurais pas pu vivre dans un HLM, c'est clair et net. Je serais devenu neurasthénique, c'est sûr. J'aime bien tous les quartiers, mais pas spécialement pour y vivre. Je me sentirais mal au Trocadéro, tu vois. Avenue de la Grande Armée, pareil. Je n'ai pas besoin de ça. [...] Mais je n'aime pas les villes de province en tout cas. Parce que je suis parisien ! Je me souviens étant gamin être allé à Bordeaux, à Lyon, ça m'a déplu. »<sup>208</sup>

De même, les représentations de la ville comme de la campagne en tant que milieux de vie se fondent à la fois sur des souvenirs d'expériences vécues et des fantasmes culturellement constitués.

Deux sortes d'expériences habitantes semblent alors avoir une influence particulière sur la sensibilité : les primo-expériences (et plus généralement enfantines) d'une part, les plus longues d'autre part. Pour les enquêtés, le milieu géographique dans lequel ils ont grandi, sinon évolué pendant un grand nombre d'années, est d'évidence celui qui leur convient. C'est donc « tout naturellement » qu'il leur semble qu'ils ont ou vont se sentir mieux, plus à leur aise, plus à leur place aussi, dans un milieu identique sinon similaire ou approchant. On glisse alors jusqu'à rejoindre d'une part l'habitus, et même la complexion, le tempérament, la nature de l'habitant, et d'autre part l'identité.

« À l'époque [René venait juste de se marier], je travaillais sur Angers. Et on préférerait rester en milieu rural. On a cherché au départ à habiter sur Angers et puis moi, j'ai pensé que je ne pourrais pas vivre dans un appartement, parce que je suis fils d'agriculteurs et j'aime les grands espaces et la verdure [il rit]. Donc voilà ! »

Pour René<sup>209</sup>, la sensibilité en matière de milieu de vie tient aux origines agricoles, tandis que Françoise<sup>210</sup>, fille d'agriculteurs également, évoque directement sa trajectoire où se confrontent ses expériences « en pleine ville » et « à la campagne ».

---

<sup>208</sup> Jean (58 ans, Paris, locataire, habitat collectif, ébéniste).

<sup>209</sup> René (57 ans, La Membrolle-sur-Longuenée, propriétaire, habitat individuel, employé bancaire en retraite).

<sup>210</sup> Françoise (49 ans, Grugé-l'Hôpital, propriétaire, habitat individuel, femme au foyer).



*« Et la ville vous manque ?*

Je crois que je pourrais plus, j'aime vraiment ma vie à la campagne, je prendrais dur à habiter en pleine ville. C'est curieux, je trouve ça bizarre parfois. [...] Mais, on est tous les deux nés à la campagne, j'ai vécu mon enfance dans un petit village. Tout jeune déjà, on a été habitués... Dans un contexte rural. [...] Oui, à Angers, au début, six mois sans travailler, dans mon appartement, c'était un peu dur.

*La maison, c'était important pour vous ?*

Oui, c'est sûr. On vivait très mal l'appartement, on partait tous les week-ends. Pourtant un F4, mais le jardin nous manquait énormément. On avait été élevé en campagne, habitués toute notre enfance à vivre dehors, tout le temps. On allait à l'école à pied. »

Chez Françoise comme chez René, l'identité et les affinités habitantes ne font que transparaître. Elles sont clairement affichées par Isabelle et même revendiquées par Florence. L'une se dit « campagnarde », l'autre « Parisienne » ; elles nous transmettent quelque chose d'elles-mêmes en nous parlant de leur identité géographique. Florence<sup>211</sup>, invitée à quitter les lieux par son propriétaire, commence ses recherches.

« Je cherche plutôt dans le quartier. Parce que je me suis aperçue que j'aime... Bon ça fait 18 ans que j'habite là... Et que j'aime bien ce... Enfin, j'aime Paris ! Avant tout, j'aime Paris et je veux pas habiter ailleurs qu'à Paris. Parce que j'en profite beaucoup, moi je suis une... Je pense que je suis une vraie Parisienne, je profite beaucoup de Paris, je vais beaucoup au théâtre, beaucoup au cinéma. [...]

Moi je sais, ce que j'aime ici c'est que je suis en plein centre de Paris, c'est ce sentiment d'être dans le centre de Paris, d'être près de tout. Je veux dire, y'a les cinémas, y'a le théâtre de la Bastille [sourir devant l'ampleur] c'est très urbain. Moi je suis vraiment une urbaine. J'aime la campagne, mais ça va un peu. »

Isabelle<sup>212</sup> a 36 ans, un mari et deux enfants. Elle est agricultrice et habite Grez-Neuville. Au départ, elle voulait être institutrice, mais elle a finalement « dévié », comme elle le dit.

---

<sup>211</sup> Florence (45 ans, Paris, locataire, habitat collectif, Relations Publiques théâtre).

*« Avant de décider d'être agricultrice, vous vous voyiez vivre où ? Plus à la campagne. Ah oui ! Parce que la ville, bon, j'étais bien à la ville [elle a fait ses études à Angers], parce que je me suis bien adaptée. Mais je suis plus quand même quelqu'un... Où il y a de l'espace, où il n'y a pas la foule. Je suis plus une campagnarde, c'est clair ! Donc je crois que même si j'avais été instit, j'aurais essayé de trouver un poste en campagne, pas en ville... Bien sûr, selon les possibilités qui se seraient offertes à moi. Mais je pense que j'aurais été plus à la campagne. »*

Il ne fait pas de doute dans son esprit que la ville (ici Angers) n'est pas un milieu de vie, un environnement qui lui convient, qui est adéquat, approprié (au sens d'ajusté) pour elle. La campagne est son élément : « Non, j'aime mieux la campagne, c'est clair ! ». S'est-elle adaptée immédiatement à son arrivée à la ferme ?

« Ici ? Oui. Et puis déjà, c'est isolé, donc ça m'allait tout plein. Et puis, oui, je me suis plu ici tout de suite, c'est clair ».

Pour Marie-Claude<sup>213</sup>, c'est un peu la même chose. Même si elle se dit parfois qu'il serait plus pratique pour elle et ses trois enfants qui ont entre 8 et 14 ans d'être plus près d'Angers puisqu'elle est actuellement à Grez-Neuville, elle n'est pas pour autant prête à y habiter.

*« Donc ce qu'il faudrait, c'est déplacer la maison et la mettre plus près de leurs copains copines, et de l'école. Là, ça serait l'idéal... Oui. Mais pas en ville, non. Pourquoi ? Parce que je ne suis pas issue de ce milieu-là, en fait, et je... Non, j'aime pas le bruit... »*

Les différents extraits présentés jusqu'à présent montrent le lien étroit dans la sensibilité habitante entre « être habitué » d'une part, le plus ou moins grand bien ou mal-être éprouvé au cours des expériences passées d'autre part, et enfin la présence de tels ou tels éléments ou qualités, jugés caractéristiques des différents milieux de vie. Il y a des

---

<sup>212</sup> Isabelle (36 ans, Grez-Neuville, locataire, habitat individuel, agricultrice).

<sup>213</sup> Marie-Claude (41 ans, Grez-Neuville, locataire, habitat individuel, enseignante).

lieux qui par la suite et tout au long de la vie de la personne vont être le symbole, vont incarner le mal-être, la contrainte ou au contraire le bonheur, la paix...

Beaucoup de choses sont présentes dans l'expression « être habitué », grâce à laquelle les enquêtés expriment le plus spontanément, le plus aisément et le plus massivement aussi leur sensibilité ainsi que leurs préférences habitantes. C'est pour cette raison que nous avons choisi de concentrer les extraits d'entretien autour de ce leitmotiv. Il reste à mettre en évidence les catégories d'objets, les éléments précis auxquels les habitants rencontrés se montrent ou se disent sensibles, ainsi que les contextes relatifs dans lesquels ils sont convoqués.

En tant qu'habitants, à quoi se montrent-ils précisément sensibles ? Selon quelle hiérarchie ? Quelle est la nature des éléments qui constituent le milieu de vie auquel ils se disent « habitués » ?

### **3.1.3. Les objets des sensibilités habitantes**

Un des éléments récurrents des entretiens est la co-présence presque systématique de l'intérieur (le logement pris dans son ensemble le plus souvent) et de l'extérieur. Ce que l'on perçoit du dehors compte autant que la disposition des lieux. Par exemple, on se montre sensible à l'espace disponible dans le logement, à la surface, mais aussi aux bruits de l'extérieur qui pénètrent le logement, ou encore à la vue qu'on peut avoir depuis les fenêtres. Plus fréquemment encore le logement (maison ou appartement) est apprécié pour lui-même autant que pour son environnement immédiat ou plus large. Dans l'appréciation de leur logement, les enquêtés sont nombreux à évoquer l'importance pour eux de la présence végétale aux alentours. Ils soulignent le poids de la configuration bâtie, de l'impression d'être en ville ou à la campagne, impressions laissées par les qualités du dehors. On dépasse là la simple dialectique entre le dedans et le dehors puisque ce sont plusieurs niveaux de dehors qui, associés entre eux et avec le dedans, permettent de qualifier leurs lieux de vie et fondent leur valeur. Voici un exemple de l'étroite imbrication du dedans et du dehors dans la relation de

l'habitant à son lieu de vie. Marc<sup>214</sup> répond ici au sujet de son logement actuel, des motivations et des conditions de son emménagement :

« C'était l'envie, je crois d'avoir plus grand évidemment, mais toujours de conserver... J'étais attaché, comme [Florence], ma compagne, on était attaché à quelque chose à la fois du quartier et puis du cachet. On avait un certain nombre de critères de charme, plus subjectifs qu'objectifs. Moins attentifs aux critères un peu standards du confort [...] Il se trouve qu'ici, le charme venait du passage, de l'ambiance, de l'ambiance de ce passage. Je pense que c'est vrai que c'est ce qui a marqué nos choix d'appartements depuis le début, pratiquement. Avec un écart, quand on est retourné à Ivry dans cet appartement, mais c'était une sorte d'erreur justement. On l'a senti tout de suite et puis on est parti assez vite à cause de ça. [...] Hormis la question de la taille, parce que là effectivement, au bout d'un moment ce n'est plus comparable à cause de la taille. Je dirais que le premier appartement qu'on avait, le petit deux pièces, la même chose à taille équivalente à celui-là, ce serait un endroit où je pourrais à nouveau habiter. Ce serait le seul véritablement. Celui qui est à Ivry, justement non, parce qu'il n'avait pas les qualités de quartier et puis de charme de l'immeuble que moi j'attends d'un appartement à Paris, surtout du quartier, je dirais. Beaucoup plus du quartier, parce qu'en y réfléchissant, c'est le premier critère, qui contraint à la limite, encore plus que la nature même de l'immeuble. »

Nombre d'enquêtés ont spontanément recours aux termes de « ville » et de « campagne » pour exprimer de façon synthétique les types de milieux de vie qui leur conviennent ou non. Mais ce n'est pas toujours le cas. Les éléments, les objets qu'ils associent aux milieux dont ils parlent et qui semblent les définir sont de plusieurs sortes : matériels ou immatériels, physiques ou sociaux, de l'ordre du détail ou plus généraux. Nous les avons donc divisés en deux groupes : ce qui relève de la matérialité et ce qui se rapporte plutôt à des aspects humains (environnement « humain », affect, etc.).

Concernant la matérialité, le type de bâti arrive en bonne place, mais il n'est cependant pas mentionné par les résidents en appartement n'aspirant pas à habiter en maison,

---

<sup>214</sup> Marc (45 ans, Paris, locataire, habitat collectif, créateur artistique).

catégorie somme toute restreinte de la population enquêtée. Le jardin est évidemment bien représenté et associé au type de logement. Dans la plupart des cas, qu'il s'agisse de personnes ayant toujours vécu en maison individuelle ou bien ayant connu la vie en appartement sans en avoir particulièrement souffert, l'argument principal est presque toujours le même.

« Je crois que c'était l'opportunité, un loyer qui devait être correct, sans doute, pour une maison individuelle. On se voyait pas rester en appartement, on avait tous les deux, mon mari, et moi à partir de huit ans, vécu en maison individuelle. Donc je crois que l'appartement ce n'était pas notre... Pour l'enfant qui allait arriver, on avait pas envie de rester. », nous dit ainsi Véronique<sup>215</sup>.

Deux choses relatives à la matérialité sont plus étonnantes. D'une part et pour les personnes s'estimant vivre actuellement « à la campagne », l'espace, la place reviennent assez souvent comme des aménités essentielles, mais il ne s'agit pas de l'espace intérieur. On aurait pu s'attendre à ce que la surface des logements arrive comme un avantage comparatif majeur de la vie à la campagne, il n'en est qu'exceptionnellement fait mention. L'espace désigné est presque toujours extérieur. C'est un espace « vide », « libre » ; il peut être privé quand il s'agit du jardin où les enfants peuvent courir et jouer, où les adultes peuvent se « détendre ». Mais le plus souvent, il est public. Les enquêtés évoquent « l'impression » d'« avoir de l'espace » plus qu'un espace concret, précis. Il semble bien que l'idée d'espace soit fondamentale pour les gens qui habitent « la campagne », autant que l'idée d'avoir « tout à portée de main » rassure les citadins. Cet espace qui est à la campagne et qui fait défaut en ville est là aussi de l'espace vide, des espaces agricoles ou des surfaces non bâties mais aussi des espaces interstitiels. Y sont associés dans le premier cas le fait d'« être au calme », d'« avoir de l'air », etc. Dans le second cas, on se trouve dans le registre de la densité, de la promiscuité humaine et bâtie. C'est ce que nous dit Caroline :

« [À Angers] il y a trop de monde. On est tous collés. Vous voyez comment on est là [à Grez-Neuville] : les maisons. On est quand

---

<sup>215</sup> Véronique (40 ans, Pouancé, propriétaire, habitat individuel, institutrice).

même... On a du terrain, on est assez écartés alors que là-bas c'est vraiment « tac tac tac » [Elle mime des rangs d'oignon]. »

Le refus d'une trop grande promiscuité peut se matérialiser dans les discours sur les escaliers communs qui desservent les appartements. Les escaliers, les étages ou leur opposé, l'accès de plain-pied, sont des aspects remarquables et remarquables des milieux de vie. En ville, dans les immeubles, on a des voisins « tout près » et il y a aussi les escaliers à monter.

Un nombre assez important de personnes évoque ainsi leur présence ou leur absence, comme pratiques et signes distinctifs. Les exemples sont nombreux. Ils concernent bien sûr largement les gens qui vivent maison individuelle aujourd'hui ainsi que ceux qui y aspirent, mais l'étage auquel se situe leur appartement n'est pas toujours indifférent aux résidents d'immeubles. Pour les premiers, l'escalier est unanimement présenté comme un inconvénient, jamais compensé par une conséquence positive éventuelle reconnue par ceux qui ont un temps au moins vécu en étage : la vue. En effet, pour que la vue soit appréciable, il ne faut pas de vis-à-vis. Dans tous les cas, c'est insuffisant et l'idéal demeure la maison, si possible de plain-pied. La référence au plain-pied revient avec une récurrence notable comme une qualité appréciable de l'habitat, l'adjectif « agréable » est fréquent. À l'inverse, on invoque les escaliers à monter pour rendre la pénibilité du quotidien en ville et/ou de la vie en immeuble car beaucoup ont eu au moins une expérience résidentielle en appartement, souvent au moment de la décohabitation, des études et de l'installation en couple. Quand nous demandons à Cécile<sup>216</sup>, 25 ans, si elle envisage de déménager, elle nous répond :

« Ah oui ! Parce qu'ici, c'est quand même au deuxième étage ! Donc j'aimerais bien quand même un rez-de-chaussée ou une maison carrément. Le deuxième étage, c'est bien, mais voilà, c'est chiant quand il y a les courses à monter [elle soupire]. C'est long deux étages, il n'y a pas d'ascenseur. »

---

<sup>216</sup> Céline (25 ans, Grez-Neuville, locataire, habitat collectif, préparatrice en pharmacie).

Cette remarque, qui n'est pas une exception dans nos enquêtes, rend bien l'écart, voire le décalage qui peut exister entre deux référentiels. Ce qui est considéré comme « haut » par une personne « habituée » à vivre en maison et dont l'expérience en appartement, au deuxième étage, marque une nouveauté diffère nettement de celui, parisien habitant comme c'est fréquent dans les immeubles haussmanniens au cinquième ou au sixième étage sans ascenseur et pour qui le deuxième étage ne constitue en aucun cas un étage élevé et au-delà de son seuil de tolérance.

Gérard<sup>217</sup>, 64 ans, a grandi dans un bourg du Choletais, mais a ensuite vécu l'essentiel de sa vie active dans une tour HLM au quatorzième étage. Il a racheté il y a une dizaine d'années à son office HLM un pavillon dans le centre d'Angers et se souvient lui aussi de la pénibilité d'accès des appartements anciens :

« Le deuxième logement, rue du Port de l'Ancre, ça, c'était un peu moins bien, parce que la hauteur... [...] Bon, il y avait quelques commères là-dedans et des trucs comme ça qui nous agaçaient un peu. Et puis la hauteur, il fallait monter à pied. Et c'était des escaliers mal foutus, mal éclairés. C'est fatigant quand il faut tout monter. Et puis, on a eu notre premier enfant là. C'était un peu compliqué avec un gamin de monter le landau, de tout monter. Ça se fait quand on est jeune, mais on ne peut pas dire que c'est formidable. »

Pour cette catégorie de gens, originaires de villages, qui ont vécu en appartement et en ville, il transparaît une certaine idée d'enfermement. Plus exactement, c'est un peu comme si l'effort demandé pour monter décourageait ensuite de redescendre. Gérard dit plusieurs fois : « une fois qu'on était chez nous ». Il y a aussi Serge<sup>218</sup> qui a vécu à Paris : « Et dans le sixième, sixième étage, on est un peu enfermé. Le jour de congé, qui se passe là-haut ou alors que dans les salles de cinéma, à la terrasse de café... [...] moi, c'était pas mon truc. »

Enfin, on trouve aussi ceux qui n'ont jamais habité ni Angers, ni en appartement ; le point de vue exprime alors souvent un rejet en bloc de l'habitat typiquement urbain. Malgré un recours facilité aux clichés dans ces cas-là, il est important d'écouter également Pascal. C'est un exemple flagrant de l'influence de l'ensemble de la

---

<sup>217</sup> Gérard (64 ans, Angers, propriétaire, habitat individuel, technicien électricité en retraite).

<sup>218</sup> Serge (52 ans, Grugé-l'Hôpital, propriétaire, habitat collectif, patron de café)

trajectoire géographique et résidentielle des personnes et de leurs expériences habitantes sur la construction de leur sensibilité, de leur système de valeurs habitantes. On se trouve également ici face aux associations d'idées, aux amalgames qui sont monnaie courante quand il s'agit des catégories de ville et de campagne mais plus généralement en matière d'habitat. À partir d'un élément figurant pour la personne comme un marqueur du milieu de vie, elle peut extrapoler sur bien d'autres dimensions du milieu. Voici ce que nous dit Pascal<sup>219</sup> :

*« Et quels sont les critères... ?*

*Qu'est-ce qui va faire que c'est vivable ou pas vivable à votre sens ? Par exemple déjà, tout ce qui est en HLM, en tour, en building... Du moment que celui d'en dessous ou d'à côté il bouge, vous avez l'impression d'être chez lui... Alors ça déjà, vraiment, zéro ! Ça ne vaut rien ! Et puis être obligé de descendre à chaque fois, de monter, ça, c'est pareil. Non, non ! Il y a des ascenseurs, des choses comme ça, mais non. Là, on arrive, on arrive directement chez nous, ça pour ça c'est bien je trouve. Toujours être obligé de monter, toujours faire attention de ne pas faire de bruit... ! »*

Ce sont seulement des enquêtés du Maine-et-Loire qui insistent et s'attachent à l'opposition d'accès au chez soi entre habitat collectif et individuel. De surcroît, ils se montrent assez sensibles au fait que les maisons soient de plain-pied, sur sous-sol ou à étage.

« Comme [Philippe] n'est pas pour les escaliers et tout ça... Moi non plus, on s'était dit qu'on allait exploiter déjà tout le bas. Si on a pas assez, on s'est dit que après on irait en haut », ils aménageraient les combles.

La position d'Anne-Marie<sup>220</sup> et de son époux semble être la norme. C'est pourquoi selon nous la longère<sup>221</sup>, bâtiment de ferme en longueur et sans étage qui constitue

---

<sup>219</sup> Pascal (46 ans, La Membrolle-sur-Longuenée, HLM, habitat individuel, ouvrier d'usine).

<sup>220</sup> Anne-Marie (35 ans, La Prévière, propriétaire, habitat individuel, chef de cuisine en collectivité).

<sup>221</sup> La maison longue ou « longère », anciennement la maison des petits paysans (journaliers possédant un petit lopin, métayers, petits exploitants) et des petits artisans. Elle était très répandue dans les zones de pauvreté, en particulier dans tout l'Ouest, une maison étroite, à développement en longueur selon l'axe de



l'habitat traditionnel et dominant de la région, du moins dans sa partie nord-ouest, continue d'être la référence en matière de maison et s'oppose à « la maison de bourg à étage » comme aux immeubles caractéristiques de l'habitat en ville.

Parallèlement au bâti, une seconde catégorie de matérialité est présentée comme partie intégrante du milieu appelant un « besoin », « pour être bien » : c'est le « vivant ». Certaines personnes expriment l'envie si ce n'est la nécessité de vivre avec ou auprès d'éléments, d'êtres vivants, végétaux ou animaux. Pour autant, le désir peut porter sur un représentant d'une espèce : « avoir un chien » par exemple ou « vivre avec les chevaux ».

« J'ai toujours grandi avec des chiens, successifs. Ça ne m'a pas vraiment manqué quand j'étais tout seul ici, mais je commence à y penser au bout d'un moment et puis moi, c'est plutôt les chats donc j'étais très content qu'il me tombe dessus. [...] C'est une espèce de présence... J'ai toujours vécu de toute façon avec une présence animale de toute façon, chez mes parents, chez mes grands-parents aussi. J'étais habitué... Le fait de s'en occuper et puis en même temps de le laisser vivre. »<sup>222</sup>

Dans certains cas, la présence du vivant est conciliable avec un appartement ; il s'agit généralement d'animaux domestiques (chiens, chats, etc.), ainsi que de plantes en pots, quoique bon nombre de personnes estiment inadapté d'avoir un chien en appartement. Dans d'autres cas en revanche, la nature à laquelle ils aspirent renvoie à un ensemble plus vaste et complet à la fois végétal et animal. La nature inspire ces mots à Sylvie<sup>223</sup> :

« La nature déjà. Le calme, les animaux, que ce soient les petits oiseaux que l'on entend le matin quand on se lève, jusqu'aux petits écureuils qui grimpent dans les arbres, les chats, avoir plein d'animaux et puis l'espace, quoi ! »

---

la faîtière, de plain-pied, aux accès généralement en gouttereau, plus rarement en pignon. Lassure (Christian), « L'architecture vernaculaire de la France », *L'architecture vernaculaire*, n°17, 1993.

<sup>222</sup> Sébastien (25 ans, Paris, locataire, habitat collectif, étudiant).

<sup>223</sup> Sylvie (34 ans, La Membrolle-sur-Longuenée, locataire, habitat individuel, employée en assurances).

Alors, la simple proximité ne suffit pas toujours, ils veulent en quelque sorte qu'elle soit à eux. Dans le cas de chevaux par exemple, le vivant ne peut être au dedans. Il est donc essentiel pour ces personnes de disposer d'un dehors privé, rarement envisageable en milieu urbain dense.

« J'ai vu deux aspects à cet achat : (dans le désordre) pouvoir y faire une maison un jour et c'est un lieu où je pourrais mettre des chevaux », nous dit Jean-Marie<sup>224</sup>. Pour Hervé<sup>225</sup> aussi, l'animal fait partie du lieu et le choix du lieu a en partie au moins été pensé par rapport aux chevaux :

« Ensuite, j'ai cherché à m'installer de préférence en milieu rural. Non, pas de préférence, je voulais absolument m'installer en milieu rural et non pas en ville. Donc, j'ai eu plusieurs propositions et Pouancé m'a plu. Cela m'a plu pour la proximité d'Angers, de Nantes, de Rennes... Tout en exerçant en milieu rural et surtout en habitant à la campagne. Parce que j'ai toujours eu une passion, c'est l'équitation. Je monte à cheval tous les jours ou à peu près, donc ça, je ne pouvais pas... En tout cas, pas pratiquer mon métier et exercer ma passion en ville, enfin difficilement. Donc voilà, c'était un choix délibéré. »

Enfin, un troisième groupe de personnes apprécie le contact du vivant, végétal cette fois, mais au même titre que certaines caractéristiques du bâti peu dense. L'appropriation du vivant ou sa possession est secondaire. On se situe davantage dans un registre contemplatif ou alors le vivant participe à l'ambiance du lieu et lui confère une valeur supplémentaire.

La deuxième grande catégorie d'objets des sensibilités habitantes se rapporte à ce qui relève de l'humain. Si l'aspiration ou le profit tiré de la tranquillité et du calme figurent sans doute toujours en tête des arguments à la fois distinctifs et laudatifs de la campagne vis-à-vis de la ville, on rencontre aussi chez les amoureux de la ville, si on peut les

---

<sup>224</sup> Jean-Marie (54 ans, Pouancé, propriétaire, habitat individuel, *driver*, éducateur spécialisé).

<sup>225</sup> Hervé (45 ans, Pouancé, propriétaire, habitat individuel, pharmacien).

qualifier ainsi, l'argument inverse. En voici un exemple avec Linh<sup>226</sup>, qui tient un café restaurant dans le quartier de la Bastille.

« La campagne... J'aime pas. [...] Trop calme.

*Alors Bastille, ça doit aller alors ! ?*

Oui ! Non à la campagne, à sept heures du soir, il y a personne. C'est pas mon style. Quand je serais plus vieille, vers 70 ans, je serais même peut-être encore là. Ça fait un peu un esprit vivant.

*Pourquoi vous n'aimez pas les endroits calmes ?*

Je ne sais pas, j'aime pas être toute seule. C'est tout, être isolée, j'aime pas.

*Votre mari, il est là tout le temps quand même ?*

Même s'il est là, j'aime bien quand on voit tout le temps des gens. Ici, il y a toujours quelqu'un. Il faut que je voie des gens à droite, à gauche. Je ne fais pas les courses tous les jours, je ne sors pas tous les jours, mais j'aime bien que quand je sors, il y a du monde dans la rue.

*Pour la retraite, vous savez où vous voulez vivre ?*

C'est un peu loin, je ne sais pas. Pas le temps encore d'y penser. Rester à Paris, appartement avec balcon. Parce que j'ai besoin de voir du monde, comme j'ai dit. Parce qu'à Paris, on voit facilement du monde. C'est pas pour autre chose, pour la vie, j'aime bien voir des gens à côté. »

Une autre évocation se rapproche de cette appréciation de la vie dans les villes-centres. Elle est contenue dans un terme presque toujours appliqué à la ville : l'« ambiance ».

« La ville, c'est la vie. On voit du monde, on voit la circulation, on écoute la circulation, moi ça ne me gêne pas du tout [...] au contraire, entendre la vie de la ville, moi ça me plaît beaucoup. J'ai l'impression que c'est la vie. »

Ces mots sont ceux de Marguerite<sup>227</sup>. Jean<sup>228</sup> estime quant à lui que dans l'ensemble la province manque d'ambiance :

---

<sup>226</sup> Linh (52 ans, Paris, propriétaire, habitat collectif, patronne de café).

<sup>227</sup> Marguerite (67 ans, Angers, propriétaire, habitat collectif, institutrice en retraite).

<sup>228</sup> Jean (58 ans, Paris, locataire, habitat collectif, ébéniste).

« Je n'aime pas parce que le soir il n'y a plus rien, c'est fini. Et le week-end, c'est pareil. Trop bourgeois, trop sédentaires. C'est une impression que j'ai. Non, il n'y a pas de villes de province... Par contre, j'aime bien Saint-Malo parce que c'est vrai que Saint-Malo c'est toujours vivant. Le soir très tard, le week-end... Pour ça c'est bien. Mais la province, non, ça ne me convient pas trop bien. »

En ce qui concerne les relations sociales, on retrouve la représentation qui oppose la sociabilité et l'interconnaissance en ville et à la campagne. Pierre<sup>229</sup> se remémore les années qu'il a passées en appartement à Trélazé.

« À Trélazé, je n'avais réussi à sympathiser avec personne. Au pire, même à avoir des tensions avec certains. Il y en avait qui faisaient du tapage nocturne... Aucun intérêt ! Vous savez, il ne faut pas croire que la communication, ça marche mieux quand on est plus proche physiquement ou quand on a plein de moyens de communication. [...] Plus vous en avez, moins les gens se connaissent, plus on est anonyme et renfermé sur soi. »

La nécessité d'habiter ici plutôt que là peut être en liaison directe avec la pratique d'une activité ou du moins la possibilité d'une pratique, permise par la proximité de tel ou tel espace dédié, public ou privé selon la nature de l'activité. Nous l'avons vu avec les citations des cavaliers, Jean-Marie et Hervé. Pour ceux qui ne jurent que par la maison individuelle et la campagne, on retrouve l'incontournable jardinage, comme ici chez René<sup>230</sup> :

« Ah oui ! quand j'étais en activité, depuis toujours, quand j'arrivais le soir, je me mettais en short, l'été ou au printemps, et puis tout de suite, j'allais jardiner. C'est pour ça que depuis que je suis retraite, je ne vois pas le temps passer, j'ai toujours des choses à faire.

*Essentiellement dans le jardin ?*

Oui, mais pas uniquement, c'est du bricolage. Mon garage et mon atelier derrière, je l'ai monté, j'ai fait par moi-même. »

---

<sup>229</sup> Pierre (47 ans, La Prévière, propriétaire, habitat individuel, cadre d'industrie).

<sup>230</sup> René (57 ans, La Membrolle-sur-Longuenée, propriétaire, habitat individuel, employé bancaire en retraite).

Du côté urbain, les pendants sont le cinéma et les magasins. Parfois, certaines personnes pensent même les activités de façon opposée, comme inconciliables. C'est le cas d'Yves<sup>231</sup> parce qu'il n'a pas vraiment choisi d'habiter Combs-la-Ville et qu'il rêve de vivre à Paris et de profiter pleinement des activités culturelles, mais aussi parce que ses souvenirs d'enfance relatifs au jardinage sont désagréables.

« On n'en parlera tout à l'heure, quand j'ai eu un jardin ici [à Combs-la-Ville]... Ça, c'était une corvée pour moi ! Parce qu'il y a deux choses que je déteste : c'est le jardin et la cheminée. Parce que la cheminée, c'est le froid. Là, vous parlez de souvenirs d'enfance : alors en Corse, c'est le froid ! »

Enfin, pour Brigitte<sup>232</sup> par exemple, le temps passé dans les transports lorsqu'on est en ville constitue un obstacle, une entrave à la pratique d'activités :

« La ville, c'est le bruit, la circulation, le rythme un peu fou. Et puis, c'est passer beaucoup de temps pour quelquefois faire des choses qui ici, là, ne prennent pas beaucoup de temps. On veut acheter... On a un besoin... Je ne sais pas... Je parle pour le commerce. Ici, hop, on se gare devant le commerce et on y est. En ville, il faut prévoir le parking, ce n'est pas toujours... Et le bruit ! Le bruit et le rythme ou si on se trouve en pleine circulation, on passe beaucoup de temps dans la voiture. Et ça, nous, on est pas très habitués à ça. Mais on s'habitue, parce qu'on va de plus en plus souvent en ville, pour les enfants, mais... Mon mari, c'est... c'est la circulation, le temps passé pour aller d'un endroit un autre. Et ce n'est que Angers ! »

Bien souvent donc, la sensibilité (favorable ou défavorable) qu'une personne va témoigner à l'égard d'un lieu est en quelque sorte sous la dépendance de sa sensibilité au milieu environnant. Celui-ci compte alors davantage que le logement et sa localisation en un point déterminé. Marguerite<sup>233</sup> s'exprime en ces termes à propos de la campagne :

---

<sup>231</sup> Yves (53 ans, Combs-la-Ville, locataire, habitat collectif, professeur IUT).

<sup>232</sup> Brigitte (46 ans, La Prévière, propriétaire, habitat individuel, agricultrice).

<sup>233</sup> Marguerite (67 ans, Angers, propriétaire, habitat collectif, institutrice en retraite).

« Eh bien, pour moi... j'y vais, puisque mon ami, là, il a des amis qui sont à Sens. C'est très joli, je suis très contente d'y aller en week-end, de me promener, comme ça, mais je n'y habiterai pas, pourtant la maison est très jolie. Non, je vous dis, j'ai besoin de sentir la ville près de moi, quand j'ai besoin de sortir, et je ne veux pas me poser la question, me dire, alors c'est vendredi, dans un mois, je vais aller au cinéma. Non ! »

Lorsque l'appréciation du logement lui-même, ni même sa localisation, ne semblent être sous une dépendance « médiale »<sup>234</sup>, c'est-à-dire ici qu'elle n'est pas conditionnée de façon première par l'appréciation du type de milieu de vie (urbain ou rural), elle demeure néanmoins inséparable généralement des aménités immédiatement présentes autour du logement. Il est même fréquent que le logement soit choisi pour son appartenance à un certain milieu de vie, parce que le logement présente une certaine communauté d'aménités avec un type de milieu qui coïncide mieux qu'un autre avec la sensibilité de l'habitant. Si le lieu perd ses aménités qui lui confère les attributs du milieu de vie désiré, il peut perdre son intérêt aux yeux de l'habitant. C'est ce que l'on peut comprendre à la lecture du témoignage de Pierre<sup>235</sup>. Lui et son épouse ont aménagé une baie vitrée et une terrasse pour profiter pleinement de la vue qu'ils ont depuis l'arrière de leur maison, une vue sur une prairie avec des vaches. Pendant un temps, ils ont craint de voir ce terrain construit.

*« Qu'est-ce qui prime pour vous ?*

Le milieu rural, oui, en général. Ensuite cette maison, on a failli partir plusieurs fois. Je vous ai dit qu'on avait, il y a deux ans, regardé tout autour parce qu'on pensait que ça allait nous échapper et que ça allait se construire, donc on ne voulait pas rester ici. Mais une ou deux années avant, on avait aussi songé à ce que je me rapproche de Chalonnes. [...]

*Et votre femme est attachée comme ça aussi au milieu rural ?*

Ouais.

*Elle n'a jamais envisagé ou voulu vivre en ville ou... ?*

À une époque, elle l'aurait peut-être fait, mais je pense qu'aujourd'hui, elle apprécie d'être ici. Quand il a fallu qu'on se

---

<sup>234</sup> Adjectif dérivé du néologisme « médiance » inventé par Augustin Berque pour parler de l'étude des milieux.

<sup>235</sup> Pierre (47 ans, La Prévière, propriétaire, habitat individuel, cadre d'industrie).

démène pour acheter ce terrain, ça n'a jamais été un souci entre nous, pour savoir s'il fallait qu'on le fasse. Pour nous, c'était une priorité. »

### **3.1.4. Lieux et fonctions : un lieu pour chaque temps, un temps pour chaque lieu**

Une personne peut apprécier d'être dans un lieu, s'y sentir bien, cela n'implique pas qu'elle l'estime « habitable » à tout point de vue. Les affinités géographiques ne sont pas absolues ; elles sont déterminées par rapport à un type et un degré d'habiter, par rapport à une fonction régie par un temps et des usages spécifiques. Les gens sont sensibles en général et en toutes circonstances à certains aspects présents dans les milieux de vie, mais ils marquent cependant une nette préférence selon la façon dont il leur semble concevable et admissible pour eux de l'habiter.

C'est ainsi qu'à l'aune de leur sensibilité habitante, les gens apprécient et parfois expriment une vive inclination pour tel lieu ou type de lieu. Il en est ainsi par exemple pour le lieu de vacances. Ses aménités sont définies selon des critères d'activités possibles, d'accessibilité, de climat, de morphologie... qui diffèrent significativement de ceux retenus pour le temps hors-vacances, pour le temps quotidien. Christophe<sup>236</sup> rend bien compte de la barrière que la sensibilité habitante établit entre lieu/milieu de vacances et lieu/milieu de résidence quotidienne.

« C'est un milieu qui reste encore un milieu de vacances. Donc de là à y habiter... Je préfère encore y passer des vacances plutôt que d'y aller pour y habiter. Et, les Moutiers<sup>[237]</sup>, c'est très bien comme lieu de vacances, mais pour y habiter, ça ne me plaît pas. Ça perd de son charme. La mer, ça fait déjà penser aux vacances. Donc y habiter... Et on va aller où, après, en vacances ? Pour moi, c'est des lieux où je suis tellement habitué à dire que ce sont des lieux de vacances, on arrive pas à les penser autrement. Pour moi, je n'irai pas y habiter. Ça me ferait bizarre. »

---

<sup>236</sup> Christophe (29 ans, Grugé-l'Hôpital, propriétaire, habitat individuel, ouvrier d'usine).

<sup>237</sup> Il s'agit de la commune de : Les Moutiers-en-Retz en Loire-Atlantique, près de Pornic.

Ici, l'enquêté reste imprécis sur ce qui doit les différencier, mais il doit y avoir un contraste marqué.

D'autres ont une idée plus nette de ce qui rend le lieu de vacances inhabitable « tout le temps », « toute l'année ». C'est le cas d'Édith<sup>238</sup> qui est une adepte de la montagne, de la marche en montagne. Elle restitue d'ailleurs avec beaucoup d'émotion ce qu'elle aime tant dans ce contact avec un milieu qu'elle ne conçoit néanmoins comme habitable que pour le temps des vacances.

*« Et ça ne vous a jamais tenté non plus de vous installer quelque part en montagne ? Ah non non ! Non, non non non, du tout ! Non, parce que j'aime bien, mais je me dis qu'y vivre tout le temps, ça doit être dur, par contre. Ça doit être dur parce que la montagne l'hiver, ce n'est pas simple. L'été, ça va très bien. Mais d'ailleurs, les montagnards le disent eux-mêmes. Et c'est pour ça que ça se vide, parce que les conditions de vie elles sont quand même très dures. Y a pas que l'aspect paysage. Donc non non. »*

Les lieux de vacances sont estimés par rapport au milieu de vie quotidien, mais aussi à d'autres critères subjectifs d'appréciation. Il y a pour les gens ce qui « fait vacances », ce qui procure la sensation d'être en vacances ou symbolise le « goût des vacances ». Pour Lydie<sup>239</sup>, c'est bien le cas :

*« Pour moi le camping, c'était vraiment des vacances. [...] Et c'est vrai qu'au début, ça m'a manqué. Les premières années qu'on n'en a pas fait, je n'avais pas l'impression d'être partie en vacances. Parce qu'on était tellement habitués à faire du camping ! »*

Il y a également des préférences qui découlent du plus ou moins grand bien ou mal-être éprouvé au contact des milieux, sans que l'on puisse vraiment en déterminer l'origine. Souvenons-nous de Viviane<sup>240</sup> qui contrairement à son mari et son fils n'apprécie pas l'été en montagne :

---

<sup>238</sup> Édith (70 ans, Angers, HLM, habitat collectif, comptable en retraite).

<sup>239</sup> Lydie (47 ans, Angers, propriétaire, habitat individuel, auxiliaire municipale puériculture).

<sup>240</sup> Viviane (40 ans, Combs-la-Ville, propriétaire, habitat individuel, chargée de communication hospitalière).



« Eh bien, pour la première fois cet été, nous sommes allés en montagne, l'été. Mon mari et Florian, l'aîné, se sont vraiment régalez. Moi, j'ai le sentiment d'étouffer. Je n'ai pas... Je ne me sentais pas très bien. »

Pour les vacances comme le quotidien, les habitants ont des jugements très arrêtés sur les caractéristiques des lieux qui conviennent ; et ce, même si comme dans le cas de Christophe, ils ne parviennent pas toujours lors de l'entretien à énumérer ou expliciter ce qui fonde leur point de vue.

En ce qui concerne les lieux de vie principaux ou quotidiens, nous ne discuterons pas ici les termes, nous dirons simplement, à cette étape, que les personnes sont disposées à habiter des lieux ou des milieux jugés par ailleurs inhabitables pour eux sous certaines conditions et notamment à titre provisoire. Marie-Claude<sup>241</sup> s'est ainsi adaptée à la ville, mais « pour un temps » seulement : « oui pourtant j'ai bien aimé, mais je savais que ce serait un moment de ma vie, ça, que ce ne serait pas définitif ».

Habiter l'inhabitable n'est donc pas une perspective à écarter sommairement dans l'ensemble des situations rencontrées dans les parcours de vie ou dans l'exercice observé du choix résidentiel. La durée d'une telle situation entre bien entendu très fortement en considération à ce titre, le degré d'exigence vis-à-vis des lieux et milieux augmentant en fonction de la durée envisagée de l'habitation.

Le chapitre nous a jusque-là permis de mettre en évidence plusieurs éléments. La sensibilité géographique d'un habitant dessine un univers d'appréciation, de désir et de « convenance » vis-à-vis des lieux envisagés par celui-ci comme habitable ou pas. L'habitant est le plus souvent tout à fait conscient du caractère subjectif de ces appréciations, ce qui n'empêche pas de constater que l'orientation de sa sensibilité est fondamentale dans son parcours. Le fait d'être ou d'avoir été habitué ou familiarisé à un

---

<sup>241</sup> Marie-Claude (41 ans, Grez-Neuville, locataire, habitat individuel, enseignante).

environnement ou un lieu précis, mais plus souvent à un type de milieu de vie revient comme un leitmotiv dans les paroles des enquêtés. C'est un facteur d'aisance et donc de bien-être dans les lieux qui peut impulser des stratégies résidentielles suivant une logique de reproduction. La ville et la campagne sont alors pensés comme des milieux de vie désirés ou non et les individus se focalisent souvent à leur sujet sur des configurations physiques générales ou des détails matériels (les escaliers par exemple) jugés typiques. Enfin, nous avons pu constater que selon l'usage que l'habitant veut en faire ou la fonction qu'elle attribue à tel lieu ou tel milieu, sa sensibilité et ses exigences pourront porter sur des aménités différentes.

### **3.2. FORMATION ET DYNAMIQUE DES SENSIBILITÉS**

Lorsqu'on évoque le fait d'avoir été habitué à vivre dans un certain environnement physique et humain, et à certaines pratiques socio-spatiales pour expliquer une inclination pour les milieux de vie similaires ou offrant des ressources semblables, il peut être malaisé de démêler ce qui provient à proprement parler de l'expérience géographique personnelle et ce qui découle de la culture et des valeurs transmises. En effet, le tout semble se conjuguer pour former les contours et les spécificités des cultures habitantes. De surcroît, une fois qu'elle passe à l'état de souvenir, l'expérience est bien souvent déformée, du moins transformée. Nous tenterons ici de reconstituer le processus de formation des sensibilités habitantes.

La sensibilité de l'habitant se fonde et se modèle sur le terreau que constitue son bagage géographique. Ce bagage et ses principales composantes constitueront notre premier objet. Ainsi, il se modifie au gré des expériences personnelles de l'habitant d'une part, mais il comporte aussi des biens « importés » d'ordre culturel. Ensuite, il s'agira de s'attacher plus particulièrement au processus de formation des sensibilités selon deux temps ; celui de l'expérience en cours et de ses implications immédiates et celui de l'expérience achevée et de ce qu'il en reste, c'est-à-dire son souvenir et son empreinte sur la sensibilité habitante.

Il s'agit donc à présent de rechercher d'éventuels profils sinon des « lois », des lignes guidant la structuration des modes d'habiter. Les contours de la sensibilité sont flous, délicats mais aussi nuancés ; c'est pourquoi ils enjoignent de procéder pas à pas.

### 3.2.1. L'expérience elle-même et son vécu

Il y a l'expérience comme fait, comme présence ; c'est un séjour. La succession des séjours forme les parcours, les trajectoires qui ne sont le plus souvent étudiées que superficiellement, ce qui explique qu'elles révèlent peu de choses. Quand on considère les logiques résidentielles, en particulier celles qui témoignent d'un changement de région ou de type d'espace, on ne regarde souvent que le lieu de résidence précédent (à l'image du recensement) et éventuellement le lieu de naissance. C'est selon nous tout à fait insuffisant : on ne comprend pas toujours assez finement les motifs des migrants par manque d'indices sur l'ensemble de leurs expériences et de leurs références géographiques.

Trop rapidement, on peut être tenté de résumer leur démarche à un mouvement de mode ou à une entière soumission au système de contraintes économiques endogènes et exogènes. Il y a ensuite l'épreuve — dans tous les sens du terme — du séjour. Il s'agit à la fois d'apprécier, de connaître une chose par une expérience personnelle, mais aussi de juger ses qualités, sa valeur et enfin de ressentir, d'avoir une sensation, un sentiment. On se trouve, la sémantique l'illustre d'ailleurs bien, dans un champ tant perceptif qu'émotionnel. Le vécu de l'expérience, la manière dont elle est ressentie, représente pour nous, faut-il le rappeler, une dimension cruciale.

Enfin, une fois l'expérience achevée, elle laisse une trace plus ou moins profonde dans la mémoire. Passant à l'état de souvenir, l'expérience subit alors une altération sous l'action mémorielle plus ou moins consciente de l'habitant qui la filtre pour parfois n'en garder apparent qu'un aspect. Edmund Husserl a écrit de très belles pages sur cette question de l'expérience, dont voici un extrait :

« L'expérience, en tant qu'habitus personnel, est la sédimentation des actes accomplis au cours de la vie par la disposition naturelle à épouser ce qui est vécu. Cette sédimentation est essentiellement déterminée par la manière dont la personnalité, en tant qu'elle est cette individualité particulière, se laisse guider par des actes de sa propre expérience, et, tout autant, par la manière dont elle laisse agir sur elle, en les acceptant de son plein gré ou en les rejetant, certaines

expériences faites par d'autres ou certaines expériences transmises. »<sup>242</sup>

La définition de l'expérience par Husserl souligne l'importance de « l'éprouvé » et de l'accumulation des séjours passés. Mais nous avons le souci, dans la conduite des récits de lieux de vie comme dans leur analyse, de montrer que l'expérience est à la fois irrémédiablement particulière dans sa saisie, sa perception et son vécu et indubitablement partagée dans son sens. En voici un exemple concernant Paris, avec le récit par Véronique<sup>243</sup> de sa récente visite de la ville en famille.

*« Et sur Paris, vous aviez dit non. Pourquoi ?*

On apprécie beaucoup, quand on y va pour visiter, on a un ami qui a acheté maintenant sur Clamart, on apprécie le côté culturel finalement. Mais alors la vie... ! On a fait découvrir justement en février aux enfants le métro. C'est fini ! Ils n'en veulent plus ! Ce côté-là, ils ne sont pas habitués. Pourtant on essaye de ne pas tomber dans des heures de pointe, mais ce côté promiscuité, ce côté attente, ce côté odeur aussi... J'ai mon fils aîné qui est très sensible aux odeurs et il trouvait que ça sentait mauvais partout... ! Donc je crois que non, le rythme... Non, on apprécie pour les visites, mais pour y vivre... y vivre en travaillant... En retraite, pourquoi pas quelques mois, les plaisirs de la ville, je ne sais pas. Mais travailler, non, j'ai l'impression que c'est vraiment pas toujours évident. »

Véronique restitue l'expérience humaine comme matériel, plus particulièrement physique et sensorielle de son fils. Elle utilise l'expérience du contact avec Paris vécue par un tiers pour expliquer ce qui lui déplaît dans une hypothétique installation résidentielle dans la capitale ou ses alentours. Elle y insère son propre point de vue et nous montre que la multiplication des séjours ne rend pas la ville plus habitable à ses yeux. Le fait que son fils vive cette mise en présence pour la première fois rend compte de la force et de la brutalité de sa première expérience à elle, mais aussi par là de tous ceux qui sont étrangers à l'univers parisien. De plus, cette citation illustre l'entremêlement de la sensation et du sentiment. Chaque séjour constitue une expérience à la fois unique et partageable, sinon, comme c'est le cas ici, partagée. Pour

---

<sup>242</sup> Husserl (Edmund), *La philosophie comme science rigoureuse*, Paris, PUF, 2003, 4e éd., 96 p.

<sup>243</sup> Véronique (40 ans, Pouancé, propriétaire, habitat individuel, institutrice).

autant, les différentes expériences d'un même endroit par une même personne ne sont pas toujours identiques. Elles peuvent changer de teneur, sachant que la première impression laissée par le contact géographique est souvent très marquante et durable dans le souvenir.

L'expérience est inséparable du vécu et donc du sujet qui la vit. C'est pourquoi on parle d'expérience vécue, il s'agit d'une rencontre entre un homme et un lieu, doublée d'un « ressenti » humain. Nous empruntons ce terme de ressenti à l'une de nos enquêtées car il englobe le sensoriel et le sentiment. Il relie le sujet à l'objet en donnant toute sa place à l'interprétation de l'expérience par l'habitant. En effet, deux personnes ayant vécu la même expérience (même contexte, même lieu, même usage) ne vont pas forcément avoir le même ressenti de l'expérience. Ce différentiel peut les conduire à envisager l'avenir (même si le terme est un peu fort) différemment car leur bagage géographique sera différent, malgré les apparences.

En dépit d'une ouverture significative des travaux des géographes dans ce domaine, la dimension subjective de la relation habitante est encore trop souvent mésestimée aujourd'hui. Il est vrai qu'elle n'est pas quantifiable, qu'elle est difficile à commenter, parfois même gênante, sans compter le fait que recueillir des données fines exige du temps. C'est pourtant cette dimension subjective qui confère une singularité à l'expérience de chacun ou, du moins, différencie les expériences similaires. L'attention portée au vécu favorise aussi la compréhension des comportements géographiques pouvant paraître irrationnels ou illogiques.

La succession des expériences géographiques (résidentielles, médiales, touristiques, etc.) dessine un parcours, une trajectoire. La succession peut être plus ou moins maîtrisée, décidée, mais l'habitant a toujours besoin de restituer, sinon de reconstruire une cohérence d'ensemble. S'il y a rupture, déviation, séparation ou tout autre accident, il cherchera à le combler, à le compenser ; il trouvera des justifications, des explications, un sens. Ce lien, ce fil qui donne une direction à notre histoire personnelle, c'est l'identité, c'est soi.

Elsa Ramos identifie deux grands types de repères à partir desquels on forme chacun sa trajectoire tout en lui donnant un sens : les « ancrages territorialisés » (la maison de famille par exemple) et les « ancrages matériels », qui sont des objets. Les ancrages portent le souvenir des personnes ou des lieux dont on s'est trouvé éloigné ou séparé :

« Les ancrages, qu'ils soient territorialisés ou non, apparaissent comme des soutiens à la cohérence identitaire dans le sens où l'individu fabrique de la continuité dans les séparations, que celles-ci soient d'ordre géographique, affectif ou temporel : des pages se tournent. Ils permettent la gestion dans le présent de ce qui n'est pas [...] ou de ce qui n'est plus [...]. Pour gérer la séparation, le manque, l'individu « bricole » : il s'agit d'une construction personnelle, d'une élection en fonction de ce qui existe pour gérer ce qui n'est plus. »<sup>244</sup>

Nous avons cependant une approche élargie de ces ancrages puisque nous ne considérons pas seulement les lieux, les ancrages forts et fondateurs, mais aussi ceux qui ont une importance moindre ou sont négligés par l'habitant dans son récit, également souvent dans ses souvenirs. De plus, si chacun a besoin d'avoir le sentiment d'une cohérence, parfois c'est la mise en récit suscitée par la rencontre avec le chercheur qui fait apparaître la logique. De ce fait, cela peut parfois être rassurant quand la personne n'avait pas conscience de cette logique sous-jacente. « Je retrouve des choses avec vous, en les mettant bout à bout, ça paraît plus logique », s'étonne une enquêtée<sup>245</sup>. Mais le récit chrono-biographique peut aussi parfois déstabiliser, en faisant ressurgir des expériences ou des souvenirs douloureux et/ou enfouis ; il peut encore éclairer le cheminement socio-géographique sous un jour que la personne estime défavorable ou décevant pour elle.

Plusieurs des extraits d'entretiens présentés jusqu'ici ont déjà mis en évidence le caractère décisif du vécu des expériences passées sur l'orientation des choix et des comportements à venir. D'une part, le contexte affectif et plus spécialement sentimental d'une expérience géographique pourra influencer directement sur la relation au lieu. D'autre part, intervient un autre aspect du vécu géographique, le registre du bien ou du mal-être, déjà évoqué.

---

<sup>244</sup> Ramos (Elsa), *L'invention des origines, sociologie de l'ancrage identitaire*, Paris, Armand Colin, 2006, 221 p., p. 51.

<sup>245</sup> Monique (52 ans, Angers, propriétaire, habitat collectif, femme au foyer).

### 3.2.2. Apports culturels

La valeur qu'un habitant confère à un lieu résulte de la rencontre entre différentes valeurs. Elle est le fruit d'une appréciation singulière et subjective qui peut être éclairée par l'exploration du parcours et de la sensibilité géographique de l'habitant. Mais elle découle également de valeurs qui sont pour certaines très largement partagées (sociétales, marchandes, physiques et fonctionnelles) et moins pour d'autres, comme des valeurs familiales, éducatives, affinitaires.

L'angle de vue adopté ici est l'analyse de l'intégration des différents registres de valeurs au sein de la sensibilité de l'habitant. Pour que les valeurs sociétales ou autres soient intériorisées au point de se traduire dans le comportement habitant, l'individu doit se positionner par rapport à elles afin qu'elles coïncident avec ses valeurs propres et que soit assurée la cohérence du système de valeurs dans son ensemble.

Le chapitre précédent a permis de montrer que les horizons et le contenu de la territorialité a subi une mutation qui est allée de pair avec une évolution significative voire un renversement d'un certain nombre de valeurs géographiques. L'espace rural a changé de physionomie et ses valeurs sont presque inverses de celles des années d'après-guerre. Pour Édith<sup>246</sup>, née en 1934, la vie à la campagne est considérée comme une vie agricole, une vie difficile, même dans les villages environnants. La ville, en l'occurrence Angers, était et reste pour elle un lieu d'espoir, le lieu d'une vie meilleure. On voit dans le passage suivant les origines du processus qui l'a peu à peu conduite en ville :

« J'ai le souvenir d'une agriculture qui ne paye pas, qui ne permet pas de vivre. Ce souvenir de ne pas vivre de ce que l'on fait m'est toujours resté. Mon frère aussi d'ailleurs. J'étais l'aînée. Raymond était comme moi, ça ne l'intéressait pas. Et c'est mon jeune frère, qui ne l'a pas connu, qui aurait été plus intéressé par la ferme. Alors, de là, on est parti [en 1949] à Breuil-Chaussée, pour ce commerce qui n'a pas marché. Et mon père, là... Alors là, je n'ai pas de souvenirs tellement intéressants. C'était un petit bourg, on vendait mal, enfin, c'était une

---

<sup>246</sup> Édith (70 ans, Angers, HLM, habitat collectif, comptable en retraite).



erreur... On n'est pas resté là et ça ne m'a pas du tout donné envie de faire du commerce. On est arrivé à Bressuire [en 1951], mon père est entré aux Deux-Lots, une usine de conserve qui n'existe plus maintenant. Et c'est là que j'ai commencé de travailler en teinturerie. »

C'est sa propre expérience inscrite dans une époque et un type de territoire qui a modelé la sensibilité de cette habitante et développé son attachement à la ville en général et à Angers en particulier, qu'elle ne voudrait quitter à aucun prix. C'est pourquoi quand on lui demande d'où elle se sent aujourd'hui, Édith répond :

« Ah ! Angers ! Angers ! Ah oui oui ! Ah oui, quand même ! Je vous dis, ça fait bientôt 50 ans. Si si, je me sens bien dans Angers ! Et si vous voulez, je n'ai pas gardé un bon souvenir des Deux-Sèvres, compte tenu de cette ferme. Heureusement que ma mère se débrouillait, mais on vivait vraiment chichement. »

Aujourd'hui, s'il y a toujours un déficit d'emplois dans les zones rurales, l'automobile et les possibilités de navettes qui existent désormais ont très largement modifié la donne. Et c'est plus souvent l'espace urbain qui fait l'objet d'une critique en termes de cadre, de rythme et de conditions de vie. C'est lui qui est vu comme un milieu de vie difficile, avec sa proche périphérie, symbole de pauvreté et d'isolement social. Bien d'autres catégories d'espaces ont ainsi subi un glissement dans leur appréciation collective : prenons par exemple le cas du Sud-Ouest dont l'image a été valorisée même hors des zones proprement viticoles grâce au tourisme, aux implantations industrielles planifiées, ou encore à son climat. Les anciennes régions industrielles du Nord et de l'Est quant à elles ont subi une dégradation de leur image de marque difficilement compensée par un attrait paysager ou climatique.

Pour l'habitant, on peut identifier au moins trois types de temps qui influent de la sorte sur sa sensibilité et ses choix en matière géographique. Il y a bien sûr le temps biographique, mais celui-ci est en partie dépendant de plusieurs temps sociaux : ceux liés au cycle de vie ou encore aux rythmes sociaux (horaires de travail, vacances, etc.). On trouve aussi à une échelle macroscopique le temps sociétal ou historique : d'ordre général, il intervient sur les autres, en ce qu'il est un porteur des normes qui définissent

ces temps sociaux précis (cycle de vie, rythmes sociaux...), ainsi que d'autres dimensions qui interfèrent sur les modes d'habiter comme la place de l'enfant dans la société et la maison, l'organisation de la sphère domestique<sup>247</sup>, la place du travail, etc. Ces normes peuvent concerner aussi l'habitat et sa forme. Quand les premiers HLM ont accueilli leurs habitants, ils ont représenté un mieux social incontestable. Gérard<sup>248</sup> se souvient :

« C'était des vieux immeubles. Là, c'était encore... il y avait juste un point d'eau dans la cuisine sur un évier et c'est tout ce qu'il y avait comme sanitaires. Et les toilettes, collectifs ! au demi étage ! Pas de chasse d'eau ! [Il rit]. Il y avait un broc d'eau. Ce n'était pas terrible tout ça ! Mais bon, c'était comme ça à l'époque. Le logement collectif, Belle-Beille et tout ça, ça existait à l'époque, mais ce n'était pas possible d'avoir des places. Il manquait de logement. Comme à Angers, pendant la guerre, il y a eu quand même pas mal de logements détruits, il y avait des logements insalubres. Les logements qui ont été faits aussitôt la guerre, ils ont été envahis tout de suite par la population d'Angers. Et les gens qui arrivaient de la campagne pour aller chez Bull, ils voulaient tous un logement à Belle-Beille. Donc il a fallu qu'on attende longtemps avant d'avoir un logement convenable. On est arrivée en 67. On était contents parce qu'il y avait le confort même si c'était pas le Pérou. »

En quelques décennies, la qualité matérielle des bâtiments mais aussi l'horizon d'habitation et les exigences en matière d'habitat ont conduit à leur rejet quasi unanime. Brigitte<sup>249</sup> nous dit à propos de son fils qui est à Nantes : « Et puis Denis, il habite dans une tour, moi, j'appelle ça une tour. Moi, ça m'impressionne parce que nous, on est pas habitué. » On voit bien dans ces quelques mots comment l'expérience (ou la non expérience en l'occurrence) vient appuyer une image sociale négative associée à une forme de bâti. Comme elle n'est pas « habituée » à vivre dans ce type de bâtiment ni même familiarisée avec sa perception visuelle alors qu'en revanche elle connaît sa mauvaise « réputation », elle est effrayée malgré le témoignage rassurant de son fils.

---

<sup>247</sup> Nos entretiens montrent volontiers l'évolution du symbole et de la place de l'enfant au sein la société et son influence sur la maison et plus généralement les modes d'habiter.

<sup>248</sup> Gérard (64 ans, Angers, propriétaire, habitat individuel, technicien électricité en retraite).

<sup>249</sup> Brigitte (46 ans, La Prévière, propriétaire, habitat individuel, agricultrice).

En termes d'image sociale, le grand ensemble s'oppose au pavillon. Bien que ce dernier soit depuis longtemps désiré par une majorité de Français<sup>250</sup>, ce n'est que lorsque ont été réunies les conditions du marché, la hausse du niveau de vie et un type d'offre que la propriété pavillonnaire a été rendue accessible. C'est alors seulement qu'elle rentre dans l'univers des possibles et devient « la » référence, ce qui n'était pas toujours le cas dans les années soixante.

En effet, si le bien-être personnel est fonction des événements heureux ou malheureux, du ressenti singulier de l'habitant dans le lieu, il est aussi éminemment dépendant des normes d'habitabilité et des conditions de vie d'une époque, et donc de la génération à laquelle la personne appartient. L'habitable est aussi fonction de ce qui est toléré, des seuils d'acceptation sociale qui eux-mêmes reposent en partie sur le possible et l'envisageable à un moment donné. « On n'avait pas grand-chose, mais je n'ai pas l'impression d'avoir été malheureuse. Non, parce qu'en fin de compte, on vivait comme les autres enfants à côté de chez nous. On était tous à mettre dans le même panier. », nous dit Françoise<sup>251</sup>.

Et Francine<sup>252</sup> d'ajouter :

« C'était dans des conditions qui n'ont rien à voir avec les conditions d'aujourd'hui [...] Au niveau confort, c'était très rudimentaire parce qu'il n'y avait pas de salle d'eau, donc pour faire la toilette, c'était la bassine, l'eau, le gant de toilette et tout ça, c'était... ! Il y avait pas tout le confort d'aujourd'hui. Il y avait pas les frigos, il y avait pas tout ça. Mais je pense qu'on était très heureux quand même, parce que... moi, j'ai des souvenirs, j'en parlais il n'y a pas longtemps avec mes filles, les choses étaient très simples. Aujourd'hui, nos petits-enfants, parce que j'ai des petits-enfants, on les gâte et tout. Mais nous, on avait des choses, des jeux beaucoup plus simples. [...] Quand on était enfant, c'était quelque chose de merveilleux ! On s'en rappelle de ces choses-là, parce qu'on n'avait pas ça tous les jours. Mais on était très heureux, je pense... On ne connaissait pas autre chose, donc

---

<sup>250</sup> Voir Dezès (Marie-Geneviève), *La politique pavillonnaire*, Paris, L'Harmattan, 2001, 313 p. et Raymond (Henri), Haumont (Nicole), Dezès (Marie-Geneviève), Haumont (Antoine), *L'habitat pavillonnaire*, Paris, L'Harmattan, 2002, 114 p.

<sup>251</sup> Françoise (49 ans, Grugé-l'Hôpital, propriétaire, habitat individuel, femme au foyer).

<sup>252</sup> Francine (58 ans, La Prévrière, propriétaire, habitat individuel, Agricultrice).

ça se passait très bien. Nos jeux étaient très simples aussi. Tout était... Je crois comme beaucoup de gens de ma génération, enfin dans nos campagnes peut-être. En ville, les gens étaient peut-être plus aisés, donc c'était certainement plus confortable, mais nous, il y avait pas de confort et on s'en accommodait. »

Appliquée au domaine des sensibilités habitantes, pourrait-on parler de « culture régionale » ? Plusieurs observations nous ont incité du moins à formuler l'hypothèse de spécificités liées aux contextes régionaux. Premier exemple : nous avons constaté que les personnes enquêtées à Combs-la-Ville, même ceux qui estiment vivre à la campagne ou en grande banlieue, montrent une tolérance plus élevée à la densité que les habitants de l'Anjou ? Nous pensons que le contact même irrégulier, de même que la simple proximité géographique de Paris et de ses très fortes densités expliquent cette différence. Les Franciliens semblent aussi avoir une relation plus détendue voire meilleure avec l'idée même de ville-centre, sans toutefois vouloir y vivre.

De la même façon, la vigueur du modèle de la maison de plain-pied dans le nord-ouest du Maine-et-Loire s'explique sans doute par le caractère encore rural de ce secteur et le nombre important de personnes ayant des origines agricoles récentes. On pourrait y voir également une sorte d'habitation architecturale qui ferait que l'on souhaiterait des maisons au confort moderne qui se démarquent des fermes d'antan tout en conservant une forme régionale et rurale traditionnelle et peut-être aussi une organisation de l'espace interne.

Nous avons pu remarquer également par exemple que plusieurs enquêtées ayant vécu dans d'autres départements du Grand Ouest (ou même d'autres secteurs du département) ont souligné une particularité du Segréen qui tient à la place importante des rituels religieux, tout spécialement de la messe, dans la vie sociale locale. Les enquêtes réalisées dans le cadre de notre DEA avaient déjà mis en évidence le facteur de cohésion que représentait la réunion dominicale dans les villages. Nous constatons alors que « même si chaque prêtre peut avoir jusqu'à six paroisses en charge, même si la messe n'est célébrée que tous les mois dans l'église communale et que les gens ne se rendent pas toujours dans le village voisin pour y assister, ils continuent de se réunir le dimanche. Il semble que, du moins pour les pays en question, la relation qu'entretiennent les ruraux avec la religion est moins un rapport à Dieu qu'un rapport

aux autres. Elle demeure centrale car elle continue de scander le temps et la vie des habitants des communes rurales. De même, les enterrements rassemblent encore aujourd'hui des foules et les mariages et les baptêmes mobilisent en général une bonne partie de la commune. »<sup>253</sup> Néanmoins, le Segréen se rapproche de plus en plus des autres régions dans la mesure où les nouveaux arrivants comme les jeunes ménages autochtones prennent leurs distances vis-à-vis de cette pratique sociale ritualisée.

Brigitte<sup>254</sup> nous raconte la différence qu'elle a constatée entre la Vienne et l'Anjou.

« Entre les deux régions, nous, on a vraiment vu un décalage par rapport à la religion. Ah oui, par rapport à la religion ici on était baigné... Moi, j'ai vraiment connu les deux, mes sœurs peut-être pas. Là-bas [dans la Vienne], j'allais à la messe. Mes parents m'envoyaient à la messe toute seule, ou alors avec le grand-père ou le voisin, pour pouvoir faire la communion. Ça restait quand même... Mais les parents ne m'accompagnaient pas. Ils n'étaient pas accompagnants. C'était déjà une région où la religion était un peu laissée de côté. Dans ce monde agricole, c'était le travail d'abord. C'était des conditions de travail difficiles, donc le dimanche et tout, on ne s'occupait pas du dimanche. Mes parents avaient été un peu habitués à faire une pause le dimanche, mais très peu. C'était une mentalité beaucoup plus... Un peu comme le terrain... Beaucoup plus aride. Les gens étaient gentils, mais plus durs les uns envers les autres. Alors que là, dans cette région-là, le dimanche on s'arrêtait tous. Le dimanche on s'arrêtait et on allait tous à la messe. C'était la pause. Beaucoup plus que par là-bas. Ça, j'ai découvert ça ici. Là, on allait tous ensemble à la messe, c'était vraiment familial, alors que là-bas, c'étaient les grands qui y allaient tous seuls. Il y avait vraiment une grosse différence. Les églises commençaient à se vider là-bas, alors qu'ici, ce n'était pas commencé. Ici, c'est venu beaucoup plus tard, bien après. »

La sensibilité que les personnes peuvent développer au contact prolongé d'une région porte sur des aspects de la vie sociale, mais pas seulement. Il peut s'agir d'une habitude climatique, influant par exemple sur la détermination des régions résidentielles envisageables.

---

<sup>253</sup> Morel-Brochet (Annabelle), *Entre lien social et territoire, construction d'une nouvelle ruralité...*, op. cit.

<sup>254</sup> Brigitte (46 ans, La Prévière, propriétaire, habitat individuel, agricultrice).

William<sup>255</sup> est anglais et ne nous dément pas sur ce thème : « Moi, le chaud ça m'attire pas spécialement, ce n'est pas dans mes gènes. On est habitués au froid, nous ! [Il rit] ». Quant à Gérard<sup>256</sup>, il aurait « plus tendance à descendre », même s'il trouve « les villes du nord très belles ». « Ce n'est pas mon climat. Le climat est rude, bien plus rude que par ici. »

Pour Viviane<sup>257</sup> qui a vécu jusqu'à 18 ans à Sfax en Tunisie et dont une partie de la famille est installée dans le Var, les choses sont encore plus arrêtées. Elle s'emporte à l'idée d'une installation dans le nord de la France : « Ah non ! C'est catégorique ! Pour moi, c'est non ! Parce que c'est plus en termes de temps. J'ai toujours dit à mon mari : " j'espère que tu n'auras jamais de mutation sur le nord, parce que je ne te suivrai pas !" Je trouve que déjà ici [à Combs-la-Ville], on est limite. »

Les références climatiques des individus sont tantôt physiques et corporelles, tantôt fondées sur une représentation collective territoriale des différences climatiques qui participent à renforcer un sentiment d'altérité plus général. Didier<sup>258</sup> s'explique ainsi sur sa conviction passée de jeune habitant du sud de la France de ne jamais aller à Paris :

« Ce sont des images, surtout quand on est originaire du sud de la France. Il y a beaucoup d'idées préconçues, quand on est en province vis-à-vis des autres gens, même d'autres régions. En particulier, quand on vient du sud... à Paris, au-dessus de Valence, on chasse l'ours blanc et le phoque ! Au niveau climatique, ce n'est pas génial. Ensuite, c'est vrai, j'étais venu quelquefois sur Paris parce que j'avais de la famille, et effectivement, quand on est gamin et qu'on débarque du Corail, ce n'avait pas été génial à l'époque. [...] Quand on est gamin, ce n'est pas forcément très agréable. Après, il y a toute une imagerie collective qui dit les parisiens courent etc., et puis on les voyait arriver comme en pays conquis l'été [...] Bon, c'est vrai qu'on n'a pas forcément envie d'aller en région parisienne à partir de là. Maintenant, les gens, c'est comme les idées préconçues, elles sont souvent fausses. Il vaut mieux se faire l'expérience par soi-même. Et je trouvais au contraire les gens étaient beaucoup plus facilement en

---

<sup>255</sup> William (42 ans, Grez-Neuville, propriétaire, habitat individuel, responsable qualité).

<sup>256</sup> Gérard (64 ans, Angers, propriétaire, habitat individuel, technicien électricité en retraite).

<sup>257</sup> Viviane (40 ans, Combs-la-Ville, propriétaire, habitat individuel, chargée de communication hospitalière).

<sup>258</sup> Didier (40 ans, Paris, locataire, habitat collectif, directeur commercial bancaire).

contact. Vraiment plus facilement, même, que les gens peuvent l'être aujourd'hui dans le Sud, ou dans n'importe quelle ville de province, où les gens à mon avis ne recherchent plus forcément le contact, même dans le Sud où pourtant a priori c'est la tradition. »

À ce registre culturel assez macroscopique et général, s'ajoute une échelle plus proximale, la sphère parentale et familiale, conjugale et affinitaire. Qu'il s'agisse d'inculcation de valeurs morales qui se rapportent de près ou de loin à l'habiter ou bien d'un mode de transmission plus doux, plus diffus par l'observation et l'enseignement, le partage de savoirs comme de savoir-faire, l'imprégnation se produit lorsque l'on partage un même mode de vie et d'habiter, plus encore un même toit pendant des années. Et ceci, sans mesurer l'impact supplémentaire joué en la matière par ces personnes « ayant autorité », ainsi que l'expriment les juristes, mais qui sont aussi les premiers référents et modèles.

Il y a des familles pour lesquels le « géographique » et le logement sont centraux dans la construction identitaire. Pour d'autres, il n'est question que d'un abri. Dans ces cas-là, l'approche du logement est fonctionnelle et non affective. On peut éventuellement témoigner de l'intérêt pour l'image sociale que renvoie son aspect et/ou sa localisation d'autant qu'il s'agit en général de profils d'individus très investis à l'extérieur, dont la valeur centrale est le travail le plus souvent, parfois les relations sociales. Pour Nicole<sup>259</sup>, « la maison, c'était une question d'opportunité. On nous l'a présentée, elle était bien placée, donc, bon. Mais moi, je me plais aussi bien en appartement qu'en maison. » La question ne se pose pas du tout dans les mêmes termes pour Patrice et Béatrice<sup>260</sup> lorsqu'ils évoquent leur idéal précoce de la maison :

« [Béatrice] Ouais, ouais... l'effet de préparer le jardin, d'avoir une maison à soi en fait !

[Patrice] Parce que c'est vrai que nous, on vient d'un milieu ouvrier.

Moi, mes parents n'ont pas les moyens de s'offrir une maison, c'est

---

<sup>259</sup> Nicole (50 ans, Angers, propriétaire, habitat individuel, rhumatologue).

<sup>260</sup> Patrice (41 ans, Angers, propriétaire, habitat individuel, agent technique territorial) et Béatrice (40 ans, Angers, propriétaire, habitat individuel, assistante maternelle territoriale).

vrai. Mes grands-parents non plus. Mes oncles et tantes, non plus. Pour nous, je pense que c'était un but dans la vie en fait... d'avoir quelque chose à nous en fait. Parce que c'est vrai que moi j'ai vu mes parents galérer, on était neuf à la maison, mon père travaillait et on avait pas toujours du bifteck dans l'assiette. »

Ces deux types de conception, très éloignés, de la maison en tant que forme et symbole s'accompagnent généralement aussi d'un écart significatif du point de vue des contextes socio-économiques. L'une parle avec une certaine distance de tous ses logements successifs. Pour elle, la maison, le logement est un accessoire ; l'acquérir ou en changer est plus simple que pour les deux autres, pour lesquels l'investissement affectif plus fort est sans doute en rapport avec le poids de l'investissement économique. Cependant, il y a dans cet attachement à « la maison » autre chose, d'ordre culturel probablement, puisque les logements HLM sont porteurs aussi d'une certaine charge émotive.

Au sein de la cellule familiale, deux modes opératoires sont susceptibles de générer une valorisation, sinon une habitude de la mobilité résidentielle. Il y a les parents qui incitent et encouragent leurs enfants aux voyages et à la mobilité, une valeur centrale pour eux. La mobilité sociale et géographique est un signe de modernité et une capacité indispensable pour tirer le meilleur parti d'un monde qui bouge.

Denise<sup>261</sup>, 80 ans, artisane de la modernisation du monde agricole segréen après-guerre, est fière d'évoquer le sujet :

« Nos enfants nous font beaucoup voyager ! Ils changent de place. Ils sont parisiens, puis ils sont... Parce que nous, on était mobile d'esprit. Ils ont travaillé sur l'exploitation aux vacances. C'était leur participation au paiement de leurs études. On les envoyait en stage. Notre fille est allée en Espagne, sinon ils sont tous allés en Angleterre parfaire leur anglais. Moi j'avais fait un voyage d'étude par la Chambre d'Agriculture en Allemagne. J'étais la seule femme [qui n'accompagnait pas son mari] Et l'interprète me dit, c'était les débuts du marché commun en 68, que peu de Français parlent allemand. Votre fille devrait venir en Allemagne. Elle est donc partie en Allemagne [...] Notre fils... Je faisais les petites annonces... J'avais vu un truc. Les grands travaux de l'Est embauchaient quelqu'un pour

---

<sup>261</sup> Denise (80 ans, Grugé-l'Hôpital, propriétaire, habitat individuel, agricultrice en retraite).



la Tunisie. Il a été en Tunisie un an, à Madagascar trois ans, et puis maintenant, il est à la Réunion.

*Vous pensez que quand on est mobile... on gravit mieux les échelons ?*  
Non, ce n'est pas ça que je voulais dire. Certainement que l'on gravit mieux les échelons... Mais c'est une ouverture ! On ouvre en quelque sorte nos fenêtres. [...] Ils ont tous acheté et vendu leur maison [...] J'ai un de mes fils qui s'est fait construire une maison l'année dernière et il dit : "Celle-ci, on va peut-être la garder parce que c'est quand même bien les Alpes". Mais il ne sait pas s'il pourra rester. Même s'ils sont tous sur fauteuil éjectable, ça ne les perturbe pas trop dans la mesure où ils ont pris l'habitude d'être mobiles. »

Sans forcément être comme ici le résultat d'un volontarisme, la mobilité géographique comme expérience enrichissante au moins pour « former la jeunesse » est particulièrement valorisée dans certaines familles, il est vrai peu nombreuses. Le plus souvent, la mobilité résidentielle à laquelle les habitants sont familiarisés, enfants puis adultes, résulte de la mobilité professionnelle de leur père qui se trouve en général être fonctionnaire. Le déménagement entre ainsi dans la culture d'un certain nombre d'enfants de fonctionnaires.

Fille de fonctionnaire, Monique<sup>262</sup> a épousé un ingénieur militaire, les déménagements font un peu partie de sa vie :

« Mon rêve, c'est de... peut-être partir... Je partirais d'ici. Mais en fait je crois que j'aime déménager. Ah oui ! Au bout d'un certain temps, je m'ennuie. J'ai l'impression que j'ai fait le tour de ce qu'il y avait à faire et j'aimerais passer à autre chose. C'est un peu comme une fuite je suppose. Mais là, ça fait 8 ans, ça fait beaucoup ! »

Ces expériences répétées, si elles rejoignent une forme de « normalité » pour ces personnes habitués aux déménagements, n'en ont pas moins été parfois douloureuses. Les souvenirs qu'elles en ont gardés peuvent alors les pousser, une fois adultes, à rechercher un mode de vie et d'habiter plus stable. C'est le cas d'Hervé<sup>263</sup> : « *Bon, il n'y a rien à faire, vous ne voulez plus bouger [on rit], vous avez trop bougé et maintenant il n'est plus question de bouger ! En gros c'est ça ! [il rit]* »

---

<sup>262</sup> Monique (52 ans, Angers, propriétaire, habitat collectif, femme au foyer).

<sup>263</sup> Hervé (45 ans, Pouancé, propriétaire, habitat individuel, pharmacien).

Si les pratiques, les habitudes, les valeurs véhiculées par le milieu parental ou familial élargi jouent un rôle certain sur la détermination du système de valeurs habitantes des enfants devenus adultes, la sphère sociale affinitaire et tout spécialement le conjoint peuvent jouer un rôle tout aussi décisif. Parfois, d'une rencontre avec une personne ayant un mode d'habiter très différent du nôtre peut naître une sorte d'idéal, de rêve qui peut ne durer que quelques années ou résister bien plus longtemps. Ainsi pour Alexandre<sup>264</sup> :

« Ça pourrait être très bien au bord de la mer où je fais de la voile. Je n'en ai jamais fait, mais ça me plairait vachement d'en faire. J'ai vachement envie de... J'aimerais bien essayer, m'initier à ça. Ça peut être : avoir des ruches et récolter le miel. Par exemple, mon prof de socio dont je parlais tout à l'heure a ça. Il y va régulièrement, mais en mai ou juin, c'est l'enfer, parce qu'il y a les examens à faire, et en même temps s'occuper de ses ruches et faire de la voile, etc. Ça, c'est un exemple qui m'avait vachement marqué ! Je me suis dit : « Ouah ! Ça doit être assez sympa », parce que tu as des activités qui sont liées entre elles, à la fois à la ville, et à la fois en dehors... Voilà, c'est plus un idéal global qu'un lieu de vie en particulier. »

Concernant l'influence conjugale, Monique Eleb dans un ouvrage intitulé *À deux chez soi*<sup>265</sup> montre comment après la décohabitation la première installation en couple met en évidence et en danger aussi les goûts, les habitudes, les manies de chacun. L'auteur souligne qu'autour d'une infinité de détails (matériels ou symboliques), se jouent la découverte de l'autre et l'affirmation de chacun. La mise en couple est en effet un moment où beaucoup de choses se négocient. C'est aussi l'occasion de prendre quelque distance avec le modèle ou les habitudes familiales et de se familiariser, voire d'adopter de nouvelles valeurs, celles du conjoint qui se mélangent alors aux nôtres. Voici un exemple de négociation entre Alan<sup>266</sup> et sa femme à propos de leur portail, qui révèle des conceptions de départ différentes en termes de sécurité du logement et de son accès.

---

<sup>264</sup> Alexandre (26 ans, Paris, locataire, habitat collectif, étudiant).

<sup>265</sup> Eleb (Monique), *À deux chez soi. Des couples s'installent et racontent leur maison*, Éditions de la Martinière, 2002, 224 pages.

<sup>266</sup> Alan (44 ans, Angers, propriétaire, habitat individuel, employé fonction publique)

« [Alan] Et moi, j'ai mis un portail avec un grillage. Un portail qui se ferme pour ne pas... Pour sécuriser, pour la sécurité, pour qu'il n'y ait pas quelqu'un qui puisse passer facilement.

[Conjointe] parce qu'on a été cambriolé quand même !

[Alan :] vous voulez voir ? C'est évident, vous allez voir, au-dessus du portail... On a été cambriolé, c'est la raison en fait. [...] Donc j'ai mis les grillages, le portail et j'ai mis un barbelé aussi. J'en aurais mis deux, mais ma femme, elle ne voulait pas. On a coupé la poire en deux. Parce qu'elle, elle disait que ça faisait camp de concentration ! Ce n'est peut-être pas esthétique, mais c'est dissuasif. »

Les négociations se poursuivent tout au long de la vie du couple portant parfois sur des aspects matériels comme le récit qu'Alan fait de son installation sécuritaire nous le montre. Mais les négociations portent parfois sur des sujets plus généraux et plus profonds et si chacun se laisse trop « déborder par l'autre », le couple peut être mis en péril.

Voici le cas de Jean-Marie. Son « vrai métier » c'est *driver*, cavalier de course professionnel, un métier qui exige des déménagements réguliers pour changer d'écurie. À une certaine période, le couple déménageant presque tous les ans, il s'est résolu à plus de stabilité, mettant ainsi fin à sa carrière « pour des raisons... familiales », comme il dit sobrement. Quelques années plus tard, alors qu'ils vivaient avec leurs enfants dans une maison mitoyenne HLM, Jean-Marie<sup>267</sup> est tombé sous le charme d'un lieu où il a immédiatement projeté de faire sa maison et d'y installer des chevaux, renouant plus directement avec sa passion. La décision d'acheter le terrain fut quasiment prise sans consulter sa femme par ailleurs très investie dans le milieu associatif de son quartier. Elle a accepté cette nouvelle situation un peu contre son gré : « je l'ai un peu bousculée » dit-il. Il semblerait que leur union n'ait pas résisté aux concessions que chacun avait faites à quelques années d'intervalle.

Comme il y a été fait allusion précédemment, l'inflexion de la sensibilité habitante peut être transmise ou imposée de manière parfois un peu rigide, mais elle peut aussi passer par l'initiation, l'imitation (« C'est de voir le papa faire, sûrement. »<sup>268</sup>) ou encore l'imprégnation lente et quotidienne. Ce sont des gestes que l'on apprend et plus

---

<sup>267</sup> Jean-Marie (54 ans, Pouancé, propriétaire, habitat individuel, *driver*, éducateur spécialisé).

<sup>268</sup> Jacques (66 ans, Angers, propriétaire, habitat individuel, Artisan en retraite).

largement des goûts, voir un « amour » que l'on se découvre pour certaines choses, certaines activités. Voici trois exemples, celui d'Alain et de Mauricette qui se rapportent à la « nature » et à la « chasse » et celui de Lydie.

« J'aimais bien la nature. J'avais un cousin qui m'a initié à la pêche, qui était plus âgé, qui avait cinq ans de plus que moi. Quand il avait 15 ans, j'avais 10 ans et je le suivais partout. C'est là qu'est venu ce goût de la pêche. C'est d'ailleurs avec la même personne après que j'ai eu le goût de la chasse. Il m'a vraiment donné ce... »<sup>269</sup>

« J'ai été élevée par mes grands-parents jusqu'à l'âge de cinq ans, ils étaient gardes-chasses, j'étais en forêt de Longuenée où ils étaient, et c'est ce qui a conditionné une partie de ma vie future. Pour la nature, pour aimer la nature, mon grand-père et ma grand-mère m'avaient donné le goût de la nature, de la chasse, d'un tas de choses. [...] Mon grand-père m'a appris certainement beaucoup de choses.

*À cette époque-là ?*

Oui, il commençait à me faire jardiner, suivant les possibilités d'âge. C'était le jeudi à l'époque, on avait congé, tous les jeudis, on allait pique-niquer, ou aux champignons, faire un tour et il m'expliquait les choses.

*Et vous aviez un goût pour le jardin ?*

Oui, j'ai toujours un goût pour le jardin d'ailleurs, oui. »<sup>270</sup>

« Eh bien, mon père était maçon. D'ailleurs, s'il était là, il m'aurait sans doute fait beaucoup de choses. Mais malheureusement pour lui, il n'est plus là. Et maman bricole beaucoup aussi. Elle est très manuelle, ma mère. Bon, elle n'aurait pas fait les tranchées, comme j'ai fait, évidemment. Mais peut-être qu'à mon âge, elle les aurait certainement faites. Non, ma mère est très bricoleuse aussi. Chez nous, on est assez manuels ! [Elle rit] On n'est pas intellectuels, on est manuels chez nous ! »<sup>271</sup>

---

<sup>269</sup> Alain (49 ans, La Prévière, propriétaire, habitat individuel, agriculteur).

<sup>270</sup> Mauricette (79 ans, La Membrolle-sur-Longuenée, propriétaire, habitat individuel, secrétaire en retraite).

<sup>271</sup> Lydie (47 ans, Angers, propriétaire, habitat individuel, auxiliaire municipale puériculture).

Mais comme chaque fois, le versant négatif existe tout autant ; la sensibilité peut s'exercer contre quelque chose. On peut transmettre une aversion, une peur, ce fut le cas de Marie-Claude<sup>272</sup> :

« J'aime les chevaux, mais je ne m'en approche pas de trop. Oui, oui, c'est curieux... Vous avez grandi avec et... Oui, et on est toutes, toutes mes sœurs on est toutes pareilles... Les deux frères eux, ils sortent les chevaux... Justement, il y avait une séparation fille-garçon vis-à-vis des bêtes... Oui, c'est ça, et puis maman, le souvenir que j'ai aussi c'est qu'elle avait aussi peur, elle était pas très hardie avec les chevaux. Elle nous a transmis ça sûrement... Oui, ça vient sûrement de ça. »

La force des transmissions culturelles familiales qui s'appuient sur le geste, l'accompagnement, l'observation, réside dans le fait que l'apprenant vit une expérience qui lui est propre en même temps qu'il reçoit des informations plus ou moins abstraites. Et, il se trouve que sa propre expérience même restreinte et partielle a presque toujours une influence supérieure à l'expérience faite par d'autres ou certaines expériences transmises sans qu'y soit associée une expérience personnelle. Pour autant, ces dernières ne sont pas sans effets ; elles restent seulement secondaires par leur force de pénétration et de modelage de la sensibilité.

Sabine<sup>273</sup> nous explique bien comment ses représentations de la vie en ville sont contredites par les récits d'expériences de son fils qui vit à Rennes. Pour autant, sa conviction reste intacte, forte de brèves expériences, notamment en Île-de-France.

« La ville, c'est la difficulté à communiquer, le stress, la rapidité, l'ignorance [dans le sens de l'indifférence]. Je suis très critique, mais c'est vrai que... C'est vrai que quand on dit ça, même si ce n'est pas la grande ville, à notre fils aîné qui est sur Rennes, il nous dit qu'on n'est vraiment pas bien. Il dit que ce n'est pas du tout ça la ville, qu'au contraire, c'est convivial... Que c'est la fête le soir... Mais c'est peut-être parce que Rennes est une ville étudiante. Nous, ce qu'on a eu comme petite expérience, mais toute petite, sur Melun, Paris ou Lille, parler avec les gens, c'est très difficile, parce qu'on a toujours

---

<sup>272</sup> Marie-Claude (41 ans, Grez-Neuville, locataire, habitat individuel, enseignante).

<sup>273</sup> Sabine (40 ans, La Prévière, propriétaire, habitat individuel, institutrice).

l'impression qu'il y a un côté agressif ou agression. Et nous, on sort de notre campagne et on n'est pas bien. Oui, c'est plus le côté communication, accueil, que je ne ressens pas du tout. »

En somme, la sensibilité habitante dépend de l'expérience vécue par l'habitant lui-même, qui est soumis à de multiples contextes culturels dont il s'imprègne plus ou moins profondément. Ces apports extérieurs sont de plusieurs ordres. Il peut s'agir d'expériences transmises, d'apprentissage et de découvertes, mais aussi de valeurs assimilées, de préceptes inculqués. On se trouve alors face à un apport en provenance d'une sphère sociale restreinte le plus souvent, la famille et les proches. De façon plus indirecte, plus diffuse, le temps et l'espace dans lesquels évolue l'habitant imprègnent constamment sa sensibilité. Il y a donc toujours à la fois cette sphère restreinte et le contexte sociétal.

### **3.2.3. La sensibilité en mouvement**

Les paroles des habitants jusque-là ont pu laisser entendre que leur sensibilité s'inscrivait dans le droit fil de leur expérience antérieure, spécialement enfantine, et/ou de ce qui leur a été transmis par leur environnement social, mais aussi physique. Y aurait-il alors une reproduction des conduites et des aspirations ? Les cultures habitantes sont-elles fixistes ?

Dans une majorité de récits, le fait d'être ou non habitué est effectivement présenté comme central dans l'attachement, l'identité, le bien-être, les choix qui sont opérés par la suite. De même, le souvenir d'un bien-être invite à une répétition. La force d'une habitude par l'expérience tendrait à conduire à une reproduction presque systématique. Il en va de même quand on s'intéresse à la manière dont les ménages suivent les orientations normatives de la société de leur temps. Pensons à l'explosion pavillonnaire des années soixante et soixante-dix, ou encore, dans un autre registre, à une certaine forme d'inertie qui peut s'observer d'une génération à l'autre au sein d'une sorte de modèle familial.

Pourtant, aucune de ces formes de reproduction ne règne sans partage et, par leur coexistence, elles se compensent les unes les autres, aboutissant à une évolution des parties comme de l'ensemble. Être habitué repose sur l'expérience prolongée ; or, les circonstances de la vie conduisent souvent les personnes hors de leur contexte le plus familier et la vie multiplie ainsi les expériences inédites, dont certaines sont durables. C'est ainsi que naissent de nouvelles habitudes. Les normes, les aspirations sociales, sans compter les modes passagères, changent, se transforment, ou même se renversent au fil du temps.

De plus, malgré des normes partagées en la matière à l'échelle nationale ou d'une catégorie sociale, il existe une diversité de sensibilités géographiques et plus largement habitantes. Quant aux modèles familiaux, l'autonomie et l'affirmation de soi, renforcées par l'individualisme de nos sociétés, conduisent généralement à des déviations, à des mutations, voire à des rejets purs et simples. Et quand la personne quitte le toit familial pour former une nouvelle entité, ce sont deux univers qui se rencontrent et fusionnent ; la mise en couple s'accompagne d'une forme d'abandon du modèle ou de certains rites familiaux d'habiter.

Dans une grande partie des cas, la force des habitudes ne conduit pas à une stricte reproduction. Dynamiques, évolutives, elles résultent du croisement de plusieurs dimensions, personnelles et collectives. Chaque habitant compose, « bricole » - heureuse expression chère à Michel de Certeau - ainsi de façon originale ses manières de faire et de penser l'espace.

Ainsi, Mélanie<sup>274</sup> a eu une enfance assez solitaire à Grugé-l'Hôpital : elle s'ennuyait et était rarement autorisée à sortir. Elle vit aujourd'hui dans le centre-ville d'Angers et ne voudrait surtout pas vivre dans un village comme Grugé, c'est-à-dire loin d'une ville d'une certaine importance où elle peut trouver une animation et des activités suffisantes à son goût. Pour autant, elle ne rejette pas tout de la campagne et se montre même sensible à une certaine naturalité au quotidien. Elle nous fournit un bon exemple de ce « bricolage » de l'habitant, décomposant ses expériences et les recomposant au gré de ses propres aspirations afin de vivre le plus en conformité avec sa sensibilité propre et finalement être (en tant qu'habitante du moins) aussi heureuse que possible. Elle incarne

---

<sup>274</sup> Mélanie (35 ans, Angers, locataire, habitat collectif, agent de maîtrise RH).

enfin une autre forme de tension entre autonomie et reproduction culturelle normative : cette tension associe forme d'habitat et étape du cycle de vie.

« C'est vrai que quand je suis arrivée ici, ce que j'ai visité, ça m'a plu tout de suite. Oui, c'est vrai qu'il m'a plu tout de suite ! C'est vrai que le petit jardin... C'est vrai que je suis habituée, je suis originaire de la campagne. Le petit jardin et aussi pas loin du centre-ville. Donc c'est vrai que... C'est ce qui m'a plu. [...]

*Est-ce que vous vous verriez habiter à Grugé ou dans un endroit comme Grugé ?*

Ah non ! Dans un village de campagne ah non ! Perdue, ah non ! On s'embête. Là, si je rentre chez moi et que je m'embête, je sors, j'appelle des amis... Tandis que dans un village... Ça dépend, là, je suis célibataire, si j'avais une famille des enfants... Peut-être, mais je ne sais pas, ce n'est pas sûr. Mais vivre dans des appartements avec des enfants, non, je ne pense pas ça. Peut-être une maison. Je pense que l'appartement, c'est bien quand on est seul où en tout cas quand on n'a pas d'enfants. Après, pourquoi pas une maison, mais pas loin de la ville pour concilier... À Grugé, c'est trop loin de la ville. Mais c'est vrai que j'y retourne, c'est vrai que c'est un peu contradictoire ce que je dis. Mais c'est vrai que je sors plus en semaine que le week-end. »

L'évolution des normes et des valeurs sociales participe ainsi à celle quasi permanente des cultures et des aspirations habitantes. Nombre de circonstances, d'interférences ou de mobiles viennent détourner, sinon dérouter le cheminement de la reproduction habitante. Les contraintes qui s'imposent de bien des façons comme les opportunités peuvent nous en éloigner, provisoirement ou définitivement. C'est un processus assez subtil car la personne peut avoir envie de connaître autre chose, intégrer cette nouvelle expérience puis reproduire malgré tout le modèle parental, ici la stabilité et l'envie de ne pas s'éloigner trop longtemps.

Sabine<sup>275</sup>, par son état d'esprit comme ses pratiques et contrairement au modèle de ses parents, a intégré la mobilité à son mode d'habiter et l'envisage plus sereinement.

---

<sup>275</sup> Sabine (40 ans, La Prévière, propriétaire, habitat individuel, institutrice).



« C'est vrai qu'on bougeait très très peu au niveau de ma famille, hormis les oncles, les tantes, qui là aussi étaient assez proches. Il y avait une tante qui était à Loéhac, donc là, ça faisait toute une expédition ! On allait jusqu'à Loéhac ! Mais c'est vrai qu'on bougeait très très très peu. C'était la petite vie dans la campagne. [...] Il y avait quand même une certaine interdiction de sortir chez moi. Et quand j'ai eu mes 18 ans, j'ai eu vraiment envie de voyager et je suis partie dans un milieu encore très très campagnard, dans l'Aveyron. J'avais trouvé un stage, j'avais un enseignant qui avait vu en moi ce besoin de sortir un petit peu plus, de bouger. [Aujourd'hui] quand on part une semaine de chez nous, c'est le maximum ! Il nous est arrivé de partir trois semaines, mais pour des cures ou des choses comme ça, par obligation. Mais sinon, on a quand même ici... Je n'appelle pas ça "ma maison à la campagne", mais "ma maison de campagne". On s'y trouve tellement bien que partir plus de... D'une semaine... »

Comme cela peut notamment être le cas en matière d'éducation, il n'est pas rare de rejeter une partie du bagage géographique hérité. Il est même assez fréquent de récuser des expériences jugées négativement, des valeurs transmises que l'on refuse par la suite. Ainsi Gérard<sup>276</sup> lance un regard très concret sur une partie de son passé : « Oh bah dans les jardins, on y est allé, mais ce n'était pas trop des bons souvenirs. Il fallait travailler ! [Il rit.] Au moment des récoltes, c'était intéressant, mais il fallait arroser l'été, alors ça... ! C'était pénible. Il n'y avait pas de pompes à l'époque. Il fallait tout porter à la main. Par contre, les vignes, on a un bon souvenir au moment des vendanges, de très bons souvenirs des vendanges ! »

Les conditions de production ont beau avoir significativement réduit sa pénibilité, le potager n'aura sans doute jamais une bonne image à ses yeux et cela se traduit en actes. Pour sa résidence secondaire, il a fait le choix d'un terrain où l'on trouve « de l'espace vert », « surtout de l'herbe » et des arbres. Il y a juste un « petit potager » qui d'ailleurs devient « de plus en plus petit ». Sur le petit terrain du pavillon HLM qu'il a racheté au cœur d'Angers, il a préféré construire une cabane atelier et aussi étendre davantage la maison plutôt que de privilégier le jardin et y ménager une place pour un potager. Il y a juste la place pour manger dehors ou prendre l'apéritif autour de la table de jardin.

---

<sup>276</sup> Gérard (64 ans, Angers, propriétaire, habitat individuel, technicien électricité en retraite).

Pour Yves<sup>277</sup>, c'est pire encore :

« Je vous dis, les souvenirs d'enfance, c'est à deux niveaux par rapport à ce qu'on peut voir aujourd'hui dans l'environnement où, quand les gens ont une maison, ils ont envie d'avoir une cheminée et un bout de jardin. Moi, j'ai toujours détesté la cheminée et le jardin. Parce que la cheminée c'était le froid. On ne se chauffait qu'avec le feu de la cheminée. [...] Et le jardin, c'était le jardin potager... Ça, c'était une corvée pour moi. Parce qu'il y a deux choses que je déteste : c'est le jardin et la cheminée. Parce que la cheminée, c'est le froid. Là, vous parlez de souvenirs d'enfance : alors en Corse, c'est le froid ! [...] Ça a toujours été une corvée. J'ai toujours vécu le jardinage comme une corvée. Attendez ! Je m'en suis occupé. Mais comme une corvée. »

En ce qui concerne l'habitat, les expériences mal vécues de l'enfance laissent parfois des traces et la personne cherchera l'exact contraire de ce qu'elle a connu. C'est le cas de Bernard<sup>278</sup> :

« Les fermes, bon, c'était des fermes avec des terrains qui étaient loués par des propriétaires. C'était vraiment... ! [...] Oui, parce que j'ai toujours vécu ma jeunesse dans le strict minimum. [...] Ça a peut-être été aussi une des raisons pour lesquelles l'ancien, ça ne nous branchait vraiment pas. Je préférerais partir sur quelque chose de différent et puis d'un peu plus moderne, quoi ! [...] Et puis c'est vrai qu'avec ma sœur, là-bas, dans la ferme, on a toujours vécu dans la même chambre, parce qu'il n'y avait pas... C'étaient des gros murs et donc la surface de la maison... ! »

Anne-Marie<sup>279</sup>, elle, affirme qu'elle n'est « pas du tout » attachée à la maison dans laquelle elle a grandi, qu'elle « n'y vivrait pas ». Selon elle, cette maison était trop grande : « Non, ça ne me plaisait pas parce que je trouvais qu'il y avait beaucoup de choses à faire dans cette maison. [...] Quand c'est grand comme ça, ça devenait plus de l'esclavage que... Non, je ne peux pas dire que je me suis plu... Bon, j'ai vécu une

---

<sup>277</sup> Yves (53 ans, Combs-la-Ville, locataire, habitat collectif, professeur IUT).

<sup>278</sup> Bernard (47 ans, Grez-Neuville, propriétaire, habitat individuel, agent de maîtrise territorial).

<sup>279</sup> Anne-Marie (35 ans, La Prévrière, propriétaire, habitat individuel, chef de cuisine en collectivité).

enfance heureuse, je n'ai pas à me plaindre hein, mais je n'y serai pas resté tout le temps [elle rit]. Ah non non ! »

Parfois aussi, il s'agit simplement d'une modulation, de se démarquer pour affirmer son indépendance, son autonomie. Jane<sup>280</sup>, qui souhaite racheter la résidence secondaire de ses parents pour y habiter toute l'année, nous restitue bien son désir pour cette maison, appuyé sur les excellents souvenirs qu'elle a gardés de ses années d'adolescence. Dans le même temps, si elle finissait vraiment par racheter cette maison, quels seraient ses nouveaux rapports avec la maison ? On comprend qu'il n'est pas question que tout se passe comme du temps de ses parents :

« Je pense que j'y serai encore plus attachée, parce que ce sera ma maison. Et puis c'est moi qui aurais fait un mur ou que c'est moi qui aurais fait la déco. Mais au niveau des souvenirs, non, parce qu'il y a beaucoup de souvenirs où il y avait vingt personnes dans la même pièce. Et même maintenant, une question, c'est qu'on aimerait bien garder une chambre pour les gens qui viennent d'Angleterre. Mais je ne supporterai pas d'avoir, comme ils font maintenant, ils sont à quinze l'été dans la maison. Je ne supporterai pas qu'on me rende visite pendant un mois, toute la famille à la fois. Donc c'est sûr que je n'aurais pas les mêmes pratiques que j'ai connues au début dans cette maison. De toute façon, quand je regarde la maison, il y a beaucoup de choses que je veux changer. Des choses qui ont été faites justement parce qu'il y a beaucoup de monde. »

En somme, les entretiens regorgent d'exemples d'une grande subtilité et qui disent ce que la sensibilité d'un habitant recèle de mélanges entre lui et les autres, de concrétudes et d'idéaux, de contradictions aussi dans ses désirs. Mais incontestablement la sensibilité est sans cesse en mouvement, soumise à tout moment à des expériences nouvelles, à des contraintes qui conduisent l'habitant à opérer une infinité de choix parfois essentiels.

Nous avons pu voir sous de multiples aspects combien tout ce qui relève du vécu antérieur, des émotions, du bien-être ou encore de l'habitation intervient très

---

<sup>280</sup> Jane (27 ans, Grugé-l'Hôpital, locataire, habitat individuel, gestion bancaire bilingue, au chômage).

directement sur les choix résidentiels, et plus largement géographiques, des habitants. En fonction de leur sensibilité, ils bâtissent des stratégies pour parvenir (en dépit des contraintes qui s'imposent à chacun) à disposer d'un lieu et d'un milieu de vie aussi conformes que possible à leurs inclinations et à leurs rêves, qui puissent ainsi, autant que possible, favoriser leur bien-être, leur bien-habiter.

Ainsi, l'approche rétrospective des parcours et expériences habitantes renseigne le processus de constitution d'un système de valeurs géographiques et plus largement habitantes (ce qui intègre aussi le statut résidentiel, la trajectoire sociale, etc.). Ce système de références qui constitue une partie de l'univers interprétatif de la personne intervient dans la manière dont elle vit ses expériences résidentielles et plus généralement géographiques. Il influe donc sur le bien ou le mal être ressenti, mais aussi sur la valeur qu'elle attribue à des lieux, enfin sur les stratégies et les comportements ultérieurs.

Les différentes traces culturelles ou expérientielles (personnelle et mémorielle), qui composent le bagage géographique accompagnent notre présence géographique et influencent ainsi nos modes d'habiter. Ces traces interfèrent avec le présent, avec le choix qui sera fait d'habiter (de façon continue ou intermittente) tel lieu plutôt que tel autre. En d'autres termes, elles façonnent nos affinités électives.

**Chapitre 4.**  
**L'habiter et la valeur**  
**des lieux et des milieux**

En remontant aux sources des sensibilités habitantes, le chapitre précédent a mis l'accent sur l'influence des sensibilités sur le mode d'habiter et notamment sur les stratégies résidentielles. Le lecteur a pu également avoir un aperçu de ce qui fonde les sensibilités et leur évolution constante. On a pu enfin voire à l'œuvre le filtre perceptif qui agit sur les choix et le vécu géographique. Ce dernier correspond à la manière dont une personne perçoit, vit et ressent un lieu et le milieu géographique qui lui sont familiers ou étrangers, dans lesquels elle réside ou qu'elle traverse. Le vécu géographique de chaque lieu considéré dans son entièreté (avec son milieu géographique, les valeurs personnelles ou sociales qu'il porte, etc.) est non seulement le produit des expériences passées et de la façon dont elles ont été vécues par l'habitant mais il s'inscrit aussi immédiatement dans l'histoire habitante et imprime cette dernière. Le vécu de chaque expérience géographique participe à enrichir et structurer la relation géographique globale de l'habitant. C'est donc quelque chose de plus fort que ce que l'on entend quelque fois par vécu.

Fort de sa sensibilité, comment l'habitant établit-il une relation avec un nouveau lieu ? Cette question (on se centrera principalement ici sur la relation des enquêtés avec le lieu de vie dans lequel ils ont été interrogés), en appelle plusieurs autres. Elles portent sur la relation qui se dessine entre l'homme, le lieu et le milieu dès la première prise de contact. Comment s'approprie-t-on un certain nombre d'espaces dans cet environnement ? Quel lien peut-on faire entre la relation habitante et la qualité du lieu ?

## **4.1. CHOISIR, QUITTER ET DÉCOUVRIR UN LIEU**

Lorsqu'on déménage ou simplement lorsqu'on arrive dans un lieu jusque-là inconnu (dont on avait peut-être cependant quelque représentation) la relation à l'espace, la pratique que l'on en a ne vont pas de soi. Il faut apprivoiser le lieu, apprendre à le connaître, du moins à le reconnaître en s'y construisant quelques repères, y poser notre marque physiquement et/ou mentalement. Il faut en somme établir les règles d'un contact de façon à l'habiter au mieux.

### **4.1.1. Le choix d'un lieu de vie, une stratégie à plusieurs niveaux**

Dans ce premier temps, nous avons privilégié ce moment intense qu'est le déménagement, le changement « définitif » de résidence, pour le distinguer de l'alternance résidentielle où se succèdent lieu de résidence quotidien et lieux de vacances par exemple. Le déménagement comporte deux temps et met en relation deux lieux, et, avant même que le déménagement ne soit effectif, l'habitant doit le formaliser mentalement et à travers un certain nombre de démarches afférentes. Même lorsqu'il est contraint au départ et donc à retrouver un nouveau toit, un nouvel abri, il dispose d'une marge de manœuvre lui permettant d'effectuer des choix délibérés.

La sensibilité intervient directement dans le processus du choix. Les préférences et les goûts<sup>281</sup> découlent des expériences antérieures et de la manière dont elles ont été vécues, et plus généralement du système de valeurs géographiques de l'individu-habitant. Son passé sert ainsi de référence à la définition de la *domus*, du désirable et de l'acceptable. Il agit à la façon d'un filtre car c'est à son aune que l'habitant effectue un premier tri, un premier choix au sein du monde, de la réalité.

Au cours du processus de déménagement, l'habitant amalgame ce qu'il apprécie et déprécie dans le lieu qu'il quitte ; le lieu est pensé dans sa globalité, dans son unicité. Pourtant lorsqu'il se projette en détail dans un lieu nouveau mais aussi encore hypothétique, l'« intégrité » du lieu antérieurement habité est en quelque sorte mise à mal. Et cela n'a rien à voir avec une altération de la mémoire de celui-ci, c'est plutôt que pour les besoins de sa projection dans un nouveau lieu de vie, l'habitant sélectionne en quelque sorte (et pas toujours consciemment) un certain nombre des composantes de l'ancien lieu, ceux qui sont les plus conformes à sa sensibilité. Le dernier lieu habité rejoint alors par l'esprit tous ceux qui l'ont précédé et alimente la mémoire géographique d'une part et le système de valeurs de l'autre. L'habitant opère ainsi par morcellement des caractéristiques des lieux connus et habités par le passé. À partir de cette décomposition, il recompose un lieu idéal et hypothétique qui prend souvent la forme d'une mosaïque. Les lieux du passé perdent leur singularité, mais leurs caractéristiques ainsi évaluées deviennent des marqueurs de la qualité des lieux.

Pour passer du rêve à la réalité, l'habitant hiérarchise ses goûts, ses préférences électives selon leur degré d'importance. Les caractéristiques du logement les plus utiles, fonctionnelles ou rationnelles peuvent être égalées voire être devancées par d'autres auxquelles l'habitant tient le plus pour des motifs tout à fait subjectifs. C'est le moment où l'habitant confronte son système de valeurs et les contraintes qui s'imposent à lui afin de trouver la meilleure solution pour que le lieu futur de résidence, anticipé puis choisi, soit aussi propice que possible au bien-être habitant.

---

<sup>281</sup> Pitte (Jean-Robert), *Géographie culturelle. Histoire du paysage, gastronomie française, le vin et le divin, paysages à voir, à manger et à boire*, Paris, Fayard, 2006, 1077 p.



Pour qu'un endroit soit considéré comme habitable, la personne doit avoir le sentiment d'un certain équilibre entre la satisfaction de ses désirs et les concessions qu'il doit faire. On peut aimer beaucoup les jardins sans ressentir ou estimer que posséder un jardin soit indispensable pour nous sentir bien, pour que le lieu soit habitable, vivable. En disposer est donc « un plus ».

Confrontant désirs et contraintes, l'enquêté qui se sent contraint dans son déménagement cherche le plus souvent à valoriser cette mobilité résidentielle « obligée » en s'appuyant sur la valorisation sociale dont la notion de mobilité fait l'objet dans notre société. Elle est synonyme d'ouverture, d'opportunité, d'enrichissement... C'est un moyen de mieux vivre la contrainte, d'un point de vue social comme intime.

D'autres procédés de compensation et/ou de justification peuvent être mis en œuvre dans ces cas-là. En effet, le sentiment d'avoir véritablement choisi ou au contraire d'avoir été fortement contraint dans la détermination du lieu de résidence va exercer une influence sur la relation que l'habitant tisse avec ce lieu. Dans le cas des locataires d'habitation à loyer modéré, on peut estimer que leur marge de manœuvre dans le choix résidentiel est plus limitée que celle des autres types d'occupants. Toutefois, cela n'exclut pas la mise en œuvre d'une stratégie dont la première étape consiste à déposer immédiatement une nouvelle demande dès l'emménagement. C'est ce qu'ont fait par exemple Gérard<sup>282</sup> et sa femme :

*« Et donc, vous avez changé de logements après ?  
Oui, parce que trois enfants là-dedans, c'est intenable. Donc on avait refait une demande de logements en arrivant. Vu les délais, on arrivait dans un lieu, on recommençait une demande. »*

Par ailleurs, ils opèrent malgré leurs contraintes spécifiques un choix dans la mesure où avant de quitter leur logement pour un nouveau, ils refusent parfois un grand nombre d'autres logements qui leur ont été proposés.

Les composantes ou caractéristiques des lieux de vie antérieurs - nous avons dit qu'elles étaient sélectionnées par l'habitant pour servir à imaginer et choisir les lieux de vie à

---

<sup>282</sup> Gérard (64 ans, Angers, propriétaire, habitat individuel, technicien électricité en retraite).

venir – deviennent donc des « qualités » et plus seulement des attributs neutres dans la mesure où elles sont évalués à l'aune du vécu de l'habitant. Ensuite, on peut dire qu'elles deviennent d'une certaine façon autonomes par rapport à leurs lieux d'origine, indépendantes, à partir du moment où l'habitant généralise leur appréciation. Leur présence ou leur disponibilité dans tout nouveau lieu n'exige alors pas un contexte particulier ni que d'autres éléments y soient associés.

Voici deux illustrations aux traits volontairement forcés. Un habitant tient à avoir un cinéma à moins de cinq minutes à pied de son logement, cela constitue pour lui un des critères prioritaires. Il n'envisagera pas de s'installer « à la campagne ». À la rigueur, effectuera-t-il des recherches dans des villes de taille modeste disposant d'un cinéma. Le cinéma induit donc que le logement soit situé dans un secteur dense en commerces. À l'inverse, un logement avec de grandes fenêtres ou une forte luminosité n'implique pas une localisation médiale ou un type d'habitat particuliers, ni la proximité d'aménités dont la fourniture desdites qualités dépendrait.

Ces composantes sont envisagées comme des ressources dans la mesure où l'habitant peut désirer, voire exiger d'en disposer sans devoir forcément en user. Il recherche autant la capacité de jouissance que la capacité d'exercice. Nous reviendrons plus loin sur ce point.

Pour analyser les environnements et les lieux jugés habitables selon leurs propres critères, les personnes recourent très souvent à une catégorisation. Là, ville et campagne sont des rubriques englobantes, extrêmement employées et très influentes car elles sont porteuses à la fois des valeurs d'ordre affectif, social voire moral, et d'ordre matériel et pragmatique (matérialité, ressources, usages). La catégorisation est une opération psychique impliquant le regroupement dans une même classe des objets ou des personnes de même nature. Selon les sciences cognitives, le processus semble avoir un impact fondamental dans tous les processus de représentation.

À la lecture des entretiens, on constate que bien des qualités précises attendues ou recherchées dans les stratégies résidentielles ne concernent pas directement le logement mais ses différentes « coquilles » environnementales<sup>283</sup>. D'autre part et subséquentement ces qualités sont associées presque systématiquement à une catégorie de niveau

supérieur et plus englobante (par exemple ville et campagne), dont ils peuvent même devenir parfois emblématiques. Enfin, la matérialité et la relation à celle-ci sont plus présentes qu'on ne l'aurait supposé. La matérialité n'est pas seulement le simple support de souvenirs dont elle ne constituerait qu'un décor inerte, avec lequel il n'y a pas d'échange, de relation, d'interaction. Elle renvoie à des pratiques concrètes, à un univers affectif ou encore à une expérience précise.

Le choix « géographique » (composantes du lieu, localisation, milieu...) comporte plusieurs étapes, plusieurs niveaux de sélection. En réalisant les entretiens, nous nous sommes intéressée à ce que les personnes avaient privilégié dans leurs recherches et pour arrêter leur choix : type de milieu, configuration extérieure du lieu, forme du bâti, prix, commune, caractéristiques intérieures du logement, distance au lieu de travail.

Les arguments, avancés par les habitants retraçant leur quête d'un lieu où s'établir, portent bien entendu sur la commodité d'accès, l'usage quotidien et la pratique des espaces intérieurs, voire sur les contraintes financières. Toutefois, des considérations plus subjectives, plus personnelles entrent significativement en ligne de compte. De nombreux extraits d'entretiens préalablement cités peuvent être retenus à l'appui de cette analyse des stratégies résidentielles car ils recouvrent largement ce qui a été mis en valeur à propos des sensibilités et des objets sur lesquels elles se focalisent.

En proposant au lecteur un extrait particulièrement long nous voudrions montrer que c'est à proprement parler de stratégie dont il est question<sup>284</sup>. Le raisonnement de Grégory<sup>285</sup> est en effet assez représentatif. Il offre un cas de figure du débat sur les choix résidentiels qui se tient au sein des ménages ou individuellement, de sa

---

<sup>283</sup> Moles (Abraham), Rohmer (Elizabeth) et Schwach (Victor) (éd.), *Psychosociologie de l'espace*, Paris, L'Harmattan, 1998, 158 p.

<sup>284</sup> La seule fois où nous avons rencontré une habitante qui ne semblait avoir développé aucune tactique ni même fixé un objectif précis au moment de la recherche du logement qu'elle occupe aujourd'hui, nous avons compris qu'elle n'avait pas véritablement pris part à un processus que seul son mari semblait maîtriser.

<sup>285</sup> Grégory (30 ans, La Prévière, locataire, habitat individuel, projeteur mécanique).

maturation, du travail constant des données du « problème ». Ce qui est typique dans son cas, ce ne sont pas les endroits précis ou les types de milieu où il envisage de s'installer, mais bien sa démarche d'installation là où il pense que sa compagne et lui seront le mieux et donc le plus heureux. Ils louent pour le moment une maison ancienne, elle travaille à Châteaubriant, commune de 12 000 habitants à une quinzaine de kilomètres de La Prévière. Après le licenciement économique qui a suivi la fermeture de l'usine qui l'employait six mois avant l'enquête, Grégory a retrouvé un travail, non plus à 45 kilomètres, mais à 80 kilomètres de chez lui.

« Donc pour l'instant je fais la route, mais bon... Tout dépend comment ça évolue. Si je trouve un autre boulot dans le coin, un peu plus proche, on restera par là. Ou alors, on essaiera de se rapprocher de la région nantaise, trouver un compromis entre Nantes et Châteaubriant. Mais voilà, après, il y a plein de... Dans un premier temps, j'ai cherché autour de la maison. Je n'ai pas trouvé. J'ai mis trois mois. J'ai cherché pendant trois mois et puis c'est vrai que cette société-là me plaisait bien, dû au produit, à la structure, aux choses que j'allais apprendre là-bas. Donc j'ai accepté. Et puis la route, ça se fait encore assez bien. Je pense qu'au bout d'un moment, je vais être assez fatigué, je vais en avoir marre et puis là, peut-être qu'on prendra la décision de bouger. Je ne sais pas, c'est mitigé... Je pense que pendant un an, je vais quand même chercher à retrouver un boulot plus proche. Mais je ne vois pas ça bien du tout. Donc il faudra aller, se rapprocher du boulot, quoi.

*Dans la région d'Angers par exemple, c'est un peu plus près ?*  
Ouais, au début j'ai cherché. Peut-être sur Angers, ouais. Pourquoi pas. Angers, Nantes, Rennes, Laval. Comme Pouancé se trouve en plein milieu de ces villes-là, je vais chercher sur ces quatre villes-là.

*Donc tu te donnes un an et si tu n'as pas trouvé d'autre travail, vous essaieriez de vous rapprocher de Nantes... ?*  
Oui, il y a ça et puis il y a aussi la maison du grand-père qui est toujours sur Pouancé et qui nous plaît vachement bien, et qu'on aimerait garder dans la famille. Donc on se dit qu'on va...

*Personne n'y vit à l'heure actuelle ?*  
Ça fait un mois qu'il est à l'hôpital donc... Donc c'est une maison qu'on envisage d'acheter, donc on aimerait bien trouver un boulot dans le coin ou alors que l'acheter et puis peut-être la garder en deuxième maison ou faire un gîte ou un truc comme ça. Enfin, on verra. C'est le projet. [...] Ce n'est pas forcément très judicieux d'acheter une maison à Pouancé. Si je travaille sur Angers ou autre.

Moi, c'est mon avis. C'est aussi ce qui risque d'arriver, mais ce que je vais essayer d'éviter. Si ça ne se passe pas comme je veux, on essaiera d'acheter une petite maison et de se rapprocher des Nantes.

*Dans ce cas-là, tu envisagerais d'acheter les deux maisons, celle près des Nantes et celle de ton grand-père ou alors tu en louerais une des deux ?*

On n'a pas encore pris notre décision, tout dépend de ce qu'on peut trouver. Si on trouvait une maison en région nantaise qui nous plaît, qui n'est pas trop trop cher, ce qui est loin d'être évident, parce que l'immobilier est super cher sur Nantes. Je ne sais pas, la décision là-dessus n'est pas encore figée.

*Que ce soit en location ou en achat, ce serait une maison ?*

Ouais, ouais ouais, Ouais ! On aurait beaucoup de mal à retourner vers un appartement. Oui, parce que je te dis qu'ici, on a quand même de l'espace. Et puis moi, j'aime bien l'espace, Anne aussi. Anne est très campagne, plus que moi encore. Donc non, la vie en appartement, en plein centre, ça n'est pas son truc et ce n'est pas mon truc.

*Mais quand tu dis l'espace, c'est l'espace à l'intérieur où l'espace à l'extérieur ?*

Les deux ! [Il rit].

*Parce que c'est vrai qu'en périphérie des villes, il y a des maisons de toutes tailles, mais il y a aussi beaucoup de maison avec des petits jardins, des petits espaces autour... ?*

J'éviterai moi. Non, je ne pourrais pas, moi. Je ne pourrais pas... Bon, si je n'ai pas le choix, si je n'ai pas le choix, je le ferai, mais je vais tout faire pour éviter ça. Je pense qu'on va... Non, l'idéal pour nous, ce serait de trouver une maison en campagne, comme ça.

*De l'ancien, etc. ?*

Oui, oui, ah, total ouais ! [Il sourit]. C'est notre rêve ! Après, est-ce qu'on va pouvoir le faire financièrement, je ne sais pas. Parce que les prix sont tellement énormes, que je ne sais pas. Ça va être très difficile. Mais ce serait l'idéal.

*Tu es prêt à aller jusqu'à quelle distance ?*

Jusqu'à 50 bornes, 60 bornes.

*Si c'était à refaire ou si c'était possible, tu irais habiter de préférence... ?*

Pour l'instant, je te dis, je suis satisfait de ce que j'ai fait Paris, je ferai tout pour éviter Paris. Je ne m'en sens pas du tout l'âme d'un Parisien. Déjà, si je vais à Nantes, ce sera beaucoup ! Je pense que mon avenir, ce sera plutôt la campagne... Ou la banlieue nantaise... Ou la banlieue

angevine. On m'a proposé d'aller bosser sur Paris, je n'ai absolument pas envie d'aller là-bas. »<sup>286</sup>

En réalité, le processus de sélection suivi par les ménages s'appuie au moins autant si ce n'est davantage sur une stratégie d'élimination et d'évitement que d'élection. Dans cette démarche, le système de contraintes exclut des lieux hors de portée (spatio-temporelle ou économique par exemple), mais le système de valeurs géographiques joue également à plein. Suivant un principe d'appréciation souvent binaire, les futurs habitants rejettent quantité de lieux au motif qu'ils ne conviennent pas, que leurs caractéristiques propres ou celles de leurs milieux heurtent la sensibilité habitante d'un des membres sinon de l'ensemble du ménage.

On peut repérer une sorte de sélection hiérarchique concentrique des espaces qui entrent dans l'univers de l'envisageable concret<sup>287</sup> (possible et acceptable). Il est très rare de trouver des personnes qui changent de région voire de grande région sans que ce soit une opportunité ou une contrainte professionnelle qui les y poussent. On peut aussi trouver le cas de l'un des conjoints qui souhaite se rapprocher de sa région d'origine ou familiale.

Comme nous l'avons souligné à plusieurs reprises, la volonté d'habiter en ville ou à la campagne (relativement excentrée ou près d'une grande ville selon les préférences) influe fortement sur les stratégies résidentielles. À ce critère est souvent associé (et inversement) un type d'habitat (collectif ou individuel) à la fois pour des raisons d'ordre culturel, mais aussi bien évidemment de structure du marché immobilier. Le désir de ville ou de campagne prend aussi fréquemment appui sur l'attrance pour une ou plusieurs aménités caractéristiques des types de milieu de vie. Ensuite, la distance au lieu de travail intervient. L'arbitrage intègre les lieux de travail des deux conjoints, mais le parti pris n'est pas toujours celui de l'équidistance.

---

<sup>286</sup> Grégory (30 ans, La Prévière, locataire, habitat individuel, projeteur mécanique).

<sup>287</sup> En effet, nous aurons l'occasion de voir au cours du dernier chapitre que si la mobilité géographique, spécialement résidentielle, est valorisée et que les personnes estiment en quelque sorte qu'il est de leur devoir de toujours envisager son éventualité favorablement, on peut aisément repérer dans les entretiens un écart entre une projection résidentielle abstraite et générale et l'attitude des enquêtés lorsque celle-ci prend une forme plus concrète dans leur esprit.

La détermination de ce qu'est une distance acceptable à parcourir quotidiennement dépend de la sensibilité des personnes qui détermine des « seuils de tolérance ». Ces seuils peuvent ensuite être dépassés en fonction du degré de rareté des localisations professionnelles possibles d'une part et de l'attachement à la localisation résidentielle (logement et/ou commune) d'autre part. On rencontre ainsi un certain nombre de ménages qui font le choix d'effectuer un nombre important de kilomètres plutôt que de se séparer de leur logement. C'était le choix temporaire de Grégory, mais l'appréciation de la longueur des navettes est aussi fonction de la norme implicite existant dans la région. L'exemple le plus flagrant est l'écart constaté entre l'Île-de-France et les autres régions, illustré par la réaction d'une habitante d'Angers au sujet des trajets des Franciliens :

« Eh bien la banlieue... Ce que j'en vois maintenant, avec les pauvres gens qui attendent le train sur le quai de gare quand il y a de la grève, je les plains beaucoup. Beaucoup beaucoup. Et puis, je connais des gens, qui habitent « la belle banlieue », comme on dit, ça s'appelle... Au-dessus de Suresnes... Je ne me rappelle plus, enfin la banlieue parisienne, malgré tout pour aller travailler à Paris c'est quand même la galère. Il faut presque une heure, une heure trente pour aller travailler à Paris... Je pense que de toute façon, on s'y fait. Il faut bien. Quand on a son travail qui attend, on trouve que c'est bien. J'en discutais avec eux, ils me disaient : "Oh non, c'est bien, on met un quart d'heure pour aller à la gare, prendre le RER, et puis après un quart d'heure vingt minutes, et puis après j'ai trois quarts d'heure de RER, et puis après j'ai encore un quart d'heure pour me rendre à mon travail...". Ils ont pas l'air de trouver ça anormal. »<sup>288</sup>

Enfin, une fois définie la zone des recherches, des arbitrages plus fins vont s'intéresser à l'offre de logements ainsi qu'aux caractéristiques de l'environnement local (« qualités » du quartier, de la commune, etc.).

Ainsi, avec un budget, une structure familiale et des lieux de travail identiques, les ménages ne procéderont pas nécessairement aux mêmes arbitrages car leurs sensibilités respectives les conduiront à privilégier des critères différents.

---

<sup>288</sup> Marguerite (67 ans, Angers, propriétaire, habitat collectif, institutrice en retraite).

Schématiquement, on peut comparer les arbitrages résidentiels à un tableau de comptabilité où les entrées et les sorties doivent présenter un solde positif sinon s'équilibrer. À contraintes équivalentes, si les postes sont les mêmes, les besoins diffèrent d'une personne, d'un ménage à l'autre, faisant ainsi varier l'importance et le poids accordés aux différents postes. Si un poste apparaît essentiel pour X, celui-ci le créditera d'une valeur positive significative ; inversement quand X rejette un élément. Quand cette aménité l'indiffère, on restera proche de la valeur zéro. Pour Z, la répartition des valeurs peut être tout à fait autre, mais offrir en quelque sorte le même solde, qui correspond au potentiel de satisfaction habitante par le lieu de vie. C'est ainsi que Florence et Marc se sont montrés, comme nous l'avons évoqué précédemment « moins attentifs aux critères un peu standards du confort [...], au profit d'un habitat qui aurait un charme, un charme particulier. ». Christiane avait envie d' « avoir un chez soi, une petite maison à nous, et puis... Avoir un jardin surtout ! ». Pour Viviane, « être dans un quartier... C'était plus important que la dimension dans la maison. » Lydie quant à elle avait une priorité au départ : « Je voulais un placement d'argent qui... Je ne voulais pas placer mon argent inutilement. Si je n'avais pas pu avoir de maison, j'aurais eu un appartement. Ça s'est fait que là, j'ai pu avoir cette maison-là, mais si je n'avais pas pu payer une maison, je n'aurais pas pris une maison, j'aurais pris un appartement. ». Pour Hervé enfin, il s'agissait d'avoir suffisamment de terrain pour y mettre ses chevaux et, implicitement, qu'ils s'y sentent bien.

Nous avons pu voir que dans le choix d'un lieu de vie, la part de la sensibilité de l'habitant en matière géographique joue un rôle essentiel et structurant dans les arbitrages qu'il va conduire. Ce qui est important, c'est que ce n'est pas un calcul mathématique et comptable classique où toutes les composantes de l'opération seraient « égales par ailleurs » ; le calcul de même que l'attribution des points en plus et en moins intègrent des critères très subjectifs. Il y a un moment dans l'arbitrage où une ou plusieurs choses sont survalorisées et font basculer le choix en faveur d'un lieu plutôt qu'un autre.



### 4.1.2. Déménager : c'est « arriver », mais c'est aussi « partir »

« Un déménagement, même quand on l'a voulu, même quand c'est pour du mieux, quelque part c'est toujours un peu un arrachement. Quelque part, c'est toujours un peu quelque chose de violent ; c'est pas anodin », nous disait Marc<sup>289</sup>. Arrachement ou fuite libératoire, le déménagement est toujours un moment de bouleversement, un moment fort et éprouvant sur un plan physique bien sûr, mais aussi sur un plan affectif. Michel Rautenberg résume dans ces lignes ce qu'est un déménagement.

« Déménager, dans le langage courant, a deux significations. C'est d'abord un événement, un moment dense et ramassé de l'histoire quotidienne, un genre de cérémonie pendant laquelle les grandes structures du paysage domestique sont brutalement défaites, rassemblées dans un camion dans un ordre inspiré par une logique étrangère à leurs fonctions, puis reconstruites avec hâte dans un milieu nouveau. Mais déménager, c'est aussi quitter un lieu familier pour une maison étrangère. C'est se projeter dans un nouvel espace. C'est un lent mouvement de rupture et de réappropriation dans lequel on trie et on choisit, on retrouve et on perd des objets, des souvenirs, des habitudes. Si le départ est souvent précipité, l'installation est hésitante, suspendue à l'expérimentation des trajets et des gestes nouveaux qu'il faut acquérir. »<sup>290</sup>

Notre intention ici n'est pas de proposer une ethnologie du déménagement, mais de nous intéresser avant tout à ce qui retenait ou encourageait au départ et surtout aux conséquences d'un déménagement sur la relation aux lieux. Nous voulons comprendre comment les personnes rencontrées envisagent la portée spatiale du déménagement : comment envisagent-ils un déménagement hors de leur bassin de vie, hors de leur région, etc. ?

Lorsque les habitants témoignent de leur attachement à un lieu et à un milieu de vie dont ils n'envisagent que péniblement de se défaire, ou encore vis-à-vis duquel ils ont

---

<sup>289</sup> Marc (45 ans, Paris, locataire, habitat collectif, créateur artistique).

<sup>290</sup> Rautenberg (Michel), « Déménagement et culture domestique », *Terrain*, 12, avril 1989, pp. 54-66, citation p. 54.

ressenti, après quelques années souvent, une sorte d'appel, ils ont souvent recours à la métaphore racinaire. Elle est, comme on peut s'y attendre, utilisée pour évoquer les lieux de l'enfance ou encore une région qu'ils ont quittée, mais où tout ou partie de la famille de l'enquêté vit encore. C'est ainsi le cas de Nicole<sup>291</sup>, médecin spécialiste à Angers qui, en dépit d'un discours sur son installation réussie et facile dans la région, fait de nombreuses références à ses racines « dans le Midi ».

La métaphore se rapporte selon les individus à la seule maison, à la commune ou encore à la région. Brigitte<sup>292</sup> évoque pour sa part avec intensité le moment présent et se voit avec étonnement en train de « faire des racines » :

« Ça vous ferait de la peine... ? Oui, et à proportion, mon mari moins. Mon mari, il se projette ailleurs. Lui, il dit : on fera construire. Et moi, dans ma tête, je ne suis pas prête. Dans ma tête, je ne suis pas prête, parce que je crois aussi que c'est la première maison où je me dis que je fais des racines. C'est peut-être pour ça. Lui, il a toujours vécu ici. Je pense qu'il a envie de changement. Moi, j'ai changé. Et puis on est différent. Là, je me dis que moi, j'y mets mes racines. C'est vraiment... J'aime vraiment ma maison. Il n'y a pas à dire... J'aime ma maison. »

Dans un autre cas de figure, à l'idée de quitter Grez-Neuville Odile et Bernard<sup>293</sup> pensent à leurs enfants :

« [Odile] Et puis après, c'est vrai que les enfants, leurs activités, leurs copains et copines... Oh, ce serait difficile de déraciner tout le monde ! Et puis moi, personnellement, je n'en ai pas du tout envie. [Bernard] Et puis je ne crois pas qu'ils conçoivent de pouvoir aller habiter en ville, puisqu'ils ont connu la campagne. »

Christophe<sup>294</sup> enfin s'interroge sur le sentiment puissant qui le relie à sa région d'origine :

---

<sup>291</sup> Nicole (50 ans, Angers, propriétaire, habitat individuel, rhumatologue).

<sup>292</sup> Brigitte (46 ans, La Prévière, propriétaire, habitat individuel, agricultrice).

<sup>293</sup> Odile (47 ans, Grez-Neuville, propriétaire, habitat individuel, secrétaire rédactrice) et Bernard (47 ans, Grez-Neuville, propriétaire, habitat individuel, agent de maîtrise territorial).

<sup>294</sup> Christophe (29 ans, Grugé-l'Hôpital, propriétaire, habitat individuel, ouvrier d'usine).

« Vous me disiez que vous vouliez aussi rentrer dans votre région parce que vous aimiez votre région... ? Eh bien, les attaches familiales. Je ne sais pas, je pense que c'est difficilement explicable, pourquoi on est attaché... C'est le fait d'y être né, je ne sais pas. On retourne toujours dans nos racines. Je ne sais pas, je pense que c'est difficilement... Je sais que c'est parce qu'il y a aussi ma famille, même si je pense que... C'est vrai que si je n'avais personne ici... Oui, c'est tout un ensemble. »

Quitter certains lieux ou espaces où l'on a passé de nombreuses années de sa vie est parfois douloureux : c'est rompre matériellement, presque corporellement pourrions-nous dire, avec un ensemble de liens humains, physiques et émotionnels, tissés plus ou moins consciemment par l'expérience au fil du temps.

Armand<sup>295</sup> a gardé un souvenir ému de l'expérience vécue l'année où il devait passer son certificat d'études. Il nous montre comment ce déplacement a représenté pour lui un arrachement affectif, mais aussi sur le plan matériel un renversement complet de son univers quotidien. Corporellement, il a vécu ce changement de lieu et de milieu de vie comme un amoindrissement, un rétrécissement de l'espace disponible pour se mouvoir, comme un enfermement lié à un espace public plus contraint.

« Et puis j'ai terminé là-bas, parce que mon grand-père est décédé. C'était en 37. Ma grand-mère alors est repartie dans le Loir-et-Cher. Moi, je suis retourné à Paris. Et comment te dire, ça a été... Une journée mémorable. Je quittais la campagne et puis je n'avais plus de liberté. À la campagne, j'allais quasiment où je voulais. Il y avait le jardin, il y avait de l'espace... Et là, je me retrouvais dans un quatre pièces, entre quatre murs. Et puis l'école... Avec les contraintes de Paris qu'il n'y avait pas à la campagne. Je me rappelle de ce voyage en voiture. J'ai pleuré toutes les larmes de mon corps. Pour arriver à Paris, il y avait 35 kilomètres à faire, ça m'a paru un voyage interminable ! »

Bien que, et même parfois parce que l'histoire personnelle s'est imprimée dans l'espace, l'ailleurs dégage une ouverture, une ligne de fuite ou porte l'espoir d'un habiter et quelque fois d'une vie meilleurs. Plusieurs cas de figure se présentent où la perte de

sécurité et de familiarité qu'entraîne un départ est plus qu'effacée par l'enthousiasme et l'excitation de la nouveauté et de l'inconnu (total ou attendu). Certains départs correspondent à la fuite d'un univers, d'un environnement, d'un lieu.

C'est le cas d'Yves<sup>296</sup> pour qui Paris a signifié échapper à la Corse, alors qu'il sentait le climat social se dégrader dans l'île. Pour le petit garçon qu'il était, cela voulait dire aussi rejoindre sa mère qui venait d'être rappelée en métropole et sur le continent par l'administration. Restée jusque-là en Tunisie, elle avait préféré le confier à sa famille qui rentrait en Corse, il avait huit ans.

« Ce n'est vraiment pas de gaieté de cœur qu'elle est arrivée à Paris en 62, à cinquante ans.

*Et vous justement, vous avez quels souvenirs de cette période, du passage... ?*

Je crois que c'est quelque chose que j'ai voulu. J'avais envie d'aller ailleurs. J'avais très envie d'aller ailleurs. [Il baisse la voix] J'en avais un peu ras-le-bol de la Corse. Le racisme commençait à apparaître en Corse. Je m'appelle... er. J'ai beau être Corse des pieds à la tête, je m'appelle quand même... er. Et il y avait ce côté... Ça commençait, ça commençait. Ce n'est pas, tel qu'il est pratiqué aujourd'hui, mais ça commençait à arriver. Bon, j'avais un petit peu ras-le-bol de la Corse. L'opportunité d'aller vivre à Paris ne me déplaisait pas. C'était un peu le rêve de Paris, à treize ans... Donc, j'ai tenu absolument à rejoindre ma mère. »

Il y a les déménagements qui symbolisent une nouvelle étape ou le franchissement d'un cap. Il peut s'agir d'événements liés au cycle de vie, notamment la décohabitation, ou encore du passage d'un statut de locataire HLM à celui de propriétaire. D'autres départs annoncent un saut qualitatif significatif en matière de confort intérieur. On retrouve alors beaucoup d'exemples où la famille accède à de meilleures conditions de vie appuyées sur une amélioration de la situation économique du ménage. Enfants, les enquêtés sont ainsi plusieurs à avoir été marqués par le moment où ils sont passés d'une chambre partagée avec leur fratrie à une chambre pour eux

---

<sup>295</sup> Armand (79 ans, Pouancé, propriétaire, habitat individuel, commerçant en retraite).

<sup>296</sup> Yves (53 ans, Combs-la-Ville, locataire, habitat collectif, professeur IUT).

seuls. La citation suivante nous conduit dans le nord de l'Angleterre, où l'un de nos enquêtés, William<sup>297</sup>, a connu cette joie :

« Donc en 93, on se trouvait dans une ville qui s'appelle Dunfermline qui est juste au nord d'Édimbourg, de l'autre côté de la rivière. On a eu un logement qui était style HLM au départ. C'était une maison individuelle, mais c'était... C'était bas de gamme en termes de construction. Ce n'était pas du tout le luxe, on était un peu serré. On est resté moins d'un an dans cette maison, en attendant qu'on a construit en fait. On avait construit, mon père avait fait construire juste en dehors de cette ville-là, de cette ville. On était à une quinzaine de kilomètres en dehors. Donc j'ai des souvenirs pas trop mal de la construction. On est allé voir la maison assez souvent. On était bien parce que c'était la première fois qu'on avait une chambre, que j'avais une chambre à moi tout seul. Donc quand on a des bons souvenirs de ça... ! Je me rappelle du jour du déménagement. Moi, le matin, j'ai quitté le logement HLM pour aller à l'école et le soir, je suis rentré dans notre maison à nous, avec la moquette posée et le lit, et tout ce qui allait bien dans ma chambre [Il sourit]. Cette maison, j'y suis resté jusqu'à mes 18 ans. »

Dans d'autres cas, le contraste est vif entre les logements insalubres et onéreux des centres-villes anciens et les appartements équipés du « confort moderne » des années cinquante et soixante. Irène<sup>298</sup> par exemple nous raconte son éblouissement d'enfant qui n'avait connu que les vieux faubourgs populaires d'Angers : « Mais alors par contre, quand nous, on a déménagé, ils nous ont logés cité Jeanne d'Arc. Alors là... ! Rentrer dans un HLM avec une salle de bains, c'était le paradis ! »

En général, le principal frein à la mobilité résidentielle des enquêtés (surtout si elle implique un changement de milieu ou de région) est le fait d'« être habitué » à un espace, un territoire devenu familier avec les années ou qui l'a toujours été depuis la naissance ou l'enfance. Au jeu de l'influence réciproque de la sensibilité et de l'expérience et de leur rôle structurant sur la relation au lieu et au milieu et sur les

---

<sup>297</sup> William (42 ans, Grez-Neuville, propriétaire, habitat individuel, responsable qualité).

<sup>298</sup> Irène (67 ans, Angers, HLM, habitat individuel, technicienne de laboratoire en retraite).

migrations, la familiarité qu'un habitant peut ressentir à l'égard d'un lieu ou simplement d'un de ses attributs est une dimension à ne pas négliger. Le déménagement, nous l'avons dit, fait passer l'habitant du familier vers l'inconnu. Le moment même du déménagement matérialise le bouleversement car c'est un temps où l'on n'a plus véritablement de « maison », plus de « toit », plus d'abri, où l'on n'est parti mais pas encore réinstallé.

Les parents de Brigitte<sup>299</sup>, agriculteurs, ont quitté la Vienne pour reprendre une exploitation plus avantageuse<sup>300</sup>, tout en y trouvant l'occasion de revenir dans le Maine-et-Loire, leur région quittée quelques années auparavant.

*« Et vous aviez 12 ans ? Qu'est-ce que ça vous a fait d'avoir quitté... ? Difficile. Moi, difficile, parce qu'on a déménagé, on a dû arriver deux ou trois jours avant la rentrée scolaire. On connaissait rien, rien rien rien rien ! Pour moi, ça a été difficile. [...] Mais moi, je me suis retrouvée... Je ne connaissais personne, ni le fonctionnement. Et les premiers jours, j'aimais mieux les cours que la récréation. Et puis j'étais timide. Et puis on m'avait débarquée comme ça. De toute façon, c'était ça. Je me souviens, j'avais repéré une fille. Je me souviens, à l'époque on avait des blouses. Une grande de ma classe, je me disais : elle, il faut que je la suive, comme ça... Je ne savais pas trop où était mon rang. La blouse bleue, c'était mon repère. Donc je me mettais là et je me disais : ça y est, je suis dans le bon rang. Et puis le premier ou deuxième cours d'instruction civique, c'est un souvenir qui m'a marquée, le prof il nous dit : "faites le plan pour arriver à l'école de chez vous. Votre route, par où vous passez", le nombre de kilomètres et tout. Et moi, je ne savais même pas. Ça devait être le deuxième jour eh bien, je ne connaissais même pas la route. Je devais l'avoir fait une ou deux fois, le matin et le soir. C'est marrant, les premiers jours, il y a quelqu'un qui m'a demandé : "tu habites où ?" Je lui dis à Carbay. Il me dit : " Moi je connais, je vais te faire le plan" et puis il m'a fait le plan. Ça, ça m'avait marqué parce que je m'étais dit que c'est vrai que je ne connaissais pas. »*

---

<sup>299</sup> Brigitte (46 ans, La Prévrière, propriétaire, habitat individuel, agricultrice).

<sup>300</sup> « Là-bas, c'était une exploitation toute morcelée. Il n'y avait aucunes terres autour de la maison. En plus, c'était très très vallonné... Ici, on leur proposait une ferme, les bâtiments, les terres autour, sans aller sur la route. Donc c'était... c'était le rêve. Et puis des terres beaucoup moins difficiles. »

Un environnement devient familier, à partir du moment où il a été intériorisé par l'habitant c'est-à-dire qu'il a été assimilé... Et inversement. Il est entré dans une certaine forme de rapport d'intimité ; il ne lui est plus étranger, et il peut même quelquefois intégrer l'identité de l'habitant et faire alors partie de lui. Mais ce cas de figure demeure somme toute minoritaire.

Nous faisons l'hypothèse que plusieurs conditions doivent être réunies pour générer aujourd'hui une identité habitante avec le(s) lieu (x) où l'on vit. Il faut un lieu fort, un degré élevé de satisfaction « géographique » et de bien-être spatial, mais aussi quelque chose d'autre, un supplément d'âme à la relation habitante. Il faut que le lieu résonne d'une façon particulière pour l'habitant, par rapport à son histoire, à ses aspirations et ses rêves. Appartenir à ce lieu, « être de » et « être dans » ce lieu doit procurer à l'habitant le sentiment qu'il s'en trouve valorisé, meilleur selon son propre système de valeurs, ses rêves.

Voici l'exemple de Florence<sup>301</sup> qui semble ne faire et ne vouloir faire « qu'un avec Paris », au prix d'une certaine confusion :

« Tout ça, ça me caractérise. C'est mon métier plus que mon quartier si je dois mettre quelque chose en premier, après ce serait la ville, Paris. Et le moins : ma province d'origine parce que tu vois habitant Paris, je me sens parisienne. Je me sens d'ailleurs... Je suis née à Paris, mais compte tenu du nom que je porte, j'ai des origines méditerranéennes par mon grand père paternel, ma grand-mère elle, elle était bretonne, mais mes parents sont nés eux à Paris. Donc c'est une famille quand même très parisienne. Euh... Ma mère n'est pas née à Paris, je dis des bêtises, mais elle a vécu à Paris. [...]

*Tu dis que tu as toujours vécu à Paris ?*

Oui, euh non, c'est pas tout à fait vrai, j'ai habité à Neuilly-sur-Seine, limitrophe de Paris, jusqu'à ce que je vive avec Marc chez ses parents dans une grande maison à Ivry-sur-Seine, donc j'y allais en mobylette, Neuilly-Ivry, mais c'est vrai que je me sens vraiment parisienne, d'abord Neuilly c'est juste à côté de Paris et puis j'ai toujours beaucoup pratiqué Paris, cinéma, théâtre, restos. Quand on s'est installé tout les deux, on s'est installé à Paris. [...] Ensuite pause à Ivry car sa tante quittait son appartement dont elle était propriétaire et

---

<sup>301</sup> Florence (45 ans, Paris, locataire, habitat collectif, Relations Publiques théâtre).

qui était très grand. Mais on ne s'est pas plu là-bas. [...] Et je crois qu'on avait envie d'habiter Paris, on aimait Paris... [...] Je cherchais, comme je cherche actuellement d'ailleurs, un appartement, on n'avait pas les moyens d'acheter, pas réellement. [...] L'endroit m'a vraiment plu, ça m'a vraiment tapé dans l'œil [...] enfin bon, le quartier en plein centre de Paris, la Bastille. [...] Et je cherche plutôt dans le quartier. Parce que je me suis aperçu que j'aime (bon ça fait 18 ans que j'habite là) et que j'aime bien ce..., enfin, j'aime Paris ! Avant tout, j'aime Paris et je ne veux pas habiter ailleurs qu'à Paris. Parce que j'en profite beaucoup, moi je suis une... Je pense que je suis une vraie Parisienne, je profite beaucoup de Paris, je vais beaucoup au théâtre, beaucoup au cinéma. [...] Un quartier parisien c'est un quartier où il y a des gens qui y habitent, pas seulement des gens qui sont là de passage pour consommer. Pour moi c'est le contraire des quartiers standardisés. »

On sent dans les paroles de Florence et derrière ses mots ce qui a fait à son sens toute la valeur de Paris et du quartier où elle réside, notamment l'originalité, le non-conformisme et la centralité même. C'est un peu comme si en étant une « vraie » habitante, c'est-à-dire qui profite et use de tout ce que Paris offre de particulier, de « spécial », de plus que les autres lieux, elle était imprégnée des valeurs du lieu. Un peu comme si être géographiquement au centre et le ressentir, signifiait aussi qu'elle-même était au cœur de l'activité, au centre de ce qui se passe. De la même façon, être dans un quartier qui symbolise à ses yeux le contraire de la standardisation paraît rejaillir sur elle et dire qu'elle-même ne se fond pas dans la masse, qu'elle est originale et singulière. C'est ce que nous entendons par supplément d'âme.

Plus souvent, si l'on peut voir une sorte de rapport d'identité entre une personne et un lieu ou un milieu dans lequel elle vit depuis longtemps, ce n'est pas sous une forme conceptualisée et nettement affirmée, comme c'est le cas pour Florence. En général, le phénomène est plus diffus, de l'ordre d'une impression et se manifeste surtout quand on se projette même furtivement dans un nouveau lieu de vie. À la lumière de la manière dont l'habitant les utilise et les contextualise, les expressions comme « être habitué », mais aussi « c'est pas mon truc » ou « ça ne me convient pas » portent en un sens l'idée de « normalité », de « naturalité » et de « conditionnement », tout à la fois. Nature et culture y sont étroitement imbriquées, comme le sont aussi l'habitus, l'habiter et l'habitude. Ce rapport de *convenance géographique* aurait pour origine la familiarité



née d'une présence longue et donc d'une imprégnation progressive du lieu sur l'habitant, et vice-versa. Elle aurait comme conséquence de créer une forme de dépendance, d'accoutumance légère d'une part, et un attachement par cette sorte d'identité, de correspondance entre homme et lieu, d'autre part. Cela freinerait la mobilité résidentielle et pousserait les habitants ayant eu antérieurement des expériences géographiques positives à reconduire par leurs stratégies, sans toujours en avoir conscience, le même type de relation avec le même type de lieu et de milieu.

Ainsi, pour qu'un lieu de vie et le milieu deviennent familiers, l'habitant se les approprie par différents moyens grâce auxquels il les fait siens ; il le fait en quelque sorte dans un rapport de parenté plus ou moins proche et de possession. C'est ce qui explique pourquoi la frontière est si mince - voire que soient souvent utilisées l'une pour l'autre - les expressions « chez soi », « à soi », « soi » d'une part, mais aussi « se sentir bien » quelque part et « s'y sentir chez soi ». L'intimité qu'une personne peut partager avec un lieu, comme c'est le cas dans les relations sociales, s'appuie entre autres sur une connaissance détaillée ou au moins partielle des lieux, où la fixation de *repères* donne le sentiment et/ou l'illusion d'une connaissance étendue, nécessaire à une impression de maîtrise. C'est ce que nous explique Florence<sup>302</sup> :

*« Tu penses qu'il y a des éléments qui... qui font que t'y sens chez  
toi ?*

Je pense qu'il y a la connaissance déjà. Le fait de se repérer, mais bon, il y a des gens pour qui c'est le contraire, qui en ont marre, etc. Mais bon, moi ça me rassure, ça me... C'est difficile à expliquer ce sentiment de, c'est vraiment cette sensation de sécurité et de compréhension... de pas être perdue. À tout moment, de savoir, de bien maîtriser, il y a une maîtrise ».

La familiarité, de même que le sentiment de sécurité et de maîtrise qu'elle autorise, produit une compétence habitante. L'histoire géographique personnelle est une accumulation d'expériences et d'apports culturels. Or l'expérience longue et continue ou bien répétée crée une forme de compétence techniquement effective, gestuelle, pratique ainsi qu'une connaissance, un *savoir* vis-à-vis de l'espace habité.

---

<sup>302</sup> Florence (45 ans, Paris, locataire, habitat collectif, Relations Publiques théâtre).

Ce qui fait de la familiarité un obstacle, du moins un frein à la mobilité résidentielle est qu'au-delà de l'attachement sentimental (à la matérialité du lieu, au paysage éventuellement ou encore au réseau social que l'habitant a pu y tisser) partir et arriver dans un cadre nouveau entraînent la perte brutale d'une maîtrise ressentie et concrète d'un autre lieu. Le sentiment de maîtrise est non seulement valorisant, mais il est confortable et sécurisant en termes d'usage des lieux. Irène, qui habite un appartement dans une tour HLM de la Doutre et dont la fille habite un petit pavillon à Verneau, nous décrit ses impressions quand elle se rend à La Roseraie qui est un quartier de grands ensembles dans le sud-ouest d'Angers.

*« Mais j'ai entendu dire qu'aujourd'hui, c'est plutôt La Roseraie qui a mauvaise réputation ?*

Vous savez, la Roseraie, par là, vous savez, c'est immense !!! Moi, je m'y perds. Moi, à la Roseraie... Là, hier, comme je fais partie d'un groupe de randonneurs, il y a des dames... Une dame nous avait invitées à prendre un petit quelque chose. Alors je sais où habite une personne. Je lui dis : "écoute, je vais d'abord aller chez toi... Parce que quand je suis dans la Roseraie, je suis perdue !". C'est un quartier que je ne connais pas du tout. Et puis alors, c'est tellement grand ! Alors justement, c'est pareil, ils parlent de... D'abattre des barres. Mais à la Roseraie, c'est épouvantable la concentration qu'il y a ! Oh la la ! Des fois, je prends le bus pour aller voir cette dame, oh la la, on traverse une zone... ! C'est... de chaque côté de la rue, c'est du bâtiment. C'est tout ce qu'on voit ! Des bâtiments à étages... 5, 6 étages au moins, parce qu'il y a des ascenseurs. C'est épouvantable ! Ah non, moi, je ne voudrais pas y aller ! Ah non ! Je ne voudrais pas y habiter ! »<sup>303</sup>

Lorsqu'on s'est familiarisé avec un espace ou qu'il est conforme à notre sensibilité, son usage ou son contact sont plus aisés, plus confortables. Ce terme de « confort » est issu de l'anglais *comfort* qui signifie « aide, réconfort ». Au sens propre, le confort relie des objets matériels au bien-être, en particulier corporel.

---

<sup>303</sup> Irène (67 ans, Angers, HLM, habitat individuel, technicienne de laboratoire en retraite).

Quand nous avons demandé à Christiane<sup>304</sup> (comme aux autres enquêtés) ce qu'est la ville était pour elle, elle a répondu sur sa pratique actuelle d'Angers.

« La ville ?... Enfin nous, on n'y va de moins en moins, parce que c'est le bruit, c'est... Ouais, je trouve qu'il y a beaucoup de bruit. Je pense que c'est aussi parce qu'on est plus habitués à y aller, et quand je reviens de la ville, je suis fatiguée. Je pense que c'est parce qu'on y va très rarement aussi. Bon, j'y vais pour travailler, mais aussitôt le travail fait, je repars. »

La ville n'est pas un milieu confortable pour elle ; elle ne s'y sent pas à l'aise et le bruit représente une gêne importante. Sans doute les années d'enfance passées à Angers où elle est finalement très peu sortie et a surtout été cantonnée à l'intérieur ne l'ont pas assez profondément imprégnée. Probablement, n'y a-t-elle pas eu non plus d'expériences positives suffisamment marquantes pour qu'après plusieurs années dans une maison à La Membrolle, elle ressente toujours une familiarité avec la ville.

Pour Suzanne, agricultrice à Pouancé, les visites de Paris même sympathiques sont fatigantes. La fatigue provient de la circulation liée à toute visite, mais elle est renforcée par l'adaptation dont Suzanne<sup>305</sup> doit faire preuve pour intégrer les codes, se repérer, etc. Enfin, son exploitation étant située à l'extérieur du bourg de Pouancé, elle se déplace presque toujours en voiture et non à pied.

*« Et Paris, qu'est-ce que tu peux m'en dire ?*

Paris, c'est très fatigant pour moi ! On y est allée plusieurs fois, parce que j'ai une cousine, de mon côté, qui est à Paris. [...] Et quatre ou cinq jours là-bas, moi je suis usée quand je reviens.

*Usée par quoi ?*

Eh bien déjà, elle nous trimballe d'un coin à l'autre. Et puis la ville de Paris, ce n'est quand même pas comme par ici. Toi, tu es habituée, mais nous ! Le métro, et vas-y que je te visite Paris ! Hou la la ! [...] Elle, elle est là-bas depuis l'âge de 16 ans ! Alors tu sais que, elle connaît la vie de Paris. Et moi, quand je reviens de là-bas : je suis complètement usée. Non c'est vrai c'est fatigant et puis elle a pas de voiture alors on prenait le métro, le train tout le temps ! »

---

<sup>304</sup> Christiane (52 ans, La Membrolle-sur-Longuenée, propriétaire, habitat individuel, puéricultrice).

Au sens figuré, l'idée de confort glisse vers un confort, une aise psychologique qui s'appuie sur une stabilité génératrice d'un sentiment de sécurité. Or, Urs Fuhrer et Florian G. Kaiser<sup>306</sup> ont mis clairement en évidence que l'attachement des personnes à leur lieu de vie (logement et environnement) est beaucoup plus fortement corrélé avec le sentiment de sécurité, qu'avec les autres émotions sociales de base qui composent leur modèle à savoir la stimulation, l'autonomie et la libido. Il faut donc pour prendre la décision de migrer une contrainte importante ou une forte motivation qui s'appuie sur un sentiment de stimulation ou d'autonomie. Mais, s'opposant au familier et à la sécurité, le caractère absolu d'inconnu et de nouveauté que représente un déménagement « dégagent en règle générale une impression de menace »<sup>307</sup>.

Jean-Marie<sup>308</sup> a toujours considéré qu'il fallait toujours être prêt à partir. Parce qu'il fut jockey professionnel pendant plus de dix ans, il a très souvent déménagé, notamment en Île-de-France. Pourtant, à la question « à partir de quand estimez-vous être dans une grande ville ? », il répond ainsi :

« C'est relatif. Angers, je ne suis pas dans une grande ville et Nantes, je suis dans une grande ville... Parce que je ne la connais pas. Ça rejoint un peu l'étranger qui fait peur parce qu'on ne le connaît pas. Mais il y a des quartiers de Paris par exemple où je n'ai pas l'impression d'être dans une grande ville, parce que ça devient familier. Du coup, ça a un charme. »

La curiosité, qui est une forme d'expression de la stimulation qui pousse à la découverte, ne fait pas ou rarement partie des stimulations dont les individus souhaitent bénéficier à l'intérieur du logement. En revanche, c'est dehors, que ce sentiment de curiosité trouve sa satisfaction, c'est-à-dire dans une exploration de l'extérieur où le logement demeure la base stable du retour et le lieu premier à partir duquel on peut explorer le monde.

---

<sup>305</sup> Suzanne (58 ans, Pouancé, locataire, habitat individuel, femme de ménage).

<sup>306</sup> Fuhrer (Urs), Kaiser (Florian G.), *L'habiter multilocal. Aspects psychologiques de la mobilité des loisirs*, Paris, Éd. CNRS, 1997, 158 p.

<sup>307</sup> Fuhrer (Urs), Kaiser (Florian G.), *L'habiter multilocal...*, op. cit., p. 49.

<sup>308</sup> Jean-Marie (54 ans, Pouancé, propriétaire, habitat individuel, *driver*, éducateur spécialisé).

Quand nous disons que le déménagement constitue un saut dans l'inconnu, en réalité, il faut distinguer l'impact d'une telle mobilité selon que l'on change uniquement de logement, d'immeuble, de quartier, de commune, de milieu géographique, de région ou de pays. Nous avons demandé à Denise<sup>309</sup> si elle aurait pu vivre dans une autre région :

« Pourquoi pas ? Je crois que je me serais adaptée. Tout est bien quand on est heureux. On a d'ailleurs failli aller s'installer en région parisienne. Le propriétaire proposait à mon mari une ferme de 300 hectares et puis comme il y avait la succession de son père, on a préféré rester ici. Mais on aurait pu.

*Mais finalement vous avez quand même préféré rester ici ?*

Oui. Oui, parce qu'il y avait la famille. Il y avait notre lieu de vie, on était habitué. »

Plus les paramètres et les échelles de familiarité changent (ils disparaissent même parfois) avec le déménagement, plus la part d'inconnu est importante : presque tous les repères géographiques sont mis à mal, le réseau social est distendu et même une partie des codes sociaux peut différer. Le trouble est bien moindre lorsqu'on reste dans la même commune ou le même quartier où il s'agit la plupart du temps de mobilités liées à l'avancée dans le cycle de vie ou encore à une promotion sociale. C'est une norme qui est donc associée à une représentation positive, sauf lorsqu'ils signent un accident, une régression. Les changements de logement sont culturellement intégrés dans les parcours géographiques et sociaux. Ils font partie de la vie ; on l'apprend très jeune, même si l'on n'en fait pas toujours l'expérience. En revanche, changer de région est une forme de déracinement, une migration bien plus déstabilisante et qui est plus souvent réalisée sous la pression d'une contrainte liée à l'insuffisance d'emploi sur place, à la pauvreté, etc. En général, ce type de mobilité plus lourd de conséquences est donc appréhendé avec une certaine gravité. Il est relativement rare qu'une personne change de type de milieu de vie ou de région à chaque déménagement ; c'est sans doute pourquoi les entreprises doivent offrir des compensations pour inciter leurs salariés à la mobilité résidentielle. Une fois que de nouveaux repères sont pris, les personnes vont chercher à

---

<sup>309</sup> Denise (80 ans, Grugé-l'Hôpital, propriétaire, habitat individuel, agricultrice en retraite).

les conserver. Viviane<sup>310</sup> par exemple, après avoir quitté la Tunisie et connu plusieurs logements en Île-de-France, a décidé d'acheter là où elle s'était installée depuis quelques années déjà.

« *Donc à cette époque-là, c'était Combs-la-Ville ou Combs-la-Ville ?*  
Ah oui ! Déjà en termes de distance par rapport à nos lieux de travail, et parce que ma foi, on avait repris nos marques ici. Parce que mon mari est déraciné aussi, dans le sens où il était quand même de Normandie. Donc on a repris nos marques ici. On a visité autre chose hors de Combs-la-Ville, mais on a toujours eu cette attirance pour rester ici. »

Cet événement décisif que constitue un déménagement et la manière de le vivre est largement influencé par les conditions dans lesquelles se sont faits les arbitrages aboutissant au choix du lieu. Là, le sentiment de maîtrise est alors tout à fait central. Nous avons également eu l'occasion de saisir que le déplacement physique d'un ou plusieurs individus et de leurs objets et meubles personnels constitue un moment fort parce qu'il met doublement en jeu l'habitant dans sa relation au lieu qu'il quitte et où il avait des repères et dans la relation nouvelle qu'il doit construire avec cet autre lieu qu'il doit faire sien.

---

<sup>310</sup> Viviane (40 ans, Combs-la-Ville, propriétaire, habitat individuel, chargée de communication hospitalière).

## 4.2. S'APPROPRIER SON ESPACE DE VIE

La notion de chez soi est essentielle dans la relation géographique. Polysémique, elle porte plusieurs idées force qui influencent la relation concrète et la manière dont elle est vécue.

Pour établir une bonne relation géographique et pour se sentir bien là où ils sont, les habitants mettent en place une forme de « réciprocité » entre eux et le lieu : ils s'adaptent au lieu et au milieu et les adaptent en retour en les appropriant, en les transformant, en les modelant.

Si le logement et l'intérieur sont au cœur de la relation habitante, toutes sortes de « dehors » le sont également et leur évaluation, comme celle du « dedans », participe à générer un bien ou un mal-être spatial à l'égard du (mi)lieu de vie.

### 4.2.1. Chez-soi, pas chez soi

« Domicile personnel avec valeur affective » : la notion de chez soi est bien plus étendue et complexe que la définition du dictionnaire *Le Robert* ne le laisse paraître. En réalité, la définition est succincte mais chaque mot est lourd de sens comme on va le voir. Le langage habitant lui confère plusieurs contenus ou, plus exactement, cette expression se réfère à deux grands registres : un registre de ressenti (sentiment et sensation) et un registre social et juridique. C'est ce qui justifie selon nous l'importance de bien distinguer « se sentir chez soi » et « se savoir chez soi ».

Derrière l'idée de se sentir chez soi, on trouve deux nuances et même deux sens : le bien-être et le sentiment de faire partie du lieu, de ne pas y être étranger. Alors que l'on pourrait penser la chose évidente, on peut très bien ne pas se sentir chez soi « chez soi »

et se sentir chez soi ailleurs que dans son logement. Un des cas de figure que nous avons trouvé à la fois marquant et récurrent concerne les enquêtés qui au cours de leur enfance, (et ils sont très nombreux dans ce cas) ont été pour une raison ou pour une autre séparés de leurs parents. Ils ont alors vécu dans un pensionnat, ont été confiés à des tuteurs, des nourrices, à des membres de leur famille ou encore ont vécu dans des centres médicaux de convalescence pendant plusieurs années. La plupart d'entre eux ont gardé le souvenir d'une douloureuse adaptation d'autant qu'elle était souvent mêlée d'une certaine incompréhension. En raison des conditions difficiles de mobilité (même à l'échelle de deux cantons), en raison aussi parfois de relations différentes entre parents et enfants de celles qui sont en vigueur aujourd'hui, les enfants une fois partis ne voyaient que rarement, voire qu'exceptionnellement leurs parents, souvent pour de courts moments. Ces années écoulées, ils furent aussi nombreux à retourner pour un temps limité dans leur famille. Lorsqu'ils parlent d'avant leur absence, ils disent « chez moi », expression remplacée à leur retour par « chez mes parents ». « Et puis après, je l'ai pris dur quand il a fallu revenir chez mes parents, dans une maison que je ne connaissais pratiquement pas » reconnaît Françoise, qui souffrit de constater que « chez moi, ce n'était plus pareil ».

Dans le cas d'un déménagement des parents entre-temps, le sentiment ne plus être chez eux achève de mettre une distance avec la maisonnée ; ceci est accentué lorsque les autres membres de la fratrie sont quant à eux restés continûment avec les parents. Dans les nouveaux logements, ils n'ont parfois plus de chambre, ce qui provoque en eux un sourd et inavoué sentiment d'exclusion. Ils ne se sentent pas chez eux dans cette maison, dans cet appartement où tout le monde a pris ses marques, mais qui reste pour eux étrangers.

« J'allais quand même chez mes parents toutes les semaines, il n'y avait aucun problème. [...] Et ensuite mes parents ont déménagé. Donc ils ont été en appartement, mais un peu plus grand. Donc chacun avait... Enfin chacun de mes frères avait leur chambre, et puis mes parents avaient leur chambre. Donc c'était un F3. Et moi, quand j'y allais le week-end, eh bien je dormais dans la salle à manger... Parce



qu'il n'y avait pas de chambre pour moi... Comme je n'y habitais pas continuellement... Voilà. »<sup>311</sup>

D'une manière générale, les habitants associent bien souvent le fait de se sentir chez soi à celui de se sentir bien. Quand on demande à Jean où il se sent chez lui, il répond : « Eh bien, ici, je me sens chez moi. Oui, je me sens bien ici. »

Le long extrait de l'entretien que nous avons eu avec Alexandre<sup>312</sup> et que nous présentons ci-dessous nous semble particulièrement révélateur de la complexité de ce sentiment. Il est étudiant et a emménagé dans son studio depuis quatre mois.

« Il y a un truc très marrant... J'ai réalisé ça, il y a pas longtemps... Et ça a peu de rapport avec là où je vis, mais je me suis senti chez moi en fait quand j'ai repris la fac, il y a quelques mois. C'était marrant, mais effectivement, comme c'est vraiment ce que je voulais faire et que j'avais envie d'y aller et que le reste du temps, je n'avais pas forcément l'occasion de faire des trucs qui m'intéressaient... La réponse est un peu iconoclaste, mais je me sentais bien chez moi sur un banc, dans un amphi où j'écoutais un cours que j'avais envie de suivre. C'est vrai que je me sentais bien. C'est un truc récent que j'ai ressenti. Où je me sens bien chez moi sinon... ? Ça commence un peu ici, mais pas encore, parce que c'est assez récent et je ne suis pas toujours... Ouais, ça dépend du moment. Les premiers temps quand je me suis installé, je me suis vraiment senti bien en fait. Maintenant, avec le recul, je me sens toujours bien. Mais c'est peut-être aussi parce que je fais d'autres choses et que je n'ai pas le temps de me poser ou alors que j'ai trop de temps parce que je m'ennuie, ça dépend en fait. Ça dépend du moment. Ça se fait par contraste, des fois. Parce que je vais revenir d'un long week-end de quatre jours, je vais me sentir bien chez moi, à ce moment-là. Il y a d'autres lieux peut-être, des fois où je me sens chez moi. Paradoxalement, ça va être dans le quatorzième, dans la rue, dans le quartier que je connais, où ce lieu que je connais bien et donc je vais me sentir chez moi à certains endroits. Par exemple, j'avais pris l'habitude d'aller au cybercafé, là, eh bien, au cybercafé, je me sentais chez moi, en gros, avec des nuances quand même ! [Il rit]

*Tu connaissais bien des gens qui tenaient le cybercafé ?*

---

<sup>311</sup> Michèle (52 ans, Combs-la-Ville, HLM, habitat collectif, assistante maternelle).

<sup>312</sup> Alexandre (26 ans, Paris, locataire, habitat collectif, étudiant).

Non, pas forcément. J'avais l'habitude d'y aller. Et puis, je ne connaissais pas les gens qui étaient autour de moi, mais je connaissais les gens avec qui je dialoguais, par exemple. Donc, c'était un peu une manière d'être chez moi. Et puis, quand je me sens bien aussi, je me sens chez moi, des fois plus que chez moi, chez certains amis. Par exemple, chez [Grégoire et Sophie], des fois, je me sens tout à fait à l'aise et je me sens presque chez moi chez [Sébastien]. Parce que [Sébastien], ça fait sept ans que je le connais, ça fait longtemps qu'il habite au même endroit, il habitait là avant que j'y sois.

*Et est-ce que tu te sens bien dans tous les lieux que tu connais bien ?*

Non, pas forcément. C'est classique, mais en caricaturant, il y a plein de lieux de passage, des lieux marchands qui ne sont pas très bien aménagés, qui ne sont pas très beaux, où je ne me sentirai jamais chez moi. Je ne me sentirai jamais chez moi dans les couloirs de la gare de Lyon ou... Alors qu'il y a certaines rues où je me sentirais à l'aise. »

Ce passage en lien avec le bien-être, mais aussi avec la familiarité spatiale et/ou sociale, nous montre que l'on se sent rarement chez soi au moment même où on emménage dans un nouveau logement, qu'il faut un temps d'adaptation pour que naisse ce sentiment. La régularité de pratiques locales, une familiarisation avec l'espace domestique intérieur, le fait de se sentir bien sont des préalables à son émergence. Mais si beaucoup de gens ont besoin de se sentir bien dans un endroit pour s'y sentir chez eux, ils ne se sentent pas chez eux dans tous les endroits familiers ou de bien-être. Pouvoir s'approprier les espaces est primordial et les propos d'Alexandre nous indiquent une autre dimension essentielle du chez-soi qui peut se déployer bien au-delà du logement mais aussi dans bien d'autres espaces. Des repères familiers aux environs, d'autres lieux encore peuvent susciter ce sentiment sans être en lien direct avec le logement. Il y a des lieux, nous dit Sébastien<sup>313</sup>

« [...] où je me sens chez moi parce que biographiquement j'y ai passé beaucoup de temps, même si je n'ai pas envie forcément d'y retourner parce que j'ai fait d'autres choses... Et puis il y a des lieux où je me sens chez moi parce que j'ai... Les lieux biographiques m'ont construit et il y a des lieux où j'ai, moi, construit quelque chose. J'ai construit des nouvelles relations. Donc je me sens plus chez moi à *La Grosse Caisse* que dans la maison de mes grands parents parce que

---

<sup>313</sup> Sébastien (25 ans, Paris, locataire, habitat collectif, étudiant).

c'est quand même du passé. J'y vais moins. C'est surtout lié aux gens, aux références qu'on a en commun, tout ce qui fait l'amitié. On a trouvé et construit une espèce de reconnaissance. »

Sans s'y sentir encore chez lui, Alexandre ne s'est jamais senti vraiment étranger dans ce quartier, et même dans son immeuble. La préexistence d'un réseau amical localisé dans le secteur y a sans aucun doute contribué. Il connaissait et pratiquait déjà ce quartier régulièrement et avait déjà quelques repères. Par ailleurs, comme son précédent logement fut son premier appartement à Paris, le contraste par rapport à son milieu de vie habituel (le périurbain francilien) en fut atténué, une part de son acclimatation déjà réalisée.

Lorsqu'il emménage dans un nouveau lieu, le nouvel arrivant peut s'y sentir étranger, ne pas encore se sentir chez lui. Arriver dans un nouveau quartier, une nouvelle ville, voire une nouvelle région, ou encore passer de la campagne à la ville (ou inversement) n'est pas un processus aisé ou naturel. Se sentir étranger est une impression qui porte principalement sur l'intégration sociale.

Pierre<sup>314</sup> nous avoue : « Donc ici, au début on était... Un peu étrangers dans le lotissement, il faut dire ce qui est, parce que moi je connaissais surtout les agriculteurs ». C'est sans doute pour cela que ce sentiment n'est pas pérenne. Pierre s'est intégré assez vite dans le village par les voies classiques en milieu rural, à savoir l'école, les associations locales, notamment sportives, mais aussi encore dans son cas par le biais de la paroisse. Il connaissait certainement les codes de la sociabilité rurale traditionnelle et avait de plus des origines locales puisqu'il a grandi à Sennones, village de Mayenne frontalier du canton de Pouancé.

Mais nous avons eu l'occasion de rencontrer d'autres personnes, notamment Francine (qui habite aussi la Prévière) et Yves (à Combs-la-Ville), dont la trajectoire géographique et le vécu nous font comprendre que si le temps peut faire passer du statut d'étranger à celui d'habitant intégré, on peut aussi parfois devenir étranger là où l'on a grandi. Voici deux extraits qui témoignent des effets croisés de l'éloignement, de l'absence longue sur la relation entre celui qui est parti et ceux qui sont restés.

---

<sup>314</sup> Pierre (47 ans, La Prévière, propriétaire, habitat individuel, cadre d'industrie).

Francine<sup>315</sup> a vécu à La Prévière jusqu'à 11 ans. Elle est alors partie en pension à Segré, puis un an en maison familiale en attendant d'avoir l'âge suffisant pour suivre une formation agricole à Rennes. Elle s'est mariée à l'issue de ses études et est restée en ville puis en relativement proche périphérie jusqu'à ce que le couple décide de monter « sa propre affaire ».

« Petite-fille, je suis partie à 11 ans et j'y suis revenue, j'avais 33 ans, quand je me suis réinstallée ici. [...]

*Quand je vous entends et que vous me racontez comment vous êtes arrivée ici, j'ai l'impression que c'est comme si vous n'étiez pas originaires d'ici...*

Vous avez tout à fait raison. Ce qui nous a fait dire avec mon mari, que quand on part, enfin quand on revient, même dans son pays, on revient en étranger ! Et moi, je peux vous dire qu'on est revenue en étranger ! Je ne saurais pas dire pourquoi.

*Est-ce que vous ne vous êtes pas construite un peu contre... ?*

*Peut-être l'éloignement un peu douloureux, avec la pension... ?*

Pas vraiment contre. C'est vrai que j'ai eu du mal à m'adapter à la pension parce que c'est assez dur. Je crois qu'on s'endurcit déjà beaucoup. Mais je crois que le fait de revenir en étranger, je pense qu'on a perdu le contact avec nos camarades d'école de la primaire. C'est vrai que quand on était pensionnaire, on revenait des fois, mais très peu. On ne revenait d'ailleurs pas souvent. C'était la Toussaint, c'était Noël. Il fallait repartir. On a donc eu une coupure aussi avec les gens, les jeunes de notre âge. Après, quand on est revenus à l'âge de 33 ou 35 ans, on avait déjà... Notre vie était déjà établie. On avait une façon de vivre et de travailler, peut-être de fonctionner, qui n'était plus en phase peut-être avec les gens qui étaient restés ici. »

C'est pourtant l'opportunité d'un terrain et sans aucun doute une certaine familiarité supposée avec leur commune d'enfance les ont décidés à établir leur exploitation à cet endroit-là.

Avec Yves<sup>316</sup>, l'expression « ceux qui sont restés » prend tout son sens par rapport à la Corse. Il dessine dans les lignes suivantes une relation à la fois puissante et fragile entre

---

<sup>315</sup> Francine (58 ans, La Prévière, propriétaire, habitat individuel, Agricultrice).

<sup>316</sup> Yves (53 ans, Combs-la-Ville, locataire, habitat collectif, professeur IUT).

les habitants de l'île et ceux qui s'y sentent profondément attachés, mais par la pensée seulement :

« J'ai vécu en Corse de 58 à 67. Tout d'abord dans une grande ville, Bastia. [...] Et puis l'année d'après, on est reparti au village. Donc là, j'ai passé de 59 à 64, cinq ans au village, coupés par des périodes d'internat, parce que j'étais au lycée. [...]

*Et en quelle année votre mère est revenue ?*

En 64. Ma mère est rentrée en 62 après les événements de Bizerte. Le temps qu'elle arrive à Paris, qu'elle s'installe, qu'elle trouve un logement. Moi, j'ai rejoint ma mère en 64. J'ai fait la rentrée 64 à Paris. [...] Je suis arrivé à un moment, en quatrième, ce n'était pas un mauvais moment. Je me suis intégré sans problème. Avec toujours, si vous voulez, départ en vacances systématique en Corse [...] Pâques, Noël et l'été, c'était retour en Corse immédiatement. Les vacances de Noël étaient le samedi, le samedi après-midi, j'étais dans l'avion. [...]

*Et le retour en Corse pour les vacances etc. par rapport au fait d'y vivre par exemple... ? Ça a changé votre perception ?*

Si vous voulez, oui. Parce que déjà j'ai commencé à prendre énormément de recul. J'y retournais en vacances. Je n'étais plus intégré... Et là, je me suis désintégré, au point d'être maintenant en Corse complètement étranger. Peu à peu, la vie a fait que je me suis désintégré. J'étais parti, je revenais pour les vacances...

*Vous vous êtes « désintégré », mais c'était quelque chose de votre fait ou alors du fait de... ?*

Par les deux. J'ai été désintégré par les autres peu à peu, parce que je n'avais pas les mêmes préoccupations forcément. Un exemple tout bête : j'ai vécu 68 à Paris. J'avais dix-sept ans à l'époque. Je vous laisse imaginer ce qui peut se passer dans la tête d'un gamin de dix-sept ans qui vit 68. Lycée occupé... Bref. Donc je suis retourné en Corse l'été 68, bon, j'étais sur une autre planète ! Par rapport à eux, on était... ! On avait le même âge, on était dans les mêmes classes, mais on était sur des mondes complètement différents. [...] Je crois que le fait d'être parti de Corse, par rapport à un esprit très fort, une âme forte comme la Corse, c'est qu'on est rejeté et qu'on se rejette soi-même. Je crois que ce n'est pas la peine... Je crois que... Ce n'est pas la peine d'y revenir. Je crois que les gens qui reviennent en retraite, ce n'est pas la peine. Ça se solde souvent par des échecs.

*Et des échecs qui ont quelle conséquence par exemple ?*

Parce que, soit les gens sont malheureux, soit ils repartent. J'ai quelques exemples de vieux (enfin, par rapport à moi) du village. Par exemple, une amie proche de la famille, en fait, elle a gardé son appart

à Évry. Elle a fait construire en Corse, c'était pour la retraite. Mais elle a gardé son appart à Évry. À la Toussaint, elle s'en va. Et elle revient en avril mai. »

Il est frappant de trouver chez ce Francilien de longue date une telle émotion à l'évocation de sa région d'origine. Quitter l'Île selon lui c'est en partie être rejeté et « se rejeter soi-même », rompre avec l'habitant qu'on a été sans forcément (et l'émotion réside en partie là) en avoir eu conscience sur le moment. Il est douloureux de ne pouvoir retendre des liens identitaires aussi puissants, en particulier, et c'est notable chez Yves, à une phase du cycle de vie qui appelle ordinairement ce retour aux origines.

Si quand on se sent étranger, on ne se sent pas vraiment chez soi, les facteurs humains et sociaux ne sont pas les seuls obstacles à l'émergence du chez soi. Nous avons mis en évidence le rôle de la durée du séjour dans le chez soi comme dans l'attachement vis-à-vis d'un lieu, d'un milieu. Des éléments qui se rapportent aux caractéristiques matérielles des types de milieu et de lieu dont les personnes sont familières ou pas peuvent constituer autant d'aides ou d'obstacles.

Sabine<sup>317</sup>, qui a toujours vécu à l'écart des centres-villes, a très mal vécu son premier logement indépendant, entre autres parce qu'il était situé dans le « centre-bourg » d'une commune.

« Je ne me suis pas du tout plu dans le bourg de Vergennes, parce que déjà... Le bourg, c'était quelque chose d'assez étranger pour moi, je ne me trouvais pas du tout à l'aise. Moi, j'ai besoin de mon petit coin de tranquillité. »

Pour Bernard<sup>318</sup>, tous ces déménagements n'ont jamais représenté un grand bouleversement pour lui car il changeait juste de maison. Il est toujours resté dans la même commune, Grez-Neuville, et a ainsi toujours pu conserver ses repères matériels et sociaux. C'est la même chose pour Jean qui est né dans le 11<sup>e</sup> arrondissement de Paris et

---

<sup>317</sup> Sabine (40 ans, La Prévière, propriétaire, habitat individuel, institutrice).

<sup>318</sup> Bernard (47 ans, Grez-Neuville, propriétaire, habitat individuel, agent de maîtrise territorial).

a toujours habité à proximité de la place de la Bastille. Tous les deux ont d'ailleurs un sentiment très fort de « chez soi » vis-à-vis de leur commune et de leur quartier. Par ailleurs, la familiarité, le fait d'être habitué à vivre à la campagne ou bien à la ville sont essentiels. Précédemment, plusieurs extraits l'ont en partie illustré. Nous présentons ici un extrait où l'on retrouve Florence<sup>319</sup> qui, comme Alexandre<sup>320</sup>, souligne l'importance du contraste dans la force voire l'émotion que peut susciter la sensation que cet environnement, c'est chez nous. Comme c'est le cas pour tout ce qui touche à l'identité, le contact avec l'altérité réactive la conscience de l'identité. Le chez soi se rapproche en ce sens d'un sentiment identitaire.

« J'ai besoin, je suis habituée à ce genre de loisirs ou de besoins d'aller au théâtre ou d'aller au cinéma... Donc le milieu rural, c'est l'exotisme pour moi. C'est l'exotisme, mais j'aime bien. Mais c'est une étrangeté pour moi. Autant la ville m'est familière, autant la campagne m'est étrange, de façon extrême, tu vois. [...] C'est vrai que quand je reviens de la campagne, le week-end, et que je reviens ici le dimanche. J'ai un espèce de sentiment... C'est la mauvaise heure aussi, vers 6 heures le dimanche, je me dis « ahrr, c'est moche, c'est gris ». Mais bon, c'est tout d'un coup une couleur qui... Comme quelque chose de triste. Et puis quand je reviens au bout d'un mois, je suis contente parce que je retrouve des choses connues, un environnement qui m'appartient parce que je le pratique depuis des années. »

Si le chez soi est effectivement une notion sentimentale, qui touche à la sphère affective et intime, il ne faut pas oublier que c'est une notion qui renvoie par ailleurs au champ social et juridique. En effet, le chez soi désigne en premier lieu l'espace du logement. C'est pourquoi on se trouve face à une sorte de paradoxe lorsqu'il arrive qu'on ne s'y sente pas chez soi, puisque cet espace est par excellence celui où notre présence est légitime, selon la société et le droit, selon la loi qui l'identifie, le définit et le reconnaît. Sa définition mérite d'être exposée à nouveau, « Domicile personnel avec

---

<sup>319</sup> Florence (45 ans, Paris, locataire, habitat collectif, Relations Publiques théâtre).

<sup>320</sup> Alexandre (26 ans, Paris, locataire, habitat collectif, étudiant).

valeur affective », pour prendre la mesure cette fois de sa première partie, « domicile personnel », investi d'une forte valeur juridique.

C'est en ce sens que nous pensons utile de distinguer clairement le fait de se sentir chez soi et celui de se savoir chez soi. Mais cela reste une approche incomplète. Il y a d'une part le chez soi entendu comme le logement, l'espace intérieur et privé qui s'oppose à l'espace commun et à l'espace public. Les occupants en titre d'un logement ont sur cette portion d'espace des droits exclusifs et plus étendus que les autres membres de la société. On est là essentiellement dans des références liées à l'usage des lieux. D'autre part, la propriété est une autre forme de possession et de droit que l'on peut exercer sur un logement. Ainsi régies par le droit, ces deux expressions du chez soi sont tout à fait essentielles dans l'usage et le sentiment de liberté d'usage de l'espace. On peut établir une hiérarchie croissante dans la liberté d'usage qui irait du logement HLM où la réglementation des usages et des transformations des espaces privés et communs est sans doute la plus rigide et la plus contraignante pour le locataire, aux locations à des bailleurs privés, et enfin à la pleine propriété, synonyme de liberté (presque) totale. Dans les entretiens, on perçoit ainsi des nuances à l'intérieur du statut de propriété. Le plus contraignant est la copropriété, et la maison isolée le cas de figure où la liberté et l'autonomie seraient maximales. Le propriétaire a alors moins de contraintes liées aux relations avec autrui ou avec la collectivité, mais d'autres contraintes parfois coûteuses d'équipement par exemple peuvent découler de cet isolement.

Bien qu'elles donnent toutes deux à leurs occupants un certain nombre de droits, une majorité d'habitants confère à la propriété une supériorité sur la co-propriété dans la légitimité, la liberté d'usage et l'autonomie du ménage. Cette supériorité dépasse leurs seules différences juridiques et véhicule des valeurs culturelles profondément enracinées dans l'histoire de la société et donc extrêmement tenaces. Chez les agriculteurs angevins, qui pour beaucoup sont locataires des bâtiments d'exploitation comme d'habitation, la location est ressentie comme particulièrement insécurisante. Les agriculteurs en fermage, même lorsqu'ils sont en excellents termes avec leurs propriétaires, semblent toujours se sentir menacés : « on ne sait jamais ». Lorsque nous testons la réaction de Suzanne<sup>321</sup> à l'idée de partir un jour de cette ferme qu'elle habite

---

<sup>321</sup> Suzanne (58 ans, Pouancé, locataire, habitat individuel, femme de ménage).



depuis près de quarante ans, elle pense immédiatement à un départ, mais qui ne peut être que contraint et effectué sous la pression des propriétaires. L'angoisse monte à mesure qu'elle se projette dans cette situation hypothétique et elle finit même par parler de sa maison au passé avant de se reprendre.

« Partir d'ici...

*Qu'est-ce que ça te ferait ?*

Il faudrait partir et puis c'est tout. Quand on est pas chez soi, déjà, on fait moins bien ce qu'on veut.

*Tu ne te sens pas chez toi ici ?*

Si, mais si on te dit de partir ! Si ils te mettent quelqu'un d'autre sur l'exploitation... On ne sait jamais.

*Ce n'est pas la tendance... Il y a peu de chances que ça arrive.*

Oui.

*Ce que je veux dire, c'est ton attachement à cette maison, tu es attachée à cette maison ?*

Il y a déjà un moment que je suis là, un petit peu, quand même. Mais bon.

*Et tu l'aimes, cette maison ?*

Oui, on est habitué là nous... C'est vrai que tu prends un peu des... Enfin bon s'il fallait vraiment partir...

*Non ! Ce n'est qu'une idée, c'est plutôt pour savoir comment tu es attachée à cette maison...*

Si, on était bien, moi je trouvais. Enfin, on est bien, on n'est pas encore partis ! »

C'est ici nettement la perspective d'être « chassée » de sa ferme qui est envisagée pendant quelques minutes par cette femme d'un certain âge. Même si elle ne le formule pas ainsi, il faut comprendre qu'une telle brutalité de la part de son propriétaire, pour improbable voire illégitime qu'elle soit, n'en serait pas moins légale. Le droit de propriété confère à son détenteur un pouvoir qu'il est bon de mettre en lumière ici tout comme il est présent à la conscience de tout habitant.

Pour les propriétaires et les aspirants propriétaires qui ne sont pas agriculteurs, l'idéal est la propriété d'une maison qui se trouve à une distance suffisante d'autres habitations environnantes afin de ne pas devoir limiter sa liberté de mouvement, de faire bruit et de ne pas être gêné en retour par les activités du voisinage. Les expressions comme « pouvoir faire ce que je veux » « sans déranger » sont très fréquentes, tout comme la

fameuse « tranquillité » chère à nombre d'habitants en maison individuelle et qui n'est pas sans rapport avec la propriété effective d'un lieu. C'est donc le meilleur moyen d'être vraiment chez soi, de ne pas dépendre d'un propriétaire, de ne « rien devoir à personne » une fois les prêts remboursés, de ne pas gâcher son argent aussi : « je ne vais quand même pas donner de l'argent inutilement comme ça pendant X années alors que si je le place quelque part, ce sera à moi ». <sup>322</sup>

Pour conclure sur ce qui signifie le fait d'être propriétaire, nous citerons un extrait, tiré de l'entretien avec Patrice et Béatrice <sup>323</sup>. Ils nous disent à leur manière qu'ils ont des droits sur leur maison, même si elle n'est pas encore entièrement remboursée ; ils témoignent surtout de l'investissement matériel, symbolique et affectif dont le couple « maison + propriété » fait l'objet.

*« C'est un prêt sur combien d'années ?*

[Patrice] Sur 15 ans. Sur 15 ans, donc si tout va bien, dans cinq ans, c'est fini.

[Béatrice] notre maison sera à nous !

*Est-ce que le fait que ce ne soit pas fini de payer justement, le fait que vous ne vous sentez pas tout à fait... Pour vous, elle est à vous comme si le prêt était fini de payer ?*

[Patrice] Oui, pour nous, elle est à nous. Si, si, pour nous, elle est à nous. Il ne faudrait pas que demain j'aie l'huissier à la maison parce que... ! Il repartira mal, c'est sûr. Ah non, non, ça, c'est clair. Mais en ce moment ce qui m'écoeure, c'est qu'avec l'autoroute qu'ils sont en train de faire, je vois des gens qui ont bossé toute leur vie, et qu'ils leur ont pris leur maison et qu'ils sont en train de les démolir, ça me bouffe ! Moi je me dis que si un jour ça m'arrivait, ils ne l'auront pas la maison. Enfin, ils l'auront, mais elle sera par terre. Ce sera clair, elle sera par terre ! Parce qu'ils sont en train de se faire piller leur maison les gens. C'est-à-dire que Cofiroute leur a racheté leur baraque et tous les jours il y a des gens qui viennent piller les maisons. C'est incroyable ! Ils viennent démonter les ardoises, démonter les radiateurs... Les gens en profitent comme les travaux ne sont pas commencés. Les gens viennent piller dedans carrément ! »

---

<sup>322</sup> Lydie (47 ans, Angers, propriétaire, habitat individuel, auxiliaire municipale puériculture).

<sup>323</sup> Patrice (41 ans, Angers, propriétaire, habitat individuel, agent technique territorial) et Béatrice (40 ans, Angers, propriétaire, habitat individuel, assistante maternelle territoriale).

L'appropriation des espaces où l'on vit crée du chez soi, en assurant leur maîtrise et en générant même assez souvent un attachement aux lieux et au milieu de vie qui consolide la relation habitante et la rend plus agréable. Les moyens d'y parvenir sont nombreux, chaque personne ayant sa propre recette sans toujours être capable de la restituer.

#### **4.2.2. S'approprier les espaces pour les « habiter »**

L'appropriation est un processus d'établissement de la relation habitante, elle nécessite une réciprocité. Si l'habitant en devenir peut intervenir sur l'espace pour le faire sien, il doit aussi souvent s'adapter à ses nouveaux lieux et milieux de vie. Car s'ils sont pour une part modulables, ils conservent aussi une certaine « intégrité » et une « extériorité » qui opposent une résistance, matérielle ou sociale. Parce que les moyens et les conditions d'intervention diffèrent, nous distinguerons l'appropriation du dedans et celle du dehors, c'est-à-dire ici des espaces collectifs et publics.

Une des façons les plus évidentes de s'approprier un espace, c'est au sens propre de le faire sien, de s'attribuer la propriété d'un lieu en l'acquérant, devenant ainsi son légitime possesseur au regard de tous. Il existe déjà une production scientifique pluridisciplinaire et de qualité<sup>324</sup> sur la relation à la propriété et nous ne nous y attarderons pas. Nous avons vu que pour une partie significative de la population comme des enquêtés, le logement dont on est propriétaire, de surcroît si c'est une maison individuelle, semble avoir une valeur de chez soi supérieure aux autres couples

---

<sup>324</sup> Voir en particulier les travaux de l'atelier SRAI (Statuts résidentiels, approche intergénérationnelle), dont *Le logement, une affaire de famille* et *La famille et ses proches*. On y trouve entre autres aspects une exploration fine du lien entre famille et statut d'occupation. Nous renvoyons également à l'étude collective produite par l'ISU en 1965 concernant l'habitat pavillonnaire et qui reste d'une grande actualité

forme-statut. Isabelle<sup>325</sup> marque bien dans ses propos l'écart de valeur entre les deux maisons.

« Et puis c'est vrai que du fait qu'on avait l'exploitation là-bas, notre intérêt à nous, c'était d'acheter la maison un jour ou l'autre. [...] Donc nous, on l'a racheté. Par contre, comme nous, nous habitons là parce qu'ici c'est plus grand, nous habitons là pour l'instant. Et puis comme le travail c'est là aussi... Donc on loue l'autre maison. [...] Donc on a quand même une maison à nous, mais on n'y habite pas pour l'instant. [...] Comme ça, on a acheté depuis, la maison et puis tous les bâtiments d'exploitation [...] Et tout le reste, c'est en location autrement. Ici, on n'est pas chez nous, on est en location. »

Cette forme d'appropriation directe et légale qu'est l'achat d'un bien immobilier pour y résider confère à ses occupants en titre l'idée qu'ils sont par cet acte émancipé, davantage indépendant, plus libre, mais aussi de fait plus puissant dans la mesure où cela signe aussi une forme de maîtrise de l'espace.

Cette accession à la propriété qui annonce l'avènement d'une situation familiale inédite est particulièrement bien rendue par Alexandre<sup>326</sup>. Voici le récit de ce que le passage de la location d'appartements HLM à l'achat d'un pavillon a représenté pour lui.

« Et je n'étais pas en ville, c'est-à-dire que je ne sortais quasiment jamais en ville même, parce qu'on restait dans cette grande résidence, isolés. Voilà, c'est un petit peu des impressions que j'en ai gardées. Et puis ensuite, on a quitté ce lieu-là. Mes parents avaient effectivement, je pense, envie de prendre un pavillon et puis ça s'est fait. On a pris un pavillon après, toujours à Combs-la-Ville, donc dans la même ville.

*Qui existait déjà ?*

Oui qui existait déjà. Là, j'avais à peu près quinze ans [...] J'y ai passé cinq, six ou sept ans, enfin six ans là-bas. Globalement, c'est vrai que c'était... Mais ça a aussi marqué un passage. Et le passage : appartement - maison individuelle aussi. C'était un peu un passage

---

concernant l'appropriation des différents espaces du pavillon et la puissance de l'imaginaire pavillonnaire associée à la propriété.

<sup>325</sup> Isabelle (36 ans, Grez-Neuville, locataire, habitat individuel, agricultrice).

<sup>326</sup> Alexandre (26 ans, Paris, locataire, habitat collectif, étudiant).

aussi dans le statut de la famille. C'est un peu comme si la famille devenait indépendante. Enfin, c'est assez marrant.

*Qu'est-ce que tu entends par indépendante ?*

C'est un petit peu finalement comme si la famille était devenue mature elle-même, c'est-à-dire qu'au lieu de vivre en appartement, en immeuble avec plein d'autres gens, elle avait acquis ça. Et c'est même comme ça que le voyaient mes parents. Elle a acquis son logement à elle qui était une maison individuelle. C'est vraiment tout le sens de... »

L'accession à la propriété est une aspiration, un projet porté parfois par une famille sur plusieurs générations. Elle oriente alors les logiques habitantes et le vécu des lieux.

Le deuxième moyen de s'approprier l'espace du dedans a lui aussi fait l'objet d'un certain nombre de travaux en sciences sociales ; il s'agit des différentes formes de marquage de l'espace. Ce champ de pratiques a deux fonctions principales : l'établissement de frontières signifiant le chez soi et l'altérité ainsi que la transformation de la forme ou de l'aspect des lieux pour les adapter aux besoins comme aux désirs de ses occupants. Soulignons que la première marque physique des nouveaux habitants sur un lieu, dans un logement, la manifestation la plus notable et la plus personnelle aussi de leur présence passe, simplement, par le mobilier.

Didier<sup>327</sup> est un Parisien qui jouit de revenus confortables, il possède en plus de son logement un appartement dans la capitale qu'il loue. L'entretien s'est déroulé dans un espace intérieur presque dénué de mobilier.

« Donc j'aurais préféré habiter dans l'appartement que j'ai acheté parce que je l'aurais aménagé à mon goût. En plus, il est plus lumineux, il y a un peu plus de vis-à-vis mais il est plus lumineux. Et puis j'adore tout ce qui est bricolage, décoration, je me sentirais vraiment chez moi. [...] Comme ça, quand je serais chez moi, toutes les boiseries, les armoires, les rangements c'est moi qui vais tout faire. [...]

*C'est assez minimaliste, au niveau du mobilier...*

Il y en a trop même. Mais à la limite, je mets toujours des bouquins par terre, parce que j'aime pas quand c'est trop net. Ça ne me dérange

---

<sup>327</sup> Didier (40 ans, Paris, locataire, habitat collectif, directeur commercial bancaire).

pas, puisque je n'y suis pas. [...] J'aime bien quand il y a de l'espace. Si un jour j'emménage de l'autre côté, il y aura très peu de chose. Je préfère la qualité, j'achèterai des beaux meubles, des choses pas forcément chères mais qui me plaisent, pas nombreux mais des trucs qui me plaisent. Mais de toute façon, je ne veux pas dépenser des fortunes dans les meubles, m'endetter pour des meubles. Ça sert à rien, je préfère en profiter. Mais ça ne donnera pas cette impression-là. Si un jour tu viens chez moi, ça donnera plutôt une impression... Assez finie. Non, effectivement, je ne suis pas chez moi ici. »

Certains objets sont essentiels au bien-être, au sentiment d'être chez soi, d'être dans ses marques. Nous nous cantonnerons à deux exemples. Dans le cas de Thérèse<sup>328</sup>, la cheminée symbolise ses origines, elle est évocatrice de souvenirs. Une reproduction factice suffit à remplir cet office lorsque les contraintes du lieu et du milieu de vie n'en autorisent pas davantage.

*« Et toi, tu mettais ton grain de sel où par exemple ? C'est quoi, ce à quoi tu tenais ?*

Moi, je voulais avoir une cheminée, pour pouvoir faire du feu. Ça fait de la poussière, tant pis. Ça s'enlève, la poussière. Mais c'est tellement agréable de voir le feu le soir, dans la cheminée ! Ça me rappelait des souvenirs de petites filles, oui. De petite-fille de la ferme, de voir ce feu. Ça me fait vraiment plaisir. D'ailleurs, je fais du feu tous les soirs. Il y a toujours des braises rouges. C'est bizarre comme... On se rappelle des souvenirs...

*Et je crois me rappeler, que dans votre appartement à Paris, vous aviez une vraie cheminée avec de fausses de bûches et braises dedans. Ça fonctionnait à l'électricité comme une lampe...*

Exactement ! On est bête, hein ?

*C'est toi qui avais fait mettre ça ?*

Oui. [Elle rit doucement] Ça me rappelait ma ferme, ma jeunesse. »

Si pour Thérèse, on est dans le transport d'objet ou la reconstitution d'un univers bien à soi, nous avons trouvé particulièrement frappant la volonté qu'a montrée Patrice<sup>329</sup> d'ajouter à sa maison une terrasse hors sol qui lui rappelait le HLM dont il avait « ras-le-bol ». Bien qu'il soit dans une logique où tout le conduisait vers la propriété d'une

---

<sup>328</sup> Thérèse (81 ans, Pouancé, propriétaire, habitat individuel, commerçante en retraite).

<sup>329</sup> Patrice (41 ans, Angers, propriétaire, habitat individuel, agent technique territorial)

« petite maison », cette terrasse traduit sans doute un lien avec un passé assumé et la fierté de ses origines ouvrières.

« Je vais aménager une terrasse au-dessus de ma cave. Comme ça, de ma chambre, je pourrais aller à mon bureau et de mon bureau, je pourrais aller sur ma terrasse... Pour bronzer l'été... Pas quand il fait froid... Mais l'été.

*Parce que vous préférez bronzer sur une terrasse que dans votre jardin ?*

Non, pas tellement en fait, c'est surtout pour prendre l'air surtout. Je pourrais aller sur mon balcon ! Ça me rappellera Monplaisir, sur mon balcon. Voilà, j'aurais mon balcon. »

Un autre procédé bien connu pour s'approprier un lieu est celui de la clôture. Thérèse<sup>330</sup> l'explique simplement : « Alors on a délimité ça par des lauriers qui étaient tout petits, qui étaient haut comme ça. Et puis les lauriers ont grandi, donc on est bien chez nous, on est bien entouré maintenant, avec tous nos lauriers. » Voici résumé avec une touche d'humour par Christophe<sup>331</sup> le rôle de la clôture.

« Ça va quand même assez loin, il y a quand même 800 m<sup>2</sup> ! Tout ce qui est clôture, tout ça aussi c'est moi. Pour ne pas que les gamins s'enfuient ! C'est vrai, on a fait une mini prison ! Mais en un sens, c'est vrai. Il n'y avait pas de clôture entre la voisine et nous. Et le temps que les enfants comprennent qu'on avait pas tout le terrain... d'ailleurs, ils n'ont toujours pas compris... on a mis un grillage. Et encore, le grillage, ils s'assoient dessus. »

Bien sûr, comme nous l'avions noté avec Alan<sup>332</sup> qui avait installé à la suite d'un cambriolage une porte en grillage surmontée d'un barbelé à l'entrée de son jardin, la clôture a pour fonction de définir l'espace privatif, de dissuader ou d'empêcher physiquement les intrusions. Même si des conflits ou des tensions de voisinage autour de la situation ou de la forme d'une clôture existent parfois, il est en réalité plus

---

<sup>330</sup> Thérèse (81 ans, Pouancé, propriétaire, habitat individuel, commerçante en retraite).

<sup>331</sup> Christophe (29 ans, Grugé-l'Hôpital, propriétaire, habitat individuel, ouvrier d'usine).

<sup>332</sup> Alan (44 ans, Angers, propriétaire, habitat individuel, employé fonction publique)

fréquent que chacun des voisins s'entende sur ses fonctions et la forme qu'elle doit prendre pour être à même de les remplir. Mais comme le dit Christophe, elle est aussi un moyen de contenir les enfants dans le périmètre domestique, ainsi que les animaux de la maison. Ils sont bien (à des titres différents !) sous la responsabilité et donc la surveillance des occupants en titre du logement.

La clôture de l'espace est à l'initiative des habitants qui possèdent un jardin. En appartement, les limites physiques sont plus claires et n'ont souvent pas nécessité d'être renforcées afin de barrer un accès ou encore une vue. Mais au sujet de la surveillance parentale des enfants qui sortent du logement nous avons trouvé en immeuble des situations où la question se posait. Gérard<sup>333</sup> nous raconte comment il gérait la question avec ses trois enfants alors qu'il habitait au dernier étage d'une tour de plus de dix niveaux.

« On s'y est plu beaucoup, là. L'inconvénient, c'était avec les petits. On avait du mal à les envoyer tout seuls en bas. Côté surveillance et tout... Il fallait descendre avec eux. Bon, plus tard, ils se sont débrouillés. Quoiqu'il n'y avait pas de problèmes à l'époque. [...] Et puis ils avaient des terrains vagues qui sont là, derrière le foot qui n'était pas construit. Ils jouaient dans les arbres et tout ça. Et tout petit, quand ils étaient vraiment tout petits, si je les laissais aller en bas, d'abord, j'allais regarder depuis la tour. Mais je n'allais pas passer mon temps par la fenêtre à regarder. Et puis, le temps que je descende pour courir après, ils sont déjà barrés. Ça, c'était un inconvénient, mais bon, ça ne dure que quelques années. »

Toutefois, la plupart du temps, les enfants ne sortent pas des appartements sans être accompagnés s'ils n'ont pas de cour d'immeuble ou un autre espace commun où jouer. On les conduit alors dans les lieux à leur usage exclusif (jardin d'enfants, aire de jeu) ou non (parc, jardin public...).

Le troisième grand type de marquage consiste comme nous l'avons dit à transformer et adapter l'espace domestique. L'ampleur de la modification peut être très variable selon les situations. Du statut d'occupation tout d'abord découle la marge de manœuvre de

---

<sup>333</sup> Gérard (64 ans, Angers, propriétaire, habitat individuel, technicien électricité en retraite).



l'occupant. Il fixe ainsi une limite au-delà duquel celui-ci ne peut plus intervenir matériellement sur l'espace.

« *Mais en HLM, est-ce que vous pouviez changer certaines choses ?*  
Ah non, on vous a fourni l'appartement, il faut le rendre en l'état !  
Vous avez le droit de rien faire dans les HLM... À part refaire les  
tapisseries. Vous pouvez aussi refaire le sol, mais c'est à vos frais ! Et  
puis quand vous partez, vous ne pouvez pas emmener votre sol ! [Elle  
rit] Mais maman, qui est dans son HLM depuis 73, et qui y restera  
jusqu'au bout... Pour elle c'est... ! Qu'elle améliore, c'est pas pareil  
je trouve. Moi, étant jeune, je me disais "Quoi faire ? Je préférerais  
investir ailleurs, parce que le HLM c'est bien mais...". Et puis je ne  
sais pas, je me dis que quand je serai à la retraite, je n'aurai déjà plus  
de loyer à payer. »<sup>334</sup>

On retrouve dans les propos de Lydie l'écart de liberté de modification physique de l'espace domestique entre les deux situations extrêmes qu'elle a connues, le HLM et la propriété. Mais on retrouve aussi le double impact du statut du HLM sur la perception et le sentiment du chez soi : les gens n'ont pas le droit d'effectuer des travaux autres que de décoration, et beaucoup choisissent de ne rien faire pour ne pas investir « à fonds perdus ». On rencontre cette argumentation chez les locataires HLM, chez les agriculteurs locataires et plus généralement chez ceux qui sont les plus profondément contrariés de ne pas être propriétaires du logement occupé. Ceci n'empêche pas toutes ces personnes d'être par ailleurs, plus souvent qu'on ne l'aurait supposé, propriétaires d'un bien de rapport, d'une résidence secondaire ou encore d'un autre bien coûteux comme un bateau par exemple. La logique qu'ils suivent consiste donc à n'effectuer qu'un minimum de dépenses parce qu'elles sont réalisées forcément à perte lorsqu'on n'est pas propriétaire.

Cette logique est très puissante puisqu'elle conduit parfois les habitants à vivre au quotidien un environnement domestique qui leur déplaît. De plus, elle illustre très clairement la perspective temporelle dans laquelle ils inscrivent leur habitation du lieu. Même si bien souvent, ils sont là depuis des années et qu'aucune mobilité résidentielle

---

<sup>334</sup> Lydie (47 ans, Angers, propriétaire, habitat individuel, auxiliaire municipale puériculture).

ne semble se profiler à l'horizon, ils raisonnent cependant comme s'ils allaient partir le lendemain.

Voici des propos d'Isabelle<sup>335</sup>, agricultrice, qui traduit son état d'esprit vis-à-vis du lien qu'elle fait entre propriété, travaux, chez soi et bien-être. Non contente de vivre dans un intérieur qu'elle trouve plutôt laid, elle est parfois gênée vis-à-vis de ses relations amicales ou familiales par l'aspect de sa maison, qui renvoie une image déplaisante d'elle-même. Il nous a même été difficile d'obtenir l'autorisation de faire quelques photos des pièces communes.

*« Qu'est-ce qui vous plaît le plus ici ?*

Vous voulez dire une pièce, le cadre ?... Ce qui me plaît avant tout c'est de ne pas avoir de voisins tout autour. D'avoir de l'espace autour de moi.

*Ce qui vous déplaît le plus ici ?*

C'est peut-être de ne pas avoir une maison aux normes, comme tout le monde. Avec des beaux murs, des belles tapisseries, des choses comme ça. Mais ça ne m'empêche pas d'arriver à être heureuse quand même. [...]

*Et hormis l'histoire des locataires, vous préférez habiter ici plutôt que là-bas ?* [<sup>336</sup>]

Pour l'instant, c'est plus pratique. Parce qu'ici, c'est plus grand, même si ce n'est pas chez nous. Et puis, même si ce n'est pas forcément terrible. Du moins... Disons qu'il y a toujours des choses à améliorer bien sûr, mais pour l'instant, c'est ce qui est mieux. Ce qui est mieux professionnellement, parce que de toute façon, on a plein de bêtes ici et au niveau financier... [...] Par contre, plus tard, on ira l'habiter, ça, du reste, c'est sûr ! Ça, c'est clair ! Ah oui ! C'est clair qu'on ne sera pas là indéfiniment. Et puis de toute façon, là, il y a un bail, donc quand mon mari sera à la retraite, il faudra qu'on parte. De toute façon, les propriétaires, à l'avenir, ils voudront vendre ici. Ils ne loueront plus.

*Et vous voyez ça à quel terme, d'habiter là-bas ?*

---

<sup>335</sup> Isabelle (36 ans, Grez-Neuville, locataire, habitat individuel, agricultrice).

<sup>336</sup> Il s'agit du bâtiment d'habitation de leur deuxième exploitation, situé à un kilomètre qu'ils ont achetés, il y a quelques années. Cette maison est actuellement louée à des particuliers.

Au plus tôt, pas avant dix ans. Même quinze. Ah oui, moi, je me vois plus là-bas... [elle rit] Peut-être pas vers nos vieux jours, mais plus au moment de la retraite, pas tout de suite en tout cas. [...]

*Vous dites que vous restez ici pour tout un tas de raisons, et même si  
« ce n'est pas terrible »... ?*

Disons qu'il y aurait plein de choses à faire. Ce sont des vieux murs. Ici, c'est une ferme, donc c'est des vieux murs. Donc il y aurait plein de choses... Il faudrait qu'on investisse, mais bon, ce n'est pas chez nous déjà. Donc même si on veut avoir un site correct pour vivre, on ne va pas vivre dans la misère non plus. Ça nous coûterait cher par rapport à ce qu'on peut en retirer. En fin de compte, comme dans la salle à manger, les murs s'effritent, il faudrait qu'on repasse un ch'tit coup partout. Mais on a d'autres priorités quand même. [...] On ne vit pas sur l'or, donc il faut être raisonnable aussi. C'est plus dans l'esthétique de la maison. Parce que, bon, c'est confortable, on n'a pas froid, c'est correct, c'est bien hermétique et tout ça. Mais il y aurait des choses à améliorer. Il y aurait des murs à refaire, à tapisser ou à mettre des enduits ou des choses comme ça. Mais du fait que l'on n'est que locataires, on ne va pas être toujours en train de demander aux propriétaires de faire des choses. C'est vrai que c'est aussi délicat. [...] C'est plus dans ce genre d'idées que je dirais... Par rapport à la maison neuve. Parce que là-bas, c'est vrai que les propriétaires avaient tout refait pour les locations précédentes, avant que nous, on achète. Ils avaient remis la maison en état. Donc c'est plus joli d'aspect. C'est plus ça. Mais bon, comme on n'est pas d'un tempérament non plus à être pointilleux. Et puis nous, on est plus dehors, donc ça ne nous dérange pas. Mais des fois, c'est... C'est énervant ! On se dit qu'on aimerait bien avoir tel ou tel beau truc, comme tout le monde, en fin de compte. C'est plus dans ce style-là. »

Les travaux, la décoration et d'une manière générale l'ensemble des aménagements intérieurs et extérieurs, renforcent chez beaucoup l'attachement au lieu de vie. C'est un moyen pour l'habitant de rendre l'espace plus proche de lui, de faire en sorte qu'il lui ressemble davantage, en somme de le modeler à son image.

Anne-Marie<sup>337</sup> a attaché immédiatement de l'importance à ce type d'appropriation de son logement qui, comme souvent, était occupé par quelqu'un d'autre avant son arrivée.

---

<sup>337</sup> Anne-Marie (35 ans, La Prévière, propriétaire, habitat individuel, chef de cuisine en collectivité).

« Est-ce que tu t'es sentie chez toi... Tu t'es sentie chez toi à partir de quand ? Dès que tu es arrivée ou alors ça a mis longtemps ?

Oui, je me suis sentie chez moi à partir du moment où on a commencé les premiers travaux. Parce que... C'est un peu difficile... [...] Et moi, je ne me sentais pas chez moi parce que c'était... et puis les gens d'avant continuaient à venir. Et je pense que je me suis sentie bien quand on a commencé les travaux. En disant : bon, ça, c'est à moi. C'est moi qui commande si on va faire comme ci ou comme ça. Et c'est à partir de ce moment-là... Encore plus quand on a acheté. Parce que bon, je sais que quand on est locataire, on demande aussi, toujours... On est toujours tributaire du propriétaire, il ne faut pas faire n'importe quoi. Et puis ils sont quand même chez eux, c'est vrai. »

On peut également déceler chez les enquêtés une sorte de logique comptable qui cherche à conserver le fruit de leur effort, qu'il soit financier ou matériel (temps passé, effort physique, investissement émotionnel, etc.). L'attachement au lieu peut alors se concevoir comme le moyen d'un retour sur investissement qui consiste à profiter pleinement et durablement de ce que l'on a participé à améliorer. Patrice<sup>338</sup> s'échauffe ainsi à l'idée même de se séparer du fruit de ses efforts et de son labour : sa maison, acquise presque une seconde fois par les travaux qu'il y a réalisés :

« Vous êtes attachés à cette maison ?

Ah ! S'il fallait que je reparte de là, oui, je l'aurais mauvaise ! Oui, parce que j'ai tellement bossé de temps que... ! Ce n'était quand même pas comme ça quand on l'a acheté. »

C'est enfin comme si on avait laissé plus que notre empreinte, une partie de nous en quelque sorte. William<sup>339</sup>, sans le reconnaître vraiment, n'est pas parvenu à véritablement s'approprier son logement actuel pour en faire un lieu de vie propice à son bien-être, parce qu'il présente des défauts d'habitabilité.<sup>340</sup> De plus, il regrette

---

<sup>338</sup> Patrice (41 ans, Angers, propriétaire, habitat individuel, agent technique territorial)

<sup>339</sup> William (42 ans, Grez-Neuville, propriétaire, habitat individuel, responsable qualité).

<sup>340</sup> Un des principaux défauts d'habitabilité de cette maison en lotissement tient à l'exiguïté du jardin. Elle induit une grande promiscuité sonore avec les voisins qui lui sont de surcroît antipathiques. Cette situation stresse William qui ne se sent pas libre de ses mouvements et de ses activités.

toujours cette maison qu'ils avaient fait construire dans le Jura, où ils avaient fait beaucoup d'aménagements et dans laquelle ils se sentaient bien.

*« Vous êtes bricoleur ?*

Oui un petit peu. Oui. Ici, on n'a pas fait grand-chose en fait dans cette maison. On est chez nous, mais sans réellement être chez nous en fait. C'est un peu stérile... Ce n'est pas le même, ce n'est pas le même caractère qu'une maison qu'on a construite. Quand on a construit dans le Jura, c'était vraiment notre maison à nous. On avait fait les plans, on avait tout fait. Et j'ai passé des heures et des heures et des heures à bricoler, à monter des murets dehors, à faire ceci, à faire cela. Bon, ici, on fait un petit peu, mais bon ce n'est pas pareil, ce n'est pas le même.

*Vous regrettez en fait votre maison là-bas ?*

Oui. Oui.

*Mais vous ne regrettez pas d'être partis... ?*

Non. Partir, il fallait le faire, mais si j'avais pu emmener la maison avec moi, je l'aurais fait. C'est vrai que ça nous a fait du mal de quitter notre maison parce que c'est sûr que quand on construit, on met beaucoup de soi. »

Faire des travaux n'a pas le même sens pour tout le monde. Certains tout d'abord n'apprécient pas, n'ont pas de savoir-faire en la matière et/ou disposent de revenus suffisants pour faire effectuer les travaux de gros œuvre ou de décoration. Francine<sup>341</sup> nous disait : « Autant dans le travail, on est bon etc., mais tout ce qui est intérieur, tout ce qui est bricolage, travaux et tout... on a deux mains gauches ».

Ces personnes ont une approche très fonctionnelle et détachée de cette étape de l'appropriation domestique. Pour d'autres au contraire, c'est un accomplissement, une création. C'est plus qu'un simple aménagement. Il est bien question d'empreinte chez Pierre<sup>342</sup> lorsqu'il aborde le lien entre aménagement du logement et attachement à celui-ci : « À Trélazé, je n'ai rien fait à part peut-être faire un ou deux trous dans le mur pour accrocher quelque chose. Je n'ai rien fait. Tandis qu'ici, on a tout aménagé à notre main. »

---

<sup>341</sup> Francine (58 ans, La Prévrière, propriétaire, habitat individuel, Agricultrice).

<sup>342</sup> Pierre (47 ans, La Prévrière, propriétaire, habitat individuel, cadre d'industrie).

Les discussions menées au sujet des travaux au cours de tous les entretiens nous laissent l'impression que les plus attachés à leur logement ont en l'occurrence, et quels que soient leurs moyens (compétence et budget), effectué eux-mêmes les travaux. Inversement, ceux qui semblent les moins attachés n'ont souvent pas fait de travaux ou bien ils les ont fait faire. Pour autant, nous ne savons pas si la réalisation de travaux par l'habitant lui-même renforce l'attachement ou si ce sont les personnes qui s'attachent facilement à leurs lieux de vie qui sont aussi enclins à faire ce choix.

Pour certains, comme Jean-Marie<sup>343</sup>, l'aménagement du logement, mais plus largement du lieu, du site, s'apparente à une œuvre. C'est une réalisation qui confère à son concepteur et à son maître d'œuvre une satisfaction très intense. Jean-Marie est d'autant plus attaché à ce lieu qu'il a fait sien qu'il l'a construit autant que le lieu l'a construit, pour le paraphraser.

« C'était mon projet à moi. [...] La maison, c'est moi qui l'ai faite.  
[...]

*Et toi, tu voulais avoir une maison... ?*

Oui. Enfin, je rêvais de faire un peu d'une pierre deux coups. Je voyais la maison ici. Et il y avait une vieille écurie devant. À la fois je ne suis pas bricoleur, mais je me suis improvisé bricoleur et j'y ai pris beaucoup de goût et de plaisir... À aménager ce lieu qui a été un peu, comment dire, une œuvre. C'était un peu mon œuvre. Je me suis exprimé dans cette maison.

*Et parmi les autres endroits où tu as vécu, est-ce qu'il y en a où tu as  
pu t'exprimer ?*

Non. Là, c'est ma réalisation. Elle correspond à ce que... Des fois, on rêve de choses. Et là, j'ai réussi à les mettre en œuvre. De ce fait, c'est un lieu auquel je tiens. On est sur une butte. Et puis les enfants... C'est devenu le centre familial, le point de rendez-vous... Pour les amis aussi, ils viennent parce qu'on est bien ici. Moi, ça me gratifie. En fait, c'est vrai que si je n'avais pas eu ce lieu, je ne serais plus à Pouancé depuis longtemps. C'est mon principal attachement, qui m'a permis au fond... Chacun ses difficultés... Qui m'a permis de dépasser les difficultés pour... Je ne savais pas si j'arriverais à tenir le lieu... Réussir à conserver les chevaux, le site, et puis la maison, et puis à la tenir aussi, parce que tout ça, c'est quand même assez lourd à

---

<sup>343</sup> Jean-Marie (54 ans, Pouancé, propriétaire, habitat individuel, *driver*, éducateur spécialisé).

tenir. Ce n'est pas lourd, mais il faut s'organiser. Il faut, si les enfants viennent et que la pelouse n'est pas tondue, ils te le disent... Tu as des petites réflexions si ton ménage n'est pas fait. On ne vient pas te faire les choses ! Il faut te débrouiller pour que ce soit fait. Pour que tout le monde s'y trouve bien, j'essaie que... Je fais l'essentiel un peu partout et finalement ça marche. »

Avec l'exemple de Jean-Marie, nous voyons que l'aménagement de l'extérieur lorsqu'il s'agit de maison individuelle avec un terrain, est un espace à part entière. Il est même un lieu de monstration frontale, il est le premier espace de mise en scène. Ce qui se voit depuis l'extérieur compte énormément. En voici une illustration avec les remarques de Thérèse<sup>344</sup>. Le dehors c'est cet extérieur à soi, c'est aussi l'extérieur vu par les autres.

« Moi, je suis bien ici. Je suis bien là. J'ai le bien-être que cette maison m'apporte, dans ce que j'ai, dans ce qu'elle m'apporte. Quoi ? De tout, tout ce que j'ai envie, tout ce que j'ai besoin. Quand je reçois quelqu'un : quelle belle maison ! Comme vous êtes tranquille ! C'est la réflexion que les gens me font. On est tranquille là. Les voitures passent sur le chemin, sur le chemin du rocher, ils sont à la queue leu leu. Eh bien, on ne les entend même pas. Elle a été bien faite cette maison. Elle a été bien construite. Elle a été très bien construite, comme on l'a pensée.

*Et tu as participé au choix de la maison ?*

Oh non, pas trop, ça, c'est [son mari] qui s'en occupe »

Nous avons déjà souligné à quel point toutes sortes d'espaces publics ou privés qui ne sont pas le logement de l'habitant pouvaient être ressenties et vécues comme des « chez soi ». Nous aurons l'occasion de revenir sur l'importance des différentes catégories de « dehors » pour eux-mêmes et pour l'appréciation du « dedans », et nous n'évoquerons pas ici l'aménagement des dehors privés, ni l'appropriation des espaces publics qui passe entre autres par l'établissement de repères mentaux, humains et physiques. Nous allons pour finir revenir en revanche sur le lien étroit et subtil entre lieux et milieux de vie et entre bien-être spatial et qualité des milieux.

---

<sup>344</sup> Thérèse (81 ans, Pouancé, propriétaire, habitat individuel, commerçante en retraite).

### 4.3. CONCLUSION : LES VALEURS DES MILIEUX DE VIE

N'est-il pas tout aussi complexe de démêler ce qui dans l'attachement à un lieu de vie tient à la forme du logement, à son statut d'occupation, à sa localisation, à son environnement ? C'est aussi dans cet esprit qu'est interrogée la dialectique entre lieu et milieu de vie. Y a-t-il interdépendance, c'est-à-dire dépendance réciproque et égalité d'influence entre le lieu et le milieu ou bien y a-t-il plutôt dépendance, primauté de l'un sur l'autre ? Qu'il s'agisse du lieu comme du milieu, quelles sont les principales composantes de l'habitable, celles qui favorisent le bien-être spatial de la personne, celles qui caractérisent le lieu et/ou le milieu désigné comme tel ?

Le précédent chapitre a été l'occasion d'insister sur l'importance que revêtent les types de lieux et de milieux de vie dans lesquels se déroulent les expériences habitantes, spécialement les plus longues ou celles qui sont les plus marquantes d'un point de vue émotionnel, par l'originalité de la situation, par la brutalité physique de l'expérience. En effet, les milieux de vie auxquels les personnes sont ou s'estiment les plus habitués, s'ils n'entraînent pas forcément une reproduction (puisqu'ils peuvent servir de repoussoir) deviennent des références incontournables qui vont influencer sur la relation habitante ultérieure et plus généralement sur la manière d'appréhender le monde réel et de construire une idéalité habitante. Voici toutefois l'exemple d'Anne-Marie<sup>345</sup> dont la sensibilité s'est modifiée à la suite de sa rencontre avec le milieu alpin. Elle a été marquée par ses séjours en montagne, par le paysage, le relief. Ce contact, cette expérience a influencé sa sensibilité paysagère, ce qui la conduit par contraste à déprécier le paysage de l'Anjou et même à dire que c'est pour cela qu'elle n'est pas

---

<sup>345</sup> Anne-Marie (35 ans, La Prévière, propriétaire, habitat individuel, chef de cuisine en collectivité).



attachée à sa région. Il est vrai que par ailleurs, ce n'est pas une région qui a une identité particulièrement forte.

« *Qu'est-ce qui ferait que tu t'attacherais à un lieu ?*

Je crois que c'est le paysage. Et puis le fait que la famille s'y plaît aussi. Voir que tout le monde se plaît, c'est important aussi. Parce que si on va dans un endroit et puis qu'il y en a qui ne se plaise pas, c'est vrai que ce n'est pas pareil. Je pense que pour être bien dans un endroit, il faut aussi que l'environnement soit bien, pour s'attacher. Je pense que la région y est pour quelque chose aussi.

*Et la région ici, justement... ?*

Non...

*C'est le paysage qui manque... ?*

Oui, c'est ça. Le changement... Le changement de décor, quoi. [Elle rit] Moi, je trouve qu'ici, c'est trop plat, il y a toujours la même chose. Et pourtant, tout le monde ne dit pas pareil parce qu'il y en a qui aiment bien quand même... La Loire... Il y en a qui aiment bien se promener par là. L'Anjou, il y en a qui trouvent ça joli, mais moi, je trouve pas. C'est banal. »

On pourrait ici définir le lieu comme ce qui est accessible aux sens, perceptible depuis un point de présence référentielle, le logement le plus souvent. Le milieu serait donc à la fois une approche plus détaillée de la perception topique (par la connaissance notamment) et ce qui ne peut être perçu sans un déplacement, de proximité cependant. Comme le rappelle Lucile Grésillon dans la thèse qu'elle a consacrée à l'influence de la perception olfactive de Paris sur son évaluation, « les sens sont inégaux dans leurs capacités de perception de l'espace » :

« La vue est de loin la plus performante puisque sa portée est de l'ordre de quelques milliers de mètres par temps dégagé. Vient ensuite l'ouïe qui peut percevoir un élément sonore éloigné de quelques centaines de mètres. Quelques mètres sont la limite de perception de l'olfaction. Le toucher et le goût sont des sens où le contact direct avec l'élément perceptible est nécessaire. »<sup>346</sup>

Dans cette habitude à un milieu de vie, qu'il s'agisse du milieu premier, celui où l'on a grandi, ou d'un milieu nouveau, d'un milieu d'adoption avec lequel il faut établir les bases d'une relation nouvelle, plus ou moins durable, la dimension sensorielle de l'expérience est essentielle.

Jane<sup>347</sup>, qui vivait encore en Angleterre à l'époque puisqu'elle était adolescente, nous raconte ses premières impressions des étés qu'elle a passés à Grugé-l'Hôpital avec ses parents à restaurer la maison qu'ils venaient d'y acquérir.

« Mais oui, les souvenirs... Je me souviens... Il fait chaud ici ! Ça, je me souviens de pouvoir me bronzer à sept heures le soir [elle rit] ! J'ai des souvenirs supers. [...]

*Et ça ne vous déplaisait pas de faire les travaux de la maison ?*  
Ah oui, j'en ai même des très bons souvenirs. Ce qui m'a marqué au début, c'était la chaleur ! C'était ça. J'adorais être dans le jardin à faire un mur ou posé des dalles ! »

Il arrive que le milieu s'introduise en quelque sorte dans notre sensibilité à travers des expériences sensorielles marquantes, qui peuvent parfois revêtir ensuite dans la mémoire les caractères d'une image d'Épinal. Il y a des paysages, des atmosphères, des sensations corporelles qui vous marquent, qui vous « impressionnent », comme dit Armand<sup>348</sup>, pour toute votre vie.

« Et l'on m'a retrouvé amaigri, plus qu'à ma naissance. Elle ne me faisait pas à manger. Elle avait plusieurs nourrissons et on était tous logés à la même enseigne. Donc ils m'ont rembarqué. Et à ce moment-là, ils m'ont emmené à Iverny. Je retrouvais mon grand-père. Je retrouvais aussi ma grand-mère par adoption, Alexandrine. Et ma foi, c'est là que j'ai passé de quatre ans à onze ans. Sept ans à Iverny. Iverny, c'est à côté de Meaux. Et là-bas, ça m'a beaucoup impressionné [au sens d'une pellicule photographique]. Ça m'a beaucoup impressionné, l'amour de la terre. [...] Et puis il avait des lapins. J'appréciais beaucoup les lapins. À peu près une dizaine de cages à lapins. Et c'est moi qui m'en occupais. J'allais leur donner à

---

<sup>346</sup> Grésillon (Lucile), *Sentir Paris : bien-être et valeur des lieux*, thèse de doctorat de géographie sous la direction de Nicole Mathieu, université Paris 1 Pantheon-Sorbonne, 2005, 298 p., p. 39.

<sup>347</sup> Jane (27 ans, Grugé-l'Hôpital, locataire, habitat individuel, gestion bancaire bilingue, au chômage).

<sup>348</sup> Armand (79 ans, Pouancé, propriétaire, habitat individuel, commerçant en retraite).

manger, en sortant de l'école. Et puis une fois, je me suis enfermé dans les cages à lapins. Parce que, comment dire, les cages à lapins, c'était du solide.

*Elles étaient grandes ?*

Oui, enfin c'est surtout qu'à ce moment-là, j'avais cinq ans. Et des fois, je m'enfermais comme ça avec les lapins. La chaleur animale et puis en même temps aussi l'affection. [...] Et puis j'ai terminé là-bas, parce que mon grand-père est décédé. C'était en 37. Ma grand-mère alors est repartie dans le Loir-et-Cher. Moi, je suis retourné à Paris. »

Ces milieux nous marquent parce qu'ils suscitent une émotion, un sentiment, parce qu'ils invitent à la contemplation et apportent un certain bien-être. La perception sensorielle et les émotions sont étroitement liées dans ces situations-là. C'est par leur médiation que la sensibilité habitante reçoit l'empreinte médiale et plus précisément paysagère.

Édith<sup>349</sup> peine à trouver les mots pour décrire les sentiments que lui inspire sa promenade matinale :

*« Vous vous promenez souvent ?*

Oui mais là, moins. Il faut que je me ressaisisse ! Mais le parc, il est vraiment très agréable ! Il est très bien ! Oh ! Il est très agréable ce parc. Hhhmmm ! Oui, il est vraiment très agréable. Quand on n'y va le matin vers 10 heures ou 10 h 30. Vous avez quand il fait un temps comme ça, une légère brume sur l'étang... C'est un bonheur ! Et puis très vert ! Beaucoup d'arbres... ! »

Grégory<sup>350</sup> décrit quant à lui une forme d'expérience paysagère intime, aux premières heures de sa journée :

*« Et qu'est-ce que tu peux me dire du trajet ?*

Le trajet... [Il soupire] J'aime bien partir le matin, voir les paysages de campagne, enfin, je trouve ça super joli, quand il y a un petit lever de soleil. Il y a des superbes couleurs sur la campagne. Ouais, il y a vraiment des paysages magnifiques. Moi, ça me motive et ça me rassure, j'aime bien ça. Quand il y a un petit peu de brume... Je trouve ça super super beau ! »

---

<sup>349</sup> Édith (70 ans, Angers, HLM, habitat collectif, comptable en retraite).

Mais il s'agit aussi d'une imprégnation progressive, car tous ces lieux, tous ces paysages dont les enquêtés nous parlent sont des espaces qu'ils fréquentent régulièrement, avec lesquels ils sont ou ont été souvent ou longtemps en contact. Plus souvent en effet, le milieu s'insinue, s'infiltré par imprégnation plus ou moins inconsciente. C'est alors la présence longue où l'on a connu de nombreux états d'âme qui colorent de manière chaque fois différente la relation habitant – milieu ; là encore la perception sensorielle, corporelle en est le principal vecteur.

Dans les narrations, les habitants nous parlent d'un même ton des milieux naturel et humain, en les confondant, donnant un statut proche aux qualités sociales et naturelles des milieux de vie. Lorsqu'ils nous entretiennent des bruits de leur milieu, ils évoquent de la même façon « le chant des oiseaux » ou « la rumeur de la ville ».

Qu'elle soit bonne ou mauvaise, la relation au milieu est tout à fait déterminante dans la relation que l'habitant entretient avec le lieu. De manière révélatrice, lorsque les habitants évoquent les qualités de leur lieu de vie, ils se réfèrent en fait très souvent au milieu. De même, donner accès aux ressources du milieu, depuis le dedans (par la vue par exemple) ou en facilitant le passage du lieu vers le milieu, est une qualité essentielle du lieu.

Une personne qui ne se sentira pas bien dans son quartier ou encore dans la ville pourra trouver un refuge dans l'intérieur de son logement. Mais si les qualités du logement et du lieu ne sont pas suffisantes pour d'une part assurer sa fonction première, mais aussi suppléer, sinon compenser par ses propres aménités les défaillances et les désagréments du milieu, il ne sera pas « habitable » pour cette personne. Si elle le peut et dès qu'elle en aura les moyens, elle cherchera probablement à fuir ce « couple lieu-milieu » qui, pour des raisons objectives et/ou subjectives, lui a toujours été ou lui est devenu invivable.

Jean<sup>351</sup> évoque pour nous ce qu'il considère comme une dégradation de son milieu de vie – en l'occurrence son quartier – et on perçoit dans ses hésitations la difficulté créée

---

<sup>350</sup> Grégory (30 ans, La Prévière, locataire, habitat individuel, projeteur mécanique).

<sup>351</sup> Jean (58 ans, Paris, locataire, habitat collectif, ébéniste).

par ce mal-être qui le touche malgré les qualités du lieu, étendu à la cour dans laquelle il vit :

« Moi, sorti de la porte de la Nation, je ne suis plus à Paris ! Donc, pour moi c'est le centre. C'est : ou je fonctionne comme ça ou je pars à 5 000 kilomètres, c'est clair ! C'est : ou la province en tout cas ou alors le centre de Paris. Maintenant, ceci dit, avec les années qui sont passées, je commence en avoir ras-le-bol.

*De Paris ?*

Ah oui, de Paris ! C'est invivable !

*Pourquoi ?*

Parce que c'est invivable ! Il y a trop de voitures, trop de tout. La Bastille, depuis dix ans, c'est invivable ! Il faut quand même le reconnaître. Nous, ça va, on est des privilégiés, on est dans des cours et on n'entend rien, mais j'imagine les gens qui sont avec des fenêtres rue de la Roquette, c'est infernal ! Ils ne dorment pas de la nuit.

*Et quand tu dis que tu veux partir... ?*

Eh bien, je veux partir en province bien sûr parce que d'abord : l'espace. L'espace déjà et puis moi, je suis attiré par les bateaux. Et puis surtout l'espace, parce qu'à Paris, l'espace, pour tout le monde, ça se rétrécit de plus en plus.

*Est-ce que tu l'envisages effectivement ou est-ce que tu projettes ça, comme ça ?*

Ah oui oui ! Ah non, non, je l'envisage. Ça fait dix ans que j'ai envie de partir, mais je n'y arrive pas. Je n'y arrive pas parce que les enfants, les moyens de monter une affaire là-bas... Ça pose quand même pas mal de problèmes. Et puis le boulot de ma femme. Elle travaille à Paris et elle n'a pour l'instant pas de travail en province. »

Scruter le couple de ce qui est jugé habitable ou inhabitable est essentiel si l'on s'intéresse au bien-être spatial et à la relation habitante. L'habitabilité des lieux de vie conduit à l'habitabilité des milieux de vie. En effet, dans les entretiens, on constate combien le lien d'interdépendance est fort. Parmi les qualités objectives d'habitabilité des lieux, figurent bien sûr des éléments propres au lieu, au logement, mais selon le milieu où le logement est situé, le défaut de qualité ne sera pas aussi insupportable. En effet, bien souvent, le logement doit avoir comme « qualité d'habitabilité principale » sa capacité à être isolé et protégé du dehors, de l'extérieur, du milieu. Le dehors ne doit pouvoir pénétrer le lieu que s'il y est convié par l'habitant. Toutefois, les intrusions

inopinées du dehors ne sont pas toutes jugées à l'identique ; le milieu urbain présente un dehors plus dérangeant que le milieu rural ou périurbain. Il suffit de penser aux différentes caractéristiques constantes de leurs environnements sonores : le bruit des oiseaux et de la circulation automobile par exemple. Ainsi un défaut d'insonorisation peut s'avérer moins gênant en maison individuelle « à la campagne » qu'en appartement en centre-ville. De même, l'isolation et l'étanchéité vis-à-vis du sol et des fondations d'un bâtiment peuvent devenir très problématiques pour des pavillonnaires, tandis que l'habitant d'un appartement en étage ne le remarquera même pas.

Voici les termes employés par certains habitants lorsqu'ils nous parlent de ce qu'ils préfèrent dans le fait d'habiter là où ils habitent. Jean-Marie<sup>352</sup> vit à Pouancé :

« À choisir, je reste ici.

*Pourquoi ?*

Parce que c'est quand même un lieu... Le Rocher est un lieu un peu... [Par la baie vitrée] Oh ! Une hirondelle. Oh, ils ne sont pas loin ! Trois chats derrière !... Alors ce qui m'attache, c'est que c'est un lieu... C'est qu'il y a une nature magnifique, donc je vis dans la nature. C'est le premier point. C'est important pour moi d'être en lien avec la nature. À la fois le décor et puis les animaux. Que ce soient les animaux dont je m'occupe qui sont des chevaux, des chèvres, le chien, les chats. Les plantes aussi. [...] Être dehors, je crois... Ici, on est un peu... Je suis plus attiré par l'extérieur. On vit en phase avec les saisons. Tu as le feu de bois l'hiver. Tu prends un bouquin et tu te mets là [il désigne le fauteuil près de la cheminée]. Moi, c'est le coup d'œil dans la nature tous les jours, d'ici, de ma table. Et je me dis "Ah bah c'est beau quand même !". Et c'est permanent. Tous les jours de l'année. Il y a ça, il y a aussi que c'est un lieu que j'ai trouvé, au fond. Que j'ai un peu créé, un peu participé à le créer et à lui donner une âme. C'était un banal terrain, bien placé, qui ne coûtait pas cher. Personne n'en voulait. Moi, ça correspondait... »

Monique<sup>353</sup> quant à elle réside à Angers depuis de nombreuses années, elle s'étend sur son parcours essentiellement urbain :

---

<sup>352</sup> Jean-Marie (54 ans, Pouancé, propriétaire, habitat individuel, *driver*, éducateur spécialisé).

<sup>353</sup> Monique (52 ans, Angers, propriétaire, habitat collectif, femme au foyer).

« Avant d’habiter Angers... J’ai toujours vécu en ville. Peut-être une période un peu campagne, c’était sur Avrillé dans un des lotissements qui s’était créé, il y a une quinzaine d’années. On n’y a pas vécu très très longtemps, puisque entre-temps je suis partie Outre-mer, et j’étais encore en centre ville, à la Réunion, à Saint-Pierre, pour être précis. J’y ai vécu 3 ans et également en centre ville. C’est vrai que j’ai une attirance pour... la ville. [...] J’ai un petit coté comme ça, à privilégier la ville. Ce côté, je dirais : je sors de chez moi, j’ai ce qu’il me faut. Je n’ai pas de problème de voiture et j’utilise mes jambes. Donc c’est vraiment l’intérêt d’avoir à porter de main quand j’ai envie de sortir... [...] J’aime bien ce côté, j’ouvre ma porte et j’ai à porter de main le magasin, les magasins, que ce soit alimentation, pour la vie de tous les jours, la vie courante, hein. Pas forcément le shopping en soi, enfin pour nous ce qu’on entend, les femmes. J’aime bien pour ce côté-là. »

D’ailleurs, il faut souligner à ce sujet que dans les stratégies résidentielles (comme dans l’appréciation des qualités du couple lieu - milieu) les habitants exigent la disposition privée ou la présence proximale de ressources dont beaucoup d’entre eux n’ont finalement qu’occasionnellement voire exceptionnellement usage. C’est donc pour être rassurés, d’une certaine manière, qu’ils veulent pouvoir en disposer où et quand il leur plaît. L’exemple le plus typique pour ceux qui habitent en ville est le caractère indispensable et incontournable de disposer de lieux culturels, de cinémas, de théâtres à proximité immédiate ou quasiment du logement et pour ceux qui vivent à la campagne d’avoir des champs ou la forêt, des endroits où l’on peut se promener seul dans la nature. Or, il s’avère que lorsque l’on détaille les pratiques et usages de ces personnes vis-à-vis de ces qualités jugées quasi vitales, on s’aperçoit qu’elles sont finalement très peu nombreuses à en avoir une pratique sinon assidue, du moins régulière.

Mais en matière de qualité des lieux et des milieux, il faut toujours être très nuancé, ne jamais caricaturer car bien souvent l’appréciation qu’en a la personne enquêtée est très subtile et n’appelle aucune inscription directe dans les faits. Il faut donc toujours considérer l’équilibre d’ensemble. Équilibre entre les différentes choses appréciées ou non et entre les différents moments. Comme nous le montre Alexandre<sup>354</sup> dans cette dernière citation, ce n’est pas parce par moments, le faubourg Saint-Antoine fait naître une certaine exaspération, qu’il est trop large, trop bruyant, que l’on va souhaiter, même

furtivement, habiter ailleurs. Pourquoi ne pas simplement l'éviter, et lui préférer la parallèle la plus proche, la rue de Charenton ? « C'est vrai. Mais je ne déteste pas la rue du faubourg Saint-Antoine. Je t'ai seulement donné des éléments de ce qui ne me plaisait pas. »

Ce rappel à l'ordre final de l'enquêté à l'enquêteur aura pour nous valeur de symbole, nous appelant à la prudence, tout particulièrement dans l'interprétation toujours délicate de la parole habitante.

Le chapitre a examiné dans quelle mesure les expériences successives vécues par l'habitant déterminaient sa sensibilité géographique et ensuite comment celles-ci influencent concrètement le choix des lieux et des milieux suivants. Les sensibilités participent à définir les modalités d'établissement de la relation habitante et de son évolution. Elles jouent par ailleurs sur la valeur d'habitabilité conférée aux lieux comme aux milieux de vie.

Parfois, même s'ils sont appropriés par l'habitant, son (mi)lieu de vie principal ne lui suffit par toujours. Il ressent le besoin alors d'habiter en parallèle un ou plusieurs autres lieux : il s'agit souvent des lieux de vacances et plus généralement récréatifs. C'est là l'expression la plus manifeste du caractère polytopique des modes d'habiter dans nos sociétés. Il en existe pourtant d'autres qui s'inscrivent à des échelles et dans des temporalités autres. Le chapitre 5 se consacre à explorer ces différentes facettes de la polytopie de notre « habitation » du monde.

---

<sup>354</sup> Alexandre (26 ans, Paris, locataire, habitat collectif, étudiant).



**Chapitre 5.**  
**La structure polytopique des**  
**modes d'habiter**

Ce chapitre a pour objectif de montrer que par bien des façons et selon bien des modalités, les lieux que nous habitons sont multiples. Nous nous intéressons donc à présent ici à la dimension polytopique des modes d'habiter et plus largement de la relation habitante en considérant successivement les trois échelles spatio-temporelles auxquelles cette dernière peut s'observer, à savoir : l'échelle locale et quotidienne de l'espace de vie ; l'échelle multilocale et annuelle qui intègre les lieux récréatifs situés hors du bassin de vie ; enfin, l'échelle biographique des trajectoires habitantes. Chacune d'entre elles aura donc ses questionnements propres.

## 5.1. PRATIQUES ET REPRÉSENTATIONS DE L'ESPACE DE VIE QUOTIDIEN

Il s'agit ici d'étudier les liens entre les différents lieux où se déroule la vie « quotidienne » des habitants et spécialement dans leurs rapports au logement. Nous mettons donc l'accent en particulier sur les relations sociales des habitants et leurs pratiques d'autres lieux, la mobilité quotidienne et le rapport entre lieux de résidence et de travail.

### 5.1.1. Les relations sociales et l'ouverture du foyer sur l'extérieur

Voici une belle définition de l'espace de vie quotidien et local, proposée par Isabelle<sup>355</sup>.

*« Si vous aviez à dire aujourd'hui, ce qui vous caractérise en premier... Ce serait plutôt votre commune de résidence, votre métier, votre province d'origine, votre formation professionnelle (ou votre diplôme), ou encore le nom de l'entreprise dans laquelle vous travaillez... ? [356]*

Une réponse, c'est tout ? En fin de compte, vous disiez la province d'origine, ça englobe plein de choses, non ? Je dirais ça. Ensuite, je mettrais ma commune, mon métier, ma famille, mes amis enfin, c'est

---

<sup>355</sup> Isabelle (36 ans, Grez-Neuville, locataire, habitat individuel, agricultrice).

<sup>356</sup> Ces questions sont empruntées au questionnaire d'enquête sur lequel s'appuient Bertrand Hervieu et Jean Viard dans *Au bonheur des campagnes*.

tout ça qui est dans ma province. J'entends la province géographique... En fin de compte, ma province, ça relie tout dedans. [...]

*Vous avez l'air de mettre plein de choses derrière le terme province d'origine, justement, cet espace qui regroupe tout, vous lui donneriez quelles limites géographiques ?*

Mes limites géographiques, ça serait des limites un peu sentimentales. La limite de la famille, des amis. Le gros noyau, c'est quand même autour de Segré, de Segré jusqu'à Angers... Ce serait une forme géométrique, plutôt. C'est simple, l'essentiel de ma famille est sur Segré, en passant sur Gené, Le Lion [d'Angers], Grez-Neuville, Angers, parce que j'ai aussi de la famille à Angers. Si, il y en a aussi d'autres à droite à gauche où sont nos amis, mais les limites, pour moi, elles sont sentimentales, de relations humaines. »

L'espace quotidien se dessine en intégrant les lieux que l'habitant côtoie régulièrement mais c'est un espace « sentimental » et humain ; on perçoit l'importance du réseau de relations familiales et amicales et de son implantation. On peut souvent définir ainsi l'espace de vie des enquêtés. Toutefois, la figure qu'il dessine au sol n'est pas toujours comme c'est le cas pour Isabelle, celle d'un espace aréolaire ; il se présente aussi plutôt sous une forme plus d'archipel, épousant les multiples localisations du réseau social et des lieux d'activités de l'habitant.

Par ailleurs, pour les personnes qui vivent loin de la région d'origine de leur famille, le réseau est bien évidemment surtout amical.<sup>357</sup> Plusieurs ouvrages et études ont déjà eu l'occasion de proposer une schématisation graphique ou cartographique des espaces de vie quotidiens des ménages<sup>358</sup>. C'est pourquoi nous n'avons pas tenu à approfondir nos recherches dans cette direction, pourtant instructive. Nous nous situerons donc toujours à proximité de l'habitant, de son vécu, ainsi que des logiques qui guident ou inspirent ses comportements géographiques. Cette définition de l'espace de vie peut se décliner à l'échelle du sous-espace qu'est le quartier pour la grande commune ou le village.

---

<sup>357</sup> « L'espace de vie se confond pour chaque individu avec l'aire de ses pratiques spatiales. Il correspond à l'espace fréquenté et parcouru par chacun avec un minimum de régularité. ». Di Méo (Guy), *Géographie sociale et territoires*, Paris, Nathan, 1998, 320 p., p. 30.

<sup>358</sup> On pensera entre autres à Bertrand (Monique), Dupont (Véronique), Guérin-Pace (France) (dir.), *Espaces de vie, une revue des concepts et des applications*, Paris, INED, 2003, 169 p. et à Pinson (Daniel), Thomann (Sandra), *La maison en ses territoires. De la villa à la ville diffuse*, Paris, L'Harmattan, 2003, 191 p.

L'espace est alors souvent continu parce que contigu, sans être pour autant de forme circulaire ; il suit en général les contours d'exclusion et d'inclusion définis par les voies de circulation que l'habitant utilise régulièrement.

Lorsque l'on aborde la question des relations sociales avec une grille d'analyse qui inclut les catégories de rural et d'urbain, le lecteur pourrait s'attendre à découvrir une analyse de tout ce qui caractérise et distingue la sociabilité et l'intégration rurale et urbaine. Sans en avoir particulièrement cherché les expressions lors des récits de lieux de vie, nous avons voulu savoir si l'acclimatation aux milieux physiques et humains des lieux de vie successifs avait été rapide ou non, aisée, complète. Notre regard s'est donc porté sur l'intégration initiale, la sociabilité locale (c'est-à-dire dans la localité) et celle inscrite en dehors de cet espace. Il en a découlé la récurrence de certains constats, qui n'ont toutefois pas de caractère de généralité ou d'exhaustivité. Elle nous semble cependant intéressante car elle ne coïncide pas toujours bien avec ce que l'on attend en général.

En matière d'intégration initiale de personnes étrangères, d'une autre nationalité ou d'une autre région de France (venues de Corse ou du Midi par exemple), nous avons plusieurs exemples d'intégration réussie aussi bien dans le milieu le plus urbain (Paris) que dans le plus rural de nos terrains d'enquête (Grugé-l'Hôpital). Les deux témoignages suivants ne sont pas, comme c'est le cas de beaucoup d'autres, ceux d'enquêtés « étrangers » mariés avec un ou une autochtone. Ils n'ont pas bénéficié de cette forme d'aide et de facilitation. Nous disposons aussi de plusieurs exemples de couples de migrants interrégionaux sans attaches sociales à leur arrivée et leurs récits confirment les deux cas que nous avons choisis. Voici tout d'abord ce que nous dit Didier<sup>359</sup> des Parisiens et de ses impressions lors de son installation dans la capitale :

« À Paris, on retrouve un peu ça. Quand on arrive de province, comme je disais tout à l'heure, on voit les gens qui sont aux terrasses des cafés, même en hiver, alors que dans le sud, même si c'est plus chaud qu'à Paris, on ne le voit pas. Donc tous les gens sont aux terrasses des

---

<sup>359</sup> Didier (40 ans, Paris, locataire, habitat collectif, directeur commercial bancaire).

cafés, soit entre amis soit en couple, et quand on arrive et qu'on est seul, on est obligé de faire un effort pour aller s'insérer dans des groupes. Sinon on reste tout seul. Ça fait que les gens, ils se forcent à aller vers les autres, c'est pour ça que j'ai la sensation qu'on communique plus facilement en région parisienne que dans le reste de la France. Donc ça vient de l'enfance, cet aspect très important pour moi de convivialité, j'ai toujours envie d'être avec des gens et pas avec des arbres. Le paysage il peut être beau, si on est tout seul il va manquer quelque chose, la transmission d'expérience, d'information, de passion que peuvent avoir les autres gens. Et ça, c'est important, sinon on rencontre toujours les mêmes personnes. On ne se mélange pas. Ce que j'apprécie aussi en région parisienne, par rapport à la province, c'est qu'en province c'est très segmenté, par rapport aux catégories de population. C'est-à-dire qu'il y a une nomenclature, si on peut simplifier, il y a un petit peu le Gotha, qui se reçoit les uns des autres, ou par niveau de population, professions libérales, les employés, les ouvriers ; chacun reste un petit peu de son côté. Très peu de mélanges. Tandis qu'à Paris, on va dans un café, on peut être à côté de quelqu'un qui est d'origine sociale totalement différente et qui peut avoir des passions, totalement différentes également. »

Peter<sup>360</sup> est Hollandais, il est venu en vacances à Grugé la première fois avec sa famille en 1976, en pleine canicule. Il s'installa alors dans le champ qu'un agriculteur lui avait ouvert, sans se douter que l'expérience se renouvellerait de nombreuses années par la suite.

« La population de Grugé était très aimable. Nous étions les premiers étrangers ici, même au bourg. Et les enfants... toujours très aimables... toujours bien occupés. Ils ont travaillé dans le champ de [Marcel], même pendant la nuit. Moi aussi, j'ai commencé à ce moment, avec le tracteur, avec la pelle et d'autres choses. C'était très, très, très agréable. Et c'est pourquoi j'ai demandé : "Est-ce possible de revenir l'année prochaine ?" Et l'année prochaine, c'était la même chose, très agréable. C'est pourquoi j'ai demandé : "Est-ce possible de mettre ici un mobile home, une caravane ou... ?" Je n'ai jamais cherché une maison, mais seulement un pied-à-terre. Je cherchais un peu de terrain. Il a dit non, nous n'avons pas de terrain. Et le jour d'après, il a dit qu'il y avait juste une maison à vendre. Il a dit : "Mais ce sera trop petit pour toi et tes enfants." C'est vrai qu'il n'y avait rien

---

<sup>360</sup> Peter (73 ans, Grugé-l'Hôpital, propriétaire, habitat individuel, cadre d'industrie en retraite).

ici. Cette porte n'existait pas. La fenêtre, là, n'existait pas. [...] J'aimais Grugé-L'Hôpital et les environs, c'est vrai ! Mon épouse, elle n'avait pas de problèmes. À ce moment, elle était bonne encore. Ça veut dire qu'elle a eu la maladie d'Alzheimer pendant environ 14 ans. Ça veut dire que depuis ma retraite et ma préretraite, j'étais toujours occupé à la soigner. [...] L'année passée, en février, elle est décédée. Maintenant, tout le monde à Grugé connaît la circonstance ! [Il rit]. Et les Grugéens ont été très bons pour elle. Oui, oui, oui. Je me rappellerai toujours... Quand elle était avec moi chez [Serge]. [Serge], c'est le buraliste ici, avec le café, l'alimentation, le pain... Nous n'étions jamais à côté, on suivait toujours. Tout le monde était au courant. Oui, oui. Et maintenant encore, j'ai dit aux enfants : "Qu'est-ce que je vais faire avec la maison à Grugé ? — Papa, ne jamais vendre la maison de là-bas ! Ne jamais vendre ça ! »

Dans les intégrations initiales, la personnalité et la propension des arrivants à aller vers les autres, la volonté de s'intégrer, de faire des rencontres est déterminante dans un premier temps. On trouve notamment dans ce cas les personnes célibataires. Les entretiens montrent qu'une partie des enquêtés s'intègre très bien quand elle le souhaite ; cependant ce n'est pas systématiquement l'objectif, notamment lorsque la localisation résidentielle est considérée comme contrainte ou provisoire.

Dans les très petites communes et même s'ils sont « étrangers », les arrivants sont la plupart du temps au courant des moments rituels de sociabilité. Mais dans les faits, l'intégration passe surtout par la fréquentation de l'école, du commerce du village s'il y en a un, par des associations sportives. Les fêtes traditionnelles sont moins suivies par les populations plus jeunes, allochtones ou non ; de même beaucoup de ménages intégrés choisissent aussi de ne pas inscrire leurs enfants à l'école du village mais un peu plus loin. Cela contribue sans doute à désintégrer l'univers local et ses rituels de cohésion, mais également à le décloisonner et à réduire la pression qui pèse sur les nouveaux arrivants.

Dans toutes les communes, les contacts sociaux rapprochés entre habitants ne sont pas systématiques. Tous les enquêtés en revanche ont un réseau social largement implanté à l'extérieur de la commune, sauf dans le cas de Paris sans doute en raison de sa taille.

Dès que la commune atteint les 1 000 habitants et qu'elle est un peu étendue, l'importance des rituels locaux s'estompe. Restent les associations sportives ou autres, mais qui ne concernent que ceux qui y participent. La majeure partie des enquêtés a simplement des relations cordiales voire sympathiques avec le voisinage immédiat et les commerçants, mais l'essentiel des relations sociales n'est pas local. Par ailleurs, nous n'avons pas noté de différenciation marquée au niveau de la qualité de la sociabilité selon le type d'habitat ou le statut d'occupation. En revanche, les personnes, qui ne sont pas satisfaites de résider dans le logement ou le type de milieu auquel ils s'estiment durablement ou provisoirement assignés, semblent être celles qui développent le moins les traditionnels et presque universels rites minimaux de bon voisinage (« bonjour bonsoir », « ça va ? », etc.).<sup>361</sup>

Nous avons pu noter que deux de nos micro-sites semblaient cependant plus propices, physiquement et socialement encore une fois, à resserrer les liens de voisinage. Il s'agit du Passage du Cheval Blanc à la Bastille<sup>362</sup> et de la rue Yvette au cœur du quartier Verneau à Angers. Les lotissements produisent aussi cet effet. Nous attribuons cette spécificité au caractère relativement homogène de sa population d'un point de vue socioculturel (et/ou du cycle de vie) qui crée une certaine communauté d'intérêt et au fait que beaucoup, au moment du peuplement initial, sont arrivés à peu près à la même période. La configuration du lieu, à la fois ouvert et à l'écart d'un environnement avec lequel il contraste fortement renforce l'impression de sécurité mais aussi d'unité, d'entité. La faible circulation piétonne, si ce n'est riveraine, et automobile renforce cet entre soi et l'impression d'être protégé.<sup>363</sup>

---

<sup>361</sup> Nous renvoyons aux analyses de Denis La Mache sur la sociabilité dans une cité HLM de l'agglomération de Tours.

<sup>362</sup> Mathieu (Nicole), Morel-Brochet (Annabelle), *et al.*, « Habiter le dedans et le dehors : la maison ou l'Éden rêvé et recréé », *Revue Strates*, 11, 2004, pp. 267-286.

<sup>363</sup> Nous renvoyons notamment ici à la contribution de Françoise Dubsot sur « le choix du pavillonnaire » et l'histoire de l'installation du lotissement dans la communauté de Courtry (Seine-et-Marne) dans l'ouvrage : Faure (Alain) (dir.), *Les premiers banlieusards : aux origines des banlieues de Paris (1860-1940)*, Paris, Créaphis, 1991, 283 p.



### 5.1.2. La relation à l'espace public

C'est peut-être dans la relation à l'espace public qu'apparaît le plus nettement une différenciation selon le type de milieu, mais nos conclusions rejoignent les analyses déjà effectuées par d'autres chercheurs.

Dès que les habitants ont un véhicule automobile directement à leur disposition, ils y ont recours pour des distances parfois minimes ; deux groupes de personnes se dessinent à partir de ce constat.

Le premier comprend les habitants des centres-villes denses d'Angers et de Paris, mais aussi de façon restrictive, d'autres personnes, dont le logement se situe à proximité immédiate de commerces, moins de 300 mètres environ. En effet, ceux qui résident dans les centres denses disposent d'une part d'une implantation commerciale importante et immédiatement accessible qui rend l'usage automobile inadapté. De plus, ils ont dans le cas de Paris une excellente desserte de transports en commun et de l'avis de tous, jugée bonne et fiable à Angers. D'autre part, s'ils possèdent une voiture, les résidents des centres-villes n'y accèdent pas toujours facilement, le stationnement n'étant pas toujours proche de l'habitation. Autant d'obstacles et d'efforts qui incitent à la marche à pied pour les courtes distances, aux transports collectifs pour les distances les plus longues. Cependant, parce qu'ils ont « pris cette habitude » avant de résider dans un tel milieu, certains privilégient la voiture, même lorsque son usage est manifestement inapproprié en termes de temps, comme de commodité ou encore de coût. Dans ces circonstances, les personnes concernées invoquent une forme de « réflexe » c'est-à-dire à une réaction naturelle, incontrôlable voire irréversible. Ne peut-on éventuellement mettre ceci en relation avec le sentiment, que peut procurer l'habitation automobile, d'être dans une coquille, une bulle protectrice.

Le deuxième groupe se compose des habitants de tous les autres types d'espace<sup>364</sup>. Pour eux, les opportunités et sollicitations pour préférer la marche à pied ou les transports collectifs sont réduites ou inexistantes et leur habitude, leur familiarité avec l'usage de l'automobile semblent rendre tout changement de pratique en quelque sorte

---

<sup>364</sup> S'y ajoute également une partie des habitants du centre d'Angers qui utilisent malgré tout leur véhicule presque quotidiennement.

inconcevable, hors de propos ou littéralement hors de question. Ceci est encore renforcé par les émotions et sentiments bien connus que procure l'automobile, qui sont l'autonomie, la liberté, l'indépendance, la sécurité, l'absence de promiscuité. Il peut arriver lorsque leur garage (fermé) privé ou collectif dispose d'une ouverture électrique, qu'il n'ait aucun contact direct avec le dehors.

« À chaque fois que tu prends ta voiture, tu la rentres et tu la sors du garage ?

Oui.

*C'est une porte automatique ?*

Oui, c'est bien pratique ça. Et quand il pleut, c'est génial ! On rentre dans la voiture, on est au sec, on sort, on ferme la porte, on revient, tout le monde est... C'est bien ! »<sup>365</sup>

De ce fait l'usage de l'espace public environnant immédiatement le logement n'est ni pratiqué, ni perçu d'un point de vue sensoriel de la même façon, en raison de l'effet corporel produit par l'habitacle du véhicule. De plus, la position du corps lui-même joue sur la perception. La vitesse automobile met en valeur certaines perspectives et rend impossible l'analyse détaillée d'un élément du paysage. Comme pour les transports en commun, l'habitacle ne laisse travailler dans son rapport à l'extérieur du véhicule que le sens de la vue, les autres ne percevant que les caractéristiques intérieures de l'habitacle.<sup>366</sup> En revanche, beaucoup de piétons n'ont qu'une vision assez réduite car le regard ne doit pas porter au loin comme en voiture. Au contraire, on s'intéresse à ses propres abords. Ensuite, la configuration bâtie, sa hauteur et son resserrement limitent les perspectives visuelles.

Par ailleurs, les espaces de banlieue et/ou d'entrée de ville que sont les ronds-points, les rocade, les centres commerciaux, etc. sont souvent assimilés à des « non-lieux »<sup>367</sup>. Ils sont pensés et conçus pour convenir à un usage automobile sans pour

---

<sup>365</sup> Anne-Marie (35 ans, La Prévière, propriétaire, habitat individuel, chef de cuisine en collectivité).

<sup>366</sup> Lynch (Kevin), *L'image de la cité*, Paris, Dunod, 1994, 221 p.

<sup>367</sup> Augé (Marc), *Non-lieux : introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Seuil, 1992, 149 p.

autant lui être dédié. Ce sont des endroits qui, par principe, facilitent l'établissement de repères, spécialement visuels et gestuels. C'est précisément parce qu'ils se ressemblent tous qu'ils sont parfois capables de faire naître un sentiment de familiarité dès la première présence dans le lieu. C'est l'objectif souvent atteint dans des lieux internationaux, interchangeables, comme les aéroports ou les chaînes de magasins, notamment de restauration rapide. Bien qu'impersonnels, ils sont familiers et rassurants même en dehors du milieu habituel, que l'on soit en vacances dans un pays lointain l'impression ou dans un endroit très différent du sien.

Toujours à propos des repères habitants dans l'espace public, nous avons noté en ville comme à la campagne que les personnes ont rarement une connaissance complète des lieux, et ce, à un double point de vue. Ils ont une connaissance « en taches » plus ou moins importantes des espaces, car ce qui guide leur découverte ou leur usage quotidien se résume souvent à la recherche ou au déplacement vers des lieux précis. Le trajet peut conduire à découvrir les espaces du trajet ou quelques autres endroits environnants les lieux ou le parcours. Deuxièmement, les enquêtés ont une connaissance pratique axée souvent sur des repères matériels visuels davantage que sur une connaissance qui s'exprime par l'usage toponymique officiel ; ceci est surtout remarquable au niveau du nom des axes (rue, routes, directions sur les ronds-points, directions des lignes de métro).

Les enquêtés résidant hors des centres urbains denses ont été nombreux à nous fournir des indications concernant le chemin à suivre pour nous rendre à leur adresse. Les habitants des centres-villes ont, quant à eux, situé ou parlé d'endroits, de lieux de destination ou de traverse qu'ils fréquentaient et de leur appréciation, à différentes occasions de l'entretien.

En complément ou en remplacement de la nomenclature toponymique officielle des axes, ils ont assez souvent fait référence aux codes couleurs des plans ou encore aux cartouches de couleur sur lesquels figurent les numéros et les directions des lignes de métro ou de bus pour les usagers des transports collectifs de centre urbain ; ils ont donné une description incomplète de trajectoires faute de se souvenir d'une direction générale. Pour les premiers, les directions figurant sur les ronds-points qu'ils sont amenés à traverser chaque jour ne sont pas nécessairement mémorisées. Les enquêtés se

repèrent visuellement dans leurs pratiques effectives. Pour nous fournir à distance des indications précises, ils reconstituent mentalement et visuellement le trajet, effectuent un comptage du nombre de rues ou de routes à laisser de côté ainsi qu'un repérage des lieux de passage par la présence d'enseignes, de monuments (palais des congrès comme calvaires), ou d'autres objets matériels comme un chêne, une fontaine...

### **5.1.3. La mobilité quotidienne et l'usage automobile**

La principale différenciation entre les enquêtés du point de vue du type de milieu où ils résident passe toujours à la frontière des centres-villes denses, mais de façon plus complexe. La césure entre les deux groupes d'enquêtés (ceux des centres-villes denses et ceux qui vivent hors de ceux-là) recouvre aussi bien les pratiques de l'espace public, les comportements de mobilité que les représentations portant sur les différents modes de transport. Ce clivage ne semble pas avoir une incidence restrictive sur le nombre de points d'ancrages de l'espace de vie ; sauf que l'aire de déplacement est évidemment plus importante pour les automobilistes qui négligent davantage la proximité.

Toutefois, les deux groupes se représentent différemment le temps. On pourrait peut-être relier cette propension à effectuer des déplacements plus ou moins longs, avec le stéréotype du rapport au temps différencié des urbains et des ruraux, et que l'on retrouve chez les premiers comme les seconds. En ville, et à Paris en premier lieu, les gens courent toujours et tout le monde rejoindra l'opinion de Pascal : « En ville : pfft ! Les gens, ils courent, ils courent, ils courent ! Ils courent pour aller au boulot, chez eux, pour faire leurs courses, pour se sauver, pour venir à la campagne le week-end... Ils courent tout le temps. »

À la campagne, on prendrait davantage le temps de vivre selon Suzanne<sup>368</sup>, qui nuance le propos :

« C'est une vie un petit peu spéciale. Je trouve que les gens ils ne font que courir en ville. C'est différent de chez nous. Ils doivent être plus

---

<sup>368</sup> Suzanne (58 ans, Pouancé, locataire, habitat individuel, femme de ménage).

stressés que nous, tout le temps dans les embouteillages... Moi je trouve. Je sais pas, quand on voit comme ça Angers, on voit tous les gens tout en train de courir. Ils courent pour prendre ceci ou cela, ils ont le tram à prendre, ou le métro, par rapport à nous. Nous, on est plus tranquille dans les petits pays. C'est vrai ! Bon, il y en a qui le font en vélo aussi, ceux-là ils sont plus tranquilles aussi peut-être.. »

Deux réflexions viennent mettre en question ce stéréotype. Tout d'abord, lorsque les résidents éloignés des villes narrent leur vie quotidienne sous l'angle de leurs déplacements réguliers, de leur dépendance automobile, des contraintes de distance, ils disent souvent jongler (surtout les femmes) avec les horaires et les contraintes de déplacements de tous les membres du foyer, et eux aussi semble-t-il sont assez fréquemment pressés.

Christiane<sup>369</sup> habite à La Membrolle :

*« Mais est-ce que vous aimez votre trajet, les endroits par lesquels vous passez ?*

Oui, maintenant, c'est... Je pense qu'à une époque, j'étais fatigué de la voiture. C'est passé, parce que maintenant, à la maison, je suis moins attendu. Je vois la vie autrement. Avant, j'étais toujours pressée de rentrer parce qu'il fallait récupérer les enfants et tout. Je prends plus le temps. »

Brigitte<sup>370</sup> nous a reçue à La Prévière :

« Et puis, c'est quand même la pleine campagne ! Il n'y a pas le cinéma... Je veux dire que quelqu'un qui arrive un peu de la ville, même d'Angers, c'est le désert. Maintenant, il y a une cantine à l'école, mais avant, il n'y avait pas de cantine. C'est la pleine campagne. Donc c'est vrai que celui qui aime un peu sortir et tout, il faut toujours prendre la voiture.

*Est-ce que c'est ça qui fait que les gens ne viennent pas trop ? Je ne sais pas. Et vous vous déplacez à pied un peu ?*

---

<sup>369</sup> Christiane (52 ans, La Membrolle-sur-Longuenée, propriétaire, habitat individuel, puéricultrice).

<sup>370</sup> Brigitte (46 ans, La Prévière, propriétaire, habitat individuel, agricultrice).

Presque plus, parce que c'est beaucoup trop dangereux sur la route. C'est la voiture, c'est toujours la voiture. La campagne, c'est ça. Nos enfants, dès qu'ils sont un peu grands, dès qu'ils ont 18 ans, ils ont la voiture pour pouvoir aller bosser. C'est indispensable, pour nous, c'est indispensable ! Et dans le couple, il faut avoir le permis de conduire. C'est vrai que c'est un des impératifs de la campagne parce que s'il faut du pain, il faut aller à Pouancé. On peut quand même poster une lettre là, mais sinon il n'y a rien. Pouancé, c'est pas très loin, mais il faut y aller quand même. Nous, la voiture fait partie du... Fait partie du décor. Il faut l'avoir.

*Et vous en avez combien vous ?*

Nous, une privée, une pour l'exploitation. Mais nous, on en a qu'une. Par contre, les enfants, chacun leur voiture. »

La représentation qui voit la ville comme un milieu où tout le monde court est sans doute entretenu par le fait que les piétons pressés se remarquent et attirent davantage l'attention, tandis qu'il est moins évident de repérer l'empressement chez les automobilistes. Les transports en commun qui imposent cependant des intervalles temporels entre leurs passages incitent également les piétons à courir après ceux-ci.

Édith<sup>371</sup> nous livre dans l'extrait suivant une illustration du raisonnement typique en matière de concurrence entre automobile et transports collectif, où l'on constate la faible relation entre la disponibilité de la ressource et son utilisation.

« On a les cars et les bus à-côté. Moi, j'ai trois possibilités de bus. Le plus près, c'est là. J'en ai un autre, c'est derrière Leclerc. Et j'en ai un autre, avenue René Gasnier. Écoutez, on ne peut pas demander plus.

*Et vous le prenez souvent ?*

Non [elle éclate de rire] ! Quand je... Quand je prends le train. Parce que je ne laisse pas ma voiture en ville. Je prends le bus et je reviens par le bus. Quand je vais dans ma famille ou que je vais chez des amis. Mais ce n'est quand même pas très souvent. Mais je dis qu'il faudrait que je le fasse parce que j'ai tout pour le faire, puisque je suis tout près. Mais ça, c'est... La voiture me donne un sentiment de liberté, je ne sais pas pourquoi. J'ai l'impression de partir à l'heure que je veux et de revenir à l'heure que je veux. Alors que le bus, c'est une contrainte.

---

<sup>371</sup> Édith (70 ans, Angers, HLM, habitat collectif, comptable en retraite).

*Pourtant il y a en a un peu tout le temps et régulièrement ?*

Oui, c'est vrai. J'ai des amies qui ont fait ce choix et elles me disaient : « tu verras, tu ne regretteras pas ». Alors je vais réfléchir à la question parce que ça coûte quand même cher la voiture. Ça coûte cher ! Alors je vais voir. »

Nous proposons une autre citation, plus longue, mais qui rend bien compte des arbitrages qui peuvent avoir lieu entre la voiture et les transports collectifs quand il y en a, mais aussi sur la variété de ses usages ainsi que sur une question qui revient souvent pour tous ceux qui vont travailler en voiture et/ou qui résident en dehors des centres denses, très bien desservis. En effet, parmi les habitants d'Angers rencontrés, nombreux sont ceux finalement à avancer des arguments variés pour justifier leur usage quotidien de la voiture, alors que par ailleurs ils estiment que la ville est bien desservie en matière de bus. Certains avancent le temps gagné car la circulation n'est pas si mauvaise aux heures où ils vont et rentrent du travail. D'autres évoquent, s'ils n'avaient qu'une voiture, la dépendance que cela créerait par rapport à l'autre conjoint. Le sentiment de liberté, d'indépendance et de flexibilité participe à l'argumentation, de même que la bonne répartition et la disponibilité des places de stationnement. Certains enfin évoquent des dossiers, des courses ou d'autres choses à transporter assez fréquemment du lieu de travail au domicile. En matière de culture automobile, Paris fait exception parce que les inconvénients de toutes sortes surpassent largement les avantages. Alan<sup>372</sup> habite le quartier du Lac de Maine à Angers, c'est-à-dire en bordure de la ville mais avec des services de transport et des commerces à proximité.

*« Mais les rapports humains de moins bonne qualité auquel vous faites référence, ce sont des rapports humains que vous avez eus plutôt dans le cadre de votre travail, de votre voisinage ou dans votre cadre amical ou familial ?*

C'est tout. C'est un tout. Mais c'est surtout... On le ressent surtout au travail. Mais pas qu'au travail, on le ressent aussi quand on circule par exemple en voiture, de plus en plus. Il y a 20 ans, c'était beaucoup plus cool à circuler. Maintenant, il y a 5 % de voitures en plus à rouler par an. Donc il y a peu de plus en plus de monde, c'est ce qui explique ça. Et puis les gens, je ne veux pas être méchant avec les jeunes, mais maintenant, les gens qui ont leur permis, ils sont beaucoup moins

---

<sup>372</sup> Alan (44 ans, Angers, propriétaire, habitat individuel, employé fonction publique).

respectueux qu'avant. Et puis ceux qu'ils l'ont depuis longtemps aussi.

*Pourquoi vous utilisez votre voiture alors ?*

Eh bien parce que moi je suis dans le système comme eux. J'ai les mêmes règles qui me sont imposées. Si on part de ce principe-là : pourquoi j'utilise ma voiture ? On peut se demander pourquoi je reste là. Pourquoi je ne vais pas habiter ailleurs ? Mais concrètement, pourquoi ? Parce qu'en fait après le boulot, je fais du sport. Donc il faudrait que je reprenne un bus. De mon lieu de travail, il faudrait que j'y aille à pied. Là, c'est possible parce que ce n'est pas loin. Et après, il faudrait que je prenne un bus de où je fais du sport pour rentrer chez moi. Donc je ne le fais pas. Alors le matin, j'emmène [sa fille] à l'école. Si je prenais le bus, il faudrait que [sa fille] aille en bus aussi. Moi, je pourrais aller en bus. [Sa femme : Oui, on l'avait dit, pour toi ce serait faisable, mais pas pour moi.] On l'a envisagé quand même parce que c'est vrai que je trouve que la voiture, ça devient un inconvénient. Donc on avait envisagé... Parce qu'on en a deux en fait des voitures. Donc il va arriver à un moment où il y en a une qui va arriver au bout. Et déjà, on a pensé : est-ce qu'on va en racheter une deuxième ? Et on avait déjà envisagé que moi, je prenne le bus. Et puis finalement, le problème aussi, c'est que quand on a plus qu'une voiture, on est dépendant l'un de l'autre. C'est ça le problème. C'est-à-dire que le week-end, je fais du vélo, du VTT tous les dimanches. Je fais du vélo et j'ai besoin de prendre la voiture. Parce que je ne fais pas du vélo autour, je m'en vais loin. Donc j'ai besoin de prendre la voiture. Donc dans ce cas-là, Annie n'aura plus de voiture. C'est parce qu'aussi, on va être dépendant l'un de l'autre. Mais bon, on pourrait garder deux voitures et que moi j'aille en bus au boulot toute la semaine, c'est à envisager. »

Pour terminer cette visite kaléidoscopique des pratiques et des représentations de l'espace de vie quotidien, nous évoquerons quelques aspects de la relation au lieu de travail lui-même, par rapport au lieu de résidence.



#### 5.1.4. La relation entre le domicile et le lieu de travail

Il apparaît que l'essentiel des personnes rencontrées se montre relativement indifférent à leur lieu de travail, aux qualités de l'environnement extérieur et aux aménités du quartier pour ceux qui travaillent en centre-ville. Ceci concerne aussi bien celles qui travaillent dans un quartier urbain dense que dans des bâtiments situés dans des zones industrielles.

Étant donné que l'on y passe en général un tiers de journée et plus des deux tiers de la semaine, on pourrait s'attendre à ce que les gens y accordent une certaine importance. Or, dans leurs représentations, le lieu de travail paraît plus que secondaire, il ne compte pas en quelque sorte. Il est exclu du jugement de valeur. Les habitants l'évoquent rarement d'eux-mêmes et lorsqu'on les sollicite, il arrive fréquemment qu'ils soient quelque peu interloqués, comme s'ils n'y avaient jamais réfléchi. « *Est-ce que vous aimez ce quartier ? Qu'est-ce que vous en pensez ?* » demande-t-on à Christiane<sup>373</sup> : « Eh bien, je me suis jamais posé la question. »

En effet, et cela est sans doute renforcé par l'usage (en français du moins des mots) « ma vie », « vivre », «... de vie » comme synonyme du verbe habiter et de ses déclinaisons. Cette équivalence semble induire qu'il n'y a de vie que dans et autour de la résidence, du domicile. Les enquêtés pour la plupart n'estiment pas en quelque sorte que l'on vit sur son lieu de travail. Néanmoins, il faut préciser que cette représentation dichotomique brutale ne signifie pas que ces personnes rejettent ou méprisent la valeur travail, mais c'est une sorte d'espace-temps à part, une sorte de bulle un peu exclue de la vie tout en y étant intégrée. Sur la base de ces constats, nous pensons que cette absence de jugement, cette insensibilité au lieu de travail peut résulter d'une sorte de stratégie de mieux-être qui consisterait à se demander le moins souvent possible ce que l'on pense d'un endroit où l'on travaille dans la mesure où sa localisation est imposée et que la marge de manœuvre relative à son usage est limitée par les contraintes horaires du travail.

---

<sup>373</sup> Christiane (52 ans, La Membrolle-sur-Longuenée, propriétaire, habitat individuel, puéricultrice).

On soulignera à ce propos que parmi les personnes pour qui lieu de résidence et de travail se trouvent sur un même site (agriculteurs, commerçants, professions libérales, travailleurs à domicile comme les assistantes maternelles) ou celles qui ont une relative maîtrise ou souplesse dans l'aménagement du temps de travail, il y a un investissement affectif et/ou matériel (dans le marquage personnel des pièces de travail par exemple) plus important. Le lieu de travail n'est pas considéré véritablement comme habité ou habitable ; il n'est pas appropriable, pas approprié sauf au moyen de quelques effets personnels laissés sur le lieu de travail (dans un tiroir souvent fermé à clé ce qui dénote une absence de sentiment de sécurité) ou une décoration murale succincte, une photographie familiale sur le bureau ou plus souvent aujourd'hui en fond d'écran. Lydie<sup>374</sup> présente un cas intéressant bien que peu ordinaire car elle travaille dans un quartier qu'elle connaît bien, celui de son enfance :

*« Et le quartier de votre travail, est-ce que vous vous sentez chez vous là-bas ?*

Oui, ça fait quand même 26 ans que j'y suis. C'est vrai que je connais quand même bien le quartier. Je l'ai arpenté en long en large et en travers. C'est vrai que c'est un peu mon quartier, mais c'est quand même le quartier de travail. Je ne veux pas dire que c'est mon quartier... Mais c'est quand même une attache, parce que j'ai été élevée dans le quartier où je travaille. Bon, je ne me rappelle pas du tout quand j'étais petite, mais il y a quand même quelque chose. Donc, c'est mon quartier, mais il y a quand même un truc de départ, parce que j'y étais jusqu'à l'âge de deux ans quand même. Oui, c'est la plus vieille crèche d'Angers. Elle a fêté ses cinquante ans en 99. D'y avoir été élevée, et d'y travailler, c'est quand même... ! Parce qu'on n'habitait pas loin. J'ai toujours su que maman m'emmenait là à la crèche. Parce que, en passant devant, je m'en rappelle très bien quand j'étais gamine être passée et dire : « c'est là que j'étais quand j'étais petite. ». J'ai ce souvenir-là, de quand j'étais plus vieille. Mais de la crèche quand j'y étais, là, je n'ai pas de souvenir. »

Pour de nombreuses personnes aujourd'hui, puisque cela concerne celles qui habitent une maison avec jardin ou y aspirent, l'idéal d'habiter consiste souvent en un lieu de travail dont l'éloignement ne contraint pas à des navettes excédant trente minutes en

---

<sup>374</sup> Lydie (47 ans, Angers, propriétaire, habitat individuel, auxiliaire municipale puériculture).

général. Le seuil de tolérance à l'égard de la longueur des navettes varie selon les expériences antérieures et les parcours habitants ; il est donc un peu plus élevé pour les Franciliens. Le milieu de vie doit aussi contraster avec celui dans lequel se situe le lieu de travail. Il apparaît qu'il y a ainsi une pensée dichotomique des lieux de travail et de résidence et qu'elle influe sur les attentes, l'appréciation et les pratiques dont ils font l'objet.

Un certain nombre d'enquêtés exprime le souhait que le lieu de résidence « ressemble » au lieu de vacances. Il doit offrir un certain nombre d'agrément du lieu de vacances et surtout être à même de procurer une sensation d'être en vacances, de susciter le plaisir qui lui est associé, de créer à la demande et pour un moment l'illusion de l'habiter en vacances. Sylvie<sup>375</sup> décrit ce sentiment quotidien pour elle :

« Donc c'est vrai que c'est bien agréable d'habiter à la campagne. C'est vraiment agréable, c'est reposant. Moi, j'ai l'impression que le soir, quand je rentre, un peu tout le temps, ici, j'ai l'impression d'être en vacances. Donc tous les soirs être en vacances, c'est quand même bien ! Tout le monde n'a pas cette chance-là. Et que ce soit l'été comme l'hiver, c'est hyper agréable ! »

Le dehors, grâce à l'espace du jardin en premier lieu, mais aussi à la pratique d'activités domestiques (même contraintes) qui, s'opposent au travail, l'augmentation enfin des loisirs réalisables « à la maison » sont autant d'éléments qui participent au sentiment d'avoir du temps à soi, pour soi et pour sa famille. René<sup>376</sup> insiste sur le retour du travail :

« Le travail, c'était la ville d'accord, mais le soir en rentrant... Le short, les claquettes et hop, dans le jardin.

*Et vous n'avez jamais cherché un travail qui, justement, soit en rapport avec le jardinage... ?*

Non, le jardinage c'est un loisir, pas un travail. C'est un plaisir. »

---

<sup>375</sup> Sylvie (34 ans, La Membrolle-sur-Longuenée, locataire, habitat individuel, employée en assurances).

<sup>376</sup> René (57 ans, La Membrolle-sur-Longuenée, propriétaire, habitat individuel, employé bancaire en retraite).

Mais c'est bien le jardin et l'environnement proche du logement qui incarnent et portent les caractéristiques physiques et praticielles d'un milieu qui non seulement ne rappelle pas, sensoriellement souvent, le travail et qui même s'y oppose. C'est pourquoi Patricia<sup>377</sup> apprécie de rester chez elle, dans sa maison ou son jardin, et de limiter ses déplacements ; cela contraste ainsi avec les navettes routinières.

« Mais quand je suis chez moi je suis chez moi. J'aime bien rester, chez moi, toute seule. Comme là, le lundi, je ne travaille pas, je ne suis pas... Je ne vais pas aller prendre la voiture pour aller traîner à droite à gauche. Je vais rester là. »

« À la maison », le bruit des voitures doit céder la place à celui des oiseaux, assimilé à une forme de silence, l'odeur du gazon tondu remplace celle des gaz d'échappement, à la densité et la hauteur minérale du bâti se substitue un équilibre entre petites constructions et abondance végétale.

---

<sup>377</sup> Patricia (48 ans, La Membrolle-sur-Longuenée, HLM, habitat individuel, employée).

## **5.2. LA DOUBLE LOGIQUE COMBINATOIRE DES MODES D'HABITER**

Il existe d'autres lieux relevant de l'espace de vie que ceux liés au logement, au travail, à la sociabilité ou à la chalandise. Ces autres lieux peuvent parfois se trouver également à l'intérieur du bassin de vie, mais ils sont plus souvent en dehors : ce sont les lieux de vacances et plus globalement les lieux de récréation (week-ends, vacances et autres séjours touristiques ou de loisirs).

On peut distinguer deux groupes. D'un côté, on trouve les lieux plus ou moins fixes et appropriés classiquement par des procédés comme l'achat, le marquage, etc. De l'autre, on considère les lieux et les relations aux lieux qui sont envisagés dans une perspective circulatoire et d'ancrage très temporaire. Les habitants concernés cherchent le changement systématique ou quasi systématique de lieu. Cette démarche habitante suit une logique circulatoire au fil des années et parfois au cours de chaque séquence vacancière. C'est la posture du touriste, du visiteur. Elle répond à d'autres aspirations, comble d'autres envies, remplit d'autres fonctions que le lieu fixe.

### **5.2.1. Généralités**

Parmi les constats que nous avons établis, les pratiques et les aspirations de vacances semblent être influencées par les pratiques antérieures (au cours de l'enfance notamment) et les habitudes de vacances prises au cours de l'enfance, mêlées ou remplacées par celles du conjoint. Lorsqu'il y a ainsi substitution, cela peut signifier l'imposition de la volonté ou des goûts de l'un à l'autre ou encore, comme c'est le cas

de Régis<sup>378</sup>, le rejet d'un modèle parental où il n'y avait pas de vacances et d'une enfance laborieuse et isolée dont il a de mauvais souvenir. Il a commencé à prendre des vacances avec sa femme Caroline, parfois avec ses beaux-parents. Leurs moyens financiers étant modestes, ils privilégient les week-ends parfois prolongés, ou l'échange de maison avec les parents de Caroline qui ont revendu leur maison, il y a quelques années, pour faire construire à Jars-sur-Mer.<sup>379</sup>

« *En remontant, encore, en arrière, pendant les vacances, quand vous étiez enfants, que faisiez-vous, où alliez-vous... ?*

[Caroline :] Oh ben oui, mais pour mon mari ça va être plus court !  
[rires]

[Régis] : Ben, disons, jusqu'à l'âge de 12 ans, mes vacances, c'était, on va dire donner un coup de main aux parents... Faire les foins, l'été. Toutes les vacances d'été étaient prises entre le blé, l'avoine, l'orge... J'en passe et des meilleures. L'hiver, le mercredi, nous, c'était ramassage de choux, betteraves, le top quoi [rires] ! Et le soir après l'école on s'occupait des bêtes, on leur donnait à manger, à boire... Avec les autres frères quand même. De temps en temps on avait un peu de temps libre, faut pas exagérer, c'était quand même assez rare. Oui, les week-ends, on devait faire un dimanche par an au bord de la mer avec les parents, on partait le matin et on revenait le soir. Évidemment... [...] Avec la revente, ils ont pu en profiter quand même. Du coup, ils partaient 2-3 fois, 3-4 fois même par an en vacances organisées... Et nous, on restait toujours à la maison [rires] !  
[Caroline :] Il n'a jamais eu de vacances ! [...]

[Régis] : Après, je ne suis jamais parti en vacances. Du coup, je ne suis jamais parti. Sauf ensemble [...]

Les habitudes prises au cours de l'enfance, lorsqu'elles n'ont pas laissé de mauvais souvenirs peuvent se maintenir. Celles-ci peuvent concerner le fait de prendre ou pas des vacances, les types de destinations ou d'hébergement. Lydie<sup>380</sup> est restée une adepte du camping. Ce type d'hébergement est celui qui lui procure le plus la sensation d'être en vacances. Depuis qu'elle a acheté son petit pavillon à Verneau, elle est partie moins

---

<sup>378</sup> Régis (34 ans, Grez-Neuville, HLM, habitat individuel, cantonnier)

<sup>379</sup> Régis (34 ans, Grez-Neuville, HLM, habitat individuel, cantonnier) et Caroline (34 ans, Grez-Neuville, HLM, habitat individuel, assistante maternelle).

<sup>380</sup> Lydie (47 ans, Angers, propriétaire, habitat individuel, auxiliaire municipale puériculture).

souvent et le camping lui manque. « Ah oui, pour moi le camping, même si ça fait plusieurs années qu'on n'en a pas fait, au début ça me manquait. Si je n'avais pas fait de camping dans mon année, je ne pouvais pas dire que j'étais vraiment partie en vacances »

La deuxième observation que nous avons pu faire à propos du rapport des habitants enquêtés à leurs lieux de récréation montre une dépendance au lieu de vie quotidien, à la résidence principale. La qualité d'un lieu de vacances se jauge au contraste qu'il offre par rapport au logement « de tous les jours ». Les enquêtés suivent ainsi, selon diverses modalités, une logique de combinaison de lieux, fondée sur la recherche du contraste, de la différenciation. Cette logique peut être sous-jacente, plus ou moins inconsciente, ou alors être affirmée clairement comme c'est le cas d'Édith<sup>381</sup>. À cette amatrice de randonnées en montagne, les vacances ne doivent surtout pas rappeler (matériellement, socialement, sur le plan de la densité humaine comme des activités) un univers quotidien qu'elle apprécie par ailleurs, contrairement à ce que pourrait laisser supposer l'extrait qui suit. Voici ce qu'elle nous dit à propos des gens qui partent en camping dans des grandes stations balnéaires.

« On reproduit les HLM ! Quelle horreur ! [...] Oh ! Comment peut-on, quand on vit en ville, reproduire pendant les vacances le même environnement. Ça me paraît aberrant ! Aberrant. Il faut changer justement. » [...] La montagne, c'est [...] comme le désert, c'est l'espace. On se retrouve... on se retrouve face à soi, c'est bien de temps en temps, de ne pas être envahi par la télé, par le bruit, etc. »

Ces combinaisons remplissent plusieurs fonctions. Certains habitants sont mus par un principe de compensation des inconvénients du milieu et du lieu de vie quotidiens. Il s'agit donc d'équilibrer bien-être et mal-être. D'autres privilégient l'idée d'une complémentarité idéale des milieux de vie. Ils combinent ainsi les aménités des lieux et surtout des milieux et leurs activités associées. Il peut y avoir une simple dépendance des lieux de vacances qui est déterminée ou choisie par rapport au domicile ; on est

---

<sup>381</sup> Édith (70 ans, Angers, HLM, habitat collectif, comptable en retraite).

alors dans une relation unilatérale. Mais dans le cas de Marc<sup>382</sup> entre autres, il s'agit plutôt d'interdépendance, puisqu'il y a réciprocity d'influence.

*« Dans l'hypothèse où tu quittes cet appartement, est-ce que tu voudrais plutôt habiter en maison, ou plutôt dans un appartement ?  
Écoute, je dirais plutôt dans un appartement. Parce que, justement comme j'ai cet espace complémentaire qui a cette dimension de relations à l'extérieur. »*

Ces combinaisons exigent divers procédés d'action qui jouent sur les aménités des espaces, les temporalités, les échelles géographiques et l'éloignement entre lieu de résidence et lieu de vacances, sur le contraste, afin de « maximiser » leur mieux-être sur l'ensemble de l'année.

Les lieux et les manières de les habiter sont pensés comme un tout. Le jeu des temporalités s'accommode de contraintes très différentes selon les professions, le statut familial et l'âge. Elles suivent donc des logiques singulières, personnelles mais aussi bien souvent les rythmes des temps sociaux. Marc évoque son cas de figure étroitement lié aux rythmes des différents moyens de transport franciliens : « Donc, c'est ou la voiture ou le train [RER]. Mais par contre, c'est très calculé en fonction des embouteillages et tout. Ça, c'est presque un sixième sens quand on habite Paris et qu'on a une résidence secondaire et que l'on peut comme moi s'écarter du rail des horaires. »<sup>383</sup>

La combinaison médiale (et topique lorsqu'il y a multirésidence) grâce aux environnements des lieux de récréation semble aider à supporter les désagréments des espaces du quotidien et multiplier leurs aménités. Ce que nous dit Monique<sup>384</sup> éclaire utilement cette pensée du bien-être qui se réaliserait dans la combinaison de milieux opposés.

---

<sup>382</sup> Marc (45 ans, Paris, locataire, habitat collectif, créateur artistique).

<sup>383</sup> Marc (45 ans, Paris, locataire, habitat collectif, créateur artistique).

<sup>384</sup> Monique (52 ans, Angers, propriétaire, habitat collectif, femme au foyer).



« Donc la ville [de Longwy] ne m'a jamais étouffée dans ce sens où même si cet endroit n'était pas spécialement joli à mes yeux, ou beau, ou intéressant... Peut-être que je ne m'y suis pas intéressée non plus... Mais j'avais d'autres ouvertures. Parce que j'avais de la famille qui était un peu à la campagne, j'avais une tante qui était à l'étranger. [...] Donc si vous voulez, la ville ne me gênait pas puisque je passais à des choses différentes à un moment donné. [...] Parce moi j'avais des parents qui n'étaient pas trop ballades et tout ça, alors que j'avais un oncle et une tante qui, eux, étaient pour cela. Donc le week-end, c'était dans la verdure, c'était la nature, c'étaient les promenades ; alors que j'avais des parents, c'était plutôt un peu télévision, les choses comme ça. [...] Donc c'était l'inverse quand je parlais. Donc j'avais la possibilité de me ressourcer. Mais je n'ai pris conscience de ça qu'après. Tout ça me paraissait une normalité, en fait. Je ne souffrais pas de l'un ou de l'autre. Je savais qu'à un moment donné, il y aurait autre chose. »

De plus, la combinaison joue aussi sur les temporalités dans la mesure où celle du quotidien diffère du hors quotidien, rappelant en cela la séparation idéale et spatiale entre lieu de résidence et lieu de travail qu'affectionnent beaucoup d'enquêtés. Si la temporalité des vacances se distingue par une durée plus courte, voir une discontinuité accentuée au cours de l'année, cela ne représente pas seulement une contrainte imposée par les temps sociaux ou la limitation des ressources financières. Le séquençage des séjours récréatifs peut aboutir à des équilibres temporels volontairement inégaux et disproportionnés. Même si certains rêvent d'habiter leur résidence secondaire toute l'année<sup>385</sup>, tous n'aspirent pas à vivre sur leur lieu de vacances. Ils tiennent à maintenir un cloisonnement entre l'univers (espace et activités) de vacances et l'univers quotidien qui est aussi celui du travail. Christophe<sup>386</sup> a eu l'occasion d'habiter et de travailler un temps dans des localités touristiques de montagne :

---

<sup>385</sup> Jean (58 ans, Paris, locataire, habitat collectif, ébéniste) : « *Et là-bas, la maison, c'est juste un pied-à-terre en rapport au bateau ou alors... ? Ah non ! Ah non, parce que effectivement avec le temps, ça s'organise. Alors effectivement, comme j'ai l'intention de partir là-bas et d'y vivre... Au départ, effectivement, c'était un petit pied-à-terre pour les vacances et puis après ça devient carrément une maison, la maison. Et puis on a envie d'y faire son trou ! [Il rit] »*

<sup>386</sup> Christophe (29 ans, Grugé-l'Hôpital, propriétaire, habitat individuel, ouvrier d'usine).

« Je ne sais pas, ce n'est pas que je n'aime pas, c'est peut-être le fait d'y avoir travaillé. Ça m'a peut-être un peu cassé mon... Quand on travaille en montagne, c'est pareil, c'est un lieu de vacances. Donc quand on y va pour travailler, on a pas du tout la même vision des choses. C'est vrai que j'ai tellement travaillé dans la montagne, en montagne que... On n'apprécie plus du tout le paysage ni rien. Peut-être que maintenant, ça irait mieux en fait. J'ai passé des bons moments quand même, il ne faut pas... Mais c'est vrai que le fait de travailler dans des lieux comme ça, après ça fait bizarre. C'est un sentiment que je ne peux pas sortir de moi, je ne sais pas les mots ! »

D'autres enquêtés qui n'ont pas nécessairement ce type d'expérience appuient leur argumentation sur l'image sociale, l'image de marque du lieu de vacances qui les rend à leur sens inhabitable à l'année. Le temps, la durée du séjour et sa permanence sont essentiels. Il y a des choses dont on a envie très fortement, mais très brièvement aussi. C'est le cas de Florence, qui apprécie la brièveté comme l'intensité de ses séjours de détente :

« Les lieux où je me sens bien, il y a une idée de la connaissance déjà. Mais je suis déjà allée dans des endroits en province où je me sentais bien, où il y avait des gens que je connaissais et qui me faisaient découvrir. Mais ça dépend si je me sens bien parce que je sais que j'y suis pour deux jours. Je suis en vacances et je m'y sens bien justement parce que c'est complètement différent et que je suis... Aller à Douarnenez... C'était une pause, un break. C'était un lieu justement complètement différent de celui-là : pas urbain, forcément, très calme. »<sup>387</sup>

Les habitants modulent ainsi les temporalités selon les lieux et les milieux qu'ils sont amenés à habiter afin de se sentir aussi à l'aise et aussi bien que possible et de profiter au mieux de leurs qualités respectives en accord avec leur sensibilité.

---

<sup>387</sup> Florence (45 ans, Paris, locataire, habitat collectif, Relations Publiques théâtre).

## 5.2.2. Multirésidence, variété des formes et des usages

L'exemple évident, officiel et repéré par les enquêtes « officielles » de la multirésidence est la propriété d'une « résidence secondaire », en général une maison, plus rarement un appartement. L'acquisition d'une résidence secondaire dans un immeuble collectif, d'un « appartement secondaire » traduit souvent chez les enquêtés l'impossibilité financière d'accéder à un autre type de bien, plus proche de leur souhait ou bien une approche dès le départ et volontairement détachée. Ils sont en général situés sur la Côte d'Azur ou dans des stations de sports d'hiver.

Les enquêtés interrogés présentent une diversité de situations qui peuvent s'apparenter à une forme de multirésidence. Ils se différencient d'abord par le type varié de logements : maison individuelle ou appartement, mais aussi ancien bunker, mobil home, cabanon, caravane ou tente plantée chaque année au même endroit. Il faut distinguer ensuite le type d'occupation (propriété, location saisonnière, logement à titre gratuit), comme l'éloignement du domicile principal (d'une proximité immédiate à 1 000 kilomètres environ) et la fonction principale que les occupants leur attribuent ; enfin l'attachement dont ils font l'objet<sup>388</sup>. Voici quelques exemples recueillis dans les récits de lieux de vie qui témoignent de la manière dont ces autres maisons<sup>389</sup> sont habitées et de leur importance dans la hiérarchisation des lieux de vie. On les désigne comme « maisons secondaires », « maisons de campagne », « résidences secondaires » ou des « appartements à la mer » pour les logements en dur.

Nous aimerions commencer par un exemple atypique, celui d'Isabelle<sup>390</sup> et de l'étang d'irrigation que son époux a fait creuser il y a quelques années pour le maïs. Au cours de l'entretien, et à plusieurs reprises, elle avait affirmé ou sous-entendu qu'elle et son mari, tous deux agriculteurs, ne prenaient jamais de vacances et très exceptionnellement

---

<sup>388</sup> Parmi nos 69 enquêtés, 11 possèdent une résidence secondaire (16 %). Si l'on comptabilise les personnes se rendant plusieurs fois par an dans une même résidence et ce, depuis plusieurs années, le chiffre passe à 24 personnes. Il ne comprend que les multirésidences en date de l'enquête. Or les récits ont permis d'aborder une plus grande diversité.

<sup>389</sup> Nous renvoyons en particulier à deux ouvrages déjà cités : *D'une maison l'autre* et *L'autre maison, refuge des générations*.

<sup>390</sup> Isabelle (36 ans, Grez-Neuville, locataire, habitat individuel, agricultrice).

des week-ends. Elle s'inscrivait ainsi au sein d'une tradition professionnelle et dans le sillage de leurs expériences antérieures. Or, comme tous les autres enquêtés trouvent des moyens même avec des budgets très modestes de prendre un peu de temps de loisirs et de récréation en dehors de leur logement, nous avons insisté. C'est ainsi qu'au détour d'une question sur la chasse, nous avons découvert qu'ils portaient « en vacances, mais entre les deux fermes ».<sup>391</sup>

« Non, moi, la chasse... J'aime bien faire mes ballades à vélo ou à pied, c'est bien, ça. Et puis nous, on part en vacances, mais entre les deux fermes. [Mon mari] avait fait construire un étang. Le but premier, c'est l'irrigation, mais depuis, on a fait construire une cabane, et les week-ends d'été, on les passe là-bas... Oui, on ne part pas en vacances, mais on a quand même un petit peu de bon temps quand même. On peut pêcher, on peut se baigner puisqu'il y a un... C'est comme une petite plage, en pente. Pour les enfants, c'est bien. Et puis on a notre pique-nique : on part le matin, on mange là-bas, on se détend, chacun fait ce qu'il veut. Et puis le soir, je suis juste auprès de la traite, donc je vais faire ma traite et je reviens. Et puis, on pique-nique le soir. Nos vacances, c'est ça, c'est de les passer tranquillement, à l'étang, au bord de l'eau, de se baigner. L'année dernière, on s'est baigné. Et même après la traite, on allait se baigner tellement il faisait chaud. On en profite quand même de cet étang. C'est ça, nos vacances à nous. Et puis il y a toujours, soit de la famille, soit des amis, donc on est bien encadré.

*Et la cabane est grande ?*

Oh non, ça fait, grand comme la cuisine. Mais bon, s'il flotte, on peut quand même se mettre à l'abri. Depuis l'année dernière, on a l'électricité, donc on peut rester le soir sans problème. Et puis on a même un frigidaire, on est bien équipé ! »

C'est un cas de multirésidence bien différent qui nous est proposé par Jacques<sup>392</sup>. On peut dire que Jacques est ancré à Cavalaire-sur-Mer ; il y va depuis trente ans maintenant. Et on voit bien que ce n'est pas l'appartement qu'il y a acheté qui a renforcé son attachement puisqu'en réalité il l'a très peu occupé surtout en pleine saison car il cherchait à le louer pour en faire un bien de rapport. Son ancrage s'est fait dans

---

<sup>391</sup> Isabelle (36 ans, Grez-Neuville, locataire, habitat individuel, agricultrice).

<sup>392</sup> Jacques (66 ans, Angers, propriétaire, habitat individuel, Artisan en retraite).

divers campings, il a finalement élu domicile dans celui de Cavalaire, ce qui représente un lieu de résidence sans en être un.

« On a atterri à Cavalaire-sur-Mer, c'est à côté de Saint-Trop. Il y avait une plage, c'était du tonnerre ! Un beau petit terrain de camping aussi. Et puis de là, tous les enfants, toute la famille, tout le truc, comme on était bien, tout le monde est allé nous voir là-bas.

*Vous y êtes restés combien de temps ?*

On y est encore. Ça fait 30 ans !

*Et vous êtes au même camping ?*

Non. On a changé plusieurs fois. Et on a même acheté un appartement à un moment. [...] Oui, on avait cru faire une affaire. À ce moment-là, c'était en... C'était avant le choc pétrolier. Ça devait être en 71. On descendait... C'était un studio. Il y avait 32 m<sup>2</sup>, mais il y avait piscine, il y avait tout le truc. Et à ce moment-là, c'était une bonne affaire. Et puis il y a eu le choc pétrolier. Donc pour descendre, il y a quand même 1100 km pour aller. Et en fait, il y avait tout un tas de trucs que je n'avais pas comptés. Si bien que l'an dernier, ça faisait presque un petit loyer, les charges. Alors j'ai dit que ce n'était plus la peine. Et l'essence avait augmenté énormément, donc ça coûtait cher de descendre. C'était mal placé. Au début, on a eu un petit bateau Fina, qu'on avait gagné tout simplement. C'étaient des tout-petits gonflables. [...] Et puis après, on a monté d'échelon. Maintenant, il fait 5 m 50. C'est du tonnerre ! Là, vous voyez, je l'ai rentré là [dans le garage] pour pouvoir le descendre. Je l'emmène à Cavalaire faire sa promenade ! Et là-bas, j'ai une caravane qui reste sur le terrain de camping. Là-bas, c'est nos vacances ! Mes vacances de juillet ! Ça, c'est les vacances de la mer. Sans quoi, quand on peut, quand il y a deux ou trois jours, on a une toute petite tente. Je mets tout dans mes sacoches, dans mes caissons et on part deux ou trois jours à l'aventure, en moto. »

Le récit de Jacques donne également une illustration de l'impact de la localisation et de l'accessibilité de ces autres résidences depuis la résidence quotidienne sur l'usage et la fréquentation. Pour des raisons économiques mais aussi pour la liberté de s'y rendre plus souvent, les Angevins qui le peuvent préfèrent une maison ou un terrain de camping au plus près (en temps plus qu'en distance), sur la côte atlantique. Les durées de trajets ont été réduites par l'amélioration du réseau routier. Selon les endroits, les enquêtés mettent aujourd'hui entre une heure trente et deux heures pour s'y rendre. Lorsque ces lieux de résidence de bord de mer sont des petites maisons comme c'est le

cas pour une dizaine d'enquêtés, leur accessibilité est essentielle car elles ont pour fonction presque première, pour les propriétaires du moins, d'accueillir les enfants, voire les petits-enfants souvent dispersés.

À propos d'une maison de ce type, Véronique<sup>393</sup> nous montre que ce ne sont pas toujours les propriétaires en titre qui sont les plus attachés à la maison.

« [Mes beaux-parents] ont dû acheter une maison en 84 ou 85, je ne sais plus. Parce qu'ils avaient loué, régulièrement, dans la région du Croisic. C'était une région qu'ils aimaient bien, et je pense que ça a dû correspondre avec la fin du paiement de leur résidence principale. Ils ont cherché une maison qui puisse accueillir... Suffisamment grande pour accueillir la famille. Donc à Batz-sur-mer. [...] Je pense qu'entre les beaux-parents et leurs trois enfants, c'est nous qui avons dû y aller le plus. Parce que moi j'avais plus de vacances peut-être que les beaux-frères et belles-sœurs, peut-être aussi parce que les enfants s'y plaisaient bien aussi, je ne sais pas. Mais les années avant qu'ils la vendent (ils ont vendu il y a quatre ou cinq ans) c'était vraiment un endroit où on allait l'été bien sûr, mais aussi hors saison. Parce qu'il y a la possibilité de mettre un peu de chauffage... Même s'il ne faisait pas beau, elle avait un étage et une surface qui permettait aux enfants... Intéressant pour y rester, sans parler de l'extérieur. Le réseau routier s'était bien amélioré, il s'est encore bien amélioré d'ailleurs. [...] Mais il s'est avéré, finalement quand même, que sur le nombre de semaines dans l'année, elle était peu prise. À part nous, il n'y avait pas grand monde pour les vacances, voire même l'été. Mes beaux-parents y allaient pour travailler, il y avait toujours du travail à y faire. Leur choix a été de la vendre.

*Et vous vous étiez attaché ou pas tellement à cette maison, vous, personnellement, et votre famille... ?*

Oui, je crois que oui. À chaque naissance des enfants, l'été de leur premier anniversaire, c'était là-bas, à chaque fois quasiment. On ne prévoyait rien d'autre, on savait très bien qu'on serait bien là-bas. On envoyait les plus grands au bord de la mer patauger, on avait le confort intérieur. C'était un endroit, on invitait beaucoup d'amis, on y a fait des soirées mémorables avant de se marier, on y invitait des amis, il y en a qui dormaient un peu partout, dans le jardin, dehors, dedans... On y a passé beaucoup de temps [...] Puisqu'on travaille

---

<sup>393</sup> Véronique (40 ans, Pouancé, propriétaire, habitat individuel, institutrice).

tous les deux le samedi matin, on ne pouvait pas partir avant le début voire le milieu de l'après-midi pour revenir le dimanche soir. Et là on était très vite installé et très vite reparti. Et on se voyait partir plus le week-end, et les ponts. Et la maison est partie... Mais on comprend très bien les raisons : les impôts augmentaient, les frais augmentaient, et la fréquentation par la famille diminuait. Par contre, il était pas possible pour nous de la racheter. Parce que je crois qu'on l'aurait fait. D'ailleurs, on retourne régulièrement en vacances, au moins pour une semaine dans ce village en vacances. On passe toujours dans la rue. Ça s'appelle la rue des Poilus, une petite rue bien tranquille et la maison a bien évolué, elle a été transformée, elle est très belle. »

Bien souvent les récits de lieux de vie ont été l'occasion de constater que l'attachement à un lieu pouvait « sauter » une génération. Pour les résidences secondaires notamment, les enfants y sont souvent plus attachés que les parents et ils représentent un frein et un obstacle réel aux éventuelles reventes. On peut supposer que le poids de leurs expériences d'enfance n'est pas sans incidence sur l'attachement.

Lorsque l'achat a été essentiellement motivé par l'idée de trouver un endroit pratique et fonctionnel pour faire des réunions de famille, mais que cette maison ne portait pas d'autres aspirations propres à la cellule familiale ou conjugale, l'attachement est faible et l'investissement affectif limité. C'est ainsi que lorsque les descendants ne viennent plus que rarement, la vente est envisagée ; elle ne remplit plus sa fonction et devient alors un poids. Mais il y a aussi les cas où l'attachement est inexistant comme Jacques<sup>394</sup> dans le cas de son appartement, et de Marguerite<sup>395</sup>, qui ont acheté des appartements à la mer ou à la montagne à l'époque où l'offre d'appartements dans les stations touristiques était forte et relativement peu coûteuse.

Rappelant le cas de Jacques et de son appartement à la mer, voici le témoignage de Marguerite, pour laquelle le processus de revente est apparu naturel :

« Si si, je me suis acheté un appartement, j'avais oublié ça. Un petit appartement à la montagne, que j'ai dû garder... Une petite dizaine d'années. De 1977 à 1985, 1986. [C'était] à La Plagne. C'était l'époque où mes enfants avaient besoin de partir en vacances, et puis on avait beaucoup de vacances puisqu'ils étaient à l'école et que moi

---

<sup>394</sup> Jacques (66 ans, Angers, propriétaire, habitat individuel, Artisan en retraite).

<sup>395</sup> Marguerite (67 ans, Angers, propriétaire, habitat collectif, institutrice en retraite).

j'étais dans l'enseignement. Donc on partait en vacances dans cet appartement... Toutes les vacances hiver, Noël, tout. Et l'été, on y allait une dizaine de jours.

*Et vous vous en êtes séparé aussi... ?*

Oh oui... Une fois que les enfants étaient partis, moi, je n'allais pas garder ça. C'est assez cher. »

Nous allons aborder à présent deux autres types de relation avec cette autre maison, deux autres fonctions qu'elle assume : le projet et le manque. L'autre résidence peut ainsi être un lieu de réalisation personnelle, conjugale ou familiale. Dans ces circonstances, l'investissement est matériel. La maison est soit un lieu où l'on crée des choses, où l'on réalise des projets ou bien elle peut être elle-même l'objet du projet : c'est elle qui est restaurée, remodelée, transformée.

Pour Marc<sup>396</sup>, ce lieu est avant tout son lieu, mais avec les années, il a été adapté pour accueillir sa compagne et ses deux enfants ; il est alors devenu la maison de campagne de tout le monde, mais il semble qu'il demeure d'abord son lieu. Il y crée et y travaille. De plus, cette construction est vraiment la sienne au sens propre car c'est le projet qu'il a réalisé pour son diplôme d'architecture.

Dans l'extrait qui suit, on saisit bien les contradictions du rapport à chacun des lieux et leur importance respective. La lecture de cet entretien met en évidence plusieurs constats. D'une part, en matière de multirésidence, le temps passé dans « l'autre lieu » ne détermine pas sa place dans la hiérarchie résidentielle. D'autre part, et c'est là quelque chose que l'on entend moins souvent, l'autre lieu peut être essentiel dans le mode d'habiter de la personne : il est indispensable au bien-être, voire au bonheur de l'habitant, mais il n'en demeure pas moins le lieu second, l'autre lieu. C'est un paradoxe d'une certaine façon, mais cela témoigne de l'importance de la polytopie dans les modes d'habiter, de l'importance pour certaines personnes d'avoir des ancrages multiples.

*« C'est étonnant, parce que tu disais que ce lieu était important pour toi, « constitutif » et en même temps, tout à l'heure, quand je t'ai*

---

<sup>396</sup> Marc (45 ans, Paris, locataire, habitat collectif, créateur artistique).



*demandé les endroits où tu avais vécu et les endroits qui avaient  
compté avant... ?*

Ah oui, je ne t'en ai pas parlé. Oui, oui, je n'en ai pas parlé parce que... Je pense que c'est paradoxal. Je pourrais partir du jour au lendemain d'ici [son appartement à Bastille], par exemple, bon, avec des remords, de la nostalgie... Mais pour moi, je peux partir d'ici et aller ailleurs dans Paris. Pour l'instant ça, c'est clair... Ou alors, dans une grande ville. Mais, par contre, cet endroit-là [sa résidence secondaire], non. Cet endroit-là, pour moi, doit demeurer. Celui-là, il est sur la longue durée... Mais par contre, mon premier mouvement, c'est vrai... Je ne le décrirai pas comme le lieu que j'habite. C'est un lieu qui compte énormément, mais que je n'habite pas, même si je peux y passer beaucoup de temps... Eh bien, parce que l'habitat, ce n'est pas seulement l'occupation des locaux. Il y a le temps que j'y passe, j'y passe quand même moins de temps qu'ici. Mais le lieu de l'habitat, quand on a des enfants, c'est quand même... La perception de l'habitat doit être quand même très différente quand on a des enfants et quand on n'en a pas. Je ne pense pas que mon habitat se limite au fait d'être là physiquement et de dormir ici, de manger ici. C'est aussi... En premier lieu, avec les enfants, d'avoir l'école, d'avoir aussi un tissu de mes activités autour de cet habitat, directement liée à cet habitat.

*Et tu me disais que paradoxalement, si tu pouvais quitter cet  
appartement... ?*

C'est drôle, parce que je n'ai jamais vraiment réfléchi à ça. Je pense que ce serait trop simple de dire qu'ici je suis locataire, que je ne suis pas propriétaire... Bon, il y a ça... Mais je pense que ce n'est pas ça vraiment... Ce n'est pas facile à... Je pense que c'est parce que, cet autre endroit, à l'extérieur de la ville justement, je le pense, je l'ai peut-être pensé, dès le premier jour, dès le début, et toujours, comme hors... Pas hors du temps, mais hors de ma situation. Quelle que soit ma situation... familiale ou professionnelle ou mon âge ou... Il était pensé, hors de cette réalité-là. Alors que mon habitat, à quelques moments de ma vie, il était toujours rattaché à ses caractéristiques, de mon âge, mon métier, ma situation familiale... Je dirais que c'est lié à un rapport au temps qui n'est pas le même. Mais c'est une sorte d'investissement subjectif dans mon habitat. Hormis les problèmes matériels que ça suppose, à qualité égale, de changer d'appartement, ici, à Paris, d'être dans un autre quartier mais qui aurait ces qualités dont je t'ai parlé ou des qualités de logements qui s'équilibreraient avec celui ici, franchement, je n'y verrais pas d'inconvénients. Par contre, l'autre, non. Il y a une question, il y a une notion d'attache qui... [...] Si tu veux, moi, mon mode de vie, ce n'est pas un mode de

vie rural. C'est un mode de vie à la campagne, en proche... Proche de la ville. C'est justement parce que c'est un habitat, un mode de vie complémentaire... Je la vis vraiment comme ça. Il est... Il fonctionne en complément de mon mode de vie urbain.

*Et tu disais en même temps que tu pouvais imaginer habiter là-bas ?*  
Oui, mais enfin, en même temps, quand je dis ça, ce serait très particulier. Je pourrais imaginer y habiter, sans enfant, c'est-à-dire ou alors avec des enfants qui n'ont plus besoin de moi pour vivre, qui vivent seuls. Mais je pourrais y habiter, imaginer y habiter, mais pas du tout coupé de la ville. C'est-à-dire que je pourrais d'une certaine façon, renverser le rapport actuel. C'est-à-dire y habiter peut-être en résidence principale, mais vivre ici, je ne sais pas, avoir une petite chambrette. Mais je n'imagine pas habiter là-bas, exclusivement. Enfin, coupé de la ville.

*Et est-ce que tu imagines aujourd'hui vivre entièrement en ville, c'est-à-dire qu'avec ici ou un autre endroit à Paris ?*

Je peux l'imaginer eh oui, mais c'est vrai que le... Je pense quand même que j'aurais... Non, en fait je ne peux pas trop l'imaginer. C'est vrai... Parce que je pense que c'est pour les raisons, les premières raisons qui sont les raisons partagées avec tout le monde. Je ne suis pas très original, c'est-à-dire que j'ai besoin de prendre l'air, de respirer comme tout le monde. Alors, il y a plein de gens, qui peuvent le faire en sortant se promener dans les bois. Mais comme... Et puis, après les raisons qui sont vraiment propres à ce que je suis, à mon métier et plus que mon métier, à ce qui occupe ma vie, la distinction... Ce qui est particulier, je pense, c'est que ma vie professionnelle est tellement mêlée à ma vie artistique, entre guillemets, donc... Ça ne s'arrête pas vraiment. Et ça, c'est aussi lié aux espaces que j'habite. Et donc, pour ça, le fait d'avoir ces lieux d'expansion, c'est de la place, ce qu'on n'a pas ici. Donc, c'est difficilement envisageable pour moi, difficilement imaginable, pour moi maintenant, surtout de l'avoir vécu aussi longtemps, pratiqué, pratiquement toute ma vie. Tu vois, d'avoir à 20 ans construit ce truc à la campagne, j'ai peut-être trop usé de ça pour pouvoir imaginer une vie autrement. »<sup>397</sup>

Les travaux portant sur les résidences secondaires ont bien mis en évidence qu'une résidence secondaire pouvait être en réalité principale par son poids affectif ou encore sa puissance symbolique. Ici, on réalise que pour Marc (comme pour d'autres)

---

<sup>397</sup> Marc (45 ans, Paris, locataire, habitat collectif, créateur artistique).

l'un ne va pas sans l'autre, et que c'est cela qui rend le bonheur possible. Dans son cas, la résidence secondaire est bien secondaire, complémentaire de la principale, considérée comme son foyer. Pour autant, il envisage assez aisément de changer le lieu du foyer pourvu qu'il reste dans Paris, tandis qu'il lui semble impensable de se séparer de cet endroit pourtant second. Il n'est pas transportable. Contrairement au foyer, sa valeur ne réside pas essentiellement dans son contenu matériel et humain ; elle repose autant sur sa localisation, ses qualités topiques que sur l'histoire qu'il porte. Il est donc irremplaçable, tout en restant secondaire dans la hiérarchie des lieux habités.

Enfin, nous le verrons un peu plus loin avec les autres lieux de vacances, cette citation montre combien la complémentarité des lieux, qui forme la multirésidence, repose moins sur les lieux eux-mêmes que sur la complémentarité des types de logement d'une part et des milieux de vie d'autre part. Les deux sont souvent inséparables dans les représentations des enquêtés : à un milieu de vie est associé un type de logement.

Le dernier cas que nous souhaitons aborder concernant la multirésidence est celui de Gérard<sup>398</sup>. Il est heureux d'habiter Angers depuis 1964, il avait alors une vingtaine d'années. Sa maison, nous explique-t-il, a une fonction principale : compenser un manque. Elle lui permet de reprendre régulièrement et physiquement contact avec ce qu'il considère comme la campagne, la terre.

« On a acheté ça en 76. C'était une ruine. On a remonté ça un petit peu. C'est venu du fait que comme on a été élevés à la campagne, on aime la nature. Et puis tant que les parents de ma femme ont été en ferme, on avait un pied-à-terre. On est allé souvent, les week-ends. On est allé pas tous les week-ends, mais on y allait souvent. Et on aimait ça parce que c'était l'espace, c'était la terre... Et quand les parents ont quitté la ferme, on n'a plus eu ce pied-à-terre et ça nous a manqué un peu. On s'est dit quoi faire ? Alors bon...

*Mais qu'est-ce qui vous manquait exactement ?*

Ah ! C'est l'espace, mais aussi l'environnement. Un environnement de campagne comme ça, c'est... Je ne sais pas si... Nous, on aime ça. C'est être dans la nature, au calme, sans trop de voisins, pour être bien, se retrouver soi-même dans un milieu comme ça. Moi, ça me...

---

<sup>398</sup> Gérard (64 ans, Angers, propriétaire, habitat individuel, technicien électricité en retraite).

Des fois, on peut être tous les deux là-bas plusieurs jours sans voir personne et on aime assez ça, vivre au milieu de la nature. »

La multirésidence dans des lieux et des milieux si rapprochés est aussi un moyen idéal pour profiter à volonté des aménités de la campagne et de la ville. La multirésidence est entendue comme l'existence dans le mode d'habiter d'au moins deux lieux où l'on demeure, où l'on séjourne régulièrement et depuis un certain temps. Si elle est plus répandue que ne le laissent apparaître les statistiques, tout le monde n'aspire pas à disposer d'une résidence secondaire, à en faire sa résidence principale ou un second lieu de fixation.

### **5.2.3. Logique circulatoire et multiplication des lieux**

Personne ou presque parmi les personnes interrogées n'a qu'un seul lieu de résidence régulier. Ceci, bien que nous n'ayons pas considéré comme multirésidentes les personnes ne témoignant d'aucun attachement particulier pour un endroit fréquenté chaque année ou plusieurs week-ends par an. Inversement, la multirésidence n'est pas en contradiction avec une logique circulatoire. Les habitants ne sont pas captifs de la résidence secondaire : ils prennent des vacances en dehors, de même que des week-ends. Enfin, l'aspiration à la multirésidence ou à une logique prioritairement ambulatoire peut évoluer au cours de la vie de l'habitant.

Lorsque l'habitant-vacancier est dans une logique circulatoire, il ne cherche pas à revenir toujours au même endroit. Dans ces circonstances, la démarche est motivée par la découverte, le changement, ou le mouvement pour lui-même dans d'autres cas. Voici avec Sylvie<sup>399</sup> une illustration exemplaire de ce mode vacancier.

« Sinon, avec mes parents, on partait un peu partout. On ne savait jamais où on partait, donc on jetait un crayon sur une carte, on avait

---

<sup>399</sup> Sylvie (34 ans, La Membrolle-sur-Longuenée, locataire, habitat individuel, employée en assurances).

une caravane qui est là d'ailleurs, c'est la caravane qui est ici et qui a bien vieilli d'ailleurs. On jetait un crayon sur une carte et puis on partait là où il tombait. C'était sympa, c'étaient des bons souvenirs, on aimait beaucoup ça. Sinon, ça nous est arrivé aussi de louer, de prendre des locations, aller en vacances avec des amis. On a fait beaucoup l'Espagne, l'Andalousie... L'Irlande. Et puis sinon, la France en long en large et en travers. »

Même dans ce cas extrême, on trouve la fréquentation régulière d'un camping attiré près de la mer la plus proche. De plus, ce mouvement permanent et cette absence d'attaches vacancières contraste avec l'ancrage très poussé de toute la famille élargie en Dordogne. En témoigne d'ailleurs une autre citation de Sylvie, où elle dit qu'ils ont en quelque sorte fui la trop grande proximité d'avec la famille. Comme elle est en très bons termes avec eux par ailleurs, cela ne l'empêche pas d'y retourner très régulièrement ni même d'y projeter l'achat d'une résidence secondaire.

On trouve dans ces pratiques qui privilégient la nouveauté certaines régularités. Elles concernent aussi bien le mode d'hébergement qu'une attirance plus particulière pour une région, et plus souvent pour un type de milieu. Les pratiques peuvent être régulières, reproduites parfois depuis l'enfance comme c'est le cas de Lydie<sup>400</sup> pour qui les vraies vacances passent obligatoirement par le camping. Mais ce qui nous a intéressée dans ces entretiens, c'est que l'on rencontre chez un grand nombre de personnes une fréquentation régulière et une recherche des mêmes types de milieux : montagne, mer et plus rarement campagne et ville. C'est pour la montagne que nous l'avons surtout constaté. Lorsque la circularité se maintient de plus en plus à l'intérieur d'une région c'est qu'une « rencontre » s'est produite entre l'habitant et celle-ci. Il souhaite dès lors y revenir, en profiter davantage, explorer sa variété, ses richesses, connaître ses moindres recoins. Dans le cas de Viviane<sup>401</sup>, cette rencontre géographique aboutira peut-être un jour, si elle le souhaite, à un ancrage plus stable.

---

<sup>400</sup> Lydie (47 ans, Angers, propriétaire, habitat individuel, auxiliaire municipale puériculture).

<sup>401</sup> Viviane (40 ans, Combs-la-Ville, propriétaire, habitat individuel, chargée de communication hospitalière).

« Le bord de mer, c'est vrai que ça m'attire. Et je trouve que la Bretagne est belle, mon mari aussi. Donc, c'est vrai qu'une fois par an, on va en Bretagne.

*Et votre rapport à la Bretagne, il s'est construit... ?*

Il s'est construit en vacances, en découvrant la Bretagne. On est parti par hasard. La première fois qu'on est parti en Bretagne, on n'avait pas les enfants. On était parti chez ma tante, qui avait une petite maison en bord de mer. Mais quand je vous dis en bord de mer, c'est-à-dire la mer juste après. On était séduit. Mais ça, c'était la Bretagne du Nord. Et puis après, au fur et à mesure, on a découvert d'autres endroits de la Bretagne, et c'est vrai qu'à chaque fois, à chaque fois, on était séduit. Pourtant on est allé à des périodes, pas l'hiver, mais des périodes un peu... En mars... C'est vrai qu'au printemps en général, on y va. Des fois à cette période aussi [novembre]. [...] On est très attiré par la Bretagne du Sud, très, très attirés. Au point où l'on a envisagé d'avoir une petite, un petit pied-à-terre, dès que l'on pourra, mais au bord de mer, un bord de mer. Pas la campagne ! Bord de mer ! Non, pas perdu à la campagne. Ce n'est pas mon truc. [...] Peut-être une semaine de vacances, ce serait pas mal... Mais au-delà je crois que je ne pourrais pas. Non, l'isolement ce n'est pas mon truc. Je n'aime pas la foule, mais je n'aime pas l'isolement non plus. »

Comme cela apparaît particulièrement dans la dernière partie de cette citation de Viviane, les enquêtés ont généralement une idée précise du type de milieu, des aménités et de l'environnement du lieu où ils souhaitent passer leurs vacances. Ces exigences vis-à-vis du milieu sont bien entendu encore plus marquées lorsqu'il s'agit d'une résidence secondaire.

Les habitants en « mode vacancier circulatoire » sont nombreux à privilégier la montagne l'été. Ils la choisissent parce ce qu'elle s'oppose absolument à leur cadre de vie quotidien aussi bien d'un point de vue paysager, que de la densité humaine ou des activités qu'ils pratiquent. Or, si certains d'entre eux habitent dans des tours HLM au cœur d'Angers, d'autres résident en maison individuelle « à la campagne ». Quel que soit le type de commune, d'habitat ou de milieu, la montagne semble incarner un contraire aux yeux des enquêtés. Le milieu montagnard représente un « désert », un no man's land, un lieu de recueillement car il est perçu comme vide de tout (c'est-à-dire d'hommes et aussi de la société) et plein de nature. Ainsi, nous avons compris en décryptant les entretiens que l'opposition entre la montagne et leur milieu de vie

quotidien ne recouvrait pas l'opposition que les habitants font par ailleurs entre ville et campagne car « la campagne » qu'ils évoquent en général ne répond pas du tout à cette image qui évoque une campagne isolée qui n'existe quasiment plus et se limite à des territoires de confins. S'ils apprécient et même recherchent ces milieux pour leurs vacances, tous ou presque rejettent d'ailleurs l'idée de vivre au quotidien dans un tel cadre de vie, dans cette campagne qui serait « isolée ». Pour eux, « la campagne » est moderne, peuplée, équipée et accessible, quand elle n'est pas près de la ville.

La campagne s'oppose donc à la ville en tant que cadre de vie et dans la temporalité du quotidien. La montagne, elle, ne s'oppose pas tant à la ville qu'au quotidien lui-même ; elle incarne le bonheur hors quotidien. Si elle s'oppose à la ville, c'est en tant que lieu de vacances. Ce dernier tire son intérêt du fait qu'il exprime par les caractéristiques de son environnement, le rythme de vie et les activités qu'on y pratique un contraste très marqué par rapport à la ville. La montagne est alors le milieu de vie du « hors quotidien ». Elle est donc habitable dans cette temporalité vacancière et uniquement ainsi.

#### **5.2.4. Conclusion : des logiques entre compensation, contraste et combinaison idéale**

Dans cette réflexion autour de la montagne, mais aussi dans ce qui précède, la question des qualités différenciées des milieux de vie revient comme une dimension essentielle à la fois en matière des choix spatiaux qu'effectuent les individus, mais exerçant également une grande influence sur la manière dont les habitants y vivent et le bien ou le mal-être qu'ils peuvent y ressentir. Néanmoins, il apparaît également de plus en plus clairement que la qualité et la valeur d'un lieu sont largement subjectives. Elles sont non seulement fonction de l'habitant de ce lieu, de ce milieu, mais aussi du statut du lieu dans le mode d'habiter de la personne, ainsi que de l'histoire habitante de cette dernière.

En effet, les personnes enquêtées ont des attentes très précises et très différenciées en fonction du « temps » concerné (quotidien, vacances...), du statut du lieu, etc. Dans ces

conditions, il n'y a pas pour chacun une seule définition de l'habitable, mais bien plusieurs qui peuvent toutefois se recouvrir. Ces définitions de l'habitable sont donc fonction des espaces-temps sociaux (vacances, temps quotidien hors travail, temps de travail...). Un appartement peut ainsi être jugé très habitable car il l'est pour une courte durée. Des désagréments ou des défauts considérés comme majeurs, lorsqu'on considère des logements principaux, peuvent même parfois être perçus comme « attractifs » dans la mesure où ils accentuent le contraste avec le quotidien. Viviane<sup>402</sup> par exemple qui a mis un point d'honneur, lorsqu'elle effectuait les démarches d'acquisition de sa résidence principale, à ce que chacun de ses enfants ait sa propre chambre, n'estime pas que ce « critère » soit décisif lorsqu'il s'agit d'un lieu de vacances. Le seuil de tolérance, le curseur de l'acceptable varie ainsi avec le statut d'habiter du lieu et la durée du séjour.

« Si c'est un lieu de vacances, ce n'est pas grave. Les enfants dorment ensemble, il n'y a aucun souci. Maintenant, si c'est pour y vivre, ce serait différent. Moi, j'ai l'exigence, si on doit y vivre, d'avoir une chambre par enfant. J'estime que c'est le minimum, même si ce n'est pas ce qui se passe ici. Mais c'est un choix de l'aîné. Il va peut-être changer d'avis du jour au lendemain et il y a la possibilité. Pour moi, c'est un critère. »

Par ailleurs, les entretiens nous ont aussi montré que les habitants pouvaient sincèrement apprécier certains lieux, y passer de bons moments et y prendre du plaisir sans pour autant s'y attacher. Serait-il plus difficile pour eux de s'attacher à un lieu parce qu'il est dit « de vacances » ? On a pu voir que pour qu'il y ait attachement au lieu de résidence principale, certaines conditions doivent être réunies. Entre autres, il doit pouvoir être approprié par l'acquisition, le marquage, etc. Lorsqu'ils sont en vacances, les enquêtés font bien la différence entre être bien quelque part et être bien chez soi : il y a notamment une question de liberté d'usage qui fait obstacle à tout attachement au logement lui-même.

---

<sup>402</sup> Viviane (40 ans, Combs-la-Ville, propriétaire, habitat individuel, chargée de communication hospitalière).



« *Vous ne vous sentez pas chez vous là-bas ?*

Non. Là-bas je ne peux pas jardiner, on fait des balades, on va chercher les champignons, les myrtilles, les framboises, c'est les vacances. On fait des balades avec les petits-enfants, on emmène ma petite-fille. Ce n'est pas pareil. On est dans l'appartement, bien sûr, on est à la campagne, mais ce n'est pas chez nous, ce n'est pas notre terre. Je regarde toutes les plantes du jardin de notre propriétaire, mais c'est pas les miennes. »<sup>403</sup>

René nous raconte que lui, n'aurait pas mis les mêmes essences et qu'il sait qu'il n'a pas son mot à dire dans la manière dont le jardinier s'y prend.

On trouve d'autres cas d'indifférence aux lieux lorsque ceux-ci remplissent uniquement une fonction sociale : l'attachement disparaît lorsque les personnes que l'on y retrouvait quittent le lieu ou qu'ils décèdent. Une fois le contact humain interrompu, le lieu perd tout ou partie de son intérêt. Ne pourrait-on pas dans ces circonstances mettre en doute l'attachement au lieu lui-même et considéré que tout le lien reposait sur ses occupants et que le lieu n'était alors qu'un simple support ?

Enfin, la polytopicité des modes d'habiter est une réalité qui nous semble être rarement soulignée (du moins en ces termes) en même temps qu'elle paraît évidente à tous. Même lorsque des personnes rêvent ou pratiquent un modèle de vie multirésidentielle, il n'est pas toujours question d'une égalité des lieux : pour autant, l'« autre » endroit, l'endroit complémentaire peut se révéler indispensable à un bon équilibre et à la condition d'un bien-être dans le lieu principal. Une forme de « lieu premier » demeure donc dans la plupart des cas. Sa prédominance continue à structurer les modes d'habiter et la relation géographique des enquêtés. On pense les autres lieux par rapport à lui. Notre hypothèse est que l'existence d'une telle hiérarchisation résidentielle découle avant tout d'un certain pragmatisme. La résidence où se trouve la famille au quotidien est ce lieu premier car c'est le lieu de résidence, d'hébergement. C'est aussi celui que l'habitant maîtrise souvent le mieux car il en a une pratique

---

<sup>403</sup> René (57 ans, La Membrolle-sur-Longuenée, propriétaire, habitat individuel, employé bancaire en retraite).

régulière. C'est l'espace de vie le plus familier par l'usage qu'il en fait, et parce que, hormis pour ceux qui sont possesseurs en titre d'une résidence secondaire, c'est le lieu où le couple habitant est le plus à même d'agir à sa guise.

### **5.3. LOGIQUES DES TRAJECTOIRES HABITANTES : ENTRE RÊVES D'HABITER ET « CONCRÉTUDE »**

Dans cette dernière partie du chapitre, notre intention est de fournir au lecteur un aperçu d'ensemble de la place qu'occupe la « relation géographique » concrète et idéale dans l'orientation de la trajectoire résidentielle et plus largement habitante de la personne. Nous verrons aussi sous cet angle combien nos séjours dans les lieux demeurent présents en nous, après notre départ. Nous dévoilerons en premier lieu les principales manières par lesquelles les présences passées demeurent et peuvent influencer les parcours habitants.

Ensuite, nous proposerons une typologie des principales logiques habitantes que nous avons eu l'occasion de repérer à travers les soixante-neuf récits de lieux de vie qui constituent notre corpus. L'objectif est de montrer que les trajectoires habitantes sont guidées par plusieurs types et plusieurs niveaux de logique, mais qu'une de ces logiques, en particulier, apparaît plus déterminante à l'observateur parce qu'elle a dessiné la courbe générale ou conduit l'habitant dans ses choix.

#### **5.3.1. Le devenir des expériences passées : du souvenir au modèle**

*« Ce que j'aimerais bien, c'est que tu me parles de ton parcours par rapport aux endroits où tu as vécu, c'est-à-dire depuis l'endroit où tu es né jusqu'à aujourd'hui... Que tu essayes de me les décrire le plus précisément possible aussi bien sur le plan matériel je dirais, que... Comment tu t'y sentais ?... L'environnement autour ?... Ce que tu en pensais... ?*

Je vais te raconter ma vie alors ? »<sup>404</sup>

C'est ainsi qu'a réagi Grégory à l'écoute de la consigne de narration. Les lieux de vie et leurs souvenirs sont autant de points qui dessinent une trajectoire, un cheminement, une histoire. C'est ce qui explique que leur évocation suscite parfois tant d'émotions mais aussi qu'à la façon des « grands événements de la vie » (comme les naissances, les mariages et décès), ils scandent la vie elle-même.

Il est un point tout à fait essentiel à souligner, c'est la prégnance primordiale<sup>405</sup> des lieux et des milieux de l'enfance sur la structuration des sensibilités, le système de valeurs habitant et donc des trajectoires. Nous ne nous étendrons pas ici sur un sujet qui est fort bien connu (des enquêtés comme de nos contemporains : cette idée est un lieu commun qui constitue par ailleurs l'un des piliers de la psychanalyse) et guère de notre compétence. Il est nécessaire d'insister pourtant sur le poids de ces phases importantes de la construction de soi que sont l'enfance et l'adolescence dans l'itinéraire géographique, la conscience géographique. Les entretiens semblent prouver que les lieux dans lesquels ont été vécues ces périodes sont particulièrement importants dans la construction de la relation géographique future de l'habitant, ses affinités médiales. L'enfance jette les premiers ponts entre lieu-milieu et identité.

Quand la trajectoire résidentielle a conduit une personne à habiter différents lieux et surtout milieux, l'empreinte du milieu premier ne semble jamais complètement disparaître. Elle est comme mise en sommeil, enfouie pour un temps (ou écartée pour toujours quand le rejet de celui-ci est très puissant, mais aussi quand il s'agit d'un idéal désormais inatteignable) : elle est aussi oubliée parfois. Puis, elle réapparaît un peu comme si elle reprenait sa place. Elle participe alors à une remise en question de l'habitant ou plus globalement de l'individu, de son chemin, de ses choix, de son identité. Alors, il semble qu'elle ait toujours fait partie de la personne et que toutes les expériences de la vie adulte ne puissent jamais en venir à bout car plus que toutes autres, les expériences des âges où l'on se construit intensivement marquent notre inconscient habitant, forment notre sensibilité, fondent la base de notre personnalité

---

<sup>404</sup> Grégory (30 ans, La Prévière, locataire, habitat individuel, projeteur mécanique).

<sup>405</sup> Rappelons que l'adjectif « primordial » signifie « de première importance », mais aussi et c'est son premier sens « qui est le plus ancien et sert d'origine ».

géographique. Lorsque ces aspects sont évoqués dans les entretiens, c'est bien souvent de l'identité des personnes dont il est aussi question, et c'est sans doute ce qui participe grandement à conférer sa force à cette idée d'« être habitué ».

Nous avons précédemment insisté sur l'importance d'« être habitué » à un type de lieu, à un milieu de vie. Les milieux auxquels les enquêtés ont été « habitués » au cours de leur enfance et de leur adolescence semblent conserver une influence particulièrement forte sur eux. C'est ce qui a en partie contribué à développer un certain nombre d'attirances, mais aussi de répulsions, un univers d'affinités géographiques, auquel ils ont ensuite essayé de conformer leur trajectoire. Fille d'agriculteurs mais, comme elle le dit elle-même, élevée dans un commerce, Thérèse<sup>406</sup> n'a pas d'attirance particulière pour la nature, la terre, etc.

« Attention, moi, j'ai été élevée... Moi, j'étais à *l'Économique*, dans un commerce. Donc de ce fait, je n'ai pas été dans les champs. Et c'est ça, mon départ de petite enfance. Dans ta vie d'adulte après, tu reviens toujours à ce que tu as ressenti, à ce que tu as vécu dans ta petite enfance, ta toute petite enfance. C'est-à-dire quand tu commences à comprendre que la vie c'est autre chose que d'être petit garçon ou petite fille et que tu vas grandir. On n'a pas du tout été élevés pareil tous les deux [avec son mari], c'est pour ça qu'on ne peut pas avoir le même ressenti, et de la campagne, et de tout ça. D'ailleurs, comme je te l'ai dit, Tonton Jean et tante Céline m'ont toujours dit : « [Thérèse], tu ne seras jamais une fille de la campagne ! Tu ne seras jamais une fermière ». Combien de fois, ils me l'ont dit ! »

L'attachement à un lieu comporte aussi une part affective car la mise en présence ou le contact répété ou encore continu peuvent susciter des émotions, une imprégnation sensorielle. Enfin, on s'attache à des lieux parce que se forme une sorte de rapport d'identité, de communauté, de confusion entre l'habitant et le lieu, par le déroulement d'événements importants mais aussi de moments informels. C'est une relation complexe et assez trouble finalement qui s'instaure entre ce lieu et soi.

Pour être influentes, la pratique ou la présence médiales n'ont pas nécessairement besoin d'être continues. Les lieux où les enfants ont régulièrement passé leurs vacances

---

<sup>406</sup> Thérèse (81 ans, Pouancé, propriétaire, habitat individuel, commerçante en retraite).

ou leurs week-ends ont pour beaucoup d'enquêtés exercé une influence réelle et significative sur leurs sensibilités. Sans connaître ces expériences et leur vécu, on ne peut comprendre la relation que des personnes qui ont grandi et toujours vécues en milieu urbain (mais ont pu connaître d'autres milieux, d'où l'intérêt de s'intéresser à tous ces lieux) entretiennent avec « la campagne », « la nature » ou encore « l'espace ». On ne comprend pas non plus vraiment pourquoi ils ont préféré s'installer dans le périurbain ou la campagne plutôt que dans un milieu urbain pourtant plus familier.

On a pu distinguer deux procédés, deux truchements par lesquels les milieux de vie infiltrent les sensibilités : l'imprégnation physique et sensorielle progressive d'une part, le caractère marquant de certaines expériences médiales d'autre part.

Lorsqu'on passe de l'expérience à sa mémorisation, à sa mise en souvenirs, il s'opère un tri entre d'un côté ce qu'on veut garder accessible à la remémoration, ce que l'on veut enfouir et oublier et de l'autre ce qui s'oublie rapidement car l'imprégnation n'a pas opéré ou alors superficiellement. Ce peut être parce qu'à cette expérience, l'habitant n'a pas associé une signification qui justifie son « archivage » mémoriel. De la même façon, il y a parfois une sorte de sublimation, une part de fantasme, de même qu'il arrive que le souvenir de la personne soit imprégné jusqu'à se confondre quelquefois avec des souvenirs rapportés par d'autres personnes (des membres de la famille par exemple). Cependant, la part de restitution fidèle de la réalité de ce lieu « raconté » importe peu en définitive, ce qui compte est l'imprégnation de l'habitant par l'expérience et sa reconstruction de celle-ci, son « toilettage » afin qu'elle devienne un souvenir. Celui-ci sert ensuite de repère, de modèle (négatif ou positif) et influence plus ou moins consciemment les choix et le vécu habitants.

Nous retenons ici l'exemple d'Élisabeth<sup>407</sup> parce que cette métaphore du cliché mental, au sens photographique du mot, nous semble bien traduire la manifestation des souvenirs géographiques, des ambiances topiques ou médiales. Les images exhumées remontent ici à une très tendre enfance, et on réalise que c'est la représentation du souvenir de l'expérience qui influence la trajectoire, autant sinon plus que l'expérience elle-même.

---

<sup>407</sup> Élisabeth (53 ans, Paris, propriétaire, habitat collectif, consultante RH).

« Je ne peux pas vraiment te décrire les lieux de ma première enfance parce que je m'en souviens très très peu. Je suis donc née en Allemagne... J'ai quand même... J'ai juste quelques clichés, mais je pense que mine de rien ça a été extrêmement important parce que... Ça veut dire que je suis née en Forêt-Noire et que je remarque que ma vie durant, il m'a fallu des appartements à Paris ou en dehors de Paris à côté de la verdure. Hein ! On ne peut nier ici que... Dire qu'il n'y a pas ! Je pense donc que ça a été extrêmement important parce que j'ai dû interioriser... Vu que je mangeais que des myrtilles, vu que... Donc on a quitté la Forêt-Noire je devais avoir un an et demi ou deux ans. J'ai dû y retourner avec mes parents, une fois, donc je m'en souviens plus, je n'ai que des clichés, mais je pense que c'est hyper important dans le choix de mes... de mes lieux de vie. Ça m'a vraiment marquée. Les quelques clichés que j'ai, c'est : il faisait très froid, c'était un chalet... Avec ce vert typiquement allemand de la Forêt-Noire, et que j'aime beaucoup d'ailleurs, et de l'Autriche. »

C'est souvent sous forme de clichés, de flashes que les impressions médiales, paysagères reviennent en mémoire. Dans les récits, on peut être amené à retrouver, dans l'évocation de l'idéal d'habiter des enquêtés, des descriptions qui s'approchent et rappellent des expériences d'enfance narrées précédemment.

L'expérience, si elle est suffisamment longue ou répétitive (de courte durée, si elle est marquante), entraîne une familiarité avec les lieux par le truchement de la présence qui imprègne la conscience et l'inconscient géographique d'images de matérialité, d'atmosphères et de données sensorielles.

La pratique d'activités n'est pas indispensable à l'imprégnation du rythme d'un milieu de vie, par exemple, ou à la contemplation d'un paysage ; la simple présence « passive » ou contemplative constitue une forme d'expérience géographique. C'est ainsi qu'un paysage peut rester sous forme d'une image figée parfois ou sous la forme d'une sensibilité marquée pour les vues dégagées. Dans le cas d'Alexandre<sup>408</sup>, le souvenir des endroits où il a grandi se résume à une impression d'espace perçu, à travers les baies vitrées de ses appartements « haut perchés » d'où il a contemplé des paysages ferroviaires comme verdoyants qui, par leur structure ouverte, ont été assimilés à la

---

<sup>408</sup> Alexandre (26 ans, Paris, locataire, habitat collectif, étudiant).

liberté, à l'évasion, au rêve. Dans ses désirs d'habitat, dans les éléments qui semblent lui conférer du bien-être, les vues semblent particulièrement importantes.

« En fait, les appartements dans lesquels j'étais, enfant, les deux appartements avaient quand même la particularité d'être très haut perchés, d'avoir quand même une vue très large. [... Le premier], je n'en ai pas forcément des souvenirs très précis parce que je n'y ai habité que jusqu'à cinq ans. Je le voyais comme un lieu assez élevé, un lieu assez haut... Le plus significatif, c'était quand même ça, c'était la vue que j'avais. Il y avait pas mal d'horizon. Il y avait par exemple les voies ferrées qui passaient avec le pont qui se situe donc à Brunoy, où je voyais les trains qui passaient. Ça me fascinait. [... Le deuxième], on avait une vue qui portait sur quatre ou cinq kilomètres dans la campagne. Donc, il y avait une vue vraiment très large, un espace presque, entre guillemets, « à perte de vue », et qui était joli [...] Il y avait de très grandes fenêtres dans ces deux appart. Et dans celui où j'étais quand j'étais plus petit, c'était pareil. On était très haut, on voyait pas mal de choses. [...] En fait quand j'étais gamin, je passais quand même beaucoup de temps seul, précisément, à regarder par la fenêtre, à regarder ce qui se passait à l'extérieur. C'était un peu une manière d'avoir envie de sortir et de partir aussi, parce que voilà. Je me souviens précisément de ces paysages de campagne avec la rivière, avec les bois et bon... J'en parle, parce que ça me vient. J'ai fait, par exemple, beaucoup de rêves où je m'imaginai, où je m'imagine parfois sortant par la fenêtre, volant vraiment... Partant de là. »

Cette forme de liberté et d'évasion représentée par l'horizon, la portée des vues prend ainsi place dans ses désirs habitants, dans sa conception du bien-être et jusque dans ses rêves, nous dit-il.

Ainsi, il nous est apparu que les expériences géographiques passées pouvaient par leur mémorisation suivre différents chemins qui, chacun, représentent une forme de lien. Le souvenir du lieu influe plus ou moins nettement et durablement sur les trajectoires.



Certains lieux, nous l'avons dit, sont tout simplement effacés, presque en totalité. Les autres peuvent revenir sous les dehors de la nostalgie, parfois volontairement suscitée par l'habitant, comme c'est le cas de Françoise<sup>409</sup>.

« J'ai un peu la nostalgie de Saumur [rire gêné] [...] Il n'y a pas très longtemps, ma sœur est venue en vacances, là, quinze jours et puis je l'ai remmenée chez elle à Saumur. Elle... Euh... on a fait euh... On a fait une ballade un peu sentimentale, on était retournées dans le village où on a vécu toute notre enfance. [...] Alors on est retourné voir aussi la maison... [...] C'est amusant parce qu'on fait un petit retour aux sources. [...] Après j'expliquais à ma sœur qui était plus petite : « tu vois, on allait à la messe tous les dimanches. Alors on descendait... »

D'autres fois c'est au détour d'une déambulation, d'un passage sur un lieu du passé qu'elle peut se manifester. En effet, le souvenir s'accommode mal de la transformation des lieux, de la disparition des personnages de la scène du souvenir, de l'expérience archivée en mémoire.

Par principe, le souvenir s'arrête sur une image qui doit rester intacte, immaculée en quelque sorte. Cela ne signifie pas toujours qu'elle est fidèle à la réalité d'alors. Lorsque l'habitant est confronté sans l'avoir voulu à son altération, à sa détérioration, le souvenir et la réalité se heurtent provoquant un certain malaise et même une inquiétude. En effet, la réalité en détruisant ou en malmenant les repères que la personne avait figés dans sa mémoire, met l'habitant en danger, en insécurité. C'est ce qui, malgré un désir de faire une sorte de pèlerinage, a découragé Viviane<sup>410</sup> de retourner en Tunisie sur les traces de son enfance. « Il paraît que rien n'est reconnaissable. »

Le témoignage de Lydie<sup>411</sup> montre bien le maintien d'un lien fort entre le lieu et l'habitant, au-delà de la présence.

« Eh bien les quartiers où j'ai vécu, Jeanne d'Arc, Grand Pigeon... Quand ils ont abattu le bâtiment de Jeanne d'Arc où j'étais, ça m'a fait mal au cœur ! C'était un très vieux bâtiment évidemment. Ils l'ont

---

<sup>409</sup> Françoise (49 ans, Grugé-l'Hôpital, propriétaire, habitat individuel, femme au foyer).

<sup>410</sup> Viviane (40 ans, Combs-la-Ville, propriétaire, habitat individuel, chargée de communication hospitalière).

<sup>411</sup> Lydie (47 ans, Angers, propriétaire, habitat individuel, auxiliaire municipale puériculture).

démoli, ça fait deux ans. Je suis allé voir les gravats. Eh bien ça m'a fait tout drôle de voir ma maison par terre. Quand on a passé toute son enfance là-dedans... Déjà, avant de l'abattre, ils avaient construit d'autres bâtiments à côté, et j'ai dit : « quand même, ces bâtiments, ils écrasent le... ». On a un instinct de propriété quand même... On a quand même vécu des trucs là-dedans. Moi, j'y ai quand même passé toute mon enfance. Alors quand j'ai vu tous ces bâtiments... Et après quand j'ai su qu'il était démoli, enfin qu'ils allaient le démolir, je suis allé le voir une dernière fois... ! Et quand je suis retournée la semaine après, il était par terre. Alors j'ai dit : « bon, eh bien c'est fini ! ». Je voyais ma chambre... Pouf, par terre ! C'est vrai que ça fait quand même mal au cœur, quand on voit... C'est vrai que quand je voyais ça à la télé, des fois quand ils abattent des cités, des bâtiments et que l'on voit les gens pleurer, je disais : « quand même... C'est pour avoir mieux ! Ils ne devraient pas pleurer ». Et en fait, si, ça touche quand même... C'est son enfance, c'est ses racines. J'ai eu un petit pincement au cœur quand j'ai vu mon bâtiment par terre. Bon, l'autre n'est pas démoli, mais je pense qu'il le sera un jour, quoiqu'il est plus récent. Non, c'est des quartiers, quand je vois sur le journal où n'importe qu'il se passe quelque chose dans ce quartier-là, tout de suite je regarde. Alors que Belle-Beille ou la Roseraie... [Elle hausse les épaules]. Sur les journaux, des fois, on voit des trucs et on se dit : « Ah... ! ». On a quand même un petit instinct de nostalgie ! [Elle rit] Je pense que c'est normal. »

D'autres formes de liens peuvent être maintenues entre un lieu et son ancien habitant.<sup>412</sup> Pour Grégory, c'est avec la maison de son grand-père qu'il a voulu garder un lien. Il y passe moins de temps que lorsqu'il était enfant, mais son grand-père vieillissant, il craint que la famille ne se sépare de la maison. Le moyen pour lui de conserver un lien qui le satisfasse est de racheter ou de récupérer d'une façon ou d'une autre cette maison qu'il aime pour elle-même et pour les souvenirs d'enfance qu'elle contient. Pour lui, la nostalgie ne suffit pas ; il veut maintenir un lien concret. D'autres enquêtés sont dans le même cas et les lieux concernés sont souvent des lieux de vacances ou de week-ends.

---

<sup>412</sup> Il n'est pas indispensable notamment qu'il en fut un habitant officiel ou permanent. Il peut s'agir d'un lieu de séjour régulier.

« Je me dis que c'est peut-être moi qui ai la possibilité de l'acheter, de garder cette maison-là dans la famille. C'est plus un côté famille. Après, si on peut y habiter, ce serait génial ! Pour moi l'idéal de chez l'idéal, ça aurait été de trouver un boulot plus proche et puis d'aller vivre chez mon grand-père, dans la maison de mon grand-père. Ça, c'était le plan idéal. [...] C'était une vraie ferme, il y a les préaux, il y a les étables, enfin il y a tout ce qu'il faut. Il y a tout. Il y a des dépendances, il y a de la terre. Mais comme j'ai du mal à trouver du boulot dans la région, je me dis que qu'il faudra soit retrouver un boulot, soit aller bosser sur Nantes ou Angers ou... Et trouver une petite maison, acheter une petite maison pas trop chère en banlieue nantaise. Et puis essayer d'acheter la maison du grand-père, si financièrement c'est possible, pour dans un premier temps la rénover, y vivre un peu le week-end et puis peut-être par la suite, faire un gîte ou chambres d'hôte ou quelque chose comme ça. »<sup>413</sup>

On trouve encore d'autres situations où le lieu, par une « extraction » de ses qualités essentielles, devient un véritable modèle, un idéal géographique. Les qualités qui sont alors figées, et parfois sublimées peuvent être matérielles ou sociales. On l'a vu par exemple avec Grégory que sa profession ne destine aucunement à habiter une ferme mais pour qui l'exploitation agricole de son grand-père représente un « idéal » géographique. Pour Alain qui a toujours vécu dans la même maison, dans la même ferme depuis sa naissance (sauf pendant une parenthèse d'une dizaine d'années pensée et vécue comme telle), cette maison est le modèle idéal de la maison, la référence absolue en quelque sorte. Il serait prêt, dit-il, à déménager, mais la maison devrait être au moins aussi bien que celle-ci et lui ressembler. Lorsque la focalisation est sociale, comme c'est le cas d'Irène, il y a une idéalisation des relations sociales et des liens de sociabilité propres au lieu. Pour elle, la sociabilité tant regrettée est celle des anciens faubourgs ouvriers du cœur d'Angers. On peut trouver un peu la même utopie collective à propos du passage du Cheval Blanc dans le faubourg Saint-Antoine, près de la Bastille, qui pendant un peu plus d'une décennie a connu une sorte d'âge d'or des relations et de l'interconnaissance de ses habitants. Ces périodes en réalité assez souvent limitées dans le temps restent ainsi comme un emblème et un idéal social regretté. Celui

---

<sup>413</sup> Grégory (30 ans, La Prévière, locataire, habitat individuel, projeteur mécanique).

qui a connu ce lieu et cette époque ressent alors une certaine fierté d'en avoir été l'habitant et donc un peu l'artisan.

Pour conclure ici, précisons nettement que tous les lieux et tous les souvenirs géographiques n'ont pas un impact fort sur le parcours, et aussi que ce parcours n'est pas toujours un repère indélébile. Sans même susciter de nostalgie, bon nombre de souvenirs de lieux sont les simples supports d'une remémoration concrète de la vie d'une personne. Comme les lieux et les événements qui s'y sont déroulés se confondent bien souvent, les premiers servent de jalons pour se rappeler les seconds. Ils sont le décor d'une scène, une trace de notre passage.

### **5.3.2. Typologie des logiques habitantes**

Quatre grands archétypes de relation habitante ont pu être dégagés à partir du corpus. Ces figures représentent à la fois la relation aux lieux et aux milieux de vie des enquêtés, mais aussi la manière dont la relation présente est inscrite dans l'ensemble de la trajectoire résidentielle et géographique (passée et future). Notre objectif a été ainsi de faire apparaître une logique habitante, c'est-à-dire un système idéal et concret qui a guidé la construction de la relation habitante au cours de son histoire. Ce raisonnement, qui s'appuie sur les sensibilités et donc sur le système de valeurs géographiques de l'individu, cherche à maximiser son bien-être géographique (social et spatial) à l'intérieur d'un système de contraintes d'ordre différent. Cette logique globale donne une coloration aux trajectoires et oriente les stratégies et les choix géographiques, dans un but de satisfaction immédiate et de projection stimulante. Cette logique dessine ainsi l'être habitant et son mode d'habiter.

L'exercice typologique conduit souvent à ce qu'aucune personne ne puisse se retrouver pleinement dans aucun type. Nous avons tenté de nous garder de cet écueil en restant aussi fidèle que possible aux trajectoires et aux logiques réelles des habitants rencontrés. Nous avons voulu éviter que la logique habitante d'un enquêté ne se retrouve en quelque sorte « à cheval » sur deux types, et ce, afin de rendre compte au mieux des modes d'habiter « réels ». Les types ont ainsi été dégagés selon la logique principale qui

nous a paru dominer, guider et rendre le mieux compte de la relation habitante et du mode d'habiter de chacune des personnes que nous avons rencontrées.<sup>414</sup>

### ***Reproduction, bien-être et milieu***

Le premier type est sans doute celui qui embrasse le plus grand nombre de personnes. Comme il correspond aux cas les plus courants, il convient d'insister sur le fait qu'il est, comme tous les autres types d'ailleurs, transversal par rapport aux expériences habitantes de ville et de campagne. On y trouve aussi bien des habitants que leur trajectoire résidentielle a conduits de la campagne vers la ville (comme c'est le cas d'Édith<sup>415</sup>) que des personnes ayant suivi le chemin inverse.

Ce qui caractérise la logique habitante de cette enquêtée et le parcours géographique qui a été le sien ne repose pas principalement sur la figure de l'exode rural que beaucoup de personnes de sa génération ont incarné. Arrivée à 24 ans à Angers, ce qui a guidé Édith s'apparente à un principe de conservation, de développement et de reproduction à l'intérieur d'un milieu. Même si elle n'en est pas originaire, la ville a constitué pour elle un horizon assez rapidement atteint. Elle a alors tiré tout le profit possible d'un milieu dans lequel elle a trouvé tous les ingrédients nécessaires à son épanouissement social et relationnel. Elle a toujours été très investie dans les activités syndicales et d'éducation populaire, à travers la JOC (Jeunesse Ouvrière Chrétienne), notamment. Elle a pu progresser professionnellement et même se reconvertir dans un emploi de moindre pénibilité. La ville a su lui offrir des conditions de logements bien meilleures que celles qui étaient la norme à la même époque dans les campagnes agricoles. La ville a multiplié pour Édith, d'autant qu'elle est d'un caractère très extraverti, les occasions de rencontres en lui offrant autant de lieux de sortie et de réunion. Aujourd'hui encore, elle

---

<sup>414</sup> Deux autres typologies d'habitants ont été établies pour rendre compte du rapport qu'entretiennent les individus avec le milieu de vie urbain : Hucy (Wandrille), *La nature dans la ville et les modes d'habiter l'espace urbain : expérimentation sur l'agglomération rouennaise*, Thèse de doctorat de géographie de l'Université de Rouen sous la dir. de Nicole Mathieu et de Yves Guermond, 2002, 327 p. et Grésillon (Lucile), *Sentir Paris : bien-être et valeur des lieux, thèse de doctorat de géographie* Thèse de doctorat de géographie sous la direction de Nicole Mathieu, université Paris 1 Pantheon-Sorbonne, 2005, 298 p.

<sup>415</sup> Édith (70 ans, Angers, HLM, habitat collectif, comptable en retraite).

s'implique et suit assidûment les cours de l'Université du Temps Libre. Enfin, la ville a même pallié un éventuel manque de « nature » en lui permettant aisément d'accéder à un grand parc urbain, le parc de la Garenne qui longe l'étang Saint-Nicolas. Ainsi, elle a trouvé assez jeune le milieu de vie qui lui convenait, la ville semble un milieu parfait pour elle. C'est tout cela qui explique qu'Édith symbolise, du moins est un bon exemple des personnes qui suivent une logique habitante de reproduction.

D'autres enquêtés que nous classons dans ce premier type répondent à une logique de reproduction vis-à-vis d'un milieu et/ou d'un type d'habitat qui n'est pas celui de leur prime jeunesse, mais bien un milieu de vie d'adoption, mais d'adoption assez ancienne. L'autre partie des habitants entrant dans cette catégorie habite dans un milieu d'origine, dans un type d'habitat et de lieu similaire, voire dans un même secteur que là où ils ont grandi. À Paris et Angers notamment, on trouve des personnes qui y ont toujours demeuré, changeant simplement d'appartement voire de quartier. Ils ont souvent développé une bonne connaissance de leur environnement élargi et un attachement parfois très fort dans lequel le lieu ou le milieu font partie intégrante de leur identité. Mais ce n'est pas tant cet aspect qui nous intéresse ici.

Ce qui réunit l'ensemble des enquêtés appartenant à cet ensemble est leur adhésion à ce qu'ils ont connu et/ou connaissent. Ils sont donc dans un système de reproduction. Le milieu et le lieu ou leurs types respectifs leur conviennent, même quand ils ont été amenés à changer de bassin de vie. Ils leur dispensent suffisamment de bien-être pour qu'ils ne ressentent pas le besoin ou le désir de changer radicalement un de ces éléments.

*« Et vous avez choisi de rester à Combs-la-Ville... ?*

Parce que je m'y sentais bien, je m'y sentais bien tout simplement. À l'époque je n'avais pas d'enfants, je ne peux pas dire que c'était pour les structures. C'était simplement que je m'y sentais bien, que j'avais retrouvé quelque chose... Si je compare avec Villeneuve-Saint-Georges, eh bien en 1980, 1982, c'était encore un petit village, très sympathique. Et je m'y sentais vraiment très, très bien. Donc je crois que c'est simplement pour ça. [...] Bon, à Villeneuve, c'est vrai qu'on était dans un logement de fonction, parce que mon beau-frère était enseignant, donc le logement lui-même, c'était impeccable, on était au sein du collège. Mais en revanche, à côté c'était les grandes tours ! Je ne sais plus comment ça s'appelait... Ah si, les Gravieres. Tout ce que

je n'avais pas connu dans mon enfance, en fait. Toute cette population... Et ici, ma foi, j'ai retrouvé un climat beaucoup plus familial, à Combs-la-Ville. Plus petit, plus..., moins de foule, moins de bâtiments, moins de... C'est vrai par exemple que j'ai habité la Closerie : ce n'est pas les tours, etc. Et dans mes déménagements successifs, je n'ai fait qu'avoir des petits appartements, enfin des structures à trois étages maximum. Je n'ai jamais habité dans des grandes structures. »<sup>416</sup>

Le milieu de vie est ainsi conforme à la sensibilité habitante, mais cela ne signifie pas pour autant qu'il est jugé sans inconvénient. Cela indique seulement que les enquêtés y ont trouvé un équilibre favorable entre aménités et désagréments. Parce qu'il est familier aussi, il est sécurisant et sa capacité à les satisfaire est un motif supplémentaire de reproduction. Ils n'ont pas de raisons, de motivations suffisantes pour élaborer une stratégie de changement important ou de fuite de leur cadre de vie. C'est pourquoi leur stratégie lors des mobilités résidentielles se limite à améliorer leur condition d'habitation, l'accessibilité à tous les lieux qui dessinent leur espace de vie quotidien, à trouver un logement et une situation géographique plus favorables.

Il n'est pas question pour eux, sauf, s'ils y sont contraints comme ils le disent si souvent, de changer de type de milieu ni même de ville ou de secteur géographique pour ceux qui vivent dans des localités de plus petite taille. Ainsi lorsque leur parcours les astreint à déménager dans un environnement très différent, l'adaptation est longue voire ne se fait jamais vraiment. Se développe alors un sentiment fort de frustration, un mal-être qui justifie par la suite non seulement une stratégie de fuite mais aussi de retour, de récupération d'un couple géographique lieu-milieu plus amène.

Cette figure habitante représente un nombre important d'enquêtés. Les modes d'habiter d'au moins un tiers d'entre eux peuvent être considérés comme structurés par ce type de logique habitante. D'autres enquêtés pourraient y être assimilés, mais dans leur cas c'est un trait secondaire de leur mode d'habiter et de leur rapport aux milieux.

---

<sup>416</sup> Viviane (40 ans, Combs-la-Ville, propriétaire, habitat individuel, chargée de communication hospitalière).

Bien que numériquement conséquente, nous ne nous attacherons pas davantage à cette catégorie, dans la mesure où ce sont ses principes qui ont été le plus développés et approfondis au cours des chapitres précédents. De même, les extraits qui ont jusqu'à présent illustré le propos renseignent amplement le point de vue des habitants.

### ***Logique ascensionnelle***

L'archétype ascensionnel réunit une frange sociale assez restreinte puisqu'il s'agit de ménages modestes, ouvriers ou employés du secteur sanitaire et social. Ils représentent 13 % des enquêtés, mais seulement 8 % des foyers (9 personnes) car certains, un peu réticents et inquiets à l'idée d'être ainsi interrogés, ont préféré me recevoir en couple.

Au cœur de cette logique habitante se situe le modèle désormais bien connu et étudié de l'accession à la propriété pavillonnaire. Pourtant, une partie du groupe n'est pas accédante et tous les pavillonnaires de l'échantillon n'y figurent pas. Nous avons en effet privilégié dans ce modèle des trajectoires et des modes d'habiter où la satisfaction des habitants repose principalement sur la perspective d'obtenir et d'habiter une maison. La maison individuelle en tant que forme idéale d'habitat y est centrale. Pour ceux qui ont pu en devenir propriétaires, ils ont accédé à un rêve porté parfois par plusieurs générations. Mais deux couples ne répondent pas parfaitement à ce schéma.

Le premier, Bernard et Odile<sup>417</sup>, aspirait à habiter une maison, mais ce qui comptait au moins autant était qu'elle soit neuve. Bernard notamment est particulièrement sensible à cet aspect car sa maison à lui doit être à la fois neuve et moderne pour se distinguer de la ferme dans laquelle il a grandi.

*« Vous vous y êtes tout de suite sentis chez vous ?*

[Odile :] Ah bah oui !

---

<sup>417</sup> Bernard (47 ans, Grez-Neuville, propriétaire, habitat individuel, agent de maîtrise territorial) et Odile (47 ans, Grez-Neuville, propriétaire, habitat individuel, secrétaire rédactrice).



[Bernard :] Oui, oui, oui, oui, oui. C'est vrai qu'une maison, c'est évolutif. Je ne me verrais pas rentrer dans une maison et puis rester 20 ans ou 30 ans sans rien changer, ou sans moderniser, parce que bon, on a quand même le contact avec l'extérieur. On voit ce qui se fait, on voit..., on voit l'évolution des matériaux. Donc, quelque part, c'est plus chaud que ce qui se faisait, il y a 20 ans ou 30 ans, au niveau des couleurs et tout, qui se voyait moins fréquemment. Moi, je ne sais pas, j'aime vivre dans du clair, dans du chaud. Tout le monde n'est peut-être pas comme ça. C'est pour ça qu'on a tout refait du sol au plafond. »

L'idée d'ascension, de progression passe par cette double exigence. Et effectivement, l'intérieur se caractérise par le soin qu'il apporte à la décoration, à sa sobriété recherchée, de même qu'ils sont attentifs, surtout Bernard, à la renouveler régulièrement pour la maintenir au goût du jour. Celui-ci répond aussi au schéma classique de la maison comme espace de monstration sociale.

Régis et Caroline<sup>418</sup> eux ne sont pas propriétaires ; ils n'en ont pas les moyens. Le couple a connu des logements à la limite de l'insalubrité dans le secteur privé avant d'obtenir une maison individuelle HLM, ce qui a représenté pour eux une première étape dans le mieux-être habitant. Voici retracée la succession des trois logements depuis qu'ils sont en couple.

« [Caroline :] Au Lion [d'Angers], on a trouvé par une annonce...

Mais bon, on était très déçus du logement, c'était un logement !

[Régis :] C'était désastreux.

[Caroline :] Les tapisseries se décollaient, le matin quand on se levait on avait des cafards dans le transat, combien de fringues, des chaussures qu'on a jeté tellement que c'était piqué...

[Régis :] Les laies de tapisserie ils tombaient tout seuls la nuit, même le jour... C'était tout noir.

[Caroline :] Nous, on demandait, pour faire des travaux, mais non, et pour le loyer qu'on payait, on payait, et il n'y avait aucuns travaux de fait. Et donc c'est pour ça que moi j'étais très motivée pour changer. J'en ai écrit des lettres... [...] Même, pour vous dire, quand j'ai

---

<sup>418</sup> Régis (34 ans, Grez-Neuville, HLM, habitat individuel, cantonnier) et Caroline (34 ans, Grez-Neuville, HLM, habitat individuel, assistante maternelle).

accouché de ma fille, il y a une sage-femme qui a dit « Dites donc, c'est quoi, cette odeur... ? Ça pue, quoi ! » et c'était tous nos vêtements qui étaient imprimés d'humidité ! Nous, on était habitués de l'odeur...

[Régis :] On le savait mais on s'en rendait plus compte, d'être toujours dedans ! [...] Je sais que toutes les semaines j'allais au Lion [d'Angers], et il fallait pas qu'ils tardent à nous donner un logement, parce qu'on avait un bébé... Il fallait qu'on parte, ma fille était souvent malade... Donc on est partis... Et puis c'est un jour, la mairie de Grez-Neuville qui a appelé pour savoir si on était toujours d'accord pour un T3, celui qui se trouve derrière, j'ai dit oui tout de suite ! Et on a déménagé comme ça. [Ils ont encore déménagé pour un T4 toujours à Grez-Neuville]

*Vous étiez contents de partir ?*

[Caroline :] C'était super !

[Régis :] Moi, j'aurais préféré rester là-bas, mais on n'avait pas le choix, notre famille s'agrandissait et c'était un T3 [...] Le logement qu'on avait avant, le T3, on était les premiers locataires, il était neuf. C'était super, il était nickel !

[Caroline :] Là, on est les deuxièmes.

[Régis :] On avait fait les espaces verts nous-même, la terrasse, c'était bien, il était tout neuf. Maintenant j'aime bien cette maison-là [le T4], mais c'est vrai qu'au début... Il faut dire que j'ai pris dur !

[Caroline :] Et puis elle sentait mauvais, les gens n'ouvraient jamais, ici, ils fumaient à l'intérieur de la maison... Depuis on a refait les tapisseries, cet été, on va refaire, c'est vrai qu'aujourd'hui on aménage, à notre convenance.

*Par rapport au Lion d'Angers, donc, quand vous êtes arrivés dans le T3, il vous plaisait... ?*

[Régis :] Ah oui, super !

[Caroline :] Oui, oui...

[Régis :] Par contre ce qui était un peu plus, embêtant, le logement en lui-même était parfait, c'est comme si on avait fait construire, on était premiers locataires...

[Caroline :] On n'a plus de commerces...

[Régis :] Oui, ce qui nous manque, là, ici, c'est les commerces, parce qu'au Lion d'Angers... »

Dans les propos de Régis et Caroline, on aura noté qu'elle est surtout attentive à des critères pratiques comme la surface du logement ou l'accès au commerce. Mais pour lui qui, comme Bernard, est fils d'agriculteur, le caractère neuf, moderne et propre de son

intérieur est essentiel. Il serait prêt à négliger quelque peu le confort pour avoir un logement qui ressemble à l'idéal de la construction pavillonnaire.

Les logiques résidentielles de progression de tous les habitants de cette catégorie doivent être comprises à l'échelle biographique et conjugale, mais aussi à l'échelle familiale de plusieurs générations. L'histoire familiale est souvent un moteur de cette logique. Ils veulent mieux. Ce n'est pas pour renier leurs origines, leur famille ; ils en sont fiers bien au contraire<sup>419</sup>. C'est un peu comme si leur réussite rejaillissait sur les générations précédentes.

Le couple qui selon nous est le plus emblématique de cette figure ascensionnelle est celui de Patrice et Béatrice<sup>420</sup>. Là encore, il semble que ce soit l'homme qui soit l'initiateur, le moteur et le porteur de la dynamique résidentielle. Il se trouve que les hasards de notre échantillon ont fait que l'histoire des maris s'est avérée souvent plus difficile et pénible que celle des femmes. En même temps, il est vrai qu'ils ressentent avec une acuité plus grande la responsabilité de cette progression.

La famille de Patrice au moment de sa naissance a franchi un premier cap de progression et d'amélioration des conditions d'habitation. En effet, sa naissance, en 1963, a coïncidé avec l'inauguration de la ZUP nord de Monplaisir<sup>421</sup>. Patrice a complètement intégré et même assimilé l'histoire familiale. Lorsqu'il parle de cette époque, c'est comme si lui s'en souvenait. Comme pour beaucoup d'habitants des vieux faubourgs de la ville, les grands ensembles ont représenté un véritable saut qualitatif en matière d'habitat. D'après les différents récits recueillis parmi les habitants qui ont directement ou indirectement vécu ce renversement de situation, que ce soit en termes de surface disponible par occupant, de confort sanitaire, d'ancienneté du bâti, le changement paraît sans précédent. De plus, ces nouveaux logements ont sans doute

---

<sup>419</sup> Seul Régis (34 ans, Grez-Neuville, HLM, habitat individuel, cantonnier) est en opposition complète avec sa famille et ses modèles d'habiter et de vie.

<sup>420</sup> Patrice (41 ans, Angers, propriétaire, habitat individuel, agent technique territorial) et Béatrice (40 ans, Angers, propriétaire, habitat individuel, assistante maternelle territoriale).

<sup>421</sup> Deuxième génération de grands ensembles à Angers ; la première ayant donné lieu dès 1953 à l'une des premières ZUP de France : Belle-Beille.

aussi été ressentis comme une forme de témoignage de respect de la part des pouvoirs publics. Ainsi, pour Patrice et sa famille, les HLM ont représenté un premier cap. Mais ses parents ne sont pas parvenus à acquérir un pavillon. Lorsqu'il s'est installé avec Béatrice, ils ont connu plusieurs HLM ou logements de fonction lorsqu'il a été gardien dans un foyer logement avant de pouvoir acquérir cette « petite maison ».

« [Patrice :] On a toujours voulu ça en fait nous ! Moi quand je me rappelle, quand on était gamin, notre rêve, c'était d'avoir une maison. On en avait ras-le-bol d'être en HLM.

[Béatrice :] ah oui, être toujours en HLM... ! D'avoir le jardin... ! C'est l'idéal d'avoir un jardin.

[Patrice :] Parce que c'est vrai que nous, on vient d'un milieu ouvrier. Moi, mes parents n'ont pas les moyens de s'offrir une maison, c'est vrai. Mes grands-parents non plus. Mes oncles et tantes, non plus. Pour nous, je pense que c'était un but dans la vie en fait... D'avoir quelque chose à nous en fait. Parce que c'est vrai que moi j'ai vu mes parents galérer, on était neuf à la maison, mon père travaillait et on avait pas toujours du bifteck dans l'assiette. »<sup>422</sup>

### ***Une relative indifférence au lieu de vie et au logement***

Le faible attachement au lieu de vie, la faible importance accordée au logement comme à sa localisation se doublent presque toujours d'un investissement important dans le travail, auquel le logement s'oppose symboliquement. Ce groupe rassemble des personnes qui se définissent comme des « bosseurs » avant d'être des habitants, on y trouve plusieurs sous-types assez distincts dans leur motif d'indifférence (réussite, résignation, regret, déchirement).

On pourrait presque dire qu'ils sont davantage des « logés » que des habitants. Ils ne témoignent pas le plus souvent d'un bien-être ou d'un mal-être particulier suscités par leurs logements successifs. Dans leur récit, le logement, son appréciation, son importance sont relégués au second plan ; ils en parlent avec un certain détachement. Qu'ils soient propriétaires ou locataires, ce n'est souvent qu'un simple abri fonctionnel.

Certains de ces enquêtés sont mus avant tout par une ambition de réussite sociale et ou économique ; il s'agit là de commerçants et de professions libérales médicales. Comme Nicole<sup>423</sup>, ils placent leur carrière et la vie professionnelle avant les autres champs de la vie. Cette posture repose sur des valeurs personnelles et éducatives dans lesquelles le travail prime. Pour Nicole qui est médecin spécialiste, comme pour son mari chirurgien, la mobilité résidentielle est une conséquence assumée des priorités professionnelles ; elle est incontournable pour réussir, il faut l'accepter. Il faut s'adapter le mieux et le plus vite possible et surtout ne pas adopter une attitude de retrait, de regret.

Un certain nombre d'enquêtés figurant dans ce groupe se projettent dans un « ailleurs », dans un « plus tard », tout en ne l'avouant que difficilement. Armand<sup>424</sup>, à la retraite depuis près de quinze ans maintenant, s'est tout au long de sa vie active satisfait de ses logements. Il a travaillé et en accumulant du capital, dans la perspective de pouvoir partir et se faire construire une maison confortable à la campagne au moment de sa retraite, dans la région natale de son épouse, depuis longtemps adoptée.

*« Vous auriez pu rester à Paris à la retraite, vu que votre appartement était à vous ? Pourquoi vous n'êtes pas restés ?*

Parce qu'il y avait trois étages à monter ! [Il rit] On a vécu, enfin j'ai vécu ces 49 ans de commerce entre quatre murs. Un toit et quatre murs autour. Et moi, je n'avais qu'un espoir, c'est d'avoir de l'espace et ne pas avoir un point de vue de 10 mètres à droite et puis tu te retournes à gauche, 20 mètres et c'est un mur ! Non, ça, il y en avait ras-le-bol. Quarante-neuf ans comme ça, je te jure que... ! Si tu te trouves dans la même situation, tu as envie de changer de coin. »

Les commerçants en activité que nous avons rencontrés se sont montrés dans l'ensemble assez méfiants. Ils investissent assez peu leur logement et l'expliquent parfois par le manque de temps pour s'y consacrer et même y séjourner. Ils se

---

<sup>422</sup> Patrice (41 ans, Angers, propriétaire, habitat individuel, agent technique territorial) et Béatrice (40 ans, Angers, propriétaire, habitat individuel, assistante maternelle territoriale).

<sup>423</sup> Nicole (50 ans, Angers, propriétaire, habitat individuel, rhumatologue).

<sup>424</sup> Armand (79 ans, Pouancé, propriétaire, habitat individuel, commerçant en retraite).

l'approprient moins que leur lieu de travail. Leur logement est aussi secret que leur lieu de travail est public.

D'autres personnes de ce groupe semblent plutôt passives. Les agriculteurs ou conjoints d'agriculteurs de cet ensemble n'ont pas le choix du logement et de sa localisation ou estiment ne pas l'avoir. Ils s'accrochent de l'existant et adoptent une attitude souvent passive vis-à-vis de leur logement. Ils n'essaient pas vraiment d'en changer, ne se l'approprient pas, ni ne cherchent à l'améliorer pour y vivre mieux. Ils sont comme en attente. Enfin, on trouve aussi quelques personnes qui s'accrochent de ce qu'elles ont parce qu'elles savent qu'elles ne peuvent avoir ce dont elles rêvent. C'est parmi eux que l'on trouve les rares enquêtés qui ont ouvertement fait part de leur frustration de ne pouvoir, faute de revenus suffisants, accéder au milieu de vie dont ils rêvent. L'un rêve d'habiter à Paris, dans le Quartier Latin ; l'autre vit sur le souvenir idyllique de la vie dans une maison cossue en bordure du parc de Sceaux.

Dans l'ensemble du groupe, ils sont assez nombreux, sans vouloir toujours le reconnaître, à projeter et à remettre à plus tard une vie hors travail plus choisie. Mais cela rejoint le plus souvent l'idée que cela coïncidera avec le temps de la retraite. Ainsi même chez Nicole il y a l'idée d'un retour, qui reste un peu enfouie ; le désir inassouvi de vivre dans sa région natale et familiale. Si elle pouvait choisir, elle n'a aucune hésitation, elle y retournerait. Ça lui paraît une évidence, quelque chose de naturel. À la question, si vous aviez le choix, où iriez-vous de préférence, elle répond :

« Deuxièmement, à choisir, je repartirai dans le Midi parce que ce sont mes racines, que j'aime le soleil... Je choisirai de préférence un village près d'une ville. Un village, si je vieillis, je trouve qu'un village, quand il y a des commerçants, on peut se rendre service, on se connaît. Une ville, c'est l'anonymat. Et je trouve que plus on devient âgé, plus ça devient fatigant. Donc moi, je crois qu'un petit village, ça m'irait bien. Et si j'habitais Angers, si je devais rester sur Angers, à choisir, je choisirai peut-être Sainte-Gemmes, parce que c'est un village que j'aime, voilà, parce que c'est une exposition solaire qui me plaît. »<sup>425</sup>

---

<sup>425</sup> Nicole (50 ans, Angers, propriétaire, habitat individuel, rhumatologue).

Isabelle<sup>426</sup> quant à elle est locataire dans des bâtiments de ferme qui ne lui plaisent pas, mais elle vit dans l'attente d'habiter un autre corps de ferme à un kilomètre dont elle est propriétaire et qui est plus « joli d'aspect » et plus neuf. La plupart du temps, les enquêtés se déclarent satisfaits de leur logement actuel, même s'il ne correspond que partiellement à leur idéal. Isabelle se satisfait de son logement, plus qu'elle n'en est satisfaite. Elle semble vivre non par procuration mais plutôt en projection. Ceux qui vivent mal leur localisation résidentielle actuelle se projettent aussi à leur façon mais ne nourrissent que peu d'espoir d'accéder un jour à leur rêve. La projection comme le rêve font partie intégrante du parcours et, à tout moment, joue à plein dans le bien-être, la relation au lieu de vie présent, que l'on s'en contente ou non.

Enfin, un petit groupe, limité à trois personnes, est un peu à part. Il nous a semblé que leur défaut d'attachement était très marqué ; ils sont par principe dans le refus de l'attachement. Chacun d'entre eux a connu des événements douloureux qui ont pu les conduire à refuser tout lien affectif envers les personnes comme les lieux. Francine<sup>427</sup> se montre ainsi très détachée et semble presque sur le départ, sans qu'aucun point ne définisse vraiment ce départ ni l'arrivée hypothétique dans un autre lieu :

« Eh bien... Aujourd'hui... Si vous voulez, j'ai mon élevage qui est à vendre. [...] Je pense qu'aujourd'hui, mon mari comme moi, on est prêt à franchir le pas, pour partir, on ne sait pas trop où, mais... on n'est pas attaché... [...] Aujourd'hui, il n'y a rien qui nous attache vraiment ici. On est prêt à partir. Vous allez rencontrer des gens qui vont vous dire : non non, je veux rester... Nous, non. Je ne veux pas dire qu'on est des déracinés, mais on a pu se déplacer comme ça assez facilement je crois qu'on est pas vraiment attachés. »

Décès, divorce, sentiment d'exclusion locale, ce sont aussi des personnes par ailleurs pour qui l'investissement affectif dans le logement est inversement proportionnel à celui dans le travail. Elles ont réussi professionnellement et leurs revenus semblent conséquents. Le non-attachement au lieu est un principe qui semble leur donner le

---

<sup>426</sup> Isabelle (36 ans, Grez-Neuville, locataire, habitat individuel, agricultrice).

<sup>427</sup> Francine (58 ans, La Prévrière, propriétaire, habitat individuel, Agricultrice).

sentiment qu'ils sont plus solides ou plus indépendants ; peut-être se sentent-ils ainsi plus protégés d'éventuels nouveaux déchirements.

### *Un lieu complet*

Cette catégorie réunit des personnes dont l'attachement affectif et personnel et/ou l'investissement matériel dans le logement est très fort. Les lieux comme les milieux sont essentiels et complètement indissociables du logement lui-même et de la satisfaction importante qu'il procure. Le lieu de vie est un espace de projet et de réalisation de soi. C'est aussi souvent par son investissement, son appropriation, sa transformation que se réalise leur rêve d'habiter.

Cette classe recouvre une diversité de situations sociales et économiques, mais on s'aperçoit que s'y retrouvent des personnes bénéficiant d'un niveau d'éducation plutôt élevé. Elles résident soit dans le centre de Paris ou d'Angers soit dans le Pouancéen ; aucune n'habite dans les communes dites périurbaines. C'est sans doute la catégorie qui marque le moins le clivage entre habitat et travail, à tel point qu'une partie d'entre eux cherchent à les concilier et si possible à les regrouper spatialement.

Un autre trait commun à ces habitants est de combiner espace quotidien et espace récréatif, éventuellement travail aussi, cherchant quelquefois avec succès à rassembler un maximum « d'ingrédients » qu'ils estiment indispensables à leur bonheur dans un seul lieu. Lorsque les activités professionnelles les y poussent, mais aussi lorsqu'ils ne sont pas prêts à quitter un milieu de vie pour un autre, leur stratégie trouve souvent son application concrète dans la bi-résidentialisation, dans le couplage des aménités urbaines et rurales.

Nous avons rencontré l'exemple de Jacques<sup>428</sup> qui une fois à la retraite, et alors qu'il avait habité pendant plus de trente ans une petite maison de la rue Yvette, a entièrement rebâti l'espace intérieur de son ancien atelier en plein centre-ville. Il a conçu un logement à double emploi à la fois logement classique et urbain au rez-de-chaussée et



plus récréatif au premier étage. Une condition essentielle de cette installation en pleine ville consistait à avoir un accès sur le dehors.

« Quand on a pris la décision de transformer, d'en faire notre maison propre, impérativement, je voulais sortir sur l'extérieur. C'est-à-dire avoir une terrasse au moins, une terrasse ! C'était le minimum de ce que je voulais. Je ne voulais pas être cloîtré, regardé à l'extérieur par des fenêtres ! Alors là, comme c'est moi qui avais conçu les plans, j'ai fait une terrasse de 60 m<sup>2</sup> là-haut. C'était ça le motif ! Si je n'avais pas pu le faire, si je n'avais pas eu le droit, c'était nient ! On restait rue Yvette ! »

Lorsque nous visitons l'appartement et la terrasse de toit, nous nous apercevons qu'ils peuvent presque vivre entièrement au premier étage. Il y a une cuisine et des sanitaires avec la terrasse.

*« Alors vous dites que ça dépend des saisons ?*

Disons que l'été, on est là. On est là quand il fait beau, en fait, quand on a la possibilité de manger dehors. On soupe le soir à l'extérieur. Et puis autrement le week-end quand il ne fait pas froid. Tous les repas. Et le petit-déjeuner, c'est au lit, tous les jours... Ça, c'est la salle de bains avec la baignoire balnéo !

*Vous avez vraiment tout à l'étage ?*

Ah oui, on a essayé de le concevoir comme ça, de penser comme il faut. C'est mieux quand on a tout. »<sup>429</sup>

Jean-Marie<sup>430</sup> n'est pas particulièrement attaché aux aménités urbaines. Son lieu de vie est un site avec un large dégagement paysager sur l'étang de la forge en contrebas. Son objectif est de conserver l'emploi qui l'intéresse et lui assure une sécurité de revenus, de continuer à s'investir dans les affaires locales tout en se consacrant à sa passion des chevaux, le tout auprès de son logement qui, on s'en souvient, est « un peu [son] œuvre ». Lorsque nous lui demandons s'il a déjà envisagé d'avoir deux maisons, il répond :

---

<sup>428</sup> Jacques (66 ans, Angers, propriétaire, habitat individuel, Artisan en retraite).

<sup>429</sup> Jacques (66 ans, Angers, propriétaire, habitat individuel, Artisan en retraite).

<sup>430</sup> Jean-Marie (54 ans, Pouancé, propriétaire, habitat individuel, *driver*, éducateur spécialisé).

« Je n’y ai jamais pensé, ou peut-être à la mer. Tiens, je n’avais pas pensé à ça ! Moi j’ai un peu d’autres vies dans un même endroit. Quand je suis au boulot, j’oublie mes chevaux. Quand je suis avec les chevaux, j’oublie quelque part que je suis éducateur. Quand je suis à mes activités communales, j’oublie le reste aussi. Je change de casquette, et ça y est, je prends mon chapeau... Mais deux lieux ? La route, je trouve que quelque part... Il y a aussi quelque chose [...] c’est que j’ai retrouvé un travail tout à côté. C’est toujours dans un mouchoir, mes activités. Par exemple, l’idée d’une maison au bord de la mer par exemple, je l’exclus parce que j’ai à peine le temps d’aller un week-end à la mer. Parce que je n’y pense pas ou alors j’ai l’impression que ça me gaspille mon temps. Deux heures pour aller... ! Je ne me verrais pas faire ma semaine de travail et puis, le week-end, être dans ma maison au bord de la mer. [...] Ici, c’est aussi ma résidence secondaire parce que je vis ici comme si j’étais dans ma résidence secondaire. Je suis allé chez un copain un jour en vacances en Lozère, il était fier de sa demeure. On débroussaillait, je lui donnai un coup de main. Mais moi je ne pensais qu’à une seule chose : chez moi, j’ai au moins aussi bien que ça et je suis chez moi toute année. »

Sabine<sup>431</sup> a un profil qui par bien des aspects rappelle celui de Jean-Marie. Elle est aussi très attachée à son lieu de vie, de même qu’Hervé<sup>432</sup>. Quelques autres pourraient être assimilés à ce modèle comme Grégory<sup>433</sup>. Tous ont, faut-il y voir plus qu’une coïncidence, des animaux, des chevaux entre autres, qui occupent une place importante dans leur vie, leurs activités extraprofessionnelles.

Alors avec un certain art de la combinaison, ils vont chercher à accumuler, à regrouper différentes choses nécessaires à leur bien-être, à leur bonheur dans une logique hédoniste et même eudémoniste, dans un même lieu. Les autres lieux ne seront là que pour briser le quotidien, le lien avec le lieu et l’univers de tous les jours et mieux se rendre compte quand on revient que l’on dispose là de tous les ingrédients du bonheur. D’ailleurs, Sabine dit bien qu’elle ne part pas souvent et surtout pas longtemps, comme Jean-Marie ou encore Hervé car au bout de huit jours, ces endroits leur manquent.

---

<sup>431</sup> Sabine (40 ans, La Prévière, propriétaire, habitat individuel, institutrice).

<sup>432</sup> Hervé (45 ans, Pouancé, propriétaire, habitat individuel, pharmacien).

<sup>433</sup> Grégory (30 ans, La Prévière, locataire, habitat individuel, projeteur mécanique).

Lorsqu'ils ne parviennent ainsi pas à concilier « dans un mouchoir » tous leurs centres d'intérêt, les habitants y remédient en ayant un autre lieu. Eux sont parisiens et en sont heureux, mais sans vouloir quitter la capitale, ils aspirent à disposer d'un espace plus vaste pour faire des choses de leurs mains, ou bien pratiquer les activités de loisirs qu'ils aiment mais sont incompatibles avec le milieu urbain, l'attelage ou le bateau. Pour Jean qui approche de la retraite, ce nouveau temps de la vie lui permettra d'inverser la hiérarchie des lieux ; c'est pourquoi il prépare son départ pour Saint-Méloir-des-Ondes.

**Chapitre 6.**  
**Significations de la « ville »**  
**et de la « campagne »**  
**dans les modes d'habiter :**  
**synthèse des résultats**

L'objectif de ce dernier chapitre est de revenir de façon plus synthétique sur plusieurs des thèmes qui traversent notre étude. Il s'agit de mettre en lumière l'apport des récits de lieux de vie à la compréhension des significations dont les notions de « ville » et de « campagne » sont porteuses et à la manière dont elles irriguent les modes d'habiter. Le chapitre comprend quatre temps : le premier revient sur l'intégration de la mobilité dans les valeurs habitantes et les comportements. Ensuite, les deuxième et troisième temps se consacrent directement aux catégories de ville et de campagne : en demandant si être urbain, périurbain ou rural aujourd'hui a toujours un sens et lequel ? en regardant ce que nous avons pu apprendre sur la demande sociale vis-à-vis des espaces et sur les espaces concrets auxquels ces catégories renvoient. Pour terminer, nous voulons insister sur un des enseignements de cette exploration de l'univers habitant et qui concerne les questions du bien-être spatial et de l'habitabilité des milieux de vie.

## 6.1. SIGNIFICATIONS ET VALEURS DES MOBILITÉS

Il ne s'agit en aucun cas ici d'un bilan quantitatif ni même d'une présentation récapitulative des mobilités réelles des enquêtés. Il est question de réfléchir sur les capacités mobilitaires des individus, leur capacité à les concevoir, à les envisager ensuite et enfin seulement à les réaliser.

Il nous apparaît qu'il faut toujours penser les différents types de mobilité séparément dans la mesure où leurs implications pour les habitants ne sont pas du tout comparables, même si ces mobilités sont interdépendantes.<sup>434</sup> De plus, les conclusions qui concernent les mobilités résidentielles, les mobilités « quotidiennes » locales<sup>435</sup> et les mobilités récréatives ouvrent des pistes différentes.

À l'égard de la mobilité quotidienne locale, notre sentiment est que ce qui domine chez les enquêtés est une pensée comptable où sont mis en balance l'éloignement entre le domicile et le travail et les aménités résidentielles (de l'environnement, du milieu dans lequel se trouve localisé le logement). La mobilité est ressentie comme une contrepartie, comme le prix à payer pour disposer d'un certain nombre de ressources inégalement réparties dans l'espace environnant.

---

<sup>434</sup> La mobilité résidentielle par exemple impose une localisation qui sert le plus souvent et encore aujourd'hui de plaque tournante, de plate-forme aux autres mobilités puisqu'elle en est le point de départ et d'arrivée concret. C'est aussi à partir d'elle et éventuellement par rapport à cette localisation découlant de la mobilité résidentielle qu'on pense les autres mobilités.

<sup>435</sup> Rappelons que nous employons les termes de « quotidien » et de « local » avec des acceptions temporelles et spatiales larges puisqu'elles couvrent l'aire du bassin de vie (encore appelé « espace de vie ») et la temporalité du travail et du hors-travail, à l'exclusion cependant des temps et des mobilités exclusivement dédiées à la sphère récréative (week-ends, vacances et séjours dans les résidences secondaires).

Brigitte<sup>436</sup> met bien en valeur ici ce type de raisonnement particulier :

« Il n'y en a qu'un qui fait ça à la Prévière, mais je vois sur Juigné, c'est pareil. Il y a des gens qui ont acheté dans le village et ils travaillent à Nantes. Et ça ne les gêne absolument pas de faire une heure de route de campagne, plutôt que de faire une heure de route de ville. C'est ça, le temps est le même. Et puis après ils disent : "on arrive en campagne et on est tranquille". [Pierre], il travaille à Chalonnes-sur-Loire. Lui, il dit que ça fait partie de... Il va au boulot, quoi. Il met à peine une heure, ça doit être trois quarts d'heure. Et il dit : "quand je reviens la maison, ça y est, j'ai fait le vide dans ma tête en trois quarts d'heure et je suis chez moi tranquille. J'ai mon jardin, j'ai ma pelouse..." Ce qui était inconcevable il y a quinze ans ! Trois quarts d'heure de route, ça paraissait presque inconcevable. Mais maintenant, comme les gens ont leurs jeunes qui sont partis en ville, ils se rendent compte que pour aller au boulot, ils mettent trois quarts d'heure ou une heure alors qu'ils sont en ville. Ils se rendent compte alors que finalement c'est la même chose. 45 minutes de ville ou 45 minutes de campagne... Maintenant, je crois que c'est la prochaine génération qui changera les choses. »

Il y a donc un consentement à « faire des kilomètres » pourvu qu'on obtienne une contrepartie matérielle ou sociale. C'est en ces termes qu'il faut penser la relation et la manière dont ce type de mobilité est envisagé. La pénibilité des déplacements quotidiens pèse lorsque les outils de la mobilité ne sont pas adaptés (horaires, sous-équipement automobile des membres du foyer ; changement du lieu de travail, etc.). C'est aussi le cas lorsque l'écart est trop faible entre les avantages que le ménage trouve dans cette localisation (logement, environnement immédiat et plus large) et le coût général des déplacements (prix, temps passé, appréciation de la pénibilité...). Bien qu'elles soient fortement déterminées par le lieu de travail, ces mobilités semblent davantage conçues comme un arbitrage interne du ménage ; les paramètres et contraintes extérieures paraissent moins entrer en ligne de compte, du moins la manière dont les personnes en parlent ne témoigne pas d'un sentiment d'extériorité et d'imposition aussi fort que dans le cas d'une mobilité résidentielle projetée ou même seulement envisagée.

---

<sup>436</sup> Brigitte (46 ans, La Prévière, propriétaire, habitat individuel, agricultrice).

En ce qui concerne les mobilités récréatives, il nous apparaît qu'elles s'accompagnent d'une posture plus consommatrice que les autres mobilités. Les habitants donnent parfois l'impression d'instrumentaliser ces mobilités au profit du bien-être vacancier en vue de combiner avantageusement les aménités des milieux de vie à l'échelle de l'année. Ceci peut paraître évident dans la mesure où la logique hédoniste des vacances est plus apparente que celle qui peut s'exprimer dans le contexte quotidien où les contraintes apparaissent plus nombreuses et de façon plus nette.

À l'égard de la mobilité résidentielle, la notion de « consentement » des individus nous paraît convenir à l'attitude des enquêtés, mais elle recouvre en réalité plusieurs nuances. La notion de consentement comprend deux aspects. L'un, extérieur, exerce sur l'habitant une plus ou moins grande pression, des contraintes. L'autre, intérieur, place l'habitant face à un choix, à une prise de décision qui se solde par une acceptation. La question du consentement met donc en balance, dans l'action, l'équilibre des forces entre la soumission à la contrainte et l'inclination spontanée à la mobilité.

À propos de l'attitude projective et concrète des individus et des ménages face à la mobilité résidentielle, notre intérêt se concentre prioritairement sur les mobilités de moyennes et longue portée car ce sont elles qui mettent véritablement à l'épreuve le consentement habitant à la mobilité résidentielle. Nous excluons du propos les mobilités « douces », c'est-à-dire celles qui s'inscrivent dans une « normalité ». S'y retrouvent les mobilités souvent ascensionnelles qui épousent les étapes du cycle de vie, ainsi que les mobilités dont la portée est peu ou prou circonscrite au bassin de vie. Nous nous intéressons donc essentiellement aux mobilités de moyenne et longue portée car ce sont elles qui mettent véritablement à l'épreuve le consentement habitant à la mobilité résidentielle.

Il est possible d'identifier deux groupes d'attitudes d'inégale importance.

Le plus restreint est aussi sans doute le plus hétérogène ; c'est celui dont le consentement est le plus marqué. L'habitant-type y adopte un discours assez détaché mais aussi distancié qui repose sur un parallèle implicite entre d'une part l'intégration



(dans sa conception et sa projection habitante) de l'éventualité de déménager demain et, d'autre part, la capacité de l'habitant à se détacher des choses matérielles qui composent le/son monde. On se trouve là entre deux figures : celle de l'ermite et celle du néo-nomade. La figure de l'ermite symbolise par cette attitude de renoncement une certaine force de caractère. Le retrait et l'éloignement du monde renvoient alors à l'arrachement d'un lieu, d'un milieu de vie ou d'une région auxquels l'habitant est attaché ; la valeur provient du consentement à la perte. La figure du néo-nomade quant à elle témoigne d'une inscription de l'habitant, et plus généralement de l'individu, dans le siècle. Elle place au centre sa capacité à suivre le mouvement d'un monde toujours en marche. Le néo-nomade est d'ailleurs une figure floue à l'égard des mobilités qui le constituent. On se garde bien d'en fixer les bornes, c'est, pourrait-on dire, une posture qui s'apparente à un « état d'esprit général » vis-à-vis de la mobilité. Il s'agit autant, pour incarner cette figure, d'avoir l'air enclin à l'action que de passer véritablement à l'acte.

Toutefois, c'est aussi une façon pour l'habitant de se protéger que d'anticiper ainsi la survenue d'une mobilité suggérée par un tiers. Il importe donc d'être prêt, de ne pas se laisser surprendre. Il faut être préparé au cas où... On est ainsi moins vulnérable. Il ne faut pas négliger non plus le fait que cette figure est celle de la modernité, de la capacité d'adaptation et de réaction, en somme la figure de la contemporanéité.

Cette posture valorise donc de plusieurs manières celui ou celle qui l'adopte. Les deux figures précédemment décrites sont l'une comme l'autre gratifiantes en récompensant ceux qui savent s'extraire du sol qu'ils ont fait leur. Ensuite, les entretiens permettent de comprendre que les habitants qui adoptent cette position de détachement vis-à-vis de leur lieu de vie se sentent valorisés aux yeux de leur auditoire, mais aussi et peut-être surtout à leurs propres yeux : l'image qu'ils veulent donner et qu'ils ont d'eux-mêmes est bien unique et positive, elle est ancrée dans le registre de l'autonomie.

Parmi ces enquêtés, certains ont véritablement expérimenté une fréquence de mobilité résidentielle supérieure à la moyenne, souvent au cours de l'enfance et de l'adolescence, et l'ont inégalement vécue. Parmi eux, des habitants appartiennent au groupe que nous avons précédemment défini comme celui des indifférents. Il y a aussi des personnes qui, fortes d'une ou deux expériences de mobilité marquante (parce que fréquente ou impliquant une rupture importante) au cours de leur jeunesse se construisent une image de « nomade » d'autant plus que celles-ci sont aujourd'hui ancrées et satisfaites de leur

mode d'habiter. Serait-ce là un moyen pour que l'auditeur ne résume pas leur personnalité à un ancrage, peu porteur de valeurs de modernité ? S'agit-il d'une façon de se préparer au pire ? On peut y voir enfin une forme de nostalgie à l'égard d'une mobilité associée à leur jeunesse. On rejoint ici un certain nombre de personnes du dernier groupe de la typologie.

L'autre grand groupe de comportements à l'égard du consentement à la mobilité résidentielle rassemble une majorité d'habitants. Nous avons été frappée en effet par le fait que tous ou presque ont intégré l'idée d'une « mobilité » potentielle dans leurs parcours et leurs projets, soit spontanément au fil de leur récit, soit en répondant à des questions plus directes. Pour eux, la mobilité fait partie du champ des possibles. Cependant tous n'envisagent pas cette éventualité avec le même allant. On observe même assez souvent deux attitudes contradictoires chez une même personne ; c'est en quelque sorte une inclination à double détente. D'emblée, les personnes formulent un accord de principe. On se trouve alors face à une attitude a priori et générale, qui se situe dans le registre de l'opinion.<sup>437</sup> C'est sans doute la réponse qui paraît la plus à même de présenter une image valorisante, témoignant d'une ouverture d'esprit. La formule qui revient souvent est « pourquoi pas ? » : l'enquêté ne se montre pas hostile au changement en général et à ce type de changement en particulier.

Dans un deuxième temps, deux éléments témoignent d'un consentement moins prononcé. La projection plus concrète dans un ailleurs installe une première barrière ; il faut s'imaginer partir, quitter ce que l'on a construit sur place et abandonner ce qui ne peut-être emporté. Il s'agit principalement du réseau social et du confort procuré par la familiarité du bassin de vie. À cette idée, un certain malaise peut même poindre. Ensuite, il faut imaginer la destination. Lorsque les enquêtés répondent aux questions fermées qui leur suggèrent des régions d'installation potentielles<sup>438</sup>, ils se montrent pour

---

<sup>437</sup> La mobilité résidentielle apparaît envisagée comme une « question d'opinion » dont les polarisations classiques dans le champ social sont bien connues.

<sup>438</sup> « Si on vous proposait, pour vous et éventuellement votre conjoint, un emploi plus intéressant dans un de ces lieux, pouvez-vous me dire, pour chacun d'entre eux, si vous seriez tout à fait prêt, plutôt prêt, plutôt pas prêt, pas prêt du tout à accepter de vous installer : dans le Midi ; le Massif Central ; en pleine campagne à 150 kilomètres de chez vous ; à Paris ; dans le Nord de la France ». Cf. Grille d'entretien en

certains ouverts à toutes celles proposées et d'autres répondent en faisant appel à l'image sociale stéréotypée des régions. En revanche, lorsque la question de la localisation de leur installation potentielle se pose spontanément, ils ne s'appuient en général et ne se projettent que dans des secteurs géographiques qu'ils connaissent, sinon ceux qui ont une image de marque particulièrement puissante comme Paris ou des régions ensoleillées du Sud (sud-est ou sud-ouest).

C'est ainsi que se dessinent des réponses nuancées qui s'échelonnent d'un consentement réel (si la personne n'est pas pleinement satisfaite de sa situation actuelle ou si elle est convaincue du caractère incontournable du principe de mobilité), à un consentement empreint d'une forme de fatalisme. On peut alors conclure à un consentement qui s'apparente à de la résignation. C'est là l'attitude la plus courante, la plus répandue, celle qui rassemble un grand nombre de gens. Les expressions comme « il faut bien », « si je n'ai pas le choix » reviennent maintes et maintes fois dans les entretiens.

Ces réponses à double détente sont révélatrices de la tension qui s'exerce au sein des arbitrages et du vécu habitant entre l'injonction sociale d'accepter la mobilité et la pénibilité de sa réalisation. Il faut ainsi dépasser un paradoxe initial attaché au terme même de consentement qui l'apparenterait à une liberté exempte de contraintes alors qu'il s'agit en réalité d'une prise en compte de ce contexte contraignant, suivi d'un investissement positif et volontaire par rapport à des contraintes imposées par la vie.

Les habitants marquent dans leurs réponses une différence selon que la question qui leur est posée prend la forme de : « à choisir, préféreriez-vous ? » ou bien celle de : « si vous deviez... Est-ce que vous accepteriez... ? ». Cela signifie qu'ils ne sont pas prêts à tout pour rester là où ils sont. Mais la plupart spécifient que si on leur laisse vraiment l'opportunité de choisir entre leur situation actuelle et une autre similaire ailleurs, ils préfèrent conserver ce qu'ils ont. Leur attitude témoigne d'une primauté sinon de

---

annexe. Cette question est reprise du questionnaire d'opinion qu'analyse Bertrand Hervieu et Jean Viard dans leur ouvrage *Au bonheur des campagnes*.

l'importance dans ce domaine du sentiment de « sécurité »<sup>439</sup>. Parmi ceux qui sont éventuellement disposés à une mobilité résidentielle lointaine, les conditions qu'ils posent sont les suivantes. Certains n'envisagent leur départ que dans la mesure où ils obtiendront en compensation un ou des avantages comparatifs significatifs : « il faudrait que l'emploi qu'on me propose soit vraiment plus intéressant ». D'autres, souvent parmi les plus jeunes, se projettent assez facilement dans cette perspective car ils peuvent y voir un plus pour trouver un premier emploi ou un emploi plus intéressant, ou encore considérer qu'il s'agit d'un temps nécessairement limité, « pour quelques années ». Beaucoup envisagent ensuite un retour.

Ce fut le cas concret de Christophe<sup>440</sup> qui a travaillé dans la restauration saisonnièrement et a donc eu l'occasion de vivre et de travailler dans d'autres régions que la sienne.

« J'ai travaillé à Sablé-sur-Sarthe aussi. Là, c'était bien, j'y suis allé deux fois, 2 saisons, mais pas 2 saisons à suivre. C'était trois ans après. Parce que déjà, je voulais me rapprocher de la région. Ça ne va qu'un temps les saisons. C'est un véritable défi d'aller quelque part, de s'installer sans connaître personne ni rien. Ça ne va qu'un temps ça. Et puis moi, j'aime bien ma région, moi. »

Pour d'autres enfin, les lieux d'implantation envisageables sont plus limités ; on apprécie alors les milieux de vie selon un gradient ville-campagne. Les localisations dépendent de la sensibilité habitante et de son seuil de tolérance médiale.

Dans ce second grand groupe, majoritaire, on voit que dans le consentement c'est la contrainte qui l'emporte, plutôt que l'inclination des habitants pour l'inconnu. En examinant les postures habitantes, les discours spontanés mais aussi leurs réactions lorsqu'on provoque une projection plus concrète, on peut prendre la mesure de la force de rétention de la région. Lorsque cela ne se double pas d'un changement de type de milieu de vie, le changement de bassin de vie dans un périmètre régional est souvent perçu comme contraignant mais acceptable. En effet, la région est conçue comme la zone de prolongement, comme une sorte « deuxième couronne » autour de l'ancrage

---

<sup>439</sup> Cf. Fuhrer (Urs), Kaiser (Florian G.), *L'habiter multilocal...*, op. cit.

<sup>440</sup> Christophe (29 ans, Grugé-l'Hôpital, propriétaire, habitat individuel, ouvrier d'usine).

actuel que représente l'espace de vie quotidien, et plus loin déjà le bassin de vie (sorte de « première couronne »). Son attraction s'appuie moins qu'on aurait pu le supposer sur des sentiments d'appartenance identitaire, qui s'expriment peut-être davantage à l'échelle encore plus vaste de la grande région. On peut ainsi percevoir un sentiment d'altérité vis-à-vis des autres grandes régions (le Nord, l'Est, le Sud-Ouest, le Sud-Est, le Massif Central, etc.) qui est largement stimulé par les stéréotypes interrégionaux classiques. Nous avons ainsi eu le loisir de constater la vitalité de ce découpage territorial et culturel. Pour autant, cela ne s'accompagne pas d'un rejet, d'une hostilité ou d'un sectarisme à l'égard des autres régions.

Ainsi, les mobilités pour beaucoup d'entre elles sont selon nous conçues sous le signe du consentement. Celui-ci peut être vécu avec un certain allant parce que « le jeu en vaut la chandelle », mais aussi pour certains, le sentiment de contrainte ou la pénibilité des pratiques de mobilité l'emportent parfois.

## 6.2. ÊTRE URBAIN, ÊTRE RURAL, QUEL SENS AUJOURD'HUI ?

Il n'y a encore que quelques décennies, la ville et la campagne s'opposaient au niveau spatial mais aussi au niveau social. Les collectivités rurales françaises, influencées bien plus fortement et directement par la paysannerie qu'elles ne peuvent l'être aujourd'hui, se caractérisaient entre autres par une forme d'« autarcie villageoise », une « homogénéité culturelle » et une hiérarchie assez nette au sein des localités, un certain rejet du hors-groupe (*out group*) nécessaire à la cohésion interne<sup>441</sup>. Ces communautés locales dans la société (incarnée par la ville et notamment la grande ville) se définissaient comme des sociétés d'interconnaissance.

Cette qualité sociale fut d'abord rejetée parce que pesante avant de devenir un objet de nostalgie venant contraster avec « l'anonymat » et « l'indifférence » qui régnaient dans les villes. Les transformations massives qui ont affecté aussi bien le peuplement, les mobilités que la structuration des familles ont bouleversé ces équilibres et rebattu les cartes sociales, ouvrant la voie à une moindre opposition sociale entre ville et campagne et même à une diversité sociale et culturelle dans tous les milieux de vie<sup>442</sup>.

Il est possible dès lors de s'interroger sur le sens d'une analyse ou même d'un débat opposant identité urbaine ou rurale, et sur la pertinence d'une qualification des habitants par ces adjectifs. Il est ainsi important de revenir sur les contenus des termes de ville et de campagne, sur ce que leur usage répété dans les discours habitants nous apprend sur les habitants d'un côté et sur les espaces de l'autre.

---

<sup>441</sup> Voir notamment Jollivet (Marcel), Mendras (Henri) (dir.), *Les collectivités rurales françaises*, Armand Colin/CNRS, 1971-1974, 2 vol. et Mendras (Henri), *Les sociétés paysannes*, Paris, Gallimard, réed. 1995, 368 p.

<sup>442</sup> Ceci n'implique pas que la division sociale de l'espace s'affaiblit, mais que ce n'est peut-être pas d'abord dans le couple ville-campagne qu'elle s'exprime le plus fortement.

Pour explorer la vivacité des éventuelles identités urbaines, rurales, régionales, communales, etc., nous disposons en premier lieu des récits eux-mêmes, recelant des manifestations identitaires spontanées, ainsi qu'une question directe<sup>443</sup> qui s'est avérée révélatrice. Mais avant, nous pensons utile de proposer au lecteur quelques illustrations de la manière dont ils définissent lorsqu'ils sont directement sollicités en ce sens, la ville et la campagne.

Concernant la ville et l'urbain, peut-être sous l'effet de la désignation par les médias de certains aspects de la vie sociale des plus grandes agglomérations assortie du qualificatif « urbain », les enquêtés expriment une différence.

« Ville, urbain ? Non, oui et non. La notion de ville à partir du moment où c'est une communauté, une mairie une espèce de communauté, je suis tenté d'appeler ça ville. Bon un village, c'est petit, pas beaucoup de monde, c'est rapidement une ville. [...] L'urbain pour moi c'est l'esthétique générale, il y a une espèce de concentration, condensation. Le nombre d'habitants au mètre carré, la densité, concentration, ça se voit dans les immeubles, plus de hauteur, c'est plus grand. Le style architectural. »<sup>444</sup>

La ville apparaît donc comme une agglomération, un lieu qui n'acquiert le qualificatif d'urbain que par rapport à son milieu environnant et à sa taille relative ; relative, supposons-nous, aux tailles des différentes agglomérations présentes sur le territoire observé, mais dès lors aussi selon ce que les habitants du territoire considèrent collectivement comme ayant valeur de ville « urbaine ». Plus généralement, elle est relative au contexte. Une même personne dira d'une commune de 15 000 habitants que c'est la ville car la référence sera un petit village des environs. Un autre jour, elle la

---

<sup>443</sup> Plusieurs questions ont entraîné des réponses qui touchaient à l'identité. « Qu'est-ce que la ville pour vous ? Qu'est-ce que la campagne ? Qu'est-ce que la banlieue ? Qualifieriez-vous de rurales ou d'urbaines les personnes qui habitent à la campagne et travaillent en ville ? ». Cf. Grille d'entretien en annexe.

<sup>444</sup> Sébastien (25 ans, Paris, locataire, habitat collectif, étudiant).

jugera comme une agglomération rurale, comme un gros village à l'aune d'une métropole de rang supérieur.

« Mais je ne parle pas de la densité en termes de population. C'est une des composantes pour moi de la densité qui fait... Par exemple, la concentration de logements, seulement, ça ne fonde pas la ville. Une concentration extrême de logements, c'est une densité, mais c'est une densité sans complexité. C'est une densité sur une seule strate. Pour moi ça ne suffit pas pour définir la ville. C'est quand ça commence à se tisser avec des densités d'autres natures que ça fait la ville, pour moi. »<sup>445</sup>

Cette approche d'un enquêté renvoie sans le savoir à la définition de la ville qui regarde le nombre de fonctions présentes plutôt que le nombre d'habitants. Une ville avec une structure fonctionnelle simple, élémentaire, n'ayant pas de qualités urbaines suffisantes ne sera pas considérée comme une « vraie ville », une ville urbaine. Elle sera un village si sa population est réduite. Mais doit-on y voir une ville sans urbanité si sa taille est importante ? C'est une question très délicate, mais qui à notre sens relève surtout de l'appréciation de chacun. Un habitant de Combs-la-Ville qui rêve d'habiter Paris nous parle à la fois du croisement des fonctions de la ville, mais aussi de son caractère éminemment relatif.

« Pour moi, Combs-la-Ville ce n'est pas une vraie ville. Pour moi, une vraie ville, c'est : on sort, il y a des cinémas, des cafés qui sont ouverts, des gens qui sont aux terrasses. Il y a des magasins où l'on a envie d'acheter des choses. Voilà, pour moi, ça, c'est une vraie ville. Brunoy, ça devient une vraie ville. Oui, si on compare les deux, Brunoy est une vraie ville. Vous avez une petite faim, vous avez un traiteur, vous avez trois pâtisseries. Ici, sur Combs (bien qu'il y ait un très bon boulanger en bas), si je veux m'acheter une chemise, je ne peux pas m'acheter une chemise à Combs. Donc, ce n'est pas une vraie ville. Vous allez regarder les cafés de Combs, ils sont glauques, ça ne vous donne pas envie d'aller boire un café. Ça ne vous donne pas envie de sortir de chez vous pour aller prendre un café. »<sup>446</sup>

---

<sup>445</sup> Marc (45 ans, Paris, locataire, habitat collectif, créateur artistique).

<sup>446</sup> Yves (53 ans, Combs-la-Ville, locataire, habitat collectif, professeur IUT).



Aux questions « Qu'est-ce que la ville/la campagne pour vous ? », les personnes fournissent des réponses en termes d'attributs spécifiques de l'une et de l'autre, ce qui recouvre les idées d'urbanité et de ruralité<sup>447</sup>. Quel que soit le type d'espace où ils résident, la ville, l'urbanité est de façon écrasante décrite par sa densité humaine et bâtie et par sa fonction commerçante.

« C'est pour ça que je vais en ville, c'est pour aller aux magasins. C'est ce que je vois dans l'expression la plus simple. »<sup>448</sup>

« C'est une concentration de commerces, une concentration de commerces, avec des bâtiments autour, des logements... de commerces et de structures. C'est ça la ville. »<sup>449</sup>

« La ville ? Je ne sais pas, c'est des commerces. »<sup>450</sup>

Ensuite, c'est une certaine agitation qui s'impose, l'animation, du bruit et un rythme vécus comme fatigants ou stimulants. C'est un carrefour d'activités, un nœud, un grand carrefour de beaucoup de choses. De façon moins unanime, la ville évoque un accès plus facile et diversifié à la culture, à la santé (pour les personnes âgées), aux divertissements. On trouve assez rarement des réactions liées à l'anonymat, à l'insécurité, à l'indifférence, à la modernité. Mais pour tous ou presque, y compris les Angevins, la référence urbaine absolue est Paris, ce qui ne signifie pas que la capitale soit appréciée mais elle est incontestablement un étalon.

La campagne est toujours présentée comme l'antithèse de la ville. Son calme et son rythme de vie « moins imposé qu'en ville »<sup>451</sup> par exemple en font pour certains la panacée tandis que pour d'autres elle est rapidement synonyme d'ennui. Comme pour la ville, peu d'évocations de la convivialité et de la solidarité, ou au contraire du commérage et du contrôle social. On recueille en définitive peu de références sur le lien social. Enfin, plusieurs personnes manifestent une approche sensorielle (vue, odorat, toucher, ouïe) du paysage et des saisons. À une exception près, le terme de paysage et

---

<sup>447</sup> Caractères de ce qui a rapport à la ville ou à la campagne.

<sup>448</sup> William (42 ans, Grez-Neuville, propriétaire, habitat individuel, responsable qualité).

<sup>449</sup> Viviane (40 ans, Combs-la-Ville, propriétaire, habitat individuel, chargée de communication hospitalière).

<sup>450</sup> Nicole (50 ans, Angers, propriétaire, habitat individuel, rhumatologue).

<sup>451</sup> Sabine (40 ans, La Prévière, propriétaire, habitat individuel, institutrice).

l'adjectif paysager ne sont employés qu'à propos de la campagne, jamais à propos de la ville.

Parmi les enquêtés, il semble y avoir une sorte de consensus sur ce que sont la ville, la campagne, l'urbain et le rural, et ce bien que leurs appréciations respectives divergent parfois du tout au tout. À travers les questions relatives aux mots « banlieue » et « périurbain », on souhaitait d'une part appréhender leur contenu, mais aussi mettre à l'épreuve les catégories de ville et de campagne.

La localisation périurbaine est ressentie par une large majorité d'enquêtés (résidents ou non) comme une situation à la campagne, privilégiée dans la mesure où elle autorise un accès raisonnable à la ville, considérée de manière écrasante comme un simple mais pour autant nécessaire lieu d'approvisionnement. Pour ceux qui y vivent ou y ont vécu, qu'ils en aient ou non une bonne image, c'est le plus souvent un habitat et des activités sur place, plutôt rurales.

« *Et la banlieue ? Question mentalités... comparé au petit village du fin fond de la France... je dirais que c'est plus proche de la grande ville. Mais par certains côtés la banlieue, il y a ce mode de vie pépère qu'on retrouve dans les villages. Moi à Combs-la-Ville c'était ça. Tu imagines le dimanche à Combs-la-Ville, on est dans nos jardins, on discute de jardin en jardin avec nos voisins. On passe la tondeuse, c'est un type de vie plus proche cette fois-là de la campagne. C'est une espèce de *mix*. »<sup>452</sup>*

Pour ceux qui n'y habitent pas, ces mots conservent (banlieue, périurbain) une image très floue et bicéphale. La première image de la banlieue est celle des grands ensembles, et plus généralement des communes d'aspect urbain qui jouxtent la grande ville. Elle est alors synonyme de « quartiers difficiles », « sensibles », de pauvreté, d'exclusion, de problèmes de violence, d'immigration étrangère. Immédiatement, ce sont Paris, éventuellement Lyon et Marseille auxquels tous les gens pensent ; peu estiment qu'il y a des banlieues ailleurs.

---

<sup>452</sup> Sébastien (25 ans, Paris, locataire, habitat collectif, étudiant).

« Moi, c'est souvent Paris qu'on entend, la banlieue, c'est là qu'il se passe pas mal de choses. Moi, je retiens ça, simplement. Sinon autour d'Angers, de chez nous... Non... (rires) »<sup>453</sup>

« La banlieue, je ne connais pas beaucoup, mais moi, ce serait assez la violence, la banlieue. Mais bon, je ne connais pas. Quand on parle de banlieue, on parle de Verneau, on parle de Monplaisir. C'est plus la violence, les coins... »<sup>454</sup>

« Elle : C'est difficile à dire. Je pense que c'est des personnes... Je pense que ce sont des personnes qui n'ont pas beaucoup de revenus. Au niveau social, ils ne sont peut-être pas à la même échelle que ceux qui habitent dans les villes. Et aussi ils ont peut-être pas le choix non plus. Je pense qu'ils sont même encore plus pauvres que ceux qui sont dans les campagnes. Mais de toute façon, moi, je ne sais pas, je n'y suis jamais allé. Je dis ça par rapport à ce que je vois à la télé. Je ne voudrais pas aller dans une banlieue.

Lui : Au fait, vous n'êtes pas de la banlieue ? ! [Il rit] »<sup>455</sup>

Plus rarement, c'est une banlieue lointaine, la grande banlieue, les pavillons, la campagne, dont les habitants travaillent en ville.

« La banlieue ? Je ne sais pas. Ça dépend des banlieues déjà. C'est vrai qu'on a une mauvaise image de la banlieue en fait. En tout cas, la banlieue parisienne, on en a une mauvaise image, je trouve. Mais il y a des banlieues sympas. Je ne sais pas. »<sup>456</sup>

On s'aperçoit combien les enquêtés ressentent l'ambiguïté du terme de banlieue et qu'ils n'en font pas vraiment l'équivalent de périurbain. Il n'y a pas de mot signifiant, autre que périurbain.

« Le périurbain, eh, j'ai bien peur que ça nous touche bientôt, parce que le périurbain pour moi, ce serait les cités dortoirs. Donc les gens qui travaillent en ville et qui viennent s'installer à la campagne, mais

---

<sup>453</sup> Caroline (34 ans, Grez-Neuville, HLM, habitat individuel, assistante maternelle).

<sup>454</sup> Isabelle (36 ans, Grez-Neuville, locataire, habitat individuel, agricultrice).

<sup>455</sup> Sandrine (25 ans, Grugé-l'Hôpital, propriétaire, habitat individuel, ouvrière d'usine) et Christophe (29 ans, Grugé-l'Hôpital, propriétaire, habitat individuel, ouvrier d'usine).

<sup>456</sup> Mélanie (35 ans, Angers, locataire, habitat collectif, agent de maîtrise RH).

qui n'ont pas forcément envie de s'intégrer à la campagne. Donc, je ne sais pas trop quoi en penser. [...] Par exemple, comme à Grez-Neuville, il y a des gens qui travaillent sur Angers, mais après, je pense que ça dépend des gens eux-mêmes. Quel est leur comportement... Je pense qu'il y a des gens qui travaillent en ville et qui sont super bien intégrés à Grez-Neuville et puis qui ont du plaisir à vivre à Grez-Neuville. Après, tout dépend de la façon dont eux, ils le ressentent. Est-ce que c'est juste qu'ils veulent un minimum de confort pour leurs enfants, ne pas avoir la violence justement des villes et tout ça ? Ça dépend ce qu'ils recherchent. C'est vrai qu'on ne peut pas généraliser. Mais ça fait un petit peu peur quand même, ce n'est pas peur, mais ça interpelle quelque part. Est-ce qu'ils vont bien s'intégrer ? Est-ce qu'ils vont participer à la commune ? C'est à voir. »<sup>457</sup>

On glisse avec le propos d'Isabelle vers un contenu plus social du périurbain qui renvoient à des valeurs, des normes et des stéréotypes. Elle associe par exemples des pratiques (violence, intégration) et des comportements, à des lieux.

Ceci nous conduit tout naturellement à interroger les liens entre territoire, ou milieu géographique, et identité. Là les choses ne vont plus de soi. L'identité sociale ne coïncide plus nécessairement avec l'identité locale ou l'appartenance territoriale ; la population est trop hétérogène souvent. Hormis pour ceux qui ont toujours habité le milieu rural ou urbain et/ou n'ont jamais voulu en changer, et qui se considèrent souvent comme « citadins » ou « campagnards », les enquêtés estiment que la localisation n'intervient que peu ou pas sur l'identité sociale. Si les premiers acceptent qu'on les désigne comme rurales, urbaines, périurbaines parce qu'elles résident dans ces espaces, elles refusent souvent que cela sous-tende une différence de « mode de vie ». Bien souvent, à la question : « Est-ce que vous qualifieriez plutôt de rurales ou d'urbaines, les personnes qui habitent à la campagne et travaillent en ville ? », ils conseillent de demander directement aux intéressés. De plus en plus, l'identité sociale n'est plus discriminée par la localisation résidentielle ; c'est davantage une affaire de sentiment personnel, d'appréciation. Si typiquement, on présente les périurbains comme des bi-appartenants, s'ils sont perçus comme tels, contrairement aux banlieusards qui sont plutôt vus comme captifs par ceux qui ne le sont pas, nous n'avons pas rencontrés parmi

---

<sup>457</sup> Isabelle (36 ans, Grez-Neuville, locataire, habitat individuel, agricultrice).

les « périurbains » enquêtés de manifestations d'un sentiment bi-appartenance. En revanche, ces mêmes personnes vont supposer que les autres sont dans ce cas.

« Je ne sais pas, je ne pense pas qu'on puisse les qualifier de façon unique. Il y en a qui le choisissent, d'autres qui le subissent, d'autres qui... D'autres qui sont arrivés là par hasard. Moi, je pense que je suis arrivé un peu par hasard ici. »<sup>458</sup>

Il n'apparaît pas que se détacherait une identité périurbaine, ce qualificatif n'étant perçu en général que pour signifier une localisation contrainte de l'emploi en ville.

« En général, je pense que c'est des gens qui ont décidé d'habiter en campagne et qui par la force des choses, ont été obligés d'aller travailler en ville. Ils sont un peu comme moi. Ils aiment un peu la ville pour ce côté rassurant sur le plan professionnel, services, etc. Mais ils ont quand même un certain amour de la campagne et qu'ils vont chercher à vivre en campagne. »<sup>459</sup>

Deux constats sont à retenir à ce sujet. D'une part, on ne peut pas attribuer de façon systématique une identité, une étiquette à une personne ou à un ménage en ne se fondant que sur la localisation de son logement ; il faut, pour pouvoir parler d'identité habitante, s'en référer fondamentalement aux individus eux-mêmes. Ceci ressort nettement dans les réponses à la question sur l'identité de ceux que l'on appelle « les périurbains » : « Qualifieriez-vous plutôt de rurales ou d'urbaines les personnes qui habitent à la campagne et travaillent en ville ? ». Contrairement à ce que l'on aurait pu craindre, les réponses ont été variées et souvent réfléchies, car les enquêtés n'avaient pas de réponses toutes faites. Nous avons été surpris par le sentiment d'extériorité des enquêtés qui se trouvaient dans cette situation périurbaine. Rares sont ceux, qui comme Grégory<sup>460</sup>, se sont sentis « visés » par la question ; en revanche plusieurs exemples de ménages concernés ont pu leur venir à l'esprit.

---

<sup>458</sup> Pierre (47 ans, La Prévière, propriétaire, habitat individuel, cadre d'industrie).

<sup>459</sup> Grégory (30 ans, La Prévière, locataire, habitat individuel, projeteur mécanique).

<sup>460</sup> Grégory (30 ans, La Prévière, locataire, habitat individuel, projeteur mécanique).

« De périurbain [Il rit] ! Tout dépend. C'est plus personnel. C'est par rapport à la personne, par rapport à son passé. Si elle se sent... En général, je pense que c'est des gens qui ont décidé d'habiter en campagne et qui par la force des choses, ont été obligés d'aller travailler en ville. Ils sont un peu comme moi. Ils aiment un peu la ville pour ce côté rassurant sur le plan professionnel, services, etc. Mais qui ont quand même un certain amour de la campagne et qu'ils vont chercher à vivre en campagne. Donc plutôt rurale ! »

Toutefois Combs-la-Ville fait un peu figure d'exception. C'est le seul cas où les gens se disent de ou en « banlieue » sans autre connotation. Dans le détail, cette « banlieue » est présentée avec les mêmes intérêts que « la campagne », c'est-à-dire le calme, pouvoir profiter « si on a envie » de la grande ville centre tout en étant « en retrait », etc. C'est davantage l'appellation, la désignation qui est différente, plutôt que le contenu pratique et identitaire. L'histoire de l'urbanisation régionale, son caractère souvent pionnier ou annonciateur dans ce domaine, de même qu'une certaine valorisation de l'habitation en périphérie lointaine, ou encore le fait que dans le langage courant des Franciliens (peut-être pas des Parisiens), « banlieue » signifie « grande banlieue » et ne désigne pas les « cités », les « zones urbaines sensibles » ou les « quartiers », ne sont sans doute pas étrangers à cette spécificité<sup>461</sup>.

Cette question, entre autres indices, a mis en évidence que l'identité géographique ne va plus de soi, que les enquêtés refusent les identités de fait ; c'est une question d'appréciation habitante. L'identité est toujours du côté du choix et des pratiques. L'habitant ne sera pas rural si son rêve est de vivre en ville ; inversement, il ne sera pas urbain si la ville se résume essentiellement à son lieu de travail.

Cela a également révélé que pour une écrasante majorité des enquêtés, si l'identité d'une personne ne doit pas être arbitrairement « affiliée » à son lieu de résidence, le lieu de travail n'est en aucun cas un référent en matière d'identité territoriale ou médiale. Encore une fois, la séparation nette entre l'univers du travail et l'univers hors-travail est réaffirmée ici par les habitants.

Le groupe humain formé par une agglomération spatiale ne constitue pas nécessairement une communauté. De même, des personnes formant ou voulant former une communauté locale et d'autres dont le réseau social n'est pas particulièrement localisé, peuvent très bien cohabiter sur un même territoire. Comme nous l'avons déjà évoqué, il est possible par exemple de sentir un double clivage entre les enquêtés d'un même lieu, comme c'est le cas notamment à Grugé-l'Hôpital. Les personnes les plus âgées fonctionnent sur des principes classiques de communautés rurales. D'autres habitants, parmi les jeunes autochtones ou parmi les nouveaux arrivants, peuvent à l'occasion adhérer à cette représentation mais, de plus en plus, on perçoit une porosité de la communauté traditionnelle et une complexification des réseaux sociaux qui peuvent être locaux, à certains moments ou pour des motifs particuliers, et n'avoir aucun lien avec la commune, pour d'autres.

Toujours au sujet des identités, les identités médiales (ville, campagne) et régionales ne sont que rarement utilisées pour rejeter l'autre ; ce n'est pas là leur principale fonction. Bien sûr, on a pu trouver dans le discours de Pierre<sup>462</sup> un rejet (teinté d'une forme de mépris), de l'espace urbain comme cadre de vie mais aussi de ses habitants. Mais la très grande majorité des personnes rencontrées ne partagent pas ces représentations. Elles se situent plutôt dans un arbitrage préférentiel que dans une opposition identitaire entre communautés. D'ailleurs l'idée de communauté (locale, communale ou même rurale ou urbaine) ne transparait que peu. C'est davantage la méconnaissance de l'autre et de son milieu de vie qui peut prédominer (voire une incompréhension : « comment ils font pour vivre là ? ») qu'une animosité particulière. En général, les enquêtés ne semblent pas penser qu'il est plus facile ou plus « naturel » de s'entendre avec des gens partageant le même milieu de vie qu'avec les habitants d'un autre milieu de vie. Il est bien plus question d'affinités, de préférences se rapportant au type de cadre de vie, d'environnement quotidien que d'une opposition sociale à proprement parler.

---

<sup>461</sup> Pour une analyse approfondie concernant les Franciliens, nous renvoyons à l'ouvrage de Martine Berger : Berger (Martine), *Les périurbains de Paris. De la ville dense à la métropole éclatée ?*, Paris, Éd. CNRS, 2004, 317 p.

<sup>462</sup> Pierre (47 ans, La Prévière, propriétaire, habitat individuel, cadre d'industrie).

Nous avons observé que les identités habitantes étaient complexes, au sens où elles sont multiples et que les enquêtés les convoquent alternativement au gré des circonstances et des besoins de singularisation ou d'intégration. Voici un extrait du récit de Gérard<sup>463</sup>, originaire d'un petit bourg choletais, qui après plus de quarante ans d'intégration complète à Angers, aime à faire valoir aussi sa différence, son originalité et ce qui fait selon lui sa force : ses origines. Dans cet extrait où il nous dit que des années d'observation le conduisent à conclure que les « ruraux » sont plus « costauds » que les « urbains », on s'aperçoit qu'il s'agit en réalité des migrants : ceux qui ont vécu l'exode rural comme les « enfants d'immigrés ».

« Mais quand on est arrivé là-bas, on n'entendait rien du tout. Et je me souviens qu'on a emmené des gens de la ville qui ne se plaisaient pas là-bas à cause de ça. Le calme, ça les impressionnait. Ils ne supportaient pas ça.. Comme quoi, le monde urbain et... Ça nous fait penser à ça des fois quand même. On a vraiment ce sentiment-là après avoir passé quarante ans dans la ville, on voit que les ruraux qui arrivent en ville s'en tirent mieux que les urbains. Ils sont plus costauds, plus dynamiques. On se dit que la ville doit anesthésier les gens ! [Il rit]. Ça ne produit pas le même type de personnes. Bon, il y a du pour et du contre. Ce n'est pas... Mais on sent une différence ! On sent une différence quand même entre les jeunes qui ont été élevés à la campagne et ceux qui ont été élevés à la ville, ça se repère assez vite. Moi, je m'occupe, je suis dans le conseil d'administration de la maison de quartier, et on le voit bien, ça. On voit des enfants d'immigrés aussi qui sont beaucoup plus toniques que des gens de la ville. Je pense que le fait d'avoir quitté leur pays et tout, ça les a durcis. Je ne sais pas trop comment expliquer ça, mais on sent qu'ils en veulent plus. »

Les gens aiment à conserver ainsi, à la marge, une forme de discours sur leurs origines. Cette sorte d'affichage des origines semble être avant tout un moyen ponctuel et presque sans conséquence de se distinguer des autres, de s'affirmer.

« Je me suis senti devenir parisien : relations sociales, même manière de s'habiller... À Paris, on s'habille bien, réflexe inconscient qui vient

---

<sup>463</sup> Gérard (64 ans, Angers, propriétaire, habitat individuel, technicien électricité en retraite).



assez vite. Mais je tiens à mon côté banlieusard !... Au fait de me sentir un peu à part, de ne pas être parisien. C'est un truc que j'ai ressenti. [...] Et puis entre un parisien et moi, c'est vrai qu'on n'a pas grandi dans les mêmes endroits. Moi j'ai fait du vélo dans les fossés, enfin des trucs vraiment qu'on ne peut faire qu'à la campagne ou en banlieue. Donc je tiens à ce côté : je ne suis pas complètement urbain. Je le sens et je m'y tiendrais. »<sup>464</sup>

On rencontre néanmoins des personnes chez qui l'appartenance identitaire médiale ou régionale est plus déterminante. C'est le cas de ceux qui vivent actuellement très loin de leur région d'origine et surtout de leur région familiale où ils ont conservé des attaches sociales fortes. L'affirmation identitaire est un moyen de garder actif le lien avec la région de provenance et de laisser ainsi ouverte une porte pour un éventuel retour. Dans les autres cas, ce sont en général des personnes qui conservent leur identité comme une protection soit parce qu'ils ne parviennent pas soit parce qu'ils refusent de vraiment s'intégrer. Dans ce cas, ils peuvent vouloir refuser toute acclimatation afin de conserver une forme d'intégrité habitante ou considérer qu'elle n'est pas nécessaire car ils ne sont là que pour une courte période. L'acclimatation est alors minimale, offrant à l'habitant les moyens de vivre bien dans ce milieu, cette région provisoire.

Ainsi, il nous apparaît que parler d'identité « urbaine » ou « rurale » ou qualifier systématiquement les gens en fonction de leur lieu de résidence actuel ne convient pas aux personnes que nous avons interrogées. L'acceptation d'une telle qualification dépend selon eux d'autres éléments qui entrent en ligne de compte. Dans quelle mesure ont-ils choisi ce lieu ? S'y sentent-ils bien ? Y pratiquent-ils tout ou partie de leurs activités extraprofessionnelles ? Quels sont leurs parcours, leurs trajectoires habitantes et comment les ont-ils vécus ? Quelles sont leurs origines ? Et surtout qu'en pensent-ils, car c'est avant tout à eux de se prononcer.

En nous appuyant sur les questions semi-directives ainsi que sur les récits eux-mêmes, nous dirions que c'est l'affectation d'une identité territoriale qui est souvent refusée parce qu'elle ne correspond pas nécessairement à un sentiment d'appartenance sociale ainsi défini. Pour autant, ils ne semblent pas hostiles à l'idée d'être dits habitants de la

---

<sup>464</sup> Sébastien (25 ans, Paris, locataire, habitat collectif, étudiant).

ville, de la campagne, de la banlieue, pourvu cependant que cette désignation soit en accord avec la conception qu'ils se font de ces espaces. Même lorsqu'ils affirment qu'ils habitent « à la campagne » ou « en ville », ils ne se reconnaissent pas ou ne veulent pas se reconnaître dans les qualificatifs de « rural » ou d'« urbain ». Ils craignent aussi que de telles assimilations les renvoient à des représentations négatives et/ou dépassées. En effet, un des résultats centraux de notre enquête conclut à l'établissement d'une très nette distinction de la part des enquêtés entre le type de campagne qu'ils habitent et une campagne agricole et isolée de la ville, c'est-à-dire éloignée et sans lien avec elle.

### 6.3. CONCEPTIONS CONTEMPORAINES DE LA VILLE ET DE LA CAMPAGNE

Il est indispensable à présent de conclure sur l'usage des termes de ville et de campagne par les habitants et ce qu'ils recouvrent. Par ce qui est dit à travers l'utilisation de ce couple dialectique, nous nous intéressons à ce qu'elle révèle de la demande sociale d'espace ainsi que de la manière dont les gens « habitent ».

À propos de cette question de l'identité des « périurbains », voici la réponse de Marc<sup>465</sup>.

« Oh là, là ! J'aurais du mal à les qualifier d'urbains, mais j'aurais aussi du mal à les qualifier de ruraux. Ce ne sont pas des ruraux ! Franchement je ne pourrais pas dire que ce sont des ruraux. En même temps, je ne pourrais pas dire que... Je dirais plutôt que ce sont des urbains, si j'étais vraiment obligé de dire un truc.

*Et pourquoi plutôt des urbains ?*

Parce qu'ils passent la moitié, les trois-quarts de leur temps dans la ville ou dans des transports qui font partie du réseau... Tu vois. Enfin pour moi, ils font partie d'un réseau qui est rattaché à l'urbain, qui n'est pas rattaché au rural. C'est une toile qui converge vers le centre urbain, ou la bagnole sur l'autoroute. Et que du coup, s'ils sont à la campagne, ils sont dans une bulle résidentielle, mais qui serait comme une sorte de bulle attachée par un cordon... Donc, leur nature urbaine, moi je trouve, est à la limite plus forte. »

Les paroles de Marc dénotent une certaine méconnaissance et un sentiment d'altérité fort à l'égard de ceux qu'il identifie comme « ruraux ». Son point de vue et son raisonnement ne correspondent pas à ce que pensent les personnes interrogées qui résident en dehors des centres urbains denses, et ce, pour plusieurs raisons. Désaccord

ou malentendu, tout part ou presque du fait que le vocable « rural » renvoie chez Marc à une représentation traditionnelle de la campagne, une campagne essentiellement agricole, et qui n'aurait pas intégré dans son système de production les outils d'information et de communication existants. Même si telle n'est sans doute pas là son intention, cet extrait peut laisser entendre que soit on est urbain, donc branché sur les réseaux (modaux, de télécommunications, etc.) et donc « moderne », soit on est rural et donc isolé du progrès et du mouvement.

On peut considérer que la presque totalité des gens et des territoires est insérée dans le système de métropolisation avec un plus ou moins grand éloignement des centres et des usages qui en découlent. La « fracture numérique » est sans doute plus inquiétante quand elle concerne des groupes sociaux particulièrement défavorisés que lorsqu'elle se traduit par un retard dans la couverture d'un réseau pour des raisons de rentabilité économique et d'obstacles techniques qui cependant doivent être compensés ou surmontés.

Une très large part des enquêtés qui emploient le mot « campagne » pour désigner la catégorie à laquelle se réfère l'environnement de leur logement n'a pas l'impression de vivre coupée de la ville (ne serait-ce que parce que beaucoup s'y rendent quotidiennement) mais pour autant, ces habitants ne se sentent apparemment pas urbains.

Pour parvenir à rendre compte des représentations dominantes du couple ville-campagne dans nos enquêtes, nous allons éviter au moins temporairement d'utiliser les qualificatifs de rural et d'urbain car les enquêtés sont finalement très peu nombreux à s'y reconnaître vraiment ; d'une part parce qu'ils leur paraissent trop chargés de représentations fausses ou exagérées et pour les motifs évoqués dans le passage consacré à l'identité territoriale ci-dessus.

Pour schématiser la représentation quasi générale parmi les enquêtés, il faut dessiner un premier couple d'oppositions. Toutes les représentations fonctionnent ainsi

---

<sup>465</sup> Marc (45 ans, Paris, locataire, habitat collectif, créateur artistique).

sur un mode dichotomique. Rappelons que nous exposons des représentations relatives à l'espace « habitant », à son cadre de vie, à son environnement, à son milieu de vie et non relatives à l'habitant lui-même ou en tant que figure d'un groupe social ou socio-spatial. Ce sont des espaces qui sont opposés, non des groupes d'individus, encore moins des communautés.

Ce premier couple est composé d'un côté d'un espace réduit en termes de surface : le centre-ville dense. La totalité des enquêtés s'accorde pour l'identifier à « la ville ».

Ensuite, le reste de l'espace est défini en creux, mais en réalité dans le discours des habitants, ce n'est pas dévalorisant ou péjoratif dans la mesure où ceux qui habitent cet espace rejettent l'idée d'habiter « en ville ». Ce second espace est apparenté à « la campagne » et souvent dénommé comme tel.

Il s'agit bien de « la campagne », prise dans son premier sens, celui de plaine, d'étendue. Autrement dit, il faut entendre que c'est d'abord en termes paysagers, matériels qu'elle s'oppose à la ville. La densité bâtie, humaine, mais aussi commerciale y est moindre. La densité végétale, les espaces ouverts et les perspectives visuelles horizontales sont plus importants. Cet espace apparenté à la campagne a aussi pour caractéristique et aménités de permettre à ceux qui y résident d'habiter en dehors des centres-villes denses jugés par la majorité peu sinon pas habitables. Mais il offre la possibilité d'un accès facile au centre qui est le plus souvent un lieu de travail et ensuite, et éventuellement, un lieu de chalandise et/ou de distraction. Cet espace s'apparente à la campagne en référence aux arguments développés ci-dessus à propos de la double désignation (banlieue ou campagne) d'une même réalité (vis-à-vis du centre-ville dense) selon que les locuteurs sont de Combs-la-Ville ou qu'ils résident dans des espaces hors des centres denses du Maine-et-Loire.

Concernant Combs-la-Ville, il y a un flottement dans les discours à propos de son appartenance, de sa qualification : entre sa part de ville et sa part de campagne, flottement sans doute lié à sa grande taille et à l'existence d'une offre réelle d'habitat collectif. Toutefois, ce qui est dit de Combs en termes de caractéristiques matérielles et par rapport à une pratique résidentielle recouvre approximativement ce qui est dit de l'espace hors du centre dense d'Angers.

La variation des dénominations et en particulier les connotations différentes du mot « banlieue » s'expliquent par des cultures territoriales, une histoire urbanistique et des

biographies habitantes différentes entre le Maine-et-Loire et l'Île-de-France. La spécificité se trouve probablement du côté francilien et du côté de la Ville nouvelle où comme nous l'avons souligné déjà, la « banlieue » désigne la « grande banlieue ».

L'absence d'une périurbanisation massive, ancienne et résultant d'une planification volontaire (du type Ville nouvelle) dans le Maine-et-Loire, de même que la proximité des Angevins avec des campagnes aussi bien « résidentielles » qu'« agricoles » expliquent qu'ils utilisent plus volontiers le terme de campagne. La proximité est spatiale dans la mesure où les paysages agricoles sont plus présents et y compris à proximité des villes les plus importantes. La proximité est aussi sociale dans la mesure où les réseaux sociaux des Angevins, plus que ceux des Franciliens, incluent par le biais de leur histoire familiale, si ce n'est de leur propre biographie, un lien avec le monde agricole. C'est sans doute pourquoi la « banlieue » évoque plus volontiers pour eux la frange spatiale et sociale défavorisée qui est accolée à « la ville ». Ils en entendent parler au journal télévisé et en voient quelques illustrations à plus petite échelle dans les journaux locaux. La « banlieue », ce sont les « quartiers ».

« La ville » correspond ainsi en réalité aux centres-villes denses et à une représentation de la ville classique, celle des Lumières ou du XIX<sup>e</sup> siècle. « La campagne », aussi appelée dans certains cas « la banlieue », englobe tout l'espace à l'exclusion de la ville. Lorsque les enquêtés emploient le terme de campagne c'est le plus souvent par défaut pour désigner le cadre de vie où ils résident. Précisons également que cette représentation est portée par une majorité des agriculteurs rencontrés.

Ce couple dichotomique ainsi entendu forme un ensemble : le monde, l'espace habitable. Celui-ci comprend des degrés d'habitabilité qui se définissent selon des critères à la fois objectifs et subjectifs. En effet, cette campagne s'oppose complètement dans l'esprit du plus grand nombre à une autre sorte de campagne dont on ne parvient pas vraiment à savoir si elle est un espace à part, différent ou bien une sous-catégorie de « la campagne » définie plus haut. Elle est souvent appelée « campagne isolée ».

Cette campagne n'est pas considérée comme habitable. Premièrement, elle est isolée parce qu'elle est difficile d'accès. Elle est donc isolée physiquement de la ville ; le réseau routier ne suffit pas à rendre cet éloignement acceptable. Elle est souvent aussi

un peu coupée des réseaux virtuels (téléphone portable, Internet, etc.). Deuxièmement, elle est isolée humainement. L'isolement qui est parfois tant apprécié par ceux qui disent habiter « la campagne » est dans ce cas-là trop prononcé. Il atteint alors un seuil critique. La densité de population, d'habitation y est considérée comme insuffisante, générant un sentiment d'insécurité ainsi que de solitude. Enfin, l'activité économique et commerciale y est presque nulle, exceptée l'agriculture qui se manifeste visuellement à travers sa présence manifeste dans le paysage. À cela s'ajoute bien sûr un sous-équipement du point de vue des infrastructures de toutes sortes.

Cette figure de la campagne n'est pas sans rappeler les remarques faites au chapitre 5, au sujet de l'opposition entre la montagne et les espaces du quotidien. Cette « campagne isolée » qui est qualifiée de « trou paumé », de « cambrousse » ou d'autres expressions voisines est inhabitable parce que très peu habitée. La montagne, nous l'avons vu, est considérée comme habitable, mais uniquement dans le cadre et pour le temps bien défini et limité des vacances. Elle charme par le contraste qu'elle offre avec l'humanisation et les densités de l'univers quotidien ; elle séduit et procure du bien-être par ses aménités paysagères. Là est la différence avec la « campagne isolée » qui ne bénéficie pas de cet agrément spécifique.

Ces figures de la campagne que sont la « campagne isolée » et « la montagne », bien qu'elles ne se recouvrent pas spatialement et socialement, rappellent la définition du « rural » que donnait Marc<sup>466</sup> précédemment. Les espaces ainsi désignés sont ainsi définis par les enquêtés par le fait qu'ils sont relativement « coupés du monde » et qu'ils présentent à leurs yeux de faibles qualités d'habitabilité. Ces conceptions ne renverraient-elles pas à la distinction entre l'écoumène, terre habitée qui se composerait des centres-villes denses et de la campagne « moderne et reliée », et l'« érème », l'espace inhabité parce que jugé inhabitable et dont la principale valeur est de fournir un abri temporaire (ou exceptionnellement permanent) à ceux qui fuient le monde habité ?

---

<sup>466</sup> Marc (45 ans, Paris, locataire, habitat collectif, créateur artistique).

## 6.4. QUALITÉ ET HABITABILITÉ DIFFÉRENCIÉE DES MILIEUX DE VIE

La représentation dominante établit une moindre « habitabilité » des centres urbains denses par rapport à la campagne. Il s'avère que cette habitabilité de la campagne repose d'abord sur la morphologie de l'espace, bien que la qualité sociale du lieu ne soit en aucun cas à négliger. Une des principales qualités de ce milieu réside dans sa configuration matérielle spécifique qui ménage en effet toute une série d'espaces intermédiaires, de transition entre le dedans et les dehors, entre l'espace le plus privé et l'espace le plus public.<sup>467</sup> Ces espaces sont appréciés par l'habitant dans la mesure où ils atténuent en quelque sorte le contraste entre dedans et dehors. C'est ce qui explique entre autres que le Passage du Cheval Blanc (à la Bastille) bénéficie d'une cote d'habitabilité bien meilleure que les autres espaces résidentiels urbains, parisiens comme angevins.<sup>468</sup>

Le milieu de vie rural périurbain<sup>469</sup> est ainsi prisé dans la mesure où sa configuration matérielle offre tout d'abord un accès facilité au dehors, à différentes sortes de dehors, de même qu'il en autorise une meilleure appropriation. Ces dehors, toujours envisagés depuis le dedans, l'intérieur du logement, sont le jardin, l'environnement immédiat (lotissement, bourg, champs, plaine...), et l'environnement plus large. Ce dernier

---

<sup>467</sup> Nous renvoyons au célèbre ouvrage cité d'Abraham Moles sur les coquilles de l'homme que nous transposerions plutôt à l'espace habité, depuis le logement jusqu'aux frontières du monde connu et/ou habité.

<sup>468</sup> Nous renvoyons à un article collectif paru dans la revue *Strates* où nous développons une analyse comparée de l'impact de la configuration des lieux et de l'existence d'espaces transitionnels sur le sentiment de chez soi que l'on peut ressentir en milieu urbain dense. Mathieu (Nicole), Morel-Brochet (Annabelle), *et al.*, « Habiter le dedans et le dehors... », *op. cit.*

<sup>469</sup> Si on l'entend selon la définition de la campagne qui précède immédiatement.



permet lui aussi d'accéder rapidement à des ressources spécifiques comme la forêt, les paysages agricoles, de même que le temps d'accès à une autre ressource que constitue la ville est raisonnable.

La relation au jardin parce que celui-ci constitue le dehors le plus immédiat et le plus appropriable, puisqu'il est légalement approprié et qu'il est le support d'usages multiples, retient plus particulièrement notre attention. De plus, cette relation peut être révélatrice d'une forme assez répandue de culture de la matérialité contemporaine. En effet, pour évoquer les attraits de la campagne comme « cadre de vie », expression qui revient très souvent, les habitants exploitent un vocabulaire qui renvoie à la sphère de « la nature ». On trouve évoqués, entre autres, le jardin, la verdure, les oiseaux, les fleurs, les arbres, le vert, l'air. D'autres aspects proches de ces thématiques reviennent fréquemment, comme le calme<sup>470</sup>, l'espace, la densité à travers des expressions comme « ne pas être serrés », « ne pas être les uns sur les autres », etc.

Les chercheurs se sont souvent interrogés sur les « pratiques de nature » des habitants qui possédaient un jardin et notamment lorsque l'intérêt pour le jardin ne s'accompagne pas d'une pratique du jardinage. On a pu railler parfois dans le champ médiatique la pauvreté végétale des jardins périurbains dont la formule minimaliste se résume à une pelouse entourée d'une haute haie de thuyas. Est-ce à dire qu'une cour bétonnée peut dans bien des cas suffire à remplacer une pelouse ? Les habitants concernés répondront immédiatement par la négative en mettant en avant l'une des premières fonctions du jardin contemporain qui est d'être l'espace de jeu des enfants. Même si ce sont des jeux différents auxquels les enfants peuvent se livrer sur ces deux types de surfaces, les parents privilégient la pelouse qui limite les accidents en amortissant les chutes.

Il nous est apparu au fil des entretiens que l'utilisation d'un vocabulaire lié au « vivant » (mais aussi presque toujours associé à d'autres éléments de la matérialité et notamment à l'espace disponible) ne renvoie pas aux pratiques de nature (à l'égard du végétal et de

---

<sup>470</sup> La référence au calme est parfois sociale mais surtout sonore car les habitants préfèrent pour le premier sens employé le terme de tranquillité.

l'animal) tel qu'on les entend habituellement. C'est plutôt selon nous à l'échelle et à partir du corps qu'il serait intéressant de raisonner.

Le premier point est relatif à l'espace dont les enquêtés parlent si fréquemment. Il concerne la vue et renvoie à la densité bâtie versus la densité végétale. Mais il concerne aussi le corps dans son ensemble avec l'idée que la disposition d'un espace vide ou relativement vide et libre permet au corps de se déployer davantage qu'à l'intérieur ; sa maîtrise, son contrôle y sont moins indispensables. C'est un point qui concerne bien sûr les enfants au premier chef, mais pas seulement.

Ensuite à propos du jardin, le toucher est souvent négligé et, s'il ne l'est pas, on ne pense généralement qu'au contact manuel. Or nous avons pu identifier plusieurs niveaux de plaisirs associés à l'usage de l'espace jardinier. Le déploiement du corps, celui des enfants principalement, a son équivalent adulte qui passe par le repos et la décontraction du corps. C'est sans doute pourquoi un nombre important d'enquêtés a fait part de la valeur du lieu de vie à travers son assimilation au lieu de vacances. Cette ressemblance avec les pratiques quotidiennes ordinaires des vacances et le bien-être qu'elles procurent à l'habitant semblent être une valeur forte de l'habitat « à la campagne ». Cette pratique qui utilise des sièges (chaises, chaises longues, hamacs...) se combine et même se fond dans une autre, la consommation alimentaire autour d'une table de jardin. « Prendre l'apéritif » et « manger dehors » sont souvent évoqués comme des plaisirs de ce mode d'habiter. S'y ajoute une pratique de sociabilité répandue, celle de s'inviter à tour de rôle avec des voisins ou dans un réseau social spatialement plus dispersé.

Le jardin autorise aussi un bien-être, voire un plaisir tactile qui peut naître du fait d'avoir « les pieds nus dans l'herbe », et très fréquemment, les habitants nous parlent du soleil, de la fraîcheur, de l'air et du vent. Ce sont là autant d'éléments qui se rapportent à la perception épidermique. Enfin, les sons et la vue du vivant comme le chant des oiseaux et le silence qui semblent parfois synonymes, de même que voir pousser des végétaux ou encore percevoir de façon plus flagrante, plus immédiate les saisons, sont des vecteurs hédoniques.

Pour prolonger ceci nous évoquerons les considérations de deux enquêtés particulièrement intéressantes à approfondir. Tous deux habitent en ville : l'un Gérard, à Angers, l'autre Alexandre, à Paris. Chacun à sa manière, l'un pour l'intérieur, l'autre pour l'extérieur, a défini des marqueurs de l'habitabilité ou plus précisément de « vivabilité » du lieu et du milieu de vie considérés. Pour Alexandre<sup>471</sup>, l'observation de l'état général de sa plante verte, un ficus, lui indique le degré de « vivabilité » de son univers domestique et donc de son mode de vie. Elle lui sert de signal d'alarme et de miroir.

« Elle essaie d'être verte ! Elle est un peu mal en point. J'ai eu envie de prendre... C'était un peu symbolique, c'est clair... Un truc vivant, même si je ne suis pas un amoureux des plantes. Je voulais un truc vivant qui soit chez moi. Je n'avais pas envie de prendre un animal parce que les conditions n'étaient pas là pour ça. Je n'avais pas un mode de vie assez stable pour ça, mais prendre un truc vivant qui soit... J'avais envie qu'il y ait quelque chose de vivant, quelque chose qui vive en dehors de moi, un peu pour avoir une vie et pour me trouver un peu. Pour faire en sorte aussi d'avoir un chez moi ou que je sois obligé... C'est bête... D'avoir assez de lumière, d'ouvrir un peu les fenêtres, de m'en occuper, de mettre un peu d'eau, même si ce n'est pas terriblement exigeant comme plante. C'était pour ne pas avoir une vie qui soit simplement dortoir, mais quelque chose qui puisse se développer.

*Là, il doit lui rester quatre feuilles...*

Euh, ça m'embête, mais en même temps, si on regarde bien, il y a plein de petites pousses. Je crois que ça repart facilement. En fait, ce qu'il faut que je fasse, il faut que je lui achète un pot, que je l'accroche sur la fenêtre donc, dehors, pour qu'elle ait vraiment de la lumière parce qu'ici dans l'appart, il y en a pas énormément. J'ai un mode de vie un peu décalé, surtout en vacances et comme je ferme la nuit et qu'il y a un rideau, elle n'a pas de lumière. Donc, voilà ! Ça produit l'effet un peu irritant, en même temps que je recherchais, c'est-à-dire que ça me met, un petit peu, un coup de pied au cul pour me dire qu'il faut que je m'en occupe. [...] Disons que c'est un peu un thermomètre de mon activité... C'est un peu un signal aussi.

*Tu disais plus haut qu'à 15 ans, en pavillon, tu as pu avoir un chien... ?*

---

<sup>471</sup> Alexandre (26 ans, Paris, locataire, habitat collectif, étudiant).

Ouais. Moi, depuis que je suis gamin, j'adore les chiens, c'est comme ça. [...] En fait, c'est dur à dire, mais je crois qu'on l'a un peu gavé et un peu castré. Ce n'était plus vraiment... Et puis, j'ai baissé les bras aussi. J'ai un peu abandonné le chien en fait et c'est devenu un peu, il est devenu un peu à personne ou à tout le monde. [...] Si j'ai un chien plus tard, je ferai très attention pour ne pas... Je ferai très attention de ne pas y faire trop attention, c'est-à-dire qu'il ait un véritable espace de liberté. Il faudra que ce soit vraiment une rencontre. Parce que c'est quand même quelqu'un d'autre, dont il faut interagir mais aussi laisser la place. »

Chris Younès<sup>472</sup> dans un article paru dans la revue *Urbanisme*, de même que Nathalie Blanc<sup>473</sup>, nous disent que dans l'acte de jardiner l'homme exprime un « désir de réel » et un besoin de vérifier qu'il est dans un rapport à la réalité. Dans le processus d'interaction qu'il suscite, l'homme éprouve ainsi sa capacité à faire vivre le vivant animal ou végétal, éprouve la justesse du rapport qu'il a établi et entretient avec lui. Faire vivre, nous dit en substance Nathalie Blanc, c'est une manière de vérifier que l'on n'est pas dans l'erreur. Cela atteste de notre rapport au monde de manière globale. C'est en cela que l'on peut ressentir que l'on n'est pas seul et que l'on ne peut pas être seul, dans la mesure où l'on a vérifié notre capacité à faire exister l'autre.

Ainsi en jardinant ou en observant les espaces jardiniers, l'habitant vit au milieu et parmi les éléments de nature qui font, qui constituent un milieu. C'est une façon d'être en lien direct avec la réalité, avec une nature vivante qui est immédiatement accessible au corps ou se manifeste aux sens de plus longue portée (la vue, l'ouïe et l'odorat) grâce à une morphologie, une matérialité dont les qualités formelles autorisent ce contact.

Alexandre vérifie la justesse de son rapport au réel et au vivant par l'intermédiaire du ficus qui est aussi l'indicateur de son rapport avec lui-même, son propre corps, son mode de vie, son mode d'habiter. Qu'il s'agisse du chien ou de la plante, on perçoit bien les notions d'altérité et d'échange dans ses paroles.

---

<sup>472</sup> Younès (Chris), « Jardin de vie et de rêve », *Urbanisme*, 343, juillet-août 2005.

<sup>473</sup> Blanc (Nathalie), « Formes d'habitat et modes d'habiter en milieu périurbain », Séance du 6 janvier 2006, *Séminaire Modes d'habiter, Ladyss*.

Quant à Gérard, il observe l'allure générale des oiseaux et en particulier ceux qui sont présents dans les villes pour évaluer l'habitabilité des milieux de vie, par le truchement lui aussi de leur « vivabilité ». Il nous raconte à propos de Paris où il se rend régulièrement :

« Quand je vois les pattes des pigeons, je me dis que les êtres humains, ils ne doivent pas être beaucoup mieux ! Non, vraiment ! Les pigeons, je les trouve dans un état sanitaire déplorable, ils sont malades, ils ont leur plumage abîmé... Il y en a peut-être qui ne voient pas ça, mais pour moi, c'est des signes qui ne trompent pas. »<sup>474</sup>

Il interroge par ce biais la capacité de la ville à entretenir, voire à développer la vie. Par la présence de marqueurs des conditions de vie du vivant (végétal, animal et humain) plus nombreux et multiples qu'en ville, la matérialité de la campagne rend la vérification du rapport au réel et du rapport écologique de l'habitant plus aisés et plus spontanés. Ainsi à travers le questionnement du bien-être habitant et de la relation que ce dernier établit et entretient avec ses lieux et milieux de vie, à travers aussi les images qu'il a de la ville et de la campagne, se dessine la problématique de l'aptitude des différents milieux à reproduire, dans des conditions acceptables, la vie.

---

<sup>474</sup> Gérard (64 ans, Angers, propriétaire, habitat individuel, technicien électricité en retraite).

# Conclusion

Dans cette recherche, on s'est intéressée à ce que les individus entendent par ville et campagne et à la manière dont cela peut se traduire concrètement dans les modes d'habiter. On a voulu mettre en évidence, grâce à une approche biographique compréhensive appliquée à la géographie, les logiques qui guident les habitants aussi bien dans leurs choix en matière d'espace de vie que dans les rapports qu'ils entretiennent avec les lieux et milieux qu'ils habitent.

Le but que cette étude s'était fixé consistait donc à instruire la « géographicité » des habitants, leur « relation géographique », en explorant ses différentes composantes et les liens qui fondent sa cohérence et sa cohésion. Il nous a importé de mettre en valeur cette complexité, tout en aidant à clarifier la signification des logiques habitantes qui guident les choix spatiaux de nos contemporains. Face à l'ampleur considérable de la question, notre réflexion a porté sur la place de la « ville » et de la « campagne » dans les sensibilités et les pratiques pour accéder à la relation entre l'homme-habitant et les (mi)lieux qu'il habite. De plus, notre observation a privilégié l'interface entre l'homme et le milieu. Par conséquent, l'analyse ne pouvait porter que secondairement sur les individus ou les lieux, considérés en eux-mêmes et pour eux-mêmes.

Dès le départ, il est apparu que la « relation géographique » d'un individu fonctionnait comme un tout, à l'échelle et à l'aune de l'habitant. Cette hypothèse sur l'existence d'une architecture de la relation habitante complexe, mais accessible, ne se concevait que dans la mesure où un soin tout particulier était apporté à la méthode d'investigation et d'enquête.

La méthodologie devait ménager la complexité supposée des logiques habitantes afin d'entrer en profondeur dans le vécu habitant, tout en permettant ensuite de reconstituer la logique d'ensemble de la relation géographique. À partir de l'hypothèse que la relation géographique est un tout mû par une logique, il fallait accéder aux différentes

facettes des modes d'habiter (travail, loisirs, logement, mobilité...) c'est-à-dire aux traductions spatiales concrètes de cette relation.

Dans cette perspective, l'exploitation des « récits de lieux de vie » a confirmé les influences réciproques et l'interdépendance de trois champs de la relation habitante : la dimension idéale (la sensibilité et l'habiter), les pratiques et les comportements (l'expérience habitante et les modes d'habiter) et la configuration physique des (mi)lieux de vie (matérialité).

Notre travail, dont la méthodologie, le corpus et les résultats restent fortement exploratoires, a débouché sur un certain nombre de pistes relatives aux comportements habitants et aux méthodes employées pour les analyser.

On a ainsi cerné différentes composantes du mécanisme de la « relation habitante ». Ces composantes permettent de mieux comprendre leur organisation, grâce à l'approche anatomique de la deuxième partie. Cette relation est d'abord un produit dynamique. Biographique, sociale et spatiale, elle se modèle au gré des expériences vécues et se traduit aussi bien sur un plan idéal (l'habiter et la sensibilité) que concret (le mode d'habiter).

L'étude a par ailleurs mis en évidence le double visage de la valeur des lieux : résultat d'une interprétation habitante singulière mais aussi d'une interaction, d'une rencontre concrète entre un acteur géographique et un milieu physique et social. L'habitant peut l'adapter pour partie mais doit également s'y adapter. C'est justement à l'articulation entre la résistance de l'habitant et celle du lieu que se joue l'établissement de sa valeur.

Dans un champ voisin, l'examen du corpus a permis de comprendre que et la « ville » et la « campagne » sont effectivement des outils mentaux, des représentations catégorielles utilisés pour renvoyer le plus souvent à la qualité d'habitabilité d'un lieu de vie. Cette notion d'habitabilité a révélé sa complexité au fil des entretiens.

D'une part, l'habitabilité du lieu de vie est fortement soumise à celle du milieu. Pourtant, en définitive, il apparaît que le lieu comme le milieu sont assez peu considérés dans leur singularité, l'appréciation de leur habitabilité est exprimée par un renvoi à une



catégorisation qui s'appuie sur la reconnaissance et l'identification d'aménités jugées typiques de la ville ou de la campagne. Toutefois, leur valeur ne fait pas l'unanimité : l'échelle de valeurs est au contraire très fortement soumise à la sensibilité et à la trajectoire de l'habitant.

D'autre part, l'habitabilité est aussi largement soumise à la demande sociale vis-à-vis des espaces, à des exigences et à des références culturelles qui s'inscrivent indéniablement dans une époque et une société. Si la mobilisation des catégories de ville et de campagne sert à différencier des milieux de vie, et très fréquemment à porter un jugement de valeur sur leurs qualités, la plupart des enquêtés rejettent l'attribution d'une spécificité sociale (ou culturelle) qui serait associée à leur seule localisation résidentielle en ville ou à la campagne.

Un choix s'est révélé particulièrement heureux au cours de notre recherche. En effet, mettre l'accent sur les événements résidentiels, les arbitrages qui précèdent et les bilans qui mettent fin à une relation particulière entre un habitant, un lieu et un milieu, a été bénéfique. C'est autour de ces moments que la personne s'interroge d'elle-même sur la qualité, les spécificités du logement, du lieu, du milieu, de la région. L'habitant évalue alors le degré de convenance de cet espace de vie pour lui-même, sa plus ou moins grande conformité avec ses aspirations et sa sensibilité. Cette approche constitue donc un bon moyen d'accéder à l'identification des qualités des lieux et à la détermination de la valeur de ceux-ci.

Grâce à l'exploration biographique compréhensive et à l'attention particulière portée à l'ensemble de la sphère idéelle, nous avons pu constater que malgré des contraintes importantes comme la localisation de l'emploi, le marché immobilier ou encore la structure du ménage, la sensibilité géographique des individus est très active. Elle se manifeste notamment par l'exclusion de certaines catégories de lieux et/ou de milieux jugés incompatibles et donc inhabitables. Inhabitables, soit pour des raisons qui tiennent à une résonance particulière avec l'histoire personnelle de l'habitant, soit pour des raisons plus « idéologiques », ou « d'opinion » liées aux caractéristiques physiques et/ou sociales du milieu de vie considéré.

Le caractère polytopique de la relation géographique s'est affirmé à des échelles et dans

des registres très différents. On a pu mettre en lumière notamment l'échelle de l'espace de vie quotidien, l'échelle intégrant la multirésidence et les lieux de vie récréatifs, l'échelle de l'histoire biographique. Pour chacune d'entre elles, il existe une forte interdépendance des lieux, ou plus exactement, il apparaît que « l'habitation » d'un lieu est corrélée avec l'habitation des autres lieux. Entre les différentes échelles ou registres, c'est principalement la dimension biographique (porteuse de la sensibilité, de la culture habitante) qui exerce une influence sur les autres ; elle forme un filtre qui intervient à la fois sur la perception, le vécu et les comportements spatiaux de l'individu.

Les différentes mobilités qui accompagnent cette polytopie sont souvent envisagées par l'habitant sur le mode du consentement. L'habitant oscille entre la recherche d'une satisfaction géographique d'une part - être en présence d'une ressource ou accéder à une pratique - et une logique recherchant le « moindre mal » ou le « plus grand bien-être possible » d'autre part.

Mais, et ceci nous semble plus important, l'interdépendance logique entre les différents lieux de vie d'une personne s'établit sur le principe d'une complémentarité des ressources, des aménités. Cette complémentarité se traduit le plus souvent par une combinaison entre des lieux présentant des aménités environnementales contrastées, des configurations et des spécificités physiques variées.

Les considérations très singulières, très subjectives, que la mobilisation des termes de ville et de campagne porte parfois dans les discours habitants n'empêchent pas qu'un certain consensus émerge à propos de la qualité des lieux et des milieux de vie. Il importe ainsi aux enquêtés que les milieux de vie demeurent spécifiques et différenciés sur le plan physique. Ils désirent également qu'ils soient techniquement et pratiquement accessibles, reliés, afin de pouvoir les habiter et y développer des pratiques qui diffèrent selon les possibilités, les sensibilités et les aspirations propres à chacun.

Enfin, l'exploration des trajectoires habitantes sous l'angle des types de lieux et de milieux de vie a mis en lumière l'importance décisive de la question du plus ou moins grand bien-être ou mal-être à vivre dans les espaces. On a pu insister sur le rôle joué par d'autres sentiments comme la familiarité, la sécurité, l'attachement sentimental au lieu et aux personnes qui l'habitent. En effet, le mal-être est en cela véritablement « décisif »

dans certains cas où il peut faire dévier des trajectoires qui, autrement, auraient sans doute conservé un caractère plus reproductif et linéaire. Pour autant, l'analyse des récits de lieux de vie a montré que les trajectoires en continuité n'impliquent pas que les personnes concernées demeurent tout au long de leur vie dans la même commune, le même milieu, la même région. Les parcours comportent bien souvent des éloignements, voire la découverte de milieux de vie ou de régions auparavant inconnus. Toutefois, on découvre dans le discours habitant, dans les références ou dans les stratégies développées, voire seulement projetées, certains signes révélateurs, et d'abord le désir d'un « retour » vers le milieu de vie d'origine, sinon plus souvent vers un milieu de vie qui lui ressemble par ses aménités, ses paysages.

Cette recherche peut paraître se placer quelque peu à la marge en entendant dès l'origine la géographie comme la science de l'homme-habitant, mais aussi en adoptant une méthode inspirée de plusieurs disciplines. Elle est indéniablement hybride. En optant de surcroît pour une observation presque exclusivement centrée sur la relation géographique elle-même, notre démarche accuse sa singularité. Ses particularités lui ont sans doute conféré un caractère peu conventionnel, trompant peut-être certaines attentes bien légitimes dans la discipline qui est la nôtre. Le parti pris initial impliquait de nous interroger avant tout sur les liaisons, de rester le plus possible à l'articulation « entre » le volet humain et le volet proprement spatial, « entre » les différents domaines de la vie des personnes rencontrées qui structurent leurs modes d'habiter, « entre » les dimensions très concrètes et les dimensions plus abstraites, à la limite de l'affectif enfin. Cette posture, singulière et sans doute critiquable, mérite néanmoins d'être assumée car elle a permis d'accéder aux profondeurs, à la complexité et à la subtilité de l'univers habitant tout en permettant d'en comprendre les mécanismes généraux d'organisation. Elle a aussi permis d'affirmer que derrière l'idée de « ville » et de « campagne », les habitants placent leur relation au monde, au monde physique, bien au-delà des espaces figés et des multiples définitions qui nous sont familières.

Il nous apparaît aujourd'hui que le corpus né de notre approche méthodologique est d'une très grande richesse et que ce n'est qu'une partie de celle-ci qui a pu être mise en valeur au fil de ces pages. Un tel matériau, notamment par sa forme, rend son

exploitation délicate et exige beaucoup de temps. Rien n'exclut cependant d'envisager d'autres types d'exploitation, plus systématiques, informatisées, peut-être à d'autres fins. Le corpus dont nous disposons aujourd'hui présente ainsi selon nous des qualités singulières qui appellent de futures analyses, un partage avec d'autres chercheurs, aux préoccupations peut-être différentes des nôtres. Nos entretiens pourraient notamment donner lieu à des travaux plus sectoriels du point de vue thématique en conservant l'essentiel de notre méthode d'analyse de la parole habitante. Pour notre part, nous avons engagé un travail exploratoire sur les micro-pratiques et la relation des habitants à l'espace du dedans et du dehors quotidien sur le site passionnant de la Bastille. Dans le cas présent, on voudrait insister sur le fait que le matériau complexe et assez considérable que notre étude a permis d'amasser représente en lui-même l'un de ses premiers résultats.

En somme, cette thèse a voulu montrer l'intérêt de développer l'approche biographique en géographie, mais une approche biographique compréhensive qui ne se cantonne pas à la recension d'informations factuelles sur les trajectoires résidentielles. La connaissance approfondie des expériences géographiques et du vécu habitant, rendu à travers la narration assez libre, conduite d'abord et avant tout par l'enquête, permet d'éclairer d'une autre lumière, plus pénétrante pensons-nous, les logiques qui le guident. Elle offre un accès privilégié et original à une compréhension fine des comportements, des choix et des non-choix géographiques que les personnes rencontrées peuvent mettre en œuvre aujourd'hui. La considération de la génération de l'habitant, non seulement son âge, mais aussi les époques qu'il a traversées, les valeurs que celles-ci portaient, a également dévoilé son intérêt.

Notre travail a d'autre part permis de souligner l'importance du bien-être spatial, de l'idée de la qualité d'habitabilité des différents milieux de vie (et de « vivabilité » pour les centres denses des grandes agglomérations). Se pose ainsi la question du maintien d'espaces physiquement différenciés mais reliés.

Notre souhait est d'avoir participé aux recherches sur la qualification des lieux du point de vue du bien-être spatial de ses habitants. On a voulu pénétrer un peu plus avant l'idée de la qualité et de la valeur des lieux, et souligner avec force le lien fondamental entre la sensibilité des habitants, l'habitabilité des espaces et la matérialité des milieux de vie.

Par l'approfondissement du contenu des notions de « ville » et de « campagne », qui constituent des critères résidentiels et des référents spatiaux incontestables, nous saisissons l'occasion d'inviter à considérer l'importance de l'étude de la relation homme - lieux - milieux lorsqu'on s'intéresse aux comportements des individus vis-à-vis des espaces qu'ils habitent.

# **Bibliographie**

- Agulhon (Maurice), Bodiguel (Maryvonne), *Les associations au village*, Arles, Actes Sud, 1981.
- Allemand (Sylvain), Ascher (François), Lévy (Jacques), *Les sens du mouvement*, Paris, Belin, 2004, 336 p.
- Allen (Barbara), Bonetti (Michel), *Diversité des modes d'habiter et appréciation de la gestion dans neuf quartiers d'habitat social, Résultats d'entretiens auprès de 600 habitants*, Observatoire d'analyse des dynamiques résidentielles, CSTB, mai 1998, 145 p.
- Alphandéry (Pierre), Bitoun (Pierre), Dupont (Yves), *Les champs du départ : une France rurale sans paysans ?*, Paris, La Découverte, 1989, 264 p.
- Andan (Odile), Pochet (Pascal), Routhier (Jean-Louis), Scheou (Bernard), « Stratégies résidentielles des ménages et mobilité domicile-travail », *DRAST*, octobre 1999, 10 p.
- Angio (Richard d'), « Quatre leçons sur la géographie », *Conférence de la Régionale de l'APHG*, 15 mars 2000.
- Ascher (François), *La République contre la ville. Essai sur l'avenir de la France urbaine*, Paris, l'Aube, 1998, 200 p.
- Augé (Marc), *Non-lieux : introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Seuil, 1992, 149 p.
- Augoyard (Jean-François), *Pas à pas. Essai sur le cheminement quotidien en milieu urbain*, Paris, Seuil, 1979, 185 p.
- Auriac (Franck), Brunet (Roger) (coord.), *Espaces, jeux et enjeux*, Paris, Fayard, 1986, 343 p.
- Authier (Jean-Yves) (coord.), « Espaces modes d'emploi », *Espaces et sociétés*, 108-109, 2002, 316 p.

- Authier (Jean-Yves) (dir.), *Du domicile à la ville : vivre en quartier ancien*, Paris, Anthropos, 2001, 209 p.
- « Avec nos sabots, la campagne rêvée et convoitée », *Autrement*, 14, juin 1978.
- Baccaïni (Brigitte), « Les migrations internes en France de 1990 à 1999 : l'appel de l'Ouest », *Économie et statistiques*, 344, 2001-4, 41 p.
- Bachelard (Gaston), *La poétique de l'espace*, Paris, PUF, 1967, 214 p.
- Bailly (Antoine) (dir.), *Les Actes du FIG 1999 « Géographie et Nature »*, 1999.
- Bailly (Antoine) (et al.), *Les concepts de la géographie humaine*, Paris, Masson, 1984, rééd. 1995, 263 p.
- Bailly (Antoine), Ferras (Robert), Pumain (Denise) (dir.), *Encyclopédie de la géographie*, Paris, Economica, 1995.
- Bailly (Antoine), *La géographie du bien-être*, Paris, PUF, 1981, 239 p.
- Baud (Pascal), Bourgeat (Serge), Bras (Catherine), *Dictionnaire de géographie*, Paris, Hatier, 1997.
- Bauer (Gérard), Roux (Jean-Michel), *La rurbanisation ou la ville éparpillée*, Paris, Seuil, 1976, 189 p.
- Bavoux (Jean-Jacques), Beaucire (Francis), Chapelon (Laurent), Zembri (Pierre), *Géographie des transports*, Paris, A. Colin, 2005, 231 p.
- Berdoulay (Vincent), Soubeyran (Olivier) (dir.), *Milieu, colonisation et développement durable : perspectives géographiques sur l'aménagement*, Paris, L'Harmattan, 2000, 262 p.
- Berger (Martine), Brun (Jacques), *Mobilités résidentielles, navettes et recomposition des systèmes résidentiels en région parisienne*, Puca Recherche, 167, 2006, 110 p.
- Berger (Martine), *Les périurbains de Paris. De la ville dense à la métropole éclatée ?*, Paris, Éd. CNRS, 2004, 317 p.
- Berger (Martine), Saint-Gérand (Thierry), « Entre ville et campagne : les mobilités des périurbains », *Lettre de l'Observatoire des rapports entre rural et urbain*, 2, janvier 1999.
- Bernard (Yvonne), *La France au logis. Étude sociologique des pratiques domestiques*, Liège, 1992, Mardaga, 140 p.
- Berque (Augustin), Bonnin (Philippe), Gorra-Ghobin (Cynthia), *La ville insoutenable*, Paris, Belin, 2006, 366 p.



- Berque (Augustin), « Les trois sources de la ville-campagne : un colloque », *EspacesTemps.net*, Actuel, 28.09.2004, <http://espacestemps.net/document738.html>.
- Berque (Augustin), « 'Lieu' 1. », *EspacesTemps.net*, Il paraît, 19.03.2003, <http://espacestemps.net/document408.html>
- Berque (Augustin), « L'habitat insoutenable Recherche sur l'histoire de la désurbanité », *L'espace géographique*, 2002-3, pp. 241-251.
- Berque (Augustin), *Écoumène : introduction à l'étude des milieux humains*, Paris, Belin, 2000, 271 p.
- Berque (Augustin), *Médiance de milieu en paysages*, Paris, Belin, 2000, 156 p.
- Bertaux (Daniel), *Les récits de vie, perspective ethno-sociologique*, Paris, Nathan, 2001, 128 p.
- Bertaux-Wiame (Isabelle) (dir.), *La famille et ses proches. L'aménagement des territoires*, Paris, PUF/INED, 1999, 291 p.
- Bertrand (Monique), Dupont (Véronique), Guérin-Pace (France) (dir.), *Espaces de vie, une revue des concepts et des applications*, Paris, INED, 2003, 169 p.
- Besse (Jean-Marc), Roussel (Isabelle), *Environnement. Représentations et concepts de la nature*, Paris, L'Harmattan, 1997, 236 p.
- Bessy-Pietri (Pascale), Hilal (Mohamed), Schmitt (Bertrand), « Recensement de la population 1999, Évolutions contrastées du rural », *INSEE Première*, 726, juillet 2000.
- Béteille (Roger) (dir.), *Le rural profond français*, Paris, SEDES, 1996, 166 p.
- Béteille (Roger), *La crise rurale*, Paris, PUF, 1994, 127p.
- Blanc (Michel), « La ruralité : diversité des approches », *Économie rurale*, 242, 1997.
- Blanc (Nathalie), « De l'écologique en ville », *Ethnologie française*, XXXIV, 4, 2004, pp. 601-607.
- Blanc (Nathalie), *Les animaux et la ville*, Paris, Odile Jacob, 2000, 232 p.
- Bodiguel (Maryvonne), *Le rural en question : politiques et sociologues en quête d'objet*, Paris, L'Harmattan, 1986, 183 p.
- Bonin Sophie, *Paroles d'habitants, discours sur les paysages : des modèles aux territoires. L'évaluation des paysages du fleuve Loire du Gerbier-de-Jonc à Nantes*, thèse de doctorat de géographie de l'Université Paris I, sous la direction d'Yves Luginbühl, 2002, 509 p.

- Bonnemaïson (Joël), « Voyage autour du territoire », *L'Espace géographique*, 4, 1979.
- Bonnin (Philippe) (dir.), « Manière d'habiter », *Communications*, 73, 2002, 264 p.
- Bonnin (Philippe), Villanova (Roselyne de) (dir.), *D'une maison l'autre : parcours et mobilités résidentielles*, Grâne, Créaphis, 1999, 371 p.
- Bontron (Jean-Claude) (dir.), *Entre ville et campagne. Les espaces de périurbanisation. Identification et problèmes. Propositions pour l'action publique*, Paris, Segesa, 1994, 99 p.
- Bontron (Jean-Claude), Cabanis (Sylvie), *Essai de typologie socio-économique des cantons français*, Paris, SEGESA, 1993.
- Bontron (Jean-Claude), *Typologie des espaces périurbains*, Paris SEGESA, 1992, 80 p.
- Bontron (Jean-Claude), « Population et espace rural, vers une nouvelle dynamique? », *Revue Pour, La ruralité à l'horizon 2000*, Editions Privat, Toulouse, 1985, p. 14.
- Bonvalet (Catherine), Gotman (Anne), Grafmeyer (éds.), *La famille et ses proches : l'aménagement des territoires*, Paris, INED / PUF, 1999, 291 p.
- Bonvalet (Catherine), Gotman (Anne) (éds.), *Le logement une affaire de famille*, Paris, L'Harmattan, 1993, 167 p.
- Boussard (Isabel), « Agriculture, environnement et protection de la nature : la loi de 1976 », *Ruralia*, 1, 1997.
- Boussard (Isabel), « L'image socio-politique des agriculteurs dans l'opinion publique française depuis 1945 », *Économie rurale*, 145, septembre-octobre 1981.
- Brulhardt (Marie-Claude), Bassand (Michel), *Mobilité spatiale : bilan et analyse des recherches en Suisse*, Saint-Saphorin, FNSRS, 300 p.
- Brun (André), Stephan (Jean-Marie), Bontron (Jean-Claude) (dir.), *Le grand atlas de la France rurale*, INRA / SCEES, Paris, 1989, 494 p.
- Brun (Jacques), Bonvalet (Catherine), « Approches quantitatives ou qualitative de la mobilité résidentielle : éléments de bilan et perspectives », *Espaces, populations, sociétés*, 1-2, 2002.
- Brun (Jacques), Rhein (Catherine) (éd.) (et al.), *La ségrégation dans la ville*, Paris, L'Harmattan, 1994, 258 p.

- Brun (Jacques), « La mobilité résidentielle et les sciences sociales. Transfert de concept et questions de méthode », *Les Annales de la Recherche Urbaine*, 59-60, 1993.
- Brunet (Roger), Ferras (Robert), Théry (Hervé), *Les mots de la géographie, dictionnaire critique*, Paris, La Documentation française/RECLUS, 1993.
- Buttimer (Anne), *Geography and the Human Spirit*, Baltimore, The John Hopkins University Press, with a foreword by Yi-Fu Tuan, 1993, 285 p.
- Buttimer (Anne), « Le temps, l'espace et le monde vécu », *L'espace géographique*, 4, Tome VIII, 1979, pp. 243-254.
- Carré (Catherine), Dupuy (Gabriel) (coord.), *Ville, performance économique et développement durable*, IAURIF, 2004, 147 p.
- Carte *Territoires vécus, organisation territoriale de l'emploi et des services*, INSEE / INRA, 2002.
- Carte *Typologie « fine » des cantons ruraux*, SEGESA, 2002.
- Carte *Typologie des cantons périurbains*, SEGESA, 2002.
- Carte *Typologie des cantons ruraux attractifs*, SEGESA, 2002.
- Certeau (Michel de), *L'invention du quotidien*, Paris, Gallimard, tome 1 : *Arts de faire*, 1990, 350 p., tome 2 : Certeau (Michel de), Giard (Luce), Mayol (Pierre), *Habiter, cuisiner*, 1994, 416 p.
- Chalas (Yves), *L'invention de la ville*, Paris, Anthropos, 2000, 199 p.
- Chalas (Yves), « Territoires contemporains et représentations : des vieux paradigmes urbanistiques aux nouvelles figures de la ville », *Revue de géographie alpine*, 4, 1997.
- Chombart de Lauwe (Paul-Henry), *La Fin des villes : mythe ou réalité*, Paris, Calmann-Lévy, 1982, 246 p.
- Claval (Paul), *La géographie culturelle*, Paris, Nathan, 1999, 384 p.
- Claval (Paul), *Histoire de la géographie française de 1870 à nos jours*, Paris, Nathan, 1998, 542 p.
- Cohen (Marianne), Blanc (Nathalie), « Les Parisiens et la nature », *Nouveaux Paris*, (catalogue de l'exposition), Ed. Pavillon de l'Arsenal, 2005, pp. 58-65.
- Collomb (Philippe) et Guérin-Pace (France), Baron-Yellès (Nacima), Brun (Jacques) (contrib.), *Les Français et l'environnement. L'enquête « populations-Espaces de vie-Environnements »*, Paris, INED / PUF, 255 p.

- Comité d'expansion économique du Maine-et-Loire, Laboratoire de géographie de l'Université d'Angers, *Atlas de l'Anjou*, Angers, Le Polygraphe, 1997, 103 p.
- Corbin (Alain), *Les cloches de la terre. Paysage sonore et culture sensible dans les campagnes au XIXe siècle*, Paris, Flammarion, 1994, rééd. 2000, 359 p.
- Corbin (Alain), *Le temps, le désir et l'horreur. Essais sur le XIXe siècle*, Paris, Flammarion, 1991, rééd. 1998, 244 p.
- Croix (Nicole) (dir.), *Des campagnes vivantes : un modèle pour l'Europe ? Mélanges en hommage au professeur Jean Renard*, Rennes, PUR, 2000, 696 p.
- Dalla Bernardina (Sergio), *L'utopie de la nature, chasseurs, écologistes et touristes*, Paris, Imago, 1996.
- Dardel (Éric), *L'homme et la terre - nature de la réalité géographique*, Paris, CTHS, 1952, rééd. 1990, 199 p.
- Dauphiné (André), « Le concept d'environnement », *Analyse spatiale*, 1979.
- Debarbieux (Bernard), Vanier (Martin) (dir.), *Ces territorialités qui se dessinent*, Paris, l'Aube/Datar, 2002, 267 p.
- Debarbieux (Bernard), 1996, « Le lieu, fragment et symbole du territoire », *Espaces et sociétés*, 82-83, Paris, L'Harmattan, pp. 13-33.
- Debarbieux (Bernard), « Le lieu, le territoire et trois figures de rhétorique », *L'espace géographique*, 2, tome 24, 1995, pp. 97-112.
- Debrand (Thierry), Taffin (Claude), « Les facteurs structurels et conjoncturels de la mobilité résidentielle depuis vingt ans », *Économie et statistique*, INSEE, 381-382, 2005, 22 p.
- « Déclaration d'Istanbul sur les établissements humains », Annexe 1, *Conférence des Nations Unies sur les établissements humains (Habitat II)*, 3 au 14 juin 1996, 5 p.
- Deffontaines (Pierre), *L'homme et sa maison*, Paris, Gallimard, 1972, 254 p.
- « De la campagne à la ville, hommage à Jean-Pierre Peyon », *Cahiers Nantais*, 58, juillet 2002.
- Deléage (Jean-Paul), *Une histoire de l'écologie*, Paris, La Découverte, 1994, 330 p.
- Demangeon (Albert), *Problèmes de géographie humaine*, Paris, Armand Colin, 1943, 405 p.
- Desplanques (Guy), « Être ou ne plus être chez ses parents », *Population & Sociétés*, 292, juillet-août 1994.

- Dezert (Bernard), Metton (Alain), Steinberg (Jean), *La périurbanisation en France*, Sedes, 1991, 226 p.
- Dezès (Marie-Geneviève), *La politique pavillonnaire*, Paris, L'Harmattan, 2001, 313 p.
- Di Méo (Guy), *Géographie sociale et territoires*, Paris, Nathan, 1998, 320 p.
- Di Méo (Guy) (dir.), *Les territoires du quotidien*, Paris, L'Harmattan, 1996, 207 p.
- Di Méo (Guy), *L'homme, la société, l'espace*, Paris, Anthropos, 1991, 319 p.
- Dibie (Pascal), *Le village métamorphosé. Révolution dans la France profonde*, Paris, Plon, 2006, 405 p.
- Dobré (Michèle), *L'opinion publique et l'environnement*, Paris, Ifen, 1995, 95 p.
- Dollfus (Olivier), *L'espace géographique*, PUF, 1970, 127 p.
- Dubois-Taine (Geneviève), Chalas (Yves) (dir.), *La ville émergente*, Éd. De l'Aube, 1997, 286 p.
- Dubost (Françoise) (dir.), *L'autre maison. La « résidence secondaire », refuge des générations*, Paris, Autrement, 1998, 183 p.
- Dubost (Françoise), *Côté jardins*, Paris, Scarabée et compagnie, 1984, 174 p.
- Dubost (Françoise), Lizet (Bernadette) (dir.), « Bienfaitante nature », *Communications*, 74, 2003, 236 p.
- Duclos (Nathalie), *Les violences paysannes sous la V<sup>e</sup> République*, Paris, Economica, 1998, 281 p.
- Duhayon (Jean-Jacques), Pages (Adeline), Prochasson (François), *La densité : concepts, exemples et mesure*, CERTU, 2002, 92 p.
- Dupuy (Gabriel), « L'automobile entre villes et campagnes », *Actes du Gerpisa*, 23, 2004.
- Eizner (Nicole), Jollivet (Marcel) (dir.), *L'Europe et ses campagnes*, Paris, 1996, 399 p.
- Eleb (Monique), *À deux chez soi. Des couples s'installent et racontent leur maison*, Éditions de la Martinière, 2002, 224 pages.
- Erner (Guillaume), « À la découverte de la maison relationnelle », s.l., *Maisons d'en France*, 2005, 41 p.
- « Espaces et styles de vie », *Espaces et sociétés*, 73, 1994, 216 p.
- « Être étranger à la campagne », *Études rurales*, 125-136, juillet-décembre 1994, 207 p.

- Fagnani (Jeanne), *Un travail et des enfants : petits arbitrages et grands dilemmes*, Paris, Bayard, 2000, 197 p.
- Fanouillet (J.-C.), Madinier (C.), « L'extension des villes de 1936 à 1990 », *Insee Première*, 451, mai 1996.
- Faure (Alain) (dir.), *Les premiers banlieusards : aux origines des banlieues de Paris (1860-1940)*, Paris, Créaphis, 1991, 283 p.
- Febvre (Lucien), *Le problème de l'incroyance au XVI<sup>e</sup> siècle : la religion de Rabelais*, Paris, Albin Michel, 1988, 511 p.
- Ferrier (Jean-Paul), *Le contrat géographique ou l'habitation des territoires*, Lausanne, Payot, 1998.
- Fleuret (Sébastien) (dir.), *Espaces, qualité de vie et bien-être*, Angers, PUR, 2006, 322 p.
- Fottorino (Eric), *La France en friche*, Paris, Lieu Commun, 1989, 208 p..
- Fouchier (V.), « Maîtriser l'étalement urbain : une première évaluation des politiques menées dans quatre pays (Angleterre, Norvège, Pays-Bas, Hong-Kong) », *2001 Plus*, 49, s.d., 57 p.
- Fougerouse (Christian), *Le renouveau rural : dépendance ou autonomie ?*, Paris, L'Harmattan, 1996.
- Frémont (Armand), *La région, espace vécu*, Paris, Flammarion, 1976, rééd. 1999, 288 p.
- Frémont (Armand), *France. Géographie d'une société*, Paris, Flammarion, 1997, 352 p.
- Frémont (Armand) (et al.), *Géographie sociale*, Paris, Masson, 1984.
- Frémont (Armand), Gallais (Jean) (et al.), *Espaces vécus et civilisations*, Paris, Éd. CNRS, 1982, 106 p.
- Fribourg (Anne-Marie), « Les politiques du logement en Europe », *2001 Plus*, 44, février 1998, 59 p.
- Friedmann (Georges) (dir.), *Villes et campagnes : civilisation urbaine et civilisation rurale en France*, Paris, Armand Colin, 1953, 473 p.
- Fuhrer (Urs), Kaiser (Florian G.), *L'habiter multilocal. Aspects psychologiques de la mobilité des loisirs*, Paris, Éd. CNRS, 1997, 158 p.
- Futuribles, *Radioscopie de la France en mutation, 1950-2030*, Datar, 2004, s.n.
- George (Pierre) (dir.), *Dictionnaire de la géographie*, Paris, PUF, 1970.

- Ghorra-Gobin (Cynthia), « Les rythmes en milieu urbain et leurs représentations », *Temporalistes*, 32, mars 1996.
- Gillet (Alexandre), « Dérives atopiques », *EspacesTemps.net*, Textuel, 08.05.2006 <http://espacestems.net/document1975.html>
- Gobillon (Laurent), « Emploi, logement et mobilité résidentielle », *Économie et statistiques*, 349-350, 2001, pp. 77-98.
- Godelier (Maurice), *L'idéal et le matériel : Pensée, économies, sociétés*, Paris, Fayard, 1984, 348 p.
- Godelier (Maurice), « La part idéale du réel : essai sur l'idéologique », *L'Homme*, 3, 1978, pp. 155-188.
- Goethe (Johann Wolfgang von), *Les affinités électives*, Paris, Gallimard, rééd. 1997, 345 p.
- Gottman (Jean), *Mégalopolis, The urbanized northeastern seaboard of the United States*, Cambridge (Mas.), MIT Press, 1961, 812 p.
- Gouider (Nelly), « Les Français prennent de plus en plus goût aux voyages », *Insee Première*, 565, janvier 1998.
- Gourcy (Constance de), *L'autonomie dans la migration. Réflexion autour d'une énigme*, Paris, L'Harmattan, 2005, 347 p.
- Grafmeyer (Yves), Joseph (Isaac) (éd.), *L'École de Chicago*, Paris, Aubier, 1990, 377 p.
- Gravier (Jean-François), *Paris et le désert français en 1972*, Paris, Flammarion, 1972, 285 p.
- Grésillon (Lucile), *Sentir Paris : bien-être et valeur des lieux*, thèse de doctorat de géographie de l'Université Paris 1 Pantheon-Sorbonne sous la direction de Nicole Mathieu, 2005, 298 p.
- Groupe de réflexion sur l'approche biographique, *Biographies d'enquêtes, bilan de 14 collectes biographiques*, Paris, INED, 1999, 340 p.
- Guermond (Yves), Mathieu (Nicole), *La ville durable, du politique au scientifique*, Cemagref / INRA, 2005, 285 p.
- Guermond (Yves) (dir.), *Modélisations en géographie : déterminismes et complexités*, Paris, Hermès-Lavoisier, 2005, 389 p.
- Guermond (Yves), « Une contribution à l'utilisation de la modélisation en sciences sociales », *Natures Sciences Sociétés*, 13, pp. 181-183, 2005.

- Gumuchian (Hervé), *Représentations et Aménagement du Territoire*, Paris, Anthropos / Economica, 1991, 143 p.
- « Habiter la nature ? Le camping », *Ethnologie française*, 4, octobre-décembre 2004.
- « Habiter », *Alinéa*, 10, juin 1999, 155 p.
- Hall (Edward T.), *La dimension cachée*, Seuil, 1978, 254 p.
- Hatchuel (Georges), Croutte (Patricia), *Un aperçu des départs en week-end des Français*, Credoc, 2001, 146 p.
- Haumont (Nicole), *Les pavillonnaires*, Paris, CRU, 1975 (2<sup>e</sup> éd.), 247 p.
- Heidegger (Martin), *Essais et conférences*, Paris, Gallimard, 1992, 349 p.
- Herpin (Nicolas), Verger (Daniel), « Consommation : un lent bouleversement de 1979 à 1997 », *Économie et statistique*, 324-325, 1999-4/5.
- Hervier (Dominique), Férault (Marie-Agnès), *Le Faubourg Saint-Antoine. Un double visage*, Paris, Association Française pour le Patrimoine de l'Île-de-France, 1998, 195 p.
- Hervieu (Bertrand), *Les champs du futur*, Paris, Éd. François Bourin, 1993, 172 p.
- Hervieu (Bertrand), Viard (Jean), *Au bonheur des campagnes (et des provinces)*, Éd. de l'Aube, 1996, 156 p.
- Hirschhorn (Monique), Berthelot (Jean-Michel) (dir.), *Mobilités et ancrages : vers un nouveau mode de spatialisation ?*, Paris, L'Harmattan, 1996, 157 p.
- « Histoire de vie et vie sociale », *Cahiers Internationaux de Sociologie*, LXIX, 1980.
- Honeste-Fliti (Marie Luce), *Dire l'espace familial. Esquisse d'un imaginaire de la maison à travers ses formulations lexicales, littéraires et plastiques*, Saint-Étienne, Presse de l'Université de Saint-Étienne, 2000, 219 p.
- Hoyaux (André-Frédéric), « Les constructions des mondes de l'habitant : éclairage pragmatique et herméneutique », *Cybergeo revue européenne de géographie*, 232, janvier 2003, 23 p.
- Hoyaux (André-Frédéric), « Entre construction territoriale et constitution ontologique de l'habitant : introduction épistémologique aux apports de la phénoménologie au concept d'habiter », *Cybergeo revue européenne de géographie*, 216, 2002, 16 p.



- Hoyaux (André-Frédéric), *Habiter la ville et la montagne : essai de Géographie phénoménologique sur les relations des habitants au Lieu, à l'Espace et au Territoire (Exemple de Grenoble et Chambéry)*, Thèse de doctorat de géographie de l'Université Joseph Fourier Grenoble I, sous la direction de Bernard Debarbieux, Grenoble, 2000, 792 p.
- Hucy (Wandrille), *La nature dans la ville et les modes d'habiter l'espace urbain : expérimentation sur l'agglomération rouennaise*, Thèse de doctorat de géographie de l'Université de Rouen sous la direction de Nicole Mathieu et de Yves Guermond, 2002, 327 p.
- Husserl (Edmund), *La philosophie comme science rigoureuse*, Paris, PUF, 2003, 4e éd., 96 p.
- INSEE, *L'agriculture tendances et disparités*, Collection Synthèse, INSEE, mars 1997.
- Isnard (Hildebert), *Problématique de la géographie*, Paris, PUF, 1981,
- Jacquot (Alain), « De plus en plus de maisons individuelles », *Insee Première*, 885, février, 2003.
- Jaillet (Marie-Christine), « L'espace périurbain : un univers pour les classes moyennes », *Esprit*, 3-4, mars-avril 2004, pp. 40-62.
- Jaillet (Marie-Christine), *Les pavillonneurs, la production de la maison individuelle dans la région toulousaine*, Paris, Éd. CNRS, 1982, 313 p.
- Jaillet (Marie-Christine), *Lotissements et pratiques sociales, Saint-Orens-de-Gameville*, Toulouse, CIEU, 1979, 120 p.
- Jollivet (Marcel) (éd.), *Le développement durable, de l'utopie au concept. De nouveaux chantiers pour la recherche*, Paris, Elsevier / NSS, 2001, 288 p.
- Jollivet (Marcel) (dir.), *Vers un rural postindustriel : rural et environnement dans huit pays européens*, Paris, L'Harmattan, 1997, 371 p.
- Jollivet (Marcel) (dir.), *Les passeurs de frontières, Sciences de la nature, sciences de la société*, Paris, CNRS éditions, 1992, 589 p.
- Jollivet (Marcel), « Des campagnes paysannes au rural « vert » : naissance d'une ruralité post-industrielle », in Jollivet (Marcel), *Vers un rural post-industriel : rural et environnement dans huit pays européens*, Paris, L'Harmattan, 1997, 371 p., pp. 77-126.
- Jollivet (Marcel), Eizner (Nicole) (dir.), *L'Europe et ses campagnes*, Paris, Presses de Sciences Po, 1996.

- Jollivet (Marcel), Mathieu (Nicole), *Du rural à l'environnement, la question de la nature aujourd'hui*, Paris, L'Harmattan, 1989, 352 p.
- Jollivet (Marcel), Mendras (Henri) (dir.), *Les collectivités rurales françaises*, Armand Colin/CNRS, 1971-1974, 2 vol.
- Juan (Salvador), *Sociologie des genres de vie : morphologie culturelle et dynamique des positions sociales*, Paris, PUF, 1991, 281 p.
- Julien (Philippe), « Recensement de la population 1999, Poursuite d'une urbanisation très localisée », *INSEE Première*, 692, janv. 2000.
- Kaufmann (Jean-Claude), *L'entretien compréhensif*, Paris, Nathan, 1996, 128 p.
- Kaufmann (Vincent), « Mobilité et vie quotidienne : synthèse et questions de recherche », *2001 Plus*, 48, juin 1999, 57 p.
- Kaufmann (Vincent), Flamm (Michaël), *Famille, temps, mobilité : état de l'art et tour d'horizon des innovations*, CNAF/IVM, décembre 2002, 62 p.
- Kayser (Bernard) (éd.), « Mendras-Kayser. Société, ruralité, culture », *Géodoc : société, ruralité, culture*, 50, 2000, 73 p.
- Kayser (Bernard), *La renaissance rurale : sociologie des campagnes du monde occidental*, Paris, Armand Colin, 1989, 316 p.
- Kayser (Bernard), *Les sciences sociales face au monde rural, méthodes et moyens*, Toulouse, PUM, 1989, 144 p.
- Knafou (Rémy) (dir.), *La planète « nomade » : les mobilités géographiques d'aujourd'hui*, Paris, Belin, 1998, rééd. 2004, 247 p.
- La Mache (Denis), *Lieux communs : ethnologie de l'art d'habiter un grand ensemble HLM*, Thèse de doctorat en anthropologie sociale de l'E.H.E.S.S., sous la direction d'Emmanuel Terray, 2001, 404 p.
- Lannoy (Pierre), *Le village périphérique : un autre visage de la banlieue. Spatialisation du quotidien et représentations sociales*, Paris, L'Harmattan, 1996, 217 p.
- Larcher (Gérard) (dir.), *L'avenir des espaces périurbains*, Rapport d'information 292, 1998-1999, Commission des Affaires économiques et du Plan, Sénat, s.n.
- Larcher (Gérard) (dir.), *La gestion des espaces périurbains*, Rapport d'information 415, 1997-1998, Commission des Affaires économiques et du Plan, Sénat, s.n.
- Lassure (Christian), « L'architecture vernaculaire de la France », *L'architecture vernaculaire*, n°17, 1993.

- « La ville à trois vitesses : gentrification, relégation, périurbanisation », *Esprit*, mars-avril 2004, 345 p.
- *La ville étalée en perspectives*, Colloque, Toulouse 24-26 janvier 2002.
- Lazzarotti (Olivier), « Le paysage, une fixation ? », *Cahier de Géographie du Québec*, 129, décembre 2002, pp ; 299-322.
- Le Breton (Éric), *Les épreuves de la dispersion, Recherche exploratoire sur les expériences individuelles de la société dispersée*, PREDIT 2002-2006, Groupe « Mobilités, territoires et développement durable », Rapport final, juin 2004, 168 p.
- Le Jeannic (Thomas) et Pigué (Virginie), *Les campagnes et leurs villes*, Paris, INSEE, INSEE-INRA, 1998.
- Le Jeannic (Thomas), « Radiographie d'un fait de société : la périurbanisation », *Insee Première*, 535, juin 1997.
- Le Lannou (Maurice), *Le déménagement du territoire, rêveries d'un géographe*, Paris, Seuil, 1967, 249 p.
- Lefebvre (Henri), *Critique de la vie quotidienne*, Paris, l'Arche, 2 tomes, 1958, 268 p. et 1962, 360 p.
- Lefebvre (Henri), *Du rural à l'urbain*, Paris, Anthropos, 2001(rééd.), 299 p.
- Lefebvre (Henri), *Le Droit à la ville*, Anthropos, 1968.
- Lelièvre (Éva), Lévy-Vroelant (Claire) (dir.), *La ville en mouvement : habitat et habitants*, Paris, L'Harmattan, 1992, 357 p.
- *Le logement et l'habitat comme objets de recherche, Actes de la Journée d'étude Jeunes chercheurs 20 mai 2005*, GIS Socio-économie de l'habitat / CRETEIL.
- *Les Périphéries urbaines : quelles sociétés ? quels espaces ? quels dynamismes ?*, Actes du Colloque d'Angers du 6 et 7 décembre 1984, Caen, Centre de publications de l'Université, 1985, 270 p.
- Lévy (Jacques), « 'Lieu' 3. », *EspacesTemps.net*, Il paraît, 19.03.2003, <http://espacestemp.net/document414.html>
- Lévy (Jacques), « Osez le désert. Des pays sans paysans », *Sciences Humaines*, hors-série 4, février.-mars 1994.
- Lévy (Jacques), Lussault (Michel) (dir.), *Logiques de l'espace, esprit des lieux. Géographie à Cerisy*, Paris, Belin, 2000, 351 p.
- Lévy (Jean-Pierre), Dureau (François) (dir.), *L'accès à la ville : les mobilités spatiales en questions*, Paris, L'Harmattan, 2002, 411 p.

- Longuépée (Jérôme), « Analyse économique des aménités. Une application au domaine des risques naturels », s.n., s.l., 23 p.
- Luginbühl (Yves), *La demande sociale de paysage*, rapport pour le Conseil national du paysage, 2001.
- Lynch (Kevin) *L'image de la cité*, Paris, Dunod, 1994, 221 p.
- Mabileau (Albert) (dir), *À la recherche du « local »*, Paris, L'Harmattan, 1993, 232 p.
- Madoré (François), « Dynamiques économiques et résidentielles des aires urbaines : analyse des modes de vie périurbains », *The Third Congress on Proximity*, « *New Growth and Territories*, colloque, Paris, 13 et 14 décembre 2001, 19 p.
- Mangin (David), *La ville franchisée. Formes et structures de la ville contemporaine*, Paris, Éd. De la Villette, 2004, 397 p.
- Maresca (Bruno), « Les villes de 100 000 à 200 000 habitants peuvent devenir les plus attractives », *Consommation et modes de vie*, CREDOC, 131, novembre-décembre 1998.
- Martin-Houssart (Géraldine), Rizk (Cyril), « Mesurer la qualité de vie dans les grandes agglomérations », *Insee Première*, 868, octobre 2002.
- Mathieu (Nicole), Morel-Brochet (Annabelle), Blanc (Nathalie), Gajewski (Philippe), Grésillon (Lucile), Hebert (Florent), Hucy (Wandrille), Raymond (Richard), « Habiter le dedans et le dehors : la maison ou l'Éden rêvé et recréé », *Revue Strates*, 11, 2004, pp. 267-286.
- Mathieu (Nicole), Hucy (Wandrille), Laligant (Sophie), Morel-Brochet (Annabelle), Raymond (Richard), *Rural-urban context in France : Vexin Français and Pays de Caux*, Building new relationships in rural areas under urban pressure, Ladyss, 2003, 69 p.
- Mathieu (Nicole), Morel-Brochet (Annabelle), « Essai sur l'habiter, le rural à l'épreuve de la mobilité », in *Actes du colloque Dynamique rurale, environnement et stratégies spatiales* du 13-14 septembre 2001, CNRS/Université de Montpellier, Montpellier, 2001, 564 p., pp. 459-466.
- Mathieu (Nicole), « Des représentations et pratiques de la nature aux cultures de la nature chez les citoyens : question générale et étude de cas », *Bulletin de l'Association des Géographes Français*, 2000, 2, pp.162-174.

- Mathieu (Nicole), Robert (Michel), « Pourquoi un observatoire des rapports urbain / rural ? », *Lettre de l'Observatoire des rapports entre rural et urbain*, 1, décembre 1998.
- Mathieu (Nicole), « Interdisciplinarité interne, interdisciplinarité externe : quel intérêt heuristique pour la géographie », *www.cyberato.org*, 1997.
- Mathieu (Nicole) (dir.), *L'emploi rural, une vitalité cachée*, Paris, L'Harmattan, 1995.
- Mathieu (Nicole), « La notion de rural et les rapports villes/campagnes en France. Les années quatre-vingt-dix », *Économie rurale*, 247, 1998.
- Mathieu (Nicole), « La notion de rural et les rapports villes/campagnes en France. Des années cinquante aux années quatre-vingt », *Économie rurale*, 197, 1990.
- Mathieu (Nicole), « Questions sur les types d'espaces ruraux », *L'espace géographique*, n° 2, 1982.
- Mathieu (Nicole), « Propos critiques sur l'urbanisation des campagnes », *Espaces et sociétés*, 12, mars-avril 1974, p. 71-89.
- May (Nicole), Veltz (Pierre), Landrieu (Josée), Spector (Thérèse) (dir.), *La ville éclatée*, Paris, l'Aube, 1998, 350 p.
- Mendras (Henri), *La fin des paysans ; changement et innovation dans les sociétés rurales françaises*, Arles, Actes Sud, éd. 1967, rééd. 1996.
- Mendras (Henri), avec collab. Duboys Fresney (Laurence), *La Seconde Révolution française, 1965-1984*, Paris, Gallimard, 1988, 329 p.
- Mendras (Henri), *Les sociétés paysannes*, Paris, Gallimard, 1976 rééd.1995, 368 p.
- Mer (Rémi), *Le paradoxe paysan : essai sur la communication entre l'agriculture et la société*, Paris, L'Harmattan, 1999, 236 p.
- Messonnier (Joël), *Provinciliens : les voyageurs du quotidien, entre capitale et province*, Paris, L'Harmattan, 2001, 317 p.
- Moles (Abraham), Rohmer (Elizabeth) et Schwach (Victor) (éd.), *Psychosociologie de l'espace*, Paris, L'Harmattan, 1998, 158 p.
- Monnet (Jean), « La symbolique des lieux : pour une géographie des relations entre espace, pouvoir et identité », *Cybergeo, revue européenne de géographie*, 56, 1998.
- Monnet (Jérôme), « Les dimensions symboliques de la centralité », *Cahiers de Géographie du Québec*, 123, décembre 2000, pp. 399-418.

- Morel-Brochet (Annabelle), « Territorialités et quotidiens : les modes d’habiter à l’heure des mobilités », in *Les territoires du quotidien, Revue Strates*, 2007 (à paraître).
- Morel-Brochet (Annabelle), compte rendu du colloque : « Peut-on prétendre à des espaces de qualité et de bien-être ? », Angers, 23-24 septembre 2004, *Natures Sciences Sociétés*, 13, 2005, pp. 332-334.
- Morel-Brochet (Annabelle), Grésillon (Lucile), Compte rendu de colloque : « Ville-nature : quelle réalité ? Quel projet », Grenoble, 5-6 février 2004, *Natures Sciences Sociétés*, 13, 2005, pp. 211-213.
- Morel-Brochet (Annabelle), Blanc (Nathalie), compte rendu de lecture : H. Raymond, N. Haumont *et al.*, *L’habitat pavillonnaire...* (4 ouvrages), Paris, L’Harmattan, *Natures Sciences Sociétés*, 10, 2004.
- Morel-Brochet (Annabelle), *Présence et avenir du professionnel libéral en milieu rural*, Délégation aux entreprises commerciales, artisanales et commerciales, Segesa, 2003, 2 tomes, 191 p.
- Morel-Brochet (Annabelle), *Les migrations européennes dans les campagnes françaises : survey bibliographique*, Groupe de prospective « Espaces naturels et ruraux et société urbanisée », Paris, Datar, Segesa, 2001, 34 p.
- Morel-Brochet (Annabelle), « Panorama du monde ouvrier en milieu rural », *Agir en Rural*, n°47, octobre 2001, pp. 8-9.
- Morel-Brochet (Annabelle), *Entre lien social et territoire, construction d’une nouvelle ruralité. Approche à travers deux « pays » de l’Ouest*, mémoire de DEA sous la direction de Jean-Paul Deléage, Université Paris 1 Pantheon-Sorbonne, 2000, 117 p.
- Morel-Brochet (Annabelle), *L’agriculture durable en question. Étude du Haut-Anjou segréen*, maîtrise de géographie sous la direction de Jean-Pierre Fruit, Université Paris 1, 1999, 130 p.
- Mormont (Marc), « Que font-ils de rural ? », intervention au colloque « Ruralidades y sociedades », Madrid, 22-23 octobre 1998.
- Moser (Gabriel), Weiss (Karine), *Espaces de vie. Aspects de la relation homme-environnement*, Paris, Armand Colin, 2003, 396 p.
- Norberg-Schulz (Christian), *Genius Loci*, 1979, trad. franç., Madarga, Liège, 1985.
- Observatoire du Changement Social, *L’esprit des lieux : localités et changement social en France*, Paris, Éd. CNRS, 1986, 352 p.

- Orfeuil (Jean-Pierre), « Mobilité, transformation des espaces, échelles spatiales », [http://www.cnrs.fr/SHS/actions/themes\\_prospective/prospectiveettransformationsespaces.rtf](http://www.cnrs.fr/SHS/actions/themes_prospective/prospectiveettransformationsespaces.rtf).
- Orfeuil (Jean-Pierre), Massot (Marie-Hélène), « Penser les mobilités de demain. Essai de clairvoyance prospective », in dossier « Les futurs en interrogation », *Le Banquet Revue du Centre d'Études et de réflexion sur l'action politique*, IEP de Paris, 22 septembre 2005.
- Orfeuil (Jean-Pierre), *La mobilité et sa dynamique sur longue période, du moyen âge à la société hypermoderne*, IUP/Paris XII, CRETEIL, septembre 2004.
- Orfeuil (Jean-Pierre), *Je suis l'automobile*, Paris, l'Aube, 1994, 95 p.
- Ortar (Nathalie), *Maisons, raisons, passions : la résidence secondaire à Chavannes-sur-Suran et Saint-Martin d'Entraunes*, Thèse de doctorat d'ethnologie de l'Université Paris X, sous la direction de Martine Segalen, 1998, 484 p.
- Paquot (Thierry), *Des corps urbains : sensibilités entre béton et bitume*, Autrement, 2006, 164 p.
- Paquot (Thierry), *Demeures terrestres : enquête vagabonde sur l'habiter*, Paris, Éd. de l'imprimeur, 2005, 188 p.
- Paquot (Thierry), Lussault (Michel), Body-Gendrot (Sophie), *La ville et l'urbain, l'état des savoirs*, Paris, La Découverte, 2000, 441 p.
- Paquot (Thierry), « Habitat et "habiter" », éditorial, *Urbanisme*, 298, janvier-février 1998.
- Paul-Lévy (Françoise), Segaud (Marion), *Anthropologie de l'espace*, 1983, 345 p.
- Perec (Georges), *Espèces d'espaces*, Paris, Galilée, 1974 rééd. augm. 2000, 185 p.
- Perrier-Cornet (Philippe) (dir.), *Repenser les campagnes*, Paris, l'Aube-Datar, 2002, 280 p.
- Perrier-Cornet (Philippe) (dir.), *À qui appartient l'espace rural ? Enjeux publics et politiques*, Paris, l'Aube / Datar, 2002, 141 p.
- Pezeu-Massabuau (Jacques), *Du confort au bien-être. La dimension intérieure*, Paris, L'Harmattan, 2002, 351 p.
- Picheral (Henri), « Espace et qualité de vie, une géographie du bien-être », dossier « Qualité de vie : santé, écologie, environnement », *Revue Prévenir*, 33, 1997, pp. 27-32.

- Pihet (Christian), *Populations âgées et milieux géographiques dans deux régions atlantiques les pays de la Loire et la Nouvelle Angleterre*, Université d'Angers, 1998, 2 vol. : 483-184 p.
- Pihet (Christian), *L'Ouest de la région d'Angers : étude géographique d'une croissance urbaine*, thèse de 3e cycle en géographie, Université d'Angers, 1988, 575 p.
- Pinchemel (Philippe), Pinchemel (Geneviève), *La face de la Terre, Éléments de géographie*, Paris, Armand Colin, rééd. 1995, 517 p.
- Pinson (Daniel), Thomann (Sandra), *La maison en ses territoires. De la villa à la ville diffuse*, Paris, L'Harmattan, 2003, 191 p.
- Pinson (Daniel), *Du logement pour tous aux maisons en tous genres*, Paris, Ministère de l'Équipement et du logement, 1988, 207 p.
- Pitte (Jean-Robert), *Géographie culturelle. Histoire du paysage, gastronomie française, le vin et le divin, paysages à voir, à manger et à boire*, Paris, Fayard, 2006, 1077 p.
- Poirier (Jean), Clapier-Valladon (Simone), Raybaut (Paul), *Les récits de vie. Théorie et pratique*, Paris, PUF, 1996, 240 p.
- Radkowsky (Georges-Hubert de), *Anthropologie de l'habiter, vers le nomadisme*, Paris, PUF, 2002, 166 p.
- Ramos (Elsa), *L'invention des origines, sociologie de l'ancrage identitaire*, Paris, Armand Colin, 2006, 221 p.
- Rapoport (Amos), *Pour une anthropologie de la maison*, Paris, Dunod, 1983, 207 p.
- Rautenberg (Michel), « Déménagement et culture domestique », *Terrain*, 12, avril 1989, pp. 54-66.
- Raymond (Henri), Haumont (Nicole), Dezès (Marie-Geneviève), Haumont (Antoine), *L'habitat pavillonnaire*, Paris, L'Harmattan, 2002, 114 p.
- Raymond (Henri) *Paroles d'habitants. Une méthode d'analyse*, Paris, L'Harmattan, 2001, 123 p.
- *Réflexions sur l'espace rural français : approches, définitions, aménagement*, Paris, Université de Paris 1 et ENS de Fontenay-aux-Roses, septembre 1975.
- Remy (Jean), Voyé (Liliane), *La ville : vers une nouvelle définition ?*, Paris, L'Harmattan, 2002, 173 p.
- Remy (Jean), Voyé (Liliane), *La ville et l'urbanisation*, Gembloux, Duculot, 1974, 252 p.



- Renahy (Nicolas), *Les gars du coin : enquête sur une jeunesse rurale*, Paris, La Découverte, 2005, 284 p.
- Robert (Michel), Chambron (Nicole) (collab.), « Localité et changement social : le petit bout de la lorgnette ? », *Lettre de l'Observatoire des rapports entre rural et urbain*, 3, janvier 2001.
- Robic (Marie-Claire) (dir.), *Du milieu à l'environnement : pratiques et représentations du rapport homme-nature depuis la Renaissance*, Paris, Economica, 1992, 343 p.
- Rocher (Guy), *Le changement social*, 3, Paris, HMH, 1970, 318 p.
- Roncayolo (Marcel), Lévy (Jacques), Paquot (Thierry), Mongin (Olivier), Cardinali (Philippe), *De la ville et du citoyen*, Marseille, 2003, 127 p.
- Roncayolo (Marcel), Paquot (Thierry) (dir.), *Villes et civilisations urbaines, XVIII<sup>e</sup> - XX<sup>e</sup> siècles*, Paris, Larousse, 1992, 687 p.
- Rosental (Paul-André), *Les sentiers invisibles. Espace, familles et migrations dans la France du 19<sup>e</sup> siècle*, Paris, Éd. de l'EHESS, 1999, 255 p.
- Rougé (Lionel), *Accession à la propriété et modes de vie en maison individuelle des familles modestes installées en périurbain lointain. Les « captifs » du périurbain ?*, thèse de doctorat sous la direction conjointe de Marie-Christine Jaillet et Jean-Paul Laborie, Université de Toulouse II Le Mirail, 2005, 381 p.
- Rouquette (Céline) et Taché (Catherine), « Les vacances des Français, Résultats de l'enquête Vacances 1999 », *Insee Résultats : Société*, 4, mai 2002.
- Roussel (Véronique), Mamdy (Jean-François), « Nouveaux venus et organisation des territoires », *Économie rurale*, 257, mai-juin 2000.
- Rudolf (Florence), *L'environnement, une construction sociale : pratique et discours sur l'environnement en Allemagne et en France*, Strasbourg, PUS, 1998, 184 p.
- Salomon Cavin (Joëlle), *Représentations anti-urbaines et aménagement du territoire en Suisse : la ville : perpétuelle mal aimée ?*, Lausanne, EPFL, 2003, 257 p.
- « Sauvage et domestique », *Études rurales*, 129-130, janvier-juin 1993, 227 p.
- Schütz (Alfred), *On phenomenology and social relations*, Chicago-Londres, The University of Chicago Press, 1970, rééd. 1994, 327 p.
- Segaud (Marion), Brun (Jacques), Driant (Jean-Claude), *Dictionnaire de l'habitat et du logement*, Armand Colin, 2002, 451 p.

- Segaud (Marion), Bonvalet (Catherine), Brun (Jacques) (dir.), *Logement et habitat, l'état des savoirs*, Paris, La Découverte, 1998, 411 p.
- *Séminaire Modes d'habiter animé par Nathalie Ortar et Annabelle Morel-Brochet, Laboratoire Ladyss, 2004-2006*, (actes à paraître).
- Sencébé (Yannick), *Les lieux et les temps de l'appartenance, Mobilités et territoire : une analyse sociologique du pays Diois*, Thèse de doctorat de sociologie de l'université Lumière Lyon II, sous la direction de Bernard Ganne, 2001, 541 p.
- Simmel (Georges), *Sociologie et épistémologie*, Paris, PUF, 1981, 238 p.
- Singly (François de), *L'enquête et ses méthodes : le questionnaire*, Paris, Nathan, 1992.
- Sorre (Maximilien), « L'organisme humain et le milieu géographique. Introduction à l'étude de leurs rapports », *Bulletin de la Société de géographie de Lille*, tome 70, pp. 108-122.
- Sorre (Maximilien), « La notion de genre de vie et sa valeur actuelle (deuxième article) », *Annales de géographie*, n°307, LVII<sup>e</sup> année, juillet-septembre 1948, pp. 193-204.
- Sorre (Maximilien), « La notion de genre de vie et sa valeur actuelle (premier article) », *Annales de géographie*, n°306, LVII<sup>e</sup> année, avril-juin 1948, pp. 97-108.
- Soudière (Martin de la), *Au bonheur des saisons, voyage au pays de la météo*, Paris, Grasset, 1999, 379 p.
- Soudière (Martin de la), *L'hiver. À la recherche d'une morte-saison*, Lyon, La Manufacture, 1987, 267 p.
- Stock (Mathis), « L'hypothèse de l'habiter poly-topique : pratiquer les lieux géographiques dans les sociétés à individus mobiles », *EspacesTemps.net*, Textuel, 26.02.2006, <http://espacestemp.net/document1853.html>
- Stock (Mathis), « Les sociétés à individus mobiles : vers un nouveau mode d'habiter ? », *EspacesTemps.net*, Textuel, 25.05.2005, <http://espacestemp.net/document1353.html>
- Stock (Mathis), « L'habiter comme pratique des lieux géographiques », *EspacesTemps.net*, Textuel, 18.12.2004, <http://espacestemp.net/document1138.html>
- *Stratégies résidentielles. Actes du Séminaire organisé par Catherine Bonvalet et Anne-Marie Fribourg (Paris 1988)*, Paris, INED, 1990, 459 p.

- Thomas (Rachel), « Quand le pas fait corps et sens avec l'espace, aspects sensibles et expressifs de la marche en ville », *Cybergeo revue européenne de géographie*, 261, 10 mars 2004.
- Tuan (Yi-Fu), *Espace et lieu : la perspective de l'expérience*, trad. C. Perez, Gollion, Infolio, 2006, 219 p.
- « Urbanité, ruralité », *Poïesis, architecture, arts, sciences et philosophie*, 6, 1998.
- Viard (Jean) (dir.), Potier (Françoise), Urbain (Jean-Didier), *La France des temps libres et des vacances*, Paris, l'Aube / Datar, 2002, 226 p.
- Viard (Jean) (dir.), *Réinventer les vacances. La nouvelle galaxie du tourisme*, Paris, La Documentation Française, 1998, 335 p.
- Viard (Jean), *La société d'archipel ou les territoires du village global*, Paris, l'Aube, 1994, 126 p.
- « Villes, Cities, Ciudades », *Le courrier du CNRS*, 82, 1996, pp. 105-107.
- Wiel (Marc), *La transition urbaine ou le passage de la ville pédestre à la ville motorisée*, Liège, Mardaga, 1999, 149 p.
- Younès (Chris), « Jardin de vie et de rêve », *Urbanisme*, 343, juillet-août 2005.
- Younès (Chris) (dir.), *Ville contre-nature : philosophie et architecture*, Paris, La Découverte, 1999, 281 p.
- Znaniecki (Florian), Thomas (William) (collab.), *Le paysan polonais en Europe et en Amérique : récit de vie d'un migrant, Chicago, 1919*, Paris, Armand Colin, 2005, 446 p.

---

**UNIVERSITÉ PARIS 1 PANTHÉON-SORBONNE**

ÉCOLE DOCTORALE DE GÉOGRAPHIE DE PARIS

Année universitaire 2005-2006

---

**Ville et campagne à l'épreuve des modes d'habiter**  
**Approche biographique des logiques habitantes**

**THÈSE**

Pour obtenir le grade de docteur de l'Université Paris 1 en géographie  
présentée et soutenue publiquement par

**Annabelle MOREL-BROCHET**

Le 17 novembre 2006

(Tome 2/2)

Directeur de thèse : Nicole Mathieu

**JURY**

Madame Martine BERGER, professeur à l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne.

Monsieur Yves GUERMOND, professeur émérite à l'Université de Rouen (rapporteur).

Madame Marie-Christine JAILLET, directeur de recherche au CNRS (rapporteur).

Madame Nicole MATHIEU, directeur de recherche émérite au CNRS.

Monsieur Christian PIHET, professeur à l'Université d'Angers.

---

---

**UNIVERSITÉ PARIS 1 PANTHÉON-SORBONNE**

ÉCOLE DOCTORALE DE GÉOGRAPHIE DE PARIS

Année universitaire 2005-2006

---

**Ville et campagne à l'épreuve des modes d'habiter**  
**Approche biographique des logiques habitantes**

**THÈSE**

Pour obtenir le grade de docteur de l'Université Paris 1 en géographie  
présentée et soutenue publiquement par

**Annabelle MOREL-BROCHET**

Le 17 novembre 2006

(Tome 2/2)

Directeur de thèse : Nicole Mathieu

**JURY**

Madame Martine BERGER, professeur à l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne.

Monsieur Yves GUERMOND, professeur émérite à l'Université de Rouen (rapporteur).

Madame Marie-Christine JAILLET, directeur de recherche au CNRS (rapporteur).

Madame Nicole MATHIEU, directeur de recherche émérite au CNRS.

Monsieur Christian PIHET, professeur à l'Université d'Angers.

---

# **Annexes**

# Annexe 1

## Profils sociodémographiques des 69 enquêtés

N° Enq.	Nom de l'enquêté	Sites	Profession*	Age	Situation de famille	Lieu naissance
1	Linh	Paris	Femme de ménage / Patron de café	52	CM**	Laos
2	Florence	Paris	Relations publiques théâtre	45	CNM**	Neuilly-sur-Seine 92
3	Sébastien	Paris	Étudiant	25	SC	Ris-Orangis 91
4	Marc	Paris	Architecte / Créateur artistique	45	CNM**	Ivry-sur-Seine 94
5	Jean	Paris	Ébéniste	58	CVM**	Paris
6	Chantal	Combs	Expert-comptable	54	SD*	Romilly-sur-Seine 10
7	Alexandre	Paris	Étudiant	26	SC	Épinay-s-Sénart 91
8	Simone	Prévière	Employée de bureau (retrait)	69	SD*	Calvados 14
9	Thérèse	Pouancé	Commerçant Fruits & légumes (retrait)	81	CM*	Pouancé 49
10	Armand	Pouancé	Commerçant Fruits & légumes (retrait)	79	CM*	Paris
11	Françoise	Grugé	Compta / Au foyer	49	CM*	Saumur 49
12	Jean-Marie	Pouancé	Driver / Educ tech spéc	54	SD**	Saint-Lézin 49
13	Denise	Grugé	Agricultrice (retrait)	80	CM*	Vergonnes 49
14	Hervé	Pouancé	Pharmacien	45	CD**	Martignes 13
15	Lydie	Angers	Auxiliaire municipale de puériculture	47	SC	Angers 49
16	Peter	Grugé	Cadre industrie (retrait)	73	SV*	Ossendrecht (Holl)
17	Brigitte	Prévière	Agricultrice	46	CM**	Ferme Poitiers 86
18	Alain	Prévière	Agriculteur	49	CM**	La Prévière 49

19	Jane	Grugé	Gestion bancaire bilingue (chômeuse)	27	CM**	Witworth, GB
20	Bernard	Grez N	Agent de maîtr fct territ	47	CM**	Grez-N 49
21	Odile	Grez N	Secrétaire rédactrice	47	CM**	Angers 49
22	Monique	Angers	Au foyer	52	CM*	Nancy / Longwy 54
23	Patrice	Angers	Ouvrier divers / Agent techn fct territ	41	CM	Angers 49
24	Béatrice	Angers	Assist territ maternelle	40	CM	Pougnier 16
25	Irène	Angers	Ouvr / Ménag / Techn labo univ (retrait)	67	SV*	Angers 49
26	Jean-Pierre	Combs	Dir commercial	57	SD**	Dijon 21
27	Pierre	Prévière	Cadre industrie	47	CM**	Senonnes 49
28	Mauricette	Membrolle	Artis Commerc / Secrét. mairie(retrait)	79	SV	La Membrolle 49
29	Francine	Prévière	Dir com Prisu / Agricultrice	58	CM*	La Prévière 49
30	Janine	Angers	Ouvrière (retrait)	67	SV*	Angers 49
31	Sabine	Prévière	Bergère / Instit	40	CM**	St-Michel & Chanv.49
32	Anne-Marie	Prévière	Chef cuisinier collectivité	35	CM**	Pouancé 49
33	Edith	Angers	Ouvrière / compta(retrait)	70	SC	Les Aubiers 79
34	Sylvie	Membrolle	Employée en assurance	34	CM**	St Martin le Pin 24
35	Isabelle	Grez N	Agricultrice	36	CM**	Gené
36	William	Grez N	Responsable qualité industrie	42	CM**	Villag in Sixe, GB
37	Gregory	Prévière	Projeteur mécanique	30	CNM	Pouancé 49
38	Christiane	Membrolle	Auxiliaire municipale de puériculture	52	CM**	Angers 49
39	Jacques	Angers	Artisan moteur électrique (retrait)	66	CM*	Angers 49
40	Gérard	Angers	Technic électric radio Bull(retrait)	64	CM*	Chapelle-St-Florent
41	René	Membrolle	Employé de banque(retrait)	57	CM*	Pruillé 72
42	Allan	Angers	Employé de bureau fct publique	44	CM**	Angers 49
43	Mélanie	Angers	Agent maîtrise Ress Hum	35	SC	Grugé l'Hopital 49
44	Christophe	Grugé	Ouvrier d'usine	29	CM**	Nyoseau 49
45	Sandrine	Grugé	Ouvrière d'usine	25	CM**	Truyes 37
46	Nicole	Angers	Rhumatologue	50	CM*	Rivesaltes 66
47	Céline	Grez N	Préparatrice pharm clinik	25	CNM	La Pouëze 49
48	Margueritte	Angers	Instit (retrait)	67	SV*	Le Pecq 78
49	Marie-Claude	Grez N	Enseignante	41	CM**	Pouancé 49
50	Régis	Grez N	Cantonnier	34	CM**	St-Léger-des-Bois 49
51	Caroline	Grez N	Assistante maternelle	34	CM**	Trélazé 49
52	Guy	Angers	Ingénieur auto / Gérant de société	57	SC*	Couches-les-M. 71
53	Nicolas	Angers	Apprenti pâtissier	20	SC	Château-Gontier 53
54	Pascal	Membrolle	Ouvrier d'usine	46	CM**	Angers 49



55	Patricia	Membrolle	Employée de bureau	48	CM**	La Meignanne 49
56	Véronique	Pouancé	Institutrice	40	CM**	Pouancé 49
57	Serge	Grugé	Employé restauration / Patron café	52	SC	Noyan-la-G. 49
58	Suzanne	Pouancé	Agricultrice / Femme de ménage	58	CM*	Soudan 49
59	Frédéric	Membrolle	Employé hôtellerie / Patron café	36	CD**	Angers (Belle-Beille)
60	Didier	Paris	Dir com banque	40	SV	Toulon 83
61	Patrick	Combs	Conduct travaux	59	CM*	L'Aigle 61
62	Christian	Combs	Opticien	43	CM**	Wissenbourg 67
63	Lucette	Combs	Femme de ménage	56	CM*	Laon (02)
64	Jean-Paul	Paris	Architecte d'intérieur	62	CM*	Nice 06
65	Élisabeth	Paris	Consultante ressources humaines	53	SD*	Baden-Baden (All)
66	Nathalie	Paris	Encadreuse doreuse	30	SD**	Paris
67	Viviane	Combs	Secrétaire / Chargé de com. hôpital	40	CM**	Sfax (Tunisie)
68	Michèle	Combs	Employée de banque / assist matern	52	CM**	Ivry-sur-Seine 94
69	Yves	Combs	Prof IUT Paris 12	53	SD**	Sfax (Tunisie)

#### Situation de famille

CM : Personnes vivant en couple, mariées  
 SV : Personnes vivant seules, veuves  
 CVM : Personnes vivant en couple, veuves puis remariées  
 SD : Personnes vivant seules, divorcées  
 CD : Personnes vivant en couple, divorcées et non remariées  
 SC : Personnes vivant seules, célibataires  
 CNM : Personnes vivant en couple, non mariées

\* : Personnes ayant un ou plusieurs enfants qui ne sont plus à leur charge  
 \*\* : Personnes ayant un ou plusieurs enfants dont un au moins est encore leur charge

Remarque Les enquêtés pouvant avoir exercé plusieurs professions au cours de leur vie, celles-ci sont le cas échéant indiquées chronologiquement grâce au séparateur [ / ].

# Annexe 2

## Guide d'entretien

- Peut-être pourriez-vous commencer par vous présenter, dans un premier temps.
- Pourriez-vous me parler en détail de tous les endroits dans lesquels vous avez vécu ? ... essayer de me les décrire aussi précisément que possible ? Me raconter comment vous vous y sentiez ? Ce qu'ils représentaient pour vous ? Les souvenirs que vous en avez ? Les circonstances dans lesquelles vous vous y êtes installé(e) et les raisons pour lesquelles vous en êtes parti(e) ?
  
- Parmi tous ces logements, ces quartiers ou régions que vous avez cités, quels sont ceux qui vous ont le plus marqué (en bien ou en mal), ceux qui ont compté le plus pour vous, auxquels vous êtes attachés ?
- Est-ce qu'il y a parmi les différents endroits où vous avez pu vivre certains que vous regrettez ?
- Avez-vous choisi les lieux dans lesquels vous avez habité ? Raison du choix.
  
- Si vous aviez à dire aujourd'hui ce qui vous caractérise d'abord, parmi les caractéristiques suivantes, quelle est celle que vous mettriez en avant en premier ?
  - o Votre quartier ou votre commune de résidence
  - o Votre métier actuel
  - o Votre province d'origine

- Votre formation professionnelle ou votre diplôme
- Le nom de l'entreprise dans laquelle vous travaillez
- Quelle est celle que vous citeriez en dernier, celle qui définit le moins bien ?
- Êtes-vous attaché à cette région ? Parcours géographique et explication du contexte

### **Logement actuel**

- Êtes-vous propriétaire ou locataire ?
- Depuis quand habitez-vous ici ? Comment êtes-vous arrivé ici ?
- Avez-vous fait des travaux lorsque vous avez emménagé ? Les avez-vous fait faire ou bien les avez-vous fait vous-même ?
- Estimez-vous avoir choisi l'endroit où vous habiter ? Pourquoi ?
- Personnellement, quels sont les éléments les plus indispensables à un cadre de vie agréable ? Pourquoi ?
- Avez-vous toujours vécu en appartement / en maison ?
- Perspectives de changement (notamment retraite) et projection et description du lieu idéal.

### **L'environnement actuel (quartier / ville...)**

- Pouvez-vous me parler du ou des endroits dans lesquels vous vous sentez chez vous ? Pourquoi ?
- Citez-moi ce qui vous plaît et vous déplaît concernant votre logement ?
- Citez-moi ce qui vous plaît et vous déplaît concernant le quartier
- Et les voisins ? Comment vous entendez-vous avec eux ? Les voyez-vous souvent ? À quelle occasion ?
- Si je vous demande de quel quartier vous êtes, que me répondez-vous ?
- Où s'arrête, à vos yeux votre quartier ?

- Vous promenez-vous souvent ? Dans votre quartier ? Où, plus particulièrement ?
- Évolution quartier / commune
- Quels sont les endroits de votre quartier / commune où vous allez le plus souvent ? (École et activités des enfants ; courses-marché ; travail...)
- Y a-t-il des endroit du quartier / commune que vous ne fréquentez pas ? Pourquoi ? (Trajectoires des parcours quotidiens)
- Quels autres quartiers / communes fréquentez-vous le plus souvent ? Pourquoi ?
- Y a-t-il un autre quartier / commune où vous préféreriez habiter ? Quel quartier / commune aimez-vous le moins ?

### **Mobilités et pratiques multilocales**

- Où travaillez-vous ? Pouvez-vous me le décrire ? Vous y sentez-vous bien ?
- Dans quelle mesure votre travail est-il important pour vous ?
- Quels loisirs pratiquez-vous ?
- Faites-vous partie d'une association ou d'un groupe quelconque ?
- Sortez-vous souvent ? Où et à quelle occasion ?
- Recevez-vous souvent des gens chez vous ?
- Envisagez-vous ou souhaiteriez-vous dans l'absolu déménager ? Pour vous installer où ? Dans une maison ou un appartement ? En ville ou à la campagne ?
- Lorsque vous étiez enfant, où passiez-vous souvent vos vacances ?
- Et aujourd'hui... vos week-ends ? ... vos vacances ?
- Est-ce que vous circulez souvent en dehors :
  - o de votre commune
  - o de votre département
  - o de votre région
  - o de la France

- Si c'était à refaire et si cela vous était possible, où iriez-vous habiter de préférence :
  - o Vous ne changeriez pas
  - o À la campagne, près d'une ville
  - o Dans une ville plus importante que celle dans laquelle vous habitez
  - o Dans une ville moins importante
  - o Dans un village
  - o Dans un endroit isolé
  - o À Paris
  - o En banlieue
  
- En dehors de la région où vous habitez, y a-t-il une région par laquelle vous vous sentez attiré ? Pourquoi ?
- Si on vous proposait, pour vous et éventuellement votre conjoint, un emploi plus intéressant dans un de ces lieux, pouvez-vous me dire, pour chacun d'entre eux, si vous seriez tout à fait prêt à l'accepter , plutôt prêt, plutôt pas prêt , pas prêt du tout :
  - o Dans le Midi
  - o Dans le Massif Central
  - o En pleine campagne à 150 km de chez vous
  - o À Paris
  - o Dans le Nord de la France
  
- Qu'est-ce que la ville pour vous ?
- Qu'est-ce que la campagne ?
- Qu'est-ce que la banlieue ?
- Qualifieriez-vous de rurales ou d'urbaines les personnes qui habitent à la campagne et travaillent en ville ?

# Annexe 3

## Questionnaire papier

Remarque

\* Signifie : une seule réponse possible  seul signifie : cocher la ou les cases

\*\* Signifie : plusieurs réponses possible  et (1) signifie : reporter dans la case le ou les numéros correspondants

- Nom et prénom.....
- Adresse ou nom de rue de votre résidence principale .....
- Commune de résidence principale.....
- Sexe  Masculin  Féminin .....
- Date et lieu de naissance \_\_\_ \_\_ 19\_\_ à .....
- Profession actuelle .....
- \*Nationalité  Français(e) de naissance  Devenu(e) français  De nationalité étrangère.....
- Situation de famille  Marié(e)  Célibataire  Divorcé(e)  Remarié(e)  Union libre  PACS
- Nombre d'enfants et âges : \_\_ enfants âgés de .....
- Combien sont à votre charge \_\_ ..... Combien vivent chez vous ? \_\_

Vos ascendants	Profession(s)	Lieu(x) de vie
Père		
Mère		
Grand-père paternel		
Grand-mère paternelle		
Grand-père maternel		
Grand-mère maternelle		

- Date et lieu de naissance du conjoint \_\_\_ \_\_ 19\_\_ à .....
- Profession actuelle du conjoint.....
- \*Nationalité du conjoint  Français(e) de naissance  Devenu(e) français  De nationalité étrangère.....



.....  
.....  
• Votre préférence en matière de logement  l'ancien  le neuf  Pourquoi ?.....  
.....

• Vous préférez le mobilier  de style  rustique  moderne  design contemporain. Pourquoi ?.....  
.....

• \* A priori, dans un immeuble avec fenêtres donnant sur rue, vous préféreriez  rez-de-chaussée  premiers étages

derniers étages.....

\* Et si les fenêtres donnaient sur cour ?  rez-de-chaussée  premiers étages  derniers étages.....

• \*\* Vous ouvrez en général vos fenêtres :

plusieurs fois par jour  une fois par jour  plusieurs fois par semaine  une fois par semaine

moins d'une fois par semaine  jamais .....

environ 5 minutes  un 1/4 d'heure  une heure  plusieurs heures / Pourquoi ?.....  
.....

• Avez-vous le sentiment que votre logement est le seul endroit où vous vous sentiez bien (éventuellement maison et

jardin) ?  Oui  Non .....

À l'inverse, diriez-vous que vous ne vous sentez bien qu'en dehors de votre logement ?  Oui  Non .....

• Avez-vous prévu de changer de logement d'ici un an ?  Oui  Non Pourquoi ?.....  
.....  
.....

• Disposez-vous d'une résidence secondaire ?  Oui  Non

Quelle part représente le loyer ou le remboursement de la résidence principale dans votre revenu ? .....

• Possédez-vous des biens immobiliers de rapport ?  Oui  Non. Si oui, précisez.....  
.....

• Lequel de vos logements déclarez-vous aux impôts comme résidence principale ?.....  
.....

#### **Si vous habitez en immeuble**

• \*\* Utilisez-vous les parties communes (palier, escalier, hall, cour) ?  Oui  Non

pour entreposer des objets encombrants (poussettes, vélo...) .....

pour entreposer des plantes vertes... ..

pour déposer vos sacs-poubelles en attendant de descendre.....

autre. Précisez .....

• \*\* Si vous disposez  d'un balcon  d'une terrasse  d'une cour, vous y  entreposer des objets encombrants

entreposer des plantes vertes  avez installé table, chaises, chaise longue... ..

• Vous sentez-vous en sécurité dans votre immeuble  Oui  Non .....

• L'immeuble est-il soumis à un règlement intérieur strict ?  Oui  Non .....

• Votre immeuble dispose-t-il d'un gardien ?  Oui  Non - Quelles sont ses attributions ? .....



**Si vous avez un ou plusieurs jardins**

- \* Qui s'en occupe en priorité ?  vous-même  votre conjoint  les deux  vos enfants  une personne rémunérée

autre. Précisez .....

- Si plusieurs personnes s'occupent de son entretien, qui fait quoi ? .....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

- \*\* Vous sentez-vous en sécurité  dans votre quartier  dans le quartier où vous travaillez  dans la ville  dans les transports en commun  la nuit dehors  la nuit chez vous  dans votre voiture  dans votre jardin ? .....

- Dans la vie quotidienne, vous arrive-t-il de rester une journée sans parler à personne ? .....
- Comment votre environnement quotidien, le quartier, la commune ont évolué ? Précisez.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

• Comment qualifieriez-vous l'ambiance du quartier / localité ?.....

• Comment définiriez-vous le quartier / localité ? .....

• .....

• Et la ville / commune ? .....

.....

• Que diriez-vous du trafic automobile dans le quartier / localité ? .....

• Que diriez-vous des commerces du quartier / localité ? .....

.....

• Si vous deviez qualifier la commune ou le quartier :

Par un son.....

Par une odeur.....

Par une image.....

Par le toucher.....

Par un goût.....

- Sans parler de l'aspect de votre habitation, la vue de votre localité est-elle agréable ou désagréable ? .....

- \* Quelle est la première voie publique à laquelle vous accédez en sortant de chez vous à pied ?

Une route à grande circulation  Une route à faible circulation  Un chemin public  Le chemin desservant la maison

Une avenue ou un boulevard  Une rue (passante ou non)  Une ruelle  Une rue piétonnière  Une impasse

Un passage .....

Cette voie publique vous plaît-elle ? .....

- Si vous deviez qualifier cette voie :

Par un son.....

Par une odeur .....

Par une image .....

Par un goût.....

Par le toucher.....

- Y a-t-il à proximité de chez vous un endroit où vous vous sentiez tout à fait bien ?.....

- \*\* Pour quelle raison vous êtes-vous installé(e) dans votre localité ? (plusieurs réponses possibles) :

votre vie professionnelle  la vie professionnelle de votre conjoint  scolarité des enfants  vous y avez toujours vécu(e)

la qualité du cadre de vie  le prix de l'immobilier  à cause d'un logement précis qui plaisait beaucoup

présence dans la localité de membres de la famille ou d'elle du conjoint, ou d'amis  Autre .....

- Compléter le tableau n° 3

	En bénéficiez-vous dans votre vie quotidienne ?	Classez ces éléments de 1 à 12 selon qu'ils vous paraissent ou non indispensables
Habiter près de son travail		
Avoir de bons transports en commun		
Avoir des facilités de stationnement et de circulation		
Habiter là où il y a des endroits pour se réunir, des équip. culturels		
Pouvoir se faire soigner près de chez soi		
Avoir des services comme la poste ou la banque près de chez soi		
Avoir des policiers ou des gendarmes près de chez soi		
Avoir des commerces près de chez soi		
Avoir de bonnes relations avec ses voisins		
Avoir des établissements scolaires près de chez soi		
Avoir des crèches, des garderies		
L'absence de bruit		

- Classeriez-vous comme (1) agréables ou (2) désagréables les odeurs de...  bois  carburant  feu de bois  gaz  l'échappement de voitures dans les rues  métro  train  élevage bovin.....
- Fréquentez-vous et faites-vous usage du quartier / localité où vous travaillez ? .....
- \*\* Est-ce que vous estimez bien connaître  votre quartier/ localité  le quartier/ localité où vous travaillez  la ville  la région  la région où se trouve votre résidence secondaire ? .....
- \*\* Aimeriez-vous habiter durant toute l'année...  dans une très grande ville (Paris, Lyon, Marseille, Lille, Bordeaux, Toulouse)  dans la périphérie d'une de ces villes  dans une autre grande ville (plus de 100 000 habitants)  dans une ville plus petite (moins de 100 000 habitants)  dans un bourg ou un village  à la campagne, près d'un village, d'un bourg ou d'une ville  à la campagne, dans une maison isolée  autre .....
- \*\* Et si vos aviez le choix, qu'y aurait-il autour de votre logement ?  grands immeubles (6 étages et plus)  petits immeubles (3 à 5 étages)  pavillons, maisons individuelles ou maisons de 1 ou 2 étages  espaces vert résidentiels  square, jardin public  usine  gare  terrains vagues  jardins privés, potagers, vergers  cimetière  cours d'eau, lac  bord de mer  maisons éparses dans la campagne  champs cultivés  prairies  landes, garrigues, maquis ou terres inexploitées  bois ou forêt  collines, montagnes. Pourquoi ? .....
- Y a-t-il une région ou un pays où vous aimeriez habiter ? Pensez-vous à un endroit précis ?.....
- Dans la vie quotidienne, vous arrive-t-il d'être pris dans la foule ? Souvent ?.....  
Si vous vous trouvez dans une foule immobile, comment vous sentez-vous ? .....
- Compléter le tableau n° 4

	À partir de quand estimez-vous que vous êtes dans... ?	À quoi reconnaissez-vous que vous êtes dans... ?
Une grande ville		
Une ville		
À la campagne		

- À quelle occasion allez-vous en ville / à la campagne ? (occupations / activités, fréquence, durée, mode de transport).....
- Vous (1) aimez (2) n'aimez pas  la campagne  la ville ? À votre avis qu'est-ce qui explique que vous aimiez ou pas la ville /la campagne ?.....

- Éprouvez-vous parfois le besoin de quitter la ville / la campagne ? .....
- Quand vous voulez changer d'air, où allez-vous ? À quelle occasion ? À quelle fréquence ? .....
- \* Où hésiteriez-vous le plus à vous trouvez seul(e) la nuit ?  dans une rue peu fréquentée en ville  dans les transports en commun  dans une forêt  dans un pavillon de banlieue  dans une maison isolée à la campagne .....
- \*\* Plus de 2 fois par mois, vous rendez-vous  café  restaurant  cinéma  spectacle  bar de nuit  boîte de nuit  musées ou expositions  chez des amies  vous recevez des amis chez vous.....
- Compléter le tableau n° 4

Dans votre quartier / localité, quels sont les endroits...	Citez-les	Pourquoi ?
où vous vous sentez bien ou que vous aimez bien		
où vous vous sentez mal ou que vous n'aimez pas		
que vous fréquentez le plus souvent		
les plus beaux		
les moins beaux		

- Parmi les propositions suivantes, indiquer si (1) vous aimeriez y habiter (2) vous n'êtes pas hostile à l'idée (3) vous ne voudriez pas :  
 Paris  une grande ville  une ville plus petite  un bourg ou un village  maison isolée  immeuble très haut  en appartement  en maison individuelle.....
- Pour vous, les avantages de la ville c'est .....
- Pour vous, les avantages de la campagne c'est.....
- Pour vous, les inconvénients de la ville c'est .....
- Pour vous, les inconvénients de la campagne c'est.....
- Pensez-vous qu'on vit mieux à la campagne qu'en ville ? Pourquoi ?.....
- À votre sens, qu'entraîne une forte concentration de population ? .....
- \*\* Avant l'âge de 8 ans, étiez-vous déjà allé(e)... (1) Oui (2) Non (3) J'y vivais à /dans  Paris  une grande ville  la plus grande ville de votre département  la campagne  la mer  la montagne  l'étranger.....
- \*\* Disposez-vous dans votre foyer ou avez-vous l'usage... (Plusieurs réponses possibles)  d'un vélo  d'une moto  d'une voiture  de plusieurs voitures  Autre.....

- \* Vous déplacez-vous à pied dans le quartier ou dans les environs de votre logement...  tous les jours  pas tous les jours, mais au moins une fois par semaine  moins d'une fois par semaine, mais au moins une fois par mois  Jamais
- \*\* Pourquoi ne vous déplacez-vous jamais ou vous déplacez-vous souvent à pied ?  Je ne sors jamais de chez moi  Je (ne) pas me sens (pas) bien dans le quartier  Je fais tous mes déplacements en voiture ou en deux roues  Autre .....
- .....
- Marchez-vous souvent plus de dix minutes, hormis pour vous promener ?  Oui  Non .....
- Estimez-vous que votre localité est bien desservie par les transports collectifs ?  Oui  Non .....
- Si la desserte était meilleure, les utiliseriez-vous régulièrement et en remplacement de la voiture ?  Oui  Non .....
- .....
- \*\* En général, quand vous vous déplacez à pied, c'est plutôt...  en semaine  le week-end  les deux  en vacances  avec un but précis  sans but précis .....
- Quel mode de transport utilisez-vous pour vous rendre à votre travail (activité principale) ?.....
- Combien de temps vous prend chaque jour ce déplacement aller-retour ? .....
- Et pendant votre temps libre, quel moyen utilisez-vous le plus souvent ?.....
- Pourquoi ?.....
- Si votre logement est éloigné de tous commerces, essayez-vous d'attendre et de grouper plusieurs achats  Oui  Non  Sans objet – Pourquoi ? .....
- .....
- Quels sont vos principaux critères pour l'achat d'une voiture ?.....
- .....
- \*\* À quelles occasions utilisez-vous votre voiture ?  aller au travail  le pain, le journal, l'épicier, le café, des cigarettes, la poste...  activités de la famille (sport, écoles...)  vacances et week-end.....
- Votre voiture pour vous c'est quoi ? .....
- Avez-vous personnalisé votre voiture ?  Oui  Non .....
- Lorsque vous partez plus de 2 nuits en dehors de votre domicile, emmenez-vous beaucoup de choses avec vous ?  Oui  Non Emportez-vous systématiquement de choses dont au final vous n'allez pas vous être servies ?  Oui  Non Pourquoi à votre avis ? .....
- .....
- .....
- \*\* Aimez-vous :  Voyager dans d'autres pays  Voyager en France  Vous promener  Être chez vous  Faire des choses chez vous ( bricolage, jardinage, cuisine, décoration...)  Sortir le soir  Recevoir des gens chez vous  Être reçu(e) chez des gens  Être en famille  Être seul(e)  Avoir des activités culturelles à l'extérieur de chez vous  ...des activités sportives...  ... des activités sociales.....
- À la fin de vos études, aviez-vous une idée de ce que vous vouliez faire ?.....
- .....
- Estimez-vous avoir choisi votre (vos) métier(s) ? .....
- .....
- Quelle place occupe votre activité professionnelle dans votre vie ?.....
- .....
- .....
- \* Vous appartenez (ou avez appartenu si retraité(e) à la catégorie  agriculteur exploitant  artisan, commerçants, chef d'entreprise  cadre, profession intellectuelle  profession intermédiaire  employé  ouvrier  sans activité professionnelle.....

- \* À l'heure actuelle, vous êtes  en activité  retraité  chômeur  étudiant  autre sans activité professionnelle
- Exercez-vous une autre activité professionnelle ? Si oui, laquelle ? Pourquoi ? .....
- .....
- .....
- \* Vous exercez votre activité professionnelle principale  à temps plein  mi-temps  temps partiel .....
- \*\* Il vous arrive de travailler (1) exceptionnellement (2) de temps en temps (3) fréquemment (4) jamais  avant 6 heures du matin  avant 9 heures du matin  pendant l'heure du déjeuner  après 18 heures  après 22 heures  le dimanche  chez vous. Pourquoi ? .....
- .....
- Comment vous entendez-vous avec vos collègues de travail ? Y a-t-il une bonne ambiance ? .....
- .....
- Les rencontrez-vous parfois en dehors des heures de travail ? .....
- Discutez-vous avec certains d'entre eux de votre vie privée ou familiale ? .....
- Comment vous entendez-vous avec votre patron ou vos supérieurs hiérarchiques ? .....
- Vous arrive-t-il de les rencontrer en dehors des heures de travail ? .....
- Aimez-vous votre lieu de travail ? Vous y sentez-vous bien ? .....
- .....
- .....
- Pouvez-vous me décrire votre lieu de travail ? .....
- .....
- .....
- Votre bureau ? .....
- .....
- .....
- L'avez-vous aménager ou décorer ? .....
- Y laissez-vous des affaires personnelles ? Lesquelles ? .....
- .....
- Y a-t-il une fenêtre près de l'endroit où vous travaillez ?  Oui  Non .....
- Si oui, sur quoi donne-t-elle ? Si non, cela vous dérange-t-il et pourquoi ? .....
- .....
- Si vous deviez qualifier l'ensemble de votre lieu de travail : .....
- Par un son .....
- Par une odeur .....
- Une image .....
- Par le toucher .....
- Par un goût .....
- La propreté de votre lieu de travail vous convient-elle ? .....
- \*Votre lieu de travail est-il principalement (1) activité principale (2) activité secondaire  fixe, ailleurs qu'au domicile  fixe, au domicile  itinérant : le plus souvent en voiture, train, avion  itinérant : le plus souvent en camion  itinérant : le plus souvent à pied .....
- \* Votre lieu de travail est-il plutôt...  en centre ville  dans la périphérie d'une ville  hors des villes .....
- .....

- Avant l'âge de 10 ans, vous pratiquiez régulièrement (en club ou individuellement) une ou plusieurs  activités artistiques  associatives  culturelles  sportives Précisez.....
- Avant l'âge de 10 ans, aviez-vous la permission de jouer dans la campagne ou dans les rues sans être accompagné(e) par vos parents ?.....
- Avez-vous l'impression d'avoir passé ces années de votre vie souvent dehors, que ce soit dans la campagne ou dans les rues ?.....
- Où passiez-vous le plus souvent vos vacances étant enfant (3 lieux maximum) ? Compléter le tableau n° 5

Principaux lieux de vacances étant enfant	Nom :	Nom :	Nom :
Chez qui ?			
Département			
Ville, campagne, mer, montagne...			
Appartement, maison de vacances, ferme, colonies...			
Principales activités			
Aimiez-vous y aller ?			
Pourquoi ?			
Si vous deviez qualifier cet endroit par un son			
... une odeur			
... une image			
... un goût			
... par le toucher			
Quand vous repensez à cet endroit, que vous évoque-t-il ?			
Est-ce que cet endroit vous a marqué (positivement ou négativement) ? Précisez			

- En dehors des congés, pratiquez-vous régulièrement une ou plusieurs activités de loisirs hors de chez vous, en club ou individuellement ?.....
- \*\* En dehors des périodes de vacances, avez-vous l'habitude à titre non professionnel de...  pêcher  chasser  cueillir des champignons  cultiver des légumes  cultiver des fleurs  élever des animaux (non domestiques)  planter et entretenir des arbres ou des arbustes  lire (autres que des revues ou des journaux)  jouer de la musique  peindre ou dessiner  vous installez sur une terrasse ou un banc  bavarder avec des amis  flâner dans les centres commerciaux  flâner dans les rues  pic niquer  passer plus d'une heure dans un parc ou un jardin public  marcher dans la campagne.....

- En dehors des périodes de vacances, vous arrive-t-il de marcher plus d'une heure dans la nature (forêt, campagne, parc, etc.) simplement pour vous promener ? .....
- En dehors des périodes de vacances, vous arrive-t-il de marcher plus d'une heure dans la ville simplement pour vous promener ? .....
- \* Vous partez- en week-end (au moins une nuit en dehors de votre domicile)  tous les week-ends ou presque  moins d'une fois par semaine - plus d'une fois par mois  moins d'une fois par mois, plus d'une fois par an  très exceptionnellement  jamais.....
- Le plus souvent, votre hébergement est (1) en 1er (2) en 2e (3) en 3e  votre résidence secondaire  la résidence secondaire de parents  la résidence secondaire d'amis  camping  caravanning /mobil home  hôtel  gîtes  chambre d'hôtes .....
- Où partez-vous le plus souvent ?.....  
.....  
.....
- Au cours des 12 derniers mois, vous êtes parti(e) en vacances  je ne suis pas parti en vacances  de 1 à 3 fois  de 3 à 5 fois  plus de 5 fois .....
- Si vous n'êtes pas parti(e), c'est parce que :  vous ne partez jamais ou presque en vacances  vous ne partez pas chaque année  exceptionnellement vous êtes parti cette année .....
- Au cours des 12 derniers mois, vous êtes partis (indiquer le nombre de fois)  à l'étranger (hors Europe)  à l'étranger (Europe)  dans le sud-est de la France  le sud-ouest  dans le centre  dans le nord-est  dans le nord-ouest  le nord  le sud .....
- \* Quand vous partez en vacances, vous allez au même endroit  toujours  presque toujours  souvent  jamais.....
- Le plus souvent, votre hébergement est (1) en 1er (2) en 2e (3) en 3e  votre résidence secondaire  la résidence secondaire de parents  la résidence secondaire d'amis  camping  caravanning /mobil home  hôtel  gîtes  chambre d'hôtes .....
- \* Le plus souvent vous séjourner  à la mer  à la montagne  à la campagne  dans des villes.....
- Avez-vous déjà pratiqué du camping sauvage ? .....
- Où ? Pourquoi ? .....
- \* Vous préférez partir  plus souvent mais moins longtemps  moins souvent mais plus longtemps .....
- Le plus souvent combien de jours partez-vous ? .....
- \* Le plus souvent, vous faites le voyage en  train  voiture  autre. Précisez.....
- \* Et sur place, vous vous déplacer le plus souvent  à pied  en vélo  en 2 roues motorisé  en voiture  autre.  
Précisez pourquoi ? .....
- Généralement, à quoi occupez-vous vos journées de vacances .....
- Où préférez-vous partir en vacances ? .....
- \*\* Enfant, avez-vous eu l'occasion d'apprendre à reconnaître...  certains oiseaux vivant en liberté autres que les pigeons  certaines plantes non cultivées  les principales plantes cultivées autres que les légumes. Grâce à qui ?.....  
Aimiez-vous ça ? .....
- \*\* Avez-vous eu l'occasion d'observer régulièrement...  comment on chasse  comment on pêche  comment on jardine  comment on cultive la terre  comment on élève des animaux de ferme. Avec qui ?.....  
Aimiez-vous ça ? .....



- Les animaux  vous ne pourriez pas vivre sans  vous les aimez bien mais vous ne voulez pas en avoir  vous y êtes plutôt indifférents  vous ne les aimez pas .....
  - Les arbres, plantes et autres végétaux  c'est important pour votre cadre de vie  c'est joli mais vous pouvez vous en passer  vous y êtes plutôt indifférent  vous n'aimez pas ça .....
  - \*\* Avez-vous dans votre logement (ou dans une dépendance)...  un chien de garde  un chien utilisé pour la chasse ou la garde des animaux  un chien de compagnie  un chat  un autre animal en liberté dans la maison  des oiseaux en cage, une volière  un aquarium  un vivarium  des plantes vertes ou des pots de fleur d'intérieur (pas le cadeau de l'invité d'hier)  des plantes vertes, des bacs à fleurs, des arbustes d'extérieur  des fleurs coupées en vase ou séchées En tout, combien avez-vous de plantes (bacs ou pots) ? .....
- Que représentent-elles pour vous ? .....
- En tout, combien avez-vous d'animaux de compagnie ? .....
- Que représentent-ils pour vous ? .....
- .....
- Diriez-vous que les animaux sont souvent de meilleure compagnie que les hommes ? .....
  - Vous est-il arrivé de vous séparer définitivement (hors euthanasie) d'un de vos animaux de compagnie ? Si oui, pourquoi ? .....
- .....
- Que pensez-vous de l'euthanasie des animaux en fin de vie ? .....
- .....
- \*\*Votre chien a été  peu ou pas dressé  dressé par vous-même  dressé par votre conjoint  dressé par un spécialiste ? .....
  - Parvenez-vous à garder longtemps en vie les plantes, les animaux en aquarium ou vivarium ? .....
- .....
- \* Si vous voyez un animal ou un insecte du type blatte, moustique, guêpe, souris..., comment réagissez-vous en général ?  vous le laissez et vous ne vous en occupez pas  vous le tuez  vous le faites tuer par quelqu'un d'autre  vous essayez de l'attraper ou de le repousser pour le mettre dehors. Pourquoi ? .....
- .....
- Sur quels critères choisissez-vous les essences, les types de plantes que vous mettez dans votre jardin ou votre appartement .....
- .....
- .....
- Hormis les animaux domestiques, quelles sortes d'animaux (ou d'insectes) voyez-vous ou entendez-vous le plus souvent chez vous ou depuis chez vous ? .....
- .....
- Et quand vous êtes dehors en ville ? .....
- .....
- Et quand vous êtes dehors à la campagne ? .....
  - Dans l'ensemble, comment les paysages ont-ils évolués ces dernières années ? .....
- À la ville .....
- À la mer .....
- À la campagne .....
- À la montagne .....
- À votre avis dans vingt ans, comment seront : .....
- Les villes .....
- .....

Les campagnes.....  
 .....  
 Les agriculteurs.....  
 .....  
 Les bords de mer .....  
 .....  
 Les paysages.....  
 .....  
 Les maisons et les appartements.....  
 .....

- Compléter le tableau n° 6

Pour vous, y a-t-il de la nature dans...	Oui / Non	Laquelle	Commentaire libre
campagne			
grandes villes			
autres villes			
villages			
immeubles			
maisons individuelles			

- \*\* Souffrez-vous ou avez-vous souffert d'une des affections courantes suivantes ?  troubles digestifs  maux de tête, migraines  mal de dos  nervosité  état dépressif  insomnies  angoisse  arthrose  allergies  asthme  autre. Précisez.....  
 .....
- Estimez-vous faire attention à votre alimentation ? Comment ? Dans quel but ?.....  
 .....  
 .....
- \* Choisissez-vous d'habitude des produits alimentaires affichant des garanties de qualité ?  toujours  autant que possible  parfois  je n'y prête pas attention — \*\* Quel type de garantie adoptez-vous en priorité ? .....  
 Label de qualité, certification. Pourquoi ?.....  
 Produits de l'agriculture biologique. Pourquoi ?.....  
 Produits dont vous connaissez la région de provenance. Pourquoi ?.....  
 Produits dont vous connaissez les producteurs. Pourquoi ?.....  
 Produits d'horticulture familiale ou fournis par des amis. Pourquoi ?.....  
 Produit respectant l'environnement. Pourquoi ?.....  
 Produits allégés en sucre ou en matière grasse. Pourquoi ?.....  
 Produits enrichis en vitamines, minérales, protéines. Pourquoi ?.....
- Fréquentez-vous un marché ?  Oui  Non - À quelle fréquence et pourquoi ?.....  
 .....
- Souffrez-vous d'affections qui limitent vos déplacements ?.....  
 .....



# Annexe 4

**Entretien avec un homme de 47 ans dans une commune rurale  
30 mai 2004 – 110 min.**

- *Je vous demanderais tout simplement de commencer par vous présenter, comme vous avez envie de vous présenter.*
- Si on commence par l’aspect familial, nous sommes une famille de six personnes, dont quatre enfants qui ont de quatre ans et demi à treize ans. Ils sont scolarisés localement. Ils l’ont été à [la commune] et maintenant ils sont à Pouancé, de la maternelle au collège. Mon épouse travaille localement, à Pouancé, avec un temps partiel. En ce qui me concerne, je travaille à Chalonnes-sur-Loire. Sinon, sur l’aspect familial, nous sommes intégrés dans le village de [la commune] depuis un certain temps puisque nous habitons cette maison depuis 1989. Notre premier enfant est né en 1999... Non, en 1991. C’est le dernier en 99. Ce qui a été un accélérateur d’intégration puisque tant qu’on n’a pas d’enfants, on s’intègre peu. Ceci dit, étant moi-même originaire d’une commune presque voisine, je connaissais déjà beaucoup de gens à [la commune]. Si

nous sommes arrivés ici, c'est par hasard, ce n'est pas un choix. Enfin, au départ c'était un hasard et puis on en a fait un choix, c'est-à-dire qu'à l'époque on habitait depuis peu entre Pouancé et Angers, ce qui nous permettait d'habiter à mi-chemin entre nos deux emplois professionnels et on a tenu que cinq mois ! Et puis on a eu connaissance de cette maison, à louer au départ. J'en connaissais les propriétaires. On l'a loué et au bout de deux ans on l'a achetée.

– *Vous dites que vous avez tenu cinq mois... ?*

– Ouais. D'une part, le logement n'était pas de très bonne qualité, les relations avec le propriétaire étaient difficiles. Le jour où on a trouvé notre premier logement commun, on l'a trouvé, donc on était heureux, mais c'est tout ce qu'il y avait de bien. Et puis, en étant chacun à mi-chemin du travail, on avait chacun 30 km. On faisait tous les deux de la route et comme ma femme à l'époque avait des emplois du temps fractionnés, c'est-à-dire une partie le matin et une partie en fin d'après-midi, ça l'obligeait à rester sur place le midi ou à rentrer et revenir, ce qui était compliqué. Donc on a eu cette opportunité ici, ce qui fait qu'on est venu. Moi, à l'époque, j'étais prof, à 15 heures par semaine, donc ça me permettait de ne faire le voyage au nord d'Angers que quatre fois par semaine, à peu près, et pas tout le temps, parce qu'il y a les vacances. Donc ici, au début on était... Un peu étrangers dans le lotissement, il faut dire ce qui est, parce que moi je connaissais surtout les agriculteurs. Mais quand on a eu des enfants, ça a commencé à changer parce que le fait d'avoir des enfants accélère fortement l'intégration. En fait, moi j'avais des activités extra professionnelles, notamment au niveau du sport, mais plutôt à Pouancé qu'ici. D'ailleurs, on était dans une situation de rivalité avec la commune, ça ne facilitait pas l'intégration. À l'époque, elle était assez forte parce que les petits villages comme [la commune] ne peuvent exister que parce qu'ils entretiennent une rivalité avec un club plus gros, sinon, ça ne vit pas. Et à [la commune], ça a été assez vivace assez longtemps. Donc moi je me suis trouvé à arriver ici... Pas forcément avec un esprit très prononcé, le foot, c'était un loisir. Par contre, j'ai bien senti qu'ici, on existait contre Pouancé, sinon on n'existait pas. Et ça s'est passé parce qu'il se trouve aussi qu'il y avait peut-être à Pouancé à l'époque des gens qui n'ont pas su passer outre cette rivalité, mais depuis les gens ont changé. Les choses se sont calmées et il n'y a plus de rivalité... Pour le moment. Comme en même temps, nos enfants, nous, sont allés à l'école à [la commune], on a mené une vie tout à fait normale et paisible avec nos voisins. Et il se trouve que nos enfants sont les seuls du lotissement parce que le lotissement a été créé,

il y a à peu près 25 ans, donc quand un lotissement se crée, il vous arrive un grand nombre de familles qui sont en phase de constitution. Donc, sur huit maisons, il y en a sept dans cette situation. Et puis en fait, nous, on est les seuls à être les deuxièmes occupants. Donc, étant arrivée après, on est décalé en gros d'une dizaine d'années... voire un petit peu plus. Donc, il y avait déjà des gens dont les maisons sont vides de leurs occupants enfants, qui eux-mêmes, ont fondé leurs foyers ailleurs. Et puis il y en a même, sur les huit, deux dont le chef de famille est retraité. C'est ce qui se passe dans beaucoup de lotissement. Au bout de 20 ou 25 ans, on commence à avoir un mélange, mais pendant la première phase de vie du lotissement, tout le monde est au même niveau. Il se trouve qu'ici, les propriétaires ont souhaité se rapprocher d'Angers pour que leurs enfants puissent faire leurs études ; ce en quoi, un est parti à Lyon et l'autre à Bordeaux, alors vous voyez !

– Et vous diriez que vous avez mis combien de temps pour vous intégrer à [la commune] et combien de temps pour vous intégrer dans le lotissement ?

– Peut-être deux ou trois ans. Mais sachant que moi, je connaissais beaucoup [la commune]... Ne serait-ce que par le foot, même si on n'est pas dans le même club. Je connaissais à peu près tous les gens qui faisaient du foot dans le canton, parce que je joue au niveau du canton. Et puis, je suis aussi allé travailler pendant cinq ans dans une coopérative agricole locale, cela me permettait d'aller dans la plupart des fermes ou de connaître les fermiers. C'est pour ça que...

– *Vous disiez tout à l'heure que vous étiez prof, vous ne l'êtes plus ?*

– Non.

– *Et vous faites quoi maintenant ?*

– ... J'occupe un métier en rapport avec ma qualification, parce que je suis ingénieur. Je suis actuellement directeur industriel dans une entreprise de Chalonnes-sur-Loire.

– *Vous mettez combien de temps pour aller à votre travail ?*

– Cinquante minutes.

– *Et ça fait combien de kilomètres à peu près ?*

– Soixante-cinq. Vous pouvez vérifier, je roule en respectant... ! C'est vrai que c'est l'anecdote, mais... C'est vrai que je mets 50 minutes, quoi qu'il arrive. J'ai un feu. Et

ça ne sert à rien de rouler vite parce que je mets toujours le même temps. Donc je sais par expérience qu'il faut partir à l'heure pour arriver à l'heure. Et pour ne pas arriver trop tard le soir, il faut partir à l'heure, ça ne sert à rien de s'exciter.

– *D'où est-ce que vous êtes originaire ?*

– De Senonnes.

– Est-ce que vous pouvez me parler des différents endroits où vous avez vécu, depuis que vous êtes né en fait ?

– Il n'y en a pas beaucoup. En domicile officiel, je n'ai eu que le domicile de Senonnes, celui d'Angrie où on avait que cinq mois et celui-ci. Ceci dit, pendant que j'étais étudiant, j'ai fait mes classes préparatoires à Rennes, pendant deux ans. Donc je n'étais pas domicilié parce que j'étais simplement interne dans un lycée de classes préparatoires. Ensuite, j'ai été étudiant pendant trois ans à Nantes, la semaine, pas le week-end. Et ensuite, j'ai été enseignant pendant huit ans et sur ces huit ans, j'ai habité pendant sept ans sur Trélazé, la semaine, pas le week-end.

– *Et le week-end, vous habitiez où ? À cette époque-là ?*

– À Senonnes ou quand on a vécu ensemble, on a habité à Angrie et puis ici. La dernière année ou à peu près la dernière année où j'ai été prof, je n'habitais plus ni à Trélazé, ni à Senonnes.

– *Vous étiez prof en... ?*

– J'étais prof en BTS, BTS fabrication mécanique, autrement appelée « productique » maintenant.

– *Et à Senonnes, vous avez toujours habité au même endroit ?*

– Oui, dans une ferme.

– *La ferme était éloignée du bourg ?*

– Cinq cent mètres. On allait à l'école à pied quand on était gamin et on ne risquait pas de se faire écraser à l'époque.

– *Parce qu'aujourd'hui on risque de se faire écraser à Senonnes ?*

– Oui et à [la commune] aussi. Nos enfants étaient scolarisés à 300 m d'ici, on ne les a jamais laissés aller à pied, ce n'est pas possible, non. Là, aujourd'hui, vous n'entendez

rien, parce que c'est férié. Mais sur la semaine, vous entendez des camions, des voitures, c'est fou !

– *Est-ce que vous pouvez me parler un peu de Senonnes, aussi bien de la commune que de l'endroit où..., de la ferme... Des souvenirs, comment c'était ? Comment vous vous y sentiez, etc. ?*

– [Il soupire] c'était une ferme... Je dis : c'était, parce qu'elle n'existe plus. C'était une ferme de la région. Il faut savoir que dans la région, les fermiers vivaient en métayage... Il y avait une relation ou de métayage ou de fermage avec leurs propriétaires. Mes parents sont restés en métayage très longtemps. Parce que je me souviens de l'époque où ils sont passés en fermage, à l'époque où il a fallu qu'ils rachètent une partie du cheptel. Dans la région, c'était une chose qui était assez répandue, le fermage ou le métayage, alors que quand on voit dans la région de ma femme, les Mauges, ça existait beaucoup moins, ce qui explique que les fermes soient beaucoup plus morcelées... Enfin c'était plus morcelé dans les Mauges qu'ici. Parce que là, comme elles appartenaient à des propriétaires parfois ayant beaucoup de terre, l'héritage consistait à transmettre la ou les fermes en entier. Alors que dans les Mauges, quand le propriétaire disparaissait, il y avait éventuellement division en trois, quatre, cinq selon le nombre d'enfants, ce qui fait que dans le pays de ma femme, on peut retrouver au milieu d'une ferme un champ qui appartient à quelqu'un qui est du bourg, parce qu'on a fractionné de plus en plus. Ici, ça n'existait pas. Ici, c'était une agriculture, parce que ça a beaucoup changé, une agriculture beaucoup plus pauvre, même si les terres sont plus riches que dans les Mauges, les gens avaient un niveau de vie beaucoup plus... Ou beaucoup plus bas. Moi je me souviens... Je surprends toujours ma femme et les gens de ma belle-famille, quand je mange la tête du poulet ou les pattes ou le gésier, chez eux, ça ne se faisait pas. C'était un niveau de vie différent, parce que les gens étaient propriétaires. C'est ce qui explique aussi un petit peu l'histoire. La résistance à la Révolution, ce n'est pas ici qu'elle s'est créée, parce que les gens ici n'avaient rien à défendre, par contre, les gens des Mauges, de la Vendée, ont défendu leurs propriétés. Enfin, c'est une explication historique. Il n'y a pas eu que ça. Il y a eu d'autres choses, mais c'est un des éléments qui fait que les Mauges se sont peut-être plus rapprochées par exemple de l'Angleterre que de l'Anjou ou de la Bretagne, dans la façon dont ils ont vécu la Révolution. Il en reste quelque chose. Je trouve que les jeunes, notamment ceux de ma génération, sont beaucoup plus soumis à la tradition et au respect



des parents dans les Mauges qu'ici. Mais par contre, ils ont des réactions d'échappatoire beaucoup plus violentes qu'ici, il y a des situations de rupture plus forte dans les Mauges qu'ici. C'est-à-dire que tout va bien, on se soumet, et puis un jour, on plaque tout. Par réaction, on construit une vie qui va à l'envers des modes habituelles, je trouve. Mais ça change parce qu'en fait, depuis une vingtaine d'années, on a vu ici l'arrivée des usines, ce qui, un siècle plus tard, nous a fait suivre le même cheminement que les Mauges. Parce qu'avant dans les Mauges, les gens étaient propriétaires de leur ferme et puis dès que les jeunes avaient 14 ans, ils quittaient la ferme et allaient travailler à l'usine. Comme ça, ils ramenaient un salaire à la maison, il n'y avait pas besoin de faire d'études. Le Maine-et-Loire a été un des départements où il y a le moins de bacheliers, vous saviez ça ? Et ici, quand est arrivée la première usine, Manduchet, ça va faire 30 ans, ça a été le début du même comportement. Ce qui fait qu'aujourd'hui, ça se nivelle un petit peu. Donc, pour en revenir à la ferme, nous, on vivait dans la ferme, on n'était pas malheureux. Je n'ai jamais manqué de rien, mais ceci dit, c'était avec les moyens de l'époque et le niveau de vie de l'époque. Donc c'était l'époque où on arrivait encore à vivre dans une ferme d'une trentaine d'hectares avec cinq ou six enfants, pour certains plus, avec simplement un petit tracteur, pas de machine à traire, on s'en sortait... Pas de voiture ! J'ai vu arriver dans la famille... L'électricité, je suis venu tout de suite après... L'eau courante, tout de suite après. Après, on a vu arriver les toilettes dans la maison, le téléphone... La télé, c'est en premier. Le téléphone, la voiture et puis après tout le reste. Mais on a vu arriver tout ça. Donc c'était... C'était pareil à [la commune].

– *Et vous avez travaillé avec vos parents quand vous étiez jeunes ?*

– Oui, il fallait bien. De toute façon, qu'est-ce que vous vouliez qu'on fasse l'été ? Il n'y avait pas de télé, il n'y avait pas tout ce qui aujourd'hui attire les jeunes. Donc, on s'occupait, bon, ce n'était pas à plein-temps. Moi je me souviens qu'il fallait donner un coup de main pour planter des choux, pour ramasser le foin, la paille... Et puis autrement, on s'amusait : on allait à la pêche, on traînait dans les bois, dans les champs... On s'occupait.

– *Et vous, le métier d'agriculteur, ça ne vous a jamais tenté ?*

– Non. Je me souviens que quand j'étais gamin, je disais : « je veux être jardinier », mais ça s'est arrêté là. Et puis bon, il se trouve que pour moi la question ne s'est pas posée. J'ai fait des études sans savoir où j'allais et puis un jour...

– *Vous pouvez justement me parler de votre parcours ?*

– ... Je ne sais pas trop. C'est personnel, mais je n'ai pas eu... D'ambition particulière, ni de désir de faire tel ou tel métier. Je suis donc allé en primaire. Après, on allait au collège à Pouancé. On prenait le car, on rentrait le soir. Et puis après, à la troisième, il fallait s'orienter. Moi, comme ça ne marchait pas trop mal, quelqu'un m'a dit : tiens, tu n'as qu'à aller au collège à Combrée. Toujours en demi-pension, il n'était pas question qu'on soit interne. Donc à l'époque, les transports étaient subventionnés par le Conseil Général, du Maine-et-Loire, parce qu'on était en Mayenne. Donc on partait le matin, très tôt, et on rentrait tard le soir. Et on était un certain nombre comme ça. C'était le début de l'ouverture du collège de Combrée qui était, je ne sais pas si vous connaissez, réservé à une certaine élite, c'était le début de l'ouverture aux enfants de la campagne, aux enfants d'agriculteurs. Et puis je n'avais toujours aucune idée de ce que je voulais faire, d'ailleurs ça ne me tracassait pas. Mais je ne me débrouillais pas trop mal, dont j'ai fait les classes préparatoires et j'ai été pris à Rennes, au lycée Chateaubriand. Je suis rentré là-dedans, je ne savais pas à quoi ça menait. Donc, j'ai fait Maths Sup, j'ai commencé à entendre parler des concours d'école d'ingénieurs... Et puis Maths Spé. Et puis, par un certain nombre de hasards, parce qu'il y a vraiment eu des hasards et des coïncidences, j'ai réussi au concours des ENSI, c'était la classe moyenne des écoles d'ingénieurs. Vous avez le top avec polytechnique, l'École des mines, les Ponts, Centrale, etc. je suis rentré à l'ENSM, à Nantes, qui aujourd'hui s'appelle l'École Centrale. Et j'ai fait trois ans, tant bien que mal. Et puis après, le service militaire. Et puis une semaine après être rentré du service militaire, je suis allé voir à Nantes les anciens profs que j'aimais bien, que j'aimais bien, mais que je n'avais pas choisi, parce que je n'avais pas tout à fait fait l'option que je voulais faire. Au classement, il me manquait quelques centièmes de point. Et puis le prof me dit : vous ne voulez pas faire de l'enseignement ? Et je lui dis : jamais je ne serai prof ! Par contre, j'aimerais bien faire de la conception et de la fabrication mécanique. C'était mon prof de matériaux. Une semaine après, j'étais embauché comme prof, dans la conception fabrication. [Il rit].

– *Donc, vous avez accepté... Le compromis entre... ?*

– Pour voir. Parce qu'en fait, j'étais plus attiré par l'aspect technique que par l'enseignement. Et c'est vrai que quand je disais : jamais je ne serai prof, je ne m'étais jamais posé la question. Donc, je me suis retrouvé à la Baronnerie à Angers, en n'y connaissant rien au départ, et puis j'ai appris sur le tas le métier d'enseignant. Au bout de deux ans, j'étais certifié et au bout de quatre ans, j'étais agrégé. Et quatre ans après avoir été agrégé, j'ai arrêté.

– *Il y a des circonstances particulières qui ont fait que vous avez arrêté ? Vous l'avez décidé ?*

– Ouais, j'ai décidé d'arrêter. C'est une décision qui a mûri en moins d'un an. Au début, je n'y connaissais rien dans la pratique professionnelle de la fabrication, parce qu'en école d'ingénieurs on fait surtout de la théorie. Donc au début, j'ai beaucoup appris. J'ai eu des élèves qui m'ont appris, c'est-à-dire que les élèves venaient de terminal F. 1 avec une bonne formation technique et ils m'ont appris un certain nombre de choses au départ. Et puis je me suis rendu compte qu'au fur et à mesure des années, ils ne m'apprenaient plus rien. Non pas que je savais tout, mais le niveau avait considérablement baissé puisqu'on s'orientait vers des formations plus généralistes, moins pratique, pour des questions de moyens financiers et puis aussi pour moins faire peur aux étudiants, enfin aux élèves. Et puis d'un autre côté, j'ai appris un certain nombre de techniques de fabrication, parce qu'on faisait entrer du matériel à l'école, ça, c'était intéressant. Et puis à la fin, il n'y en avait plus. Et puis il y avait aussi le fait que mon seul espoir de progrès, après l'agrégation, c'était d'être retraité, donc à 30 ans, ça fait mal ! Alors j'ai un tas de collègues qui étaient bien comme ça. Il n'y en avait pas beaucoup qui étaient agrégés. Mais je voyais des profs d'autres bahuts de l'académie, parce qu'on se concertait avec les autres bahuts, publics ou privés. On travaillait ensemble. Je voyais des gars qui à 45 ans, étaient finis, même physiquement. Donc je me disais : « mais je ne veux pas devenir comme ça ! » Et puis comme j'étais responsable de la section BTS, je plaçais les élèves en stage, donc j'allais voir dans les entreprises et puis j'ai trouvé l'aspect technique intéressant. Donc en fin 89, début 90, j'ai commencé à chercher et puis un jour il y a une porte qui s'est ouverte. J'y suis toujours. Enfin j'y suis toujours, mais j'ai changé trois ou quatre fois de fonction et de métier dans l'entreprise, en gros.

– *Et vous avez habité où, du coup, dans le cadre de votre formation et de vos premiers emplois ?*

– À Rennes, j'étais pensionnaire au lycée, ce n'était pas terrible. Ce que je retiens de ces deux années, c'est surtout les relations de camaraderie. J'étais surtout avec des Bretons, il m'en reste au moins un. Et puis à Nantes, par contre, j'habitais en cité universitaire. Étant boursier du fait du niveau de revenus de mes parents, j'étais prioritaire pour avoir une bourse et prioritaire pour avoir une chambre en cité U. Donc j'habitais en cité U pas très loin de l'école, ce n'était pas... Enfin... Moi, ça ne me plaisait pas beaucoup. Non, je n'aimais pas la ville, la ville, je n'aime pas ça.

– *Pourquoi ?*

– Pourquoi ? Parce que... [Il soupire.] Parce que c'est le bruit, l'anonymat, les cadences infernales... Enfin, les cadences infernales, moi, je trouve ça infernal. En fait, c'est la société de consommation à outrance, un monde artificiel, alors moi, ça ne m'intéresse pas. Mais quand je me souviens qu'après, j'ai habité à Trélazé, quand j'étais prof, j'habitais dans un petit immeuble, je ne connaissais pas mes voisins ! C'est fou ça ! Ils habitaient au-dessus, en dessous, à côté, je ne les connaissais pas.

– *Mais vous avez fait des... ?*

– Eh bien en fait, ils rentraient chez eux et ils s'enfermaient dans leur truc. Et puis moi, c'est vrai que le week-end là-bas, je n'y restai pas. Je n'ai dû y rester qu'une fois ou deux, c'est tout, en sept ans. De toute façon, qu'est-ce que vous voulez... ? Quand vous regardez par la fenêtre au balcon, vous ne voyez que le parking, que les bagnoles ! Ce n'est pas intéressant ça. Alors qu'ici, eh bien on connaît... Comme je vous disais, il y a les enfants qui s'intègrent, mais on n'a pas besoin que les gens habitent la maison tout à côté pour les connaître. En fait, on connaît tout le monde dans le village, dans le village et puis alentour.

– *En fait, vous ne connaissez pas plus vos voisins que d'autres gens dans le secteur ?*

– Un petit peu parce qu'on se voit dans les jardins, dans la cour... Et depuis le temps on se connaît... On sait à peu près tous d'où on vient. Mais sinon, nos relations ne se limitent pas au lotissement. Il y a beaucoup de gens dans [la commune], ou même à Pouancé, mais ça, c'est plus lié aux enfants qu'à la proximité. Mais je me souviens qu'à Trélazé, je n'avais réussi à sympathiser avec personne. Au pire, même à avoir des

tensions avec certains. Il y en avait qui faisaient du tapage nocturne... Aucun intérêt ! Vous savez, il ne faut pas croire que la communication, ça marche mieux quand on est plus proche physiquement ou quand on a plein de moyens de communication. Plus les gens s'envoient des sms, des e-mails, plus ils ont le téléphone portable, moins les gens communiquent... C'est infernal, ça, les communications ! Plus vous en avez, moins les gens se connaissent, plus on est anonyme et renfermé sur soi.

– Et les moyens de communication ont dû se développer à [la commune] comme ailleurs ? Vous avez senti une évolution par exemple ici ?

– À oui oui.... Une évolution euh... Oui, un peu, parce qu'on profite de tout maintenant. À [la commune], on a la télé, on a Internet, le haut débit si on veut. Et puis on peut aussi acheter de l'herbe où on veut, enfin comme on veut, à [la commune] ! C'est ça, si vous voulez. Tout arrive en même temps, mais ce n'est pas pour ça qu'on a plus de relations avec nos voisins. On n'en a ni plus ni moins à cause de ça. Si on a des relations avec nos voisins ou avec les gens de [la commune], c'est parce qu'on a des choses en commun, parce qu'on a des centres d'intérêt communs, ce n'est pas parce qu'on envoie des e-mails à nos voisins qui habitent à 5 m. On s'en fout de ça ! Ce n'est pas parce qu'on a les moyens de se téléphoner tout en conduisant ou tout en marchant...

– Et vous avez des amis ou de la famille que vous voyez plus ou moins régulièrement en dehors de [la commune]... ? *Ils sont localisés où ?*

– Ah bah oui !.... La famille de ma femme est de Chaudron-en-Mauges... Bon, maintenant un peu éclatée parce que tout le monde fait sa vie. Et puis on a des relations... Toutes les relations qu'elle avait avant... De type personnel, qu'elle avait avant qu'on se connaisse... Et puis moi-même. Donc ce sont devenus des amis communs. Il y en a à Cholet, du côté de Chaudron-en-Mauges ou Saint-Florent-le-Vieil. Moi, j'ai gardé aussi des relations de quand j'étais prof à Angers, donc du côté d'Angers. J'ai gardé quelques relations de quand j'étais étudiant, donc il y en a à Nantes, à Rouen... Peut-être ailleurs. Sinon, j'ai des relations avec des collègues de boulot, pas énormément, mais un petit peu. Donc un petit peu partout. Ou quand on voyage dans le sud de la France, il nous arrive d'aller chez des gens qu'on connaît. Parce qu'il y a des gens d'ici qui sont partis, enfin bon, on garde des contacts. C'est vrai que de temps en temps, on se téléphone ou on s'envoie un e-mail [il rit]. Mais je pense qu'il n'y aurait pas eu le téléphone ou les e-mails, on se verrait toujours. Si on ne se voit

pas plus, c'est parce qu'ils ne viennent pas où parce qu'on n'y va pas où parce qu'on n'a pas le temps. Je ne suis pas contre, mais j'en suis assez refroidi. En général, dans mes messageries au boulot, j'ai 300 e-mails de retard. Si je m'absente deux jours, j'en ai 20 ou 30 qui arrivent, donc j'ai appris à ne plus en être esclave.

– Vous avez donc fait Rennes, ensuite Nantes et puis Trélazé...

– Oui parce que quand je suis arrivé à la Baronnerie, on s'est occupé de me trouver un logement. On m'a donc proposé un logement, en locatif, dans un petit immeuble à Trélazé. Je n'ai pas trop cherché à savoir. J'étais content, j'ai pris ça. Mais pour moi, ce n'était que... À l'époque j'étais célibataire, pour moi c'était un logement pour mes activités professionnelles, enfin, je n'y étais que la semaine, et encore. Au début, le vendredi soir, je partais. Petit à petit, je suis resté un petit peu plus, mais...

– *Parce que vous vous étiez fait des connaissances, pas forcément dans votre immeuble, mais... ?*

– Aucune. De toute façon, je n'avais aucune idée, moi, à Trélazé. Un petit peu à Angers, par le biais du travail, des collègues prof. Mais de là à rester le week-end... Et puis j'étais assez impliqué dans le foot ici, enfin à Pouancé, et puis je ne me voyais pas passer le week-end en ville. Pourquoi faire ? Aller en boîte ? Aller au cinéma ? [Signes négatifs de la tête.]

– *Et donc Trélazé... Et après... ?*

– Quand on s'est décidé avec ma femme, qui à l'époque n'était pas encore ma femme, à habiter en commun, parce que c'est ce qui arrive. On s'est dit : « tiens, on va tâcher de se trouver un truc. » On a fouiné un peu, Mais ça n'a pas duré longtemps. Le premier jour où on circulait en voiture, on voit une pancarte : à louer... En campagne. Pouf... On y va... Toc... Ça s'est fait tout de suite.

– *Et c'était une maison ou un appartement ?*

– Oui, c'était une maison en pleine campagne, enfin en bord de route, entre Angrie et Candé. C'était une maison ancienne, retapée, mais mal retapée, on s'en est aperçu assez rapidement. Et puis à la rigueur, c'était vivable, ce n'était pas ça le pire. Mais c'était un peu pénible de faire la route à deux. Partir chacun de son côté, non, ça, ce n'est pas une solution. Et moi, j'ai un certain nombre de collègues qui ont fait la même chose. Ils se sont mis d'un bout, en général, c'est plutôt le mari qui voyage. Et puis on a appris que

cette maison était à louer. C'était en juillet 89. On est venu la voir, je connaissais les occupants, c'était un couple de professeurs du collège de Pouancé. Donc je les ai connus quand j'étais élève. Et puis on est parti en vacances, on a fait un voyage en Thaïlande. On est revenu. Ils nous avaient dit : peut-être qu'on va la vendre. Ils ne trouvaient pas à la vendre. Ils ont eu deux ou trois occasions qui se sont loupées. On a emménagé en août 89.

– *Et pourquoi après vous avez acheté la maison ? Vous vouliez de toute façon acheter une maison un jour ou l'autre ou alors... ?*

– Non, on n'avait pas de projets. À cette époque, on n'avait pas de projets. Moi, j'avais 30 ans, et ma femme pas loin. Notre projet, déjà, c'était de vivre ensemble. Et puis après, on s'est marié, on a eu notre premier enfant et puis c'est là qu'on commence à faire des projets. Et puis les propriétaires sont venus nous dire : « qu'est-ce que vous en faites ? Vous restez ? Vous l'achetez ? Nous, de toute façon, on va la vendre. » Parce qu'ils avaient besoin d'argent pour s'éloigner. Et puis bon... Bon, on achète. Et puis le prix était tout à fait raisonnable à l'époque. Et on est resté comme ça et puis après on a eu les autres enfants, et puis on s'est trouvés bien ici.

– *Et vous n'avez jamais regretté d'avoir acheté ?*

– Non. Et je peux vous dire qu'aujourd'hui, on regrette encore moins qu'avant. Parce qu'on pense que si on voulait trouver les mêmes conditions de vie, ça nous coûterait une fortune. Cette maison, elle était à vendre en 89 : 500 000 F. Quand on l'a achetée en 91, on l'a achetée : 550 000. Ils ont mis 50 000 F de plus. Mais aujourd'hui avec 550 000, si on réactualise de l'inflation, on sera peut-être à 100 000 €, qu'est-ce que vous faites avec 100 000 € ? C'est vrai qu'on a fait beaucoup de travaux. On n'a pas doublé mais presque, mais jamais on n'aurait fait ça.

– *Les travaux, vous les avez faits tout de suite en arrivant ou alors... ?*

– Non, on a aménagé l'extérieur qui n'était pas complètement fini. On a fait la cuisine, ici, qui n'était pas faite du tout. Et puis là, l'automne dernier, enfin, ça vient de se finir, on a refait le carrelage, on a changé les fenêtres pour avoir des fenêtres un petit peu plus modernes, des volets électriques... Pour améliorer le confort et le plaisir de vivre, parce qu'avant on avait des fenêtres normales et là on a mis des grandes baies vitrées. Sachant que derrière, il n'y aura, sauf contre-ordre exceptionnel, jamais de construction ! Il y a deux ans, on n'était pas sûre, donc on cherchait à partir, à partir, pour retrouver la même

chose. Et là, c'est là qu'on s'est rendu compte que pour plus cher que ce qu'on avait acheté ici, on nous proposait des ruines ! Donc on a préféré mettre les moyens pour acheter le terrain qui était à vendre, pas à vendre, enfin... Qui était à côté de la maison pour agrandir le terrain et puis être tranquille. Donc on a préféré dépenser sur place que dépenser ailleurs.

– *Et vous dites ailleurs, pour la même chose, vous auriez payé plus cher. C'est quoi la même chose ?*

– La même chose, c'est un habitat en campagne, soit dans le village, soit carrément en campagne, avec du terrain, et puis une maison assez grande parce que nous sommes six.

– *Et le terrain, au départ, il faisait combien ? Et maintenant ?*

– 900 m<sup>2</sup>. Et là, on a passé à un peu plus de 3000.

– *Il était question de construire à côté ?*

– Non, mais on sait que tout ce qui peut se construire finit par se construire. Donc comme il y avait un terrain de 2 300 m<sup>2</sup> à côté, on en a loué une partie en jardin aux propriétaires, et on a fini par le convaincre de nous le vendre, sachant qu'il avait une maison qu'il a vendue à des Anglais... C'est donc qu'il cherchait sûrement à le vendre, il fallait donc s'entendre sur le prix, ce qu'on a réussi à faire.

– *Et ça, c'était quand ?*

– On l'a acheté en 2003, ça fait moins d'un an.

– *Et vous l'avez déjà investi, en termes d'aménagement... ?*

– Ah oui ! On a fait les travaux à l'automne 2003, on a déblayé le terrain des vieilles haies, des vieux arbres et puis on a... J'ai semé la pelouse. De toute façon, c'était important pour les enfants. Et puis on a déplacé le jardin potager et puis à l'automne 2004, ça va être la saison de planter des arbres. Parce que vous savez, nous, on vit un peu avec le rythme des saisons [rire moqueur] !

– Au départ, quand je vous ai expliqué un petit peu sur quoi je travaillais, vous me disiez qu'avec les gens qui s'installaient dans le village, les villages deviennent des villes, du fait des comportements...

– Des villages périurbains. Mais quand on dit périurbain maintenant, c'est 20 ou 30 km autour des grandes villes. Les gens construisent des maisons sur des terrains de



quatre ou 500 m<sup>2</sup> donc autant dire que c'est une maison avec une terrasse et puis un petit peu d'herbe, où ils arrivent juste à faire demi-tour avec la tondeuse. Les enfants ne jouent pas chez eux, ils jouent dans la rue, ça, c'est caractéristique, dans la rue ou dans la cour... Dans le parking du lotissement... Et puis les gens vivent de leur travail, de la télé, des loisirs modernes... Donc ils ont une vie, ils ont un mode de vie assez urbain.

– *Et ici, dans le lotissement, vous vivez différemment ? Vos voisins et vous-même ?*

– Ouais. On échange autre chose que ce qui est lié aux activités de la société moderne, de consommation. On se retrouve au jardin ou... Ici, on peut aller en forêt, on peut courir 10 km, ce que je fais tous les samedis, sans rencontrer personne. Moi, j'ai des collègues qui vont courir à Angers, d'ailleurs, j'y suis allé à week-end avec un collègue. Il faut trouver une place pour garer la voiture. Et puis ensuite quand on court, c'est : « pardon madame, pardon monsieur ! ». On n'arrête pas. Et puis au pire, on rencontre des collègues du boulot ! Ici, on n'est pas embêté. De temps en temps, on tombe sur des chevreuils, ou sur des sangliers, mais on ne trouve pas des gens, ou de temps en temps, une ou deux personnes qui courent ou qui font du vélo. Et puis quand on se voit, on se dit bonjour, même si on ne les connaît pas.

– Et vous pensez que dans les lotissements des communes rurales périurbaines, on ne se dit pas bonjour, on ne se connaît pas ?

– Je ne sais pas [moue négative]. Si, ils finissent par se dire bonjour, mais... Bon, j'en connais des gens qui habitent... Des collègues... Et j'ai une sœur qui y habite... Mais je ne tiens pas une demi-journée là-dedans ! [Rires étouffés et fiers.] Les gens sont les uns sur les autres, donc qu'est-ce qu'ils font ? Ils construisent des murs. Ils se cachent les uns des autres. C'est vrai qu'ici, on ne se voit pas parce que nous, on est plutôt derrière quand il fait beau, mais on ne se cache pas les uns des autres. On n'éprouve pas le besoin de se cacher parce qu'on ne se gêne pas les uns des autres. Moi, il ne me viendrait pas à l'idée de sortir la tondeuse le dimanche après-midi ou d'aller sortir mon motoculteur à dix heures du soir si je sais que le voisin travail le lendemain matin de bonne heure. Ma sœur est mon beau-frère construisent des murs en parpaings ! Pour se cacher les uns des autres.

– *Ah bon, pas, pas des haies... ?*

– Oui, il y en a qui osent contrevenir aux règlements et qui font du parpaing !

- *Pour séparer les parcelles de jardin ?*
- [Signe affirmatif de la tête].
- *Et ici, vous avez l'impression que ça a évolué les communes dans le coin, et [la commune] ?*
- Oui, ça évolue parce qu'il y a plusieurs choses qui ont évolué. Le monde agricole n'est plus ce qu'il était. À [la commune], il doit rester sept exploitations agricoles ! Alors sept, y compris des GAEC, c'est-à-dire qu'une exploitation, ça peut être plusieurs exploitations regroupées, plusieurs exploitants et plusieurs bâtiments de ferme, plusieurs sites. Mais l'agriculture aujourd'hui n'est plus l'activité principale. C'est une activité de production qui essaie comme elle peut d'être rentable puisque maintenant il faut qu'elle soit rentable. Donc les habitants tirent leurs revenus en général d'autre chose que de l'agriculture directe. Ça peut être indirectement l'agriculture, comme moi. Moi, j'estime que je vis indirectement de l'agriculture puisque je travaille dans une entreprise qui fabrique du matériel vitivinicole. Mais bon, on commence à trouver dans nos communes des gens qui sont là simplement pour l'habitat, puisqu'ils vont travailler ailleurs. Donc, ça a beaucoup changé.
- *Mais vous, vous êtes aussi là pour l'habitat et vous travaillez ailleurs ?*
- Oui.
- *Et ça change quelque chose dans le rapport à la commune de travailler loin... ? Est-ce que vous pensez que ça change quelque chose d'habiter près de son travail, près ou dans la commune où on habite et de travailler loin... ?*
- Je ne sais pas si ça change quelque chose. Ce qui est sûr, c'est qu'entre ma vie professionnelle et Ma vie ici, il y a une vraie frontière !
- *Et vous la situez où ? Est-ce que vous la situez quelque part ? Est-ce sur le trajet... ?*
- Ah non non, ce n'est pas une frontière géographique. C'est qu'au moins, je suis sûr qu'ici, je ne vais pas rencontrer quelqu'un du travail et que sur le marché de Pouancé, il ne va pas se discuter des dernières choses qui se sont passées dans mon usine. Parce qu'à Chalonnes, c'est terrible à Chalonnes, en 95, il y a eu une grève. Elle était sue la veille sur le marché ! C'est vous dire jusqu'où ça va. Et puis là-bas, je dirais que... Parce qu'il y a beaucoup de gens qui travaillent à Chalonnes et qui habitent à Angers ou

Cholet ou même Nantes... Mais en fait, tout le monde connaissait tout le monde, donc on ne pouvait pas faire un pas le dimanche sans tomber sur quelqu'un qui connaissait quelqu'un qui... Moi, mon collègue directeur, parce que nous sommes deux, était responsable des ressources humaines à l'époque. Il habitait sur Chalonnes, c'était infernal ! Aujourd'hui d'ailleurs, ils n'habitent plus à Chalonnes et maintenant il est plus détaché du travail.

– *Mais pourtant, ce que vous me dites correspond à peu près à ce qu'on dit du milieu rural, y compris les gens qui habitent le milieu rural ? Que c'est aussi ce genre de contraintes là, que c'est un petit monde et que ça a des inconvénients... ?*

– Ça a forcément des inconvénients, mais je dirais... Le fait que tout se sache, que tout se sait, que... Moi, vu ma position dans mon entreprise, il est préférable que tout ne se sache pas, enfin qu'il n'y ait pas de mélange. Ceci dit, je ne fais aucun mystère sur mon lieu de travail de ce que je vis ici. Je n'ai pas de soucis là-dessus. D'ailleurs, des fois... D'ailleurs je ne suis pas le seul à avoir des liens soit à Chalonnes, soit ici... J'ai retrouvé un copain d'école dans mon entreprise et dont la famille habite encore ici. C'est un petit peu rigolo. Mais je ne cours pas le risque de voir par exemple des rumeurs se propager dans l'entreprise et qui viennent de mon lieu d'habitation, et réciproquement.

– *Du coup, vous avez presque doublé le temps et la distance qui séparent votre habitation de votre lieu de travail ?*

– Plus que ça. Au début où on habitait ici, j'étais prof, j'ai été prof jusqu'en 90, j'y allais quatre fois par semaine. C'était au nord d'Angers, ça faisait un petit peu plus loin. Et Angrie, cinq mois, ça n'est pas significatif, c'est vraiment très court. Mais effectivement, maintenant, je suis à 65 km aller et retour, cinq fois par semaine, des fois six, c'est arrivé.

– *Pour vous, ça va ? Pour vous, c'est une contrainte, c'est une liberté,...* ?

– C'est les deux. J'ai, je pense, beaucoup de chance par rapport aux gens qui habitent à Angers parce qu'eux mettent une demi-heure, quand tout va bien. Mais des fois, ils mettent une heure. Le vendredi soir, il suffit qu'il y ait un carton sur la quatre voies en arrivant à Angers, ils mettent une heure. Donc ils maîtrisent beaucoup moins. Et puis pour moi, ce temps, c'est un temps... Soit le soir quand je rentre, de décompression... Donc quand j'arrive ici, je suis disponible pour la famille. Et puis le matin, c'est du

temps où j'écoute la radio, les infos, jamais de la musique, je réfléchis à certaines choses que je vais faire à mon travail, ou à la résolution de certains problèmes, de certaines difficultés. Donc c'est un temps où je suis complètement libre au niveau de ma réflexion. Sinon, on n'a pas de temps de réflexion, enfin je trouve que je n'en ai plus sinon, parce qu'il faut être tout le temps dans l'action.

– *Et vous prenez toujours le même chemin ?*

– Ouais.

– *Il n'y a que ce chemin ou bien vous pourriez en prendre d'autres où faire des variations sur le trajet ?*

– Il m'arrive une fois ou deux par an d'en prendre un autre un petit peu plus long, c'est de partir par la forêt parce que je me dis : tiens, peut-être que je vais voir des animaux et ça arrive que j'en voie [il rit].

– *Et vous ne le faites pas très souvent ?*

– Non, c'est surtout quand il fait beau, à l'époque où on voit les animaux de dehors, le matin de bonne heure. Je pars en général vers 6 h 30, donc en ce moment notamment, c'est une heure propice pour voir les animaux. Mais je ne le fais pas souvent, parce que ça me rallonge.

– *Est-ce que vous pouvez me parler du trajet en lui-même... ?*

– Eh bien c'est un peu de tout. C'est une route qui relaxe jusqu'à Saint-Georges-sur-Loire. Après, il y a du monde. Donc je vais à Saint-Michel-et-Chanveaux : 5 km de lignes droites. Après, de Saint-Michel je vais à Challain-la-Potherie, il y a quelques enchaînements de virage, ça ne pose pas de soucis. Après Challain, je vais en Candé, il y a encore quelques enchaînements. Et après Candé, Le Louroux-Béconnais : une grande ligne droite de 12 km. C'est là qu'on commence à avoir des gens qui roulent vite et qui collent derrière, des petits jeunes ou des petites jeunes [dit-il en me regardant avec insistance], respectables et honnêtes, mais qui roulent à 120 à l'heure. On les voit parce qu'ils ont des têtes comme ça [il penche la tête à gauche], c'est qu'ils cherchent à doubler. Donc ils sont rendus plus vite à la fac... Quand ils arrivent et qu'ils n'ont pas un accident. Et puis à Bécon, je prends la direction au sud : Cholet. Donc Bécon-les-Granits, Saint-Augustin-des-Bois. Saint Augustin, Saint-Georges : pas grand monde. Et

puis à Saint-Georges, on rentre dans le flux des gens qui viennent d'Angers, jusqu'à Chalennes.

– *Et votre entreprise, il y a combien de salariés ?*

– À Chalennes, on est 350. Nous avons maintenant sept filiales. Une en Vendée : 20 personnes, une à Rivesaltes près de Perpignan : 40, une aux États-Unis : ils sont une dizaine, une en Australie : ils sont 2, une en Italie : ils sont une trentaine et une au Chili : ils sont cinq ou six. Et on fait partie d'un groupe de 3000 personnes, 3000 ou 5000, je ne sais jamais. Plutôt 5000.

– *Pour revenir à l'aspect logement, est-ce que vous êtes attachés... ? Si vous deviez dire... Est-ce que vous êtes davantage attaché au fait de vivre en milieu rural, de vivre en maison individuelle avec jardin, de vivre dans cette maison-là en particulier, de vivre à [la commune] en particulier... Qu'est-ce qui prime pour vous ?*

– Le milieu rural, oui, en général. Ensuite cette maison, on a failli partir plusieurs fois. Je vous ai dit qu'on avait, il y a deux ans, regardé tout autour parce qu'on pensait que ça allait nous échapper et que ça allait se construire, donc on ne voulait pas rester ici. Mais une ou deux années avant, on avait aussi songé à ce que je me rapproche de Chalennes.

– *Ça vous devenait pénible le trajet ?*

– C'est l'époque où j'ai changé de fonction dans l'entreprise, donc c'était plus une garantie pour l'avenir et c'est une fonction qui a priori devait me consommer encore plus de temps. Donc on a commencé à chercher en se disant : on n'a pas encore d'enfants scolarisés en collège, donc si on fait un changement, il faut le faire au moment où il y a un changement parce que c'est un peu trop difficile pour les enfants. Et puis il se trouve qu'autour de Chalennes, l'immobilier est hors de prix. Il n'y a plus rien. Quand je dis qu'il n'y a plus rien, c'est qu'il n'y a plus de corps des fermes à retaper ou autres en campagne. Et ce qu'on me proposait, ce qu'on a visité, c'était pas terrible. Par contre, c'était des prix inabordables ! Et puis on est resté comme ça et puis maintenant, on cherchera forcément à éviter aux enfants une cassure pendant leur jeunesse. Ils ont construit leur vie ici aussi eux. Même si on en a changé l'an dernier trois d'école parce qu'on n'en avait trois ici : une rentrait en sixième, mais les deux autres, on ne les a pas laissés. On les a mis à Pouancé parce qu'on y connaissait un tas de gens et pour d'autres raisons... Plus personnelles. Et ils ont gardé leurs copains de [la commune]. Ils ont leurs copains à Pouancé. Et on n'a pas envie de détruire ça.

- *Et votre femme est attachée comme ça aussi au milieu rural ?*
- Ouais.
- *Elle non plus n'a jamais envisagé ou voulu vivre en ville ou... ?*
- Une époque, elle aurait peut-être fait, mais je pense qu'aujourd'hui, elle apprécie d'être ici. Mais quand il a fallu qu'on se démène pour acheter ce terrain, ça n'a jamais été un souci entre nous, pour savoir s'il fallait qu'on le fasse. Pour nous, c'était une priorité.
- Vous préférez, vous auriez préféré une maison comme ça, de type pavillon, dans l'idéal, a un corps de fermes ou quelque chose comme ça... ?
- [Il hausse les épaules.] C'est vrai que l'aspect, ce n'est pas très important, quoique les femmes attachent plus d'importance à l'aspect, à la belle maison où ce qui a tel ou tel style. Moi, je m'en fous un petit peu. Pourvu que ce soit convenable et que ce ne soit pas un coût complètement déplacé, pour nous ce qui est important, c'est le confort. Quand je dis le confort, c'est qu'on ait quelque chose d'assez grand, de fonctionnel. Nous, je pense qu'on ferait plutôt la différence entre construire une maison et en acheter une. Ce qu'on a appris, avec l'expérience de tous les gens de notre entourage, c'est que construire une maison bien la première fois, c'est pratiquement impossible. Il faut en faire deux pour faire la bonne.
- *Bien, à quel niveau ?*
- C'est-à-dire qui correspondent aux besoins fonctionnels. C'est-à-dire que quand on construit une maison, forcément on se fait mener en bateau par les pavillonneurs. Ils vous présentent des choses qui sont tendances, à la mode, etc. ou ils vous font miroiter tel ou tel gadget, alors qu'au bout d'un moment, on s'aperçoit qu'il faut choisir : est-ce qu'on va vivre dans la cuisine uniquement pour faire la popote, auquel cas on peut avoir une toute petite cuisine pas fonctionnelle et une salle à manger plus fonctionnelle ? Ou alors est-ce qu'on fait de la cuisine un milieu de vie... Enfin un tas de choix comme ça. Je pense que, que l'on construise ou que l'on retape une maison, il faut savoir ce qu'on en fait. Si vous retapez une maison et que vous ne gardez que quatre murs et le toit, ça revient pratiquement au même que construire. Je pense que c'est plus ça pour nous qui fait la différence. Il se trouve que cette maison n'était pas trop mal faite, même si on y a

changé un sacré nombre de choses. Et on va peut-être encore en changer un petit peu, mais on la trouve assez fonctionnelle, confortable, c'est pas mal.

– *Et maintenant que vous avez trouvé le terrain derrière et que vous n'avez plus le risque de construction très proche, vous n'envisagez plus de déménager ?*

– Non, non, sauf cataclysme professionnel, ce qui peut toujours arriver. Je dis : sauf, mais ce n'est pas encore certain parce qu'il y a une solution qui vaut ce qu'elle vaut : c'est du déplacement professionnel pendant la semaine et puis on revient à la maison le week-end, ça se fait aussi. Supposons que je perde mon emploi et que j'en trouve un autre, je ne sais pas, à 100 ou 200 km, une solution c'est de prendre une location la semaine pour le travail et de rentrer pour le week-end avec sa famille. Ça se fait. À Pouancé, il y a des gens qui ce font genre de choses. En général, c'est le papa. Ils travaillent à Paris où je ne sais pas où et il rentre le week-end. Ce n'est pas forcément le super confort familial, mais plutôt que d'avoir le désagrément de la grande ville pour tous, c'est le père qui subit ce désagrément. Il y a des Anglais qui font ça aussi. À Armaillé, le papa est en Angleterre, revient de temps en temps, je pense qu'il reviendra de plus en plus souvent. Mais les enfants et la maman habitent ici.

– *Quand vous disiez que le terrain derrière, vous ne vouliez pas qu'il soit construit, qu'est-ce qui vous gênait particulièrement là-dedans ? Étant donné notamment qu'on voit la maison de votre voisin d'ici, qu'il n'est pas loin et que de l'autre côté, elle n'est pas loin non plus. Pourquoi ça vous pose un problème que ce soit construit derrière ?*

– La vue. La vue de nous sur la construction et la vue de la construction sur nous. Je ne sais pas si vous avez vu derrière, [on se lève] quand il fait beau, du fait qu'on a refait, agrandi la fenêtre : [on regarde par les volets intérieurs de la cuisine, façon américaine]. Vous voyez la table ? Eh bien nous, on ouvre en grand parce que les deux moitiés s'escamotent et puis on mange là, en regardant les vaches.

– *C'est l'endroit où vous êtes le plus souvent, en fonction peut-être des températures ?*

– Non parce que ça ne fonctionne comme je vous disais que depuis l'an dernier. Avant, on mettait la table sur la pelouse. Donc il y a le jardin et puis après les champs, c'est une belle vue. On a de compte à rendre à personne en fait. Elle ne se promène pas tout nu quand même, mais personne ne nous regarde. Il y a des gens qui passent dans le chemin de temps en temps parce qu'il y a le champ, parfois il y a des curieux, mais c'est très rare. Donc on est chez nous, derrière. On n'est pas en train de se dire : tiens, il y a

untel qui nous regarde ou qui m'a vu. On est chez nous et les voisins c'est pareil. Ils ont leur jardin derrière. À part ceux qui sont le long de la route, là, ce n'est pas terrible, mais les autres, ceux qui sont à l'est, c'est la même chose. Et il y en a d'autres qui ont acheté du terrain aussi du côté campagne. Ils ont leur vie extérieure du côté campagne.

– *Mais par contre, dans un appartement, on est chez soi aussi ?*

– Oui, mais quatre murs autour de soi.

– *Oui mais ici aussi vous avez quatre murs autour de vous ?*

– Oui, mais on est ouvert sur l'extérieur. On peut montrer aux enfants : tiens, regarde, ça, c'est un geai, ça, c'est une mésange ou alors : tiens, regarde là-bas, il y a un écureuil qui monte sur le chêne. Vous n'avez pas ça en appartement.

– *Par exemple, dans les immeubles où il y a de la perspective et une vue sur la ville... ?*

– Non. Comment on fait pour le motoculteur ? On le monte dans l'ascenseur et on le met dans l'entrée ? [Il rit] c'est une boutade, mais si vous voulez, qu'est-ce que... ?

– *Pour vous, c'est envisageable en fait ?*

– Je pense que ça l'est devenu. Je pense qu'à une époque, j'aurais pu, en rencontrant une personne différente pour faire ma vie, ou avec des orientations professionnelles différentes, peut-être finir en ville. Mais je suis bien content que ça ne me soit pas arrivé. Je pense qu'on a une chance qu'il ne faut pas laisser passer. Aujourd'hui, il pleut, donc les gamins regardent la télé où ils jouent à l'ordinateur, mais quand il fait soleil, ils n'ont pas le droit. C'est : dehors ! Et je peux vous dire que dehors, ils s'occupent ! Avec un bout de bois, avec un bout de carton, avec n'importe quoi, mais ils ne s'ennuient pas.

– *Parmi les cinq éléments que je vais vous donner, est-ce que vous pouvez me dire ce que vous mettriez en avant en premier, ce qui vous caractérise le plus, ce qui vous caractérise en premier : votre quartier où votre commune de résidence, votre métier, votre province d'origine, votre formation professionnelle, votre diplôme ou alors le nom de l'entreprise dans laquelle vous travaillez ?*



– ... Je traduirai par mon plus grand sentiment d'appartenance, c'est ma commune, mon entreprise. Et quand je dis ma commune, c'est ma commune, c'est mon milieu familial. Et puis en troisième, mes origines, que je ne renie pas.

– *Et en dernier ?*

– Peut-être ma formation d'origine. Mais je ne la renie pas.

– *Vous dites : milieu rural, que c'est important pour vous de vivre milieu rural. Est-ce que par contre vous êtes attachés à la région, soit la petite région soit la région à une échelle plus grande, ou est-ce que finalement, peu importe la région pourvu que ce soit du milieu rural ?*

– Je pense que peu importe la région pourvu que ce soit du milieu rural. On a eu l'occasion d'en voir pas mal, des milieux ruraux différents, soit en France, soit à l'étranger, moi je pense que je me plairais dans beaucoup d'endroits, pour peu qu'on retrouve un certain nombre de points communs avec ce qu'on a ici, c'est-à-dire : la campagne, les paysages. Bon ici, c'est plat avec des forêts. Il y a d'autres endroits où c'est des montagnes et d'autres endroits où c'est... C'est des lacs. On peut avoir un petit peu de tout, mais ça m'est à peu près égal. Simplement, maintenant, on est attaché à ici parce qu'on y a construit notre vie, donc on ne changera pas pour le simple plaisir de changer.

– *Est-ce que dès que vous êtes arrivé dans cette maison, vous vous êtes senti chez vous ?*

– Ouais.

– *Et ça a toujours été le cas dans les endroits où vous avez habité ?*

– Non. Ni à Rennes, ni à Nantes, il n'y a Trélazé, ni à Angrie [il rit].

– *Donc finalement, à part chez vos parents, c'est le premier endroit où vous vous sentez chez vous ?*

– Ouais, je pense que ça a été le premier endroit.

– *Et ça tient à quoi ?*

– On se sent chez soi d'une part quand on s'intègre dans l'entourage. Ça, comme je vous l'ai dit, c'est plus facile avec les enfants. Et puis je crois que c'est ici vraiment que l'on a construit quelque chose nous-mêmes. Étant étudiant ou professeur, je vivais soit

en résidence universitaire, soit un immeuble à Trélazé, je n'ai rien fait à part peut-être faire un ou deux trous dans le mur pour accrocher quelque chose. Je n'ai rien fait. Tandis qu'à ici, on a tout aménagé à notre main. On a fait revenir les propriétaires parce qu'on les voit toujours, ceux qui étaient là avant, pour leur montrer ce qu'on avait fait de leur maison, en fait. Elle ressemble plus du tout à ce qu'ils avaient. On ne l'a pas cassée... En fait, si, là, j'ai cassé [il montre les cloisons qui séparent la cuisine du salon salle à manger], j'ai cassé un certain nombre de choses que j'ai refaites. Les portes n'étaient pas là. On a refait toutes les vitres... Il y avait des pièces qu'ils n'avaient pas finies, je les ai finies, en gardant une partie de ce qu'ils avaient fait eux, mais pas tout. Parce que c'étaient des gens qui faisaient un peu par eux-mêmes, c'était des profs. Les profs et les médecins sont des gens qui font les choses par eux-mêmes, vous ne connaissez pas ça ? Je vais vous raconter une anecdote. Justement, il y avait un escalier pour aller au sous-sol, et on voulait le changer. Donc on a fait venir un menuisier, qui ne nous l'a pas changé. Il nous l'a rénové, c'était encore mieux. Il nous explique que lui, il savait reconnaître du premier coup d'œil les maisons de médecins et les maisons de profs.

– *Ah bon ?*

– Oui, les médecins et les profs sont des gens qui veulent faire les travaux eux-mêmes. Comme il est très difficile de faire, même une extension, en charpente, ils font des extensions par le sous-sol. Et c'est le cas de cette maison. Ce qui explique que j'ai pu finir les pièces qui étaient commencées.

– *Mais il y en a pas mal des sous-sols dans la région ?*

– Oui, mais celui-ci était prévu pour être en partie habitable.

– *Il y a des fenêtres ?*

– Oui, des vraies fenêtres.

– *Pour vous, l'équivalent du quartier en milieu urbain, en ville, ici, c'est quoi ? C'est la commune, c'est le lotissement, c'est autre chose ? C'est le canton ?*

– Je ne sais pas trop ce que c'est qu'un quartier en ville, parce que c'est une expression qui est très utilisée, mais c'est quoi un quartier ? Est-ce que ça ne se limite pas aux gens qu'on connaît, qu'on connaît par relations de voisinage ? Je ne sais pas. Je dirais qu'ici, à [la commune], tout le monde se connaît. Enfin, tout le monde se

connaît... [la commune], ça va jusqu'à Pouancé, parce que ça n'est pas très loin. Mais tout le monde se connaît, sauf quand il arrive des gens, dans une maison à louer ou un appartement à louer qui arrive d'on ne sait pas où et qui repartent sans s'être intégrés. Ou pire encore, c'est un phénomène nouveau, c'est des gens qui viennent ici, qui font construire dans un lotissement, il y en a un qui vient de se terminer, et qui ont leur vie ailleurs, qui ont déjà scolarisé leurs enfants ailleurs et ils ne s'intègrent pas du tout. Là, c'est... Dans les dernières constructions, on découvre le phénomène. Des gens qui ne sont pas du tout intégrés. Ils sont venus ici parce que le mètre carré était à l'époque à 30 F, c'est-à-dire à cinq euros. C'est uniquement pour ça qu'ils sont venus. Donc ils n'ont rien fait pour s'intégrer ! Je ne sais pas s'ils sont de [la commune] ces gens-là du coup ! Mais sinon, je pense que [la commune], c'est peut-être l'équivalent d'un quartier, même si c'est plus dispersé en surface, c'est peut-être ça, je ne sais pas.

– *Est-ce que vous vous promenez souvent dans les environs ? À pied ? Vous m'avez dit que vous alliez courir ?*

– Oui, départ à neuf heures tous les samedis matin.

– *Vous courez combien de temps ?*

– Une heure, mais si ça va mieux, on met 50 minutes. On est trois, il y a quelqu'un qui vient de Pouancé et puis quelqu'un qui a habité [la commune], c'est comme ça que je l'ai connu, en locatif, et puis il a fait construire à Soudan. Mais en fait, ça va faire neuf ans, et il vient toujours là, on se donne toujours rendez-vous le samedi matin, et puis on va courir.

– *Quand vous allez à [la commune], vous allez en général à pied ? Vous prenez une voiture ?*

– Des fois le vélo. Mais j'ai très peu à faire à [la commune], puisque nos enfants n'y vont plus à l'école. Qu'est-ce qu'on fait à [la commune] ? On va chez les un ou chez les autres pour telle ou telle raison. Et puis sinon, ma femme va tous les samedis à la bibliothèque, parce qu'il y a une organisation de bibliothèques avec des livres de la bibliothèque départementale. Comme nos enfants ont une addiction à la lecture, il faut y aller souvent. Mais elle y va en général en voiture. Parce qu'y aller avec les enfants à pied, non, on ne l'envisage pas, à cause des voitures et camions.

– *Vous n'êtes pas très loin quand même ?*

- Non, mais vous avez ici une route où les gens roulent très vite, bien que ce soit limité à 50.
- Parce que, c'est quand même étonnant... Quand les trois grands ont des activités, par exemple l'ACE, l'Action Catholique de l'Enfance, qui se passe dans le bourg, mes enfants, on les envoie tout seuls. Mais avec le petit, il n'en est pas question !
- Mais j'ai noté comme ça au travers des entretiens que d'une manière générale, c'est assez systématique. Où que les gens habitent par rapport au bourg, quelle que soit la distance que les gens aient à faire, ils prennent en voiture, eux qui veulent un cadre de vie... Et qui sont souvent hostiles à la voiture...
- Il y en a qui habitent du côté du lotissement Saint-Laurent, de l'autre côté, donc ils n'ont pas à traverser la route. Ceux qui vont souvent à l'école à pied, ils n'ont pas à traverser.
- *Et sinon, vos activités sur la commune, des loisirs, hors de chez vous ?*
- Des loisirs organisés, non. Parce que je n'ai jamais fait partie du club de foot, j'étais à Pouancé qui était plutôt le club rival. Ma femme va donc un peu à la bibliothèque. Sinon il y a une association à [la commune] qui s'appelle L'épervier, mais on n'a jamais été invité et on ne cherche pas à y aller, parce que ça fait encore des gueuletons en plus, oui, d'ailleurs, je crois que c'est leur principale raison d'être. [Il soupire.] Non, je ne crois pas qu'on a forcément besoin d'activités organisées pour se voir ou pour faire des choses ensemble. Quand j'ai aménagé mon terrain, j'en ai fait une partie moi-même il y a un voisin, un agriculteur pas loin, qui est venu m'aider. Bon, quand ils ont un problème d'ordinateur, je vais les dépanner. Vous y êtes allé d'ailleurs, c'est à la Gautrie. On se rend certains services, quoi.
- *Et vous avez comme ça avec beaucoup de monde à [la commune] des relations comme ça, soit d'entraide, soit de... Ou des relations suivies avec des gens de [la commune]... ?*
- Suivies, non, parce qu'il ne faut pas croire que parce qu'on est tous dans le même village, on se connaît tous et on est tout frère et sœurs. Non, des relations suivies, des plus suivies, avec une famille ou deux seulement. Mais c'est pas pour ça qu'on délaisse les autres.
- *Mais principalement, vos amis ne sont pas à [la commune] ?*

- Non, pas spécialement. Il y en a, mais...
- *Et au niveau des commerces et services, en général, vous vous rendez où ?*
- Pas beaucoup à [la commune], parce qu'il y a plus grand-chose. Sinon on applique la règle générale. Je ne sais pas si vous la connaissez ? Ce n'est jamais bien chez soi, c'est toujours mieux quand c'est plus gros. Donc, les gens de [la commune], vont faire leurs courses à Pouancé. Et les gens de Pouancé trouvent que c'est n'est pas bien et si je caricature, ils vont faire leurs courses à Châteaubriant. Les gens de Châteaubriant, c'est trop petit, ils vont à Nantes. Il y a des gens de Nantes qui prennent même le TGV pour aller faire leurs courses et autres à Paris. [il rit] C'est toujours mieux ailleurs. Non, en réalité, on fait soit les courses à Pouancé ou à Châteaubriant. Il nous arrive aussi pour faire des petites choses, de les faire le soir en rentrant, soit à Chalonnes, Bécon-les-Granits, là où je trouve. Sinon, pour le pain, ce n'est pas compliqué, on entend que ça klaxonne. Il y a trois boulangeries qui passent ici, en tout, six fois par semaine. Il y a les boulangers, les surgelés, autant que vous voulez. À une époque, il y avait même un poissonnier. Donc euh non, contrairement aux gens qui habitent dans les lotissements de Pouancé, on ne va pas à la boulangerie, on ne prend pas la voiture pour y aller. Il vient là, il s'arrête dans deux endroits, et puis on peut y aller. C'est aussi un endroit où on se voit avec les voisins, les voisines. Et si on n'est pas là, soit un voisin prend le pain pour vous, soit le boulanger dépose le pain sur la fenêtre et il n'y a personne qui va venir nous le piquer. Vous faites ça en ville ? [un air de défi.]
- *Et par exemple, si vous aviez des transports en commun qui vous conduisaient à votre travail, vous les prendriez ?*
- Ah oui ! Volontiers. Volontiers. S'il y avait un transport en commun qui passe... Qui fasse simplement Pouancé, Saint-Georges sur Loire ou alors Pouancé, Chalonnes, oui, ça m'intéresserait. Mais ça n'intéresse pas les gens qui exploitent où les gens qui décident.
- *C'est aussi parce qu'il y a peu de gens qui sont intéressés. Je pose souvent cette question dans les entretiens et les gens disent souvent : non. Je préfère ma voiture. Il y a même des gens qui préfèrent prendre leur voiture, qui sont dans Angers ou très proche, qui ont beaucoup de bus, et qui préfèrent quand même prendre leur voiture. Je suis très frappée, moi, par la culture de la voiture qu'il y a. Je ne sais pas si c'est le Maine-et-Loire ?*

– À Chalonnes, il y a une gare, c'est une des rares gares secondaires qui marche dans le Maine-et-Loire et il y a beaucoup de collègues qui viennent de Cholet, ou qui viennent d'Angers. Angers, Chalonnes : 18 minutes ! Et pour 10 € la semaine ! Par contre, il y a une contrainte, c'est qu'il faut arriver à l'heure et partir à l'heure. C'est-à-dire que si vous ne savez pas à quelle heure vous finissez le soir, c'est embêtant. Moi, si je pouvais faire 50 minutes ou une heure sans avoir à tenir le volant, ça m'intéresserait des fois. Ce serait pour vraiment dormir ou pour lire ou pour faire quelque chose. Mais je pense que les transports en commun qu'on fait sont des transports en communs urbains aujourd'hui, urbains ou interurbains. Les autres gens, Non en fait, on paie des impôts pour payer ces infrastructures et puis on paie la taxe sur le gazole pour mettre dans la voiture. On paie les deux.

– *Il n'y a pas une commune ou un endroit particulier, voire même une région où vous aimeriez bien habiter, un endroit que vous aimez particulièrement ou... ?*

– Je peux dire au hasard... Moi, je peux vous dire ce que je connais, ce que j'ai vu. Je trouvais que l'Auvergne c'était joli, ça, ça m'aurait plus. Une autre région que l'on connaît parce qu'on n'y va en vacances, c'est les Asturies. Je ne sais pas si vous connaissez ? C'est assez rural et pas trop, pas encore trop pollué par la vie moderne, enfin des conséquences du plan de la mer. Mais je me dis qu'ici on est pas mal parce qu'on a la chance d'être dans un milieu relativement naturel. Il y a la forêt qui n'est vraiment pas loin, et ça, c'est vraiment intéressant. Quand je dis la forêt, ce n'est pas la forêt où on se marche les uns sur les autres, c'est la forêt avec une histoire aussi, c'est intéressant aussi dans l'histoire de la région. Pourquoi il y a ces forêts, pourquoi il y a ces étangs ? Ce n'est pas venu tout seul.

– *Et cette région vous y êtes attaché ?*

– Eh bien maintenant, oui. Même si je n'y suis pas complètement originaire, parce que je viens de la Mayenne.

– *Et vous, votre région, est-ce que vous pourriez en délimiter les bornes, de ce que, vous, vous appelleriez votre région, là où vous avez un sentiment d'appartenance... Où est-ce que ça ne se pose pas... ?*

– Je pense que notre sentiment d'appartenance, si je prends celui de la famille, il ne peut prendre en compte que ce qui nous est commun. Ce qui nous est commun, c'est [la commune]. Moi, je ne suis pas né ici, ma femme n'est pas née ici. Il n'y a que les

enfants qui sont nés ici. Donc notre sentiment d'appartenance à nous, c'est [la commune]. Après, [la commune], ça appartient au Maine-et-Loire, à l'Anjou, et moi, étant de Senonnes, je me sentais tout aussi proche de la Bretagne, Loire-Atlantique [puisqu'on est dans une région un petit peu à cheval sur les différentes régions administratives].

– *Est-ce que vous faites parties d'associations, de groupes, de réseaux... ? De toutes sortes ? De loisirs, politique,...* ?

– Plus maintenant. Ce qu'il me reste en fait comme activité, c'est des activités au niveau de la paroisse. Enfin moi, pour la préparation de baptêmes et puis ma femme, pour l'équipe paroissiale, qui s'appelle l'EAP, l'Équipe d'Animations Paroissiales. La paroisse, quand on dit la paroisse, c'est aussi des choses qui ont beaucoup changé. Parce que la paroisse, c'est maintenant 14 communes qui se retrouvent autour de Pouancé. C'est une façon de participer à la vie de notre région, de notre région, de notre lieu d'habitation.

– *Est-ce que vous avez un sentiment d'appartenance par rapport à Pouancé, parce que finalement vous y faites pas mal de choses... ?*

– J'y ai joué au foot pendant 25 ans, en étant d'ailleurs, je venais de Senonnes en vélo pour aller jouer au foot. Ensuite, j'ai été trésorier du club de foot pendant 10 ans. J'étais assez impliqué dedans. Tout simplement parce que j'y connaissais beaucoup de gens. Au départ, parce que j'étais à Pouancé à l'école. Quand j'ai été au collège à Combrée, j'avais plein de copains qui étaient de Pouancé. Après, je suis resté dans le foot et ça m'a permis de connaître un tas de gens. Et ma femme travaillant à Pouancé,...

– *Elle travaille dans quoi ?*

– Elle travaille au foyer occupationnel. Et puis aujourd'hui, il y a les enfants qui sont à l'école, donc par l'école aussi, c'est aussi un centre d'intérêt en tant que parents d'élèves. On est à préparer les différentes manifestations. Si, je suis aussi membre du bureau des parents d'élèves, enfin, ce n'est pas une très grande activité.

– *Quelle place occupe votre travail dans votre vie ?*

– Déjà, c'est de 6 h 30 du matin à sept heures du soir quand tout va bien, ou alors 7 h 30 ou plus. C'est un de nos principaux moyens de subsistance. Si ma femme a un salaire, c'est un revenu autre. C'est une source de motivation et de satisfaction

personnelle. Enfin, ce n'est pas toujours une satisfaction suffisante, mais en général ça va de pair avec l'état de santé de l'entreprise. Aujourd'hui, on vit une période plus difficile et je suis moins satisfait de mon travail. Il faut qu'on y arrive, il faut que j'arrive à apporter ma contribution au redécollage de l'entreprise. Et je m'en sentrais mieux. Et puis sinon, c'est l'autre facette que certaines personnes de notre entourage connaissent. C'est aussi ce qui me raccroche un peu au milieu agricole. Quand ici, les gens éprouvent des difficultés, dans leur vie d'agriculteurs, ce qui est lié aux saisons, aux cultures, etc., souvent ils me posent la question où on dérive, sur ce qui se passe dans la vigne, puisqu'on travaille pour les producteurs de vin. Et puis ils sont souvent intéressés de savoir qu'est-ce qu'ils font en Australie, comment ça marche aux États-Unis... ? Ils aiment bien que je leur raconte ce que j'ai vu.

– *Est-ce que vous sortez souvent avec votre femme ou avec les enfants, est-ce que vous sortez souvent pour les loisirs, à l'extérieur de chez vous ?*

– Souvent c'est quoi ? Disons oui. On préserve... On essaie de préserver des moments de vie familiale. Alors il y a les vacances d'été, il y a toujours de semaine où on part et qu'on part volontairement. On pourrait très bien rester ici, mais on part, pour faire une coupure, et pour être certain qu'on soit bien ensemble et qu'on profite bien de notre vie de famille. Et on part en général dans d'autres régions. Ça peut être la Bretagne, le Massif Central, les Pyrénées. L'an dernier, c'était l'Aveyron. Cette année, on va retourner en Asturies, mais plus loin, plus au nord de la Galice. Et puis il y a quelque week-end prolongé ou on part au bord de la mer, ou des fois, on va aussi consommer, on va à Center Parc, ça nous arrive, mais pas souvent. Ou sinon, on a aussi des sorties chez des amis. Je disais qu'on en avait à Rouen, on les voit au moins une fois par an, au moins. Et puis peut-être que quand ils seront plus grands, on ira passer un week-end en Angleterre où... On se réserve des moments comme ça et puis il y a un tas de sollicitations avec les familles, avec les réunions d'amis, le week-end. On n'est pas coupée du monde, si vous voulez.

– *Mais en général, vous allez régulièrement dans les mêmes endroits où vous changez tout le temps, pour vos vacances vos week-ends ? Vous préférez plutôt changer ou retourner dans certains endroits ?*

– Déjà, comme on va chez des amis, comme on ne change pas souvent amis, on retourne souvent chez eux [il rit]. Mais sinon, non, on retourne dans les mêmes régions,



mais pas au même endroit. Ça va faire la troisième fois qu'on va dans les Asturies, ce n'est jamais le même endroit. On ne cherche pas à retourner au même endroit, même si ça nous a beaucoup plu. On essaye d'aller voir ailleurs, d'aller voir d'autres endroits, et puis c'est un peu le hasard...

– *Et quel type d'hébergement en général ?*

– Nous, on prend plutôt des logements en dur. Et les grandes vacances, c'est tout le temps des locations, locations en maison... Maison particulière ou en village aussi. Pas en cage à lapin ! L'an dernier par exemple, on a été dans l'Aveyron, dans un village de 80 habitants. C'est beaucoup plus facile de s'intégrer, soit avec d'autres familles parce qu'on peut trouver d'autres familles finalement, ou avec les gens du village. Et puis en Espagne, c'est pareil. En Espagne, il y a trois ans, ce n'était pas comme ici, il n'y avait pas de voiture. On laissait nos enfants aller avec les autres enfants, français ou d'autres pays, le soir on menait les vaches avec le fermier chez qui on habitait. C'est quelque chose qu'on apprécie de pouvoir faire. Sinon on va à Center Parc. Mais on ne va pas toujours au même, il y en a plusieurs, on change. Quand on va au bord de la mer, il peut arriver qu'on prenne une location en camping, enfin un peu en mobile Home. Ou en ville, enfin en ville... Ça arrive. On l'a fait une fois à la Rochelle, mais pour deux-trois jours, sinon on ne tient pas. On n'a pas de...

– *Mais disons, ce qui vous guide dans vos choix à la fois de régions et puis de résidence pendant vos vacances, en premier, c'est quoi ? Vous choisissez en fonction de quoi ?*

– En fonction du lieu et aussi du public. Nous avons un public jeune aujourd'hui, de quatre ans et demi à 13 ans, ce n'est pas dit qu'on arrive encore à les emmener à la montagne, quand le petit aura 13 ans et que le grand aura 20 ans, ils ne partiront plus avec nous. Donc pour l'instant, on arrive à éviter la côte et tout ce qui va avec, on sait qu'on n'y passera plus tard, donc pour l'instant on évite, on essaie d'abord autre chose.

– *Et par exemple, parce que vous dites les cages à lapin, si vous aviez une maison, mais qui n'avait pas de jardin, pour vous ça n'a pas plus d'intérêt qu'un appartement ?*

– Non.

– *Et quand vous étiez enfant, vous faisiez des sorties, vous partiez en vacances un peu ou pas ?*

- Il n'avait pas de voiture. Ouais, moi, j'ai pris le train pour la première fois, je suis allé... Quand je suis allé en classes préparatoires, de Martigné-Ferchaux jusqu'à Rennes. Et sinon, j'étais à l'école primaire, quand j'ai vu la mer pour la première fois. Mes parents, déjà eux, n'avaient pas appris ça. Et puis en plus, ils n'avaient pas les moyens.
- *Il n'y avait pas de gens dans votre entourage familial qui vous aient emmené ou chez qui vous alliez en vacances, par exemple, vos parents pouvaient vous mettre chez une tante ou... ?*
- Oui, ça a pu m'arriver, mais pas beaucoup. Mais ceci dit, ça ne me manquait pas beaucoup. Parce qu'on était bien occupés.
- *Est-ce que vous recevez souvent des gens ici ? À dîner ou des choses comme ça... Ça arrive à quelle fréquence à peu près ?*
- C'est au moins une fois par mois. Mais il y a des périodes de pointe. Hier, on était 25, le week-end prochain on est 15, parce que la communion solennelle de l'Église a eu lieu hier. Donc la petite communion de Juliette, c'est dans une semaine. Donc, il y a son parrain de Rouen qui vient. C'est une occasion de remplir la maison. Et ce qu'on apprécie, nous, c'est de pouvoir mettre plein de gens ici, plein de gens, et de ne pas être à l'étroit. En plus, hier, il faisait beau. Les gamins vont dehors, et on ne s'en tracasse pas, il n'y a pas de rue.
- *Ils ne vont jamais sur la petite place là [je désigne la placette autour de laquelle sont disposées les maisons du lotissement] ? C'est interdit ?*
- Non. Non, mais qu'est-ce que vous voulez qu'ils aillent faire là ?
- *Je ne sais pas, ils pourraient jouer avec d'autres enfants... Ah non, c'est vrai qu'il n'y a plus d'enfants dans le lotissement.*
- Non, mais ce qu'on sait, c'est que du temps des propriétaires précédents, c'était le terrain derrière, notre terrain, le tout-petit, qui servait de terrain de foot pour tout le lotissement.
- *Donc la petite placette, elle n'a jamais vraiment été investie par les enfants, ni par vous-même... ? Vous n'avez jamais organisé de réunions ou... ?*

– Si, une fois, ça s’est produit. On a fait un méchoui, tout le lotissement. Mais ça ne s’est jamais reproduit, tout autour de l’arbre. On n’a jamais su pourquoi ça s’était organisé, ni par qui... Et il y a dû certainement avoir un problème pour que ça ne se reproduise pas. [il hausse les épaules] Ce n’est pas grave... Bon, il arrive qu’ils aillent faire du vélo ou faire de la trottinette, mais ça ne dure pas une heure. Ils préfèrent faire des courses de trottinette autour de la maison, parce qu’il y a des obstacles, des marches et tout ça.

– *Même si c’est vrai qu’ici on est à un croisement, à peu près à quelle fréquence vous sortez du département ?*

– Moi, je passe en Loire-Atlantique tous les jours pour aller au travail, plusieurs fois. Mais autrement, on peut dire que quand on va à Cholet, on change de département et que ce n’est plus le même monde [il rit], c’est les Mayennes. Sinon, on a plutôt tendance à être orienté vers l’est. On va rarement vers l’ouest, alors qu’en fait Rennes, n’est pas plus loin qu’Angers, mais c’est... On connaît peut-être mieux ce qu’il y a à Angers. On a peut-être plus de relations à Angers.

– *Et sinon est-ce que vous circulez souvent en dehors de la France, pour les loisirs ou pas ?*

– De temps en temps. Moi, c’est assez irrégulier, mais ça, c’est professionnel. Pendant les périodes de vendange, ça peut être un peu plus. À une époque, je le faisais plus. Je n’avais pas la même fonction dans l’entreprise et je faisais les chantiers d’installation. Maintenant, c’est pour tourner pendant les vendanges. Mais il n’y a rien de systématique. Il y a un mois et demi, le directeur commercial m’a demandé d’aller faire un tour dans la Mancha. Ça peut arriver du jour au lendemain. En 97, on m’a demandé de partir en Australie. Alors je suis parti.

– *Dans le cadre familial ?*

– On va en Espagne. Mais on ne s’interdit pas d’aller en Angleterre ou ailleurs. Pour l’instant, on est content de l’Espagne, enfin des Asturies, mais ça n’a rien à voir avec la Costa-Brava ou autre. Ce n’est pas loin, enfin c’est assez facile à faire en voiture, donc on se promène.

– *Si c’était à refaire ou si c’était possible, où habiteriez-vous de préférence ? Vous n’échangeriez pas, vous habiteriez à la campagne près d’une ville, dans une ville plus*

*importante, dans une commune moins importante, dans un bourg, dans un endroit isolé, à Paris, en banlieue ?*

– S’il ne tenait qu’à moi, je serai dans un endroit isolé [il rit]. Comme on fait des choix négociés, ce serait dans un bourg comme celui-ci. Dans un bourg ou pas loin d’un bourg.

– *Et sinon, est-ce qu’il y a une région ou plusieurs régions qui vous attirent, dans lesquelles vous aimeriez habiter ? Vous m’avez dit l’Auvergne ?*

– Oui, parce que j’y suis allé, mais la Bretagne aussi, c’est pas mal.

– *Donc si on vous proposait, là, j’ai une série de choix, pour vous éventuellement pour votre conjoint, un emploi plus intéressant dans un de ces lieux, est-ce que vous pouvez me dire pour chacun, si vous seriez tout à fait prêt, plutôt prêt, plutôt pas prêt, pas prêt du tout ? Dans le Midi ?*

– Qu’est-ce que c’est qu’un emploi intéressant ? Dans le Midi, pas prêt du tout. Parce que c’est un endroit qui ne m’attire ni sur ce que je crois sentir au niveau des gens, ni sur les paysages, ni sur les relations que l’on peut avoir. J’y suis allé un petit peu, on a une filiale là-bas. Déjà, il y a toujours du vent, il faut s’habituer. Vous ne pouvez pas laisser votre voiture à 20 m de chez vous sans la fermer à clef. C’est la délinquance partout. Il faut malgré tout dire ce qui est. Il y a plein de gens qui ne travaillent pas et qui vivent autrement qu’en travaillant, donc forcément, ce n’est pas la même mentalité qu’ici. Et puis comme on dit, vous êtes accueillis tout de suite, mais dès que vous êtes partis, vous êtes oubliés. Ça, ça ne m’intéresse pas. En plus, la vie est chère. Quand on se déplace pour raisons professionnelles, et que l’on va au restaurant ou simplement pour manger, vous vous faites arnaquer. Ça ne m’attire pas du tout.

– *Dans le Massif Central ?*

– Plutôt prêt. Parce que, je vous dis, j’y suis allé quelquefois en vacances. Et ce n’est pas que le paysage, ce n’est pas que les volcans d’Auvergne, mais il y a des endroits où ce n’est pas trop chargé en population. Il y a même je pense des villages qui se vident, et moi, ça m’irait bien.

– *Et pourquoi ce coup d’être isolé ?*

– Ce n’est pas d’être isolé. Je ne suis pas un ermite ! Mais je pense qu’il vaut mieux être moins les uns sur les autres et mieux se connaître, et mieux vivre ensemble. Plus les

gens sont proches les uns des autres, plus ils ont des e-mails, des SMS, d'Internet et de machins, moins ils communiquent, moins ils se connaissent, plus ils se replient sur eux.

– *Et pourquoi vous avez dit « plutôt prêt » et pas « tout à fait prêt » ?*

– Parce qu'il faudrait vraiment, ou bien que je sois obligé de partir d'ici, ou alors que ça me laisse des perspectives bien meilleures que ce que j'ai aujourd'hui. Et aujourd'hui, même si je ne suis pas complètement satisfait de mon travail, mais ça, c'est parce qu'on n'a pas encore trouvé la solution pour réagir au contexte économique, je suis quand même très attaché à mon travail. C'est aussi un des intérêts de travailler dans l'activité péri-agricole, c'est qu'on finit par aimer son produit, parce qu'on travaille avec des gens qui aiment leurs produits. Quand vous parlez avec un viticulteur, vous n'avez pas du mal à parler de son produit. Si vous fabriquez des micros, ils vont être achetés par des gens qui sont à 10 000 km de chez vous, dans un autre continent... Le travail devient un pur travail de subsistance. Nous, on a la chance de faire un travail où on a le goût de produits. Quand nous ont dit à un ouvrier, « est-ce que tu ne peux pas rentrer de vacances cinq jours plus tôt, tu vas partir à Rivesaltes leur donner un coup de main », le gars, une heure après, il est là. Il part. Tout le monde fonctionne comme ça chez nous. Parce que les gens sont attachés à la viticulture.

– *Toujours la même question, mais cette fois à 150 km d'ici, en pleine campagne.*

– Si c'est juste pour être loin d'ici, tant que je ne suis pas fâché avec tout le monde, je trouve ça sans intérêt.

– *À Paris ?*

– Question suivante... Paris, j'en ai bouffé un petit peu. J'ai été, quand j'étais étudiant, j'ai fait un mois de stage à Aubervilliers. Et je restais, parce que je n'avais pas les moyens de rentrer tous les week-ends. [Il soupire.] J'en serais tombé malade ! Le bruit, la drogue, et j'y ai été confronté, enfin... ! Vous êtes dans le métro, là, vous êtes en contact avec les gens, mais vous ne les connaissez pas. Et puis ça sert à quoi ? Et puis à chaque fois que j'y vais pour le travail, je suis bien content quand je rentre.

– *Et dans le nord de la France ?*

– Non. Je n'y suis jamais allé. C'est peut-être bien, mais c'est parce que je suis influencé par la mauvaise image du Nord. C'est peut-être bien, je ne sais pas.

– *Qu'est-ce que c'est la ville pour vous ?*

– ... [il rit] Qu'est-ce que c'est la ville ? Eh bien c'est un tas de maisons et d'immeubles, avec des routes et des bagnoles, et du bruit, et des odeurs pas agréables, et puis des gens les uns sur les autres qui ne se connaissent pas, et puis pour moi, une société qui se désagrège.

– *Qu'est-ce que la campagne pour vous ?*

– ... [il rit] Ce que je vois. Des champs, et des arbres, et des vaches ! [il rit] C'est caricatural, mais la campagne c'est... C'est peut-être un milieu de vie à taille plus humaine. Où on est connu pour ce qu'on est. Et non pas comme de simples consommateurs. Pour moi la ville, c'est pareil, il y a toutes sortes de ville. On peut dire que Pouancé, c'est la ville, que Segré, c'est la ville, qu'Angers, Nantes, c'est la ville, ou Paris, la ville. Ou même d'autres villes étrangères. Mais si vous voulez, quand il faut aller dans la cohue pour faire ses courses, ou quand on est plus capable d'exprimer une distance en kilomètres, mais en temps, on marche sur la tête !

– *Et pour vous, qu'est-ce que la banlieue ?*

– C'est le sous-produit de la ville. C'est-à-dire qu'on rejette à l'extérieur ce qu'on ne peut plus mettre dedans, mais c'est tout aussi pire. Et je pense qu'il y a eu des banlieues résidentielles, mais je ne sais pas s'il en reste beaucoup. Qui était peut-être des endroits peut-être un peu préservés. Mais la banlieue de gens défavorisés ou des banlieues comme les villages périurbains qui se sont transformés en dortoir, ça m'apparaît que comme des sous-produits de la ville, enfin des sous-produits...

– *Mais après tout, [la commune], pour vous, c'est aussi dortoir ? Vous partez il est très tôt, vous revenez il est assez tard ?*

– Ouais, mais j'ai quand même une vie. Même le soir, même si je rentre à sept heures ou sept heures et demie, j'ai encore le temps de faire des choses.

– *Et là, dans ce moment-là, vous faites des choses que vous ne pourriez pas faire en ville ?*

– Bah ouais, jardiner ou tout simplement faire le tour de mon jardin. Aller voir d'un jour sur l'autre les légumes qu'on a semés et qui ont germé. Ou aller arracher de la mauvaise herbe ou biner. Et puis je peux aller faire ça le soir, il y a plus de camions qui passent. C'est tranquille, même quand il fait beau, on reste dehors, à ne rien faire en écoutant les oiseaux.

– *Comment qualifier-vous les personnes qui habitent la campagne et qui travaillent en ville ?*

– ... Je ne sais pas, je ne pense pas qu'on puisse les qualifier de façon unique. Il y en a qui le choisissent, d'autres qui le subissent, d'autres qui... D'autres qui sont arrivés là par hasard. Moi, je pense que je suis arrivé un peu par hasard ici.

– *Et vous pensez que ce sont plutôt des gens urbains, ou que ce sont des ruraux ou que c'est autre chose ?*

– Je pense qu'il y a pas mal de ruraux qui s'urbanisent. C'est-à-dire qu'ils finissent par prendre les modes de vie des gens de la ville. C'est-à-dire qu'ils... C'est-à-dire qu'on leur dirait : « tiens, tu as intérêt à acheter, à cinq euros le mètre carré, tu auras 400 m<sup>2</sup>... Par contre, tu vas te faire une baraque... » Et ils y vont. C'est ce qu'on retrouve dans les lotissements autour des grandes villes. 400 ou 500 m<sup>2</sup>, je vous dis : on peut à peine faire demi-tour avec la tondeuse. [il rit] C'est une caricature, mais en gros, ça veut dire que dès que les gamins veulent jouer, il faut sortir, aller dans la rue. Donc ils connaissent ou la rue, où les 3 m<sup>2</sup>...

– *Et alors, qu'est-ce que ça pose comme problème de jouer dans la rue ?*

– Eh bien là, c'est calme. Mais il y a des jours où ça circule. Les gens viennent faire demi-tour ici. Je préfère qu'ils aillent faire des cabanes autour des arbres ou couper des bouts de bois, qu'ils fassent quelque chose de leurs mains, que de rester sur le goudron à jouer au ballon ou faire des burnings en mobylettes.

– *Est-ce qu'il y a un endroit où vous allez régulièrement, où vous, par exemple, vous passez au moins une nuit au moins cinq fois par an ?*

– Non. Il y a des endroits où on va. C'est quasiment indéterminé. Bon il y a les grandes vacances, l'été, et en plus on se fait aussi soit à la Toussaint, soit au printemps, c'est une semaine ou à peu près une semaine. On peut aller chez des amis... On va à Rouen une fois par an, sinon il peut arriver qu'on aille à droite ou à gauche. L'an dernier par exemple, on est allé dans le Massif Central, chez un agriculteur, un ami d'école que j'ai connu avant.

----

# Annexe 5

## Entretien avec une femme de 40 ans à Combs-la-Ville Novembre 2004 – [130 min.]

– Moi je suis née à Sfax en Tunisie. Puisque mon père travaillait là-bas, j’ai vécu seize ans là-bas. Dans un environnement, où l’on fréquentait beaucoup les coopérants. On était à une école qui s’appelait la mission française, une petite structure, où l’on était environ 10 dans la classe. C’était un enseignement identique à celui qui est dispensé en France. Une toute petite structure très familiale, avec du fait du pays, des horaires, des horaires adaptés. On commençait à 7 heures le matin jusqu’à 13 heures, sur la période mai juin, et puis en septembre, cela reprenait sur le même modèle. J’étais jusqu’en seconde en Tunisie à Sfax, uniquement à Sfax. Je n’ai pas souhaité aller en pension à Tunis, puisque pour continuer mes études, il fallait aller à Tunis. Ma sœur qui habitait à Villeneuve-Saint-Georges m’a proposé de m’héberger et j’ai donc passé mon bac à Créteil.

– *Comment elle en est venue à... ?*



– Nous sommes six filles, je suis la plus jeune. En fait, elles sont toutes venues en France pour continuer leurs études. Mes parents y sont aussi maintenant, mais ça a été postérieur. Contrairement à moi, toutes mes sœurs aînées sont allées à Tunis. Moi j'ai préféré retrouver une structure familiale ici. Donc je me suis retrouvée à Villeneuve-Saint-Georges, mais je ne l'ai pas vraiment choisi. On a dû rester, je pense, deux ans je n'ai plus tellement les dates en tête. Et ma sœur et mon beau-frère ont acheté à Combs-la-Ville. Donc je les ai suivis à Combs-la-Ville, et depuis je n'ai jamais quitté Combs-la-Ville. [Rires] J'ai terminé l'année du bac donc j'étais au lycée du lac à Créteil. L'année du bac, on avait déjà déménagé sur Combs-la-Ville. Parce que cela avait été très difficile pour moi... La transition... L'école... Je crois même qu'en seconde, on était même sept. Quand je suis arrivée ici au lycée du lac : les transports en commun, je ne connaissais pas. C'était mon papa qui allait me chercher le midi... La cantine, et puis le nombre des élèves, c'était très, très déstabilisant pour moi, pour toutes les personnes qui ont connu un petit peu la même chose. Voilà depuis... Combs-la-Ville, ma sœur a acheté, ça doit être au moment où j'ai dû avoir... Où j'ai travaillé le week-end en tant que surveillante d'internat à Draveil. À partir du moment où j'ai eu un peu d'argent, plus une bourse, je me suis installée moi-même à Combs-la-Ville, à la Closerie, dans un studio. Si vous voulez l'année, il faudra que je fasse des recherches. Là, j'avoue que je ne sais plus.

– *Vous avez quitté la Tunisie en quelle année ?*

– En 80..., oui, en 80.

– *1980, à peu près deux ans à Villeneuve-Saint-Georges après ? Ensuite chez votre sœur ?*

– J'ai dû y rester... C'est la maman de Stéphanie... Quand sa deuxième est née, Aurélie, j'ai facilement dû y rester deux ans aussi. Et ensuite je me suis installée à Combs-la-Ville, toute seule.

– *Et vous avez choisi de rester à Combs-la-Ville... ?*

– Parce que je m'y sentais bien, je m'y sentais bien tout simplement. À l'époque je n'avais pas d'enfants, je ne peux pas dire que c'était pour les structures. C'était simplement que je m'y sentais bien, que j'avais retrouvé quelque chose... Si je compare avec Villeneuve-Saint-Georges, eh bien en 1980, 1982, c'était encore un petit village, très sympathique. Et je m'y sentais vraiment très, très bien. Donc je crois que c'est

simplement pour ça... Et que j'ai trouvé un logement à ce moment-là, sans trop de problèmes.

– *Mais vous étiez déjà avec votre sœur à Villeneuve-Saint-Georges, donc ce n'est pas votre sœur qui a fait que vous vous sentiez bien à Combs-la-Ville...*

– Oui tout à fait.

– *Pourquoi vous vous sentez bien à Combs-la-Ville et que vous ne vous sentiez pas bien à Villeneuve-Saint-Georges ?*

– Bon, à Villeneuve, c'est vrai qu'on était dans un logement de fonction, parce que mon beau-frère était enseignant, donc le logement lui-même, c'était impeccable, on était au sein du collège. Mais en revanche, à côté c'était les grandes tours ! Je ne sais plus comment ça s'appelait... Ah si, les Gravieres. Tout ce que je n'avais pas connu dans mon enfance, en fait. Toute cette population... Et ici, ma foi, j'ai retrouvé un climat beaucoup plus familial, à Combs-la-Ville. Plus petit, plus..., moins de foule, moins de bâtiments, moins de... C'est vrai par exemple que j'ai habité la Closerie : ce n'est pas les tours, etc. Et dans mes déménagements successifs, je n'ai fait qu'avoir des petits appartements, enfin des structures à trois étages maximum. Je n'ai jamais habité dans des grandes structures.

– *À Villeneuve, vous habitiez où précisément... ?*

– C'était un collège qui jouxtait les Gravieres, la résidence les Gravieres, le nom du collège je ne m'en souviens plus.

– *Vous mettiez combien de temps pour aller au lycée... ?*

– Quand j'étais à Villeneuve, je devais mettre vingt-cinq minutes à peu près. Et puis Combs-la-Ville, ça a été très, très long. Parce qu'en 1980, 82 les bus ne desservaient pas bien la gare à Combs-la-Ville. Donc en fait, j'y allais souvent à pied. Et l'on habitait rue Jacques Viret. Je souhaitais continuer à aller au lycée du lac, donc j'allais, bien souvent, du fait des horaires, à pied jusqu'à la gare puis le train jusqu'à Villeneuve puis le bus. Donc je mettais très longtemps, très longtemps ! Très longtemps ! Une heure et demie parfois. Mais c'était mon choix, donc bon. Aussi, quelque chose qui a été en termes d'adaptation, c'était la cantine. J'ai été inscrite mais je n'y allais pas. Quand j'étais à Villeneuve, je rentrais, même pour un quart d'heure. Je ne mangeais pas, ce n'était pas le but. J'ai préféré rentrer un quart d'heure et repartir. Donc à Combs-la-Ville, il n'en

était pas question, mais j'allais me promener. J'ai vraiment eu beaucoup de mal à m'adapter aux cantines. Je crois même que ç'a été plus dur que là... Eh bien, je rentrais chez moi, j'avais une maman à la maison qui me préparait le déjeuner tous les jours, un papa qui venait me chercher à l'école tous les jours et qui me ramenait...

– *Et sinon de passer de la Tunisie à la France... ?*

– Non parce que je venais régulièrement en vacances. Bien sûr d'y aller en vacances et d'y vivre, j'ai vu que ce n'était pas la même vie. C'est vrai que quand je venais en vacances, je voyais les enfants aller à l'école la nuit ! Pour moi c'était de la folie ! Et pourtant c'est la réalité. C'est qu'ils partent de bonne heure le matin... Non, sinon je me suis bien intégrée, rapidement. Et puis j'avais toute la famille ici. Il n'y avait que mes parents en fait... Qui restaient là-bas, parce que j'étais la dernière. Donc j'avais déjà toutes mes sœurs, mes tantes étaient là depuis très longtemps. Non je n'ai pas eu de mal à m'adapter, en termes scolaires non plus.

– *En Tunisie, vous habitiez une maison, un appartement ?*

– Une maison. Oui une maison, une maison. Bah oui, avec un jardin. C'est clair que quand je suis arrivée en France, c'était quand même très, très différent. Et on est resté très, très peu de temps sur Villeneuve. Je vous ai dit deux ans, oui... C'était, disons, un an, un an et demi, deux ans maximum. Après, très vite, ils ont acheté une maison. C'est sûr que j'ai beaucoup plus apprécié Combs-la-Ville que Villeneuve. Encore qu'à l'époque, Villeneuve était une ville... Un peu plus calme que maintenant, un peu plus... C'est vrai qu'après, plus tard, dans le temps, c'est moi qui ai choisi, qui ai choisi de rester à Combs-la-Ville. Je vous dirai, qu'à l'heure actuelle, on a tenté d'acheter plus grand, mais on a du mal à partir. On a du mal à partir, parce qu'on se sent bien, parce qu'on a tout ce qu'il faut, parce que Vincent est au collège et qu'il est au bout de la rue. Mais dans les années 80, je pense que c'est parce que je m'y sentais bien et en même temps parce que c'était peut-être plus facile, tout simplement. Plus facile, parce que j'étais déjà sur place. Ça s'est fait tout simplement, j'étais allée voir le gardien, il m'a dit oui, il y a un studio. Mais c'est vrai que par la suite, oui, c'est moi qui ai choisi de rester... Pour pleins d'autres raisons.

– *En Tunisie, vous disiez que vous aviez des horaires particuliers, que vous finissez à 13 heures l'école pendant l'été, et du côté, votre temps hors école... ?*

– Eh bien, le temps hors école, c'est vrai qu'on était beaucoup moins exigeant qu'aujourd'hui, que mes enfants à l'heure actuelle [elle rit]. On jouait, j'avais une petite copine qui habitait juste en face, on avait beaucoup moins de besoins. On avait beaucoup moins de besoins, on se contentait... Quand j'étais plus jeune, je jouais à la poupée. J'étais satisfaite, ça me suffisait. Parfois on arrivait à s'organiser pour aller à la plage, ce genre de choses, parce que c'était la belle saison. Mais ce n'était pas tous les jours, parce qu'on n'était pas tout à fait à côté de la plage. Donc il y avait quand même une vingtaine de kilomètres à faire. Donc il fallait qu'il y ait des parents qui nous accompagnent, bien évidemment. Non, je dirais qu'on s'occupait sagement. On ne peut pas comparer la vie en Tunisie à la vie ici. On n'allait pas au cinéma toutes seules, c'était impossible. Il y avait des structures, mais... Avant, il n'était pas question de sortir seule, même à la ville pour faire les boutiques, il n'en était pas question. On s'occupait à la maison. La télé, on ne peut pas dire non plus... Il n'y avait pas les chaînes françaises. Non, on lisait, on jouait, il y avait les jeux de société. Moi j'avais déjà mes sœurs qui habitaient en France, qui m'envoyaient des choses régulièrement. Donc on était quand même très, très liés à la France.

– *Vous avez toujours vécu dans la même maison ?*

– Oui, oui, oui. Je suis née là-bas. Je suis née dans cette maison.

– *Et cette maison, vos parents l'ont toujours ?*

– Non, ils ont vendu, il doit y avoir cinq, six ans. Ils ont quitté la Tunisie, alors ils ont vendu. C'est vrai qu'ils étaient tout seuls. Ils habitent maintenant à Hyères dans le Var.

– *Et vous y êtes déjà retournée ?*

– Non, jamais [rire gêné]. Oui, tant que je n'avais pas d'enfants. Mais du jour où j'ai eu des enfants, non, je n'y suis pas retournée. Je n'y suis pas retournée parce que j'ai une amie qui habite aussi en Seine-et-Marne, qui elle, à ses parents qui y habitent encore, et qui y retournent. Elle m'a dit que ce n'était vraiment plus la même ville. Notre école n'existe plus. Il paraît que rien n'est reconnaissable. Déjà mes parents me tenaient informée quand ils étaient encore... Là-bas. C'est vrai que je suis tentée d'y retourner. Bien évidemment, je passerai bien voir la maison, mais... Maintenant, j'y retournerai en touriste. Mais pas dans l'idée de retrouver mes traces d'enfance. Non, je crois que ce n'est pas la peine ! On me l'a bien dit « ce n'est pas la peine ». La maison,

oui, bien évidemment, on a un attachement. Ah oui, ah oui, c'est évident ! C'est évident. Moi je l'imagine toujours, je la revois, c'est évident.

– *Et quand vos parents s'en sont séparés... ?*

– ...Étonnamment, je trouve que ça s'est très bien passé. Parce que... Parce que j'ai des parents âgés. Forcément, j'ai une sœur qui a 18 ans de plus que moi. Et puis je crois qu'ils ont fait leur vie et puis ils se sont très, très bien adaptés à Hyères dans le Var. C'est aussi un endroit qui leur plaît. Ils sont en bord de mer aussi. Ça s'est relativement bien passé, ils n'ont pas eu de déprime... Non pas du tout.

– *Et les enfants... Vous et vos sœurs... ?*

– Non, on souhaitait que nos parents rentrent en France, par souci de les avoir plus à côté de nous. Ils vieillissent. C'était notre souci qu'ils rentrent. Et puis mon père ne travaillait plus. Il a travaillé jusque très tard.

– *Il faisait quoi ?*

– Il était technicien dans les bateaux. J'ai oublié le nom avec les armateurs. Il a travaillé jusqu'à 70 ans pratiquement. Donc c'était bien qu'il rentre. C'est vrai qu'on a eu peur quand même de les voir quitter tout. Et non, ça s'est très bien passé. Ils ont retrouvé leurs marques ici.

– *Et là, ils sont en maison ?*

– Ils sont en maison, oui. On a souhaité les faire déménager pour prendre un... Parce que la maison est en bord de mer et que le centre de Hyères est, à quand même, trois kilomètre cinq. Donc voiture obligée, pour les courses. On souhaitait les faire aller en appartement et ils ne veulent pas ! Ils ont une grande maison, ils préfèrent y rester. Pourtant ils ont bien du mal à l'entretenir, mais non... Ma mère me dit toujours « non je ne peux pas me sentir enfermée ». C'est vrai qu'on a vécu les fenêtres ouvertes. C'est vrai que le froid là-bas... À part au mois de janvier ! Et puis le jardin et tout.

– *Et toutes vos sœurs sont en maison... ?*

– Oui, oui, oui. Maison et puis, en général, grand jardin, oui, oui.

– *Parce que vous aviez un grand jardin... ?*

– Pas immense, immense, mais un beau jardin, oui, un beau jardin. Là-bas il n’y a pas de maisons mitoyennes, il n’y a pas ce genre de choses, il n’y a pas de lotissement. C’étaient des maisons... Des vraies maisons !

– *C’est-à-dire... ?*

– Eh bien, des maisons avec des beaux murs, avec..., pas forcément grande, parce qu’on n’a jamais vraiment vécu toute ensemble avec mes sœurs. [Elle explique les écarts d’âge entre les sœurs].

– *Et elles habitent où ?*

– On est réparti sur le midi et ici. En majorité en Seine-et-Marne, quand même. Deux à Savigny-le-Temple, donc... Combs-la-Ville... Je suis seule, Chantal est à Saint-Rémy-de-Provence... Non, Salon-de-Provence, Aubagne. Ah oui, et puis Thomery, en Seine-et-Marne, à côté de Fontainebleau.

– *Mais la Seine-et-Marne... Pourquoi ?*

– C’est une bonne question. Je crois que c’est la deuxième qui a acheté un terrain en Seine-et-Marne. Elles vivaient toutes à Villeneuve-Saint-Georges, en fait quand elle était étudiante. Elles avaient un logement à Villeneuve-Saint-Georges. J’avais ma grand-mère qui habitait Villeneuve-le-Roi. L’aînée est allée un peu chez une de mes tantes, une tante éloignée. Elle habitait par-là, Val-de-Marne. Elles sont allées quelque temps chez ma grand-mère, mais après, ce n’était plus possible. Elles étaient 3 à être logées et ma grand-mère avait un petit logement. Et elles ont pris à trois un logement à Villeneuve-Saint-Georges. Ensuite, c’est les mystères des mariages, etc. La seconde a acheté en premier un terrain, à Savigny-le-Temple, qui a fait construire, Plessis-la-Forêt [la commune s’appelle Le Plessis-aux-Bois, 77]. Elle avait fait construire, c’était la campagne ! On l’avait traité de folle, enfin pas moi, j’étais trop petite. Mais on lui avait dit : « Tu te rends compte, c’est vraiment la campagne, qu’est-ce que tu vas faire là-bas ? ». Et puis, ensuite, je crois que c’est nous, à Combs-la-Ville et ma sœur aînée, qui avait aussi un logement de fonction à Ivry-sur-Seine. Elle a dû aussi acheter une maison, après, à Savigny. C’était dans cet ordre. Donc la Seine-et-Marne, c’est surtout la première qui a dû faire la démarche, et puis après... C’est vrai que Val-de-Marne, Seine-et-Marne, ce n’est pas si loin que ça. Ça devait être un petit peu la même logique qu’actuellement. Peut-être un peu moins cher les terrains en Seine-et-Marne. Je ne

pense pas qu'il y a eu spécialement une attirance au début. Je pense que c'était... Un terrain disponible. Ensuite effectivement, on fait plus des choix.

– *Dans le logement de la Closerie, c'était un studio ?*

– C'était un studio, c'était les plus grands studios. Il faisait 32 m<sup>2</sup> Avec un grand balcon. C'était bien. Et puis c'était une petite structure. On avait comme voisin, soit des jeunes couples, soit des personnes âgées. J'ai gardé contact encore avec une personne âgée, qui était en phase chez moi. C'est vrai que j'y suis restée beaucoup. J'y suis restée dix ans à la Closerie ! Dix ans !

– *Dans le même appartement ?*

– Alors oui, j'étais enceinte de l'aîné, j'avais demandé un F2. On me l'avait attribué. J'ai dû y rester deux mois. Parce que j'ai eu la chance d'avoir F3. Donc à l'extérieur de la Closerie, parce qu'il n'y a pas de F3 à la Closerie. J'y suis restée deux mois simplement dans F2, ça veut dire globalement dix ans dans le même... C'est vrai que Stéphanie y a vécu. C'est vrai que c'est une petite structure très sympa la Closerie.

– *Et ça donnait sur... ?*

– Côté parc et route. Donc le F. 2, je ne peux pas en parler, j'y suis resté deux mois. Je suis restée dans les cartons.

– [Pause : elle va s'occuper de ses enfants]

– *On en était à la Closerie...*

– À la Closerie oui, je me sentais bien. Ça avait beau ne pas être un appartement... Mais bon, on se fait une raison à dix-huit ans. On n'a pas les moyens d'acheter une maison. Mais de toute façon, je me sentais bien, je m'y plaisais bien. Le gardien de l'époque était, était vraiment très disponible. Au moindre souci, il venait voir. Enfin ça s'était très, très bien passé. Et puis c'est vrai, que d'avoir un petit balcon...

– *Vous l'utilisiez ?*

– Oui, j'avais ma petite table. Et ma petite chaise. À cette époque, mon mari était étudiant à Caen. Il venait tous les week-ends. J'allais le chercher à la gare tous les week-ends. Ce qui m'a fait déménager de la Closerie, c'était tout simplement que j'attendais un enfant et que... Il me fallait une chambre.

– *À cette époque-là, vous faisiez quoi ?*

– À la Closerie, au début, non. J'ai fait un DEUG de sciences. Et puis ensuite, j'ai abandonné les études, parce que je travaillais le week-end comme surveillante d'un internat. À ce moment-là, j'ai passé les concours, beaucoup de concours. J'ai été reçue à un concours à l'assistance publique, un concours administratif. Donc je suis rentrée à l'assistance publique, et je ne l'ai pas quittée depuis. Je travaillai aussi l'été à l'assistance publique, parce qu'il faut dire, que j'ai une de mes sœurs qui travaille à l'assistance publique. Je suis rentrée comme titulaire en 1985, stagiaire titulaire.

– *Et vous faisiez quoi comme travail ?*

– Ah, j'ai beaucoup changé. Au début, j'avais un poste de secrétariat, secrétariat mixte, économique... Ensuite, j'ai été dans un service de contentieux. Après on m'a appelé au service de secrétariat de direction. Puis, secrétariat des ressources humaines. Ensuite j'ai fait un poste qui était un petit peu mixte, communication et secrétariat des finances. C'était un petit peu opposé, mais c'était comme ça. Et maintenant, je suis chargée de communication.

– *Et vous avez toujours été à la même adresse ?*

– Oui, toujours à la même adresse. C'est un groupe hospitalier, un hôpital avec deux noms. J'ai fait tantôt l'un, tantôt l'autre. Mais toujours la même direction, c'est l'hôpital Joffre-Dupuytren, c'est un hôpital de gérontologie.

– *C'est où ?*

– Draveil, avec une crèche professionnelle, ce qui explique que quand je suis à la maison, je l'ai.

– *Et là, au poste où vous êtes, ça fait combien de temps ?*

– Cinq ans. Oui c'est un poste intéressant et j'ai du mal à demander autre chose. J'aime ce que je fais. Mais je travaille à mi-temps depuis la naissance de la petite, depuis mars 2002. Je travaille qu'à mi-temps, au titre du congé parental.

– *Et à la fin du congé parental ?*

– Je ne sais pas [Rires]. Je ne sais pas. J'ai quand même trois enfants. C'est beaucoup de travail, c'est beaucoup de suivi, dont l'aîné, qui vient d'avoir douze ans, et est au collège. C'est vrai que je ne sais pas encore. Je ne m'arrêtera pas de travailler. Ça, je l'ai décidé à la naissance de la petite. On peut prendre une retraite anticipée, mais non,



parce que j'ai mon travail. Je resterai à temps partiel, c'est évident. Mais à quel temps ? Je ne sais pas. Ce qui est évident pour moi c'est que jusqu'à la rentrée scolaire de Emmanuelle, je resterai à mi-temps. Je ne vais pas perturber le rythme... Pour déjeuner à la maison... J'essaie de les faire déjeuner à la maison au maximum. Donc maintenant, c'est perturbé en cours d'année, non. À la rentrée scolaire prochaine, peut-être reprendre 80 %. Mais depuis le deuxième, j'étais à 80 % : je ne travaille pas le mercredi.

– *Et sans les enfants vous auriez pris un temps partiel ?*

– Sans les enfants... Je ne crois pas. C'est réellement pour les enfants, non, non. J'aime travailler, j'aime ce que je fais. Je préfère m'occuper moi-même de mes enfants plutôt que de déléguer. Parce qu'il y a aussi cette possibilité, mais ce n'est pas ma façon de voir. Je n'ai pas connu ça. Donc ce n'est pas ma façon de voir les choses.

– *Et votre mari, il fait quoi ?*

– Il est ingénieur d'études.

– *Il travaille où ?*

– À Créteil. Il n'est pas disponible. En revanche le matin, c'est lui qui dépose les enfants à l'école. Mais le soir, il n'y a pas d'heures. C'est assez fréquent. Il faut qu'il y ait un des deux qui soit disponible. Et c'est moi. Mais ça ne me dérange pas, ce n'est pas le problème. Et puis le mercredi, c'est comme toutes les mamans, cet éveil vient au tennis, pour les activités etc.

– *Et les trajets pour aller au travail ?*

– C'est complètement tolérable. Le matin, jamais plus d'une demi-heure. Ça peut aller un petit peu au-delà si c'est vraiment encombré. C'est vraiment tolérable, c'est 19 km.

– *Qu'est-ce qui ne serait pas tolérable ?*

– Ce serait avant les embouteillages, comme pour aller à Paris. Si un jour je devais aller travailler sur Paris, avec les enfants, trois enfants, j'arrêterai de travailler ou je chercherai à travailler dans le secteur. Pour moi les transports c'est intolérable. Je vais en réunion à Paris. Il y a peut-être deux semaines, pour une réunion à dix heures, en partant à huit heures moins le quart de Combs-la-Ville, je suis arrivée en retard à ma réunion. Pourquoi ? Parce que je suis obligée de passer à la crèche à Draveil pour ma fille, ensuite aller à Juvisy. Quand je suis à Draveil, je ne vais pas retourner à Combs-la-

Ville pour prendre les transports. Je vais à la crèche du travail déposer ma fille, je vais à Juvisy pour déposer ma voiture. Je vais à pied jusqu'à la gare et puis après, il y a le RER à Juvisy. En partant à huit heures moins le quart, arriver en retard pour dix heures, je trouve cela intolérable. Ce n'est pas une vie. J'ai bien conscience qu'il y a des gens qui font ça tous les jours, qui ont une heure et demie de transport voire plus, mais pour moi c'est intolérable. Et j'ai ma sœur quand même qui habite à Thomery, ça fait quand même un petit bout de chemin, c'est vers Fontainebleau. Elle est infirmière libérale et travaille dans le secteur mais lui est à Paris presque tous les jours. C'est vrai que pour moi... Et mon mari, c'est pareil. Quand on a cherché à acheter, Combs-la-Ville, c'était notre limite. Créteil ce n'est pas très loin, mais il y a beaucoup d'embouteillage. Alors comme il n'a pas d'horaires, ça lui permet de décaler : partir plus tard le matin et rentrer plus tard le soir. Mais je dirais que ça, c'est un avantage qu'il a. Moi, en revanche je suis tenue par des horaires.

– *Et au niveau des transports en commun ?*

– C'est impossible pour nous. Lui, il l'a fait, sur Créteil, pendant un temps. Il n'avait pas de voiture initialement. Donc il allait à Créteil par des transports. Il allait jusqu'à Villeneuve-Saint-Georges, je crois, et puis changeait. Mais on a deux voitures, obligés en fait. Pour moi, c'est vraiment impossible ! C'est impossible ! C'est retourné sur Villeneuve-Saint-Georges. De Villeneuve-Saint-Georges, aller jusqu'à Juvisy, tout en train. Et puis, ensuite prendre des bus. C'est en gros une heure et demie, un minimum d'une heure et demie, alors que là c'est une demi-heure. Pour moi avec un enfant, en plus... Pour moi, ce serait insurmontable.

– *Sinon quand vous avez quitté le deux-pièces... ?*

– Oui, les deux pièces, où on a fait que du camping. Ensuite on a eu tout simplement un logement par la préfecture, la mairie ou la préfecture. J'avais déposé un dossier. Un logement qui était... Neuf, il y avait eu qu'un seul locataire. C'était rue Georges Brassens. Vous voyez les Quincarnelles. Eh bien, il y a le rond point. Et bien à droite il y a un petit bâtiment, eh bien, c'était là.

– *Premier étage ?*

– Trois. Sans ascenseur bien évidemment. Là, on est resté trois ans, le temps que j'attende mon deuxième enfant. C'était un F3, un grand F3. Malgré tout, il y avait deux

chambres. Très bien, on donnait dans le parc, derrière. C'est vrai qu'on était très, très bien.

– *Parce que ?*

– Parce que, parce que l'appartement lui-même était spacieux. Il y avait un grand hall d'entrée. Tout était bien disposé. Tout était bien distribué autour. C'est vrai qu'il était drôlement bien fait cet appartement. C'est vrai que quand j'avais Vincent bébé, on allait dans le parc derrière. C'était un voisinage tout à fait correct. Depuis, ça n'a pas changé dans ce secteur, mais c'est vrai que quand on y était... C'était vraiment sympa, et puis neuf. C'était neuf. C'était clair. C'était neuf. Ensuite, j'attendais Étienne.

– *Et que ce soit neuf, c'était important ?*

– Je crois que c'était important pour moi, parce que j'avais ce bébé. Parce que vous voyez, on a acheté dans l'ancien. Donc ce n'est pas le critère, le neuf. Mais c'est la clarté, c'est le... C'est vrai qu'on a été dans des appartements très, très clairs. La Closerie, c'était même trop, ces grandes baies vitrées. En été c'était presque insupportable, tellement il faisait chaud. Ensuite, le deuxième, rue Georges Brassens, c'était très, très clair, avec un petit balcon qui donnait dans le parc.

– *Là aussi vous l'utilisiez ?*

– Il était petit. Il était très petit. Donc non, beaucoup moins. On pouvait sortir comme ça, mais pas s'installer. Non. Mais l'appartement était vraiment très sympa. Et puis l'environnement était bien. Ce qui nous a fait déménager, c'est vraiment qu'on attendait un deuxième enfant. Et de la même manière, on a déposé un dossier.

– *Auprès d'un office... ?*

– Oui HLM, c'était HLM. Et on nous a attribué un logement au Colombier, c'est l'ancienne ferme, en fait, de Combs-la-Ville. C'était un très grand appartement : un F4. Très clair. Et on y est resté seulement un an et demi. Pourquoi ? Simplement parce que les loyers étaient très, très chers. C'étaient des HLM, mais... C'était très accessible pour les gens qui avaient des APL, etc. Nous, on n'en bénéficiait pas. Et pour le chauffage, on payait à part. C'était une autre société qui gérait le chauffage. On a d'ailleurs été en procès, tous les locataires, avec cette société. On payait horriblement cher. Et puis sur le principe, on ne trouvait pas normal que les HLM sous-traitent comme ça à une autre société. Donc, on a quitté le logement. On a eu gain de cause. Et apparemment, depuis,

ça a changé. Je dirais que, en un an et demi, on ne s'attache pas énormément. J'aimais moins, parce que c'était plus grand. Il y avait quand même deux bâtiments comme ça, deux autres. C'était quand même imposant. Ce n'était pas les grandes tours, mais quand même !

– *Il y avait combien d'étages ?*

– Je ne sais pas. On devait être au deuxième. Oh... Pas plus de quatre. Je ne sais plus, il y avait un ascenseur. Non il ne devait y avoir que trois étages. Enfin trois, quatre. Mais je ne suis pas attachée à ce logement. Je ne suis pas attachée, pourquoi ? Je n'ai jamais bien su. Pourtant c'était neuf, complètement neuf. Il n'avait jamais été habité. On nous l'a attribué, il n'avait jamais été habité. Je crois simplement parce qu'on avait déjà dans l'idée d'acheter. Parce qu'on payait déjà très, très cher de loyer, plus le chauffage. Donc il valait mieux essayer quand même de chercher. On a cherché pendant six mois à peu près. Toujours à Combs-la-Ville. Alors là ! Là, à cette période, il était évident pour nous... On a visité, avec les agences, c'est toujours comme ça... On a même visité quelque chose à Savigny mais ça ne m'attirait pas.

– *Pourquoi ?*

– Parce que mes sœurs y habitent. Je ne veux pas dire ce n'est pas parce que mes sœurs y habitent que je ne veux pas y aller, mais c'est une ville qui me paraît froide. Déjà le fait qu'il y ait trois Savigny : Savigny Plessis la Forêt, Savigny Plessis le Roi et Savigny bourg. Il n'y a pas de centre dans ce... C'est vrai qu'à Combs-la-Ville, on n'a pas un centre ville superbe mais... Il existe, il a le mérite d'exister. Il y a le vieux pays à Combs-la-Ville, qui est assez attirant, c'est à l'époque où l'on habitait dans cet appartement. Non ça ne m'attirait pas Savigny. C'est vrai que le logement n'était pas mal, celui qu'on a visité.

– *Qu'est-ce que vous appelez le vieux pays ?*

– Eh bien, justement, c'est l'ancienne ferme. Il y a le Colombier et puis tout ça, c'est le vieux pays, c'était une ferme initialement. Toute la rue Sermenoise. Notre boulanger Antoine, chez qui je vais régulièrement [Rires].

– *Donc à cette époque-là, c'était Combs-la-Ville ou Combs-la-Ville ?*

– Ah oui ! Déjà en termes de distances par rapport à nos lieux de travail, et parce que ma foi, on avait repris nos marques ici. Parce que mon mari est déraciné aussi, dans le

sens où il était quand même de Normandie. Donc on a repris nos marques ici. On a visité autre chose hors Combs-la-Ville, mais on a toujours eu cette attirance pour rester ici.

– *Et vous rapprocher de votre lieu de travail ?*

– Non, ça... Moi, je n'aime pas Draveil. C'est déjà... Je trouve... Une plus grande ville. C'est vrai que maintenant c'est peut-être équivalent à Combs-la-Ville. Mais à l'époque, non. C'était déjà plus... Plus mouvementé. Moi en ce qui me concerne, je n'aime pas trop être logée... Il y avait des logements, pas de fonction, mais à proximité de l'hôpital. Non, pour moi, quand on quitte le travail, on ne doit pas rencontrer ses collègues, ni... Ça ne doit pas interférer avec la vie privée. Il faut voir que nous, c'est déjà une petite structure. Alors les cancans, ça va bon train. Je ne voulais pas du tout de ça. J'avais la possibilité d'être logée à proximité, comme locataire, j'entends, mais ça ne m'intéressait pas. J'ai préféré rester sur Combs-la-Ville.

– *Et du côté du travail de votre mari ?*

– Alors... Créteil [elle prend un air dégoûté]. Créteil, c'est hors de prix, dont il n'en était pas question. Je ne connais pas plus que ça Créteil. J'y suis allée au lycée, mais bon... Je pense que c'est comme partout, il y a des quartiers... Nous, ce que l'on donnait comme critère à l'agence quand on cherchait : « on veut un bon quartier ». Un bon quartier, dans le sens, ne pas habiter à côté d'une cité, c'est évident. Pour nous, on voulait que nos enfants grandissent, avec un environnement, comment dire, correct. Pas avec des grandes bâtisses, ou en fait, la quantité, la population brouille, et forcément... Enfin, c'était notre critère. Être dans un quartier... C'était plus important que la dimension dans la maison.

– *Mais absolument acheter une maison ? Vous auriez pu être soit locataires d'une maison, soit propriétaire d'un appartement ?*

– Une maison à louer, on ne l'a jamais imaginé, parce que c'est quand même, je pense, plus cher. Il y a toujours quand même la question financière qui compte. Déjà je vous dis, quand on a commencé à prendre le F4, on s'est rendu compte que c'était quand même extrêmement cher. Donc on ne l'a jamais évoqué, ça. On n'a pas réfléchi à cette solution. En revanche, acheter un appartement : non. Non, on voulait un jardin pour nos enfants. On voulait un jardin pour les enfants. Même pas grand, parce qu'on

n'a pas énormément de jardin, mais c'est suffisant. Ce n'est pas... ! Parce qu'on n'a jamais eu la prétention de... [À demi-voix].

– *Mais justement, vous disiez, dans certains logements où il y avait le parc à côté... ? La possibilité de... ?*

– Ce n'est quand même pas la même chose ! Ce n'est quand même pas la même chose. Un enfant, on ne le laisse pas seul dans un parc. Je dirais qu'ici, quand les enfants sont dans le jardin, il ne court aucun danger. Je ne laisserai pas les enfants, seuls dans le parc. À l'heure actuelle, ils n'ont pas le droit, hormis devant, pas le droit d'aller dans le parc derrière. Il y a un parc juste derrière. Je ne laisse pas, même l'aîné. Ça, c'est une question de sécurité, je dirais. À l'heure actuelle, on entend tellement de... Il y a quelques années, peut-être que je les aurais laissés, mais à l'heure actuelle non. C'est pour ça un jardin, personnel, c'est quand même autre chose. C'est vrai, il peut avoir des dangers, ils peuvent tomber mais [Rires], mais, pas les mêmes.

– *Dans la rue, ils ont le droit ?*

– Oui, c'est un cul-de-sac, donc ils ont le droit. Enfin, pas la petite bien sûre. Mais les deux aînés oui.

– *Et ils ont le droit d'aller jusqu'où ?*

– La rue. [grands rires] la rue ! La rue, et devant. L'aîné, qui maintenant est au collège en cinquième, a besoin parfois d'aller chez un petit copain chercher un devoir ou... Cette rue de La Folle Avoine, c'est juste à côté. Au pire, rue Serpentine, la rue précédente ! Mais jamais au-delà ! Ça se limite aux deux rues là, pas au-delà, c'est moi qui les accompagne. Mais ça, c'est pour l'aîné.

– *Et vous vous déplacez... En voiture ?*

– En voiture [elle soupire, gênée]. Je n'ai pas le temps ! Non, c'est vrai que je les accompagne en voiture, sauf si c'est la rue là. Là, il y va seul, de toute façon. Mais après, c'est vrai que de c'est au-delà. Le tennis, c'est à l'autre bout de Combs-la-Ville, donc forcément, c'est en voiture. Ils font du catéchisme aussi. Bon ça dépend. Si c'est à l'église, on y va en voiture... Mais c'est vrai que c'est souvent en voiture. Très peu à pied.

– *Mais à partir de quand avez-vous eu une voiture ?*

- Très tôt, à 18 ans. Dès que j'ai mon permis, j'ai eu une voiture.
- *Quand vous habitiez à la Closerie, vous vous déplacez un peu à pied ?*
- Un peu plus à pied, mais bon... Quand j'allais au travail bien sûr, je prenais ma voiture... Évidemment j'étais à temps plein donc je travaillais tous les jours. Mais si c'était pour aller acheter ma baguette, c'était à trois pas, je ne prenais pas la voiture, bien évidemment. Bon, j'avais un petit chien à l'époque. J'allais chez le vétérinaire, un petit peu plus loin, à pied, aussi. Parce que j'étais au centre-ville. Ici, on est quand même un petit peu plus excentré. La gare est loin. Pour les activités, moi, c'est loin. Bon, il peut y avoir des activités à proximité, mais... En revanche, en termes de balades à pied, oui, on en fait. On en fait, le week-end, au calme. Mais pas pour se rendre...
- *Et vous allez où en général ?*
- Dans le grand parc en général. Et puis maintenant, on va aussi, comment ça s'appelle, je crois que ça s'appelle la Borne blanche. Le terrain à proximité de la forêt. Voilà, donc en général, on y va à pied, ou en vélo. Mais ça, c'est en balades ! Alors qu'en semaine, non, c'est la voiture ! Le pain, c'est la voiture, tout... C'est la voiture.
- *C'est parce que ce serait trop loin d'aller à pied ? Pour le pain par exemple ?*
- Oui, parce qu'en l'occurrence, j'ai des exigences et je ne vais pas aux boulangers du coin. Mais ce ne serait pas trop loin, ce serait ridicule de dire : c'est trop loin. C'est par... C'est par manque de temps. Parce qu'il y a plein de choses à faire, et qu'on essaie de gagner. C'est des habitudes aussi, sûrement.
- *Pour revenir à la période où vous étiez en démarche pour trouver une maison, comment ça s'est... ?*
- On a vu des agences, en leur demandant... Nous, on voulait un minimum de trois chambres, parce qu'on avait déjà deux enfants. On souhaitait un bon quartier, dans le sens que je vous ai expliqué, retrouver une structure raisonnable en termes de population, en fait, ne pas se retrouver dans un secteur où il y a des cités. La tranquillité, ne pas être en bord de route. Voilà, c'étaient nos critères. Et puis, les agences souvent proposent... Tous les week-ends en visite. Vous savez, ils vous proposent beaucoup de logements qui ne correspondent pas à vos... Finances ou qui ne correspondent pas ce que vous avez décrit. On voulait trois chambres sur un même étage. On a souvent visité des maisons avec une chambre au rez-de-chaussée. À l'époque, les enfants étaient très

jeunes, donc on voulait être au même étage qu'eux. On avait donné comme critère une maison non mitoyenne [elle désigne du doigt les murs de sa maison, avec un sourire]... Et on a acheté une maison mitoyenne ! [Rires] Donc pourquoi ? Parce qu'on connaissait, ce n'était pas des amis, on connaissait des gens qui habitaient Bois-l'Évêque. Il nous en avait dit tellement de bien, en fait, on a fait abstraction, de, entre guillemets, ce problème. C'est vrai qu'on est venu visiter ici, c'étaient des gens à la retraite. Le logement était propre, bien entretenu. On l'a visité au mois de mai. Cette porte-fenêtre était ouverte [celle qui donne sur le jardin], Étienne ne marchait pas encore, et il est parti à quatre pattes dans le jardin, à quatre pattes. Et l'aîné l'a suivi. Pour nous, c'était un signe. Les enfants se sentent bien, donc... Voilà ! C'est comme ça qu'on a acheté, malgré la mitoyenneté, qui finalement ne nous gêne pas. Car en fait, hormis de transiter des choses... C'est vrai que quand on a à transporter des choses sur le jardin, eh bien on traverse tout le séjour ou la cuisine. Donc, une maison mitoyenne, ça un gros inconvénient. On n'en avait pas conscience ! Pourquoi ? Parce que ma sœur avait un appartement mitoyen... Euh... Un appartement... Une maison mitoyenne aussi ! Donc on s'était dit, elle avait des chiens, on les prenait au bras pour ne pas salir la maison, donc non, on se disait, pas de maison mitoyenne. Et finalement on a acheté une maison mitoyenne, parce que... Parce que ça s'est présenté comme ça. Si on avait eu le choix, avec la même non-mitoyenne, il est évident qu'on aurait choisi l'autre. Pour dire en fait que c'était un critère, et que finalement... Parce que parfois dans tous les critères condamnés, il faut faire une sélection. On aurait pu attendre peut-être six mois de plus et avoir la chance de tomber sur... C'est vrai que c'était un risque qu'on pouvait prendre. On n'était pas pressé pour autant.

– *Et finalement, qu'est-ce qui a fait que vous... ?*

– Je dirais que c'est vraiment le coup de cœur, parce que quand on a visité avec mon mari, on n'en a visité, je ne sais pas combien... Mais, énormément. Les agences n'hésitent pas à vous proposer. Quand on l'a visité, on s'est donné un petit coup de pied tous les deux. Donc, tous les deux, c'était la première fois, parce que pour d'autres, c'était plus au moins le coup de cœur pour l'un ou l'autre... Enfin, pas le coup de cœur. On disait : « Oui, finalement, pourquoi pas ? ». Et là, non, ça a été tous les deux, plus, je vous dis, les enfants. Donc, pour nous c'était un signe. Pourtant on n'est pas des fonceurs dans la vie. Parce que c'est vrai qu'il y a des gens qui achètent comme ça, qui vendent, qui vendent. Pour nous, ce n'est pas ça. Chaque déménagement, c'était entre



guillemets par obligation, parce qu'on voulait plus grand pour que les enfants aient suffisamment de place. Non, si je crois que c'était vraiment le coup de cœur. On savait que c'était un bon quartier parce qu'on connaissait des gens qui y habitaient déjà, la vie, qui nous en avait parlé. On savait que c'était des bonnes constructions ! On a attaché beaucoup d'importance à ça. C'est-à-dire des vrais murs, pas des... Comme on peut construire à l'heure actuelle, des préfa. Que l'on vous vend. Et encore les préfa, je crois que c'est correct. Mais on savait que c'était des bonnes constructions, qui n'avaient pas bougé, parce qu'elles sont quand même de 73. Donc elles ont eu le temps de faire leurs preuves. Ça, c'est plus mon mari qui avait ses critères. Donc, le quartier, on a dit... Après, la structure de la maison en elle-même nous a plu, hormis le fait qu'elle soit mitoyenne. On en a eu conscience tout de suite, mais on s'est senti bien, on s'y sentait bien. Elle avait ses trois chambres, et on a les combles aménagés.

– *Elles étaient déjà aménagées ?*

– Oui, c'était déjà fait quand on est arrivé ici. Donc il y avait suffisamment d'espace pour nous qui avons deux enfants, à l'époque. Et puis,... Un garage. Et on a trouvé que la rue était calme... Bien. On s'est senti bien. Et je vous dis, la structure de la maison, on trouvait le séjour petit, mais... Bien évidemment, on savait que c'est toujours la même chose, c'est un rapport finance par rapport... On savait que finalement, par rapport à tout ce qu'on a visité, c'est celle qui réunissait le plus de nos critères. Combs-la-Ville, où on avait repris nos marques. Voilà.

– *Et vous n'avez jamais pensé à faire construire ?*

– Si, on l'avait évoqué. Mais ce qui nous ennuyait beaucoup, c'est que c'est beaucoup de tracas, beaucoup de suivi et que, on n'était pas disponibles pour suivre. On n'était pas du tout disponibles. Déjà, mon mari ne fait pas grand-chose en termes de bricolage, et encore moins de construction [elle rit]. Moi, même si j'allais sur le chantier, je ne vois pas ce que j'aurais pu apporter. Donc, en fait, on avait peur. C'était plus une crainte de ne pas suivre correctement. Et on nous avait bien dit que quand il y a un chantier, il faut être présent.

– *Et vous auriez préféré, sinon... ?*

– Non, pas plus que ça. Non, on préférerait acheter. Mais c'est vrai, au bout de six mois, quand vous ne trouvez pas exactement ce que vous voulez, vous envisagez autre chose comme solution. Mais c'était en deuxième solution.

– *Et donc, ici, la maison a changé depuis... ?*

– Non. Enfin, en termes de déco, si. Mais, en termes de... Autre chose, non. Non, finalement non. On a gardé nos tomettes [elle rit] au sol. Il y a énormément de gens qui les ont retirés pour rajouter du carrelage. Bon, nous, on aime bien. Ce qu'on envisage, là, maintenant seulement, c'est éventuellement... Là, à l'heure actuelle, on a cherché à quitter. Pourquoi ? Parce qu'avec trois enfants, notamment le rez-de-chaussée est petit. Les étages, ça va : on a trois grandes chambres et puis les combles. À l'heure actuelle, les garçons dorment ensemble. L'aîné a sa chambre dans les combles, mais il n'a pas voulu monter, parce que, c'est la même chose, il s'entend bien avec son petit frère. Donc, ils dorment tous les deux dans une même chambre. Et la petite a sa chambre là-bas. Donc, on a la quatrième chambre, en haut. Mais en rez-de-chaussée, on manque de place, on voudrait avoir plus d'espace. Donc on a... Cherché, ce n'est peut-être pas le mot. Justement, je crois qu'on est tellement bien, qu'on a du mal à partir. Et j'ai visité... Mon mari n'est pas tellement plus motivé que ça. Moi j'ai visité avec des agences, au Bois-l'Évêque, deux ou trois autres maisons, il y avait finalement tout à refaire. Et nous, on sait le temps que l'on a passé, rien qu'à refaire la déco, et puis changer une porte, et puis repeindre ses volets, et puis... Donc finalement, on a du mal à partir, et de Combs, et du Bois-l'Évêque.

– *Vous l'avez acheté en quelle année cette maison ?*

– Il y a sept ans et demi. Le problème, c'est que, au Bois évêque, on aimerait bien y rester, si l'on trouvait plus grand. Or, elles ne sont pas énormément plus grandes. Il y a des vraies quatre chambres, mais nous finalement ce n'est pas tellement en termes de chambre, mais en termes de rez-de-chaussée. Finalement, ça nous ferait énormément de frais, notamment les frais de notaire, qui partent comme ça. Et c'est pour ça. Là, si peut-être on trouvait à l'heure actuelle, un beau terrain à Combs-la-Ville pour faire construire, peut-être que ce serait la solution. Pourquoi ? Parce que pour trouver dans l'ancien plus grand que chez nous, hormis peut-être gagner en mitoyenneté, ne pas avoir une maison mitoyenne, ce n'est plus dans nos finances. Alors qu'en construisant du neuf, ça le serait plus. Mais là, ce n'est qu'une question financière, ce n'est pas une question de goût, de... Si on trouve plus grand, au Bois évêque, c'est ce genre de maisons qu'on rachèterait.

– *Et comment vous avez acheté ? Vous aviez bénéficié d'aide... De prêt... ?*

– On a été dispensé de frais d’hypothèque parce que moi je suis à la mutuelle nationale des hospitaliers [MNH] et avec la Société Générale dans laquelle on est depuis longtemps... Je ne sais pas trop comment ça s’est passé... Mais on a été dispensés de frais d’hypothèque. Ça a été tout un dossier à monter, mais sinon non, non, non, non, pas d’aide particulière.

– *Et donc, finalement, au niveau financier, vous trouvez ça... ?*

– On est allé un petit peu en deçà de ce qu’on pouvait faire, mais c’était notre volonté. Parce qu’on ne voulait pas que ça altère notre vie de tous les jours. Et là, à l’heure actuelle, on ne le regrette pas. Si j’ai pu me permettre de prendre à mi-temps, c’est pour ça. Alors que si on avait été au maxi, peut-être que j’aurais dû travailler à temps plein. Donc, côté financier, c’est vrai qu’on n’a rien, rien regretté du tout. Non, non, non, très bien, on n’a pas... C’est vrai que les agences essaient toujours de...

– *Et si vous construisez, économiquement, ça va être... ?*

– Eh bien, on ne s’est pas renseignés concrètement, parce qu’on n’a pas trouvé de terrain. En fait, ce qui manque, c’est le terrain maintenant. On n’a pas été voir un constructeur pour lui demander. Mais, j’ai une nièce qui a fait construire, je pense qu’on peut se permettre d’avoir effectivement, déjà en termes de frais de notaire, etc., ce n’est pas la même chose. On peut faire construire pour plus grand pour une somme plus raisonnable. Bon, on sait que notre maison a pris énormément de plus-values, donc ça nous ferait quand même, bien évidemment, il faudrait reprendre un crédit, mais ce serait raisonnable. Alors que dans l’ancien, on s’est rendu compte que c’est très, très difficile, parce que malgré tout, les maisons mitoyennes se revendent, mais quand même moins bien, que des maisons individuelles. Donc, (je parle en francs parce qu’en Euro je n’y arrive pas) si on vendait un million cent notre maison, si elle était individuelle, on aurait vendu bien plus. Si l’on déménage, on ne va pas reprendre une maison mitoyenne... On a visité, mais sans visiter du neuf qui vient d’être construit, on a visité une maison récente faite dans les années 2000, les chambres sont minuscules, mansardées. Ici, tout est cubique, tout est bien. Les chambres sont grandes, grandes ouvertures dans les chambres : trois panneaux comme ici. Donc, on a du mal. On a essayé, mais on a du mal. Ce qu’on envisage peut-être, c’est peut-être d’agrandir avec une véranda. De faire une véranda habitable, garder ça en salon et faire la salle à manger là-bas. Donc, on est en projets, on a des devis, on a... Du fait que... Ma foi... On a du mal à déménager. Et

je pense que même des agences qu'on a contactées l'ont senti. Il y en a une qui m'a contacté pas plus tard qu'avant-hier, mais ils ont dû sentir... Qu'on demandait... Mais sans être motivés plus que ça. Ce n'est pas une motivation. Ce qu'on se rend compte que ça va être difficile pour nous de trouver.

– *Et le jardin... Apparemment, au départ c'est parce que vous vouliez un jardin... ?*

– À l'heure actuelle, mon jardin me suffit, je n'ai pas besoin de plus. Je n'ai pas besoin... Comme les gens, qui ont des hectares... Non, non, non, ce n'est pas ma prétention. Ce n'est pas ma prétention, c'est avoir un bout de jardin pour pouvoir déjeuner dehors et pour pouvoir avoir les enfants... Qu'ils puissent avoir une petite structure, avec un petit toboggan. Nous, non, non, pas plus que ça.

– *Vous, vous n'avez pas plus d'usage que ça... ?*

– Pas du tout, c'est mon mari qui s'en occupe. Au début, je m'en occupais mais là, je n'ai plus le temps. Je ne m'occupe que de l'intérieur et mon mari s'occupe de l'extérieur. [Elle rit] Non, je n'ai pas le temps.

– *Mais votre mari s'en occupe surtout en termes d'entretien ou bien...*

– Entretien uniquement. Et il y prend plaisir. Il aime beaucoup. Ça le détend beaucoup de jardiner. Il aime ça. Mais c'est de l'entretien, ni plus ni moins. On ne va pas cultiver... Genre potager, non, ça n'est pas...

– *Et en termes de variétés, de plantes...*

– On se documente. Ici. On a quand même planté des petits Frutinia, des petites choses. Mais on a appris en arrivant ici finalement parce qu'avant... Non, on ne connaissait pas plus que ça. En termes d'entretien, couper les arbres, etc., c'est la même chose.

– *Et votre mari, il a grandi en appartement, en maison... ?*

– Oh, mon mari, c'est très compliqué. Il a été placé en foyer. Donc il a grandi tantôt en foyer, tantôt en internat. C'est très compliqué.

– *Et en termes de voisinage... ?*

– Oh oui, on a un bon voisinage. Ça fait partie des choses... On n'achète pas ses voisins, on achète une maison. Mais nous, on a eu la chance d'avoir un très, très bon voisinage, avec de tout, des couples avec enfants, des personnes âgées à la retraite. On

se rend service. J'ai mes voisins en face qui sont à la retraite, qui partent régulièrement parce qu'ils ont un appartement secondaire à la mer. On se charge d'arroser de plantes, de relever le courrier, etc. Et vice-versa. De part et d'autre [elle désigne d'autres voisins], c'est la même chose. Ils ont une petite fille. Elle, elle est enseignante : très bien. Et là, ils ont trois garçons... Bien. Ce qui est étrange, c'est que nous, on connaît bien cette partie. C'est un U, l'autre partie, je ne connais pas [Elle rit]. Je ne connais pas du tout. Un petit peu parce qu'avec les enfants, on arrive à faire connaissance, mais, il y a pas mal de personnes âgées de l'autre côté, on ne connaît pas. Quand on sort, l'été, aux beaux jours, on est tous là dans la rue en train de discuter. C'est peut-être plus difficile d'aller faire la démarche de faire le tour, tout simplement.

– *Est-ce que vous avez lié des amitiés ?*

– Oui. Oui, oui, oui. Il y a un petit garçon qui est présent. Ses grands-parents habitent là. Il est en cinquième aussi comme Vincent. Ils étaient en primaire ensemble. Et en fait, c'est par les enfants souvent... Et depuis, ce sont vraiment des amis. Ses parents aussi, qui habitent un petit peu plus loin au Bois-l'Évêque, ce sont des amis. Et je parlais de déjeuner le midi, Vincent ne déjeune jamais à la cantine. Quand je travaille, là chez les grands-parents du petit. Et quand je ne travaille pas, les deux viennent ici. C'est un arrangement. Initialement, c'était un arrangement, parce que Vincent a des allergies à l'arachide. Un très bon voisinage, donc. C'est aussi un motif qui nous bloque un peu pour partir.

– *Et dans les autres endroits où vous avez vécu... ?*

– Dans les appartements ? Inexistants. Hormis à la Closerie. Mais c'est vrai que je suis restée établie là-bas longtemps, avec un voisinage, finalement très proche. C'est vrai que les paliers étaient très petits, donc, là, oui. Enfin... Les voisins très proches parce que les autres... Dans le second [appartement], il y avait un couple qu'on voyait. Mais depuis, on s'est perdu de vue. On ne peut pas dire non plus que ce sont des amis. Dans l'autre appartement, pas du tout. Pas du tout, du tout. Mais on y est resté peu de temps, et puis [elle soupire]... Non. Non.

– *Ah, justement, à propos de votre cercle amical... ? Il est plutôt sur Combs-la-Ville ou alors... ?*

– Non, non, et il est un petit peu réparti. Parce que ça peut être des amis d'enfance. Pour moi, c'est une, qui est partie à la campagne, on y était le week-end dernier, une,

qui est sur Bussy-Saint-Georges. Après, c'est plus professionnel, et alors là... Ça va aussi bien de la Seine-et-Marne... Que vers Savigny-sur-Orge, etc. On a Combs-la-Ville, mais on a à l'extérieur aussi.

– *Et vous me disiez que quand vous étiez enfants, vous alliez en vacances en France... C'était toutes les vacances ou... ?*

– Deux fois par an. On venait à Noël systématiquement, et tout à fait exceptionnellement, ça pouvait être mes sœurs qui allaient là-bas, mais c'était très rare. C'est plus nous qui venions, parce que la féerie de Noël, là-bas, n'existait pas. Pour nous enfants, c'était important pour nous de venir là, devant les décorations. C'est vrai que Orly, quand on arrivait à Orly, prendre ces routes toutes illuminées, c'était magique. C'était vraiment quelque chose de magique. Donc, Noël systématiquement. Et l'été aussi. On ne venait pas tout l'été mais on venait un petit peu.

– *Et vous étiez où... ?*

– Chez mes sœurs, qui avaient un appartement à Villeneuve-Saint-Georges. Donc elles, elles étaient aux Gravières.

– *Et donc, vous logiez chez vos sœurs avec vos parents ?*

– Oui avec les parents.

– *Et vous avez une grand-mère aussi... ?*

– Oui mais je l'ai très peu connue. Elle habitait Villeneuve-le-Roi et elle est décédée, je devais avoir une dizaine d'années. Et comme elle vivait en France et moi en Tunisie, je ne la voyais que pour les vacances. Et je n'habitais pas chez elle. Mes sœurs, oui...

– *Vous aviez des oncles et tantes peut-être chez qui vous logiez parfois ?*

– Des oncles et tantes, oui mais on allait seulement déjeuner. Ils habitent aussi dans le secteur : Yerres dans le 91. Sinon à Villeneuve-le-Roi. J'ai aussi une tante qui était à l'Haÿ-les-Roses, mais qui est en retraite maintenant à Saint-Fargeau.

– *Dans le Sud, il y a des endroits qui vous... ?*

– Moi, je suis attirée par le Sud. Je suis attirée par le Sud, simplement pour le beau temps. C'est, je crois, la chose qui me manque plus ici. Mais c'est uniquement ça, parce que la vie là-bas est identique à la vie ici. Hormis qu'ils ont du soleil en plus. C'est vrai que si mon mari un jour faisait la démarche, parce qu'il ne la fait pas, d'avoir une

mutation pour le Sud, je suivrais. Je suivrais volontiers, je suivrais volontiers. On l'a déjà évoqué, mais c'est simplement une question de soleil, absolument pas une question de vie. Parce que je pense que la vie quand on travaille est identique partout. Là, c'est moi, uniquement moi, donc... Mais c'est tout ce qui me manque, parce que bon... Le reste, j'en suis très, très contente.

– *Il y a beaucoup de votre famille dans le Sud ?*

– Non, finalement, on est plus nombreux ici, finalement. Mais il y a mes parents, et puis deux de mes sœurs, c'est tout.

– *Les autres vacances, vous les passiez Tunisie ?*

– Oui parce que mes sœurs venaient aussi, l'été. Et puis on allait à la plage, enfin des vacances...

– *De toute façon, vous restiez dans la maison... ?*

– Ah oui. Il n'y avait pas de vacances... Hormis venir ici en région parisienne. Sinon on restait là-bas. Non, non, on ne partait pas... Non, non, du tout, pas du tout.

– *Et le quartier dans lequel vous étiez à Sfax, c'était comment... ?*

– Ce n'était pas en centre-ville, c'était plus à la campagne.

– *C'était la campagne pour vous ?*

– C'était... Pas le centre-ville. Il n'y avait pas de commerce ou quoi que ce soit à côté. On se dirigeait vers la plage. C'était sur le chemin de la plage. Nous, on était bien. On se sentait bien là où on était. Ça ne nous empêchait pas d'aller au centre-ville. Ma mère ne conduisait pas, elle ne conduit toujours pas d'ailleurs. Donc on prenait le taxi pour aller au centre-ville, avec ma mère. On se satisfaisait de ça, d'aller manger une glace au centre-ville, en prenant les taxis, etc. Je dirais une vie très simple finalement, mais très saine aussi. Si on peut qualifier, oui, on était à la campagne.

– *Qu'est-ce qui fait que vous dites que vous êtes à la campagne ?*

– Simplement parce qu'il fallait... Il n'y avait rien autour, hormis d'autres maisons, on n'avait absolument rien.

– *C'était un quartier...*

– C’était un peu différent d’ici. C’étaient des rangées de maison. Ce n’était pas des lotissements. C’étaient des maisons individuelles, construites... On n’était pas isolé, il y avait d’autres maisons. Non, on n’était pas isolé, mais il n’y avait aucun commerce, aucune structure à côté. Mais, pas isolé du tout. Non, mais l’isolement, ce n’est pas du tout quelque chose qui m’attire. De toute façon.

– *Et au niveau des vacances ensuite en France... Vous partiez... ?*

– Non, au début, quand j’étais étudiante, non. Si, de temps en temps, ça m’arrivait d’aller au ski, pas régulièrement. Mais il n’y avait pas un caractère systématique. Je n’ai jamais eu besoin... Non ça n’avait pas de caractère... J’allais de temps en temps en Normandie, parce qu’il y avait une partie de la famille là-bas, mais non, ce n’était pas ma préoccupation. Non, pas plus que ça.

– *Et votre mari, malgré les mouvements, il vivait plutôt en ville... ?*

– Eh bien, ça dépendait du moment de sa vie. Honnêtement, je n’ai même pas le détail complet. Quand je l’ai connu, il était dans une petite ville à côté de Caen. C’était assez retiré. Il était chez sa grand-mère. Mais il n’a pas vécu là tout le temps. Il a vraiment beaucoup bougé. Mais je n’ai aucun détail. En fait il n’aime pas trop parler.

– *Il a quand même de la famille... ?*

– Oui, il avait sa grand-mère que l’on voyait régulièrement. Et puis, son oncle et sa tante, qui ont six ans de plus que nous, que l’on voyait régulièrement et qui habitaient à Caen. Mais son oncle est gendarme, donc, c’est des gens qui bougent beaucoup. Depuis trois ans, ils sont à la Réunion. Qui plus est, ils ont décidé de tout abandonner ici pour s’installer à la Réunion. Donc, ils viennent ici en vacances. Nous, on envisage d’y aller un jour [elle rit]. Pour les voir, pour voir un petit peu... Mais ça se limite à ça.

– *Est-ce qu’il y a des endroits en France ou ailleurs, où vous ou votre mari êtes attachés... ?*

– Attachés, non, attirés, oui. Attirés : on essaie d’aller depuis quelques années au moins une fois par an en Bretagne. On est très attiré par la Bretagne du Sud, très, très attirés. Au point où l’on a envisagé d’avoir une petite, un petit pied-à-terre, dès que l’on pourra, mais au bord de mer, un bord de mer. Pas la campagne. Bord de mer ! Non, pas perdu à la campagne. Ce n’est pas mon truc. L’autre fois, j’étais en week-end prolongé, chez ma copine qui elle, à tout laisser ici pour partir à la campagne. Mais quand je dis à



la campagne, c'est la vraie ! À Tronget, dans l'Allier. C'est... Il y a une maison là, et puis une maison un peu plus loin, mais uniquement ça ! Non, ça, je ne l'envisagerais même pas... En week-end, c'est très bien. Peut-être une semaine de vacances, ce serait pas mal... Mais au-delà je crois que je ne pourrais pas. Non, l'isolement ce n'est pas mon truc. Je n'aime pas la foule, mais je n'aime pas l'isolement non plus. Mais le bord de mer, c'est vrai que ça m'attire. Et je trouve que la Bretagne belle, mon mari aussi. Donc, c'est vrai qu'une fois par an, on va en Bretagne.

– *Et votre rapport à la Bretagne, il s'est construit... ?*

– Aucun. Il s'est construit en vacances, en découvrant la Bretagne. On est parti par hasard. La première fois qu'on est parti en Bretagne, on n'avait pas les enfants. On était parti chez ma tante, qui avait une petite maison en bord de mer. Mais quand je vous dis en bord de mer, c'est-à-dire la mer juste après. On était séduit. Mais ça, c'était la Bretagne du Nord. Et puis après, au fur et à mesure, on a découvert d'autres endroits de la Bretagne, et c'est vrai qu'à chaque fois, à chaque fois, on était séduit. Pourtant on est allé à des périodes, pas l'hiver, mais des périodes un peu mars... C'est vrai qu'au printemps en général, on y va. Des fois, cette période, aussi [novembre]. Et à chaque fois, on est séduit. Et on se dit que finalement, si on devait un jour aller s'installer ailleurs, ce serait la Bretagne. Mais c'est vraiment les vacances qui ont suscité cela, rien d'autre, aucune attirance par la famille ou... C'est vrai, il y a ma tante, mais c'est une maison secondaire.

– *Et pour l'hébergement général... ?*

– Ah, ça, c'était en location, en chambre d'hôtel, en chambre d'hôte. En chambre d'hôte, on a beaucoup apprécié. Mais on trouvait que l'inconvénient des chambres d'hôte, c'est qu'avec les enfants, on trouvait que c'était tellement beau, tellement bien décoré, qu'on avait peur toujours que les enfants cassent quelque chose. Mais sinon, les enfants aussi ont bien aimé cette ambiance familiale de la chambre d'hôte. Mais c'était les vacances, non, rien d'autre en particuliers, aucun lien en particuliers.

– *Et vous aimeriez bien, éventuellement, avoir un pied-à-terre... Même pour les vacances... ?*

– Pour les vacances, et éventuellement, éventuellement si... Vous savez, on est comme tout le monde, on a un travail, c'est lui qui décide. Autant on peut habiter Combs-la-Ville ou Savigny quand on travaille à Créteil, mais on ne va pas aller habiter

en Bretagne. Donc pour l'instant, mon mari a un poste un peu... C'est un peu pointu comme... Donc ils font un grand CHU à proximité. Et un CHU, il n'y en a pas tellement que cela, finalement. Qui dit CHU, dit grandes villes. Et pas forcément petite ville en bord de mer. Donc ce ne sera pas évident. Donc, on est tenu quand même... Ceci dit, on n'a pas fait de démarches. Mais, c'est quelque chose qui peut mûrir, au fur et à mesure des années. Simplement, on est au stade où l'on se dit : « pourquoi pas un jour ». Pas du tout de recherche, non pas du tout.

– *Quelles sont les communes, ou plutôt, qu'est-ce qui vous a plu en Bretagne ?*

– Moi, déjà, la mer ! J'ai une grande attirance pour la mer. Ensuite, les ballades, sur la plage. Qu'il fasse chaud, pas chaud. C'est quelque chose qui ressourçe, qui ressourçe. Les paysages, les paysages de Bretagne, la Bretagne sauvage, c'est vrai que c'est magnifique. Mais je n'irai pas m'installer en Bretagne, en campagne. Ah ça, non ! J'ai vu aussi... Et... !

– *Donc vous envisagez... ?*

– Non, on n'envisage pas, mais pourquoi pas un jour. On n'envisage pas, parce qu'envisager, c'est faire des démarches, enfin pour moi c'est ça. On n'a fait absolument aucune démarche. Mais, moi je crois beaucoup au hasard des choses, on ne sait jamais. C'est vrai que moi, si on avait dit : « que tu vas te marier, tu vas habiter Combs-la-Ville, tu vas avoir trois enfants ». Moi j'aurais dit non. Trois enfants déjà, initialement, je ne voulais pas. Donc je crois assez au destin et au hasard. Donc si un jour on se trouve en Bretagne et qu'on trouve quelque chose pour lequel on a le coup de cœur... On ne sait jamais, on ne sait jamais.

– *Et vous allez chaque année en Bretagne... ?*

– Oui, oui, oui. Oui, on essaie de changer, justement pour connaître tous les coins de la Bretagne. Donc, oui, oui, oui.

– *Est-ce qu'il y a des communes, des endroits, qui vous... ?*

– Oui, là dernièrement, c'est différent. C'est vrai qu'on aime bien la côte sauvage, mais en termes de climat, moi je suis plus attirée par la Bretagne du Sud. Là, dernièrement, c'était l'Île-Tudy, et j'ai été séduite. J'ai été vraiment séduite, par cette... C'est une presqu'île en fait, une presqu'île. C'est vrai que c'était... Et puis c'est vrai

qu'on a eu la chance d'avoir du beau temps. C'est vrai en fait que ça influence énormément aussi. Enfin pour moi ça m'influence, le temps.

– *Et sinon il y a d'autres régions, vous faites d'autres régions ?*

– Eh bien, pour la première fois cet été, nous sommes allés en montagne, l'été. Mon mari, et Vincent l'aîné, se sont vraiment régalés. Moi, j'ai le sentiment d'étouffer. Je n'ai pas... Je ne me sentais pas très bien.

– *Et l'hiver... ?*

– L'hiver, ça ne me fait pas le même effet, non. L'hiver, ça ne me fait pas le même effet, parce que l'hiver, c'est bien souvent une semaine. Et déjà ça fait longtemps que l'on n'est pas parti, depuis qu'on a la petite, on n'est pas parti. L'hiver, on ne part qu'une semaine, et on skie. Là, on était très bien logé, mais, moi j'étais un peu coincée avec la petite qui ne pouvait pas faire les ballades, qui... C'est peut-être aussi pour ça que je n'étais pas dans une situation où l'on peut juger. Mais j'entendais autour de moi des gens qui restaient trois semaines, ou un mois en montagne. Je ne le ferai pas. Je ne pourrais pas. C'est la même chose, là, on était à la station, je me sentais isoler en fait, en hauteur. Il n'y avait pas une pharmacie... Et moi, je suis beaucoup sécurité, etc. [elle rit]. Il faut que je me sente en confiance. Et la preuve, c'est que mon fils est tombé et s'est cassé le poignet en VTT. Bon, ça a été une soirée épouvantable ! Après, nous sommes allés chez mes parents à la plage, et mon mari me dit : « Ah là, tu es bien ! ? ». Eh bien, c'est vrai, j'étais mieux. Je suis plus attirée par la mer que par la montagne. Si, l'hiver, c'est tolérable, parce qu'on skie. Ce n'est pas pour y vivre.

– *Et la Bretagne, c'est le bord de mer, mais ce serait plutôt une grande ville ou une petite ville, un village ?*

– Non, ce n'est pas une grande ville. Non, non, non, pas une grande ville. Un village, avec un minimum de structures autour. On ne peut pas non plus avoir la médiathèque, etc. Mais un minimum quand même.

– *Et là ce serait éventuellement un appartement, une maison ?*

– Ah non, ce serait une maison. Ah non, non, pas un appartement. Non, non. Une maison, pour une maison secondaire, même petite, ce n'est pas gênant. Si c'est un lieu de vacances, ce n'est pas grave. Les enfants dorment ensemble, il n'y a aucun souci. Maintenant, si c'est pour y vivre, ce serait différent. Moi, j'ai l'exigence, si on doit y

vivre, d'avoir une chambre par enfant. J'estime que c'est le minimum. Même si ce n'est pas ce qui se passe ici. Mais c'est un choix de l'aîné. Et va peut-être changer d'avis du jour au lendemain et il y a la possibilité. Pour moi, c'est un critère.

– *Sinon depuis le temps que ça évolue à Combs-la-Ville, quel est, de tous les endroits que vous connaissez, le quartier ou l'endroit que vous préférez ?*

– Pour y habiter ? Ou pour y vivre ? Je crois que ce serait ici. Oui, oui. Ici, ou en second lieu [mais j'aurais du mal à choisir, ce serait une question de type de maison ou...], ce serait ici pour le secteur des tennis. Mais c'est tout de suite des maisons plus cossues. Si c'est en lotissements, c'est ici. Si c'est en vraie maison, ce serait plutôt là-bas, je pense. C'est quand même un beau quartier.

– *C'est là où il y a le nouveau lotissement ?*

– Ah oui, mais moi je n'aime pas le nouveau lotissement. Je parle de l'ancien. Le nouveau lotissement, on était allé, ça correspondait... À l'époque on voulait acheter. Non, pas du tout. C'est... Déjà des petites maisons, non, ça ne nous avait pas attirés du tout. Il n'était pas en construction, c'était encore un projet, mais non.

– *Qu'est-ce qui vous a déçu ?*

– C'était... On avait envisagé la maison mitoyenne. Et alors là, c'était un appartement amélioré. 100 mètres carrés de terrain. Garage souterrain, ou commun. C'était un appartement amélioré. Ce n'était pas ce qu'on voulait. On voulait une maison. Et les maisons individuelles, elles, étaient déjà extrêmement chères. Et en plus, pour être finalement, presque les uns sur les autres, parce que c'était de sommet carré de terrain pour une maison individuelle. Pour nous une maison individuelle, ce n'était pas sa.

– *Et ici la maison au sol... ?*

– En superficie habitable, avec les combles, il doit y avoir un peu plus de 100 mètres carrés.

– *Et le jardin ?*

– 300. Pour nous c'était un minimum. Bien évidemment, comme tout le monde, on aurait souhaité avoir plus. Après, tout est en relation avec...

– *Et je me suis posé une question : vous rentrez toujours par la porte du... Garage, plutôt que par la porte, là [je désigne la porte-fenêtre du salon qui donne sur la rue] ?*

– Elle a un volet. Quand je travaille, c'est évident que ça reste fermé. On rentre par le garage. Quand on ne travaille pas, on essaie d'ouvrir. Mais il arrive, notamment cette période, qu'elle reste fermée. C'est une question pratique simplement, parce que le volet a un verrou de l'intérieur. On ne peut affirmer ce volet de l'extérieur. Voilà. Donc, on est obligé de sortir par le garage. Et, finalement, on se crée des habitudes. Et de toute façon, les enfants rentrent par le garage ! Ils laissent leurs chaussures et rentrent par le garage. Ça, c'est systématique. Mais la porte fermée, c'est une question pratique. Mais c'est vrai que c'est souvent, très souvent. Et c'est étrange, parce qu'on se rend compte, qu'il n'y a pas que nous. Les gens rentrent... Hormis les gens qui ont un sous-sol, là, c'est différent. Mais pour les gens qui sont comme nous, qui sont sur un même niveau garage, on rentre souvent par le garage. Donc moi, j'ai une explication, c'est mon volet. Mais finalement, pour beaucoup les autres font pareil.

– *Finally, les principales différences entre le fait d'habiter dans un appartement et le fait habiter dans une maison... ?*

– La principale différence, c'est le jardin. Après, le reste... On peut avoir de très, très beaux appartements, très spacieux. Moi, c'est vraiment le jardin qui m'a motivé. Et le jardin, en relation avec les enfants bien sûrs. Mais même moi aussi, parce que j'apprécie l'été, de prendre mon café, mon déjeuner et... C'est vrai que dans nos régions, on n'est pas énormément dans le jardin, mais ce n'est pas trace. Le peu de fois où l'on est dans le jardin, il y a du plaisir. Si j'avais le temps de jardiner, j'aime aussi l'entretien, planter des fleurs, etc. C'est vrai que depuis que j'ai la petite, c'est un petit peu difficile. Mais c'est le principal. Il y a le jardin. Le voisinage... C'est vrai qu'on peut avoir de très mauvais voisins en maison, là on est bien tombés. Mais je ne le crois pas que l'on puisse parler de ce critère-là, pour moi, non. En revanche, dès qu'on est dans un bâtiment, sauf comme on était rue Georges Brassens, c'est une toute petite structure, ça veut dire plus de population, donc plus de risques d'être gêné les uns des autres. Plus de risques, je ne dis pas qu'il y a une relation de cause à effet, mais il y a quand même plus de risques, parce qu'on est plus nombreux. Tandis que là, finalement, au pire, je n'ai que deux voisins qui peuvent me déranger. Simplement dans un appartement...

– *Et au niveau sonore... ?*

– Non. Alors au niveau sonore, c'est un petit peu ce qui nous a incités à acheter ici, et pas dans un autre secteur du Bois l'Évêque, (il y a deux parties, nous, on est dans la

seconde partie). Nous, on a une dalle séparée, et chacun un mur, avec un vide entre. Nous n'avons aucun [elle lève la voix], aucun, aucun bruit, aucun ! Je sais, j'ai des gens qui... Même ma sœur, la deuxième sœur, qui habite à Savigny, sur des maisons mitoyennes, c'est l'horreur. En plus ils ont des sous-sols. Quand il y a une bille qui tombe, on l'entend chez elle. Ici, aucun bruit, aucun, aucun. Et c'est vrai que ça nous a influencés. Et quand on a fait la démarche là, récemment, de voir au Bois l'Évêque si on ne trouvait pas plus grand, on leur a dit, sur les maisons de la deuxième tranche avec mur individuel et dalle individuelle.

– *Et justement comment ça a évolué Combs, et votre quartier, et... ?*

– Mon quartier... En fait j'ai beaucoup changé de quartier. Je n'ai pas vu les évolutions, hormis à la Closerie. J'ai eu un petit peu plus d'historique, parce que là, il y a Stéphanie qui y est passée. Mais je trouve, que ça n'a pas énormément changé en fait. Rue Georges Brassens, je n'y vais pas, mais j'ai cru comprendre que maintenant ce n'était pas un quartier spécialement à envier. Et Colombiers, alors là, je n'y mets les pieds que pour aller au boulanger, donc... Je ne sais pas. Et ici, ma foi, c'est le renouveau. Les anciens s'en vont, les jeunes s'installent. Mais c'est tout, je veux dire que le quartier... Par contre, Combs-la-Ville a beaucoup changé : en termes de transport, il est évident que la structure à quand même bien changé. Bon, il n'y avait pas la Coupole, quand on s'est installé. En termes d'activité, eh bien, on trouve tout ce qu'on veut. À la journée des associations, on se rend compte qu'il y a vraiment de tout. Maintenant, c'est vrai que pour moi ça n'évolue pas forcément bien quand on détruit pour reconstruire des bâtiments... Enfin, en centre-ville, ça m'a choquée, face à la Société Générale, que l'on construise ces grands bâtiments en centre-ville. Pour moi, on n'avait pas besoin de ça. On n'avait plus besoin effectivement d'un vrai centre-ville, avec des boutiques. Et puis là, c'est un peu massif, pour moi. Et puis ils font la même chose derrière les Chardins, ils reconstruisent. Il faut loger les gens, je le conçois, mais, bon... Pour moi l'évolution à l'heure actuelle, ce ne serait pas forcément en bien. Ils envisagent aussi de construire sur le terrain de rugby. Ça nous concerne, nous, au Bois l'Évêque parce que c'est juste à côté du Bois l'Évêque.

– *Et les écoles ?*

– L'école du chêne ? Moi, je ne m'en plains absolument pas, c'est génial cette petite école. Mais on va les scolariser où, tous ces enfants ? C'est vrai que là, je ne sais pas

bien où l'on veut en venir, à force de construire. C'est vrai qu'il n'y a plus un seul terrain à Combs-la-Ville, il n'y a plus rien. Donc, je trouve que c'est suffisant. Parce qu'après il y a tout le reste qui suit. On a deux collèges : les Aulnes, qui est quand même assez conséquent, les Cités Unies, c'est un petit collège. Tout ça va suivre. Moi j'ai la petite, elle n'a pas pu être inscrite du tout à l'école cette année, à deux ans et demi. Pourquoi ? Ils sont quand même 31 petite section, à l'école du Chêne. Je ne sais pas comment évoluera Combs-la-Ville, peut-être que ça restera... Mais c'est vrai, que l'on va être nombreux.

– *Et Paris, vous y allez... ?*

– Oh non, on y allait quand on était jeune, on y allait beaucoup quand on était jeune, on y allait tout le week-end en fait. Et après, c'est comme tout le monde, quand on a les enfants, on a d'autres d'occupation. Et maintenant, on n'y va pas, très peu, très, très peu. J'ai une nièce qui est installée là-bas. Vincent est allé passer quelques jours chez elle, mais nous, on y va vraiment très peu. Si on doit faire les magasins, on reste dans le secteur, alors qu'avant on allait sur Paris. C'était notre démarche.

– *Pourquoi ?*

– Parce qu'on était jeune et que ça nous plaisait la vie de Paris. Moi, la vie de Paris ne me plaît pas. C'est les voitures, c'est la pollution. On en a ici aussi bien évidemment. Mais c'est trop tumultueux, trop. Ça me plaît, mais pour les boutiques ou pour... Mais pas pour y vivre. Je n'aimerais pas y vivre.

– *Et travailler ?*

– Si j'habite à proximité ça ne me gênerait pas.

– *Et en habitant ici ?*

– Ah non ! Non, je n'aimerais pas y travailler, parce que ça me ferait trop de transport. Ou à moins d'être proche de gare de Lyon et de n'avoir que le RER. Et ça, ce n'est quand même pas la majorité des cas. J'ai autour de moi beaucoup de personnes qui travaillent sur Paris et qui mettent, minimum une heure et demie de trajet. Non, ça m'ennuierait vraiment beaucoup. Si j'étais obligée, je le ferai. Mais à choisir, non, je préfère rester dans ma petite banlieue, et travailler en banlieue.

– Sinon, j'ai oublié de vous demander votre âge, votre situation de famille, etc.

- J'ai quarante ans, trois enfants, je suis mariée.
- *Et la différence entre maisons et appartements, au niveau de l'entretien ?*
- Ah non, c'est plus d'entretien une maison. Mais nous aussi, on a toujours été que locataire en appartements. On n'a jamais été propriétaire en appartements. Mais à ma connaissance, quand on est propriétaire d'un appartement, ce n'est pas nous qui faisons les volets, etc. C'est la copropriété qui décide. Alors qu'ici, effectivement, on est tout le temps en train d'entretenir, de faire des peintures... On a aussi choisi d'être dans une maison ancienne. Quand on achète du neuf, on a peut-être moins d'entretien dans les premières années. Nous, on a eu de l'entretien au début. On a commencé à décaper les volets, à les peindre, etc. Mais ça a été un choix de notre part.
- *Vous avez des animaux domestiques ?*
- Non, plus. Enfin, enfin si, un petit hamster rouge [Elle rit aux éclats]. Non, j'avais un chien. En fait, c'était mon chien, que j'avais en appartement à la Closerie. Il a vécu jusqu'à 15 ans. Il a vécu un petit peu ici et puis après... Non, je ne souhaite pas en avoir un autre.
- *Pourquoi ?*
- J'estime que déjà m'occuper correctement de mes trois enfants, c'est bien. Donc, pas plus. J'ai dit : « plus tard peut-être ». Plus tard peut-être, prendre un chien. Oui, le chien, parce que nous, on a toujours eu des chiens. En Tunisie, on avait des chiens.
- *Et ça ne vous manque pas ?*
- Ah, je ne dis pas que ça ne me manque pas. Ça me manque. Je pourrais même craquer. Mais j'essaie d'être raisonnable simplement. J'essaie d'être raisonnable, parce qu'un chien aussi ça a besoin qu'on s'occupe de lui. Bon, avec un petit hamster, on a trouvé le compromis, c'est génial [Elle rit]. Parce que les enfants me disent : « on s'en occupera ». Mais non. Mais si cela devait manquer à quelqu'un, ce serait à moi, et à ma fille. Parce qu'elle est très, très attirée par les animaux. Je suis même obligée de la retenir un petit peu. En revanche, j'ai des garçons qui ne sont pas attirés par les animaux. Je pense que peut-être, si j'avais eu la pression des enfants, j'aurais peut-être cédé. Je n'ai pas eu cette pression, donc, moi je suis raisonnable, et je ne le fais pas. Mais j'aime beaucoup les chiens.
- *Comment vous délimiteriez votre quartier ?*



– C'est assez vaste. Moi je dis toujours : Bois-l'Évêque. Mon quartier, c'est de l'école du chêne, collège inclus. C'est là où on circule tous les jours, régulièrement.

– *Et dans l'autre sens ?*

– Dans l'autre sens, non, c'est incroyable, mais ça se limiterait effectivement à la grande rue du Bois l'Évêque. Parce que c'est vrai qu'au-delà on n'a pas l'occasion d'y aller. Il n'y a pas d'amis. Non je n'ai pas... Et de l'autre côté : la Coupole. On va souvent vers la Coupole.

– *Et au niveau de vos courses, vous les faites plutôt localement ?*

– Je varie énormément, moi, pour mes courses. Non, pas trop local en fait. Je vais aussi bien à Carré-Sénart, qu'à Boussy-Saint-Antoine à Cora, que jusqu'à Brie. J'aime bien Brie aussi comme ville. Il fut un temps où on allait au marché de Brie. On n'allait pas au marché de Combs-la-Ville, on allait au marché de Brie. Après, tout est question de temps. C'est vrai que maintenant, j'ai un petit peu moins de temps pour aller au marché. Mais je préférerais Brie que le marché de Combs-la-Ville.

– *Pourquoi ?*

– Parce qu'il est au cœur de la vieille ville et je trouvais ça très sympathique. Au cœur du village. Ce n'était pas une question de commerçants, parce qu'à Combs-la-Ville il y a beaucoup de commerçants aussi. C'est plutôt une question de situation physique dans la ville. Là, c'est vrai que là, à Combs-la-Ville, il est bien situé, mais ce sont des structures métalliques qui n'ont rien d'attirant. Alors qu'à Brie, il est en plein cœur de la vieille ville, et c'est vrai que c'est beau. À la Closerie, ce qui était confortable aussi, c'est la proximité de la gare pour mon mari. Pas pour moi, moi j'utilisais ma voiture. Mais lui, a continué ses études à Paris, il était à Jussieu. Au départ il était à Caen et puis il est venu habiter à la Closerie avec moi. Et il allait à Jussieu, jusqu'à sa thèse.

– *Si on vous proposait pour vous et pour votre conjoint un emploi plus intéressant dans un de ces lieux, pouvez-vous me dire (...) ?*

– Dans le midi : oui, les deux, mon mari et moi. Oui, tout à fait prêts. Dans le Massif Central : non. Parce que ce n'est pas une région... Je ne la connais pas spécialement. Je n'y ai aucun lien familial. Donc, par méconnaissance : ce serait plutôt non. Mon mari, je n'en sais rien. En pleine campagne à 150 km d'ici : s'il y a toutes les structures à proximité, oui. Mais si c'est à 150 km avec rien ou pas grand-chose autour, ce serait

non. Non, non. À Paris : alors moi, c'est non. Mais mon mari ce ne serait pas catégoriquement non. Ce serait, pourquoi pas, avec un bel appartement, voilà. Parce que ça, on n'en a déjà parlé comme ça. Mais comme ça, parce qu'il n'est pas question qu'on y aille. C'est vrai que moi souvent, je lui dis que je ne me verrai pas y vivre. Dans le nord de la France : ah non, c'est catégorique. Pour moi, c'est non. Parce que c'est plus en termes de temps. J'ai toujours dit : « j'espère que tu n'auras jamais de mutation sur le nord, parce que je ne te suivrai pas ». Je trouve que déjà ici, on est limite. Donc, aller dans le nord de la France, non. Je ne peux pas dire que ce n'est pas beau, je ne connais pas. Mais je ne suis pas attirée vers le nord.

– *Et si c'était à refaire, vous préféreriez dans une ville plus grande, plus petit, un village...*

– Non, non, non, ça me satisfait Combs-la-Ville, complètement. Si elle était un peu plus petite, oui. Mais je vous dis, avec structures, suffisamment de structures autour. Si c'est un petit village, avec suffisamment de commerçants, quelques structures pour les enfants, le collège, ça me satisfait. Ce n'est pas une question de nombre d'habitants, de dimension de la commune. C'est plus une question de...

– *Qu'est-ce que la ville pour vous ?*

– C'est une concentration de commerces, une concentration de commerces, avec des bâtiments autour, des logements. De commerces et de structures. C'est ça la ville.

– *Et la campagne pour vous ?*

– C'est les champs [Elle rit]. Les champs et quelques maisons qui tombent... On se demande comment...

– *La banlieue ?*

– La banlieue, c'est Combs-la-Ville. C'est finalement l'intermédiaire entre Paris et puis les villes de province. C'est : on bénéficie, on peut bénéficier de la vie parisienne, en retrait. Alors je dis Paris, mais ça peut-être d'autres grandes villes.

– *Et c'est un avantage ?*

– Ah oui. C'est un avantage, un avantage dans le sens où l'on a été amené, nous, à aller à Paris. Je n'aimerais pas y retourner pour travailler, mais je suis amenée à y aller assez régulièrement pour mon travail, et même en termes de formation professionnelle,

etc. Donc c'est un avantage. C'est un avantage de voir la beauté déjà de cette grande ville. Et puis c'est un avantage surtout pour l'avenir, pour nos enfants. Ils ont déjà beaucoup plus de chances de trouver leur orientation sur Paris qu'en banlieue ou en province. Donc, là aussi c'est en termes d'équipement global. Oui je trouve que c'est un avantage.

– *Et justement, est-ce que pour vous, c'est un qualificatif qui vous convient de dire que vous êtes urbaine ou rurale, autre chose ?*

– Non, ça n'a pas vraiment de sens. Parce que moi je connais des personnes qui ont été urbaines et qui sont devenues rurales, et qui l'assument complètement. Donc je pense qu'on peut, à des moments de la vie, changer. Donc, je ne pense pas qu'on puisse qualifier. Ou alors, oui, mais à un moment de sa vie, ne pas dire : « je ne suis qu'une urbaine ». Il y en a peut-être. Mais moi, je ne me verrais pas me qualifier de rurale, ça, c'est certain, d'urbaine, pas tellement non plus. Urbaine, c'est vraiment resté... Il me faudrait vraiment un terme intermédiaire entre les deux. Et c'est pour ça que je crois que la banlieue, c'est vrai qu'on est un petit peu entre les deux, en banlieue. Alors, quelle que soit la banlieue. Ça pourrait être d'autres banlieues, même de l'Essonne ou du Val-de-Marne. C'est vrai que c'est un compromis. J'adore aller à Brie en prenant les champs. J'adore prendre cette route ! Plutôt que la Francilienne. À côté de ça, je n'irai pas habiter à la campagne, c'est vrai !

-----

# Annexe 6

**Entretien avec une femme de 52 ans à Angers**  
**26 mai 2004 — 165 min.**

- *Je vais tout d’abord vous demander de vous présenter.*
- Eh bien, je m’appelle Monique... J’ai 52 ans. Avant d’habiter Angers j’ai toujours vécu en ville. Peut-être une période un peu campagne, c’était sur Avrillé dans un des lotissements qui s’était créé, il y a une quinzaine d’années. On n’y a pas vécu très très longtemps, puisque entre-temps je suis partie Outre-mer. Et j’étais encore en centre ville à la Réunion, à Saint-pierre, pour être précis. J’y ai vécu 3 ans et également en centre ville. C’est vrai que j’ai une attirance pour... la ville. C’est vrai que le week-end quand je m’évade, comme le week-end de l’Ascension à l’île de Ré où tout d’un coup, on est dans la nature, vraiment je l’apprécie grandement, mais j’ai un petit côté comme ça, à privilégier la ville. Ce côté, je dirais, je sors de chez moi, j’ai ce qu’il me faut. Je n’ai pas de problème de voiture et j’utilise mes jambes. Donc c’est vraiment l’intérêt d’avoir à porter de main quand j’ai envie de sortir... C’est vrai qu’étant un peu moins sportive

que quand j'étais jeune, si j'étais à la campagne, c'est vrai que je prendrais peut-être davantage mon vélo. À Angers, j'évite. Parce qu'ils roulent mal. J'y suis allée une fois ou deux et j'ai trouvé ça un peu stressant. Donc si on doit faire quelque chose de plaisant en étant stressé, on ne peut pas le faire d'une manière plaisante, donc j'ai dit j'arrête. Par contre, je prends mes jambes qui sont toujours attachées d'ailleurs et je vais en ville. J'aime bien ce côté, j'ouvre ma porte et j'ai à porter de main le magasin, les magasins, que ce soit alimentation, pour la vie de tous les jours, la vie courante, hein. Pas forcément le shopping en soi, enfin pour nous ce qu'on entend, les femmes. J'aime bien pour ce côté-là. Qu'est-ce que j'aime encore. Je suis peut-être plus appartement que maison. Je trouve que la maison c'est plus la campagne. La maison en ville c'est bien, c'est l'idéal, mais c'est beaucoup plus rare. Mais j'associe plutôt l'appartement à la ville, la maison à la campagne. Donc c'est vrai ce côté. On a fait beaucoup de chose, j'ai aussi vécu en Allemagne. C'était également en ville. J'ai toujours été en ville. Et mes parents habitaient en ville. C'est aussi quelque chose qui est en moi de par l'enfance, peut-être je ne sais pas. Mais j'aime bien... J'ouvre ma fenêtre il y a de la vie. Pas forcément des arbres, mais une vie. C'est ce qui me plaît, c'est ce côté mouvement. Je ne peux pas dire par contre que je fais beaucoup les sorties et choses comme ça. J'ai parfois la flemme. Avec mon mari, c'est ça, c'est plutôt la flemme le soir. Le côté ville, c'est plutôt dans la journée qu'il va être intéressant pour moi. C'est ce côté-là que je tire de la ville. Ma foi, pour ce qui est loisirs, on ne peut pas dire que la ville se prête vraiment à ça. Donc fatalement, il faut prendre la voiture. Quitte à prendre la voiture pour la prendre, autant la prendre pour sortir de la ville, moi je trouve. Et puis... Je ne vais pas dire la diversité car je connais peu de monde. Donc c'est un des côtés de la ville qui est moins intéressant que lorsque j'habitais Avrillé, dans un lotissement qui faisait « campagne ». Un peu plus... Car avec vos voisins dans le jardin, vous êtes vite attiré par la discussion, les points communs, les fleurs, enfin bref... Le jardin ça peut être... Alors qu'en ville, c'est vrai que moi avec mes voisins on ne se connaît pas. Depuis huit ans que je suis là, on ne se connaît pas. Tout simplement parce que j'habite dans une copropriété où ce sont des petits appartements et j'ai le plus grand de la copropriété. Et ce sont toujours des très jeunes gens, étudiants. Donc on ne lie pas facilement connaissance, sauf là, le hasard, j'ai un couple au-dessus de chez moi, cette année, depuis septembre, mais ils sont beaucoup plus jeunes que nous. Ils n'ont pas du tout le même rythme de vie. Mais c'est vrai, je dirais qu'en ville, c'est peut-être moins facile

les relations, je ne sais pas. Je n'ai pas d'expérience dans ce domaine. Je dirais que je me faisais des relations, ce serait plutôt au hasard de mes promenades en ville. On lie connaissance, peut-être, pour un événement. Il y a aussi le côté déplaisant de la ville, c'est-à-dire qu'on est aussi avec les commerces, les commerces, principalement les bars, parce que j'en ai trois dans ma rue. Donc ce côté déplaisant de la ville c'est souvent des gens qui sortent ivres, des disputes, des bagarres, souvent des gens jeunes. C'est ce qui nous a très surpris avec mon mari ! Parce que le côté... Comment dire... Lié à la ville ça doit être souvent l'amusement je crois, lié à la sortie, donc fatalement... Il y a des boîtes en ville. Il y en a, pas loin dans ma rue. Donc c'est souvent ce côté-là qui nous a souvent un peu déçus. La plupart des jeunes gens sont (je ne dis pas que c'est la majorité), mais je... Je le suppose quand je dis ça, parce que je n'en ai aucune expérience, moi je me réfère simplement à ce que je vois. Et très souvent ce sont souvent des gens qui sortent vraiment euh... Hélas parce que c'est ce côté-là qui me peine davantage dans la ville, où je rechercherais d'ailleurs à déménager. Peut-être en ville, mais dans une rue où il y a moins de commerces peut-être. Parce que ça a des avantages mais fatalement ça ne peut pas être complètement, tout ne peut pas être bien. Je serais à la campagne d'ailleurs, je trouverais d'autres... Centres d'intérêts et d'autres désagréments. C'est ce côté-là dans ma rue qui me gêne.

– *Ça vous a déçu vous disiez, mais ce n'est pourtant pas la première fois que vous habiter en ville ?*

– Lorsque j'étais à la réunion, comme il fait nuit de bonne heure, les gens sont plus ou moins chez eux. Du fait qu'il y a beaucoup de cultures, donc ils vivent d'une manière différente, même s'ils vivent ensemble, ils vivent d'une manière différente, donc généralement il n'y avait pas trop ce problème, parce qu'on vit quand même les fenêtres ouvertes. Lorsque j'étais en Allemagne, j'avais des enfants jeunes donc j'étais souvent logée avec des gens qui avaient aussi des enfants jeunes parce que les appartements sont liés au nombre d'enfants. Donc je n'avais pas vraiment ce problème. Donc il a fallu que j'arrive à Angers dans le centre ville, et que j'arrive dans cette rue, parce qu'Angers ne doit pas refléter ce que moi je dis. Ça ne doit pas être partout pareil. Mais ça, ça m'a déçu ce côté... Toujours l'amusement... Alors qu'on pourrait croire que le centre-v... la ville en général (parce que je fais partie non seulement de la ville, mais du centre ville !)... on peut dire que c'est restreint. Donc je dirais que c'est lié aux sorties et aux problèmes de bagarres, de choses comme ça. Ça n'est pas tout le temps, mais c'est

régulièrement. C'est régulièrement. Alors ça, c'est une des choses qui m'a déçu dans ma rue.

– *Pouvez-vous maintenant, partir du début de votre vie... Et puis remonté comme ça aujourd'hui ?*

– Moi je viens de l'Est de la France. Donc j'ai vécu à Nancy, en centre ville. Les souvenirs que j'en ai... Moi j'ai quitté Nancy j'avais 6 ans, euh 7 ans et demi. J'étais... En appartement. J'en ai un souvenir, pas forcément plaisant quand j'étais enfant, jusqu'à cet âge-là. Parce que le souvenir quand j'en avais c'était fatalement... Nous étions 3, ma mère était souvent seule, avec un papa qui partait souvent. Donc elle était... Beaucoup de travail... Souvent submergée de travail et on sortait peu donc... L'appartement était le centre de vie. Et par contre, j'ai des souvenirs précis de, de Nancy lorsque je m'y promenais et j'aimais bien, parce qu'on allait dans un parc. Ça, c'était dans les années cinquante, parce que je suis de 52. C'étaient ces instants-là qui étaient des moments de liberté. Ou alors quand j'allais chez ma grand-mère paternelle, puisqu'elle habitait la campagne (rires). Voilà, donc ça, c'était les moments de vacances.

– *Où ?*

– À l'Essarmi, près de Toul. À... de Nancy, je ne sais plus combien ça fait de Km, je vais dire 60 km, mais je ne sais pas. Mais ce n'était pas très loin, quoi. Et c'était ces moments de liberté où nous partions à la campagne. Mais la ville elle-même, je n'en ai pas un souvenir... C'étaient les trajets pour aller à l'école, les trajets pour aller faire les courses, avec ma mère bien entendu, à pied, toujours. Parce que Nancy est une grande ville, donc fatalement c'est des quartiers qui font des petites villes... Mais je n'en ai pas des souvenirs très importants parce que... Je suis née... Je ne suis pas née à Nancy mais dans une ville dans les Ardennes, mais j'ai vécu à Nancy. Donc les premières années de ma vie je n'ai pas de souvenirs. Les quelques-uns que j'ai sur les 4-5 ans, de 7 ans et demi... Je dirais peut-être c'est l'école, le trajet, les courses et de temps en temps ces moments de liberté au parc. Voilà ce que j'ai comme souvenirs. Lorsqu'à l'âge de 7 ans et demi, huit ans, mon père, enfin mes parents sont allés vivre à Longwy, ville minière. Parce que mon père était fonctionnaire, donc il était muté. Et là je me suis retrouvée dans une ville où tout à coup j'avais 8 ans, où on pouvait aller jouer dehors. C'était extraordinaire, parce que je n'avais jamais connu cette liberté-là. Donc là on était

également, je dirais, en ville, si ce n'était pas le centre, c'était la ville. Et là ça a été peut-être les moments de ma vie les plus forts. Parce que je dirais, c'est la période d'adolescence, celle où on acquiert une certaine liberté et moi elle est passée par le sport, cette liberté. Donc à partir du moment où j'ai pu faire du sport, mes parents ont fait confiance aux personnes qui m'encadraient, donc j'ai pu faire ce que je voulais. Le sport était pour eux un... Un endroit où j'étais... Encadrée. Donc je pouvais dire que j'allais au sport, j'étais libre. Et c'est vrai que ça a été les moments de ma vie, en ville, qui ont été les plus intenses pour moi. Mais je pense que ça fait partie ça d'un individu cette période-là, où tout à coup la liberté... Comme dans les années soixante, qui n'étaient pas évidentes pour une fille, parce que vient d'une famille assez sévère dans ce domaine-là, le sport m'a permis cette liberté, de pouvoir sortir, à part le sport, d'être en ville.

– *Et vous viviez en appartement aussi... ?*

– Également oui. Ce qui fait que dans cet appartement qui... Du jour au lendemain, doublait de volume, enfin de surface pardon. Donc ce qui fait que chacun avait sa chambre, j'ai deux frères, enfin j'ai eu une petite sœur beaucoup plus tard. Donc ce qui fait qu'on se retrouvait dans un espace auquel on n'était pas habitué, et c'était assez surprenant. Mais de cet endroit de vie par contre, la ville même, Longwy Haut pour être précis. Parce que Longwy se divise en 2 : il y a bas et haut c'est comme ça que ça s'appelle. Je n'ai pas un souvenir par contre... la ville en elle-même n'est pas du tout quelque chose qui m'a frappé. C'est ce que j'ai vécu à l'intérieur de cette ville. Parce que la ville en elle-même était une ville minière, donc par les carreaux, nous voyions, oui, nous voyions les cheminées, le rougeoiement des usines, enfin bref. Il y avait un côté, un côté très chaleureux par contre dans la façon de vivre. Parce que la plupart de mes amies, leur père travaillait en usine et je n'avais pas beaucoup d'amies comme moi dont le papa était fonctionnaire, donc il y avait quelque chose de très chaleureux. La ville, non pas que leur appartenait, mais elles habitaient comme ça dans des endroits un peu, comme ça, disséminés dans cette ville et j'avais l'impression que je la connaissais très bien à cause de cela ! Parce que j'allais en voir une, voir l'autre... Donc cette ville je m'y suis sentie très bien. Mais au niveau, je dirais architecture, beauté... Non ! Je n'en garde... J'ai gardé encore des souvenirs très précis, mais pour moi ce n'est pas une ville... Le jour où je l'ai quittée à l'âge de 17 ans, je n'en ai eu aucun remords. as de remords, je veux dire, pas de peine, pas de... Vous savez ces sensations de, de... de se



dire que l'on avait quitté... Ici c'était les gens que je quittais, parce que je quittais quand même un moment de ma vie, 10 ans de ma vie pratiquement, et bien les plus intenses. Où j'ai vécu vraiment d'une manière très intense... Ça m'a d'ailleurs permis par l'éducation de m'évader, de connaître autre chose, de m'ouvrir à d'autres personnes. Donc cette ville, en fait, m'a apporté ça. Et elle-même, rien du tout, en ce sens où je la trouvais très moche, euh..., oui vraiment très moche.

– *Comment était l'immeuble...*

– C'étaient ces constructions des années cinquante... Vous savez, toutes dans le même format, des grandes cages d'escaliers, où la vie y était très... Agréable. Agréables parce qu'il y avait... de la courtoisie, de la politesse. Il y avait des gens de tout âge. Je me souviens, il y avait des jeunes couples avec des petits enfants, avec des bébés, il y avait des gens qui avaient des enfants de mon âge, que je ne fréquentais pas forcément, hein, mais avec lesquels il nous arrivait de nous côtoyer. À ce niveau-là, j'en garde un souvenir très fort. C'étaient ces, ces... Ces bâtiments qui n'étaient pas très hauts, mais parce... Je n'ai pas le souvenir de grands bâtiments, vous savez de... Ce qu'on pourrait imaginer un peu... Comme les tours qui sont à Belle-Beille, dont une a peut-être été détruite je crois. Mais là j'avoue franchement que j'ai vécu, j'ai vécu socialement. La vie y était agréable. Je vous dis, courtoisie, gentillesse. Les bagarres entre copains copines, mes frères, leurs copains. Il y avait une vie. Ce que je n'ai plus jamais retrouvé quand j'ai quitté cet endroit ! Plus jamais. Plus jamais parce que je suis arrivée à l'âge de 17 ans à Saumur, alors ça a été l'inverse : le coup de cœur pour cette région. Ah oui ! Mon père a été muté. On est arrivé à Saumur.

– *Fonctionnaire dans quoi ?*

– Dans la police. Et là, ça a été le coup de cœur. J'ai trouvé cette ville magnifique. Vraiment. Parce que je quittais une région industrialisée et j'arrivais dans une région qui ne l'était pas. Donc c'était ouvert à... Déjà Saumur... De nouveau en ville, pas le centre ville de Saumur mais la ville. J'habite pas très loin du nouvel hôpital, donc c'est la ville aussi. Il fallait se déplacer en bus ou à pied, moi souvent. Mais c'était la ville. Avec un petit coin de campagne, je dirais parce qu'il y avait un peu de verdure ; ce que je ne connaissais pas, par exemple à Longwy, où il n'y avait que des bâtiments autour de moi. La verdure, je ne connaissais absolument pas... Dans cette ville d'ailleurs, je n'ai pas souvenir de verdure, non pas du tout. J'ai beau chercher...

– *Il n'y avait pas des maisons... ?*

– Si, il y avait des maisons, j'avais une amie qui avait une maison. Mais c'étaient ces maisons qui étaient construites pour les personnes qui travaillaient en usine. Donc elles avaient un peu, vous voyez, cette architecture... Pas des corons, mais il y avait ces usines, euh ces maisons, qui étaient faites pour les ouvriers de l'usine entre autres, qui leur étaient louées. Et bon, il y en avait quelques-unes que je connaissais, mais les autres c'étaient des bâtiments. Et puis en plus, je suppose, que toutes ces années, les années 50-60 où il fallait construire, cette ville était enchevêtrée de bâtiments, autant que je me souviens. C'était vraiment... À se promener, c'était d'un bâtiment à l'autre. Mais je n'ai pas souvenir de verdure, de choses comme ça. Ou alors le peu qu'il y avait : petits jardins... Mais je ne sais pas si à mon âge on y fait très attention, aussi. Mais le souvenir que j'en ai, c'est pas vraiment de la verdure, c'était vraiment la ville : les vieux arbres sur la place, vous savez, très rectangulaires, l'église, des vieux... c'étaient pas des platanes... c'étaient des vieux arbres. C'étaient les quelques arbres que j'ai vraiment vus (rires). Enfin j'exagère peu être, mais bon. Je dois dire que malgré tout j'avais une vie avec mes parents où les vacances, c'étaient avec une tante qui vivait en Allemagne, alors fatalement je partais là-bas, je vivais d'autres choses. Donc la ville ne m'a jamais étouffée dans ce sens où même si cet endroit n'était pas spécialement joli à mes yeux, ou beau, ou intéressant (peut-être que je ne m'y suis pas intéressée non plus), mais j'avais d'autres ouvertures. Parce que j'avais de la famille qui était un peu à la campagne, j'avais une tante qui était à l'étranger. Son mari était militaire, donc logé, mais là, il y avait de la verdure, parce qu'en Allemagne par contre, j'ai découvert des endroits de verdure qui étaient en fait... Alors 10 mois chez mes parents, deux mois chez mon oncle et ma tante. C'était l'Allemagne, c'était l'Espagne. C'était la routine. Donc si vous voulez, la ville ne me gênait pas puisque je passais à des choses différentes à un moment donné. Le changement, c'était surtout du fait des personnes avec qui je vivais. Parce moi j'avais des parents qui n'étaient pas trop ballades et tout ça, alors que j'avais un oncle et une tante qui, eux, étaient pour cela. Donc le week-end, c'était dans la verdure, c'était la nature, c'étaient les promenades ; alors que j'avais des parents, c'était plutôt un peu télévision, les choses comme ça. On sortait quand même, mais bon, quand il fallait emmener les 4 enfants... Bon, mon père était en déplacement, et les fois où il revenait, il se reposait, donc... C'était plutôt la vie de famille. Voilà ! ; De par le travail de mon père, ça bloquait un peu les choses et donc c'étaient l'inverse

quand je partais. Donc j'avais la possibilité de me ressourcer. Mais je n'ai pris conscience de cela qu'après. Tout ça me paraissait une normalité, en fait. Je ne souffrais pas de l'un ou de l'autre. Je savais qu'à un moment donné, il y aurait autre chose. Donc cette vie dans l'Est de la France a été un moment intense de par les gens avec qui je vivais, mais l'endroit lui-même n'est pas quelque chose que je garde vraiment comme une chose a plus agréable possible. C'était un appartement dans lequel je vivais. Je rentrais, je sortais. C'était un petit peu ça ma vie, peut-être pas tout de suite, les premières années. Parce que quand je suis arrivée, j'avais 8 ans, donc c'était la scolarité. C'était le jeu devant la maison, avec les enfants qui avaient plus ou moins mon âge. Et puis, bon, bah l'évolution qu'il y a eu. Chaque enfant après, se dispersant, quand on quitte l'école, certains vont faire ci, d'autres vont au lycée, d'autres vont faire ça, les parents s'en vont... Donc il y a ce brassage. Des gens qui partent, un petit peu... Mais à cette époque, les gens avec qui je vivais en ville ont bougé nettement moins. Donc on arrivait à lier, à avoir des liens. Nos parents se connaissaient, même s'ils ne se fréquentaient pas, il y avait des liens. Voilà ce que je peux en dire, de cette période de 7 à 17 ans. Après je peux passer à Saumur parce que Saumur a été... Le coup de cœur pour la ville, mais par contre, du jour au lendemain...

– *Temps d'adaptation ?*

– Il y a eu un petit temps d'adaptation, mais quand je suis arrivée dans Saumur, ça a été le coup de cœur. Bien sûr ça a été difficile parce que je laissais tout derrière moi, beaucoup d'amis. C'est pas évident de se refaire des amis à 17 ans. En plus, je ne voulais plus continuer (je n'avais pas tout à fait 17 ans). J'avais décidé que je ne continuerais pas le lycée. Enfin plus exactement, j'étais au cours Pigier, je ne voulais pas continuer ça, ça ne m'intéressait pas. J'étais un gros problème pour mes parents (rires). Mais il faut dire que, de par l'éducation, c'était un peu différent. On privilégiait l'éducation des parents, pas la mienne. Mais j'étais un peu plus libre peut-être. Ma mère avait un objectif : elle se mariera. (rires) C'était très particulier. Donc je profitais un peu de ça, ce qui n'est pas forcément une bonne chose. Chose que je n'ai pas appliquée d'ailleurs avec mes enfants, du moins avec la fille que j'ai eue, parce que j'ai un garçon et une fille. Et je dois dire que quand je suis arrivée à Saumur, c'était magnifique, il y avait des fleurs partout, il y avait... D'où je venais, il y avait une histoire et un passé, fatalement un passé et une histoire. Et là, je trouvais qu'il était plus évident, de par l'architecture, de par le château, de par... Je trouve que ça parlait davantage que cet

endroit d'où je venais. En fait, le souvenir de Longwy que j'ai, c'est... Sombre. Même s'il y fait beau, climat tempéré, il peut faire très chaud. Je garde le côté sombre, qui m'est resté de là-bas. Alors que je suis arrivée ici, j'ai trouvé que c'était la lumière, c'était vraiment espacé, c'était... Beaucoup plus calme... Une vie oui... Tout d'un coup, j'avais l'impression que les gens prenaient plus (je ne sais pas s'ils prenaient plus le temps de vivre) mais c'était différent. Je ne l'ai peut-être pas compris tout de suite, mais je pense qu'ils prenaient davantage le temps de vivre, je pense. Alors c'est peut-être pour ça aussi qu'on disait (on l'a appris plus tard) qu'on appelle ça le « midi moins le quart ». C'est pas tout à fait le midi mais c'est plus tout à fait... on n'est plus dans le Nord. Moi, je trouvais que cette vie tait plaisante, voilà plaisante. C'est ce que j'en retiens. Alors bon, après c'est moins intéressant le côté : il faut se refaire des amis. La vie là-bas a été très rapide puisque peu de temps après, le temps de trouver du travail (moi j'aimais lire, alors j'ai trouvé du travail dans une librairie), j'ai rencontré mon mari. Je suis resté 4 ans à Saumur et puis je me suis marié. Un peu plus parce que je me suis mariée à l'âge de 21 ans, donc 17, 18, 20, 21... 4 ans et demi. Donc vous voyez, Saumur a été un, un, un éclair en fait dans ma vie. Ça a été très rapide ? Donc je crois que c'est ça que je retiens de là... Des amis quand même parce que par sport (j'ai recherché à faire du sport) donc fatalement j'ai recréé quand même des liens.

– *C'est quoi comme sport ?*

– Le basket. Donc j'ai créé des liens qui durent encore, même si des fois j'ai la fainéantise de téléphoner, mais des personnes qui dans ces quelques années ont été... ; agréables, mais je dois dire que ce que je retiens de ces 4 ans et demi, c'est cette vie en ville. D'abord il y faisait beaucoup plus beau que par chez moi, j'avais l'impression qu'on était plus souvent dehors. Oui, cette sensation... C'était toujours fleuri, c'était l'impression de... Sensation... Je ne sais pas, d'expliquer ça... J'ai l'impression d'être parfois en vacances en cours d'années. L'impression que l'on doit ressentir quand on vit dans certaines villes comme dans le Midi ou au bord de la mer. Moi j'avais cette sensation quand je suis arrivée là. Parce que je quittais vraiment une ville enfumée, assez sombre même si l'été il y faisait beau. Il y faisait froid quand même. Il y avait la neige, il y avait quand même des liens forts entre les gens avec qui j'habitais. Mais moi je dois dire que mes parents s'y sont très bien habitués. Parce que très vite, ils ont, moi je dirais, malgré les liens qu'ils avaient avec les personnes à Longwy, ils ont vécu différemment quand ils sont arrivés là. Oui, et bien, ils ont vécu comme vivaient les

gens. C'est-à-dire que... Mon père a fait des connaissances. Les gens étaient relativement agréables. Je ne sais pas si c'est parce qu'on dit que les gens par ici, principalement à Angers, ne sont pas facilement liants. Mes parents ont connu des gens qui avaient été mutés comme mon père, c'étaient des collègues. Donc ils venaient d'horizons différents : il y en a qui venaient du Nord, il y en a qui venaient de Haute-Vienne... Enfin vous voyez quoi. Et en fait ils ont lié facilement, et ils ont retrouvé des parents, parce que j'avais quand même de la famille ici : le frère jumeau de mon père. Donc c'est une des raisons pour lesquelles mon père est venu ici.

– *Il avait donc demandé Saumur ?*

– Non, pas du tout, il avait demandé Cavaillon et il s'est retrouvé à Saumur. Il avait même demandé la Vendée parce que mon père en fait ses origines sont vendéennes. Et puis ça ne s'est pas fait, alors il s'est retrouvé à Saumur. De par le frère de mon père, on a créé des liens. Comme j'avais encore 17 ans, il m'arrivait encore d'accompagner mes parents, puisqu'ils sortaient : bals et autres. Et puis moi j'y allais parce que nous aussi on a fait connaissance des enfants de leurs amis qui avaient aussi, pour certains notre âge. Mais moi, j'avais repris le sport, donc j'avais aussi mon indépendance, hein. À travers ça, je faisais quelques petits déplacements, parce que le niveau que j'avais ici était moindre qu'à Longwy, donc c'était principalement de la détente, le fait de se retrouver entre soi. Et puis... J'ai connu mon mari qui lui, était militaire, (parce que chez nous les uniformes c'est florissant, on dirait qu'on le fait exprès). Et puis un jour mon mari qui faisait partie du génie de l'air est revenu faire à Saumur... Lui d'ordinaire faisait les pistes d'aviation, il est venu faire la place du Chardonnet, elle avait besoin d'être remise en état et le cadre noir a fait appel au génie de l'air et mon mari... Donc, de par le sport je l'ai rencontré parce que ces amis, il prenait un pot et nous, après l'entraînement, bon bah quand on a 17 ans, 18 ans, qu'est-ce qu'on fait le soir... Et puis voilà comment les liens se sont noués en fait. Et je ne pensais jamais épouser un militaire ! Ah non, d'ailleurs ce n'est pas vraiment ce qui me passionnait, les militaires (moue)... Non pas vraiment ! (rires) L'uniforme n'était pas... Peut-être parce que j'en voyais chez moi. Mon oncle en Allemagne était militaire, mon père bon..., j'avais un oncle également qui... Enfant de troupe qui a un fils qui est lieutenant-colonel, donc vous voyez ! (rires) Ma sœur a épousé un militaire ! Que j'épouse encore un militaire, à Saumur, bon, ce serait logique. C'était la cavalerie. Donc ma sœur a été dans la logique des choses elle a épousé un cavalier, mais moi, j'épouse quelqu'un qui est du génie,

alors qu'il n'y a pas du tout le génie ici ! Donc vous voyez les rencontres sont très bizarres. Mais toujours par le social de quelque chose, de la ville. Mais je pense que, que l'on soit en ville ou à la campagne, si on a des activités, fatalement... Pour en revenir à la ville et à ce qu'elle m'a apporté : je ne sais pas si j'ai assez bien résumé. Et puis après avec mon mari, on est parti en Allemagne et on était en centre ville.

– *Parce que votre mari était déjà basé en Allemagne ?*

– Non non. Lui était à Compiègne et il a été muté en Allemagne, donc je l'ai suivi. On est resté sept ans là-bas. Deux villes. Rastadt et Speyer. Elles ne sont pas très loin de la frontière. Rastadt est pratiquement à côté de... Quelle est la ville principale ? Haguenau, la ville française ; Et Speyer, c'est plutôt direction Strasbourg, c'est difficile de situer. Donc j'ai fait 2 villes en 7 ans. Alors là, ne parlant pas l'allemand, bien que j'avais dû faire de l'allemand au lycée, mais j'ai fait un passage très, très bref au lycée, parce que moi c'était plutôt l'anglais, et encore, pour ce que j'en ai retenu ! Don je ne me suis jamais mis à l'Allemand, parce que, arrivés en Allemagne, nous avons été en cité française. Tous les militaires étaient rassemblés.

– *Donc vous ne parliez que français...*

– Et bien non. Je me suis fait une amie allemande qui parlait français et elle parlait pour moi allemand. Vous voyez comment c'est. Et pourtant, j'ai travaillé en Allemagne. J'ai voulu me faire un petit salaire et donc j'ai travaillé. Et je me rends compte que je m'y serais mis très vite, parce qu'il y avait des phrases clés qui reviennent... Dans un langage. Donc ne parlant pas Allemand, j'ai travaillé 4 mois dans une usine. J'ai encore fait 2 usines différentes. Dans la première c'était vraiment peu intéressant, je l'ai quittée parce que c'était vraiment très pénible. J'ai marché à l'aspirine les 3 premières semaines, tellement je souffrais de courbatures. J'enfilais des liens de plastiques dans des boîtes que je mettais en forme. C'était pour y mettre des bouteilles je suppose, vu la forme. Et de temps en temps je travaillais à l'encollage de grands cartons. Alors là il y avait des Italiennes, des Yougoslaves, des Françaises et des Allemandes. Il y avait deux-trois Françaises, donc vous voyez, on se regroupait. Là j'ai appris ce que ça pouvait être que d'être l'étrangère. Donc j'arrive à comprendre ce que l'on peut ressentir quand on arrive dans un endroit où on ne parle pas la langue et je ne regrette pas ce petit passage, qui a été très court. Mais la deuxième usine, j'avais trouvé ce travail avec mon amie qui était française mais, elle, avait fait des études allemandes ; elle parlait 3 langues. Dans la

foulée j'avais trouvé ça. Là c'était super. C'était une usine de cosmétique. Ah, c'était génial. Ils vous donnaient les directives le matin et ne venaient plus vous voir de la journée... Et puis j'ai été obligée de partir précipitamment parce que mon père a perdu son mari... J'ai été obligée de quitter parce que je n'avais pas droit à des congés, je venais de rentrer, ça faisait deux moi à peu près que j'étais là ; et si je partais, je ne pouvais pas revenir. Il fallait que je refasse une demande ; Et entre-temps mon mari a perdu son père. Nous y sommes allés et le temps qu'il s'occupe un petit peu de sa maman, on est resté un mois ; En rentrant, on a décidé de refaire un bébé, puisqu'il a appris qu'il était muté dans une autre ville en Allemagne. On savait que ça allait se faire, mais on attendait le déménagement ; donc entre-temps, j'ai tout laissé tomber. Et là, avec un deuxième enfant, je n'ai pas retravaillé.

– *C'était un choix ou... ?*

– Euh... J'avais deux enfants, je voulais les élever. Retrouver du travail en Allemagne ça voulait dire pour moi, bien que les horaires étaient très intéressants : généralement à deux heures de l'après-midi j'étais chez moi, parce qu'ils ont un rythme de vie qui est complètement différent du nôtre. 1 h 30, 2 heures de l'après-midi j'étais chez moi. La seule chose, c'est que moi j'avais toujours un mari en chantier puisqu'il faisait les chantiers. Donc avec mon mari, j'étais seule en fait, j'étais mère célibataire ou je ne sais pas comment on peut appeler ça. Donc j'étais toujours obligé de m'occuper des enfants. Un, ça allait, j'ai pu travailler, mais un deuxième non. Quand j'ai commencé à travailler, Laurence avait 3 ans. Ça faisait quelques mois que j'avais commencé à travailler. Quand on est arrivé dans la deuxième ville, je me suis dit : « bon bah, je ne cherche pas de travail, je m'occupe des enfants ! ». Je quitte l'Allemagne, mon fils a trois ans. J'arrive en France, ma fille à 6 ans et demi. J'ai commencé à vouloir... Ça faisait 7 ans que j'étais partie ; il fallait que je refasse une formation. Arriver en France, ça voulait dire refaire une formation, ça voulait dire... Je n'ai pas eu le courage. Déjà, j'arrivais j'avais 35 ans, des problèmes de travail se posaient pour certaines femmes. Donc il fallait que je me remette au goût du... Je devais refaire une formation, je n'avais pas le choix. J'étais déjà dépassé par ceux qui arrivaient, d'abord parce que j'étais une femme. Donc je n'ai pas eu envie de continuer, je n'ai pas eu envie. Je me suis dit, je vais passer du temps avec mes enfants. Donc j'ai suivi mes enfants au niveau scolarité, pour être derrière. D'ailleurs c'était une très bonne chose pour mon fils, parce qu'autant j'ai une fille qui n'a jamais eu de problème de scolarité, autant j'ai un fils ça a été une

galère, oh la la... Et si je n'avais pas été là je me demande ce qu'il aurait pu me faire, parce que déjà en étant là et en le surveillant, mon Dieu, je n'avais pas assez de 2 bras, de deux jambes et de deux yeux, je crois. Bon, je pense que ça a été aussi le manque d'envie. Je pense que pour une femme, c'est difficile d'arrêter. Ça ne doit pas être évident ; Moi, j'ai une petite sœur, c'est pareil. Elle a décidé d'arrêter de travailler pour ses enfants ; Elle vient de fêter 40 ans ; je suis sûre qu'elle ne reprendra pas. Malgré les 11 ans d'écart qui nous sépare, elle retrouve les mêmes problèmes que moi.

– *Mais, et la librairie ?*

– J'avais un CAP en librairie tout simplement mais je n'avais plus du tout envie de faire ça. Et j'avais laissé en plan les études du cours Pigier, donc ce qui fait que je n'avais aucune formation ; Quand mes parents m'ont dit : « et bien maintenant, tu ne vas pas te balader tout le temps, il va bien falloir que tu gagnes ta vie » et je n'attendais que ça, je m'étais dit, comme j'aime les livres, je vais travailler en librairie. La dame chez qui j'avais travaillé m'a dit je ne prends que des apprentis, mais vous n'avez plus l'âge, alors elle m'a dit : « le CAP vous allez le passer en un an ». J'étais très bien là, ça me plaisait beaucoup et puis ben, j'ai rencontré mon mari et... C'est comme ça qu'après... En fait, chaque fois que j'aurais peut-être pu essayer, parce qu'à un moment donné, dans ce travail où j'étais, me plaisait surtout la décoration de magasin. Avec mon employeur j'en avais discuté et je pensais faire une formation ; Je rencontre mon mari ! (elle tape sur la table) J'avais alors vraiment envie de faire autre chose que de reprendre... À chaque fois, il y a eu des étapes qui ont fait que... Ma mauvaise volonté aidant... Si j'avais vraiment voulu être indépendante, je pense que... ; et les circonstances aidant, si je m'étais retrouvé je ne sais pas veuve, divorcée... Je n'ai jamais eu vraiment à forcer le destin dans ce domaine. C'est vrai que je n'ai jamais eu à me forcer. Ce n'est pas forcément une chance, je pense. Je vois, même maintenant je pourrais faire certaines choses mais j'ai une « flegme » pas possible ! Je ne lis même plus ! Je me disais : « tu pourrais reprendre les bouquins, tu aimais ça... » Non la « flegme », se laisser porter. C'est vrai que des fois je m'en veux. Je me trouve même... : pas de culture, sans essayer de s'intéresser. C'est tellement plus facile de regarder certaines émissions... Alors que j'ai une fille qui me le reproche. Alors mon rêve, c'est de... Peut-être partir... Je partirais d'ici. Mais en fait je crois que j'aime déménager. Ah oui ! Au bout d'un certain temps, je m'ennuie. J'ai l'impression que j'ai fait le tour de ce qu'il y avait à faire et j'aimerais passer à autre chose. C'est un peu



comme une fuite je suppose. Mais là, ça fait 8 ans, ça fait beaucoup ! Parce que je vous dirais que, entre mon père, bon, qui a bougé d'une façon normale, pas tant bougé que ça... Mais moi à l'intérieur de ces deux villes allemandes, où j'ai déménagé en 7 ans tout de même 2 fois ; Et à chaque fois, je rejoignais mon mari sur les chantiers, donc j'avais un appartement qui nous était prêté pendant tous le temps des... de la période d'été. On pouvait arriver en mai et parti en septembre. Donc j'ai fait aussi.

– *Je n'ai pas bien compris.*

– Lui partait de mars à octobre tous les ans. Je partais en cours d'année. J'avais envie de bouger. C'est peut-être ça aussi qui me... Qui faisait que j'avais du mal à commencer quelque chose, pour un travail ou pour quelque chose. Parce que j'aimais bouger.

– ***Donc vous engager dans un univers professionnel...***

– Bah, je n'aurais pas pu suivre mon mari. En Allemagne, trouver un travail aurait voulu dire, pour moi, rester bloquée. Et ça, j'ai un peu de mal. Il faut que je bouge quand même un petit peu. Lorsque l'on est rentré d'Allemagne c'était en 81 ; en 85 on paraît à la Réunion. On venait de faire construire. Tous les militaires font chaque année des mutations mais ils ne bougent pas forcément. Et mon mari avait demandé l'Outre-Mer ; et un jour, il est arrivé, un mois de janvier, et m'a dit « Écoute, nous sommes mutés à la Réunion ». C'était un mois de janvier 1984, vous imaginez... Avec mes enfants et moi quand il nous l'a annoncé... Six ans et neuf ans et demi.

– *Je me demande si nous n'avons pas sauté un épisode ?*

– Après l'Allemagne, j'ai habité Angers. Je suis revenue, venue à Angers. Je dis revenue à cause... De Saumur de l'Anjou. Mais en fait, mon mari a été muté à Angers. Donc nous sommes arrivés en 81 à Angers dans un endroit qui m'a beaucoup plu, parce que c'était sympa comme tout, ce n'était pas loin du parc de la Garenne. C'était super pour mes enfants. Lac de Maine. Donc je les emmenais.

– *C'était en appartement ?*

– Toujours. (rires) Toujours ! À partir de là, tout d'un coup quelque chose s'est passé. À ce moment-là, j'ai eu l'impression que je n'étais de nulle part ! Je n'habitais nulle part. J'ai commencé à... J'arrivais à la trentaine... Je m'en rendais compte quand je venais en vacances ici, voir mes parents, mes beaux-parents. En fait, on ne prenait pas de vacances, on venait voir la famille. Et puis au bout de quelques années, je me suis

rendu comte que je... Que je n'étais de nulle part en fait, puisque je n'avais aucun endroit à moi. Tout d'un coup le besoin de racine se faisait sentir. C'est-à-dire avoir l'envie d'appartenir à quelque chose, quelque part. Alors j'ai commencé à me mettre en quête de faire constr... Je voulais une petite maison, quelque chose. On est en appartement, mais les enfants étant petits, je voulais un endroit. Avec mon mari, on aimait bien bricoler. Me dire, et bien on remet quelque chose... Parce que l'idée m'était venue avec le couple que j'avais connu en Allemagne. Ils avaient une maison dans les Deux-Sèvres, une vieille ruine. Et puis, tous les ans, ils y allaient en vacances et la remettaient en état. Elle partait le 1<sup>er</sup> mois toute seule et puis il la rejoignait pour son moi de vacances. Là ils organisaient des travaux sur leur maison. Et cette idée-là, tout d'un coup, m'avait plu. Où tout d'un coup, il n'y a pas un seul endroit où c'est fixe, mais comme une... Comme un passage de l'un à l'autre... Cette idée-là a donc commencé à germer en même temps que le fait d'avoir envie d'appartenir à un endroit. Parce que j'avais l'impression que je ne savais pas, oui, d'où j'étais, qui j'étais...

– *Il n'y avait pas d'endroits dont, je dirais, vous vous sentiez originaire ?*

– Non, parce que je n'avais plus de grand-mère paternelle. J'avais plus de grands-mères du tout. Je n'avais plus que mes parents. Donc il n'y avait plus de lien. Et je me suis rendue compte que je me suis tourné déjà vers les vieux meubles. J'ai commencé à avoir une recherche de ce qui avait eu une vie avant, qui n'était pas forcément... Je m'en suis rendue compte à travers ces choses-là. Je me suis rendue compte de tout cela après. J'ai commencé à vouloir des vieux meubles, pourquoi ? Pourquoi je voulais ça, alors que mon mari détestait ça. Pourquoi les remettre en état, Pourquoi leur redonner vie. C'est là que j'ai pris conscience de ça. Donc on était à Angers. J'ai commencé à me dire « et bien je vais me renseigner ». J'ai commencé à regarder les agences immobilières. À grands cris, mon mari refusait ça. Oui, je ne vais pas m'embêter avec ça, ça ne m'intéresse pas, je n'aime pas ça. Peu importe !... C'est là que j'ai pris conscience aussi que quand je voulais vraiment quelque chose, je le menais à bien. Donc le fait de vouloir... Parce que je n'avais pas vraiment trouvé ce que je voulais. Puisqu'en fait je voulais c'était enseigner le sport. Ma mère m'a dit « ce n'est pas un métier pour une fille, tu ne feras pas ça ». Donc, du jour où j'ai appris ça, au collège je n'ai plus rien fait. Et quand je suis allée faire les cours Pigier, taper à la machine quelle horreur ! J'avoue que je pense que c'est un peu pour ça que je n'ai pas de vie professionnelle et que j'ai été très ferme avec celle de mes enfants. Leur donner la

possibilité de choisir. Je dois dire que la période très courte d'Angers a été une période d'envie de savoir d'où je venais, qui j'étais, bref... Avant, les choses avaient été tellement vite que... on ne se pose pas de questions. Et pourquoi un jour, on s'en pose une, Je ne sais pas. Je ne sais pas ce qui a déclenché ça. Je ne sais pas. Je ne pourrais même pas vous le dire. Un jour ce besoin de dire « oui j'appartiens... ».

– *Il n'y aurait pas eu d'événement ans votre vie qui aurait fait... ?*

– Je ne sais pas, je n'arrive pas à retrouver. Je ne vois pas ce que ça peut être. Franchement ! Est-ce que c'est parce que je revenais dans une région qui me plaisait beaucoup, c'était peut-être ça aussi.

– *Et Angers, par rapport à Saumur, ou c'était la région qui vous plaisait...*

– Oui c'est la région, c'est la région. Mais Saumur, je n'ai pas eu le temps de m'y attacher beaucoup. Donc je dois dire que dans la région, avant de me marier, ces 4 ans et demi à Saumur, je voyageais un petit peu dans le département, puisque je sortais avec mes amies ou même ne serait-ce qu'aller faire des pique-niques. Mes parents le faisaient des fois lorsque mon père était de repos. De ma librairie, entre midi et 2 heures, j'avais tout le temps mon solex ; mon frère, lui, travaillait aux HLM, et bien, mes parents nous disaient : « on est à tel endroit, venez nous rejoindre ». On pique-niquait entre midi et 2 heures. Donc mes parents, là, sont beaucoup lus sorti, là, parce qu'ils sont aussi sortis du monde des enfants, parce qu'on était beaucoup plus grands. Il faut dire que dans cette région, on se baladait dans cette région, ce que je n'avais pas vraiment connu... Mais à Longwy, j'allais quand même au Luxembourg, en Allemagne. On se retrouvait à des endroits, avec mon oncle et ma tante qui habitaient l'Allemagne. Alors on faisait la moitié. Mes parents faisaient la moitié du trajet, ils faisaient l'autre. Et puis on se retrouvait à un endroit, on se donnait rendez-vous ! On faisait quand même des choses. Mais je ne sais s'ils sont plus agréables quand ils sont faits par soi-même, c'est-à-dire quand ils sont projetés par soi-même, plutôt que fait par les parents, parce que les parents décident. Donc on y trouve peut-être moins d'intérêt, je ne sais pas. Peut-être que je n'ai pas regardé cette région-là avec les mêmes yeux ?

– *Et Angers, vous l'avez regardé comment ?*

– Quand j'y suis revenue, moi, avec ma propre famille ? Moi, je me suis tout de suite sentie chez moi. Moi Angers j'y venais souvent, parce que c'est à 50 km, donc il m'arrivait d'y venir, de faire des courses, d'y venir même avec mes parents.

avec mes parents, quand ils sortaient je ne venais jamais, autant quand ils allaient à Angers faire des courses, j'allais avec eux. Donc moi, quand je suis revenue avec ma propre famille, mon mari mes enfants, ça faisait quand même sept ans que je n'étais pas revenue. Moi, Angers, je m'y suis trouvé tout de suite chez moi. Je n'étais pas dépaysé. Prendre le bus, faire les choses, je ne sais pas, tout était normal. Et ce que je ne connaissais, j'allais même le visiter, ce que j'aurais pu faire davantage dans d'autres villes, comme en Allemagne, je n'ai jamais trouvé l'envie. C'est ce que je regrette par contre, de ne pas avoir assez bougé en Allemagne, de ne pas avoir assez visité. Moi je dois dire que cette ville... Je pense que l'endroit où on vit doit davantage vous motiver, vous soulever, vous transporter, vous oblige à bouger, je ne sais pas. C'est peut-être la région qui m'a fait que du jour au lendemain, me dire : « on va être là pour au minimum 7 ans, 8 ans », puisque c'était ce qui se passait généralement, bon bah il n'y a pas, suite à toutes ces questions que je me posais, j'ai commencé à faire les agences immobilières, les petites annonces.

– *Qu'est-ce que vous cherchiez ?*

– Une petite maison ! Quelque chose à construire pour l'avenir ?

– *Ici ?*

– Oui !

– *Dans la région ?*

– Tout à fait, oui ! Je me disais, c'est là que je vais finir mes jours, alors que maintenant, ce n'est pas du tout là que je veux finir mes jours. Ce qui s'est passé, je me rends compte que ça a déclenché certaines choses. Je crois qu'en fait, il y a toujours eu des choses qui ont amené. En fait moi, j'ai dû bouger à travers les vieux meubles, à travers la construction. Parce que j'ai toujours bousculé mon mari... ; Pourtant c'est un militaire, il est habitué à bouger. Mais alors dans la vie, quand il a quitté l'uniforme, fallait plus lui demander certaines choses ! C'est moi qui faisais bouger les choses à ce niveau-là. Et puis, j'ai commencé à faire les petites annonces, j'ai vu qu'ils y avaient des trucs, plus ou moins en ruine... Mon mari, péniblement, m'y emmenait pour visiter. Et quand il voyait ça, oh, ça le démoralisait ! Un jour quelqu'un vient chez moi pour parler de ces petites annonces et me dit : « mais Madame, qu'est-ce que fait votre mari, parce que je vois que vous vous intéressez à cela, et il m'a dit pourquoi vous ne faites pas construire ? » Et je lui dis « je n'ai absolument pas les moyens. Je n'ai pratiquement

pas d'apport personnel ». Il me dit « Écoutez, ça, c'est quelque chose maintenant, on peut voir ça. » Alors on a vu un projet avec une personne. Et puis je me suis dit « si je peux voir avec lui, je peux voir avec d'autres ». On n'a pas fait affaire avec lui, mais on en a vu d'autres. Et puis un jour, on tombe sur un jeune représentant qui venaient de rentrer dans une boîte d'architectes, qui lui, voulait remonter cette boîte d'architectes qui était tenue par un monsieur d'un certain âge et grâce à lui, on a eu une maison, comme on voulait, à l'ancienne. Parce que j'aimais les poutres, mon mari aussi. D'ailleurs c'est une maison qu'on a vendue en 4 semaines, parce qu'on y avait apporté des améliorations : on avait fait mettre des poutres, j'entretenais moi-même, je faisais les travaux d'entretiens, mon mari bricolait beaucoup, donc... 4 semaines ! C'est tout simple, quand on a été pour venir en ville, quand on a voulu vendre cette maison, on s'est dit « qu'est-ce qu'on va faire, on a déjà plus de maison, pratiquement ». On l'avait vendu trop vite ! C'était tellement vite que... Bon, on savait qu'on ne la quittait pas avant le mois de juin, mais on ne s'attendait pas à être obligé de... Que ce soit aussi rapide. Don on fait construire. On trouve, on fait construire cette maison. Donc le temps de... En 83, en 84 on habite dedans, juillet 1984, janvier 1985 j'apprends que je m'en vais à la Réunion. Donc je suis resté 6 mois dans ma maison, elle était toute neuve ! Je l'ai retrouvée dans un état lamentable d'ailleurs.

– *Vous l'avez louée pendant que...*

– Oui, tout à fait ; Parce que c'était pour nous, ne pas faire un bénéfice mais au moins que les comptes soient neutres quoi ?

– *Et vous avez choisi comment l'endroit ?*

– L'endroit, nous l'avons choisi en fonction du travail de mon mari, et de nos moyens. C'est-à-dire que quand je dis nos moyens, je veux dire par là, qu'il n'était pas question que la voiture tombe en panne et que mon mari soit obligé de faire 25 km ou de trouver quelqu'un pour venir le chercher. Donc pour moi, pas de campagne ! Là où nous étions, au lotissement de la Désière, dans les derniers, c'est nous qui choisissions notre architecte. En fait, on l'a faite comme une maison très, je vouais quelque chose de convivial... ; donc une maison à l'américaine. Salle de séjour/cuisine, séparés par des poutres. Ce que je voulais, c'est que quand j'invite des gens, je voulais pas être, moi, reléguée à la cuisine, et mes amis dans leur coin. Donc dans cette maison, j'ai vraiment été superbement heureuse, parce qu'il y avait un va-et-vient. Quand on invitait les gens

à la maison, on était tous ensemble. Il n'y en avait pas plus à la cuisine que..., tout le monde allait et venait. Alors l'emplacement. Il ne fallait pas que ce soit loin du travail de mon mari, c'est-à-dire que s'il a un problème ou quoi que ce soit, qu'il puisse prendre le bus, que ce soit très rapide. Ou encore à la limite, que le chauffeur vienne le chercher, donc ça, c'était encore possible. Et moi, je ne voulais pas être tributaire de qui que ce soit ! Même si j'avais le permis, mon mari ne me laissait pas toujours la voiture. Parce que si j'avais besoin de la voiture, moi le matin je l'emmenais à la caserne et j'allais le rechercher le soir et j'avais la voiture toute la journée. Ou alors des fois, il avait son chauffeur qui l'emmenait et la ramenait, mais ce n'était pas son genre de profiter de ça. Donc il aimait bien être libre lui aussi. Ça déjà pour mon mari c'était primordial. Il travaillait. Il avait des responsabilités. Il était obligé d'être de permanence, donc il fallait être pas très loin. Et la deuxième priorité, c'était moi, qui venais après, ce qui était logique. Et les enfants d'abord. Il fallait qu'ils puissent, puisqu'ils allaient grandir, être libre, pas être toujours tributaires de nous, pour les activités scolaires, même si je devais emmener... Et l'école. Principalement. Donc fatalement, ils avaient le bus pas loin et ils pouvaient rentrer même à pied, il n'y avait pas de problèmes. Donc c'étaient ces priorités. Donc quand on a regardé par rapport au travail de mon mari, c'était Avrillé. Donc on a payé très cher un terrain, on a préféré en avoir un petit et un terrain avec toutes les commodités, qui nous permettrait... ; il fallait penser à la revente. Donc, le problème ne s'est pas posé puisque je vous dis, en 4 semaines, on a revendu la maison.

– *C'est étrange comme enracinement, vous vouliez vous enraciner et au moment même d'acheter, vous pensiez déjà à la revente.*

– Oui, tout à fait. En fait, je me suis rendu compte que, c'était plus peut-être appartenir à un endroit, et vivre avec lui un certain temps plutôt que de se dire appartenir à un terrain, à un sol. On nous l'avait soufflé, quand même, la revente. On nous avait dit, attention ton mari est militaire il peut repartir un jour ou l'autre. On s'était dit au départ ce n'est pas grave, on louera. La maison est toujours là. Toujours dans l'optique de la retraite. Et le hasard a voulu qu'on parte plus tôt que prévu à la Réunion, et que l'on soit de nouveau re-mutés à Angers. On part trois ans, et on revient dans la maison à nouveau. Et là, une catastrophe. Par exemple, la cuisine aménagée, la dame fermait les portes avec les pieds, on voyait des traces, sous l'évier. Les sanitaires, je ne vous explique pas, bref. Ça nous a guéris, du moins moi, je ne supporte pas la

saleté, mes enfants disent que je suis maniaque mais je ne le suis pas. Le désordre encore, j'arrive à m'y faire, mais la crasse, je n'arrive pas à vivre. Il faut que je nettoie le siège si je vais quelque part, ou je ne m'assois pas... Je suis arrivé, j'ai vu ma maison, enfin cette maison, c'est simple, je me suis mise à pleurer, je ne croyais pas qu'on puisse transformer la maison en trois ans. Mon mari a été obligé de reponcer toute la cuisine aménagée, on a repeint certains endroits, on a été obligé de refaire, il y avait des trous dans les murs, car en six mois on n'avait pas eu le temps de tapisser ou quoi que ce soit. Et sont passés quand même le sous-directeur de Michelin, et avant un médecin. Donc les a priori, je n'en ai pas. Donc quand on a repris la maison, là j'ai changé d'optique : je me suis rendue compte » que je voulais m'enraciner quelque part, mais je préférais aussi avoir quelque chose qui m'appartienne. Parce que, le fait d'appartenir à un endroit, peut importe l'endroit si on s'y plaît, un endroit ou un autre de la France, peut importe d'y habiter. C'était plus vraiment l'endroit ou j'allais habiter, c'était le lieu, c'est-à-dire la maison même, non pas que je pourrais transporter mais pendant un certain temps j'allais habiter quelque part et là j'étais chez moi. C'était plus la région ou la ville en elle-même qui avait son importance, c'était le lieu où j'habitais. Donc on est revenus dans cette maison, et là on a remis la maison en état, les enfants ont grandi, et puis on commençait à jouer les taxis, on en avait marre... Quand il faut aller les chercher à trois ou quatre heures du matin merci... On s'est dit on va habiter en ville, ma fille était à la Catho, mon fils se préparait à aller à Jean Moulin, avec mon mari on s'est dit on vend la maison. Moi, je me suis dit, pour mon mari c'était un drame, en plus entre-temps il quittait l'Armée. À 40 ans il s'était dit je quitte l'Armée, c'est terminé, je vais dans le civil, il trouve sans problème un travail, d'ailleurs on cherchait un ancien militaire pour le poste, il travaille pour le Préfet, il est régisseur de la cité administrative. Il a cherché, un militaire lui a dit, il s'est présenté il a été pris. Entre-temps mon mari part comme casque bleu au Cambodge, 6 mois, il approchait de ses 40 ans, juste avant de quitter l'Armée.

– *Vous êtes à Avrillé là ?*

– Oui.

– *Mais vous ne m'avez pas parlé de la Réunion ?*

– Oui c'est vrai. Trois ans extraordinaires, mais très difficiles au niveau vie de couple. J'ai vu mon mari très peu. Au départ il partait pou tel emploi, et puis il s'est retrouvé

pour quelque chose qu'il ne faisait plus depuis des années, chef de chantier, conducteur de travaux. Il ne voulait plus le faire mais bon. Il rentrait les week-ends, tellement crevé, il ne faisait que se reposer ou alors, la plongée, les choses qu'il aimait. On sortait beaucoup entre amis aussi, puisque là-bas vous être toujours dehors. Une vie assez trépidante, très remplie pour moi parce que les femmes de militaires, quand elles sont à l'étranger, même l'Allemagne, c'est pas l'étranger mais bon, quand elles sont en dehors de leur cadre, généralement il y a des activités pour elle, je m'y suis mis. Je ne me serais jamais imaginé faire de la couture, des vêtements pour ma fille. J'étais assez douée : des travaux manuels, des poupées. Des visites de l'île... On a rencontré des amis, mais mon mari n'a pas gardé un bon souvenir de son travail. Moi, ça n'a pas été évident avec mes enfants, parce que j'ai éduqué mes enfants trois ans, seule. Sylvain avait 6 ans, 9 quand on est partis et Laurence 9 et demi. Elle est rentrée avant nous à cause des vacances décalées avec la France ; Elle devait finir son année de 5<sup>e</sup> pour ne pas perdre 2 mois. Ici les vacances commencent juste avant Noël et finissent mi-février. Mes parents sont venus plusieurs fois. Mon père 4 fois et ma mère 2 fois. Elle l'envoyait de manière intermédiaire puisqu'elle gardait la maison. Voyager, ça l'intéressait moins. Lui, il aimait voyager. Il venait me voir. Ils ont ramené ma fille et ils ont fait les fêtes de fin d'année avec moi, avec nous, et puis ils ont emmené ma fille. Elle a fait ses derniers 6 mois à Saumur, chez ses grands-parents.

– *Ils se sont plu là-bas, intégrés ?*

– Pas très bien, mon fils plus difficilement, moments pas évidents et ma fille oui pas de problème. Elle s'est tout de suite trouvé des amis, Sylvain était plus jeune, une partie de la classe était bonne, une quinzaine, sur trente, et les autres avaient des difficultés, l'instituteur parlait créole pour la plupart. Au début même l'instituteur faisait des fautes de français... Je devais regarder les devoirs de Sylvain moi, on peut comprendre, ce n'est pas une critique, mais il a été un peu perturbé. Sylvain, il fallait être derrière, alors s'il avait un peu de laxisme, il en profitait, il s'engouffrait dans la brèche. Et à la longue, s'il y avait des bêtises, même si c'était son instituteur, c'était Sylvain. Ça a toujours été un peu son problème. Ces trois ans, ça a été beaucoup, de le suivre, de l'aider, de prendre contact avec les instituteurs. Pas toujours facile, le courant n'est pas toujours facile : « Il n'est pas tout seul, Sylvain ». Oui, il essayait aussi de privilégier les autres. Pour lui, heureusement que j'étais là. Jusqu'à la fin de 3<sup>e</sup>, je l'ai suivi, ça n'a pas été un mal. Après il s'est pris en charge, le lycée Jean Moulin, génie civil, je ne pouvais pas...



Jusqu'en 3<sup>e</sup> pas de problème, mais je pouvais plus suivre, mon mari plutôt les maths, moi le Français, un peu l'Anglais sinon c'était sa sœur, mais il s'entendait très difficilement avec sa sœur, on s'était partagé ça. Ces trois ans, pour moi, je les ai vécus de manière très intense, c'est-à-dire les activités, le sport, musculation, la plage tout le temps, balades entre amis, au bout de 3 ans, saturation, j'étais contente de rentrer. Retrouver des saisons, l'hiver m'a manqué, l'automne, la pluie parfois. Je me suis rendu compte que je ne faisais pas parti de ce bout de France. C'était pas chez moi, du tout. Une amie Réunionnaise, que j'ai connue en Allemagne d'ailleurs, me disait « vous pouvez me demander à la limite d'être Européenne, mais ne me demandez pas d'être Française », j'ai compris ce qu'elle a voulu dire, moi non plus fallait pas me demander d'être Réunionnaise. Par contre, j'ai rencontré des gens extraordinaires, à me balader. C'était pas très grand St Pierre, une rue principale... Je pouvais y passer 2 heures à me balader, à aller chercher un bout de tissu pour faire mes activités, à discuter. Principalement avec les Créoles, parce que les autres cultures ne se mélangeaient pas forcément. Ceux qui étaient Zarab, n'en parlons pas, ils ne se mélangeaient pas. Agréables, mais leur culture ne leur permettait pas de se mélanger. Les femmes étaient très discrètes et ne parlaient pas, peu. Le Chinois, pas tellement, non. Très communicatif le métissage. Si je rentrais dans une boutique, je pouvais y rester une heure parce qu'on se mettait à discuter... Un souvenir extraordinaire, tout à fait. Le souvenir de la Réunion, j'ai eu une maison et un appartement. En trois ans, j'ai encore trouvé le moyen de déménager deux fois. Car étant seule tout le temps, je me suis fait voler et voler et voler, là-bas. C'était quand même un fléau majeur. Toute seule tout le temps, je commençais à avoir peur, j'ai eu des amis qui avaient un appartement et qui rentraient en France. Comme il était responsable des appartements sur St Pierre, il m'a dit qu'il me le laisserait. Je me suis quand même fait voler sur la terrasse, bref, ils m'ont mis une grille (rire). C'était au 1<sup>er</sup> étage, mais ils escaladaient, des vrais singes, donc on s'est fait voler des tas de choses.

– *Au départ vous étiez dans une maison donc ?*

– Oui, très grande, en ville, à l'autre bout de St Pierre, mais le petit appartement, il était mignon comme tout, bien fait. J'aurais eu ça en France c'était l'idéal. Une très grande terrasse qui faisait officie de pièce de tous les jours, avec un plafond mais une grande partie ouverte sur la balustrade, un couloir qui ne fermait que par des volets, des fenêtres il n'y en avait pas partout, deux petites chambres, et une petite salle de séjour

de l'autre côté qui faisait office de salon et cuisine salle de bain, très mignon, ça en France ça aurait été le bonheur. Surtout une grande pièce de vie comme ça, vous l'installez en terrasse, c'était l'idéal. C'était mon cadre de référence quand je suis rentrée. Je reprends ma maison, tout reprend...

– ***Votre mari a donc souffert à la revente de la maison ?***

– Oui, on y avait énormément travaillé, surtout lui, tout ce qui est déco surtout, on a tout fait. La décoration ça compte beaucoup, même si tout avait été fait avant, ça compte beaucoup la manière dont on l'aménage. On y amenait un peu de nous parce qu'on ne se voyait pas vendre la maison. Et puis mon mari part donc, on avait presque fini de s'installer, il restait une chambre à faire, et puis lui, mutation, non, il part, en principe 6 mois, au Cambodge, Casque bleu, mais il est resté que 4 mois et demi entre-temps il y avait eu des élections bref. Il allait avoir 40 ans l'année d'après...

– ***Vous n'y êtes donc pas allé ?***

– Non, pas les femmes dans ces cas-là, si elles veulent, c'est à leurs frais, et puis ils y allaient pour déminer, mon mari pas directement mais il y avait quand même des Khmers qui se baladaient avec des armes, ils ont eu quelques soucis. Il arrivait sur ses 40 ans donc, il parlait de quitter l'Armée, il a facilement trouvé du travail, et on se retrouve à la cité administrative d'Avrillé, lui faisait tous les jours la navette. Il arrive pour être embauché pour novembre, mais il décide de venir 2 mois plus tôt, pour se former il pouvait, avec la personne qu'il remplace. Pas encore engagé, le monsieur qui était là lui dit « votre femme, elle travaille ? », « Non ». Problème, car il s'occupait de la gestion des bâtiments mais aussi des standardistes, ils étaient 4, ils avaient besoin de quelqu'un, on lui demande si je veux travailler... Je dis je vais essayer, pendant 7 ans, j'ai fait les remplacements, de tous mes collègues, c'était génial.

– ***Combien de temps ?***

– Ça dépendait, je faisais les remplacements de vacances, ça pouvait être juillet août, vers la fin le standard, n'existait plus, quand j'ai commencé on m'a dit que je n'aurais peut-être plus de travail, la fin de la co administration voulait que chaque administration allait avoir son propre standard. La première année, je comptais travailler quelques mois. J'ai commencé à faire les malades, une avait une dépression, un avait passé des concours, pour travailler aux impôts (je desservais les Impôts, l'Agriculture, l'Éducation Nationale, et les Anciens Combattants) quatre administrations, c'était très intéressant.

Plus les périodes de vacances, il m'est arrivé de travailler beaucoup, quasiment 4 mois, 5 mois une année, mais de manière épisodique, j'avais des contrats de 3 semaines, et puis je retournais chez moi, j'arrêtais. Il y avait des périodes clés dans l'année, plus d'autres choses, ça nous a permis l'éducation des enfants des choses comme ça. 7 ans, c'était génial, je pensais 1 an, 2 ans, mais jamais aussi longtemps. Des conditions particulières en plus, j'étais la femme du responsable, je n'avais pas à me battre, mais je n'ai jamais profité car j'ai horreur de ça, mais les gens étaient sympathiques, j'ai été bien acceptée dans ce petit comité, on était 4. Parfois 2 en vacances, on ne pouvait pas être mal. J'avais une console, la première fois ! Quatre administrations, des touches qui s'allument, ça m'a plu, donc je me suis intégrée. Après 3 semaines, j'ai dit à mon mari, si je peux reprendre, je suis d'accord, ça me plaît beaucoup, et du jour au lendemain, j'ai travaillé avec mon mari. Ça fait 10 ans qu'il est à la cité, et moi j'ai arrêté en début 2002. Donc mon mari allait à la cité, mais il ne voulait pas rentrer entre 12 et 14 heures mais pas non plus aller à la cantine, lui retrouver tout le monde quand il mange, avec des gens et avoir la tête comme ça, il ne veut pas alors en hiver, j'allais prendre un café et je me nourrissais d'un sandwich, au bout d'un an, je lui ai dit, je ne peux pas, j'arrête, et toi tu dois rentrer manger. Quand il rentrait, c'était en catastrophe, alors il se retrouvait dans les embouteillages, d'Avrillé en plein centre... Je lui ai dit il faut vendre la maison, trouver autre chose. J'ai mis 1 an à me décider. C'est lui qui a eu le coup de cœur pour cet appartement.

– ***Par agence ?***

– Oui, mais aussi petite annonce, et coup de cour. On a refait pas mal de chose, mon mari a refait les poutres, et puis c'était pas très très propre tout ça, et ça fait 8 ans qu'on est là et il reste une pièce à tapisser, comme la maison. Quand on n'est pas prêt, nous, on ne se force pas.

– ***La deuxième période, à Avrillé, combien d'années dans la maison ?***

– 6 ans, les enfants avaient déjà une autre vie...

– ***Ils s'étaient attachés à la maison à Avrillé ?***

– Pareil. Ma fille et moi, pas d'état d'âme pour revenir en ville, mais mon mari et mon fils, un déchirement, quitter ses amis et ses copains.

– ***Ce n'est pas très loin ?***

– Mais il fallait prendre le vélo, et pendant l'été des fois ses copains l'appelaient pas quand ils faisaient quelque chose, il se sentait délaissé. C'était une période très dure, l'été où nous sommes arrivés. Puis à J. Moulin, je lui ai dit que bientôt ses amis viendraient en ville, comme lui, et que c'est lui qui les recevrait... Il ne voulait pas entendre raison, et puis il s'est fait des copains en ville, et puis ses autres copains sont venus en ville, et puis ils se donnaient rendez-vous place du ralliement. Et je lui ai dit « Tu pars à Avrillé cette année ? » il souriait... La 1<sup>re</sup> année scolaire, 94, c'était un peu difficile. Il se sentait seul, et puis ses amis ont grandi comme, lui : certains sont partis, son amie est partie à Toulouse, et puis un autre est venu en ville... Nos enfants, par rapport à tous nos problèmes de voyage, même si Sylvain était un peu long à s'adapter, ils étaient relativement sociables, et se sont donc ouverts des portes assez facilement. Je pense que bouger... Même quand je suis revenue, je faisais du sport de temps en temps, je me suis occupé de la ludothèque à Avrillé, je faisais des petites choses à droite à gauche.

– *Vous étiez attachée à Avrillé ?*

– J'ai jamais aimé Avrillé. La ville ne me plaît pas, je ne pourrais pas vous dire pourquoi. Mais il y avait le côté pratique, donc on ne s'occupait pas du reste. Donc, facile de partir. Par contre, j'ai fait des choses là-bas, puis des amis dans le lotissement, on se recevait, j'avais mes parents sur Saumur, à Paris, la sœur de mon mari, on y va, il faudrait que vous la rencontriez, elle est géniale aussi, c'est une sœur, en fait, c'est rare. Des fois, on n'est pas liés, c'est pas toujours évident de faire des liens, des amis... Depuis que je ne suis plus dans le milieu militaire, je crois que je ne me suis plus fait d'amis. Mon mari dirige un service, il est seul, il n'a pas de collègues, il ne me fait pas rencontrer des collègues, moi je ne connais personne et je ne rencontre personne. Ça ne me manque pas vraiment en fait. Nos amis, c'étaient nos voisins, qui eux aussi ont vendu leur maison, on se reçoit.

– *Ils sont installés sur Angers ?*

– Oui, boulevard Gasnier. Oui, je prononce « ganier », étant Lorraine, les gens qui disent « Metze », ça me dérange, alors c'est pareil. Pareil pour « Boisnet », les autres aussi apparemment. Mon mari a 50 ans donc, on a encore quelques années devant nous, mais je commence à me dire, « où est-ce qu'on ira à la retraite ? », et La Rochelle me plairait vivement.

– ***Pourquoi La Rochelle ?***

– L'année dernière, à cette époque, je devais partir rejoindre ma petite sœur aux Émirats. Voyage organisé, mon billet d'avion, je m'arrêtais au Qatar, une nuit d'hôtel à Bakatta dans un superbe hôtel, j'allais vivre comme une princesse quasiment... La Guerre en Irak se déclare ! Donc, à l'Ambassade, on précise là-bas que c'est déconseillé de faire venir des gens, forcément, on va être limités dans les déplacements, si c'est pour rester à Aboudabi, après quelques jours, ma sœur m'a dit c'est pas la peine essaie de récupérer le prix du voyage. Tout déboussolés, on décide de partir que 15 jours, et puis alors ? Je lui dis que depuis très longtemps j'ai envie de partir à l'Île de Ré, c'est un endroit dont j'ai entendu parler par des gens pas forcément connus, et puis on aime faire du vélo avec mon mari. Donc on s'est trouvé une location là-bas, et on est parti 8 jours, et en même temps on est passé à La Rochelle, et j'ai adoré ce coin. Étant d'origine vendéenne, je connais un peu plus les Sables, St Gille, c'est sympa aussi, mais ce coin... C'est la 3<sup>e</sup> fois que j'y retourne, étant sur place l'année dernière au mois de mai, on s'est dit avec mon mari ça nous plaît, on a fait du vélo toute la journée, si on aime le sport... Les gens sont en rollers avec leurs enfants, sont en vélos, des personnes de tout âge, j'ai trouvé ça super. On y était tous en famille, ma belle-sœur de Paris, on s'est retrouvé, ma sœur de Saumur, mon père avec un de ses frères et sa femme, c'était vraiment génial. Ce coin-là, c'est ce côté, j'aimerais vivre au bord de l'eau, en fait, je crois que ça me plairait, l'ambiance qu'il y a... J'ai été très déçu, c'est le seul point de la Réunion qui m'a déçu, c'est que je pensais vivre un peu comme on vit au bord de la mer. Ce n'est pas du tout ça. Il fait nuit très tôt donc les gens rentrent chez eux très tôt et vous n'avez plus personne dans les rues. Ma belle-sœur de Paris, j'en ai une en Normandie, revient de 15 jours en Guadeloupe, et pareil, ça les a surpris, le soir il fait nuit, et y'a plus de vie.

– ***Pour vous, à la mer, il y a du monde tard la nuit ?***

– Oui, il y a une vie, pas forcément tard la nuit, mais il y a une vie ; les gens sont différents, au bord de l'eau je trouve, je le voyais, à la Réunion, j'étais devenue une habitante après un certain temps... on voyait les touristes quand ils arrivaient. Pas forcément parce qu'ils étaient blancs, ils avaient un comportement, une façon d'être. Du coup ils vivaient différemment de nous. J'habitais là-bas, mes amis et moi, on ne se rencontrait pas avec les touristes. C'est ce que j'aime dans la vie au bord de la mer.

Vous vivez d'une certaine manière à un moment donné, d'une autre à un autre moment de l'année, cette différence, cette variance, ça donne le sentiment de ne pas toujours être sur le même... Ça doit être une routine à la limite, c'est toujours pareil l'hiver et l'été mais ça me paraît être quelque chose de plaisant. Je suis attirée par ça.

– ***Ça fait longtemps ou c'est récent ?***

– Oh, je crois que j'ai toujours aimé ça. Depuis que je suis enfant avec mon oncle et ma tante, c'était les vacances en Espagne. Quand il fallait revenir à Longwy, c'était un cafard monstre. Oh, ça rien à voir avec ces villes de soleil, vous n'avez qu'à regarder, même l'architecture est différente.

– ***Comment se fait-il que vous ayez de la famille en Allemagne, en Espagne ?***

– Moi j'y allais en vacances, pas de famille, mais par le mariage de ma sœur, son mari étant d'origine espagnol, sa maman est espagnol, il a de la famille à Ibiza, donc mes parents y sont déjà allés. Si j'allais en Espagne, avec ma sœur et mon beau-frère, on pourrait rencontrer sa famille. Je ne les ai rencontrés qu'à leur mariage, c'est tout.

– ***Mais quand vous étiez enfant ?***

– C'étaient des vacances, rien à voir avec de la famille. On allait un mois en Espagne, d'office.

– ***Toujours au même endroit ?***

– Oui, sous Barcelone, à Montroague, un petit village qui s'appelait... Cambril. La dernière fois, je venais d'arriver à Saumur, j'avais 17 ans.

– ***Et la première fois ?***

– Je ne sais pas, 8, 9 ans.

– ***Chaque année ?***

– Oui, mon oncle et ma tante adoraient la mer, oui, tous les ans.

– ***Une maison, un appartement ?***

– Une caravane, oui, toujours au même coin. Ils aimaient beaucoup, la mer en plus, j'ai sûrement appris à aimer ça aussi, l'eau, sans être une super nageuse, je ne sais pas pourquoi, ce ne sont pas mes origines vendéennes, je n'y allais pas enfant, la première fois que j'y suis allée, j'avais... 16 ans, j'avais cet âge-là quand j'ai connu la famille de

mon père, on était dans l'Est, n'allant pas en vacances avec mes parents, mon oncle et ma tante allaient toujours en Espagne.

– ***Vous ne partiez pas avec vos parents ?***

– Non, très rarement, je ne me souviendrais même pas d'un endroit. Jusqu'à 16-17 ans, mon arrivée à Saumur, j'allais en Espagne, après, dans les 6 mois d'après, j'ai trouvé mon travail à Livry, et je ne pouvais plus avoir des congés comme mon père ; de toute façon mes parents n'allaient pas si loin en vacances, ils ne voyageaient pas beaucoup. Mes parents, c'était la Vendée. Ils allaient en Vendée.

– ***Mais pas avec vous ?***

– Je ne voulais pas y aller, et puis je ne voulais pas partir avec mes parents.

– ***D'accord, en fait, ils sont retournés en Vendée quand vous êtes arrivés à Saumur ?***

– Voilà. En fait, je ne partais pas en vacances, je me rends compte, ces quelques années où j'ai travaillé, je n'étais pas avec mes parents, et donc je ne partais pas en vacances. Je restais sur Saumur ?... Qu'est-ce que je faisais moi ? Oui, je crois bien que ces quelques années avant de me marier, je ne suis pas parti en vacances.

– ***Vous alliez aussi en vacances chez votre grand-mère, à quel âge ?***

– Mon grand-père paternel est décédé, mon père avait 12 ans, et moi 8 ans quand la grand-mère est décédée. Du côté maternel, je n'allais pas en vacances chez eux, je n'aimais pas mon grand père. Ce n'était pas quelqu'un de très sociable.

– ***Il habitait où ?***

– Du côté de Nancy, je vous ai parlé de L'Essarmi, ma grand-mère paternelle habitait Nancy, eux, à la retraite ils sont partis dans une petite maison qu'ils avaient achetée, et ils sont partis vivre là-bas, pour le restant de leurs jours. Ils sont décédés, et pas si vieux que ça, mon grand-père est décédé l'année où je suis rentrée dans ma maison, 1984, ma grand-mère en 1996. Donc, j'y suis allé une fois comme ça, pensant avoir des souvenirs d'enfance avec ma grand-mère paternelle, mais non.

– ***Vous n'avez pas de souvenirs... Des moments passés chez eux ?***

– Si, mais pas des souvenirs seuls avec eux, j'y ai passé de bons moments, quand nous étions tous en famille, mais pas seule avec eux. Si j'ai dû vouloir rester quelques jours

de plus lors d'une visite avec mes parents et puis voilà. Pour mes parents, ils y étaient partis, puisque c'est quand même l'endroit où ils sont nés. Mon père a son père et sa mère enterrés, donc fatalement il veut y venir. Quand mon père avait des congés, on y allait quelques jours, et moi j'aimais bien cet endroit parce que j'avais des souvenirs de ma grand-mère paternelle extraordinaire. Ça a été un déchirement quand elle est morte. J'avais 8 ans à peine. À l'occasion de cette fois-là, mon père et ma mère y sont allés avec ma petite sœur. Je suis allée avec eux et comme c'était la 1<sup>re</sup> ou la 2<sup>e</sup> année que je travaillais, j'avais peut-être eu des congés. J'ai voulu y rester quelques jours, et puis revenir moi seule par le train. Puis en fait, je n'y ai pas retrouvé l'ambiance qu'il y avait quand j'avais 8 ans, mais il fallait y vivre pour le comprendre. J'avais adoré cet endroit-là. J'y allais tout le temps quand j'étais enfant, dans les années cinquante. Il y avait les fêtes qui se fêtaient, comme par exemple, la fête à l'Essarmi. Je me rappelle entendre mes parents parler, tout le monde se retrouvait, la famille, il y avait aussi les fêtes de vacances, petites, c'est là que j'allais. Vous voyez, je me rends compte, jusqu'à l'âge de 8 ans, tant que ma grand-mère était vivante, j'allais là-bas. Et je vous ai parlé de l'Allemagne, et ça a été certainement le relais après. Avec mon oncle et ma tante. Je retrouve des choses avec vous, en les mettant bout à bout, ça paraît plus logique, mais jusqu'à 8 ans, c'était l'Essarmi.

– *C'était comment là-bas ?*

– Ce village c'était la vie parce qu'en fait les années cinquante les gens ne partaient pas beaucoup, les gens ne prenaient pas souvent des vacances, c'étaient souvent... Ça y est, j'arrive à comprendre pourquoi j'ai besoin de racines moi... L'époque où... On venait tous quand même, je veux dire, si ce n'était pas un parent, c'était un grand-parent qui venait de la campagne. On n'est pas tous nés un jour en ville, il a fallu qu'un jour avant il y ait des gens qui venaient de quelque part. Je commence à comprendre pourquoi en fait. C'est tous ces liens-là qui m'ont manqué. Je me rends compte que quand j'allais chez ma grand-mère paternelle, c'était la vie, à ce moment-là, l'été. C'est-à-dire que je retrouvais mes cousins. Tout le monde était dehors, il faisait beau, ma tante n'était pas encore mariée à l'époque... C'étaient des gens, un village où il y avait énormément de vie parce que tout le monde se connaissait. Donc dans la rue lorsque je devais dire bonjour à quelqu'un, je me souviens très bien, tout le monde disait : « Ah, c'est la fille de Marcelle et d'Edmond ». Je n'étais pas « Monique », j'étais la fille de Marcelle et d'Edmond. Ca, c'était étonnant parce qu'on pouvait nous, petits, aller



n'importe où, on savait qui on était. En fait, ces liens-là sont, je commence à comprendre que ce sont ces liens-là qui m'ont manqué quand je suis arrivée ici. Pourquoi les liens m'ont manqué ? C'est qu'ici, quand je suis arrivée, j'aimais cette région c'est vrai, mais en plus, les gens parlaient d'amis d'enfance. Les gens que j'ai connus à l'âge de 17 ans, ils avaient tous des amis d'enfance. Moi je ne savais plus ce que c'était. Et en fait je me suis rendu compte qu'il fallait que je me construisse une vie quelque part pour avoir, si ce n'est des amis d'enfance, au moins des amis. Nous nos amis, que nous avons connus parce que nous avons habité la même maison à Avrillé, elle connaît toujours, elle côtoie les amis avec lesquels ils sont allés à l'école. Ils n'étaient pas mariés, ils ont fait des vacances ensemble. Vous vous rendez compte, ils avaient 20 ans, 19 ans. Ce sont des choses qui, moi, m'ont manqué Parce que, moi, le côté comme ça liens familiaux, ça a été mes vacances chez ma grand-mère paternelle, où tout d'un coup les cousins venaient. Il y avait des enfants partout. Souvent les enfants, on les mettait chez les grands-parents.

– *Ils étaient d'origine agricole vos grands-parents ?*

– Non, mais, ma grand-mère travaillait en usine, elle avait dû travailler, mais elle travaillait la terre, dans sa maison, son jardin, mais elle travaillait en usine parce que ça rapportait plus, mais ce que faisaient tous se parents, et autres, je ne savais pas moi, je ne le sais même pas. Son, mari est décédé très jeune, oui, il était relativement jeune, mon père avait 10 ou 12 ans, il était d'origine vendéenne, il était venu pendant la guerre, c'est comme ça que ma grand-mère l'a rencontré, et il est décédé, ayant fait 14-18, il avait été gazé, et d'une santé fragile, il est décédé dans les années trente, je crois. Je ne sais pas si mon père n'était pas plus jeune que ça... La guerre 39-40... Mon père n'avait plus son père... Il avait 17 ans... 18 ou 20. Mon grand-père n'a pas connu cette époque-là, j'en suis sûre, mais la date exacte où mon grand-père est décédé je ne sais même pas. Voyez, il y a des choses sur lesquelles je ne me suis jamais retournée. Bizarre. Est-ce le fait de ne pas les avoir vus vivants ? Sur une photo, ça n'exprime pas grand-chose. Donc, pour moi ils n'ont jamais vraiment existé quoi. Ce ne sont que des gens dont on parle, c'est tout. Mais c'est vrai que cet endroit d'enfance, c'était un endroit... Oui, de vie.

– *Vous y alliez souvent ?*

– Oui, c'étaient les vacances d'été, jusqu'à 8 ans, ma mère habitant dans un petit appartement et un mari toujours parti, eh bien quand les vacances scolaires arrivaient, au moins chez ma grand-mère maman s'occupait de ma grand-mère. Elle n'était pas impotente, elle était jeune quand elle est décédée, elle avait 60 ans, elle a même pas profité de sa retraite. Nous, on était dehors, on était libre, des moments de liberté, des sensations comme ça... Souvent voy...

– *À quoi ressemblait l'endroit ? Dans le village même ?*

– Oui, enfin, en bordure, il n'était pas très grand on était vite au centre, dans une rue, pas vraiment une rue, rien de béton, c'était du gravillon, il y avait une espèce de petit ruisseau, qui passait devant chez ma grand-mère, dans lequel je suis tombée je ne sais pas combien de fois il paraît, au bout du jardin, le lavoir, où mon frère a fait des plonges, bref... on allait faire des bêtises quoi, il fallait quand même nous surveiller. Le lavoir des fois restait un peu savonneux, et on allait jouer au bord de l'eau... C'est vrai, quand il fallait retourner dans l'appartement tout en haut c'était dur, c'est des souvenirs extraordinaires de l'enfance. Je ne sais pas si les individus ont beaucoup de souvenirs d'enfances, mais on doit en avoir de très marquants plutôt non ?

– C'est ça, et avec les « marquants », pour peu que les gens veuillent bien en parler, ou y repenser, en parlant des fois ça fait des liens entre des choses. Et un souvenir en appelle un autre, etc.

– Oui. C'est vrai, c'est ce que je fais d'ailleurs, avec vous. Les moments chez ma grand-mère, c'est des moments heureux. Les cloches de Pâques, le jour de Pâques, aller chercher les œufs dans le jardin. J'ai gardé ces traditions avec mes enfants quand ils étaient jeunes. On a gardé les traditions avec mes neveux, j'ai une sœur qui a 11 ans de moins que moi, donc elle a des enfants plus jeunes, 10 et 12, et on a gardé ça tant qu'ils étaient petits dans le jardin de mes parents.

– *Ah d'accord... Vous allez souvent voir vos parents ?*

– Ma mère est décédée, mais, oui, je m'occupe de mon père, depuis d'elle est décédée la vie ne l'intéresse pas. Mais il vit, il se lève, on l'a emmené avec nous à l'île de Ré, on l'emmène faire des choses, quand ma mère est décédée, en 99, pour lui ça a été un déchirement, parce qu'il ne voyait que par ma mère, pour lui la vie s'est un peu arrêtée là quoi. Y'a des moments c'est difficile de l'entraîner, avec nous, des fois il a

l'impression d'être un boulet, ou qu'il ne suit pas, ou alors en vieillissant il a tendance à (il a 77 ans) se complaire « je suis vieux ».

– *À Saumur ?*

– Oui, pou des Lorrains, ils ont jamais autant vécu dans le Maine-et-Loire, puisqu'ils sont arrivés en 69, vous voyez. C'est l'endroit où ils resteront aussi. C'est ça aussi qui fait que mon père... Moi, qu'est-ce que je fais là, mes parents resteront là, ma mère n'est plus, mais mon père non plus, moi j'ai une petite sœur qui aura du mal à rester là, très certainement, mon plus jeune frère il ne sait pas trop, bien que mes frères aient quand même épousé des Angevines, ils resteront plus facilement que moi, mon mari est de Paris, il n'est pas du tout de la région, c'est un militaire venu... Je l'ai rencontré ici, mais lui, avait de la famille sur Paris... Qui maintenant est dans le Midi plutôt, mai qu'on ne côtoie pas, qu'on ne fréquente pas. Sauf une sœur à Paris.

– *Sa famille est originaire de Paris même ?*

– Oui, car mon beau-père est décédé il y a un bon moment, il était, sa mère était orpheline, d'origine polonaise, et des parents venus vivre en France. Mais je ne me souviens même plus du nom de famille... Je n'ai pas vu ma belle-mère depuis 15 ans. Elle, de famille, elle n'en a pas, puisqu'ils ont été séparés, elle avait un ou deux frères, donc elle n'a plus de famille elle est seule, et mon beau-père avait un frère qui est décédé, son père étant décédé aussi, donc, une famille (mon beau-père ne fréquentait personne) vraiment très vite cassée. Lui quand il est décédé, il restait un frère qui est décédé quelques moments après donc... Mon mari, à part ma belle-mère et les enfants qui sont autour il n'y a personne. À part les enfants qui ont créé leur propre famille, et les amis qu'elle s'est certainement faits dans le Midi, puisque quand sa fille est partie vivre dans le Midi avec son deuxième mari, elle l'a suivie. Et une partie des autres enfants également. Autrement, une de mes belles-sœurs, avec laquelle je m'entends très bien, vit sur Paris. On se voit régulièrement, elle est avec moi, là, à l'Île de Ré, on passe des moments formidable... Elle me fait voir Paris sous un jour, oh, avec elle c'est génial, elle adore s'habiller, et ma fille va d'ailleurs certainement être très heureuse puisque ça y est, depuis le temps qu'elle voulait aller sur Paris, pour son travail, déjà, donc, ça mêle l'utile à l'agréable, ce n'est pas plus mal... Je commence à comprendre, pourquoi, avoir des liens avec un endroit, appartenir à un endroit avec le temps a moins d'importance, c'est de bien vivre dans l'endroit qui compte. Pour ça, lorsque mon père

partira (le plus tard j'espère), qu'est-ce qui nous retiendra, bien sûr j'ai des frères, mais eux aussi ont leur vie, mon frère, lui, il a une femme qui est fille unique, ma belle-sœur a perdu sa sœur très jeune, sa maman, c'est pareil, la pauvre a 93 ans, des problèmes de santé, elle n'est pas attachée à Douai-la-Fontaine d'où elle vient, donc partir ne la gênerait pas non plus avec le temps. Pour l'instant ils vivent en Normandie puisque mon frère était là-bas pour son travail, maintenant il est à la retraite, ils sont restés là-bas parce qu'ils s'y plaisent, ils font un peu la navette, de temps en temps, entre Douai et l'Eure. Quoi qu'il arrive... Même mon plus jeune frère dit qu'il ne restera peut-être pas, il adore la montagne, vraiment. Les randos, c'est vraiment son truc, peut-être qu'à la retraite ils partiront. Et puis ils commencent à ne plus voir Saumur en peinture, ils détestent Saumur... Est-ce le mot ? Sa femme est de Saumur mais bon... D'ailleurs mon frère a épousé une jeune femme et c'est chez sa sœur que vous êtes allé... Françoise... Voilà ! Sa sœur a épousé mon frère, elle a une sœur quand même, je pense qu'ils resteront certainement là, mais je ne sais pas si Chantal serait attachée spécialement à Saumur. À la retraite... Moi, avec mon mari, lui qui n'a aucune attache, ça ne le gêne pas, je pense qu'on partira mais bon. Il était même question à un moment qu'on quitte cet appartement pour aller voir ailleurs, dans Angers, près de la Cité...

– ***Ah bon ?***

– Avec le temps et le voyage, je faisais toujours le voyage 4 fois par jours à pied, ça ne me gênait pas, mais...

– ***Combien de temps ?***

– Moi, vingt-cinq minutes à pied tranquillement, mais mon mari, quand il met 20 minutes, il s'en veut. Mais quand il me donne la main et que je suis derrière, je vous signale qu'on met que vingt minutes ! (rires)

– ***Vous avez pensé à partir, déménager ?***

– Il en était question, mais déménager, avec le temps et l'âge, refaire les cartons c'est pas évident, j'ai eu des problèmes de santé assez sérieux... J'ai eu le même cancer que ma mère. Celui qu'elle a eu elle-même. J'essaie de me ménager un petit peu, depuis y'a toujours un truc, un petit machin... Je n'ai plus les mêmes amplitudes de bras, donc déjà, j'ai plus de mal à faire mes carreaux. Et puis, quand on a des problèmes sérieux, on a envie de vivre. Il y a deux ans, c'est mon frère aîné qui a eu un grave problème, puisqu'il a fait également un cancer de côlon. Chez nous hélas, ça fleurit bien. Donc je

vais essayer de vivre un peu, de me sortir de certaines choses. Puisqu'on a eu les enfants tard, à notre charge tard je veux dire. Il n'y a pas encore longtemps, j'aidais encore ma fille, parce que les études... Elle avait pourtant son appartement, mais ce n'est pas toujours évident... On se passe de certaines choses, on en met de côté aussi, en cas de problème ou autre, avec mon mari, on commence un peu à vivre, alors se remettre dans un appartement, changer... C'est un peu ces problèmes de rue, qu'il y a là...

– ***C'est pour ça que vous voulez déménager en fait ?***

– Oui, mais bon... C'est assez régulier depuis quelque temps. On a été obligés... Jusqu'à porter plainte. Et le hasard a voulu que l'autre jour je sois contactée par un monsieur, qui habite là, qui a emménagé depuis octobre, et qui lui aussi essaie de vouloir faire quelque chose. Je me rends compte qu'au commissariat, on a essayé de nous regrouper, parce que dans la rue, il y a plusieurs personnes qui portent plainte, entre l'Entrepôt, entre... C'est bien joli, c'est vrai qu'ils peuvent fermer à 2 heures du matin, mais ce dont ils ne se rendent pas compte, c'est que la plupart des jeunes gens sortent ivres, se battent, discutent fort, restent 3/4 d'heure à discuter sous vos fenêtres.

– ***Et puis, comme vous êtes au premier...***

– Oui et chambres côté rue !

– ***Et vous n'avez pas de possibilités de déplacer la chambre côté cour, par exemple ?***

– Non, tout ce côté-là a été aménagé. C'est la cuisine, les sanitaires... Donc ce n'est pas possible. Et les deux chambres sont dans ce sens-là. Le problème, ce serait investir dans des fenêtres.

– ***Le double vitrage... ?***

– Oui, mais là on en a, mais pas assez. Bon, ils ont amélioré depuis que l'appartement existe. Puisque l'appartement a été refait il y a... on l'a depuis 8 ans, et la personne l'avait déjà depuis 7 ans.

– ***Vous êtes locataire ?***

– Nous, propriétaires ! Nous sommes les seuls propriétaires là, alors ça pose problème avec les locataires. Parce que les locataires, souvent des jeunes, on ferme les portes avec les pieds. Alors quand c'est abîmé c'est les propriétaires qui payent, alors... Ils ne veulent pas s'en rendre compte de ça. Alors, on joue les trouble-fête parce qu'on leur

demande de faire un peu attention. Alors, ils ont l'impression qu'on tient à nos biens. Bah oui, mais moi je préfère partir en vacances que de payer les réparations.

– ***Vous avez des appartements dans l'immeuble, en plus du vôtre ?***

– Oui, mais pas à moi. Il y a des propriétaires qui ont investi, mais qui louent. Mais ils louent tous puisque aucun n'est sur place. Ils viennent même rarement aux réunions de syndicats et des fois, ça pose problème. Mais bon, qu'est-ce que vous voulez dire ? C'est pour ça qu'avec le temps on ne restera pas. On ne va pas éternellement payer pour un appartement où il faut réparer derrière les autres.

– ***Vous avez toujours été propriétaires, ou bien vous avez aussi été locataires ? Ou alors vous étiez en logement de fonction peut-être...***

– En Allemagne oui. Il y avait une quote-part qui était prélevée directement sur le salaire, donc on ne s'en rendait pas compte en Allemagne. Après, en France, vous pouvez avoir (à la Réunion, pareil), c'était une somme que l'on redevait, qu'on devait à la Redevance, non à la Trésorerie. C'était une taxe en fait que l'on payait.

– ***Avrillé, c'est la première fois où vous avez été propriétaire ?***

– Oui, tout à fait.

– ***Sinon vous n'avez jamais loué ?***

– Si quand on est rentrés d'Allemagne, il nous a fallu avoir un appartement. Et cet appartement était dans la résidence Balzac rue Montesquieu, une petite résidence très sympathique, très sympa. On y était très très bien ! Avec du gazon, des arbres... Sylvain était petit, même Laurence pouvait y jouer. On était très très bien. Ça a été un endroit, de 81 à... Je suis restée 3 ans et demi puisque après on a fait construire à la maison. Et puis bon, on n'y est pas resté très longtemps, quoi. Mais c'était un endroit très plaisant. En fait, c'est le seul moment où j'ai été locataire, pendant 3 ans et demi. Si en Allemagne, ainsi qu'à la Réunion, mais c'était dans un contexte un peu différent. Mais là où on a vraiment une démarche d'appartement et autre, c'est ça : Avrillé, quand on est arrivé. Et puis bon, autrement, on a été propriétaire... On s'est rendu compte aussi que payer pour payer, pendant 10, 20 ou 30 ans, au bout d'un moment. Bon, on a eu, parce qu'on a des facilités quand on a des enfants, donc on s'est dit « pourquoi ne pas acheter ? ». Il y avait aussi ce côté-là qui était intéressant et puis le fait de se dire aussi « on a quelque chose à nous, on a... » C'était un peu ce côté-là, appartenir à quelque

chose. Il n'y avait pas qu'un facteur qui jouait quand même. Il n'y avait pas seulement le facteur... Payer pour payer, quoi. Il n'y avait pas que ça. C'était aussi se constituer un avenir, mais un avenir tout en étant, en étant maître chez soi, c'est-à-dire pouvoir voir la déco, pouvoir choisir l'endroit où habiter, où loger. Ça a son importance ça quand même ! Voilà à peu près...

– *Et maintenant, si vous bougez vous envisager d'acheter ?*

– Bah oui, on investira, on réinvestira. Ce sera toujours pour réinvestir. Bien qu'à un moment donné, j'en ai eu ras-le-bol du bruit et j'ai dit à mon mari « je ne peux plus ». Mais je sortais de maladie. Parce qu'en 96, j'ai eu mes problèmes comme je vous expliquais, et 2 ou 3 ans après, en fait, je n'ai pas pu faire le deuil de ma maladie, parce que ma mère a renchaîné sur sa propre maladie. Elle était malade, ça s'est arrêté. Moi j'ai eu mon cancer. Et puis, elle allait bien et elle a renchaîné pour décéder en 99. Donc pendant 3 ans, je me suis oubliée et à un moment donné après son décès, j'ai eu des problèmes. Là vraiment le choc d'un, d'un tas de choses. Je n'ai plus supporté un tas de choses qu'il y avait autour. Des fois, le bruit... J'ai dit à mon mari : « pourquoi on ne vend pas ? on va en location et puis on vit avec ce qu'on a investi ». Parce qu'à cette époque on aidait encore Laurence et Sylvain, moi je ne travaille pas parce que, les peu de fois où j'ai travaillé, principalement la période la plus intéressante, ça a été quand j'ai travaillé sous les ordres de mon mari. Et ça a été à chaque fois, pour investir dans des écoles que mes enfants voulaient faire, du privé ou des stages, ou des avances d'argent parce que Laurence voulait un appartement. Donc tout cet argent-là a toujours été mis de côté, mais en sachant que ce n'était pas pour nous. À un moment donné, j'en ai eu marre de toujours compter sans pouvoir penser à moi. Et à un moment donné je me suis vu mourir et je me suis dit que je n'avais rien fait. J'ai jamais voyagé, je n'ai pas fait grand-chose... (soupir) Et je me rends compte maintenant que je peux le faire un petit peu mieux. Je n'ai pas envie d'aller très loin forcément, parce que voyager ne m'intéresse pas outre mesure. Aller dans un autre coin du monde ne m'intéresse pas spécialement. Je trouve que je suis bien mieux infirmé à la télévision que d'aller m'informer moi-même... En plus, je n'aime pas manger n'importe quoi. En plus, je n'aime pas si c'est sale. Et j'ai peur de l'avion alors... Il y a des choses que je mettrai de côté, mais j'avoue très honnêtement qu'il ne serait peut-être pas mal que je commence à découvrir un peu la France. Le peu de fois où j'ai voyagé c'était avec le travail de mon mari ou parce que j'avais de la famille ailleurs. Bon, bah je me dis que je pourrais peut-

être essayer de faire quelque chose en France. Ce ne serait pas plus mal. Alors on essaie un petit peu. Cette année, on vient de passer un petit peu... Là ce sera un peu notre point, à l'île de Ré, 3-4 jours, ce n'est pas trop loin, 3-4 jours de dévouement.

– ***Vous louez la même maison ?***

– Bah oui, là, 2 fois de suite on a loué le même appartement. Oui, c'est très sympa, c'est en plaine ville. Vous voyez, il n'y a pas de hasard ! Pourtant c'est une toute petite ville. On ne peut pas dire qu'à l'île de Ré ce soit des villes C'est vraiment des petits villages, mais c'est super sympathique ! Et ce sera pour des moments comme ça d'oxygène pendant 3-4 jours, c'est bien.

– ***Et vous n'envisagez pas d'avoir quelque chose à l'île de Ré...***

– Vous ne connaissez pas l'île de Ré ? (rire) On a regardé les tarifs, parce qu'avec mon beau-frère qui a aussi une maison, ils ont aussi leur appartement sur Paris, et c'est hors de prix, hors de prix. L'année dernière, nous avons regardé un garage, il était aux alentours de 500 000 francs ! Vous imaginez ? On a regardé les maisons, parce qu'il y a très peu d'appartement là-bas. Peut-être encore des studios ou des choses comme ça, peut-être à vendre. Mais vous imaginez vivre dans un studio toute l'année (soupir) Mon appartement ici correspond peut-être, je ne sais, un type 1 là-bas. Donc, c'est pas possible. Aller en vacances là-bas, d'accord, mais y vivre c'est pas possible, vous ne pouvez recevoir personne. Moi, je vois le studio où on était, on était 4 dedans. En principe c'était pour 2 personnes, mais bon, on est entre adultes, il n'y a pas de problèmes. Même l'année dernière, au dernier moment j'ai emmené ma sœur. J'ai proposé à ma sœur et à son mari, qui venaient de rentrer des Émirats et qui n'avaient pas pris de vacances, de venir avec nous en vacances. Et on a vécu à 6, 4 adultes et 2 enfants. C'était bien une semaine, mais on ne pourrait pas vivre comme ça ! Si vous voulez recevoir... Ce n'est pas possible, quoi ! Il faut un minimum de place, un peu d'intimité quand on veut vivre en permanence. Là-bas, j'aimerais moi, ça ne me déplairait pas. Mais je me demande si je ne m'ennuierais pas l'hiver. Il me faut quand même ville où il y a de la vie.

– ***Et vous n'avez pas pensé à prendre quelque chose de plus petit ici pour...***

– Ca, de toute façon, ça ne dépend que de moi. C'est moi qui décide de tout ça à la maison. Mon mari... Moi je vais lancer l'idée et après il va me dire « oui... Ça... Ça ». Mais au départ, il ne lance aucune idée. On est allé à Saint-Malo en février, c'est moi



qui ai lancé l'idée, d'aller quelque part. Mon mari m'a dit « bah oui, oui, on pourrait pousser jusque-là ». Mais au départ si je ne lance pas l'idée... Et c'est comme ça pour tout le reste. Mon mari, il arrive, le boulot faut plus lui en parler. Il est dans le fauteuil et il bouge plus. D'ailleurs, (rires) j'ai appelé ça « le fauteuil kidnapper » chez moi. C'est-à-dire que mon mari (on bouge très peu), le vendredi il arrive, il se met dans le fauteuil et il n'en bouge plus jusqu'au lundi matin. C'est très excessif ce que je dis, mais c'est presque ça. Donc, le fauteuil kidnappe mon mari le week-end. C'est ce qui se passe, sans quoi... Les week-ends c'est moi qui les mets en place depuis qu'on peut le faire un petit peu. Et il est d'accord pour le faire, mais aucune idée ne vient de lui.

– *Il va travailler jusqu'à... ?*

– 60 ans. Il a 50 ans mon mari. Mais il est prêt à travailler plus, s'il le faut, pour les enfants pour la vie, pour... ; socialement faire des efforts. Il n'a pas d'état d'âme. Quand il faut travailler, il y va. C'est quelqu'un de très courageux, pour ça d'ailleurs. Beaucoup d'opiniâtreté, des choses bien finies, quand il s'agit de son travail... Comme c'est moi qui lance les idées, je me dis « admettons, j'achète quelque chose quelque part, et bien je vais je vais toujours être obligé d'aller là-bas. » Et me dire que dans l'absolu je vais être obligé d'aller toujours là-bas, ça m'angoisse ; Parce que moi, il me faut une porte de sortie. Il faut que je me dise « à un moment donné, tu vas pouvoir bouger ». Oui, ce côté enracinement à un moment donné, c'était en fait un endroit pour pouvoir être chez soi, mais peut importait l'endroit où on était, si on y était bien. Et l'idée après, qu'il faut toujours aller à ce même endroit m'angoisse un peu. L'endroit où tout d'un coup tu te dis : « et bien maintenant que j'ai investi là, il faut que j'aille là ». J'ai peur de cette routine qui s'installerait, vous voyez. Ça me ferait un peu peur vous voyez. Au départ, j'y avais pensé avec mon mari. Je disais : « puisqu'on en a marre de la rue, on fait autrement, on investit quelque part et on se met en location ». Ca, ça a été aussi une autre idée. Dans ces cas-là, je lance ces idées quand il y a plusieurs couples. Parce que seule avec mon mari, mon mari c'est « ah non, non non, je ne crois pas ». Donc après la conversation va être presque close. Il n'y a qu'après qu'il va y réfléchir. Tandis que quand on est à plusieurs, principalement ma belle-sœur de Paris, puisque son mari et elle s'intéressent par contre beaucoup à ça. C'est pareil, ils ont un appartement, ils cherchent à changer peut-être un peu, mais ils ont le temps... Ils regardent partout, ils vont voir le prix, les maisons... Et à un moment donné aussi, eux, ils rêvaient d'investir. Et c'est lui qui m'a dit « mais, le jour où tu investis, tu vas là et puis tu ne

bouges plus. Le tout est de savoir que si tu aimes cet endroit et que vraiment, il y a des gens qui pendant 30 ou 40 ans vont au même endroit. » L'autre jour, j'entendais ça, avec les beaux jours, aux infos, des gens qui remettent leur caravane en place depuis x temps. Moi l'île de Ré, ça fait la 3<sup>e</sup> fois que j'y vais. Et bien, je veux bien mais pour un moment de poumon, 3-4 jours comme ça. Mais me dire, y passer toutes mes vacances, je vais peut-être m'y ennuyer. Parce que vous savez, ce n'est pas grand. On fait de la bicyclette, mais vous savez, on a déjà fait presque toute l'île, alors on va...

– *Vous parliez de La Rochelle ?*

– Ah oui, La Rochelle juste en face, j'aimerais habiter La Rochelle. Parce que La Rochelle est une ville assez vivante. Niort n'est pas loin. Vous pouvez descendre dans le Midi vous avez Bordeaux. Il faut voir ça aussi, des grands centres. Parce que c'est pareil, moi je suis suivi pour des problèmes de santé. S'il m'arrive quoi que ce soit, moi, je veux pouvoir avoir... Quand on vieillit, il ne faut pas non plus s'éloigner d'une grande ville ! Moi vous ne ferez plus retourner à la campagne, c'est fini. Bien qu'à un moment donné avec mon mari, on s'était dit « qu'est-ce qu'on fait ? » On aimait beaucoup la levée. Vous faites Angers – Saumur par la levée, les rosiers tout ça, c'est magnifique. Oui, mais le problème, c'est que si moi je veux bouger, c'est obligatoirement prendre la voiture ou le train (parce que le train passe régulièrement). C'est faire ça obligatoirement. C'est une maison à reprendre. Et une maison, nous, on s'est rendu compte avec la nôtre que ça avait été une très très bonne expérience, parce qu'on chauffait avec la cheminée, et tout. Seulement, mon mari et moi, on a des problèmes de dos. Donc il y a des choses pour lesquelles on ne veut plus se rendre malade pour la maison. Regardez mon frère : il a une superbe maison en Normandie, une magnifique maison dans un petit village ne Normandie. Ma belle-sœur qui était aide-soignante n'arrive pas à se mettre à genoux parce qu'elle a des problèmes d'articulations. Alors faire le jardin, elle ne peut plus. Mon frère, avec ces problèmes de santé, bon il s'y remet un peu, mais c'est fatigant pour lui ! Il ne faut pas non plus qu'il soit exténué. Ils ont quand même 100 m2 de terrain, il faut voir la végétation qu'ils ont. Bon, bah moi je ne me vois pas faire ça à 60 ans. Faut pas y compter. Moi je veux bien encore, à la limite, une petite maison, mais avec une cour, ça me suffirait. Mais comme sur Angers, je ne me fais d'illusions, si on voulait trouver ça, c'est hors de prix. Même si mon appartement en huit ans il faut voir ce qu'il a pris, parce qu'il est quand même dans le centre ville. Parce que c'est une partie de rue qui, il y a 8 ans, il n'y avait pas par

exemple... Ça s'est fait par la suite. C'est ce qui m'avait été dit quand on a acheté l'appartement. C'est d'ailleurs une des raisons pour laquelle on avait investi dans cet appartement-ci. Il y a (bon ce n'est pas forcément un bien pour nous), mais il y a tous les étudiants là-bas. Donc tout a été refait, parce que la politique d'Angers, à un moment donné, du maire, c'était de décentrer. Que tout ne soit pas place du Ralliement. C'est pour ça que là-bas, ils ont fait toute la place François Mitterrand où ils essaient de faire des places, des quartiers (bon, ça existe les quartiers à Angers, mais...) mais décentrées un petit peu. Vous avez vu les Halles qui vont se refaire, fin de l'année prochaine, les halles vont être immenses ! Il est peut-être question que la gare routière s'en aille pour qu'ils fassent des halles à l'ancienne, vous savez, avec des toits couverts. J'ai entendu ça aussi. Donc, nous notre appartement, il est en train de prendre là. Derrière, ils sont en train de faire un grand parking. Donc il va y avoir des facilités. Et ça, quand on a acheté l'appartement, une des agences nous en avait parlé, de ça. Je vois déjà ce que l'appartement a pris en 8 ans. Donc c'est une des raisons pour lesquelles on s'est dit avec mon mari « qu'est-ce qu'on fait, on attend un peu... Moi il me reste 10 ans, 10 ans c'est relativement rapide quand même, quand on y pense. On est en plein centre ville, on a quand même pas mal d'avantages. Si vraiment on voit qu'on ne peut plus supporter le bruit, d'ici 2-3 ans, on fera des investissements avant que... Pour qu'on en profite. C'est-à-dire qu'on attend encore deux ans, parce que dans 2 ans, on a pratiquement fini de payer la maison, l'appartement, et on décide : ou on investit dans des fenêtres et on investit dans 4 fenêtres et puis, point, terminé ! D'ailleurs, l'idée m'a été donnée, parce que je me suis déjà renseigné auprès des agences, parce que j'ai déjà fait estimer l'appartement. Donc il y a un monsieur qui me disait « vous savez, vendre l'appartement avec ce que ça comporte des frais, de plus-value, retrouver autre chose, recommencer... Il me dit est-ce que ce n'est pas plus facile d'attendre un peu et de racheter seulement des fenêtres. » Donc c'était l'idée aussi. C'est vrai qu'une chose aussi simple, je n'y avais pas pensé. Donc, je me laisse, maintenant, un peu de temps pour vivre. L'appartement... Bon bah, on a la chance de pouvoir être logé, de pouvoir payer ça, d'être propriétaire en fait. Avec ce que ça comporte un peu comme problèmes à droite, à gauche, mais bon... Et puis, si vraiment je voyais (parce que moi, j'ai toujours des portes de secours), parce que mon mari, il fait ça à pied, qu'on a un problème, on peut toujours revendre l'appartement. On va pour les quelques années dans un petit appartement, pas trop trop grand, près de la cité. L'argent dort un petit peu,

on le place, et on se dit « bon bah maintenant on commence... » Une fois que l'argent est sur le compte, maintenant qu'on est prêt pour la retraite, on commence à se chercher quelque chose. Mon mari à l'âge de 54-55-56 ans, on fait ça et puis c'est terminé. On vit dans un petit... Un petit appartement près de la cité. On ne sera pas mal là-bas. Plus petit qu'ici. On recevra nos enfants, bon, les uns après les autres... Mais on s'arrangera, c'est pas un problème. On sait que ce n'est pas... Et puis on se met en quête de trouver autre chose. On dispose de tant d'argent et puis on décide pour notre retraite d'aller là. À un moment donné, c'étaient les Sables-d'Olonne. Ah oui. J'aime beaucoup cette ville. D'ailleurs, comme il y a des termes, vous avez toujours de la vie tout au long de l'année. D'ailleurs j'entendais ça l'année dernière à la fin de vacances, début septembre, ils montrent les gens qui partent en vacances à cette époque-là pour le côté tranquille. Ils disaient que c'était la ville où il y avait le plus de retraités en France, une des villes. Et ils interviewaient des gens et disaient que c'était incroyable. Qu'ils se trouvaient bien, que c'était une vie assez agréable. Et c'est vrai qu'il y avait de la vie. J'y suis allée quand même pas mal de fois et c'est vrai qu'il y a de la vie. C'est toujours très agréable et moi, c'est ce que je veux. Je ne veux pas une ville morte l'hiver ! Je veux une vie. Vous regardez Angers, ça vit. Une petite ville, je crois qu'une petite ville, je ne m'y plairais pas. Même si La Rochelle est... C'est une ville universitaire, il y a beaucoup d'activités, culturelles et autres. Je trouve que ça a son importance.

– *Et vous vous voyez forcément... vers la mer ?*

– Oui, oui ! Et mon mari aussi aime beaucoup la mer. Alors lui, ce serait plus la Bretagne parce que lui aimerait davantage la plongée. Mais le problème, c'est que moi, je veux pouvoir vivre avec un minimum de soleil quand même. Et il y a quand même des endroits par là, l'île de Ré, etc. ; avec microclimat... Ou du côté de la Tranche aussi. Il y a des endroits aussi..., mais c'est trop petit. L'hiver, il ne doit vraiment plus rien y avoir. Moi, je me rappelle d'un endroit où on est allé il y a très longtemps de ça, je ne sais plus si c'était dans le Midi ou pas. On avait pris des vacances en septembre et les enfants étaient tout petits. Oh ! ! on était arrivé pour la dernière semaine d'août et la première semaine de septembre. Alors la dernière semaine d'août, c'était encore sympa, mais alors la première semaine de septembre, moi j'ai dit : « non, c'est fini ! Je veux de la vie quand même. » La ville était tellement petite à l'époque que tout le monde était parti, rentré chez soi pour préparer la rentrée scolaire, etc. Moi je ne peux pas, là. Moi j'aime bien la chlorophylle, mais pas à haute dose, ça va bien ! (rire) Si j'y vais, je vais

la chercher carrément. Mais je me rends compte que j'aime bien la ville, mais c'est vrai qu'il y a des inconvénients. De toute façon, la campagne aussi.

– ***Quelques précisions : C'est toutes vos vacances que vous passiez chez votre grand-mère ?***

– Je n'ai des souvenirs que de ça, oui.

– ***Après, toutes vos vacances en Allemagne ou Allemagne et Espagne en même temps ?***

– C'était avec les mêmes personnes. Ils vivaient en Allemagne. C'est pour ça que j'allais chez eux. Ils me gardaient ; J'étais jeune, j'avais 9 ans et comme j'étais assez raisonnable ; le matin je me préparais seule et j'allais rejoindre ma tante qui travaillait aux Économats. Elle était responsable d'un rayon. Et j'allais avec elle passer la matinée. À midi on rentrait ; L'après-midi, des fois je trouvais des petites amies, copines qui étaient aussi en vacances ou bien enfants de militaires. Alors on jouait. J'avais des consignes très strictes. Donc des fois, mon oncle ne travaillait pas et il me surveillait ou autre. Quand j'étais plus grande, je n'ai jamais vraiment posé de problèmes, donc... ; Il m'est aussi arrivé d'y aller avec un de mes frères. Je n'allais pas toujours seule en vacances avec mon oncle et ma tante. J'étais un peu privilégiée parce que ma tante est la sœur de ma mère. Elle n'avait pas pu avoir d'enfants et ma mère a eu 4 enfants. Ils avaient toujours rêvé d'avoir une fille, donc très rapidement, ils m'ont pris en vacances. Et quand vous parliez des vacances de grand-mère, c'est vrai que j'allais souvent chez elle ; Mais c'est vrai que j'allais aussi quelques fois chez mon oncle et ma tante qui à l'époque déjà, habitaient Sedan, avant que mon oncle ne soit muté en Allemagne. Mais je m'en rappelle très peu de cet endroit. Parce que je ne devais pas y aller bien longtemps, Après je devais aller chez ma grand-mère très certainement et ils devaient me ramener très certainement. À l'époque, mes parents n'avaient pas de voiture, mon oncle en avait une. Donc il devait me remmener sur la Lorraine, parce que Sedan est dans les Ardennes, ça fait quand même un petit peu de voyage. Mais c'était principalement là où on habitait. J'y allais principalement pour les grandes vacances. D'autant qu'à l'adolescence à partir du moment où j'ai fait du sport à l'âge de 12 ans, et bien vous avez des contraintes après. Comme mes parents ne prenaient pas toujours ça au sérieux, des fois pour des raisons de faille ou autre, il fallait y aller. Pour eux, le sport n'était pas très important, alors que pour moi, c'était toute ma vie !

– *Et ces endroits... En Allemagne ou alors en Espagne, est-ce que...*

– Non. J'ai de très bons souvenirs, mais pas du tout m'y attacher. Je me rends compte que malgré cet endroit, cette façon de vouloir vivre avec, comme des liens comme des racines. À un moment j'ai cru que les racines c'était une maison sur la terre dans un endroit qui vous enracinerait mais après j'ai compris que ce n'était pas ça. C'était avec les gens. Donc après je me suis rendu compte que je ne suis pas très matérialiste. Mais ça, je m'en suis rendue compte beaucoup plus tard. Donc l'intérêt de l'appartement ou de la maison, c'est s'il y a autour..., si elle sert à recevoir, à être bien quelque part.

– *Vu que vous cherchiez des racines, que vous êtes devenue propriétaire et que depuis, vous ne cherchez plus de racines : est-ce que pour vous la propriété joue un rôle même symbolique d'enracinement ?*

– L'intérêt de l'appartement ou de la maison n'aura son côté enracinement, qui est peut-être plus familial ou autre, que s'il y a autre chose autour. C'est-à-dire un cadre qui me plaît et puis des gens qui vont venir me voir, des relations au sein de cet appartement, de cet endroit. Si je ne me plais pas dans un endroit, je crois que je ferais des pieds et des mains pour en partir. C'est pour ça que c'est dur à choisir, un endroit. On ne sait pas si on va s'y plaire. Ce n'est qu'en y vivant que l'on sait si on va s'y plaire ou pas. Et en fait l'enracinement c'est quoi ? Ce n'est pas forcément quelque chose qui ne bouge pas à un endroit. Peut-être qu'en fait l'enracinement pour moi ça a été découvrir d'où je venais un peu, ou ce que j'étais. Je ne veux pas faire de hautes questions philosophiques. Moi ça ne va pas aussi loin que ça. Ce moment d'enracinement, qu'est-ce que c'était ? Peut-être la réalisation que je fondais une famille. Je n'en avais pas vraiment conscience parce qu'étant en Allemagne, j'étais dans des meubles qui n'étaient pas les miens. On savait... Tout était meublé, donc rien n'était à moi. Donc à un moment donné au bout de 7 ans, ça m'a paru peut-être... C'est peut-être ça l'enracinement. Alors que moi, je retrouvais des personnes qui étaient dans leur... Même si elles n'étaient que locataires. Moi j'ai un frère justement, ils ne sont que locataires aux HLM, ils travaillent tous les deux aux HLM. Ils ont une petite maison, c'est magnifique. Ils l'ont meublé avec goût. Et bien ça, ça peut être une forme d'enracinement, un endroit où on se plaît. Je ne sais pas du coup si enracinement est un bon terme. Ce sera plutôt se dire : lui, il est la chose, le vecteur, je ne sais pas comment dire, la raison pour lequel je vais me trouver bien quelque part. Alors, comme il fait

habiter quelque part, autant que ce soit dans un endroit qui soit à nous, voilà. Voilà, c'est un peu ça.

– *Vous vous sentiez chez vous dans les endroits où vous étiez locataires ?*

– Non, pas vraiment, non. Ça ne m'empêchait pas de la meubler, d'essayer d'y apporter ma touche personnelle... Oui, sans plus ! Mais, même. Là, je vais vous dire, je suis propriétaire. Mon mari me dit demain « tu viens, ça y est, j'ai trouvé un appartement ». (elle tape sur la table) demain, je commençais les cartons ! Sans râler, sans rien.

– *Y a-t-il parmi tous les endroits dans lesquels vous avez vécu...*

– Je me suis toujours senti chez moi partout, mais je savais toujours que ce serait... Transitoire ! C'est peut-être pour ça que je supporte ça. Je n'arrive pas à me dire que « ça y est, on est là et on n'en bouge plus ». C'est pour ça que ça m'inquiète un petit peu de me dire, on va aller vivre dans un endroit. Il faudra bien choisir l'endroit ! Parce qu'après... ! On ne va pas éternellement bouger, à 60 ans ou 70 ans, on en aura plus envie, ; Donc je me dis que ces dix années-là qui arrivent, elles vont être assez déterminantes. C'est pour ça que je motive beaucoup mon mari parce que seule je ne pourrais pas faire les bons choix. A deux même on pourra se tromper. Mais ça a son importance quand même de bien vivre dans un endroit. Bien vivre dans un endroit, pour moi, ça veut dire quoi ? C'est peut-être ça en fait l'enracinement ? Ça veut dire dans un endroit, un cadre qui va me plaire, c'est-à-dire le coup de cœur. Pourquoi tout à coup vous vous arrêtez pour prendre une photo d'un endroit qui a... ? Parce que vous le trouvez joli, parce que c'est sympa. Moi je sais que le quartier où je rêverais d'habiter, ce serait la Madeleine. J'aime beaucoup cet endroit. Je crois qu'il y a des endroits comme ça où on va plus facilement se laisser aller. Où on va plus facilement se sentir chez soi. Parce qu'ici, je me rends compte, ce n'est pas vraiment moi qui ai choisi, c'est mon mari ! Et que je n'ai rien dit, parce que comme j'ai voulu vendre la maison et qu'il n'était pas d'accord, qu'on avait fait x et x visites, et puis que là, il nous fallait vraiment quelque chose. Donc j'ai dit : « bon bah, on va là ». Mais je ne le regrette pas. Je ne regrette pas. C'est fatalement une expérience. En fait, c'est peut-être ça, j'ai plus besoin d'expériences.

– *Qu'est-ce qui vous plaît dans le quartier de la Madeleine, qui fait que... ?*

– Je ne sais pas si je m’y plairais mais j’ai le coup de cœur pour ça à chaque fois que je passe là. Parce qu’il y a ce côté que j’aime bien dans la ville. En fait, j’aime bien mêler le côté village et ville. Et je trouve que les quartiers dans une ville, ça a quelque chose de... Qui est peut-être nostalgique en fait, c’est peut-être ça. Vous savez, quand vous connaissez là où vous aller chercher votre pain ou autre, ça crée des liens et en fait c’est ça qui est important.

– *Mais vous me disiez que ça fait huit ans et que vous ne connaissez personne...*

– Non. Pas du tout. Parce que le commerce où je vais chercher ma baguette, je discute bien avec la dame. Mais qu’est-ce que vous voulez que je crée des liens ici. C’est une rue qui, principalement, est faite pour les jeunes ! Vous avez quelques personnes âgées, vous en avez, mais sincèrement je trouve que ce n’est pas une rue faite pour mon âge, je dirais presque. C’est pour ça que partir ne sera pas un problème pour moi. C’est une rue, vous la prenez d’un bout à l’autre. Vous débutez cette rue par des logements. Vous ne voyez rien qui a un côté... Pour les gens de mon âge. Par contre si vous prenez quelqu’un de votre âge, là vous avez un Speed Burger, les pizzas, vous avez en face un bar où il y a énormément d’étudiants, des jeunes, pas forcément étudiants, mais des jeunes. (elle désigne les fenêtres donnant sur la rue) Là : jeunes, bars. Là vous avez des personnes... C’est un peu différent le bar. Vous continuez. Alors des commerces, il n’y en a pas d’autres, hein ! Si, il y a le photographe dessous. Mais bon, le photographe, il dit bonjour que quand il a envie. Donc vous le voyez une fois, deux fois... Vous comprenez, il ne me faut pas trois fois pour comprendre s’il a envie de me dire bonjour ou pas. Alors il est lunatique, donc vous voyez... C’est difficile aussi de créer des liens avec des gens qui ne sont pas forcément... Vous passez un peu plus loin, qu’est-ce que vous avez ? La boulangerie, coiffeur. Vous avez l’Entrepôt où vous avez énormément de jeunes qui viennent là parce que c’est un endroit où ils peuvent s’amuser, écouter de la musique, à fond la caisse, enfin bref ! Donc, vous voyez bien que ce n’est pas fait pour créer des liens... Je dirais pour moi. C’est pas ce que moi j’appelle créer des liens. Mais pour les jeunes gens de votre âge, ça doit sans doute être quelque chose... ; on va prendre un pot, on est plus souvent dehors que dans l’appartement. L’appartement, si on y est, c’est parce qu’on va dormir ou qu’on reçoit des amis, en gros c’est un peu ça.

– *Mais depuis que vous êtes là, vous avez des activités en dehors de chez vous ?*



– Non. Je n'ai pas envie. Sports et autres ne m'intéressent pas. Je l'ai fait pendant très longtemps, et... Je n'ai pas envie. Il y a quelque temps, je me suis dit que je devrais... Parce que j'ai vu qu'il y avait une maison de quartier. Alors j'irai peut-être voir. Il faut que je vous dise que je suis arrivée là avec des problèmes de santé, j'ai repris avec les problèmes de ma mère. En 99, elle est décédée. Et bien heureusement que j'ai eu toute une famille autour de moi qui m'ont aidé, parce que pendant quelques années je ne me suis pas vraiment occupée de moi. Je me suis occupée de mes parents ! Donc quand j'arrivais chez moi, et bien je soufflais ! Et j'avais encore mes enfants. Donc vous voyez, je trouvais que j'avais une vie bien remplie. Je n'ai pas eu beaucoup de temps, en fait ! On a quand même essayé de partir un petit peu en vacances. Avec des amis, on partait à 4 pour faire certains trucs... Bref, j'ai eu l'impression que la vie est passée à une rapidité ! Donc avoir des activités... Et bien j'évitais... Et puis financièrement aussi j'évitais, parce que je pensais plutôt à mes enfants, ne travaillant que d'une manière épisodique. Sachant que ça peut toujours s'arrêter, on fait toujours attention. Et c'est seulement depuis l'année dernière qu'avec mon mari, on commence à s'en aller, tous les deux. À faire, quand je n'en peux plus, que l'appartement m'étouffe un peu, je dis « il va falloir qu'on parte, que je trouve quelque chose ». Je lance l'idée à mon mari et il me dit « Oui, tiens ». La on vient partir quatre jours à l'Île de Ré. 15 février, on est allée à Saint-Malo. L'année dernière en octobre, on est allée tous les deux passer 3 jours à La Trinité et en même temps on visite le coin. Donc, on s'offre comme ça des week-ends prolongés. On préfère ça plutôt que de partir très longtemps, c'est pas mon truc. Moi, je préfère des bouffées d'oxygène comme ça. Ça permet d'attendre. Et puis le reste du temps, je vis relativement bien. Je dois dire que ce n'est pas trop difficile. Entre-temps, cela nous arrivait sur Paris, d'aller voir ma belle-sœur... Non, je dois dire que je bougeais, je bougeais. Quand ce n'était pas chez ma fille à Lille. Il y avait toujours des petits trucs où on trouvait... On ne partait pas pour des vraies vacances, on s'octroyait des moments comme ça, un petit peu à droite à gauche. On fait ça depuis deux ans à peu près.

– ***Combien de fois par an ?***

– Là on a prévu 15 jours du côté de Dax, et on prévoit tous en famille, ce qui est difficile de partir passer Noël à la neige. C'est vrai que c'est moi qui lance des trucs de famille. C'est peut-être ça aussi ce que j'appelle l'enracinement. Se retrouver tous pour se dire : « il ne faut pas attendre qu'il y en ait un qui... Parte ou qu'il ait une maladie

pour qu'on se voie. Faut peut-être aussi se retrouver pour les moments heureux. Ça a son importance. Sinon, je joue à l'ordinateur. J'aime bien le cinéma, mais comme je ne peux pas toujours y aller, alors j'ai les chaînes cinéma que j'aime bien regarder, à la maison. Et puis autrement, j'aime bien aller me balader en ville ! J'aime bien me balader en ville ! N'importe où : la FNAC, je rentre, je sors. Les nouvelles galeries, je traverse les nouvelles galeries d'un bout à l'autre, pour couper, quand je vais dans une autre rue. Tout d'un coup, je vois un truc en vitrine, je rentre dans la boutique. Tiens et puis, ça me fait penser à autre chose, alors j'enchaîne. Voilà. Et puis j'ai fait un tour ! En même temps, j'avais peut-être une course à faire, et des fois j'oublie ma course.

– *Vous allez toujours à pied ?*

– Ah oui. Je dois dire que là, on vient de racheter une voiture. C'est la première fois qu'on choisit vraiment notre voiture. Parce qu'on peut peut-être. Avant, on achetait plutôt d'occasion. En fait avant, c'était plutôt la voiture de mon père qui nous l'avait revendu à un prix intéressant. Et bien, je n'ai pas encore conduit la voiture. Je l'ai depuis fin mars ! Si on va doit faire des courses, moi je préfère partir tranquillement par le bus, j'arrive à Leclerc, je me prépare, je fais mes courses, tranquille. Je n'ai pas mon mari derrière qui me speed. Il arrive, lui, j'ai pratiquement fini de... Et on passe à la caisse. Ou alors je suis déjà à la caisse. Lui, ça lui convient. Ça nous convient à tous les deux. Mais, qu'est-ce que je vais aller... !!! Mon permis, je l'ai passé en Allemagne. Un jour j'en ai eu marre, j'ai dit « moi je ne vais pas passer mon temps à dépendre de Pierre, Paul ou Jacques, je veux être libre de pouvoir circuler comme je l'entends, donc j'ai été passé mon permis. Je fais mes démarches toute seule. J'ai un peu de mal à m'intégrer à un groupe. Si, je peux m'intégrer à un groupe, quel qu'il soit, mais il ne faut pas que ça soit long dans le temps. Ça me lasse moi les choses... En fait, dans tous ce que je fais, le côté répétitif me lasse. Je ferais bien du sport. Mais si c'est tous les mardis à 9 heures et que moi, mardi je n'ai pas en vie de me lever... Par contre marcher, il n'y a pas de problème. Je peux marcher pendant des heures, je ne m'en rends pas compte. Et marcher à un rythme soutenu ne me gêne pas. Parce qu'à la Réunion par exemple, on a fait beaucoup de marche. D'ailleurs, si vous voulez vraiment visiter l'île, il faut marcher. Le côté géographique très accidenté fait qu'il faut marcher. Ca, ça a vraiment été un des intérêts de... En fait moi c'est ce que j'aimerais : avoir la montagne et la mer pas loin. Les Pyrénées, ce serait l'idéal. Je vais peut-être descendre plus bas ? ! Parce que c'est vrai que les gens qui habitent dans les Alpes-Maritimes ou du côté des

Pyrénées c'est vraiment génial ! Pouvoir l'hiver aller pas loin, c'est super. Moi c'est ce que j'aimerais : l'été le soleil, l'hiver à la neige. Ce serait l'idéal, qu'est-ce que... ! Quoi demandé de plus ? [elle rit.] Ho, ho l'exigence ! Les choses simples sont en fait très compliquées. Les choses les plus simples, qui paraissent les plus évidentes sont en fait les choses les plus difficiles à obtenir ou à concilier. Le bonheur c'est simple, mais en fait, c'est très dur d'être heureux. Le bonheur ce n'est pas quelque chose qui est là et qu'on prend quand on veut. À un moment donné on devient les parents de ses parents ! C'est bizarre, enfin non, c'est la norme.

----

# **Annexe 7**

# LÉGENDE DES CARTES IGN AU 25000e

**Autoroute** : péage, aires de service, de repos  
*Motorway* : tollgate, service areas, resting areas

**Route à deux chaussées séparées**  
*Dual carriageway*

**Route de bonne viabilité (2 voies larges et plus)**  
*Road of good practicability (2 wide lanes and more)*

**Route de moyenne viabilité (2 voies étroites)**  
*Road of average practicability (2 narrow lanes)*

**Route étroite régulièrement entretenue**  
*Narrow road, regularly maintained*

**Route irrégulièrement entretenue, chemin d'exploitation, sentier**  
*Road, not regularly maintained, Car track, Footpath*

**Tunnel routier, dalle de protection, route bordée d'arbres**  
*Road tunnel, Protective flagstone, Road lined with trees*

**Route en remblai, en déblai, route en construction**  
*Road - on embankment, in cutting, Road under construction*

**Levé de terre, détail linéaire non identifié, haie, rangées d'arbres**  
*Earth bank, Unidentified linear feature, Hedge, row of trees*

**Chemin de fer à 2 voies, à 1 voie, voie électrifiée, voie étroite**  
*Railway - double track, single track, Electrified railway, Narrow gauge track*

**Ligne de transport d'énergie électrique, téléphérique, remontée mécanique**  
*Electricity transmission line, Aerial cableway, Ski-lift or chair-lift*

**Population en milliers d'habitants, limite d'état, borne frontière**  
*Population in thousands, State boundary with monuments*

**Limite et chef-lieu de département, d'arrondissement**  
*Boundary and chief town of département, of arrondissement*

**Limite et chef-lieu de canton, de commune**  
*Boundary and chief town of canton, of commune*

**Limite de camp militaire, de zone réglementée de champ de tir**  
*Military camp boundary, boundary of artillery range restricted zone*

**Limite de parc naturel, de zone périphérique**  
*Boundary of nature park, of outer protected zone*

**Édifice religieux : chrétien, synagogue, mosquée, calvaire, monument, cimetière**  
*Religious building : Christian, synagogue, mosque, Calvary, Monument, Cemetery*

**Construction technique : silo, réservoir d'hydrocarbure, serre**  
*Technical building, Silo, Oil storage tank, Glasshouse*

**Points géodésiques : point de vue, fort, casemate**  
*Triangulation stations, Viewpoint, Fort, Pill box*

**Mairie, hôtel de ville, bâtiment ordinaire, hangar, atelier, établissement hospitalier**  
*Town hall, Building, Shed, workshop, Hospital*

**Types d'activités :**  
*Kinds of activity :*

1. industriel ou agricole *industrial or agricultural*
2. commercial *commercial*
3. public ou administratif *public or administrative*

**Terrain de sport, Tennis, Salle omnisports, Refuge**  
*Sports ground, Tennis, Multi-purpose hall, Refuge hut*

**Tour isolée, Entrée d'excavation souterraine, Habitation troglodytique, Ruines**  
*Isolated tower, Entrance to underground excavation, Cave dwelling, Ruins*

**Pont, Passerelle, Gué, Bac : autos, piétons**  
*Bridge, Footbridge, Ford, Ferry ; vehicles, passengers*

**Source, fontaine, Citerne, lavoir, bassin, Château d'eau, Réservoir**  
*Spring, fountain, Cistern, wash-house, pool, Water tower, Water tank*

**Stream lined with trees, Cascade, Dam**  
*Stream lined with trees, Cascade, Dam*

**Cours d'eau temporaire, Phare, Feu, Balise**  
*Intermittent stream, Lighthouse, Light, Beacon*

**Canal, Ecluse**  
*Canal, Lock*

**Contours de niveau, équidistance 5 m, Dépression, Talus**  
*Contours are at 5 m vertical interval, Depression, Slope*

**Sable sec et dune, Laisse des plus hautes mers**  
*Dry sand and dune, Highwater mark*

**Estran : sable humide et vase, rochers**  
*Estuary: wet sand and mud, rocks*

**Contours isobariques (tirés des cartes du SHOM), Récif de corail**  
*Depth contours (taken from SHOM maps), Coral reef*

**Bois et forêt**  
*Wood and forest*

**Broussailles**  
*Brushwood*

**Vergers, plantation**  
*Orchard, plantation*

**Vigne**  
*Vine*

**Marais**  
*Marsh or swamp*

**Zone inondable**  
*Area liable to flooding*

La représentation sur cette carte des routes, chemins et sentiers relève d'une simple information topographique (description du terrain), sans préjuger du régime juridique qui leur est attaché. Certains d'entre eux peuvent être privés ou d'accès réglementé.

Réalisé et édité par l'Institut Géographique National à partir des données numériques de la Base de Données Topographiques.

Levés photogrammétriques d'après des prises de vue aériennes de 1998 et 2000. Révision de 2003.

Ellipsoïde de Clarke 1880 IGN ; Point fondamental : croix du Panthéon à Paris.

Projection conique conforme de Lambert.

Nivellement général de la France NGF-IGN 69. Origine des altitudes : Niveau moyen de la mer observé à Marseille de 1885 à 1897.

Les deux échelles de latitudes et longitudes du cadre et les deux chiffres kilométriques correspondent respectivement :

- vers l'intérieur, aux latitudes et longitudes en grades (longitudes référencées au méridien de Paris) rapportées au système géodésique français NTF ; les amorces sont celles des quadrillages kilométriques lambert I (chiffres en noir) et lambert zone II étendu (chiffres en bleu).
- vers l'extérieur, aux latitudes et longitudes en degrés (longitudes référencées au méridien international) rapportées au système géodésique mondial WGS84 ou RGF93 ; les chiffres sont bleues en italique en regard du quadrillage kilométrique syst. des coordonnées Mercator Transverse Universel fuseau 31.

N.G.  
N.M.

1410' 1716"

La déclinaison magnétique correspond au centre de la feuille, au 1er janvier 2004. Elle diminue chaque année de 0,15gr (0'8").

# Table des illustrations

Carte de situation : Maine-et-Loire (avec localisation des communes enquêtées).....	116
Tableau : Les régions françaises selon le type d'évolution de leur urbanisation .....	119
Carte de situation : Paris (avec localisation des arrondissements enquêtés).....	121
Carte de situation : Seine-et-Marne (avec localisation de la commune enquêtée).....	123
Tableau : Caractérisation des sites d'enquête selon les types d'espace, d'habitat et d'occupation .....	129
Graphique : Localisation du lieu de naissance par rapport au lieu de résidence des enquêtés .....	130
Graphique : Répartition par âge des enquêtés .....	130
Graphique : Situation de famille des enquêtés .....	131
Graphique : Catégories socioprofessionnelles des enquêtés .....	131
Graphique : Type d'habitat des enquêtés .....	132
Graphique : Statut d'occupation des enquêtés.....	132
Encadré : Profil de Paris, XIe et XIIe arrondissements (Faubourg Saint-Antoine).....	133
Planche cartographique de Paris (avec localisation des enquêtés) .....	134
Planche photographique des secteurs enquêtés à Paris .....	135
Encadré : Profil d'Angers.....	136
Planche cartographique d'Angers (avec localisation des enquêtés) .....	137

Planche photographique des secteurs enquêtés à Angers.....	138
Encadré : Profil de Combs-la-Ville.....	139
Planche cartographique de Combs-la-Ville (avec localisation des enquêtés).....	140
Planche photographique des secteurs enquêtés à Combs-la-Ville.....	141
Encadré : Profil de La Membrolle-sur-Longuenée.....	142
Planche cartographique de La Membrolle-sur-Longuenée (avec localisation des enquêtés).....	143
Planche photographique des secteurs enquêtés à La Membrolle-sur-Longuenée.....	144
Encadré : Profil de Grez-Neuville.....	145
Planche cartographique de Grez-Neuville (avec localisation des enquêtés).....	146
Planche photographique des secteurs enquêtés à Grez-Neuville.....	147
Encadré : Profil de Pouancé.....	148
Planche cartographique de Pouancé (avec localisation des enquêtés).....	149
Planche photographique des secteurs enquêtés à Pouancé.....	150
Encadré : Profil de La Prévière.....	151
Planche cartographique de La Prévière (avec localisation des enquêtés).....	152
Planche photographique des secteurs enquêtés à La Prévière.....	153
Encadré : Profil de Grugé l'Hôpital.....	154
Planche cartographique de Grugé l'Hôpital (avec localisation des enquêtés).....	155
Planche photographique des secteurs enquêtés à Grugé l'Hôpital.....	156
Tableau : Profils sociodémographiques des 69 enquêtés, Annexe 1.....	I-III
Légende des cartes IGN au 1/25 000e, Annexe 7.....	CXLII-CXLIII

# Table des matières

<b>Remerciements</b> .....	<b>3</b>
<b>Sommaire</b> .....	<b>5</b>
<b>Introduction</b> .....	<b>6</b>
<b>PREMIÈRE PARTIE</b> .....	<b>18</b>
<b>Chapitre 1. Positions de recherche</b> .....	<b>19</b>
1.1. UNE PROBLÉMATIQUE DANS SON CONTEXTE .....	23
1.1.1. <i>De la campagne à la ville</i> .....	24
1.1.2. <i>Des mobilités aux ancrages</i> .....	32
1.1.3. <i>L’habiter et la géographicité en question</i> .....	41
1.2. RETOUR SUR QUELQUES CONCEPTS.....	48
1.2.1. <i>Les catégories de rural et d’urbain</i> .....	48
1.2.2. <i>Reconsidérer la territorialité comme l’expression du rapport homme-milieu</i> .....	57
Le territoire, un espace approprié.....	58
La territorialité, une relation géographique .....	60
	566



1.2.3. <i>Du milieu naturel au milieu géographique</i> .....	61
Les relations homme-milieu, un paradigme contesté.....	62
Lieux et milieux.....	66
Habitat, écologie humaine et genre de vie.....	68
1.2.4. <i>De l'intérêt de la notion de mode d'habiter</i> .....	71
De l'habitat à l'habiter.....	71
L'habiter : de l'éthologie à la phénoménologie.....	72
Mode d'habiter, un concept entre mode de vie et genre de vie ?.....	77
Mode d'habiter et valeur des lieux et des milieux.....	85

**Chapitre 2. Méthodologie pour une exploration des modes d'habiter et des logiques habitantes.....91**

2.1. JALONS POUR UNE APPROCHE BIOGRAPHIQUE.....	93
2.1.1. <i>Une nécessité pour mener à bien notre recherche</i> .....	93
2.1.2. <i>Les approches biographiques</i> .....	100
2.1.3. <i>Les « récits de lieux de vie »</i> .....	102
2.1.4. <i>Déroulement des entretiens</i> .....	104
2.2. CHOIX DES TERRAINS, CHOIX DES HABITANTS.....	108
2.2.1. <i>Construction d'un gradient urbain-rural</i> .....	108
2.2.2. <i>Trois territoires : le Segréen, Paris, Combs-la-Ville</i> .....	114
2.2.3. <i>Une diversité de situations dans chacun des sites</i> .....	124
2.3. PRÉSENTATION DES HABITANTS ET DES TERRAINS D'ENQUÊTE.....	127
2.3.1. <i>Quelques caractéristiques concernant le profil des enquêtés</i> .....	128
2.3.2. <i>Paris, faubourg Saint-Antoine (11e et 12e arrondissements)</i> .....	133
2.3.3. <i>Angers</i> .....	136
2.3.4. <i>Combs-la-Ville</i> .....	139
2.3.5. <i>La Membrolle-sur-Longuenée</i> .....	142
2.3.6. <i>Grez-Neuville</i> .....	145
2.3.7. <i>Pouancé</i> .....	148
2.3.8. <i>La Prévière</i> .....	151
2.3.9. <i>Grugé l'Hôpital</i> .....	154

<b>SECONDE PARTIE .....</b>	<b>157</b>
<b>Chapitre 3. Aux sources des sensibilités habitantes.....</b>	<b>160</b>
3.1. LES SENSIBILITÉS : OBJETS, FORMES ET MANIFESTATIONS .....	163
3.1.1. <i>Premier aperçu.....</i>	164
3.1.2. <i>Comme une évidence... : être bien là où l'on est habitué.....</i>	174
3.1.3. <i>Les objets des sensibilités habitantes.....</i>	186
3.1.4. <i>Lieux et fonctions : un lieu pour chaque temps, un temps pour chaque lieu</i> .....	198
3.2. FORMATION ET DYNAMIQUE DES SENSIBILITÉS.....	202
3.2.1. <i>L'expérience elle-même et son vécu .....</i>	203
3.2.2. <i>Apports culturels.....</i>	207
3.2.3. <i>La sensibilité en mouvement .....</i>	221
<b>Chapitre 4. L'habiter et la valeur des lieux et des milieux .....</b>	<b>228</b>
4.1. CHOISIR, QUITTER ET DÉCOUVRIR UN LIEU.....	230
4.1.1. <i>Le choix d'un lieu de vie, une stratégie à plusieurs niveaux .....</i>	230
4.1.2. <i>Déménager : c'est « arriver », mais c'est aussi « partir » .....</i>	240
4.2. S'APPROPRIER SON ESPACE DE VIE.....	254
4.2.1. <i>Chez-soi, pas chez soi .....</i>	254
4.2.2. <i>S'approprier les espaces pour les « habiter ».....</i>	266
4.3. CONCLUSION : LES VALEURS DES MILIEUX DE VIE .....	279
<b>Chapitre 5. La structure polytopique des modes d'habiter.....</b>	<b>288</b>
5.1. PRATIQUES ET REPRÉSENTATIONS DE L'ESPACE DE VIE QUOTIDIEN.....	290
5.1.1. <i>Les relations sociales et l'ouverture du foyer sur l'extérieur .....</i>	290
5.1.2. <i>La relation à l'espace public.....</i>	296
5.1.3. <i>La mobilité quotidienne et l'usage automobile .....</i>	299
5.1.4. <i>La relation entre le domicile et le lieu de travail .....</i>	304
5.2. LA DOUBLE LOGIQUE COMBINATOIRE DES MODES D'HABITER .....	308
5.2.1. <i>Généralités .....</i>	308
5.2.2. <i>Multirésidence, variété des formes et des usages.....</i>	314
5.2.3. <i>Logique circulatoire et multiplication des lieux.....</i>	323

5.2.4. <i>Conclusion : des logiques entre compensation, contraste et combinaison idéale</i> .....	326
5.3. LOGIQUES DES TRAJECTOIRES HABITANTES : ENTRE RÊVES D'HABITER ET « CONCRÉTUDE ».....	330
5.3.1. <i>Le devenir des expériences passées : du souvenir au modèle</i> .....	330
5.3.2. <i>Typologie des logiques habitantes</i> .....	339
Reproduction, bien-être et milieu .....	340
Logique ascensionnelle.....	343
Une relative indifférence au lieu de vie et au logement .....	347
Un lieu complet.....	351
<b>Chapitre 6. Significations de la « ville » et de la « campagne » dans les modes d'habiter : synthèse des résultats</b> .....	<b>355</b>
6.1. SIGNIFICATIONS ET VALEURS DES MOBILITÉS .....	357
6.2. ÊTRE URBAIN, ÊTRE RURAL, QUEL SENS AUJOURD'HUI ? .....	365
6.3. CONCEPTIONS CONTEMPORAINES DE LA VILLE ET DE LA CAMPAGNE .....	378
6.4. QUALITÉ ET HABITABILITÉ DIFFÉRENCIÉE DES MILIEUX DE VIE .....	383
<b>Conclusion</b> .....	<b>389</b>
<b>Bibliographie</b> .....	<b>397</b>
<b>Annexes</b> .....	<b>421</b>
Annexe 1 : "Profils sociodémographiques des 69 enquêtés" .....	I
Annexe 2 : "Guide d'entretien" .....	IV
Annexe 3 : " Questionnaire papier" .....	VIII
Annexe 4 : " Entretien avec un homme de 47 ans dans une commune rurale" .....	XXII
Annexe 5 : " Entretien avec une femme de 40 ans à Combs-la-Ville" .....	LVIII

Annexe 6 : " Entretien avec une femme de 52 ans à Angers" .....	<b>XCIV</b>
Annexe 7 : " Légende de la carte IGN au 1/25 000e" .....	<b>CXLII</b>
<b>Table des illustrations</b> .....	<b>564</b>

**RÉSUMÉ** – Cette étude centrée sur l’habitant analyse les sensibilités géographiques et la valeur des milieux de vie urbains, périurbains et ruraux. La méthode d’enquête par entretien biographique compréhensif a donné lieu à 69 récits de lieux de vie. La « relation habitante » comprend deux dimensions : l’une, concrète, s’exprime spatialement dans les modes d’habiter ; l’autre, plus idéale, renvoie à l’habiter. Ce travail explore les composantes et les mécanismes de la relation habitante, examine la signification du caractère polytopique des modes d’habiter. Il évalue aussi la place de la matérialité des milieux et du vécu dans la valeur des espaces et le bien-être. Il est apparu que l’emploi des notions de ville et campagne par les habitants vise à différencier physiquement les milieux de vie et à témoigner de leur habitabilité. La multiplicité des lieux de vie au quotidien ou au cours de l’année suit une logique de compensation, de contraste ou de complémentarité en combinant leurs aménités.

**ABSTRACT** – « *Urbanity and rurality to the test of inhabiting modes. Biographical approach to inhabitants’ strategies.* »

Focused as well on the inhabitant as on the dweller, this study analyzes geographical sensibilities and urban, suburban and urban environments values. Investigation is based on a comprehensive biographical method of interviews, of which resulted 69 « life places account ». Inhabiting relation includes two dimensions : the first is concrete, spatially expressed through « inhabiting modes » ; the second, linked to ideas, deals with dwelling. The thesis examines components and mechanisms of inhabiting relation and explores polytopicity of « inhabiting modes ». The part of environment and living materiality in space value and well being is also evaluated. In inhabitants’ words, notions of urbanity and rurality appears mostly to differentiate environments physically, and to traduce their habitability. Multiplicity of places, in a daily or annual dimensions, is determined through a compensation logic, playing with contrasts and complementarity to arrange their amenities.

**MOTS CLÉS** – Mode d’habiter – Ville et campagne – Approche biographique – Relation habitante – Expérience géographique – Récits de lieux de vie – Logiques habitantes – Valeurs des lieux – Habitabilité des milieux de vie – Bien-être spatial – Mobilités et ancrages – Matérialité – Combinaison polytopique – Différenciation et complémentarité des aménités – Chez soi – Espace vécu – Habiter.

**KEY WORDS** – Inhabiting mode – Urbanity and rurality – Biographical approach – Inhabitant’s relation to the geographic world – Geographical experience – Life places account – Inhabitants’ strategies – Values of places – Habitability of environment – Spatial well-being – Mobility practices and local attachment – Materiality – Multilocal dwelling – Amenities arrangement – Home – Sense of place – Dwelling.

**LABORATOIRE D’ACCUEIL** – U.M.R. LADYSS – (Laboratoire Dynamiques sociales et recomposition des espaces) – 2 rue Valette, 75005 Paris.